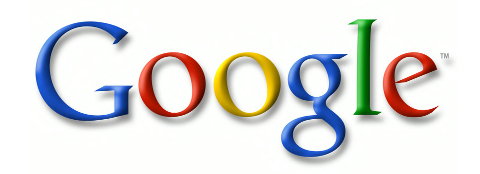


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

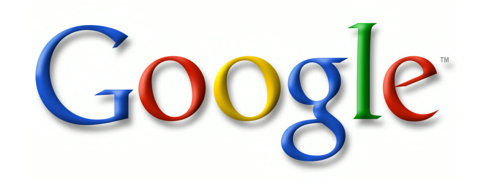
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

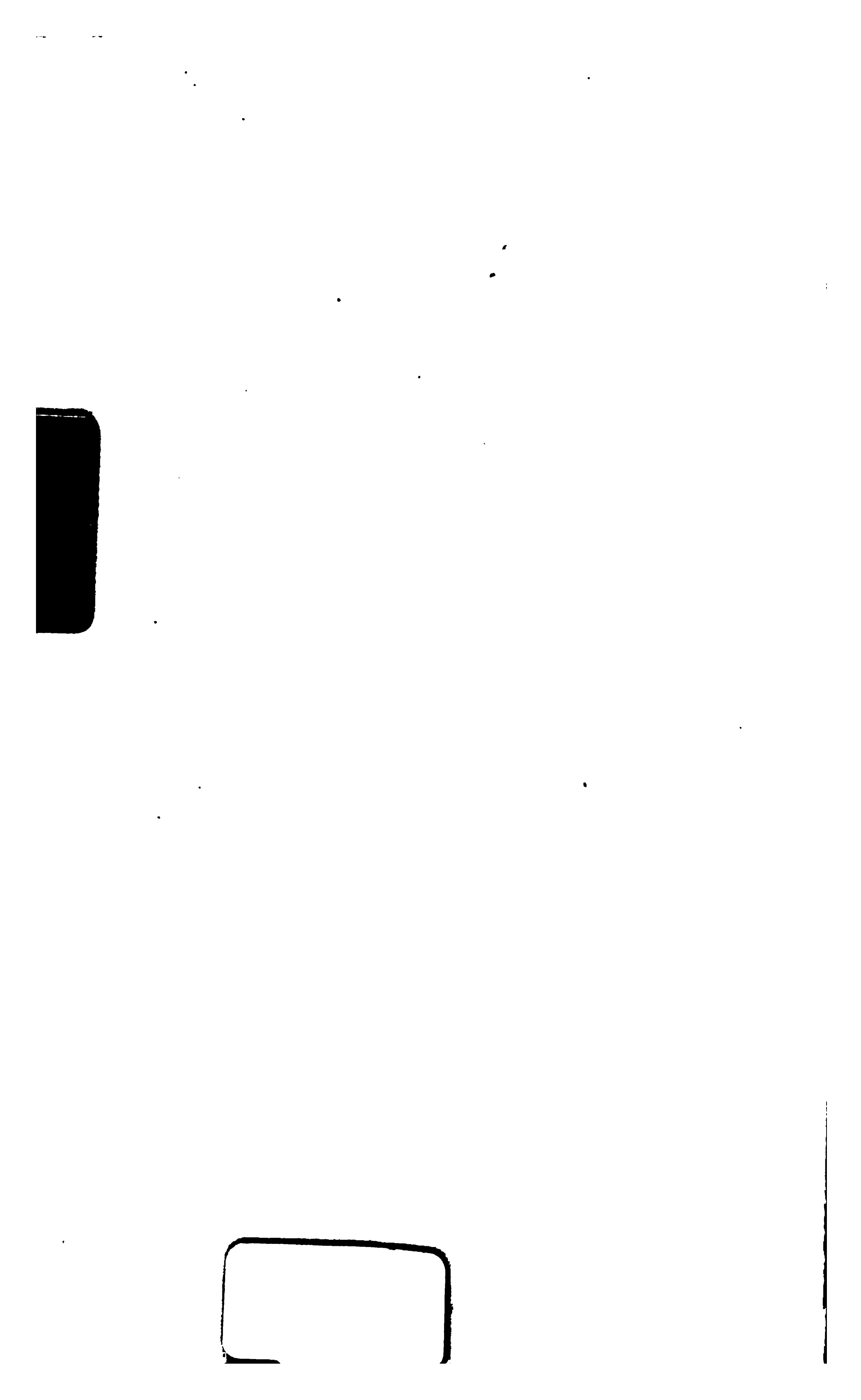
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DD

E. BEAUVOIS.

HISTOIRE LÉGENDAIRE

DES FRANCS

ET

DES BURGONDES.

SENS. — IMPRIMERIE PH. CHAPU, RUE ROYALE, 45.

HISTOIRE LÉGENDAIRE

DES FRANCS

ET

DES BURGONDES

AUX IIIe ET IVe SIÈCLES

PAR



E. BEAUVOIS

Chevalier du Dannebrog,
Membre de la Société des Antiquaires du Nord (Copenhague),
Correspondant de la Société de Littérature Finnoise (Helsingfors).



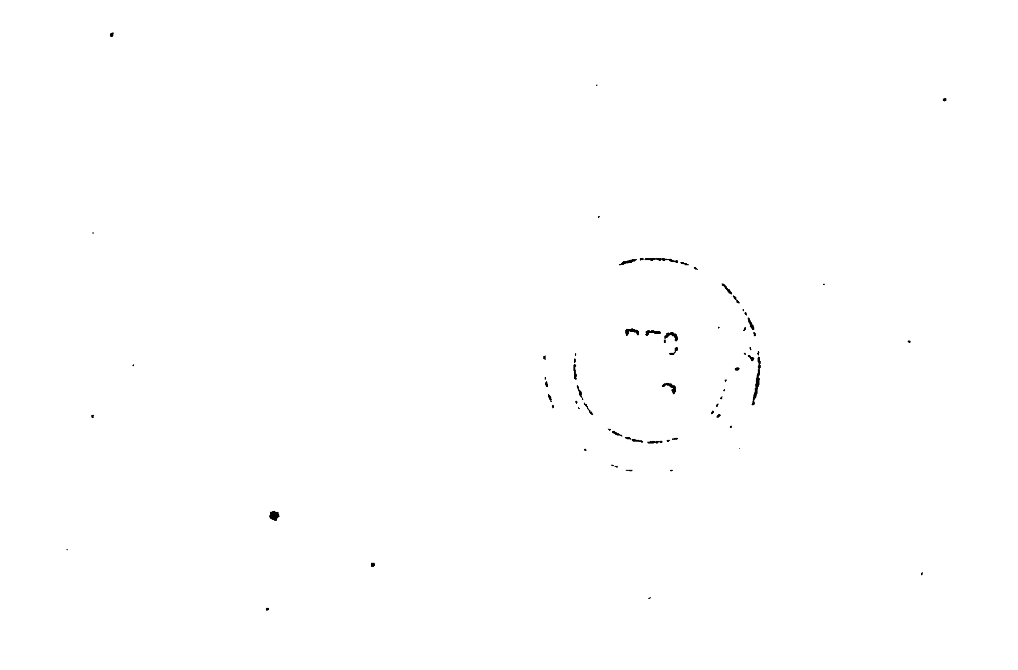
3

PARIS
AGENCE GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE,
10, rue de la Bourse.

COPENHAGUE
H. HAGERUP,
51, Gothersgade.

MDCCCLXVII.

Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS

Les écrivains modernes qui ont donné le plus de détails sur nos origines germaniques ne consacrent que quelques pages aux Francs et aux Burgondes du IIIe siècle et de la première moitié du IVe ; c'est qu'ils n'ont pas connu d'autres sources que les géographes et les historiens classiques. Les notions que les Grecs et les Romains nous ont transmises sur cette période de notre histoire sont à la vérité les plus sûres, mais aussi par trop fragmentaires; elles ne concernent guère que les relations de nos ancêtres avec l'empire romain. Tout insuffisantes qu'elles soient, elles auront toujours une grande valeur et il faudrait bien s'en contenter si elles étaient les seules; heureusement, il nous en reste d'autres pour les compléter, les éclaircir ou les confirmer : nous voulons parler de la légende franco-burgonde, de l'histoire des Vœlsungs et des Niflungs, qui se trouve dans les chants héroïques, les poëmes, les sagas et les traditions populaires des Scandinaves, des Anglo-Saxons, des Allemands, de divers peuples Néo-latins, des Polonais et des Hongrois. Mais, objectera-t-on, il y a un siècle que l'on a commencé à éditer, à traduire et à commenter les textes en question, plus de cent historiens ou linguistes ont pris part à ce travail, et parmi eux on compte quelques-uns des savants les plus profonds et les plus ingénieux qui aient cultivé les études germaniques, comment se fait-il qu'aucun d'eux n'ait réussi à tirer parti de ces documents pour éclairer l'histoire des Francs et des Burgondes d'Outre-Rhin? — C'est que les uns, ne s'étant occupés que de points de détail, ont été privés de beaucoup de lumières qui jaillissent de la comparaison de toutes les traditions; et, parmi ceux qui ont entrepris une étude d'ensemble, tel est venu trop tôt, à une

époque où les textes n'étaient pas tous publiés ou élucidés; tel s'est placé à un faux point de vue en cherchant de la mythologie là où il n'y avait que de l'histoire mêlée de quelques traits légendaires; d'autres enfin, tout en proclamant le caractère historique de notre légende, se sont fourvoyés sur les traces de poëtes et de chroniqueurs du Moyen-Age qui, trompés par de vagues ressemblances de noms, ont identifié le Hûnaland avec la Hongrie, Atlé ou Etzel avec Attila, Thidrik ou Dietrich de Bern avec Theodoric le grand. Comme ces personnages n'ont pas été contemporains et n'ont pu avoir de relations ni entr'eux, ni avec Erminrek ou Hermanaric, les interprètes de la légende (ceux même qui ne la regardent pas comme mythique) en ont induit que, si les noms et quelques faits étaient historiques, l'enchaînement des faits ne pouvait l'être et que l'ensemble était un mélange confus de réalité et de fiction.

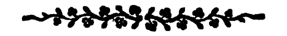
Plus heureux que nos prédécesseurs, nous avons entrevu la lumière là où ils n'ont vu que ténèbres : leurs découvertes, bien que partielles, ont été des jalons pour nous, et leurs erreurs même n'ont sans doute pas été sans utilité pour la science, car elles nous ont indiqué la bonne voie en nous montrant où était la mauvaise. Aidé par plus de trois cents ouvrages ou mémoires publiés sur le sujet, nous avons pu saisir d'un seul coup-d'œil la totalité des faits qui constituent notre légende et découvrir les liens qui les unissent entr'eux. De cet examen, est sortie pour nous la conviction que les traditions primitives sur les Vœlsungs et les Niflungs sont l'écho des chants héroïques des IIIe et IVe siècles, (puisqu'elles dépeignent l'état de la Germanie à cette époque et non celui de l'Allemagne du Xe au XIIe siècles, où elle ont été transcrites dans les différents pays); qu'en outre, la version eddaïque est la plus complète, la plus ancienne et la plus pure, qu'il faut par conséquent la préférer à toutes les autres lorsqu'elle est en contradiction avec elles; c'est elle qui s'accorde le mieux avec l'idée que les historiens contemporains nous donnent des anciens Francs et Burgondes en particulier, et des Germains en général; elle ne fait pas d'anachronismes grossiers ni de translocations invraisemblables. Nous la prenons donc pour base et nous tenons pour historiques les détails qu'elle contient sur les Vœlsungs et les Niflungs; nous n'en rejetons aucun, à moins qu'il n'y ait des raisons particulières de les regarder comme erronés; en un mot, nous ne récusons l'autorité de légende primitive, que lorsqu'elle est en désaccord avec elle-même ou avec des documents plus authentiques; à notre avis la plupart des événements non surnaturels se sont passés comme elle le dit, à l'époque qu'elle fixe et dans les pays où elle place la scène. Nous croyons aussi qu'elle doit être complétée par tous les traits des autres versions qui peuvent se concilier avec elle. La preuve que notre système est fondé sur la vérité, c'est que pour donner une explication simple et rationelle, il n'a jamais besoin de faire violence aux textes; loin de contredire l'histoire positive, il l'éclaircit et rend compte de plusieurs faits obscurs; il met d'accord les traditions des Francs et des Burgondes sur leur origine troyenne avec leurs réminiscences d'une origine scandinave; en montrant que les Francs possédaient une partie de l'ancien pays des Cauches, il explique leurs expéditions maritimes; il fait comprendre pourquoi Agathias appelle les Burgondes peuple gothique et pourquoi Grégoire de Tours dit que leur dynastie était de la famille d'Athanaric, roi des Visigoths, c'est-à-dire de la dynastie

des Balthes ; pourquoi les Francs ont un nom celtique ; comment les Quades ont pu être qualifiés par Zosime de peuple saxon ; il précise l'époque où le bassin du Main a pris le nom de Franconie et celle où les Saxons ont quitté le col de la Péninsule Cimbrique pour se répandre dans la basse Allemagne ; en un mot, il éclaircit la géographie si obscure de la Germanie septentrionale aux IIIe et IVe siècles, et répand une lumière inattendue sur l'origine et l'histoire primitive de nos ancêtres les Francs et les Burgondes,

Le principal but du présent ouvrage n'est pas de signaler toutes les notions historiques que renferme la légende des Vœlsungs et des Giûkungs, mais seulement de prouver que c'est une précieuse source à étudier. Pour mettre le lecteur à même de suivre notre argumentation, il a fallu d'abord lui faire connaître les documents sur lesquels nous nous appuyons ; car, écrits en huit langues (ancien scandinave ou islandais, anglo-saxon, vieux danois, dialecte norvégien, dialecte des Færeys, suédois, haut et bas allemand du Moyen-Age et latin), ils ne sont accessibles qu'à un petit nombre d'érudits, d'autant plus que l'*Ancienne Edda* et le *Poëme des Nibelungs* ont seuls été traduits en français. Nous avons donc exposé la légende sous ses trois principales formes : 1° la version eddaïque, qui comprend la *Vœlsungasaga* combinée avec tous les traits des *Eddas* qui se rapportent au sujet ; — 2° la Saga de Thidrik, dont nous avons reproduit *in extenso* tous les épisodes relatifs à Sigurd et aux Niflungs, en abrégeant les autres ; — 3° la version du *Poëme des Nibelungs* et de la *Complainte*, que nous avons condensée, parce que le *Poëme* est déjà connu en France par plusieurs traductions. — Nous étudions ensuite les sources de ces trois versions (section D), puis nous cherchons chez les différents peuples tous les documents qui se rattachent à notre légende (section E) ; enfin, nous comparons les traditions entr'elles, nous indiquons leur origine, nous examinons quelle est la plus digne de foi et nous relevons quelques-uns des points dans lesquels elles sont confirmées par la mythologie, l'éthnographie, l'histoire et la géographie (section F). Cette dernière partie du volume est celle qui renferme le plus de notions nouvelles, entre autres : la situation précise de la Maurunganie, berceau des Francs ; celle du Jarlungaland, leur première étape ; celles du pays des Hundings, des Brunavâgs, des Logafialls, des Sævafialls, de Svarinshaug, des Sôlheims, des Styrkleifs, de la capitale de Heimi ou Hamaburg, du Bertangaland et du Brattingsborg, du Mornaland, de Hlessey ; la signification de l'épithète *grœnlenzk* ; la preuve de l'origine scandinave des Francs et des Burgondes ; l'identification du Hûnaland avec le pays des Cauches ; celle de Bern ou Mæringaburg avec Brunn en Moravie, puis Berne près de Brême, enfin celle des Ruzcimanns avec les Rosomones ou Roxolans. Ce n'est pas tout ; nos explications prouvent aussi que la légende franco-burgonde mérite d'être étudiée par les archéologues et les interprètes de nos anciennes lois : elle explique la présence de l'*angon* et de la *francisque* dans les sépultures et les tourbières des pays scandinaves ; celle des médailles et des inscriptions rûniques dans les Pays-Bas et en Bourgogne ; elle confirme le sens de *banni* que les Lois salique et Ripuaire donnent au mot *wargus* (loup) ; elle renferme l'indice que la *Fleur de Lis* était adoptée par nos ancêtres, comme emblême de la royauté, dès la fin du IIIe siècle ; et, s'il en faut croire le savant Fr. J. Mone (*Untersuchungen zur*

Geschichte der teutschen Heldensage, p. 12), le nom de *Nibelung* ou *Niflung* serait la plus ancienne forme de celui de *Napoléon*.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir relevé tous les traits qui confirment le caractère historique de la légende franco-burgonde : au fur à mesure que nous l'approfondissions, et dans le cours même de l'impression, nous avons été frappé de nouveaux traits de lumière ; il y a encore beaucoup de découvertes à faire, surtout pour les savants français qui sont versés dans notre vieille histoire et dans notre littérature du Moyen-Age : car, ces champs d'études n'ont été que partiellement explorés au point de vue de notre légende ; ils ont pourtant déjà fourni un des textes les plus anciens, le poëme sur *Waltharius*, et nous sommes persuadé que les chercheurs trouveront dans nos chroniques, dans nos poëmes, et même dans nos manuscrits de toute sorte, plus d'une allusion aux Vœlsungs et aux Niflungs. Nous les convions donc à mettre leur science au service de ces études nationales, et, pour leur faciliter la tâche, en leur épargnant un travail qui nous a coûté de longues recherches, nous donnons dans la section G une liste aussi complète que possible des écrits à consulter. — A l'œuvre donc, compatriotes ! Ne laissons pas aux étrangers le soin de célébrer la gloire de nos ancêtres. Bien que la grandeur et la puissance des Français aient éclipsé celles des Francs, nous ne serons pas si ingrats que de renier les Vœlsungs et de les repousser comme des barbares indignes de figurer dans notre Panthéon. Tout riches que nous sommes, nous ne devons pas négliger d'accroître le trésor national, ni pousser la prodigalité jusqu'à dédaigner de reprendre notre bien là où il se trouve. Relevons la statue de Sigurd pour faire pendant à celle de Vercingetorix. Il est bon de montrer que les Francs étaient dignes de s'unir aux Gaulois pour donner naissance à la nation la plus vigoureuse qui ait jamais existé ; si les uns ont produit un digne adversaire du plus grand capitaine romain, les autres ont produit un héros qui a fait l'admiration du monde germanique. Honneur donc aux Vœlsungs, les fondateurs de notre nation ! Gloire surtout à Sigurd, ce type de loyauté, d'héroïsme et de magnanimité, dont le nom doit être immortel, comme les *Eddas* et la *Vœlsungasaga* se plaisent à le prédire !



PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE

SOUS SES TROIS PRINCIPALES FORMES.

SECTION A.

LA SAGA

DES VŒLSUNGS ET DES NIFLUNGS.

Chapitre Ier.

LES ANCÊTRES DE SIGURD.

1. Sigé et Skadé étaient deux personnages riches et puissants ; mais Sigé était le plus considérable des deux, car il descendait des dieux et il était qualifié de fils d'Odin, comme on disait en ces temps. Skadé avait un esclave nommé Bredé, qui était adroit et entendu. Une fois que Sigé l'avait emmené à la chasse, ils poursuivirent les bêtes fauves toute la journée, et, le soir, lorsqu'ils comptèrent leur gibier, il se trouva que Bredé en avait plus abattu que Sigé. Celui-ci, mécontent d'avoir été surpassé par un esclave, se jette sur lui, le tue et enfouit le cadavre dans une avalanche de neige. Rentré chez lui, il dit

que, Bredé s'étant éloigné dans le bois, il l'avait perdu de vue et ne savait pas ce qu'il était devenu. Mais Skadé n'ajouta pas foi aux paroles de Sigé ; il le soupçonna de meurtre et envoya, à la recherche de l'esclave, des gens qui découvrirent le cadavre. Le crime de Sigé fut alors connu ; on lui reprocha de s'être comporté comme un loup dans le sanctuaire de la paix, et il dut s'exiler de la maison paternelle.

2. Odin accompagna son fils une bonne traite de chemin, et ne le quitta pas avant de l'avoir embarqué sur ses navires de guerre. Avec l'équipage que son père lui avait donné, Sigé fit des expéditions maritimes, fut heureux dans les combats et parvint à conquérir un royaume dans le Hûnaland. Renommé comme guerrier et devenu puissant, il épousa une noble femme, dont il eut un fils nommé Reri. Il avait beaucoup d'envieux, même parmi ceux en qui il se fiait le plus. Lorsqu'il fut devenu vieux et caduc, les frères de sa femme l'attaquèrent à l'improviste, l'accablèrent sous le nombre et le massacrèrent avec les quelques hommes qui l'entouraient.

3. Son fils Reri, qui était grand et vigoureux, ne se trouvant pas sur le théâtre du combat, échappa au massacre ; assisté de ses amis et des chefs, il forma une armée, à l'aide de laquelle il se mit en possession des domaines et des états de son père. Dès qu'il se sentit affermi dans son royaume, il songea à tirer vengeance des meurtriers de Sigé. Bien qu'ils fussent ses parents, leur conduite à son égard semblait l'autoriser à ne pas tenir compte des liens du sang. Il rassembla donc un grand corps de troupes, alla attaquer ses oncles, et ne prit pas de repos avant de les avoir tous fait périr. Devenu maître de leurs états, de leurs domaines et de leurs biens, il fut beaucoup plus puissant que son père. Il fit beaucoup de butin dans des expéditions militaires et prit une femme digne de son rang.

4. Les deux époux vécurent longtemps ensemble sans pouvoir obtenir d'héritier ; ils en étaient fort affligés et suppliaient ardemment les dieux de leur accorder un enfant. A la fin, Frigge et Odin, exauçant leur prière, donnèrent à Liod, leur messagère, fille du géant Hrimni, une pomme qu'elle fut chargée de porter au roi. Revêtue d'un plumage de corneille, elle vola jusqu'au-dessus d'un tertre où le roi se tenait assis et laissa tomber le fruit dans son giron. Reri comprit ce que cela signifiait ; il alla rejoindre sa femme et lui fit manger de la pomme.

La reine ne tarda pas à se sentir enceinte, mais il se passa bien du temps avant qu'elle pût être délivrée. Cependant Reri, ayant selon la coutume des rois entrepris une expédition pour assurer la sécurité de ses états, tomba malade et mourut. Il se rendit vers Odin, ce qui était en ces temps le désir de beaucoup de personnes.

5. La reine continua de porter l'enfant sans pouvoir le mettre au monde; elle était enceinte depuis six ans, lorsqu'elle sentit qu'elle ne pouvait vivre plus longtemps. Sur ses ordres, on lui ouvrit le ventre et l'on en tira un garçon, qui était déjà grand, comme on peut bien le penser, et qui embrassa sa mère, avant qu'elle expirât. Il reçut le nom de Vœlsung, grandit rapidement, devint fort et donna de nombreuses preuves de bravoure et de virilité. Comme son père, il régna dans le Hûnaland. Ce fut un grand guerrier et il eut du succès dans tous les combats auxquels il prit part.

6. Lorsque Vœlsung fut en âge de se marier, le géant Hrimni lui envoya sa fille Liod, la même qui avait apporté la pomme à Reri. Le jeune homme la prit pour femme et ils vécurent longtemps et heureusement ensemble. Ils avaient dix garçons, dont l'aîné s'appelait Sigmund, et une fille nommée Signy. Ceux-ci étaient jumeaux et à tous égards les plus beaux et les plus distingués des enfants de Vœlsung, lesquels sont pourtant célèbres comme ayant surpassé, en prudence, en talents et en bravoure, tous les hommes dont il est parlé dans les anciens récits. Vœlsung fit bâtir un superbe pavillon, au milieu duquel s'élevait un grand chêne, qui ombrageait le toit de ses branches touffues. La partie du tronc qui était à l'intérieur s'appelait la *souche du foyer*.

7. Siggeir était un roi puissant qui régnait dans le Gautland et qui avait beaucoup de sujets. Il alla demander à Vœlsung la main de sa fille, et fut bien accueilli du roi et de ses fils; Signy avait quelque répugnance pour le prétendant, mais elle laissa à son père le soin de décider en cette affaire, comme en tout ce qui la concernait. Vœlsung se décida à l'unir au roi de Gautland. Le jour fixé pour les noces, Siggeir, magnifiquement équipé, arriva chez Vœlsung avec beaucoup d'invités de haut rang. On alluma de grands feux le long des murs, tandis que l'arbre restait isolé au milieu de la salle.

8. Le soir, pendant que les convives étaient assis près du

feu, il entra un inconnu de haute stature, qui semblait âgé et n'avait qu'un œil. Vêtu d'un manteau bariolé et de braies de toile, coiffé d'un large chapeau, il s'avança vers le chêne, tira du fourreau un glaive qu'il avait à la main, et l'enfonça dans le tronc jusqu'à la garde. Personne n'osait saluer le vieillard; il prit la parole : « Je fais cadeau de cette épée, dit-il, à qui pourra l'arracher; or sachez qu'il n'existe pas et qu'il n'y a jamais eu de meilleure arme. » A ces mots, l'étranger se retira, sans que personne eût deviné qui il était et où il allait. Après son départ, tous s'empressent autour du tronc pour gagner le prix; les personnages les plus distingués commencent; ensuite les autres s'essayent tour à tour; mais personne ne réussit à faire bouger le glaive. A la fin, Sigmund s'approche, il saisit la poignée, et la lame vient si facilement que s'il l'eût tirée du fourreau.

9. Tous lui enviaient cette arme, dont on ne connaissait pas la pareille. Le roi Siggeir estima qu'elle valait trois fois son poids d'or et offrit de l'acheter à ce prix; mais Sigmund ne voulut absolument pas s'en défaire. « Il fallait l'arracher du tronc, si tu voulais l'avoir, répondit-il à son beau-frère. Maintenant qu'elle est à moi, je ne te la céderais pas, quand même tu m'en offrirais tout l'or que tu possèdes. » Siggeir fut irrité de cette réponse, qu'il regardait comme une injure pour lui; toutefois, en homme dissimulé qu'il était, il feignit de ne pas être affecté de ces paroles; mais le même soir, il conçut le projet de vengeance qu'il exécuta plus tard.

10. Siggeir passa la nuit près de Signy dans la maison de Vœlsung; le lendemain, comme le temps était propice, il dit qu'il voulait partir avant que le vent s'élevât et que la mer devînt impraticable. Le roi Vœlsung et ses fils ne le retinrent pas, voyant qu'il était impatient de s'éloigner. Signy dit alors à son père : « Je ne veux pas m'en aller avec Siggeir; je n'éprouve aucune sympathie pour lui; mes pressentiments et la prescience innée de notre race me disent que de grands malheurs nous attendent, si cette union n'est pas rompue de suite. » — « Il ne faut pas parler ainsi, ma fille, répondit Sigmund; ce serait une grande honte, pour nous ainsi que pour ton mari, de briser notre alliance; un tel manque de foi de notre part, un tel acte d'inimitié à l'égard de Siggeir nous atti rerait sa haine, et il se vengerait dès qu'il serait en état de le faire. Il vaut donc mieux tenir ce qui a été convenu. » A son

départ, Siggeir invita Vœlsung, avec ses fils et toute leur suite, à assister à un festin qu'il donnerait chez lui, dans trois mois : il voulait ainsi compléter les noces, et se faire excuser de ce que, contrairement à l'usage, il les interrompait après une seule nuit de réjouissances. Vœlsung accepta l'invitation ; puis on se sépara et Siggeir s'en retourna avec sa jeune épouse.

11. Au temps fixé, Vœlsung et ses fils partirent sur trois navires bien équipés. Le voyage se fit rapidement et ils arrivèrent un soir, assez tard, en vue du Gautland. Signy vint les trouver sur leurs vaisseaux et, dans un entretien secret, elle leur révéla que Siggeir avait réuni une armée invincible et méditait une trahison. « Je vous engage donc, ajouta-t-elle, à vous en retourner immédiatement dans vos états ; rassemblez des troupes en aussi grand nombre que possible et revenez vous venger ; mais ne vous exposez pas maintenant à une mort certaine ; car vous n'échapperez pas aux embûches de Siggeir, si vous refusez de suivre le conseil que je vous donne. » Le roi Vœlsung répondit : « Tous les peuples répéteront à ma louange que j'ai fait un vœu solennel avant de voir le jour, et c'était de ne jamais fuir et de ne craindre ni fer ni feu. Jusqu'ici j'ai tenu ma promesse ; cesserai-je d'y être fidèle sur la fin de mes jours ? Et si mes fils craignaient la mort que personne ne peut éviter, les jeunes filles ne les repousseraient-elles pas avec dédain, lorsqu'ils voudraient prendre part aux jeux ? Mon avis n'est donc pas de fuir, mais de résister vigoureusement ; j'ai cent fois combattu à la tête de troupes tantôt plus, tantôt moins nombreuses, et j'ai toujours remporté la victoire ; il ne sera pas dit que j'ai fui ou demandé grâce. » Signy pleura beaucoup et supplia son père de lui permettre de rester avec lui. « Ma fille, répondit Vœlsung, il te faut retourner vers ton mari ; ta place est près de lui, quoiqu'il puisse nous arriver. »

12. Les voyageurs passèrent la nuit sur leurs navires, mais, dès que le jour parût, Vœlsung fit lever ses gens, et leur ordonna de descendre sur le rivage pour se préparer au combat. Ils débarquèrent armés de pied en cap, et le roi Siggeir ne tarda pas à venir les attaquer avec toute son armée. Une lutte terrible s'engagea. Vœlsung animait les siens par de vives exhortations ; lui et ses fils frappant des deux mains, rompirent huit fois les rangs de l'ennemi. Ils se préparaient à une nouvelle charge lorsque Vœlsung, accablé par le nombre, succomba au milieu

de son ordre de bataille; tous les siens furent passés au fil de l'épée, à l'exception de ses dix fils qui furent faits prisonniers et chargés de chaînes.

13. Signy apprit que son père était tué, ses frères captifs et voués à la mort. Elle sollicita un entretien du roi Siggeir : « Je te supplie, dit-elle, de ne pas faire mourir mes frères si vite; fais-leur plutôt mettre les ceps; la vie est chère tant qu'elle dure; je ne t'en demande pas davantage pour eux, je sais que ce serait peine perdue. » — « Il faut que tu sois insensée, répliqua Siggeir, de demander pour tes frères un sort pire que la mort; mais il sera fait selon ton désir; car, plus ils endureront de souffrances et plus leur supplice sera long, mieux je serai vengé. » Les pieds serrés dans des ceps formés d'une grosse poutre, les dix frères furent abandonnés dans une forêt.

14. La première journée se passa sans évènement, mais à minuit vint un vieil élan, grand et farouche, qui dévora un des fils de Vœlsung, puis s'éloigna. Le lendemain matin, Signy chargea un homme, en qui elle avait le plus de confiance, d'aller voir ce qui s'était passé. En apprenant qu'un de ses frères avait été mis en pièces, elle trouva cruel que tous subissent le même sort, sans qu'elle pût les secourir. Bref, le même élan vint neuf nuits de suite, dévorant chaque fois l'un des frères. Il ne restait plus que Sigmund. Voici ce que Signy imagina pour le sauver; elle chargea le messager d'aller enduire de miel le visage de son frère et de lui en mettre dans la bouche. Lorsque l'élan revint et sentit l'odeur du miel, il se mit à lécher la figure et les lèvres de Sigmund, qui ne manqua pas l'occasion, et saisit avec les dents la langue de la bête féroce. L'animal essaya de se dégager, et, en se débattant, il sépara les deux pièces de la poutre. Sigmund ne lâcha pas prise et il finit par arracher la langue du monstre qui en périt. Quelques narrateurs pensent que cet élan était la mère de Siggeir qui s'était ainsi transformée par des artifices magiques. La poutre était brisée et Sigmund se trouvait libre, mais il resta dans la forêt. Lorsque Signy eut appris par le messager que son frère vivait encore, elle alla s'entendre avec lui. On convint qu'il se ferait une hutte de terre dans le bois, qu'il s'y tiendrait caché et vivrait des aliments que sa sœur lui ferait passer secrètement.

Le roi Siggeir croyait que tous les Vœlsungs étaient morts. Il avait de sa femme deux fils dont l'aîné était alors âgé de

treize hivers. Signy l'envoya près de Sigmund, afin que celui-ci s'en fit un auxiliaire pour venger sa famille. L'adolescent partit pour la forêt et arriva tard à la hutte de son oncle qui l'accueillit bien et le mit aussitôt à l'épreuve. « Tu vas faire du pain, dit-il, tandis que j'irai chercher du bois pour le cuire. » Il sortit après lui avoir donné de la farine. A son retour l'adolescent n'avait encore rien fait, et il dit pour son excuse : « Je n'ai pas osé toucher la farine, parce qu'il y avait dedans quelque chose qui remuait. » Sigmund comprit que c'était un lâche qui ne pouvait lui être d'aucun secours. Lorsqu'il revit Signy, il lui raconta qu'autant valait ne rien avoir qu'un pareil auxiliaire. « Tue-le, s'écria Signy, il ne mérite pas de vivre ! » C'est ce qu'il fit. L'hiver suivant, Signy lui envoya son autre fils, et, pour ne pas allonger le récit, disons de suite qu'il lui ôta la vie pour le même motif.

16. Un jour que Signy était assise dans sa chambre, elle vit entrer une magicienne très habile. « Veux-tu que nous changions de figure? » lui demanda-t-elle. — « Qu'il soit fait selon ton désir, » répondit la magicienne, et, par ses artifices elle fit si bien qu'elle prit la physionomie de la reine, et lui donna la sienne. Vêtue des habits de Signy, elle s'assit à sa place et passa la nuit près du roi, qui crut que c'était sa femme. Cependant Signy s'était rendue dans la forêt auprès de Sigmund, à qui elle demanda un gîte pour la nuit. « Je me suis égarée dans le bois, dit-elle, et je ne sais plus où je suis. » Il lui dit qu'elle pouvait rester, car il ne voulait pas refuser asile à une femme, comptant bien qu'elle ne le trahirait pas en retour de son hospitalité. » Ils entrèrent dans la hutte et se mirent à table. Portant fréquemment ses regards sur l'étrangère, Sigmund la trouva belle, et après le repas il l'invita à partager sa couche ; elle ne s'y refusa pas. Il la garda trois nuits auprès de lui, après quoi elle retourna vers la magicienne qui lui rendit sa vraie figure.

17. Lorsque le temps fut venu, Signy mit au monde un garçon, qui fut nommé Sinfiœtlé et qui devint grand, fort et beau. C'était un vrai Vœlsung; il n'avait pas encore dix ans, lorsque sa mère l'envoya à la cachette de Sigmund. Dans de semblables circonstances, elle avait mis à l'épreuve ses deux fils aînés, en cousant les manches de leur chemise; elle avait fait passer l'aiguille dans leur chair et leur peau aussi bien que

dans la toile; la douleur leur avait arraché de hauts cris. Elle en fit autant à Sinfiœtlé, qui ne changea même pas de mine. Arrachant alors la chemise de manière à enlever la chair avec la toile, elle lui demanda si cela ne faisait pas mal. « Non, répondit-il, les Vœlsungs ne s'émeuvent pas pour si peu. »

18. En arrivant à la hutte, il reçut l'ordre de faire de la pâte, tandis que Sigmund irait chercher du bois. La besogne était faite au retour de ce dernier. « Mais n'as-tu rien remarqué dans la farine? » lui demanda Sigmund. — « En commençant, j'ai cru voir remuer quelque chose, mais je ne m'en suis pas occupé davantage et j'ai pétri le tout ensemble. » — « Je ne te permets pas, continua Sigmund en souriant, de manger de ce pain, car tu as écrasé dans la farine un serpent de la plus dangereuse espèce. » Sigmund était doué d'un si bon tempérament, qu'il absorbait du poison sans en être incommodé. Sinfiœtlé supportait le venin à l'extérieur, mais il ne pouvait sans danger boire ou manger des aliments empoisonnés. Sigmund le trouvait encore trop jeune pour l'associer à sa vengeance et voulait d'abord l'exercer aux entreprises difficiles. C'est pourquoi il rôdait dans les bois avec lui, pendant l'été, pour massacrer et piller les sujets de Siggeir. Dans ces courses, il acquit la conviction que Sinfiœtlé unissait la bravoure des Vœlsungs à la cruauté de Siggeir. Il croyait que ce dernier était le père du jeune homme; aussi était-il surpris de ce que son compagnon lui rappelât sans cesse la mort de Vœlsung et l'excitât à tuer le meurtrier.

19. Une fois qu'ils parcouraient les bois, ils trouvèrent, dans une misérable hutte, des hommes parés d'anneaux d'or massif. C'étaient des princes qui avaient eu le malheur de se voir transformés en loups; ils ne reprenaient leur forme naturelle qu'une fois tous les dix jours. Leurs peaux étaient alors suspendues devant la maison; Sigmund et Sinfiœtlé eurent l'idée de s'en revêtir, mais une fois dedans, ils ne purent plus s'en dépouiller et restèrent métamorphosés en loup. Ils comprenaient le sens des hurlements, et ils continuèrent à vivre dans les bois, mais chacun dut tirer de son côté. Avant de se séparer, ils convinrent de ne pas se risquer à attaquer plus de sept hommes à la fois; si l'un deux était en danger, il devait pousser un hurlement pour appeler l'autre à son secours. « Tenons bien cet engagement, dit Sigmund à son compagnon, car tu es jeune, plein d'audace, et les chasseurs ne tarderont pas à se mettre à tes trousses. »

20. Ils se sont à peine quittés, que Sigmund tombe au milieu d'une troupe d'hommes et fait entendre un cri de détresse. Sinfiœtlé accourt et les tue tous. S'étant séparés de nouveau, lorsque Sinfiœtlé se fut enfoncé dans le bois, il rencontra onze hommes qu'il mit en pièces; mais il était exténué de fatigue et il alla se reposer sous un chêne. Sigmund l'y trouva et lui demanda pourquoi il n'avait pas poussé un hurlement. « C'était bien la peine de t'appeler pour onze hommes! » répondit Sinfiœtlé. Sigmund se jeta sur lui si furieusement qu'il le renversa et le mordit à la gorge, mais il ne réussit pas à le dépouiller de son enveloppe de loup. Il le prit sur son dos, le porta dans la hutte et veilla sur lui, suppliant les trolls de leur rendre la forme humaine. Il vit un jour deux belettes dont l'une déchira la gorge à l'autre, après quoi elle courut au bois chercher une feuille et la mit sur la blessure qui fut aussitôt cicatrisée. Sigmund, étant sorti, vit arriver un corbeau qui lui apportait une feuille semblable. Il l'appliqua sur la blessure de Sinfiœtlé et la guérit immédiatement. Ils retournèrent à leur demeure, où ils restèrent jusqu'à ce que l'heure de la délivrance fut venue. Lorsqu'ils eurent quitté la peau de loup, ils la jetèrent au feu et la brûlèrent, en faisant le vœu qu'elle ne nuisît plus à personne.

21. Ils se signalèrent ensuite par beaucoup d'actes héroïques dans le royaume de Siggeir, et, lorsque Sinfiœtlé eut atteint l'âge de virilité, Sigmund, le voyant suffisamment éprouvé, jugea qu'il ne fallait plus tarder à venger Vœlsung. Ils quittèrent donc un jour la hutte et partirent pour le palais de Siggeir, où ils arrivèrent dans la soirée. Ils se cachèrent derrière des tonneaux de bière qui étaient dans l'antichambre. La reine, prévenue de leur arrivée, vint les trouver pour s'entendre avec eux sur les moyens de venger son père. Elle avait de Siggeir deux jeunes enfants qui s'amusaient à faire rouler des anneaux d'or sur le parquet de la salle. En courant après un anneau, qui était allé jusqu'à la cachette de Sigmund, ils découvrirent deux hommes de haute stature, à l'aspect farouche, couverts de larges casques et de brillantes cottes de mailles. Le rapport qu'ils allèrent aussitôt faire au roi, éveilla les soupçons de ce dernier. Signy, ayant entendu ce qu'ils disaient, les mena dans l'antichambre et apprit à Sigmund qu'ils l'avaient trahi. « Je te conseille de les mettre à mort, » ajouta-t-elle. — « Non, répondit Sigmund, je ne veux pas tuer tes enfants, bien qu'ils

aient décélé ma cachette. » Mais Sinfiœtlé ne se fit pas prier; il les égorgea et jeta leurs cadavres aux pieds de Siggeir. Le roi se levant excita sés gens à saisir les audacieux qui venaientl'attaquer jusque dans son propre palais. Les gardes coururent sus aux étrangers, mais ceux-ci se défendirent bravement, et c'était une position périlleuse que de se trouver trop près d'eux. A la fin, accablés par le nombre, ils furent faits prisonniers et chargés de chaînes. Ils passèrent ainsi toute la nuit, que le roi employa à méditer sur le genre de supplice qui les ferait souffrir le plus longtemps.

22. Le lendemain, Siggeir fit élever un énorme tertre de pierre et de tourbe, au milieu duquel on ménagea un caveau qu'une grande dalle divisait en deux compartiments. Les prisonniers furent enfermés chacun à part, afin qu'ils fussent plus affligés de ne pas être ensemble, bien qu'ils pussent se parler. Pendant que l'on était à couvrir le tertre avec du gazon, Signy apporta une botte de paille qu'elle jeta vers Sinfiœtlé, priant les ouvriers de ne pas le dire au roi, ce qu'ils promirent. La nuit venue, Sinfiœtlé dit à Sigmund : « Nous ne manquerons pas de vivres, d'ici à longtemps; la reine nous a jeté une provision de porc salé. » Quand il prit le quartier de lard, il sentit que l'épée de Sigmund était enfoncée dedans; il la reconnut à la poignée, car il faisait noir dans le caveau. Sigmund, à qui il fit part de cette découverte, s'en réjouit beaucoup. S'étant assuré que l'excellente lame mordait la pierre, Sinfiœtlé la passa par dessus la dalle, de manière à ce que son compagnon pût la saisir par la pointe. Ils s'en servirent comme d'une scie : « Sigmund et Sinfiœtlé, dit le poëme, scièrent par force avec une épée la grande dalle, » qui les séparait. Cette besogne terminée, ils furent plus à leur aise, quoique toujours enfermés dans le caveau; mais ils parvinrent à couper la pierre et le fer et à s'évader de leur prison.

23. Ils se rendirent alors au palais de Siggeir, où tout le monde était endormi; ils y mirent le feu au moyen de fascines enflammées qu'ils entassèrent contre les murs. Ceux qui étaient à l'intérieur furent éveillés par la fumée. Le roi demanda qui avait allumé l'incendie. « C'est moi et mon neveu Sinfiœtlé, répondit Sigmund; nous voulons t'apprendre que les Vœlsungs ne sont pas tous morts. » Il pria sa sœur de sortir, promettant

de la traiter avec honneur et de lui faire oublier les malheurs qu'elle avait éprouvés. « Vous devez savoir, répondit-elle, si j'ai pardonné à Siggeir le meurtre de mon père; j'ai fait tuer mes enfants, parce qu'ils étaient trop lâches pour venger Vœlsung; je suis allé trouver Sigmund sous le déguisement d'une magicienne, et Sinfiœtlé est notre fils; c'est pourquoi il a tant de courage, car il est petit-fils de Vœlsung aussi bien du côté paternel que du côté maternel. J'ai mis en œuvre tous les stratagèmes pour assurer la perte de Siggeir; c'était le but de ma vie : je n'ai plus rien à faire en ce monde, puisque ma vengeance est accomplie. Je mourrai aussi joyeusement avec Siggeir que j'étais affligée de vivre avec lui. » Après quoi, ayant embrassé son frère et son fils, elle leur dit adieu et se jeta dans les flammes où périt le roi Siggeir avec tout son entourage.

Chapitre II.

HELGE.

24. Sigmund s'embarqua avec des troupes pour regagner ses états héréditaires, et il expulsa le roi qui s'en était emparé après la mort de Vœlsung. Il devint un roi célèbre, sage, puissant et belliqueux. De sa femme Borghilde de Brâlund, il eut deux fils, Helgé et Hamdi (*var.* Hâmund). Le premier fût ainsi nommé en mémoire de l'illustre Helgé Hiœrvardsson. Voici d'après le vieux chant les présages qui accompagnèrent sa naissance:

25. « C'était au matin des temps que Borghilde, à Brâlund, donna le jour à Helgé le magnanime, les aigles criaient, les eaux sacrées coulaient des Himinfialls (monts célestes, nuées). A la tombée de la nuit, les *Nornes* (Parques) vinrent au palais pour régler les destinées du noble enfant; elles décidèrent qu'il serait le plus célèbre des chefs et passerait pour le meilleur des princes. Elle tordirent avec force les fils du destin, tandis que la tempête ébranlait le château de Brâlund. Elles étendirent

la chaîne dorée et la fixèrent au milieu de la voûte céleste; elles marquèrent à l'est et à l'ouest la limite des états que le héros posséderait, et jetèrent vers le nord un lien qui devait toujours durer. Un pronostic inquiéta pourtant le descendant des Ylfings et la femme qui lui avait donné le jour : du haut d'un arbre élevé le corbeau vorace disait au corbeau : « Je sais une chose : à peine âgé d'une nuit le fils de Sigmund est vêtu d'une cotte de mailles; ses yeux brillent comme ceux d'un guerrier; il sera l'ami des bêtes de proie; le jour va luire; réjouissons-nous ! » Le peuple pressentait qu'un héros était né; les hommes disaient entr'eux : « des jours heureux s'annoncent. »

26. Le roi lui-même, à son retour de la guerre, alla porter au jeune prince la noble bulbe (le glayeul). En donnant au frère de Sinfiœtlé le nom de Helgé, il lui souhaita de ressembler aux Vœlsungs; il lui offrit un glaive orné et les domaines de Hringstads, Solfialls, Snæfialls, Sigarsvalls, Hringstœd, Hâtun et Himinvangs. Elevé par Hagal et entouré de doux soins, le noble enfant grandit dans les splendeurs. Il distribuait l'or selon les mérites et ne ménageait pas les lames sanglantes. Magnanime, aimé, mieux doué que la plupart des autres hommes, il n'avait pas plus de quinze hivers, lorsqu'il fit sa première expédition.

27. Le puissant roi Hunding, qui a donné son nom au Hundland, était fort belliqueux et il avait beaucoup de fils qui ne l'étaient pas moins. Sigmund et Hunding étaient perpétuellement en hostilités et se tuaient mutuellement beaucoup de parents. Un jour Helgé alla espionner le camp de Hunding, alors sous la garde de Heming, l'un de ses fils, et, après avoir tout observé, il dit à un berger qu'il rencontra en s'en allant : « Rapporte à Heming que Helgé n'a pas oublié le meurtre commis par les Hundings sur l'un des nôtres, qu'ils prenaient pour Hamal, le fils de Hagal. » Poursuivi par ordre de Hunding jusque chez Hagal, Helgé ne vit d'autre expédient, pour se soustraire aux recherches, que de se déguiser en servante et de se mettre à moudre. Les émissaires ne le reconnurent pas sous son déguisement; l'un d'eux pourtant, Blind le mauvais se mit à chanter : « Elle a les yeux bien perçants l'esclave de Hagal; ce n'est pas une fille rustique qui tourne la meule; elle fait fendre les pierres et ébranle le moulin ! Il faut qu'il ait eu du malheur ce prince réduit à moudre de l'orge; la

poignée d'un glaive siérait mieux à cette main que la manivelle d'une meule. » — « Il n'est pas étonnant, répondit Hagal, que le moulin craque, lorsqu'une princesse tourne la manivelle; elle a volé plus haut que les nuages et osé combattre à la manière des *vikings* (corsaires), avant que Helgé l'eût faite prisonnière. Elle est sœur de Sigar et de Hœgné : voilà pourquoi elle a les yeux perçants, cette esclave des Ylfings. »

28. Helgé, s'étant échappé, regagna ses navires et alla à la rencontre de Hunding, qui était à la tête d'une nombreuse armée. Ils en vinrent aux mains; Helgé fit une charge si vigoureuse que la victoire se déclara en sa faveur et que le terrible Hunding périt avec beaucoup des siens. Tandis que le vainqueur stationnait avec sa flotte dans le golfe de Brunavâgs, d'où ses gens faisaient des descentes sur les côtes voisines et vivaient de chair crue, la Valkyrie Sigrûne, fille de Hœgné, vint le trouver à travers les airs; c'était une incarnation de Svava, la fiancée de Helgé Hiœrvardsson. « A qui appartient la flotte stationnée près du rivage? demanda-t-elle; quelle est votre patrie, guerriers? Qu'attendez-vous dans le golfe de Brunavâgs et où allez-vous? » — « C'est Hamal qui commande cette flotte, répondit Helgé désireux de déguiser son nom; notre pays est l'île de Hlessey et nous attendons un bon vent pour faire voile vers l'est. » — « Tu as donc combattu, prince, et rassasié les oiseaux des Valkyries, que ta cotte de mailles est teinte de sang! Pourquoi mangez-vous de la viande crue? » — « Puisque tu veux savoir ce que le fils des Ylfings a fait à l'occident, sache que j'ai pris des ours dans le Bragalund et que mes armes ont préparé de la pâture aux aiglons; voilà pourquoi nous vivons de viandes crues. » — « Tu veux parler de guerre, chanta Sigrûne; le roi Hunding est tombé sous les coups de Helgé; c'est pour venger vos parents que vous vous êtes battus et que vous avez rougi les épées. » — « Comment sais-tu de qui nous sommes vengés, vierge sage? Il y a tant d'ennemis qui en veulent à notre race! » — « Je n'étais pas loin, chef du peuple, lorsque le roi a succombé; je t'ai déjà vu sur des navires de guerre, dont les flancs ensanglantés étaient battus par les flots. C'est en vain que tu enveloppes de périphrases obscures le récit de tes combats, la fille de Hœgné t'a reconnu, fils de Sigmund! » Ils n'en dirent pas plus long cette fois.

29. Helgé était fier d'avoir triomphé d'un grand et puissant roi comme Hunding; mais les fils de ce dernier vinrent récla-

mer des *anneaux* (espèces non monnayées) pour le meurtre de leur père et les richesses dont ils avaient été dépouillés. Le fils de Sigmund ne voulut pas payer le prix du sang; il aima mieux déchaîner la tempête des combats et la furie d'Odin. Les guerriers gagnèrent les monts Logafialls, qui devaient être leur champ de bataille. La lutte fut vive; Helgé rompit les lignes de ses ennemis, s'empara de leurs étendards et remporta une grande victoire, qui coûta la vie à Alf, Eyolf, Hiœrvard et Hervard (*var*. Hâvard), fils de Hunding.

30. Fatigué du combat, Helgé se reposait sous l'Arastein (pierre de l'aigle), lorsque tout à coup les monts Logafialls s'illuminèrent et des éclairs jaillirent du milieu de cette lumière. Des femmes, couvertes de heaumes, chevauchaient dans les espaces célestes ; leurs cuirasses étaient teintes de sang et leurs lances rayonnaient. L'une d'elles surpassait toutes les autres ; c'était Sigrûne. Elle s'approcha du brillant prince, lui prit la main et le salua avec un baiser. Helgé s'éprit de la Valkyrie; il demanda aux vierges méridionales si elles voulaient passer la nuit sous sa tente. Le cliquetis des lances et le choc des boucliers se faisaient entendre. Imposant silence au bruit, la fille de Hœgné répondit : « Nous avons bien autre chose à faire que d'aller boire la bière avec les *briseurs d'anneaux* (distributeurs de largesses : chefs). Tu connais le puissant roi Granmar, qui réside à Svarinshaug ; il a plusieurs fils, notamment Hœdbrodd, Gudmund, Starkad ; l'aîné, Hœdbrodd, ayant rencontré mon père à l'assemblée des chefs, lui demanda ma main et j'ai été promise au farouche fils de Granmar; mais j'aimerais autant épouser un fils de géant (monstre). Mon refus d'obéir aux ordres de mon père m'a attiré son courroux, et je suis venue te trouver, Helgé, car je me sentais de l'inclination pour toi, avant même de te connaître. Au bout de quelques nuits Hœdbrodd viendra me chercher, à moins que tu ne le provoques à un combat et ne me soustraies à ses poursuites. » — « Ta famille est injuste, à ce que je vois, mais je ne crains ni la colère de ton père, ni la malveillance de tes parents ; tu seras ma compagne, jeune fille, et beaucoup d'ennemis périront avant que je ne succombe. »

31. Le prince envoya des messagers par les airs et par les mers, pour convoquer les guerriers à une expédition où l'on ferait un immense butin : « Dites-leur d'équiper promptement

leurs navires et de se tenir prêts à partir de Brandey. » Le roi attendit en ce lieu l'arrivée des auxiliaires; il en vint par centaines de l'île de Hedinsey. Lorsque les navires ornés d'or eurent doublé le promontoire de Stafsnes, Helgé appela le chef de sa flotte, qui se nommait Hiœrleif, et lui demanda s'il avait fait le dénombrement des forces. « Il eût été trop long, répondit le jeune chef, de compter les navires à longue proue, lorsqu'ils passaient dans l'Œrvasund, devant la pointe de Trœnueyrè. Nous avons douze cents hommes sûrs (douze mille selon la Vœlsungasaga), et il y a bien à Hâtûn moitié plus de guerriers expérimentés. »

32. Le commandant fit enlever les tentes de la poupe, afin que les hommes s'éveillassent en voyant la clarté du jour. Les matelots hissèrent les voiles et les fixèrent aux mâts dans le Varinsfiœrd ; le bruit des avirons se mêla aux cliquetis des armes et au choc des boucliers. Les vikings ramaient et la flotte, glissant sur les eaux, emportait les navigateurs loin de la côte. Tandis que l'on faisait voile vers Frekastein, un terrible ouragan s'éleva, et lorsque les sœurs de la tempête (les vagues) rencontraient les longues carènes, c'était le même bruit que lorsque les flots se brisent contre les rochers. Au lieu de faire carguer les hautes voiles, Helgé les fit hisser plus haut; aucun port ne protégeait ses vaisseaux contre la furie de la fille d'Ægi (la tempête) qui cherchait à les mettre sens dessus dessous. Tout à coup des éclairs brillèrent et, à la lueur de leurs rayons, les navigateurs virent neuf Valkyries à cheval et reconnurent Sigrûne parmi elles. Planant dans les airs, elle résistait intrépidemment à l'orage, si bien qu'elle arracha la flotte aux griffes de Rân et la poussa vers la côte de Gnipalund. Le soir les magnifiques navires flottaient dans la baie d'Unavâgs.

33. Les maîtres de Svarinshaug, qui les observaient du haut d'un mont où ils étaient assis, furent mécontents de les voir approcher. L'un des fils de Granmar, Gudmund (ou Granmar, selon la Vœlsungasaga) sauta à cheval pour aller à la découverte et vint se poster sur une éminence qui dominait la baie. Ce fils des dieux demanda aux Vœlsungs occupés à carguer les voiles : « Quel est le chef qui commande ces navires et amène une grande armée dans notre pays. L'étendard de guerre flotte à la proue ; il ne me semble pas annoncer la paix, cet appareil militaire dont s'entourent les vikings. » Sinfiœtlé lança vers

l'antenne son bouclier dont le bord était d'or et prit la parole ; il savait échanger des ripostes avec les nobles cet écumeur de mer! « Ce soir, lorsque tu donneras la pâtée aux pourceaux et la soupe aux chiens, tu rapporteras, Gudmund, que les Ylfings, venant de l'est, ont pris terre à Gnipalund dans des intentions hostiles. Vois là-bas, au milieu de la flotte, l'invincible Helgé, qui a souvent rassasié les aigles, tandis que tu étais assis près du feu ou que tu embrassais les servantes dans les moulins. C'est lui qui a dépossédé votre famille de l'héritage des poissons (l'empire des mers), et, si Hœdbrodd veut prendre sa revanche, nous l'attendrons sur le champ de bataille de Frekastein, à moins qu'il ne préfère régler le différend à l'amiable. » — « Il est temps, répliqua Gudmund, de nous venger des outrages que nous avons si longtemps subis. » — Sinfiœtlé riposta : « Il vaudrait mieux pour toi, Gudmund, grimper sur les rochers escarpés et courir après les chèvres, avec un bâton de coudre, que d'affronter la chance des armes ! » — « Tu fais peu de cas des préceptes des anciens, Sinfiœtlé, lorsque tu calomnies les nobles, toi qui as partagé le festin des loups, toi qui as égorgé tes frères, toi qui as bu du sang pour étancher ta soif, toi qui t'es caché dans des cavernes, odieux à tous ! » — « Et toi, Gudmund, n'as-tu pas joué, dans l'île de Varinsey, le rôle d'une sorcière astucieuse et pleine d'artifices? Tu disais que tu ne voulais pas avoir pour mari d'autre guerrier que Sinfiœtlé. Femme pernicieuse, valkyrie gigantesque, féroce, monstrueuse, tous les hôtes d'Odin (les guerriers de la Valhalle) se battaient à cause de toi ! Sur la pointe de Sâgunes (*var.* Lagânes), tu mis au monde neuf loups dont j'étais l'unique père. » — « Tu ne pouvais être le père de ces loups, puisque les filles des Thurs (géants) t'avaient mutilé devant Gnipalund, sur le promontoire de Thorsnes. Fils putatif de Siggeir, tu couchais sous les bancs, lorsque tu étais à la maison, et dans les forêts tu étais accoutumé au hurlement des loups. Tous les malheurs t'accablèrent après que tu eus déchiré la poitrine de tes frères. Tu es fameux par tes crimes ! » — « Gudmund, te rappelles-tu qu'à Brâvall, bridé d'un frein doré et dressé à la course, tu étais la jument du cheval Grané. Que de fois, en selle sur ton dos, ne t'ai-je pas fatigué sur les montagnes, lorsque tu étais à jeun ! » — « Tu passais pour un garçon vicieux, Sinfiœtlé, lorsque tu gardais les chèvres de Gullni ; une autre fois, tu fus transformé en fille de géant, sâle et

guenilleuse. En veux-tu plus long? » — « J'aimerais mieux rassasier les corbeaux de ton cadavre sur le champ de bataille de Frekastein, ou le jeter en pâture à vos chiens ou à vos pourceaux ; que les démons se disputent avec toi ! » Helgé intervint : « Il serait plus convenable pour vous, Sinfiœtlé, de vous battre et de réjouir les aigles, que d'échanger des paroles inutiles. Quoique des haines nous divisent et que les fils de Granmar ne me plaisent pas, il sied aux guerriers de reconnaître la vérité : nos ennemis ont montré qu'ils savaient manier l'épée ; ce sont de vaillants hommes. »

34. Montés sur Svipud et Svegiud, les fils de Granmar partirent au grand galop pour Sôlheims, à travers les vallées humides et les collines nuageuses ; le sol tremblait sur leur passage. Rencontrant le roi (Granmar) à la porte de l'enceinte, ils lui annoncèrent la mauvaise nouvelle. Hœdbrodd, dont l'attention avait été attirée par la course de ses frères, sortit pour les interroger : « D'où vous vient cet air fâché ? » demanda t-il. — « Les joyeux Ylfings, répondirent-ils, venus sur de rapides carènes aux mâts élevés, aux longues antennes, aux rames lisses, opèrent une descente à la tête de fières troupes armées de boucliers. Déjà quinze bataillons ont pris terre et sept mille hommes sont encore en mer. Il y a dans le port de Gnipalund des navires peints en bleu foncé et ornés d'or ; leur nombre est immense. Helgé ne tardera pas à nous livrer bataille.

35. Le roi donna aussitôt des ordres pour le rassemblement de ses forces : « Que des cavaliers, dit-il, courent à l'assemblée des chefs ; que Sporvitni parte pour Sparinsheide, que Melni et Mylni se dirigent vers le Myrkvid (forêt sombre) ; qu'aucun homme en état de porter les armes ne reste chez lui ! Convoquez Hœgné et les fils de Hring : Atlé, Yngvé, Alf ; ils répondront à l'appel. Sachons résister aux Vœlsungs ! »

36. Quel cliquetis, lorsque les sombres lames se croisèrent à Frekastein ! Le vainqueur de Hunding, Helgé, était toujours le premier au combat ; ce héros au cœur intrépide, prompt à l'attaque, lent à la retraite, rompit les rangs ennemis et fit un grand carnage. Tous les fils de Granmar, leurs chefs et les princes auxiliaires périrent, à l'exception de Dag Hœgnason, qui fut épargné après avoir juré fidélité aux Vœlsungs. Au plus fort de la mêlée, les vierges casquées, qui protégeaient le prince, descendirent du haut des airs, et Sigrûne dit à Helgé du fond du

cœur : « Salut ! descendant d'Yngvé, tes troupes et ta vie sont hors de danger ; tu as abattu le prince intrépide, le meurtrier du géant Isung (Hœdbrodd). Vive le prince Helgé, les anneaux rouges et la riche fille de Hœgné sont à lui ; qu'il jouisse de la victoire et du pouvoir ! La bataille est gagnée ! »

37. Parcourant le champ de bataille, Sigrûne trouva Hœdbrodd qui était sur le point d'expirer : « Ce n'est pas sur ton bras, lui dit-elle, que s'appuiera Sigrûne des Sævafialls ; ta vie est finie, Hœdbrodd ; bien des fils de Granmar sont tombés sous la hache. » Retournant près de Helgé, elle se réjouissait ; mais celui-ci lui dit : « Ton bonheur n'est pas sans mélange, très-sage Valkyrie. Ce sont les Nornes (Parques) qui l'ont voulu : ce matin Bragé et Hœgné sont tombés sous mes coups à Frekastein ; le roi Starkad a péri sur les Styrkleifs, et les fils de Hrollaug à Hlebiargs ; j'ai vu ce prince farouche qui continuait à se battre après avoir eu la tête tranchée. La plupart de tes parents gisent inanimés sur le sol ; tu n'es pas cause de leur mort, mais le destin a voulu que tu en fusses l'occasion. » Voyant pleurer Sigrûne, il ajouta : « Console-toi, Valkyrie à qui nous devons la victoire ; les rois ne peuvent rien contre le destin ; je voudrais pouvoir rendre la vie aux morts, et qu'il ne m'en coûtât pas la privation de tes baisers ! »

38. Helgé épousa Sigrûne qui lui donna des fils ; mais il n'atteignit pas un âge avancé : son beau-frère Dag, désireux de venger son père, fit un sacrifice à Odin, et en obtint une lance, avec laquelle il perça Helgé dans le bois de Fiœrturlund. Etant allé trouver Sigrûne, sur les monts Sævafialls : « Il m'est pénible, ma sœur, lui dit-il, d'avoir à t'annoncer une mauvaise nouvelle ; c'est bien malgré moi qu'il m'a fallu faire couler tes larmes ; il est tombé ce matin dans le Fiœturlund le meilleur prince qui fut au monde, celui qui surpassait tous les guerriers. »

39. Dans l'excès de son chagrin, Sigrûne éclata en imprécations contre son frère : « Puissent se retourner contre toi les faux serments que tu as faits à Helgé, sur l'eau pure de l'éclair (l'eau du ciel) et sur la pierre lavée par les flots ! Puisse rester immobile le navire qui te portera, quand même le bon vent soufflerait ! Puisse ne pas avancer le coursier sur lequel tu seras monté, quand tu fuiras devant tes ennemis ! Puisse ne pas couper l'épée que tu brandiras, à moins qu'elle ne siffle autour de tes oreilles ! La mort de Helgé ne sera ven

gée que lorsque tu erreras comme un loup, dans les forêts, manquant de ressources, privé de toute joie, et réduit à vivre de charognes ! » — « Il faut que tu sois furieuse et insensée, interrompit Dag, pour accabler ton frère de telles malédictions ; le dieu qui sème la discorde entre parents, Odin seul est cause de tout le mal. Pour réparer le tort que je t'ai fait, ma sœur, je t'offre des anneaux rouges, tout le pays de Vandil et les Vigdals ; toi et tes enfants vous aurez la moitié de mes possessions. » — « Toutes les richesses du monde, repartit Sigrûne, ne seraient pas une compensation suffisante pour la perte que j'ai subie ; je ne goûterai plus de bonheur, ni jour ni nuit, sur les monts Sævafialls. Quel charme la vie peut-elle avoir pour moi, quand je suis privée du héros qui brillait parmi les hommes ? Je ne le verrai plus arriver sur un cheval au frein d'or et il ne me sera plus donné de le rendre heureux. Helgé avait tellement épouvanté ses ennemis et leurs parents, qu'ils fuyaient devant lui, comme des chèvres effrayées descendent des montagnes à l'approche du loup furieux. Il s'élevait au-dessus des autres guerriers autant que le gracieux frêne au-dessus de la ronce ; il surpassait les hommes, comme le jeune cerf à la ramure altière surpasse les autres animaux. »

40. Un tumulus fut élevé à la mémoire de Helgé ; admis à la Valhalle par Odin, qui partagea son pouvoir avec lui, il y trouva Hunding, son ancien ennemi, et lui imposa une longue tâche : « Tu ne pourras, Hunding, te livrer au repos, dit-il, avant d'avoir préparé le bain de pieds pour chaque hôte, allumé le feu, attaché les chiens, soigné les chevaux et donné la pâture aux pourceaux. »

41. Un soir qu'une suivante de Sigrûne passait près du tertre de Helgé, elle vit le héros qui s'y rendait avec beaucoup de cavaliers. « Sont-ce des fantômes que je crois voir ou bien seraient-ce les *Ragnarœks* (la fin du monde) ? Des morts qui sont à cheval ! Guerriers qui piquez vos coursiers de l'éperon, vous a-t-il donc été permis de revenir sur terre ? » — « Ce ne sont pas de vains fantômes que tu vois, répondit Helgé ; la fin des temps n'est pas venue, quoique nous soyons ici, et, bien que nous excitions nos coursiers avec l'éperon, il ne nous a pas été donné de ressusciter. » La suivante courut appeler sa maîtresse : « Lève-toi, Sigrûne, et descends des Sævafialls, si tu désires rencontrer le chef du peuple. Son tertre est ouvert ; Helgé est

arrivé; ses blessures saignent et il te prie de les étancher. »

42. Sigrûne fut bientôt dans le tumulus auprès de son mari : « Je suis aussi heureuse de te revoir, lui dit-elle, que les voraces éperviers d'Odin le sont de trouver sur un champ de bataille des cadavres chauds; aussi heureuse que les oiseaux humides de rosée, à la vue des premiers rayons du soleil ! Je veux embrasser ton corps inanimé, avant que tu n'ôtes ta cotte de mailles ensanglantée. Ta chevelure, Helgé, est imprégnée de l'humidité du tombeau; tu es arrosé de la pluie du combat (sang); froides sont tes mains. Comment puis-je te soulager? » — « Femme ornée d'or, méridionale brillante comme le soleil, répondit Helgé, c'est toi qui me couvres de la rosée des chagrins. Les larmes amères, que tu répands chaque soir avant de t'endormir, tombent sur ma poitrine sanglante et la pénètrent de froid et de douleur. Que personne ne se désole de ce que je suis percé de blessures : nous buvons des liqueurs délicieuses, quoique nous ayons perdu vie et biens; des fiancées, des nymphes royales sont enfermées avec nous dans le tombeau ! »

43. Sigrûne lui fit un lit dans le tertre : « Voici que je t'ai préparé une couche très-douce, fils des Ylfings; je veux dormir dans tes bras, comme si tu étais vivant. » — « Je dis que tôt ou tard rien n'est impossible sur les monts Sævafialls, puisqu'une princesse pleine de vie, puisque la blanche fille de Hœgnê, dort dans les bras d'un mort. Mais l'aurore rougit déjà les nuages, il est temps que je fasse galoper mon pâle coursier dans les chemins aériens; il faut que je sois à l'ouest du pont céleste (voie lactée) avant que le coq ne réveille la troupe victorieuse de la Valhalle. »

44. Helgé et ses compagnons partirent à cheval, tandis que les femmes regagnaient leur demeure. Le lendemain soir, Sigrûne mit sa suivante aux aguets près du tumulus; s'y étant elle-même rendue à la tombée de la nuit, elle attendit en vain l'ombre de Helgé : « Il serait arrivé maintenant, le fils de Sigmund, dit-elle tristement, s'il avait pu quitter les salles d'Odin. L'espoir de son retour diminue lorsque les aigles reposent sur les branches des frênes et que tous les hommes se livrent au sommeil. » — « Héroïne royale, ne sois pas si téméraire que d'entrer seule dans la demeure des mânes; les

ombres malfaisantes ont plus de pouvoir la nuit qu'en plein jour ! »

45. La vie de Sigrûne fut abrégée par le chagrin et les regrets. Conformément à l'ancienne croyance en la métempsycose, que l'on regarde aujourd'hui comme un conte de vieille femme, on prétendit que Helgé et Sigrûne renaquirent, l'un sous le nom de Helgé Haddingiaskadé, l'autre sous celui de la Valkyrie Kâra, fille de Halfdan, comme on le chante dans le *Kâruliod*.

Chapitre III.

FIN DE SIGMUND ET JEUNESSE DE SIGURD.

46. Dans une expédition, Sinfiœtlé vit une belle femme dont il s'éprit ; mais il avait pour rival Gunnar, le frère de Borghilde, sa belle-mère. Un combat décida entr'eux et Sinfiœtlé fut le vainqueur. Il guerroya au loin et au large, livra beaucoup de batailles et eut toujours le dessus, de sorte qu'il devint très célèbre. Etant rentré, en automne, avec beaucoup de vaisseaux chargés d'un riche butin, il informa son père de la mort de Gunnar, et Sigmund en fit part à sa femme. Celle-ci le pria de bannir Sinfiœtlé, déclarant qu'elle ne pouvait plus supporter la vue du meurtrier de son frère. Sigmund ne voulut pas y consentir ; mais, pour apaiser la reine, il lui offrit de l'or et des domaines, quoiqu'il n'eût jamais payé le prix du sang ; il était d'avis qu'on ne gagnait rien à se quereller avec une femme. Borghilde, voyant qu'elle ne pouvait obtenir ce qu'elle demandait, finit par accepter la composition proposée par Sigmund.

47. Du consentement du roi, elle donna, en mémoire de son frère, un splendide festin funèbre auquel furent invités beaucoup de grands personnages. C'est elle qui distribuait des rafraichissements. Arrivant à Sinfiœtlé, elle lui présente une grande corne pleine : « A ton tour, beau-fils ! » dit-elle. Mais celui-ci, voyant que le liquide n'était pas clair, avertit son père qu'il y avait du poison dedans. Sigmund prit la corne et la vida ;

il était d'un si bon tempérament qu'il ne craignait le poison ni à l'intérieur ni à l'extérieur; ses fils ne le supportaient qu'à l'extérieur.

48. « Pourquoi faut-il que les autres boivent pour toi? » demanda la reine à Sinfiœtlé. A la seconde tournée, elle lui présenta de nouveau la coupe et le pressa vivement de boire. « Cette boisson est empoisonnée! » s'écria-t-il. Sigmund se fit passer la corne et en avala le contenu. A la troisième tournée, Borghilde invita son beau-fils à boire, s'il avait le courage des Vœlsungs. « Il y a du venin dans ce liquide! » remarqua Sinfiœtlé. — « Eh bien, filtre-le dans ta barbe! » repartit Sigmund, que l'ivresse faisait ainsi parler. Sinfiœtlé but et tomba roide mort.

49. Sigmund fut mortellement affligé. Il prit le cadavre dans ses bras pour le porter au lieu d'inhumation. Après avoir traversé un bois, il arriva sur le bord d'un golfe long et étroit, où il y avait une petite barque. Le batelier offrit à Sigmund de le passer; lorsque le cadavre fut déposé dans la barque, elle se trouva suffisamment chargée, et Sigmund dut marcher le long du golfe pour gagner l'autre rive. Mais dès que le batelier eut pris le large, il disparut subitement avec son embarcation (1).

50. Sigmund répudia Borghilde, qui mourut peu après; il quitta le Danemark, où il régnait depuis son mariage avec la reine, et retourna au sud dans son royaume de Frakkland. Sigmund passe pour avoir été l'un des plus grands rois et guerriers à la manière antique. Ce prince et tous ses fils surpassaient de beaucoup les autres hommes par la force, la taille, le courage et les talents.

51. Le célèbre et puissant roi Eylimé avait une fille, nommée Hiœrdise, qui était la plus belle et la plus sage des femmes. Sigmund apprit qu'elle lui convenait mieux qu'aucune autre et la fit demander en mariage. Eylimé annonça qu'il inviterait le prétendant à un festin, s'il avait des intentions pacifiques; les

(1) Le batelier était probablement Odin, qui voulait soustraire à *Hele* (l'enfer) le corps de son descendant et l'introduire subrepticement dans la Valhalle où Sinfiœtlé, malgré son incontestable valeur, n'avait pas le droit d'entrer, parce qu'il était mort par le poison et non par l'épée. Odin lui-même avait dû se faire percer du javelot pour être admis dans la Valhalle.

envoyés assurèrent que leur maître voulait obtenir la jeune fille à l'amiable et non par les armes. On fit de grands apprêts pour le festin, on invita beaucoup de personnes, et l'on prit partout des dispositions pour faciliter le voyage du roi Sigmund. Lorsque celui-ci fut arrivé, les deux rois prirent place dans la même salle. Il était aussi venu un autre prétendant, le roi Lyngvé (Lingé ou Lyngé, selon la Vœlsungasaga), fils de Hunding.

52. Eylimé, prévoyant qu'il s'attirerait l'inimitié de celui des deux qui éprouverait un refus, parla ainsi à sa fille : « Comme tu es une femme intelligente, je m'en remets à toi pour le choix de ton mari ; choisis donc et ta décision sera aussi la mienne. » — « L'affaire me paraît difficile, répondit-elle ; pourtant je préfère le plus renommé des deux, c'est-à-dire le roi Sigmund, quoiqu'il soit déjà avancé en âge. » Les noces furent célébrées avec de grandes réjouissances ; Sigmund s'en retourna ensuite dans le Hûnaland avec sa femme et son beau-père, et il pourvut à la défense de son royaume.

53. Cependant le roi Lyngvé et ses frères rassemblèrent une grande armée, qu'ils conduisirent contre Sigmund. Car bien qu'ils n'eussent jamais été favorisés de la fortune, cette nouvelle disgrâce les fâchait plus que tout le reste, et ils se proposaient de mettre terme à la prospérité des Vœlsungs. Ne voulant pas attaquer Sigmund à l'improviste, ils lui envoyèrent, avec leurs saluts, un avis de leur entreprise ; car ils savaient bien qu'il ne refuserait pas le combat. Il accepta en effet le défi et réunit ses troupes. Hiœrdise fut transportée dans un bois avec une esclave et beaucoup de richesses ; c'est là qu'elle était pendant la bataille.

54. Les vikings(corsaires) firent une descente avec des troupes innombrables et invincibles. Les rois Sigmund et Eylimé plantèrent leurs bannières et la musique guerrière se fit entendre. Sigmund fit sonner du cor qui lui venait de son père, et il excita le courage des siens ; mais son armée était beaucoup moindre que celle de ses adversaires. Une terrible lutte s'engagea ; bien que déjà vieux, il combattit vaillamment, toujours à la tête de ses troupes ; ni les boucliers, ni les cottes de mailles ne résistaient à ses coups ; il fut tout le jour au milieu de la mêlée et nul ne voyait de quel côté pencherait la victoire.

55. Beaucoup de javelots et de flèches volaient dans l'air; mais les valkyries protectrices de Sigmund le préservèrent si bien, qu'il ne fut pas même blessé. On ne pouvait compter les hommes qu'il abattit, et il avait les bras teints de sang jusqu'aux épaules. La lutte durait depuis longtemps, lorsque survint un guerrier n'ayant qu'un œil, coiffé d'un large chapeau et vêtu d'un manteau bleu, qui s'avança contre Sigmund en brandissant un javelot. Sigmund para avec son épée, mais la lame fut brisée par le choc; dès lors la fortune l'abandonna, et beaucoup des siens succombèrent. Il encouragea vivement ceux qui lui restaient et il ne se ménagea pas lui-même. Mais que pouvait faire sa petite troupe contre des forces si supérieures? Il périt avec Eylimé et la plus grande partie de ses guerriers. Le roi Lyngvé courut au château royal, dans le dessein de surprendre la reine; mais son espoir fut déçu; il ne trouva ni femme ni butin. Il parcourut alors le pays, divisa la terre entre ses hommes, et, pensant avoir anéanti la race des Vœlsungs, il crut n'avoir plus rien à craindre dans l'avenir.

56. La nuit qui suivit le combat, Hiœrdise se rendit sur le champ de bataille; arrivée près de Sigmund, elle lui demanda s'il conservait quelque espoir de guérison : « Bien des gens, répondit-il, vivent avec de médiocres espérances, mais moi, je ne tiens plus à la vie depuis que la fortune s'est détournée de moi. Odin ne veut plus que je brandisse le glaive, puisqu'il a brisé celui qu'il m'avait donné, celui avec lequel j'ai fait la guerre aussi longtemps qu'il lui a plu. » — « Il me semble que rien ne me manquera, continua la reine, si tu te rétablis et que tu venges mon père. » — « Autre est l'arrêt du destin, répliqua Sigmund. Tu es enceinte d'un garçon; élève-le soigneusement; car il deviendra l'homme le plus distingué et le plus illustre de notre race. Conserve bien les morceaux de mon glaive, pour lui en faire forger une bonne épée, qui s'appellera *Gram* (terrible). Avec cette arme, notre fils accomplira de hauts faits, dont le souvenir vivra à jamais et perpétuera sa gloire aussi longtemps que durera le monde! Que ce soit ta consolation; mais mes forces sont épuisées, il faut que j'aille rejoindre mes aïeux! » Hiœrdise resta près de lui jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir.

57. A la clarté du jour qui commençait alors à poindre, la reine vit beaucoup de vaisseaux près de la côte. « Nous allons

changer de vêtements, dit-elle à sa suivante ; tu prendras mon nom et tu te donneras pour la reine. » A la vue du grand carnage et des femmes qui fuyaient vers le bois, les vikings devinèrent que de grands événements venaient d'avoir lieu. Ils descendirent donc à terre; leur chef était le prince Alf, fils du roi Hialprek (Halfrek selon la *Vœlsungasaga)* de Danemark. Il envoya des gens à la recherche des fugitives, et, lorsqu'elles eurent été amenées en sa présence, il leur demanda qui elles étaient. La suivante prit la parole et raconta que les rois Sigmund et Eylimé avaient péri sous les coups des Hundings. Alf s'informa si elles savaient où étaient cachés les trésors du roi. « On peut bien le penser, » répondirent-elles, et elles lui décélèrent la cachette. Il y avait tant d'or et de joyaux, que l'on n'avait jamais vu plus de richesses accumulées dans un même lieu. On transporta le tout sur les vaisseaux, puis Hiœrdise et sa suivante s'embarquèrent avec le prince Alf, qui regagna le royaume de son père avec un immense butin. Elles étaient assises à l'avant, tandis qu'il se tenait au gouvernail. En s'entretenant avec elles, il apprit à faire cas de leurs discours. C'était le plus brave des hommes.

58. Au bout de quelque temps, la reine sa mère lui demanda : « Pourquoi la plus belle de ces deux femmes a-t-elle le moins d'anneaux et est-elle la plus médiocrement vêtue ? Il me semble que la plus noble est celle à qui vous rendez le moins d'honneurs. » — « Elle n'a effectivement pas la tournure d'une esclave, répondit Alf ; à notre première rencontre, elle a montré qu'elle s'entendait à recevoir les gens de distinction. Il nous faut la mettre à l'épreuve. »

59. Or un jour qu'elles étaient à table, le prince adressa cette question à la vraie suivante : « A quel signe reconnais-tu que la nuit touche à sa fin, lorsqu'on ne voit pas d'étoiles au ciel ? » — « Dans mon enfance, répondit-elle, j'étais accoutumée à boire de très-bon matin, et, quoique depuis j'aie perdu cette habitude, je ne laisse pas de m'éveiller à la même heure : c'est là ma remarque. » Le prince sourit en disant : « Voilà une princesse qui n'était pas élevée dans la mollesse. »

60. Il fit la même question à Hiœrdise, qui répondit : « Mon père m'a donné un petit anneau d'or qui a la propriété de me refroidir le doigt à l'approche du jour. » — « Il y avait donc bien de l'or chez vous, que les esclaves en portaient ! repartit

le prince. Tu m'as longtemps dissimulé ton rang, mais j'ai toujours eu le pressentiment que tu étais mon égale; désormais je te témoignerai plus de respect, car tu deviendras ma femme et tu recevras le présent du matin (douaire), dès que tu seras accouchée. » Hiœrdise avoua la vérité, et fut dès-lors traitée avec la plus grande considération.

61. Hiœrdise mit au monde un garçon, qui fut porté au roi Hialprek. Les yeux perçants de l'enfant plurent beaucoup au roi, qui lui prédit une brillante destinée. On lui versa de l'eau sur la tête (1) et il reçut le nom de Sigurd. Tous les récits s'accordent à reconnaître que, pour la stature et le maintien, il n'avait pas son égal, et, parmi les rois et les guerriers les plus célèbres qui sont nommés dans les sagas des temps passés, il tient le premier rang pour la force, la bravoure et les talents dont il était doué à un plus haut degré qu'aucun autre homme du nord.

62. Il fut élevé avec soin par ordre du prince Alf, qui épousa Hiœrdise. Tous les enfants l'aimaient. On lui choisit pour précepteur le nain Regin (Reigin selon la *Vœlsungasaga),* fils de Hreidmar, qui venait d'arriver à la cour de Hialprek. C'était un homme cruel et artificieux, mais expérimenté, versé dans toutes les sciences et très-habile dans l'art de forger. Il apprit à son élève les exercices corporels, le jeu d'échec, l'usage des rûnes; il lui enseigna plusieurs langues et l'instruisit de beaucoup d'autres choses, qui faisaient alors partie de l'éducation des princes.

63. Un jour qu'ils étaient seuls ensemble, Regin demanda à son élève s'il avait connaissance du grand trésor que son père avait possédé et du lieu où il se trouvait actuellement. « Sans doute, répondit Sigurd, ma mère m'en a parlé : il est sous la garde du roi Hialprek et de son fils. » — « Te fies-tu en eux ? » continua Régin. — « Je serais bien ingrat de les soupçonner. Ne me traitent-ils pas comme un fils? Il convient que le trésor reste entre leurs mains jusqu'à ce que je puisse en disposer, car ils sont plus capables que moi de le défendre. »

64. Une autre fois Regin tint les propos suivants : « Il est étonnant, Sigurd, que tu veuilles être le palefrenier du roi ou lui

---

(1) Le baptême était pratiqué chez les Scandinaves longtemps avant l'introduction du christianisme.

servir de piqueur! » — « Il n'en est pas ainsi, répliqua Sigurd, car le roi et mon beau-père laissent tout à ma disposition et je suis libre de faire tout ce que je veux. » — « Prie-les donc de te donner un cheval. » — « J'en aurai un quand il me plaira, » dit Sigurd, et il alla trouver Hialprek qui lui demanda : « Désires-tu quelque chose de moi? » — « Je voudrais un cheval pour m'exercer, » répondit Sigurd. — « Eh bien! mon fils, choisis-en un toi-même et prends d'ailleurs telle partie de mes biens dont tu auras besoin. »

65. Le lendemain, Sigurd se rendit au bois pour faire son choix parmi les beaux chevaux qui paissaient en toute liberté. Il rencontra un vieillard à longue barbe, qu'il ne connaissait pas, et qui lui demanda où il allait. — « Je vais choisir un cheval, répondit Sigurd. Veux-tu m'aider de tes conseils? » — « Volontiers, puisque tu ne dédaignes pas l'expérience de la vieillesse, répliqua l'inconnu; poussons d'abord les chevaux dans la Busiltiarne. » Ils les firent entrer dans l'eau, et il n'y en eut qu'un qui put gagner la rive à la nage. Il était gris de pelage, jeune et grand. « Ce cheval, remarqua le vieillard qui n'était autre qu'Odin, descend de Sleipni; il n'a pas encore été dompté; élève-le avec soin et il deviendra le meilleur des coursiers. » A ces mots, il disparut subitement. Sigurd se rendit maître du cheval et le nomma Grané.

66. « Tu n'es pas encore assez riche, lui dit une autre fois Regin; je suis peiné de te voir courir comme un valet; mais je veux t'indiquer un grand trésor; c'est un honneur de le chercher, une gloire de le conquérir. » — « Où est-il? Qui en a la garde? » demanda Sigurd. — « Le gardien s'appelle Fafni et il vit non loin d'ici dans la bruyère de Gnitaheide. Lorsque tu verras cet amas de richesses, tu jugeras que jamais tant d'or n'a été réuni dans un même lieu; tu en auras assez pour tes besoins, quand même tu serais le plus généreux des rois et que tu atteindrais l'âge le plus avancé. » — « Quoique bien jeune encore, répliqua Sigurd, j'ai entendu parler du serpent Fafni, et j'ai déjà ouï dire que personne n'osait l'attaquer à cause de sa grosseur et de sa férocité. » — « Il n'est pas de la race des dragons, répondit Régin, et il a plus de réputation qu'il n'en mérite : voilà ce qu'auraient pensé tes ancêtres. Bien que tu sois de la race des Vœlsungs, tu n'as pas le cœur de ces héros qui passent pour les plus célèbres des hommes. » — « Il

est possible, répartit Sigurd, que je n'aie ni leur courage ni leur génie; mais il n'est pas juste de me le reprocher : je suis à peine sorti de l'enfance. Pourquoi donc me stimules-tu de la sorte? » — « Il y a à ce sujet toute une histoire que je veux te raconter. » — « J'écoute, » dit Sigurd.

67. « Mon père Hreidmar, commença Regin, était un homme riche et puissant; nous étions trois frères; le premier se nommait Fafni, le second Otr; j'étais le troisième et le moins habile dans les exercices corporels; pourtant je savais travailler le fer, l'or et l'argent, et donner toute sorte de formes à ces métaux. Otr avait d'autres occupations et d'autres goûts : il était grand pêcheur, en quoi il surpassait tous les autres hommes. Se tenant journellement dans le fleuve sous forme de loutre (otr), il happait des poissons, dont il mangeait une partie, et il apportait le reste à notre père qui en tirait un grand profit. De retour à la maison, il vivait solitaire, car il était aveugle.

68. » Il y avait un nain, nommé Andvaré, qui, sous forme de brochet, se tenait continuellement dans la cataracte appelée d'après lui *Andvarafors*, où il y avait une grande quantité de poissons. Mon frère Otr pêchait aussi sans cesse dans la même cataracte. Une fois qu'il avait pris un saumon et qu'il le mangeait sur le rivage à l'aveuglette, les dieux Odin, Loké et Hœni vinrent à passer par là. D'un coup de pierre, Loké abattit la loutre, dont il prit la peau, en même temps qu'il s'empara des restes du saumon. Ses compagnons le félicitèrent d'avoir fait d'une pierre deux coups. Le soir du même jour, les Ases arrivèrent chez mon père et demandèrent un gîte pour la nuit. Ils nous montrèrent la peau d'Otr : nous les fîmes alors prisonniers et nous exigeâmes, pour leur rançon, qu'ils remplissent la peau d'or rouge et qu'ils l'en couvrissent à l'extérieur.

69. » Loké, chargé d'aller chercher la rançon, tandis que ses compagnons restaient en otage, emprunta le filet de Râne, la déesse de la mer, et le jeta dans la cataracte d'Andvaré. Il prit le nain : « Quel est cet habitant de l'eau qui ne sait pas se préserver des filets? » demanda-t-il. — « Je suis Andvaré, répondit le nain; mon père s'appelait Oïn; j'ai franchi beaucoup de cataractes, mais ma mauvaise destinée a voulu que je fusse pris dans celle-ci. » — « Si tu veux sauver ta vie, continua

Loké, dis-moi comment sont punis les fils des hommes qui se calomnient réciproquement? » — « Ils sont condamnés au supplice de patauger dans le Vadgelmi (un des fleuves infernaux) : les calomnies que l'on profère ont de longues conséquences. » — « Bien, reprit Loké, il faut que tu m'apportes la lumière de l'eau (métaux précieux). » Andvaré présenta tout son or et son argent, à l'exception d'un petit anneau qu'il voulait garder. Mais Loké aperçut cet objet que le nain cachait dans sa main, et se le fit aussi livrer. Alors Andvaré, exaspéré de se voir totalement dépouillé, se réfugia dans son rocher en s'écriant : « Que cet or cause la perte de deux frères et de huit princes ! (1) Que mes richesses ne profitent à personne ! » — « J'accepte avec plaisir ces malédictions, dit Loké le mauvais, et je ne manquerai pas de les transmettre à ceux qu'elles concernent. »

70. » Retourné près de ses compagnons, il montra le trésor à Odin qui, charmé de la beauté de l'anneau, le mit de côté, mais livra le reste à Hreidmar. Lorsque les Ases eurent bourré la peau de la loutre, ils la mirent debout et entassèrent de l'or tout autour, de manière à l'en couvrir extérieurement. Ils croyaient avoir fini, lorsque Hreidmar, faisant un examen minutieux, remarqua qu'un poil de la peau restait à découvert; il fallut qu'Odin ajoutât l'anneau pour couvrir le vide. En s'en allant, Loké dit à Hreidmar : « Maintenant te voilà maître du trésor d'Andvaré ; j'ai chèrement racheté ma tête ; mais cette rançon ne profitera pas à ton fils : elle causera sa mort et la tienne. » — « Vous m'avez livré des richesses, mais ce n'était pas de bon cœur ni par amitié. Si j'avais su la malédiction qui s'attache à vos dons, j'aurais autant aimé vous priver de la vie. » — « Nous prévoyons de plus grands malheurs, dirent les Ases : cet or sera funeste à des parents qu'une femme aura désunis, et même à des princes qui ne sont pas encore nés. » — « Pourvu que je jouisse de vos richesses, aussi longtemps que je vivrai, je ne me soucie pas de vos imprécations ; hors d'ici ! » termina Hreidmar.

71. » Fafni et moi, continua Regin, nous avions droit à

---

(1) On verra par la suite de la légende que les deux frères sont Fafni et Regin ; les huits princes, Sigurd et son fils Sigmund ; Atlé et ses deux fils Erp et Eitil ; enfin les trois Giûkungs : Gunnar, Hœgné et Guthorm.

une partie de l'indemnité payée pour le meurtre de notre frère ; mais Hreidmar voulut tout garder pour lui. Fafni, qui était le plus féroce des hommes, ne craignit pas de tuer notre père pendant son sommeil (1) ; il s'empara de l'héritage et l'emporta dans la lande de Gnitaheide, où il s'est changé en serpent, pour ruminer jour et nuit sur son trésor. Hreidmar avant d'expirer appela nos deux sœurs. « Lyngheide et Lofnheide, mes filles, sachez que je suis perdu. Nombreux sont les inconvénients de l'indigence, vous l'éprouverez à moins que vous ne disputiez mon héritage à Fafni. » — « Il est peu de femmes, répondit Lyngheide, qui veuillent venger un parricide par un fratricide ! » — « Si tu n'as pas le courage de punir Fafni, interrompit Hreidmar, donne au moins le jour à un fils qui remplisse ce devoir ; si tu n'as qu'une fille marie-la à un guerrier dont les enfants me vengeront ! »

72. » Fafni accapara toute la succession sans vouloir m'en laisser la moindre part, ajouta Regin. Je consultai Lyngheide sur ce qu'il y avait à faire ; elle me dit : « prie amicalement notre frère de partager avec toi et de revenir à des meilleurs sentiments ; mais il ne convient pas que tu l'y contraignes par le glaive. » Voilà, termina Regin, comment j'ai perdu ma part dans la succession de mon frère et dans celle de mon père. »

73. Un jour que Sigurd se rendait chez son précepteur, Regin se dit en lui-même : « Je vois arriver le fils de Sigmund ; ce bouillant jeune homme a plus de courage que moi faible vieillard. Je compte que ce loup furieux fera la chasse à mon profit. » Lorsque Sigurd fut arrivé, il lui fit bon accueil : « Salut, descendant d'Yngvé, je ferai de toi un prince intrépide ; aucun roi ne sera plus puissant sous le soleil, et ton nom retentira par toute la terre. Telle est ta destinée ! » Dès lors Sigurd était sans cesse avec Regin, qui lui rappelait souvent l'horrible dragon. « Si tu veux que je tue Fafni, dit un jour

(1) Voici la version de la nouvelle Edda, qui diffère un peu : « Comme Hreidmar ne voulut pas accorder une seule pièce d'or à ses fils, ils poussèrent la scélératesse jusqu'à le tuer pour avoir ses richesses. Après quoi Regin réclama la moitié du trésor, mais Fafni répondit : « Il n'y a pas d'apparence que je consente à partager l'or acquis au prix d'un parricide. » Il engagea Regin à s'éloigner, s'il ne voulait pas éprouver le même sort que son père. Il avait pris et mis sur sa tête le casque de Hreidmar, appelé l'Ægishialm, qui terrifiait tous les êtres vivants. Il avait aussi le glaive nommé Hrotté, mais Regin s'enfuit avec l'épée Refil (dans l'ancienne Edda Ridil... ..) et se rendit auprès de Hialprek, roi de Thiod, qui le nomma son forgeron. »

Sigurd, il faut que tu mettes toute ton habileté à me forger une épée si excellente qu'il n'y en ait jamais eu de meilleure. »

74. Regin se mit à l'œuvre et, bientôt après, il put présenter à son élève une belle épée ; dès que celui-ci l'eût entre les mains, il asséna un coup violent sur l'enclume, et la lame vola en éclats : « Ton arme est plus brillante que solide, dit-il à Regin ; il m'en faut une meilleure. » Le forgeron en fit une autre, qu'il alla présenter à Sigurd : « Cette arme fera ton affaire, mais tu n'es pas facile à contenter. » Le jeune homme mit à l'épreuve la nouvelle épée, mais elle se brisa comme l'autre : « Ta réputation est plus grande que ton habileté, Regin, ou bien tu dois être faux, comme ton père et ton frère ; il ne faut pas se fier en toi. » — « Tu en parles bien à ton aise, répondit l'armurier, mais ce n'est pas ma faute si le métal ne vaut rien. Procure-moi les morceaux de l'épée de Sigmund, que garde la reine Hiœrdise, et je me charge de te forger un glaive que nulle main ne pourra briser. »

75. Sigurd alla trouver sa mère, qui l'accueillit bien, lui offrit des rafraichissements et but avec lui. Dans le cours de l'entretien, Sigurd lui demanda s'il était vrai qu'elle eut conservé les fragments de l'épée de Sigmund ? « C'est vrai, répondit-elle, et j'attendais que tu fusses en âge de t'en servir ; je te les remettrai d'autant plus volontiers que tu parais tenir de tes ancêtres. »

76. Lorsque Regin eut ces fragments entre les mains, il en forgea un nouveau glaive que Sigurd éprouva comme les précédents. Cette fois ce ne fut pas l'arme qui vola en éclats, mais l'enclume qui fut pourfendue, sans que la lame fût le moindrement endommagée. Sigurd fit grand éloge de cette épée, nommée Gram, et pour savoir si elle était aussi bien affilée que solide, il la plongea dans un cours d'eau (dans le Rhin selon d'autres), où il jeta des flocons de laine. Quelques-uns furent poussés contre la lame et tranchés comme par un rasoir. Le jeune guerrier s'en retourna satisfait, et, quand Regin lui rappela sa promesse de tuer le dragon : « Je ne l'ai pas oubliée, répondit-il, mais j'ai une affaire qui me tient plus à cœur. Ils riraient fort, les fils de Hunding, les meurtriers de Sigmund et d'Eylimé, s'ils apprenaient que je fusse plus pressé d'acquérir des anneaux rouges que de venger mes parents ! »

Chapitre IV.

PREMIÈRES AVENTURES DE SIGURD.

77. Avant de rien entreprendre, Sigurd voulut aller consulter le fils d'Eylimé, son oncle Gripi, qui était le plus sage des hommes et qui connaissait l'avenir. Il partit seul sur son cheval Grané, mais, quoiqu'il fût sans cortége, on devinait que c'était un personnage distingué. Rencontrant à la porte du palais de Gripi un certain Geiti, il lui demanda : « Quel prince habite ce château et comment se nomme-t-il? » — « C'est le roi Gripi, qui gouverne avec fermeté les habitants de ce pays. » — « Le sage roi est-il à la maison? je désire lui parler de suite; consentira-t-il à recevoir un inconnu? » — « Mais le bon roi demandera à Geiti, quel est celui qui sollicite une entrevue. » — « Je m'appelle Sigurd, fils de Sigmund; Hiœrdise est ma mère. » Geiti alla annoncer à Gripi qu'un étranger de physionomie distinguée demandait à lui parler et attendait la réponse dehors. Le roi alla au-devant du visiteur pour lui souhaiter la bienvenue : « Entre, Sigurd; tu aurais dû le faire plus tôt; mais toi, Geiti, prends soin de Grané. » Dans l'entretien qu'eurent ces hommes de bon conseil, ils parlèrent de beaucoup de choses. « Dis-moi, mon oncle, si tu le sais, quelle sera ma destinée, » demanda Sigurd.

78. *Gripi* : Tu deviendras l'homme le plus éminent sous le soleil; tu seras le mieux doué des héros, prompt à donner, lent à fuir, beau de visage et habile à manier la parole.

79. *Sigurd* : Permets, sage et affable roi, que je t'interroge plus amplement. Peux-tu voir quel est le premier évènement heureux qui m'arrivera, lorsque j'aurai quitté ton palais?

80. *Gripi* : Tu vengeras la mort de ton père et celle d'Eylimé; tu attaqueras vigoureusement les rudes fils de Hunding et tu remporteras la victoire.

81. *Sigurd* : Pendant que nous parlons amicalement, bon roi, dis à ton neveu si tu vois dans sa vie de ces actions d'éclat, qui retentissent au loin sous la voûte du ciel.

82. *Gripi* : Tu tueras, à toi seul, le serpent reluisant qui couve avidement son or dans la Gnitaheide. Gripi t'affirme en vérité que Regin et Fafni périront l'un et l'autre de ta main.

83. *Sigurd* : Ma fortune sera grande, si je porte ainsi le meurtre parmi les hommes, comme tu l'annonces avec certitude. Recueille-toi et dis-moi ce qui m'arrivera ensuite.

84. *Gripi* : Tu trouveras le gîte de Fafni, et tu t'empareras de son brillant trésor, que tu chargeras sur le dos de Grané; puis, célèbre par cette victoire, tu te rendras chez Giûké.

85. *Sigurd* : Daigne continuer cet entretien amical, toi qui lis dans l'avenir. Je suis donc l'hôte de Giûké, puis je pars. Que m'arrivera-t-il ensuite?

86. *Gripi* : Il est, sur une montagne, une nymphe royale, qui dort resplendissante dans sa cotte de mailles, depuis le meurtre de Helgé. Tu fendras son armure avec l'épée qui a tué Fafni.

87. *Sigurd* : La cotte de mailles est fendue; la vierge s'éveille de son sommeil et recouvre la parole. Que me dira-t-elle, principalement en fait de paroles qui portent bonheur?

88. *Gripi* : Elle t'enseignera une foule de mystères, que tous les hommes devraient connaître et répéter dans toutes les langues de la terre. Use-s-en pour ton bien et sois heureux.

89. *Sigurd* : C'est fait. J'ai reçu ses instructions et je suis prêt à repartir. Fais bien attention et vois plus loin ce qu'il y a dans ma destinée.

90. *Gripi* : Tu trouveras la résidence de Heimi, et tu seras le joyeux convive de ce roi. Mais ce que je voyais a disparu; il ne faut pas m'en demander plus long.

91. *Sigurd* : Ce que tu dis me chagrine; car tu en sais davantage. Tu prévois peut-être un grand malheur pour Sigurd, et voilà pourquoi tu ne veux plus parler.

92. *Gripi* : Tes destinées ne s'offraient clairement à mes regards que pour la période de ta jeunesse. Je ne suis pas du nombre des plus habiles, ni des plus clairvoyants. J'ai oublié ce que je savais.

93. *Sigurd* : Je ne connais personne sur terre qui soit mieux instruit de l'avenir que le sage Gripi. Ne me cache pas ma

destinée, quand même tu n'aurais à m'annoncer que honte ou malheur.

94. *Gripi* : Ta vie ne sera pas souillée de crimes, excellent prince ; ne t'inquiète pas de ce côté : aussi ton nom vivra-t-il aussi longtemps que durera le monde.

95. *Sigurd* : Il est bien triste que je doive te quitter sans apprendre le reste. Consens, mon noble oncle, à me prédire la suite, car tout est fixé d'avance.

96. *Gripi* : Je te dirai tout, puisque tu m'y forces : sache que tu dois mourir un jour ! ceci n'est pas un mensonge.

97. *Sigurd* : Je ne voudrais pas fâcher le puissant roi, mais plutôt recevoir ses bons conseils. Je tiens beaucoup à connaître le sort qui m'est réservé, quand même il serait malheureux.

98. *Gripi* : Il y a chez Heimi une vierge au beau visage que l'on nomme Brynhilde ; elle est fille de Budlé, mais c'est l'excellent Heimi qui élève cette femme virile.

99. *Sigurd* : En quoi me concerne cette vierge au beau visage, qui vit dans la maison de Heimi. Dis-le moi franchement, car tu vois toute ma destinée.

100. *Gripi* : La belle pupille de Heimi te privera de tout repos ; tu ne goûteras pas de sommeil ; tu ne traiteras pas d'affaire, tu n'iras dans aucune société, sans songer à elle.

101. *Sigurd.* Quel remède y aura-t-il pour Sigurd ? Dis-le, Gripi, si tu le sais : obtiendrai-je la belle princesse en l'achetant moyennant une dot ?

102. *Gripi* : Vous vous ferez les serments les plus solennels, mais vous les observerez mal, car tu n'auras pas été plus d'une nuit l'hôte de Giûké, que déjà tu auras oublié la sage pupille de Heimi.

103. *Sigurd* : Que dis-tu là, Gripi ? Explique-toi. Vois-tu de l'inconstance dans mon caractère. Quoi ! je romprais avec la fiancée que je croyais aimer de toute mon âme.

104. *Gripi* : Tu seras trompé par les artifices d'autrui ; les conseils de Grimhilde l'emporteront ; la reine à la brillante chevelure t'offrira sa fille et t'attirera dans ses piéges.

105. *Sigurd* : M'allierai-je avec Gunnar et possèderai-je

Gudrûne? Je serais bien marié, si je n'étais bourrelé de remords.

106. *Gripi* : Grimhilde te trompera complètement; elle te priera de solliciter la main de Brynhilde pour Gunnar, le prince des Gotnes, et tu obéiras de suite à la reine-mère.

107. *Sigurd* : Je vois que des malheurs m'attendent et que ma fortune décline sensiblement, si je vais demander pour un autre la noble vierge que j'aimais tant.

108. *Gripi* : Gunnar, Hœgné et toi, le troisième, vous vous ferez des serments, puis vous changerez mutuellement de physionomie, Gunnar et toi, lorsque vous serez en route. Gripi ne ment pas.

109. *Sigurd* : Dans quel but? Pourquoi changerons-nous de figure en voyage? Et cette fraude ne sera-t-elle pas suivie d'une autre plus dangereuse? Apprends-le moi, Gripi.

110. *Gripi* : Tu prendras la figure de Gunnar et ses allures, mais tu conserveras ton éloquence et tes hautes pensées. Tu te fianceras avec la fière pupille de Heimi; il n'y a pas à aller contre.

111. *Sigurd* : C'est ce qui me chagrine très-fort; car en agissant ainsi, je passerai pour mauvais parmi les hommes. Je ne voudrais pas tendre de piége à la vierge royale que j'estime le plus.

112. *Gripi* : Tu reposeras auprès de la jeune fille si chastement que si c'était ta mère; aussi ton nom vivra-t-il, chef du peuple, aussi longtemps que durera le monde. Gunnar et toi vous célébrerez tous deux vos noces dans les salles de Giûké. Vous reprendrez votre physionomie propre, quand vous serez de retour, et vous conserverez chacun vos sentiments.

113. *Sigurd* : Gunnar, le prince illustre entre les hommes, trouvera-t-il dans Brynhilde une bonne épouse, quand sa noble fiancée aura dormi trois nuits à mes côtés? C'est chose inouïe! Mon alliance avec les princes sera-t-elle pour notre bien? Gunnar et moi verrons-nous plus tard avec plaisir ce que nous aurons fait?

114. *Gripi* : Tu te rappelleras tes serments, mais tu garderas le silence et tu feras le bonheur de Gudrûne. Quant à Brynhilde, elle se croira mal mariée et méditera une vengeance.

115. *Sigurd* : Comment nous punira-t-elle des fraudes dont nous l'aurons rendue victime? Je lui ai fait des promesses que je n'ai pas tenues et je lui ai donné peu de joie.

116. *Gripi* : Elle fera croire à Gunnar que tu ne lui a pas été fidèle, quand l'illustre fils de Giûké se fiait entièrement à ta loyauté.

117. *Sigurd* : Et ensuite! Explique-moi, Gripi, si cette accusation est fondée ou si la glorieuse femme ment à mes dépens et aux siens?

118. *Gripi* : Dans sa haine et son chagrin, la puissante reine t'accusera faussement, car tu ne lui auras jamais fait d'autre tort que d'avoir contribué à la tromper.

119. *Sigurd* : L'excellent Gunnar et ses frères Guthorm et Hœgné céderont-ils à ses suggestions. Les fils de Giûké rougiront-ils leur épée dans le sang de leur allié? Apprends-le moi encore, Gripi.

120. *Gripi* : Gudrûne sera terriblement affligée, lorsque ses frères t'auront assassiné, et rien ensuite ne pourra rendre le bonheur à la sage reine; voilà l'œuvre de Grimhilde! Mais pour te consoler, chef de guerre, le destin t'accorde cette faveur que jamais sous le soleil, jamais sur terre, il ne naîtra d'homme plus illustre que Sigurd.

121. *Sigurd* : Salut, avant de nous séparer. Les destins ne peuvent être changés. Tu m'as appris ce que je voulais savoir, Gripi, et tu m'aurais volontiers prédit un meilleur sort, si tu l'avais pu.

122. A son retour, Sigurd alla trouver le roi Hialprek et son beau-père. « Il y a longtemps, dit-il, que vous me comblez de vos bienfaits; je vous suis reconnaissant de l'affection et de l'estime, que vous m'avez témoignées; maintenant je voudrais marcher contre les fils de Hunding, pour leur apprendre que les Vœlsungs ne sont pas tous morts, et je viens vous prier de m'aider dans cette entreprise. » Le roi et son fils promirent de lui fournir tout ce dont il aurait besoin : une grande armée fut équipée, et tout fut mis dans le meilleur état, les navires aussi bien que les armes; de sorte que la flotte et les troupes de Sigurd surpassaient tout ce que l'on avait vu. Il commandait

lui-même la plus grande et la meilleure embarcation, dont les voiles, artistement tissues, offraient le plus bel aspect.

123. Les navigateurs furent d'abord poussés par un bon vent; mais, au bout de quelques jours, il s'éleva une si violente tempête que la mer était couverte d'écume. Sigurd, au lieu de faire carguer les voiles, ordonna de les hisser encore plus haut, dussent-elles êtres déchirées. Comme ils cinglaient devant un promontoire, ils furent hélés par un vieillard qui était debout sur un rocher : « A qui sont ces chevaux de corsaire qui galopent sur les vagues gonflées et la mer rugissante? Couvertes d'écume, ces montures à voiles semblent ne pas être en état de résister aux vents. » — « Cette flotte, répondit Regin, appartient à Sigurd le plus brave des jeunes guerriers. » — « Tous en effet sont d'accord à dire qu'aucun prince ne peut lui être comparé, ajouta l'étranger; je voudrais faire sa connaissance et je vous prie de me recevoir à bord. »

124. On abaissa les voiles du vaisseau de Sigurd, pour s'approcher de la côte, et l'on fit embarquer le vieillard. Dès qu'il fut sur le navire, l'orage s'abattit et la mer redevint calme. « Quel est donc ce vieillard qui maîtrise les vents et qui commande aux flots ! » s'écrièrent les marins étonnés. — « On me nommait *Hnikar* (le briseur), lorsque je combattais et que je réjouissais les oiseaux de proie; vous pouvez maintenant m'appeler ou bien le vieillard du promontoire, ou bien *Feng* ou *Fiœlni* (surnoms d'Odin). » — « Dis-moi, Hnikar, toi qui sais tout à la fois ce qui convient aux dieux et aux hommes, dis-moi, demanda Sigurd, quels sont les meilleurs augures, quand il s'agit de livrer bataille? » — « Il y en a beaucoup si l'on savait seulement les interpréter. D'abord c'est un bon signe, lorsque les noires bandes de corbeaux suivent assidument les guerriers; de même, lorsqu'au moment de partir tu vois deux hommes avides de gloire qui s'entretiennent ensemble; également, lorsque tu entends hurler le loup dans une frênaie, ou que tu le vois courir devant tes troupes. Il ne faut jamais combattre, quand tu as en face le soleil couchant : la victoire est à ceux qui voient le mieux pour disposer leurs bataillons. Mauvais présage, si tu trébuches en allant au combat : sache qu'alors les mauvais génies se tiennent à tes côtés, guettant l'occasion de te blesser. Il faut se laver, se peigner et prendre des aliments

dès le matin, car nul ne sait où il se trouvera le soir. Honte à qui succombe par sa négligence! » A ces mots, le vieillard disparut comme une ombre, mais le bon vent continua à souffler jusqu'à ce que l'on arrivât au pays des Hundings.

125. Les Vœlsungs débarquèrent aussitôt, massacrèrent les hommes et ravagèrent tout sur leur passage. Les habitants allèrent annoncer au roi Lyngvé qu'une grande armée venait de faire une descente et qu'elle se signalait par des violences inouïes. Ils ajoutèrent que les Hundings n'avaient pas fait preuve de perspicacité, lorsqu'ils se vantaient de n'avoir rien à redouter des Vœlsungs; car c'était précisément Sigurd, fils de Sigmund, qui était à la tête des envahisseurs. Le roi Lyngvé ne voulut pas fuir, mais il envoya de tous côtés des messagers de guerre pour rassembler ceux qui voudraient combattre sous ses drapeaux. Ses trois frères et lui conduisirent contre Sigurd une puissante armée. Une terrible lutte s'engagea : on entendait siffler les flèches dans l'air, on voyait tomber quantité de haches, les boucliers étaient enfoncés, les cottes de mailles coupées, les heaumes fendus, les crânes brisés et beaucoup d'hommes périssaient.

126. Le combat durait ainsi depuis longtemps, lorsque Sigurd jugea le moment venu de s'y mêler pour décider de la victoire. Il marche devant son étendard, brandissant l'épée Gram; hommes et chevaux tombent sous ses coups. Ensanglanté du poignet à l'épaule, il se précipite à travers les rangs et fait fuir les guerriers partout où il s'avance ; ni heaume ni cotte de mailles ne lui résiste; on n'avait jamais vu un tel héros. La lutte se prolongea au milieu de vifs assauts et d'un grand carnage. Bien que les troupes des Hundings fussent continuellement renforcées par les gens du pays, l'issue fut toute autre qu'elle n'est d'ordinaire dans ce cas : elles perdirent tant d'hommes que nul n'en savait le compte. A la fin, Sigurd à la tête des siens fit une nouvelle charge, atteignit Lyngvé et lui asséna sur la tête un coup d'épée, qui trancha le casque, le corps et la cotte de mailles. Il pourfendit de même Hiœrvard et deux autres frères de Lyngvé, les derniers des fils de Hunding. Après la bataille, Regin chanta : « Maintenant l'aigle sanglante (genre de torture) a été tracée avec la lame acérée sur le dos du meurtrier de Sigmund. Il n'est pas de prince supérieur à celui qui vient de rougir la terre et de réjouir les corbeaux. »

Sigurd reconduisit en Danemark la flotte de Hialprek ; riche du butin et de la renommée, que lui avait valu sa victoire, il fut accueilli avec de grandes réjouissances.

127. Au bout de quelque temps, Regin alla trouver Sigurd : « Maintenant que tu as vengé ton père, lui dit-il, il faut accom plir la promesse que tu m'as faite de tuer Fafni. » — « Je le ferai, comme je m'y suis engagé, répondit Sigurd, seulement il faut que tu me montres le chemin. » Ils partirent à cheval pour la bruyère de Gnitaheide, et ils arrivèrent au sentier que suivait Fafni pour aller à la fontaine. « Tu me contais, dit Sigurd à son compagnon, que ce dragon n'était pas plus grand qu'un serpent ailé ; mais je vois à son frayé qu'il est énorme. » — « Creuse une fosse où tu te posteras, et lorsque Fafni ira s'abreuver, perce-lui le cœur et tu acquerreras une gloire immortelle. » — « Mais comment me garer du sang qui coulera à flot ? » demanda le jeune homme. — « On ne peut te donner de conseils, si tu t'effrayes à tout propos et que tu n'aies pas le courage de tes ancêtres, » repartit Regin.

128. Sigurd se mit à creuser, tandis que son maître se sauvait tout effrayé. Pendant qu'il était à l'œuvre, vint à passer un vieillard à longue barbe qui lui dit : « Tu seras inondé par le sang, si tu ne fais qu'une fosse ; il en faut plusieurs pour le recevoir et une pour te poster. » Sigurd remercia l'inconnu de ce bon conseil et il en profita. A peine avait-il achevé de creuser les fosses et s'était-il embusqué dans l'une d'elles, que le dragon sortit de sa caverne pour aller boire à la fontaine. Le sol tremblait sur son passage et il vomissait le venin. Sigurd n'en fut pas atteint et il ne perdit pas contenance ; mais, lorsque Fafni rampa au-dessus de son embuscade, il lui plongea dans le flanc gauche l'épée Gram, qu'il enfonça jusqu'à la poignée, puis il sauta dehors de la fosse pour ne pas être submergé par le sang et le venin. Sentant qu'il avait reçu le coup de mort, le monstre se débattit, agita la tête et la queue, de manière à réduire en poussière tout ce qu'il atteindrait. Puis convaincu de l'inutilité de ses efforts, il s'arrêta et se mit à regarder Sigurd.

129. Pendant qu'ils s'observaient : « Jeune homme, jeune homme ! s'écria-t-il, toi qui a rougi dans mon sang ta brillante épée et me l'as plongée jusqu'au cœur, de qui es-tu né ? quels sont tes parents ? » Sigurd cacha d'abord son nom, parce que

c'était une croyance, dans les temps anciens, que les malédictions du moribond étaient redoutables, lorsqu'il pouvait les attacher au nom de son ennemi. « Je m'appelle noble animal, dit-il, je n'ai pas de mère ni de père, comme les autres mortels ; je n'ai que moi-même. »

130. *Fafni :* Si tu n'avais pas de père, comme les autres fils des hommes, par quel miracle serais-tu né ? Si tu ne me dis pas ton nom à l'heure de ma mort, je sais que tu mens.

131. *Sigurd :* Ma famille ne t'es pas connue, non plus qu'à moi-même. Mon père était Sigmund, et je me nomme Sigurd, moi dont les armes t'ont vaincu.

132. *Fafni :* Qui t'a stimulé et pourquoi m'avoir ôté la vie ? Jeune homme aux yeux perçants, tu es fils d'un homme vaillant, et, bien que posthume, tu n'es pas sans tenir de lui.

133. *Sigurd :* C'est mon propre courage qui m'a porté à cette entreprise, et si je l'ai menée à bonne fin, c'est grâce à ce bras ferme et à cette lame dont tu connais le tranchant. L'âge donne rarement la bravoure à celui qui en manque dans son enfance.

134. *Fafni :* Je comprendrais que tu combattisses avec vigueur, si tu avais été élevé chez tes parents et que tu ne fusses pas captif : on dit que les esclaves ont toujours peur !

135. *Sigurd :* Que me reproches-tu d'être éloigné des états de mon père ? Bien que j'aie été prisonnier de guerre, je n'étais pas lié : tu as pu sentir que j'avais les mains libres.

136. *Fafni :* Tu prends en mal tout ce que l'on te dit ; mais c'est la vérité, lorsque je t'annonce que ce métal sonore, que ces anneaux rutilants causeront ta perte.

137. *Sigurd :* Chaque homme veut posséder les richesses jusqu'à son dernier jour, dussent-elles lui coûter la vie ; car tout mortel doit un jour aller chez Hele (Hécate).

138. *Fafni :* Les rigueurs du destin sont provoquées par la témérité : tu feras naufrage, si tu te mets en mer par la tempête ; tout conspire à la perte de qui doit périr. Moi-même quand je ruminais sur mes trésors, j'avais de plus que les autres mortels le casque d'Ægi, qui effrayait tout le monde, et

je me croyais plus fort que tous, parce que je trouvais peu d'hommes capables de me résister.

139. *Sigurd :* Le casque d'Ægi ne suffit pas à lui seul, quand on a des braves pour adversaires. Si tu avais fréquenté les hommes, tu aurais appris qu'il n'est personne qui ne finisse par trouver son maître.

140. *Fafni :* Si tu veux suivre un bon conseil, monte à cheval, pour t'éloigner aussi vite que possible, car il arrive souvent qu'après avoir reçu le coup mortel, on se venge avant d'expirer. Laisse-là mes richesses, elles te porteraient malheur.

141. *Sigurd :* Tel est ton conseil, Fafni ; je veux faire le contraire, et si je monte à cheval, ce n'est pas pour m'enfuir, mais pour aller chercher tes trésors.

142. *Fafni :* Tu trouveras tant d'or qu'il t'en faudra pour jusqu'à la fin de tes jours, car ce métal abrégera ta vie et celle de tous ses possesseurs.

143. *Sigurd :* Je m'en retournerais sans y toucher, si je croyais pouvoir par là me soustraire à la mort ; mais, comme rien ne peut reculer le jour suprême, je ne dois pas négliger de me pourvoir pour aussi longtemps que je vivrai. Quant à toi, Fafni, débats-toi dans les convulsions de l'agonie, jusqu'à ce que tu te rendes chez Hele.

144. *Fafni :* C'est Regin qui m'a trahi ; il te trahira aussi et causera ta mort comme la mienne ; maintenant il faut rendre le dernier soupir : ta vaillance l'a emporté !

145. Regin s'était tenu à l'écart pendant que son élève luttait avec le dragon ; mais il rejoignit le vainqueur, dès que celui-ci n'eut plus qu'à essuyer ses armes. « Gloire à toi, Sigurd ! Tu as remporté une grande victoire en tuant Fafni, que personne n'osait approcher ; de tous les habitants de la terre, je te proclame le plus intrépide ! » — « Quand on compare les fils du dieu de la guerre, répondit le jeune héros, il est difficile de savoir quel est le plus brave de tous, car bien des hommes ont du courage sans le manifester en perçant la poitrine d'autrui. » — « Tu peux être fier de ton succès, mais je ne suis pas sans y avoir part. » — « C'est en effet toi qui m'as montré

le chemin à travers ces plateaux sacrés, et le dragon reluisant jouirait encore de la vie et de ses richesses, si tu n'avais pas excité mon bouillant courage. »

146. Regin fendit avec l'épée *Ridil* la poitrine du dragon, lui arracha le cœur et but le sang qui en coulait. « Approche, Sigurd, tu vas tenir le cœur de Fafni devant le feu, pendant que j'irai dormir ; après avoir bu, il faut que je goûte de ce mets. » — « Tu es bien fatigué de n'avoir rien fait ! répondit Sigurd ; bon, si tu avais lutté contre le serpent ; mais, tandis que je combattais, tu étais caché derrière les buissons, sans même savoir ce qui se passait. » — « Le vieux monstre ruminerait encore dans la bruyère, si tu n'avais pas eu le glaive acéré que j'ai forgé de mes propres mains. » — « Dans les combats, repartit Sigurd, bras viril vaut mieux qu'arme tranchante, et le brave est vainqueur, alors même qu'il n'est armé que d'un glaive émoussé. »

147. Sigurd fit griller le cœur au bout d'un pieu. Quand il en vit écumer le jus, il le tâta pour s'assurer si la cuisson était complète ; mais il se brûla le doigt et le porta à sa bouche. Dès qu'il eut sur la langue du sang de dragon, il comprit tout d'un coup le langage des oiseaux et il entendit des aigles qui chantaient sur les arbres.

148. *Première aigle :* Voilà Sigurd, couvert de sang, qui fait cuire le cœur de Fafni pour un autre ; il me semblerait mieux avisé, le briseur d'anneaux, s'il mangeait lui-même la pulpe de la vie (le cœur).

149. *Seconde aigle :* Regin, couché dans la bruyère, médite sur les moyens de tromper le jeune homme qui met sa confiance en lui. Cet artisan de malheur cherche des prétextes pour venger son frère qu'il a trahi.

150. *Troisième aigle :* Sigurd devrait raccourcir de toute la tête ce vieux radoteur et l'envoyer chez Hele ; il serait alors seul maître de tout le trésor de Fafni.

151. *Quatrième aigle :* Sigurd prouvera qu'il est sage, s'il profite de vos conseils amicaux, mes sœurs, et qu'en vue de se préserver, il donne une nouvelle pâture aux corbeaux : le loup n'est pas loin, quand on en voit les oreilles.

152. *Cinquième aigle :* Il n'a pas tant de prudence que l'on en

doit attendre d'un chef d'armée, s'il laisse subsister l'un des frères, quand il a abrégé la vie de l'autre.

153. *Sixième aigle :* Il est tout à fait insensé, s'il épargne cet homme dangereux, et il n'évitera pas les embûches où Regin cherchera à le faire tomber

154. *Septième aigle :* Qu'il tranche la tête de ce monstre infernal et s'empare des anneaux ; il sera le seul héritier des richesses de Fafni.

155. *Sigurd :* Le destin ne sera pas si puissant que Regin en obtienne la faveur d'annoncer ma mort. Que les deux frères partent donc ensemble pour la demeure de Hele !

156. Sigurd coupa la tête de Regin avec l'épée Gram, mangea le cœur de Fafni et but du sang des deux frères. Il entendit de nouveau les aigles chanter : « Rassemble les anneaux rouges, Sigurd : l'appréhension siérait mal à un roi. Je sais une vierge ornée d'or qui est d'une incomparable beauté. Si tu pouvais l'obtenir ! Des sentiers verts conduisent chez Giûké ; le destin montre la route aux voyageurs. L'excellent roi a une fille que tu achèteras pour épouse. Au sommet du mont Hindarfiall s'élève une tour, totalement couronnée de flammes, que d'habiles ouvriers ont bâtie de brillant métal. Là, dort au milieu des flammes une femme guerrière que *Ygg* (le Terrible, surnom d'Odin) a piquée d'une épine et endormie sur un tapis, parce qu'elle voulait choisir les hôtes de la Valhalle. Tu pourras voir sous son heaume la Valkyrie, telle qu'elle est revenue du combat sur le coursier Vingskorni. Mais tu ne dois pas, fils des Skiœldungs, l'éveiller de son sommeil : les destins le défendent ! »

157. Sigurd suivit à cheval le frayé de Fafni, jusqu'à son repaire qu'il trouva ouvert. Les portes étaient de fer, ainsi que les châssis et les poteaux. Le trésor était enfoui en terre. Sigurd en remplit deux grosses caisses si lourdes, qu'il lui semblait que deux chevaux n'en pourraient porter davantage. Il prit aussi le casque d'Ægi, la cuirasse d'or, l'épée Hrotté et beaucoup d'autres choses. Il plaça le tout sur le dos de Grané, et, croyant que le cheval était assez chargé, il s'abstint de monter dessus ; mais Grané ne voulut pas bouger de place avant que son maître ne fût en selle. Sigurd monta donc à cheval et le coursier partit au galop, comme s'il n'eût pas été chargé.

Chapitre V.

BRYNHILDE ET GUDRUNE.

158. Sigurd chevauchait à travers le *Hindarfiall* (plateau de la Biche), se dirigeant au sud vers le *Frakkland* (pays des Francs), lorsqu'il aperçut un foyer étincelant qui projetait ses clartés sur la voûte du ciel; il alla voir ce que c'était, et trouva une tour revêtue de boucliers, au faîte de laquelle flottait un étendard. A l'intérieur, il y avait une personne endormie dans son armure complète. Il leva le casque et vit que c'était une femme. La cuirasse était tellement adhérente au corps qu'elle paraissait être collée sur la chair. Avec l'épée Gram, il la fendit d'abord sur la poitrine, ensuite sur chaque bras. Lorsque la jeune guerrière eût été dépouillée de son enveloppe, elle parut sortir d'un profond sommeil et s'assit sur sa couche : « Salut au soleil, salut aux fils du jour ! s'écria-t-elle, salut à la nuit et à sa fille (la terre) ! Jetez sur nous des regards propices et donnez la félicité à ceux qui vous invoquent. Vivent les Ases (dieux) ! Vivent les Asynies (déesses) ! Vive la terre bienfaisante ! Donnez-nous l'éloquence et la sagesse à tous deux, et tendez-nous une main secourable tant que nous vivrons ! Mais, demanda-t-elle à Sigurd, qui m'a débarassée de ma cotte de mailles, tirée de mon sommeil et soustraite aux rigueurs du sort ? Le vainqueur de Fafni, Sigurd est-il venu, armé de Gram ? » — « Je suis en effet le fils de Sigmund, mais toi qui es-tu ? »

159. « J'ai été Valkyrie, répondit-elle, et je m'appelais alors *Sigrdrifa* (qui dirige la victoire). Une fois, deux rois étaient en guerre ; l'un Hialmgunnar était vieux, mais excellent guerrier et Odin lui avait promis la victoire ; l'autre, Agnar, frère de Hada, était jeune et ne voulait implorer aucune divinité. Je lui assurai le succès en frappant son adversaire au milieu de la mêlée. Odin, irrité de ce que j'eusse enfreint ses ordres, me piqua d'une épine soporifère, me priva de la faculté de disposer

de la victoire et me condamna à être mariée ; mais moi j'ai fait vœu de n'épouser qu'un homme inaaccessible à la crainte. »

160. J'ai entendu louer ta sagesse, non moins que ta beauté, reprit Sigurd, veux-tu me faire part de ton expérience, toi qui connais tous les mondes ? » — « Tu en sais sans doute plus que moi, répondit-elle ; mais je t'apprendrai avec plaisir ce que je sais des *rûnes* (signes cabalistiques, sciences et lettres) et de leur emploi. » Elle prit une coupe pleine de *miœd* (hydromel) et fit boire à Sigurd un breuvage de mémoire.

161. « Jeune héros, lui dit-elle, je t'offre un breuvage qui donne la force et la gloire : il est rempli de chants de soulagements, de bonnes incantations et de gais discours. — Il faut connaître les rûnes de la victoire, si tu veux l'emporter dans les combats ; grave-les sur le pommeau de ton glaive ; quelques-unes sur les nervures de la lame, d'autres sur la garde, en invoquant deux fois le nom de Tyr (le dieu de la guerre et la lettre T); — il faut connaître les rûnes du breuvage, si tu ne veux pas qu'une femme étrangère, en qui tu te fies, abuse de ta confiance ; grave-les dans la corne à boire, dessine-les sur le revers de la main, et marque l'ongle d'un *Naud* (lettre N) ; consacre la coupe pour la préserver des maléfices ; si tu jettes de l'oignon dans le contenu, sois sûr que tu n'as rien à craindre d'un breuvage empoisonné ; — il faut connaître les rûnes de la délivrance, si tu veux soulager et délivrer les femmes en couche ; trace-les sur la paume de la main, applique-les sur les phalanges, en invoquant le secours des déesses ; — il faut connaître les rûnes des flots, si tu veux préserver les coursiers voilés de la mer ; grave-les sur la poupe et sur la pale du gouvernail ; marque-les avec le feu sur les avirons, et il n'y aura pas de lames si gonflées, ni de vagues si noires, que tu n'échappes au péril ; — il faut connaître les rûnes des rameaux, si tu veux devenir médecin et savoir panser les blessures ; grave-les sur l'écorce et sur le tronc des arbres, dont les branches inclinent vers l'est ; — il faut connaître les rûnes de l'éloquence, si tu veux que personne ne te fasse payer une offense ; il faut les filer, les tisser, les mêler dans les assemblées où se rendent les jugements suprêmes ; — il faut connaître les rûnes de mémoire, si tu veux être le plus intelligent des hommes. »

162. « C'est Hropt (Odin), continua Brynhilde, qui a expliqué,

tracé, inventé les rûnes, et les a tirées du liquide qui coulait de la tête de Heiddraupni et de la corne de Hoddropni. Il se tenait sur la montagne, le glaive en main, le casque au chef, lorsque la tête de Mimi proféra sagement les premières paroles et enseigna les vrais caractères. Elle dit qu'ils étaient inscrits sur le bouclier du dieu resplendissant (le soleil), dans l'oreille d'*Arvakr* (Matinal, cheval du soleil), sur la corne d'*Alsvidr* (Brûle-Tout, Midi, autre cheval du soleil), sur la roue du char de *Rœgni* (Thor), sur les rênes de *Sleipni* (Pégase), sur les liens du traîneau, sur les pattes de l'ours, sur la langue de *Bragé* (dieu de l'éloquence), sur les griffes du loup, sur le bec de l'aigle, sur ses ailes sanglantes, sur les piliers de pont, sur la main des accoucheuses et les pas des médecins, sur le verre et l'or, dans les félicités humaines, dans le vin et les boissons, sur le siége de la volonté, sur la pointe de *Gungni* (lance d'Odin), sur la poitrine de *Grané* (cheval de Sigurd), sur l'ongle des *Nornes* (Parques), sur le bec du hibou. Toutes ces empreintes furent enlevées, mêlés au saint breuvage (poésie) et envoyées au loin. Il y en a chez les *Ases* (dieux), il y en a chez les *Alfes* (êtres surnaturels), il y en a chez les *Vanes* (alliés des dieux); les créatures humaines possèdent aussi une partie des rûnes (secrets de la nature). Telles sont les rûnes des livres (caractère d'écriture), les rûnes de la délivrance (obstétrique), les rûnes du breuvage (médecine), les excellentes rûnes fortifiantes (hygiène). Ceux qui les connaissent peuvent les employer à leur profit, sans risque de se tromper ou de se faire du mal. Utilise ce que tu as appris jusqu'à ce que les éléments se dissolvent (1). » — « Je veux profiter toute ma vie de tes instructions amicales, s'écria Sigurd. Donne-moi maintenant de bons conseils: il n'y a pas au monde de femme plus sage que toi ! » — « Il est juste de satisfaire ton désir, répondit-elle, puisque tu es intelligent et avide de t'instruire :

(1) Ce passage d'un caractère si élevé a été qualifié de galimatias par des commentateurs qui l'ont mal compris, pour s'être attachés moins à l'esprit qu'à la lettre. La clef en est pourtant bien facile à trouver : Odin a étudié les éléments primitifs, représentés par Heiddraupni et Hoddropni, pour découvrir les lois qui les régissent ; il a vu ces lois mystérieuses dans les propriétés des êtres, dans les phénomènes de la nature et même dans les œuvres des hommes ; il les a formulées en vers et les a communiquées aux êtres qu'elles concernent, donnant la science aux hommes, l'instinct aux animaux. Ce sont ces connaissances dont Brynhilde enseigne une partie à Sigurd. (Voy. N. M. Petersen, *Nordisk Mythologi*, Copenhague, 1849, in-8, p. 213-214.)

163. » Que ta conduite envers tes parents soit irréprochable ! continua Brynhilde; ne te venge pas d'eux, quand même ils auraient des torts envers toi : on en est loué même après sa mort ;— Ne fais pas de faux serments; exécrable est le parjure, et des supplices terribles en sont la punition ; — Dans les assemblées, ne te dispute pas avec l'insensé; car les sots parlent souvent plus mal qu'ils ne se le figurent ; — Lorsque l'on t'accuse, il est dangereux de garder le silence ; car alors on te regarde comme convaincu, ou bien l'on te taxe de lâcheté ; — Le témoignage de tes gens est douteux, si tu ne sais pas te les concilier ; mais si l'un d'eux te calomnie, ôte-lui la vie dès le lendemain ; — Lorsque tu trouves sur ton chemin la demeure d'une femme perdue, continue ta route plutôt que de lui demander un gîte, lors même que la nuit devrait te surprendre ; — Quand on doit combattre, il faut avoir l'œil partout : souvent il y a près de la route des sorcières qui émoussent l'esprit ou le glaive du guerrier ; — Si tu vois de belles fiancées dans les réunions, que les richesses de leurs parents ne troublent pas ton sommeil. Garde-toi d'embrasser les femmes ; — Lors même que des guerriers échangeraient avec toi des paroles blessantes dans les festins, ne te querelle pas quand tu as bu : le vin ôte la raison à beaucoup de gens ; — Les querelles et la boisson ont souvent de mauvaises suites : tantôt la mort, tantôt d'autres calamités; nombreux sont les malheurs qu'elles causent à l'homme ; — Si tu es aux prises avec des ennemis belliqueux, il vaut mieux vous battre dehors que de vous brûler dans les maisons ; — Garde-toi du mal, évite la tromperie ; ne séduis pas les jeunes filles ni les femmes mariées, et ne les excite pas à la volupté ; — Rends les derniers devoirs aux morts, en quelque lieu de la terre que tu les rencontres, soit qu'ils aient succombé à la maladie, soit qu'ils aient péri dans les flots ou par les armes ; — Il faut élever un tumulus pour chaque cadavre, lui laver les mains et les pieds, le peigner, l'essuyer avant de le mettre au cercueil, et lui souhaiter un doux sommeil ; — Ne te fie jamais aux serments du fils de banni dont tu as tué le frère, ou dont le père est tombé sous tes coups ; il y a un loup (un ennemi) dans le jeune homme, lors même qu'il s'amuse avec l'or (que tu lui as donné en composition) ; — Ne compte pas que les griefs s'oublient, ni que les colères s'endorment, non plus que les douleurs. L'esprit n'est pas moins nécessaire que les armes au prince qui doit

être le premier parmi les hommes; — Un dernier conseil : tiens-toi sur tes gardes partout où tu iras. Je crois que ta vie sera longue, mais de graves dangers la menacent. Maintenant, jeune guerrier, veux-tu que je parle ou que je me taise? Choisis ce que tu préfères : tout mal est décrété d'avance. » — « Ne me cache rien, répondit Sigurd ; je ne fuirais pas, quand même tu m'apprendrais que je suis sur le point de mourir. » — « Je ne vois pas clairement tes destinées, mais je crains que tu ne succombes aux embûches de tes alliés. » — « Je ne connais pas de femme plus sage que toi, dit Sigurd, ni qui soit mieux à mon goût : je jure que je veux t'épouser. » — « Tu es aussi celui que je préférerais, quand même j'aurais à choisir parmi tous les hommes, » termina Brynhilde, et ils confirmèrent ces protestations par des serments.

164. Sigurd continua son voyage, jusqu'à ce qu'il arrivât dans une grande ville, où régnait un puissant chef nommé Heimi. Celui-ci avait épousé Bekkhilde, qui était restée à la maison, livrée aux occupations de son sexe, tandis que sa sœur Brynhilde guerroyait, couverte d'un heaume et d'une cotte de mailles, d'où lui venait son nom. Un jour, des hommes qui jouaient dehors, voyant arriver Sigurd à cheval, s'interompirent pour l'admirer, puis ils lui allèrent au devant et lui firent bon accueil. Alsvidr, fils de Heimi et de Bekkhilde, qui était un jeune homme fort courtois, l'invita à s'arrêter dans la ville, où l'on tiendrait à sa disposition tout ce qu'il pourrait désirer. Sigurd accepta l'invitation et on lui témoigna autant de respect que de zèle à le servir. Il fallut quatre hommes pour enlever les caisses dont était chargé Grané ; leur possesseur montra les choses précieuses dont elles étaient remplies, et les gens de Heimi eurent grand plaisir à regarder les cottes de mailles, les les heaumes, les lourds anneaux, les énormes coupes d'or et les différentes sortes d'armes. Sigurd s'arrêta longtemps en ce lieu, où il était traité avec tant de considération ; le bruit de sa victoire sur le dragon se répandit jusque dans les pays les plus éloignés. Alsvidr et lui se lièrent ensemble et devinrent amis intimes ; leur passe-temps consistait à préparer des armes, à aiguiser des flèches et à chasser au faucon.

165. Cependant Brynhilde, pupille de Heimi, était revenue à la maison de sa sœur et se tenait, avec ses femmes, dans un appartement séparé ; étant plus habile que les personnes de

son sexe, non seulement dans le maniement des armes, mais encore dans les travaux féminins, elle mit tout son talent à broder sur des étoffes le meurtre de Fafni, l'enlèvement du trésor, la mort de Regin, et les autres aventures de Sigurd. Un jour que celui-ci revenait de la forêt, avec une compagnie de chasseurs, un de ses faucons s'envola et se posa sur une haute tour. Il alla le chercher et, jetant par hasard les yeux sur un bâtiment qui était en face, il vit par une fenêtre entr'ouverte une femme dont la beauté lui plut autant que ses broderies. Rentré dans la salle de Heimi, il demeura tout pensif et ne voulut pas prendre part aux divertissements. « D'où vient cet air préoccupé ? lui demanda Alsvidr ; tes amis sont peinés de te voir soucieux. Grané s'est sans doute échappé, ou ton faucon envolé, et nous aurons peut-être de la peine à les reprendre ! » — « Bons amis, répondit Sigurd, je ne suis pas affligé, mais je songe à une personne que j'ai vue dans la salle qui fait face à la tour ; elle était assise devant un tapis ouvré d'or et y brodait mes exploits. » — « C'est Brynhilde la plus virile des femmes. » — « Quand est-elle venue ici ? » — « Peu après ton arrivée. » — « J'ai fait sa connaissance il y a quelques jours, continua Sigurd, et c'est la jeune fille que j'aime le mieux au monde. » — « Ne pense pas à elle, reprit Alsvidr ; il est mauvais de songer à ce que l'on ne peut obtenir. » — « Je veux la visiter, lui offrir de l'or et tâcher de gagner son amour. » — « Il n'est pas de guerrier à qui elle ait servi le miœd et offert une place à ses côtés. Tout son bonheur est de faire la guerre et d'accomplir de glorieuses prouesses. »

166. Le lendemain, tandis que Alsvidr restait dehors à aiguiser ses flèches, Sigurd se rendit à l'appartement de Brynhilde. « Salut, vierge guerrière ! Comment te trouves-tu depuis notre dernière entrevue ? » — « Je vis heureuse avec mes parents et mes amis, mais il faudrait savoir si ce bonheur durera jusqu'au dernier jour. » Il s'assit près d'elle ; Brynhilde lui dit alors : « Personne n'a encore obtenu la faveur de s'asseoir sur ce siége, si ce n'est mon père, lorsqu'il vient me voir. » — « L'homme qui l'occupe maintenant, répondit Sigurd, est celui que je désire le plus y voir assis. » — « Sois donc le bienvenu ! » continua Brynhilde. La salle était tendue des plus précieuses étoffes et tout le parquet tapissé. Quatre femmes vinrent avec des coupes d'or remplies des meilleurs vins. Brynhilde se leva et prit une coupe qu'elle offrit à Sigurd. Celui-ci la reçut, et saisit en même temps la main de la jeune fille qu'il fit asseoir près de lui. Il

lui passa le bras autour du cou et la baisa. « Puisse s'accomplir la promesse que tu m'as faite ! lui dit-il. Il n'y a pas au monde de femme plus belle que toi et avec qui je préfèrerais être uni. Le chagrin d'être séparé de toi m'est plus douloureux que les blessures du glaive. » — « Il n'est pas prudent de mettre son bonheur à la discrétion des femmes, car elles violent souvent les serments les plus sacrés. » — « Mon bonheur serait parfait, repartit Sigurd, si nous pouvions être l'un à l'autre. » — « Il n'entre pas dans nos destinées de vivre ensemble. Je suis une vierge à bouclier et je porte le heaume parmi les chefs d'armée ; il faut que j'aille leur prêter secours et passer les troupes en revue. Je ne suis pas lasse de la guerre ; pour toi, tu dois épouser Gûdrune, fille de Giûké. » — « Tu ne me donneras pas le change et je ne formerai pas deux souhaits à ce sujet. Je jure par les Dieux que je n'épouserai pas d'autre femme que toi ! » Elle fit le même serment. Sigurd l'en remercia et lui donna un anneau d'or, après quoi il alla rejoindre ses hommes. Il resta encore quelque temps chez Heimi. (1).

167. Le roi Giûké, dont les états étaient situés au sud du Rhin, avait pour femme la reine Grimhilde qui se mêlait de magie. Leurs trois fils, Gunnar, Hœgné et Guthorm, étaient plus beaux et plus grands que les autres princes. Continuellement en expédition, ils se signalèrent par de nombreux faits d'armes, et contribuèrent beaucoup par leur mérite à la prospérité du royaume de Giûké. Leur sœur Gudrûne n'était pas moins célèbre par sa beauté. Un matin, elle dit à ses compagnes qu'elle était mal disposée ; une d'elles lui en demanda la cause. « Ce sont, répondit la princesse, de mauvais rêves qui ont troublé mon sommeil pendant la nuit. » — « Ne t'en mets pas en peine, lui dit-on, car souvent ils n'annoncent que le mauvais temps. » — « Il ne s'agit pas de temps, repartit Gudrûne, mais d'un bel épervier, au plumage doré, que je voyais sur ma main. » — « Bien des princes ont entendu parler de ta beauté, de ta sagesse et de ta courtoisie ; l'un d'eux viendra te demander en mariage. » — « Rien ne me semblait meilleur que cet éper-

(1) Le manuscrit en papier de la Vœlsungasaga, qui a appartenu à Thorlacius, place ici la phrase suivante qui ne se trouve pas dans les autres textes : « Sigurd passa un long espace de temps avec le roi Isung, plus tard avec Thidrik de Bern, comme on lit dans la saga de ce dernier. » C'est évidemment un emprunt fait à cette saga, ainsi que le portrait de Sigurd. Nous avons renvoyé le portrait à la section B, n° 46, où il est mieux à sa place.

vier, continua Gudrûne, et j'aimerais mieux perdre toutes mes richesses que d'en être privée. » — « Celui que tu épouseras sera de haute naissance et tu l'aimeras tendrement. » — « Je suis peinée de ne pas savoir comment il se nomme ; il nous faut aller trouver Brynhilde, elle doit savoir de qui il s'agit. »

168. On fit de grands préparatifs pour ce voyage ; on déploya beaucoup de luxe, et Gudrûne partit avec ses compagnes pour le pavillon de Brynhilde, qui s'élevait sur une montagne et était décoré d'or. Lorsqu'on annonça à Brynhilde que des jeunes filles approchaient dans des chars dorés, elle dit : « Ce doit être Gudrûne, attendu que j'ai rêvé d'elle cette nuit ; allons à sa rencontre, jamais plus belle personne ne nous visitera. » Elle souhaita la bienvenue à la fille de Giûké et l'introduisit dans une belle salle ornée d'argent, garnie de tapis, et où il y avait beaucoup de gens de service.

169. On organisa beaucoup de jeux, mais Gudrûne parlait peu. « Pourquoi n'es-tu pas de bonne humeur ? lui demanda Brynhilde ; il faut que tu soie gaie ; amusons-nous ensemble, ou, si tu l'aimes mieux, parlons des princes distingués et de leurs exploits. » — « Volontiers, répondit Gudrûne ; dis-moi quels sont ceux que tu estimes le plus ? » — « Ce sont les fils de Hermund, Haké et Hagbard (1), ils ont accompli de grandes prouesses dans leurs expéditions. » — « Ils étaient en effet grands et célèbres, remarqua Gudrûne ; pourtant Sigar a enlevé leur sœur et brûlé leurs compagnons dans une maison, et ils sont lents à se venger. Pourquoi ne nommes-tu pas mes frères, qui passent actuellement pour les guerriers les plus distingués ? » — « Ils sont en bonne voie, mais ils n'ont pas encore subi beaucoup d'épreuves. Je sais quelqu'un qui les surpasse, c'est Sigurd, fils de Sigmund : à peine était-il sorti de l'adolescence, qu'il a vengé son père et son aïeul sur les fils de Hunding et tué le terrible dragon Fafni ; depuis, il n'a guère laissé passer de jours sans se signaler par de nouveaux exploits, de sorte qu'il jouit de la plus belle renommée. » — « C'est par amour que tu en parles si avantageusement, mais j'étais venue te conter un songe qui me cause beaucoup de

(1) D'après d'autres textes, « ce sont les fils de Haké et Hagbard, » ou bien « ce sont les fils de Haké et de Hagbard. » Malgré le rapprochement des noms Hagbard et Sigar, cette tradition n'a pas de rapport avec le fameux chant populaire sur Hagbard et Signy (dans *Danmarks gamle Folkeviser*, édit. de Sv. Grundtvig, t. I, p. 258-317.)

souci. » — « Ne te mets pas en peine des songes, mais réjouis-toi avec tes compagnes, qui veulent te voir heureuse. »

170. « Je rêvais, dit Gudrûne, que mes amies et moi, nous nous promenions dans la campagne, lorsque nous vîmes partir un beau cerf, qui l'emportait sur tous les autres animaux. Nous désirions toutes le prendre, mais je fus seule à l'atteindre, sur quoi tu l'abattis entre mes bras; mon chagrin fut si grand, que j'avais peine à le supporter; ensuite tu me donnas un louveteau, qui me souilla du sang de mes frères. » — « Je vais t'expliquer ce qui doit arriver, répondit Gudrûne. Sigurd, que j'avais choisi pour époux, se rendra près de toi; Grimhilde lui fera prendre un philtre, et ce sera la source de grandes querelles entre nous. Tu le posséderas, mais tu ne tarderas pas à le perdre; ensuite tu seras mariée au roi Atlé, qui te privera de tes frères et tu l'égorgeras. » — « C'est une grande douleur pour nous de connaître d'avance ces malheurs, » termina Gudrûne, après quoi elle s'en retourna chez son père.

171. Sigurd se sépara amicalement de Heimi et continua son voyage, à cheval sur Grané, qu'il avait en outre chargé de son armure et de son trésor. Il chevaucha de la sorte jusqu'à ce qu'il atteignît le château de Giûké. Lorsqu'il entra dans la cour, l'un des gardes alla avertir le roi : « Voyez ce cavalier; on dirait un des dieux, tant il est orné d'or, tant ses armes brillent, tant son coursier se distingue des autres chevaux, et tant il surpasse lui-même les autres hommes ! » Le roi sortit à la rencontre de Sigurd : « Qui es-tu, voyageur, qui entres à cheval dans mon château, lui demanda-t-il; personne n'a encore osé le faire sans la permission de mes fils. » — « Je me nomme Sigurd et je suis le fils de Sigmund. » — « Sois le bienvenu chez nous ! ce que nous avons est à ta disposition. »

172. Sigurd entra dans la salle; tous semblaient petits à côté de lui, tous s'empressaient à ses ordres et le tenaient en grande considération. Il chevauchait toujours avec Gunnar et Hœgné, à qui il était bien supérieur, et qui le regardaient comme tel. Giûké le traitait comme un fils. Grimhilde, remarquant qu'il était épris de Brynhilde et qu'il en parlait sans cesse, pensa que ce serait un grand avantage pour sa maison, si elle pouvait l'y fixer, en lui faisant épouser sa fille Gudrûne; car elle voyait que Sigurd n'avait pas d'égal, qu'il était plus riche

que pas un prince, et que son alliance serait d'une grande utilité pour les Giûkungs.

173. Un soir que l'on était à faire des libations, elle s'approcha de Sigurd avec une corne pleine, et lui adressa ces paroles : « Ton séjour ici nous fait grand plaisir et nous voulons t'en témoigner notre satisfaction. Prends cette corne et bois. Le roi Giûké sera ton père; moi ta mère, Gunnar et Hœgné tes frères. Lorsque vous serez unis par serment, vous n'aurez pas d'égaux. » Dès que Sigurd eut pris ce philtre, il oublia totalement la Valkyrie.

174. Au bout de quelque temps, la reine dit à Giûké, en lui passant les bras autour du cou : « Nous avons chez nous le plus grand guerrier du monde ; c'est un excellent allié ; pour le fixer ici, donne-lui notre fille en mariage, avec beaucoup d'or et telle partie du royaume qu'il désirera. » — « Il est rare qu'un père offre sa fille, répondit le roi ; mais après tout il est plus honorable de la proposer à Sigurd que de l'accorder aux sollicitations d'un autre. »

175. Un soir que Gudrûne remplissait les cornes à boire et les distribuait aux convives, Sigurd remarqua la beauté et les manières gracieuses de la princesse. Il y avait cinq semestres qu'il vivait dans l'intimité des Giûkungs, lorsque le roi lui dit : « Tu nous as rendu de grands services et tu as affermi notre puissance. » — « Nous voulons tout faire pour te décider à demeurer avec nous, ajouta Gunnar ; nous t'offrons notre sœur et une partie de notre royaume, ce que nous ne ferions pour aucun autre qui nous en solliciterait. » — « Merci de l'honneur que vous me faites, répondit Sigurd ; j'accepte votre proposition. » — Un magnifique festin fut préparé et la noce fut célébrée, pendant plusieurs jours, avec beaucoup de réjouissances.

176. Sigurd, Gunnar et Hœgné, se lièrent par le pacte de confraternité, en faisant couler leur sang sur les traces de leurs pas. Ils firent ensemble de lointaines expéditions, accomplirent beaucoup de hauts faits d'armes, et tuèrent plusieurs princes. Ils revenaient toujours avec un riche butin. Sigurd fit manger à Gudrûne du cœur de Fafni ; elle comprit dès lors le langage des oiseaux et devint fort intelligente, mais aussi plus cruelle. Leur fils s'appelait Sigmund.

177. Bien que le roi Giûké fût puissant, le roi Budlé, père

de Brynhilde l'était encore davantage. Son fils Atlé avait le teint bistré, et il était affreux, mais de haute stature et grand guerrier. Grimhilde dit un jour à son fils Gunnar : « Ta situation est des plus enviables ; il ne te manque plus qu'une compagne ; j'en sais une qui est digne de toi : c'est Brynhilde, fille de Budlé et sœur d'Atlé. » — « Elle est belle en effet, répondit Gunnar, et je suis tout disposé à la demander en mariage. » Il parla de ce projet à son père, à ses frères et à Sigurd, qui tous l'approuvèrent. Les Giûkungs se disposèrent à aller demander Brynhilde, et ils partirent accompagnés de Sigurd, qui connaissait bien le chemin, puisqu'il s'était autrefois fiancé avec la jeune princesse.

178. Ils chevauchèrent par monts et par vaux, jusqu'à ce qu'ils arrivassent chez Atlé (Budlé selon la *Vœlsungasaga*), à qui ils exposèrent l'objet de leur visite. Ils furent bien accueillis ; mais Atlé (Budlé) répondit qu'il laissait la décision à sa sœur (ou à sa fille), dont le caractère était si indépendant qu'elle voulait elle-même choisir son mari. Ils se rendirent ensemble dans les vallées des Hlymdals (Hlindals selon la *Vœlsungasaga*), où Brynhilde se trouvait chez son père adoptif, le roi Heimi. Atlé dit à sa sœur (ou Budlé à sa fille) qu'il était venu des prétendants et l'engagea à se prononcer pour l'un d'eux. Mais elle répondit qu'elle ne voulait pas se marier. Cette réponse fut transmise à Gunnar, qui menaça de ravager le pays de Brynhilde, si elle refusait de l'accepter pour époux. Le roi insista près de sa sœur (sa fille) pour qu'elle n'attirât pas ce désastre sur ses états. Elle offrit de défendre le royaume et de prendre le commandement du tiers de l'armée ; mais son frère (son père) lui ordonna d'épouser Gunnar ou de s'attendre à être privée de sa part d'héritage. Brynhilde balança quelque temps sur le parti à prendre ; elle voulait d'abord déclarer la guerre aux Giûkungs, mais elle vit que, seule, elle ne pourrait résister à tous, et, pour écarter les prétendants, elle promit d'accepter un mari, mais celui-là seulement qui traverserait les flammes et la visiterait dans sa tour enchantée, où elle se réfugia immédiatement.

179. Gunnar, suivi de ses compagnons, partit pour le Hindarfiall, et dès qu'il fut au pied de la tour environnée de flammes, il piqua son cheval pour lui faire traverser le feu ; mais Goté effrayé s'arrêta et se cabra : « Pourquoi recules-tu, Gunnar ? » demanda Sigurd. — « Je ne recule pas, mais c'est

mon cheval qui ne veut pas avancer. Veux-tu me prêter le tien? » — « Il est à ta disposition, » répondit Sigurd; Gunnar monta sur Grané, mais celui-ci ne voulut pas bouger de place.

180. Sigurd, ne voyant pas d'autre parti, changea de figure avec Gunnar, et; monté sur son coursier, il le piqua de ses éperons d'or. Le cheval s'élança à travers le feu. Ce fut un bruit terrible, le sol tremblait, le feu étincelait et les flammes montaient vers le ciel. Sigurd fut un instant ébloui; mais il excita Grané avec l'épée Gram; les flammes ne le brûlèrent pas et le feu s'éteignit. Dès que Sigurd fut au milieu du cercle étincelant, il trouva une magnifique salle, où était assise Brynhilde, l'épée à la main, le casque en tête, la cotte de mailles sur la poitrine. « Quel est ce cavalier que les flammes n'effraient pas? s'écria-t-elle; il n'y a encore que le vainqueur de Fafni qui ait osé pénétrer dans cette tour; n'est-ce pas Sigurd qui s'est rappelé nos serments? Mais non, cette figure est celle de Gunnar! Serais-tu vraiment le fils de Giùké? » — « Oui, répondit Sigurd, debout au milieu de la salle et appuyé sur le pommeau de son épée, je suis Gunnar et je viens réclamer l'exécution de ta promesse : tu recevras un magnifique présent du matin. » Assise sur son siége, comme un cygne sur une vague, Brynhilde répondit mélancoliquement : « Gunnar, ne parle pas ainsi, à moins que tu ne sois le plus brave des guerriers, car il faut que tu m'aides à tuer tous ceux qui m'ont demandée en mariage; j'étais en hostilité avec le roi de Gardariké; nos épées ont été teintes de sang et je veux recommencer la lutte. » — « Tu as accompli de grands exploits, lui répondit Sigurd, mais rappelle-toi que tu as promis d'accepter pour époux celui qui traverserait les flammes. » Elle avoua qu'il disait vrai et elle lui fit bon accueil.

181. Sigurd passa trois nuits dans la tour et partagea la couche de Brynhilde; mais il plaça entre elle et lui l'épée Gram, prétendant qu'il devait agir ainsi, sous peine de perdre la vie. Il reprit à Brynhilde l'anneau d'Andvaré, qu'il lui avait donné autrefois, et le remplaça par un autre qui lui venait également de Fafni. Sigurd traversa de nouveau les flammes pour rejoindre ses compagnons et changea de figure avec Gunnar. Les Giùkungs repassèrent par les Hlymdals, où ils racontèrent à Heimi ce qui s'était passé. Le même jour Brynhilde arriva chez son père adoptif et lui dit en confidence : « Le

roi qui a franchi le cercle de flammes s'est nommé Gunnar; je croyais que Sigurd seul était capable de cet exploit, mais il est loin d'ici. » — « Il faut en prendre ton parti, » répondit Heimi.

182. Les Giûkungs s'en retournèrent accompagnés de Brynhilde; Grimhilde remercia vivement Sigurd de ses bons offices. On prépara un splendide festin, auquel furent invités un grand nombre de convives. Le roi Budlé y vint avec son fils Atlé et sa fille Bekkhilde. La noce dura plusieurs jours. Sigurd se souvint alors des serments qu'il avait faits à Brynhilde, mais il n'en dit rien. Gunnar et sa femme vivaient dans la joie et les plaisirs et buvaient de bons vins.

Chapitre VI.

FIN DE SIGURD ET DE BRYNHILDE.

183. Un jour que Brynhilde et Gudrûne étaient allées se baigner dans le Rhin, la première s'éloigna de sa belle-sœur à mesure qu'elle approchait, et s'avança de plus en plus vers le milieu du fleuve. Gudrûne lui en demanda la raison : « Je ne veux pas me laver dans l'eau qui coule de ta chevelure, répondit Brynhilde. Et d'ailleurs pourquoi t'admettrais-je sur le pied d'égalité, quand mon rang est si supérieur au tien : Budlé mon père était un plus puissant roi que Giûké; mon mari est un vrai prince, tandis que le tien a été l'esclave de Hialprek. » — « Tu ferais mieux de te taire que de rabaisser mon mari, répliqua Gudrûne; car tous sont unanimes à dire que personne au monde n'égale Sigurd. Il te sied bien de calomnier ton premier amant! La concubine de Sigurd se croirait supérieure à sa femme légitime! Mais tu ne sais donc pas que c'est mon mari qui a traversé le cercle de flammes? Il a dormi à tes côtés les trois premières nuits de ton mariage et t'a repris l'anneau d'Andvaré. Le vois-tu à mon doigt? » Brynhilde reconnut en effet la bague nuptiale qu'elle croyait être en la possession de son mari. Elle devint blême comme un cadavre et s'en retourna sans mot dire.

184. Le lendemain, les femmes étaient dans leur appartement et Brynhilde restait silencieuse : « Sois donc plus gaie ! lui dit Gudrûne. As-tu sur le cœur notre querelle d'hier ou bien qu'est-ce qui te chagrine ? »

185. *Brynhilde* : C'est par pure malignité que tu m'interroges ainsi ; tu as le cœur cruel.

186. *Gudrûne* : Ne le crois pas. Si ce sont mes paroles inconsidérées qui te fâchent, je voudrais ne les avoir jamais prononcées.

187. *Brynhilde* : Tu peux être fière, toi à qui tout sourit ; tout va selon tes désirs.

188. *Gudrûne* : Il serait prématuré de m'en flatter ; maintenant que la colère ne m'excite plus, je puis avouer franchement que tu n'as rien à m'envier. Qu'ai-je de plus que toi et que te manque-t-il ? N'es-tu pas satisfaite de tes richesses, de la bonne réputation dont tu jouis partout, de la noble origine de ton mari, de son mérite et de sa puissance ?

189. *Brynhilde* : Je me contenterais de mon époux, si tu n'en avais pas un plus illustre.

190. *Gudrûne* : C'est une question de savoir qui est le plus renommé de Gunnar ou de Sigurd.

191. *Brynhilde* : Non, tu ne me donneras pas le change : ton époux est incontestablement le premier. Sigurd a vaincu Fafni, et cet exploit vaut mieux que tout le royaume de Gunnar. Ton frère n'a même pas osé franchir une seule fois le cercle de flammes que Sigurd a traversé deux fois.

192. *Gudrûne* : C'est la faute de son cheval qui a reculé devant le feu ; pour lui, il n'a pas hésité à monter sur Grané pour tenter une seconde fois l'aventure, mais le coursier de Sigurd est resté en place. Tu ne peux reprocher à Gunnar d'avoir manqué de courage.

193. *Brynhilde* : Tu as beau dire, vous m'avez grandement fait tort en me donnant Gunnar en place de Sigurd.

194. *Gudrûne* : Tu es mieux mariée que tu ne le mérites, ton orgueil aura de mauvaises suites !

195. *Brynhilde* : Pour toi, peut-être : je ne te laisserai pas jouir tranquillement du profit de vos fraudes !

196. *Gudrûne* : J'ignorais tes relations avec Sigurd, et mon père n'avait pas besoin de te consulter pour me donner un mari.

197. *Brynhilde* : Nos engagements n'étaient pas secrets ni sans valeur, puisque nous les avions confirmés par serment. Vous les connaissiez bien et vous m'avez trompée à bon escient. C'est Grimhilde qui a causé tout le mal en faisant boire à Sigurd un breuvage d'oubli.

198. *Gudrùne* : N'outrage pas ma mère, qui te traite comme sa propre fille. Ce que tu dis est un mensonge.

199. *Brynhilde* : Que ton bonheur avec Sigurd soit donc aussi réel que la droiture de votre conduite !

200. Brynhilde devint triste et préoccupée ; elle roulait dans son esprit de noires pensées. Souvent elle rentrait fiévreuse, froide et grelottante, lorsque le roi hûnesque (Sigurd) se mettait au lit près de sa belle épouse et l'enveloppait de couvertures. Un soir qu'elle était assise dehors, elle se prit à dire à haute voix : « Sigurd est mon véritable époux ; c'est lui qui a rempli la condition imposée à mes prétendants ; il faut que je serre dans mes bras le jeune héros, sinon j'en mourrai. — Mais, continua-t-elle, je regrette les paroles que je viens de proférer ; il est époux de Gudrùne, et moi, femme de Gunnar. Des Nornes (Parques) malveillantes nous ont condamnées à de longues souffrances. »

201. Oppressée par la douleur, Brynhilde se mit au lit et l'on alla rapporter à Gunnar qu'elle était malade ; il se rendit aussitôt près d'elle pour s'informer de ce qu'elle avait. « Tu me le demandes, Gunnar ! répliqua-t-elle. Tu sais pourtant bien quels sont tes torts à mon égard. Faut-il que je te les rappelle ? J'étais jeune, indépendante et richement pourvue d'or dans la maison de mon frère. Je ne voulais appartenir à aucun mari ; mais tu es venu avec Sigurd et Hœgné (avec Giûké selon la *Vœlsungasaga*) demander ma main, et tu as menacé de ravager notre pays, si je refusais de t'accepter pour époux. Atlé me dit qu'il était résolu de me priver de l'héritage paternel, si je ne consentais à me laisser marier ; que je n'aurais ni or, ni domaines, ni la moindre partie des joyaux dont il m'avait fait cadeau et des richesses qu'il m'avait données dans mon enfance. J'hésitai sur le parti à prendre ; j'étais sur le point d'endosser la cotte de mailles et de résister par les armes à la contrainte que m'imposait mon frère ; cette résolution eût eu du retentissement parmi les peuples et eût mis bien des

familles en deuil. Mais je vis que je n'étais pas de force à résister à tous et je préferai un arrangement amiable. Réfugiée dans ma tour, je promis d'épouser celui qui franchirait le cercle de flammes et tuerait les ennemis qne je désignerais. Je savais que personne n'oserait tenter l'épreuve, si ce n'est le fils de Sigmund; or, il me souriait d'accepter les anneaux rouges de Sigurd; c'était le seul homme dont je voulusse agréer les présents; je n'en aimais pas d'autre et mon cœur n'est pas inconstant. Le meurtrier de Fafni et de Regin, le vainqueur de cinq rois, accomplit la tâche et je me fiançai avec le prince monté sur Grané. Vous ne lui ressemblez guère, ni pour les yeux, ni pour la physionomie, vous autres Giûkungs, quoique vous vous imaginiez être des rois! Tu n'es pas un guerrier, Gunnar; tu t'es arrêté devant les flammes et tu es devenu livide comme un cadavre. En t'épousant, j'ai violé le vœu solennel, que j'avais fait, de n'appartenir qu'à un héros sans peur. C'est Grimhilde qui m'a fait commettre ce parjure; il n'y a pas de femme plus cruelle et plus méchante qu'elle! » — « Tais toi, mauvaise créature! s'écria Gunnar, et ne calomnie pas celle qui vaut mieux que toi! Ma mère a plus d'affection pour les siens que toi pour les tiens; elle ne mutile pas les morts et ne tue personne, mais vit avec honneur. » — « Je n'ai rien fait qu'il faille cacher et je n'ai pas commis de crimes, repartit Brynhilde; tu mérites que je te frappe de cette arme! » Hœgné lui saisit les mains et voulait les lier; mais Gunnar l'en empêcha : « Laisse-la en liberté, dit-il, je ne veux pas la voir enchaînée. » — « Tu n'y gagneras rien, reprit Brynhilde, car désormais tu ne me verras plus sourire dans ta salle, ni boire avec plaisir, ni parler avec effusion, ni jouer au trictrac, ni broder des étoffes précieuses, ni t'assister de bons conseils. »

202. Elle se leva, déchira sa tapisserie, et fit ouvrir les portes de la salle, afin que l'on entendît au loin ses lamentations. « Qu'est-il donc arrivé? » demanda Gudrûne à l'une de ses suivantes qui couraient éplorées par la maison. — « C'est, lui répondit-on, la reine Brynhilde qui remplit le palais de cris de détresse. » — « Nous avons dormi longtemps, dit Gudrûne au confident de ses pensées; lève-toi et va inviter Brynhilde à venir se mettre à table avec nous : nous essaierons de lui faire oublier son chagrin. » — « On ne peut l'aborder, répondit-il; depuis plusieurs jours elle ne veut goûter ni vin ni *miœd*

(hydromel); la colère des dieux s'est apesantie sur elle. » Gudrûne s'adressa alors à Gunnar : « Va dire à Brynhilde que nous prenons part à sa douleur. » — « Elle m'a défendu de la visiter et de m'occuper de ses affaires. » Il alla pourtant la trouver et il s'efforça par tous les moyens de la faire parler, mais il ne put tirer un mot d'elle. En la quittant, il pria Hœgné de chercher à la consoler; celui-ci ne s'en souciait pas trop; il fit néanmoins son possible, mais Brynhilde ne voulut pas ouvrir la bouche. Sigurd fut à son tour prié de la visiter; il ne répondit rien et l'on en resta là jusqu'au soir.

203. Le lendemain, en revenant de la chasse, il dit à Gudrûne : « J'ai le pressentiment que cela finira mal et que Brynhilde va mourir. » — « Ce n'est pas étonnant; elle a dormi tout le jour et toute la nuit sans que personne pût l'éveiller. » — « Elle ne dormait pas; elle a plutôt médité sur les moyens de nous perdre. » — « Tu m'effraies, dit Gudrûne en pleurant; essaie plutôt de l'apaiser, et offre lui de l'or pour calmer sa colère. »

204. Trouvant la chambre ouverte, Sigurd s'approcha du lit de Brynhilde; il crut qu'elle dormait et il écarta les rideaux : « Es-tu éveillée, Brynhilde? Le soleil est déjà hau . Tu as dormi trop longtemps; chasse les soucis et sois de bonne humeur! » — « Tu es bien hardi de me visiter, lui dit-elle, toi le principal auteur de mes malheurs! C'est ta faute, si je suis femme de Gunnar! » — « Tu n'es pourtant pas si mal mariée. » — « Ce n'est pas lui qui a franchi le cercle de flammes, et il ne pouvait m'offrir, comme don du matin, un champ de bataille jonché des cadavres de mes ennemis. Quand tu es entré dans ma tour, je crus te reconnaître à l'éclat de tes yeux; mais je n'en étais pas sûre à cause du voile mystérieux qui enveloppait mes destinées. » — « Les fils de Giùké n'ont rien à m'envier; ils ont tué le roi des Danois et le puissant frère du roi Budlé. » — « Ne me parle pas de ces gens : j'ai trop de griefs contre eux. Mon caractère ne peut sympathiser avec celui de Gunnar, et je suis cruelle pour lui, quoique je ne le laisse pas voir aux étrangers. » — « Il est étonnant que tu n'aimes pas un prince si distingué; son affection devrait te sembler le plus précieux des biens. » — « Je le déteste, et toi, je voudrais te voir étendu mort à mes pieds. » — « Prends patience, Brynhilde; ton glaive ne tardera pas à être rougi de mon sang, et tu ne peux rien sou-

haiter de pire pour toi, car tu ne me survivras pas longtemps ; il nous reste peu de jours à vivre ! » — « Tes paroles contiennent de grands présages, que j'appellerai plutôt heureux que funestes : je ne tiens plus à la vie, depuis que tes artifices m'ont privée de toute joie. » — « Reviens à l'espérance, Brynhilde ; je donnerais toutes mes richesses pour te sauver la vie, et te voir heureuse et gaie comme autrefois. » — « Que t'importe mon bonheur, Sigurd ? Il n'est aucune femme que tu aies plus détestée que moi. » — « C'est le contraire de la vérité : je t'aime plus que moi-même. » — « Et les serments que nous nous sommes faits sur le mont Hindarfiall ? » — « Des maléfices m'avaient privé de la mémoire ; j'avais oublié jusqu'à ton nom, et je ne t'ai reconnue que lorsqu'il n'était plus temps ; j'ai été profondément affligé de voir entre les bras d'un autre la femme que j'aimais le plus ; c'était du moins une consolation pour moi de nous voir réunis dans le même palais. » — « Ne cherche pas à me consoler, Sigurd ; il est trop tard. » — « Faut-il que je répudie Gudrûne pour t'épouser ? » — « Je ne veux pas de toi pour époux, ni d'aucun autre ; je suis la fiancée de la mort ! » Sigurd s'éloigna tout attristé ; sa poitrine était tellement gonflée par la douleur que les anneaux de sa cotte de mailles en éclatèrent.

205. Restée seule, Brynhilde reprit le fil de ses idées lugubres. Elle ne voyait aucune tache dans sa vie ; elle n'avait à se reprocher rien qui fût honteux ou qu'elle crût tel, et pourtant elle ne pouvait être heureuse. De cruelles nornes la tourmentaient ; le désespoir l'excita au meurtre : « Je ne puis être à Sigurd, et je ne veux plus être à Gunnar ; se dit-elle ; je n'aurai jamais de bonheur en ce monde : il faut que je punisse ceux qui m'en ont privée ; la vengeance est la seule consolation qui me reste ! »

206. Apprenant par Sigurd que Brynhilde avait recouvré la parole, Gunnar alla de nouveau la trouver : « De quoi souffres-tu, lui demanda-t-il, que faut-il faire pour te guérir ? » — « Tu vas me perdre, Gunnar, ainsi que mes domaines et mes richesses ; je ne puis plus vivre avec toi ; j'aime mieux me retirer chez mes parents et végéter dans le chagrin, à moins que tu ne tues Sigurd. » — « Pourquoi ces résolutions cruelles et ces idées de meurtre ? De quel tort Sigurd s'est-il donc rendu coupable, que tu veuilles le priver de la vie ? » — « Il

m'a fait des serments et ce n'étaient que mensonges; il m'a trompée après m'avoir promis une entière fidélité. Il t'a également trahi, lorsque tu l'as introduit dans ma couche. Il a tout conté à Gudrûne et elle me méprise; tu vas devenir la risée de tes ennemis. Je ne veux pas avoir deux maris sous le même toit; j'aime mieux périr, ou bien il faut que tu nous venges de Sigurd. N'épargne pas son fils; il ne faut pas nourrir plus longtemps ce louveteau : la composition n'est pas plus facile, parce que l'on a laissé vivre le fils de la victime! »

207. Gunnar était atterré; il ne savait à quoi se résoudre; connaissant toute la perte qu'il ferait en se privant des services de Sigurd, il passa toute la journée à réfléchir; dans ces longues heures, bien des idées lui passèrent par l'esprit. Tantôt il se disait : les femmes sacrifient rarement leur couronne, et les menaces de Brynhilde ne sont pas à craindre; tantôt il appréhendait qu'elle ne le quittât ou ne s'ôtât la vie. Il ne pouvait se résoudre à opter entre la honte de trahir son frère d'armes et le risque d'être abandonné par sa femme. Dans sa perplexité, il demanda conseil de son frère Hœgné, en qui il mettait toute sa confiance : « Veux-tu, lui dit-il, que nous partagions le trésor de Sigurd? Il est doux de posséder le métal du Rhin, de disposer à sa guise des richesses et d'en jouir en repos. » — « Ce n'est pas l'amour de l'or qui t'inspire cet odieux projet, Gunnar; tu es excité par les plaintes immodérées de Brynhilde. Dans sa fureur, elle te pousse au crime pour assouvir sa haine. Elle veut priver Gudrûne de son excellent époux, et quand tu auras accompli sa vengeance, elle te refusera ses caresses. » — « Brynhilde à elle seule, reprit Gunnar, m'est plus précieuse que tout : c'est la perle des flammes; j'aimerais autant perdre la vie que cet incomparable trésor. » — « Réfléchis que l'on ne verra pas sur terre d'hommes plus heureux que nous quatre (1), tant que nous gouvernerons conjointement avec le prince hûnesque; il n'y aura pas de plus belle famille au monde, si nous conservons longtemps nos cinq fils et s'il est donné à notre noble race de se multiplier. Nous ne trouverons jamais un beau-frère comparable à Sigurd; au lieu d'abréger ses jours, souhaitons plutôt qu'il vive long-

(1) Les quatre princes sont les trois Giûkungs et Sigurd; quant aux fils, nous n'en connaissons que quatre : Sigmund fils de Sigurd, et Sôlar, Snævar, Giûké, fils de Hœgné et de Kostbera.

temps. Il ne convient pas d'ailleurs que nous tranchions avec le glaive la foi jurée, les pactes confirmés ! » — « Mais c'est Sigurd lui-même qui a commencé par me trahir, repartit Gunnar; il n'a pas respecté celle que j'avais choisie pour épouse, et il l'a déshonorée, quand je me fiais en sa loyauté. » — « Qu'il périsse alors ! s'écria le bouillant Hœgné, mais nous ne devons pas tremper nos propres mains dans le sang de notre frère d'armes; chargeons notre jeune frère d'exécuter notre vengeance : l'audacieux Guthorm (ou Güttorm) est en dehors du pacte que nous avons conclu avec Sigurd, et il peut sans crime punir le traître. »

208. Dès que Gunnar eût annoncé à Brynhilde que ses vœux allaient être accomplis, elle se leva toute joyeuse, mais elle ajouta : « Tu n'entreras pas dans ma couche, Gunnar, avant l'exécution de ta promesse ! » Les Giûkungs, ayant fait rôtir du loup et griller de la chair de serpent, servirent ces mets à leur jeune frère, puis ils lui offrirent de l'or brillant et de grands domaines pour l'encourager à punir Sigurd de l'outrage fait à la famille. Brynhilde joignit ses exhortations aux leurs; mais qu'était-il besoin d'exciter cet esprit farouche? il promit sans peine de faire ce que l'on attendait de lui.

209. Sigurd ne se doutait pas du complot formé contre lui; il n'avait pas de motif de se défier de ses beaux-frères, envers lesquels il savait n'avoir aucun tort. Un jour qu'il se rendait au *thing* (assemblée nationale) avec les Giûkungs, il fut attaqué à l'improviste par Guthorm, qui le transperça traîtreusement par derrière (1). Sigurd se sentit blessé mortellement; il lui resta cependant assez de force pour lancer l'épée Gram contre le meurtrier, qui fut transpercé et tomba roide mort. S'adressant

(1) Nous adoptons ici la version du *Second chant snr Gudrûne* et du *Fragment d'un chant sur Brynhilde*. Dans l'épilogue en prose qui, se trouve à la fin de ce fragment et qui émane probablement du collecteur de l'Edda, on lit les remarques suivantes : « D'après ce chant, Sigurd fut tué dehors; mais d'autres racontent qu'il était endormi dans son lit. Les Thydversks (Allemands) disent qu'il était dans un bois, et l'*Ancien chant sur Gudrûne* (aussi appelé le second) porte qu'il se rendait au thing avec les fils de Giûké, lorsqu'il fut assassiné. Mais toutes les versions s'accordent à dire qu'ils trahirent sa confiance et le tuèrent couché et par surprise. »

Nous donnerons les versions allemandes dans les sections C et E; voici l'autre version scandinave, d'après le *Troisième chant sur Sigurd*, le *Poème sur Hamdi*, l'*Exhortation de Gudrûne*. et le chapitre XXX de la *Vœlsungasaga* : « Le matin, Guthorm s'approcha du lit de Sigurd, mais, à la vue du héros, il perdit l'envie de l'attaquer et il se retira tout effrayé ; il en fut de même à la seconde tentative, car

à Gunnar et à Hœgné : « C'est vous, leur dit-il, qui avez dirigé le bras de ce jeune meurtrier. Si j'avais été sur mes gardes et armé de toutes pièces, j'aurais abattu bien des ennemis et je vous aurais tous envoyés chez Hele (Hécate) avant de succomber ; il eût été plus difficile de venir à bout de moi que d'un chien de bataille ou d'un sanglier. — Mon fils est trop jeune pour se soustraire à votre fureur homicide. Vous ferez une grande perte en vous privant de cet auxiliaire ; car lors même que votre sœur donnerait le jour à sept autres fils, aucun d'eux ne vous sera aussi utile au thing qu'il l'eût été. — Je sais bien qui vous a excité : Brynhilde est l'unique instigatrice du crime. Elle m'aimait, cette femme, plus qu'aucun mortel. Je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de Gunnar ; j'ai respecté la parenté, la foi jurée ; il m'a pourtant soupçonné d'être l'amant de sa femme ! »

210. Sigurd fut tué au sud du Rhin. En quittant le théâtre du crime, les Giûkungs entendirent un corbeau qui croassait du haut d'un arbre : « Vous avez trahi votre beau-frère, vous serez trahi par votre beau-frère ; Atlé vengera Sigurd ; le parjure suit le parjure, le crime engendre le crime ! »

211. Grané rentra baigné de sueur et souillé du sang des combattants ; mais Sigurd ne revenait pas. Gudrûne, qui se trouvait dehors, pensa tout aussitôt : « Où donc est Sigurd, le chef des guerriers, que mes frères chevauchent en tête ? » Sanglotant et les joues baignées de larmes, elle alla trouver Grané, comme pour lui demander des nouvelles de son maître. L'intelligent animal pencha la tête et regarda le sol : il témoignait par cette tristesse que son cavalier ne vivait plus. Gudrûne se décida à interroger ses frères. Gunnar baissa les yeux, mais Hœgné répondit : « Il est mort misérablement ; nous l'avons

---

les yeux de Sigurd brillaient d'un tel éclat que l'on n'osait le regarder en face. Mais, la troisième fois, Sigurd était endormi et Guthorm le frappa avec tant de force que la pointe du glaive s'enfonça dans le lit. Eveillé par le coup, il saisit l'épée Gram et la darda contre le meurtrier qui gagnait la porte. Le fer poli vola rapidement, de la main de la victime au cœur de l'assassin, et trancha le corps en deux parties. La tête et les bras tombèrent en avant, les jambes et le tronc s'affaissèrent en arrière. Gudrûne s'était endormie sans souci près de Sigurd, mais elle s'éveilla désolée, quand elle baigna dans le sang de l'ami de Frey. Elle frappa si fortement des mains que le prince à l'âme virile se leva sur le lit : « Ne pleure pas si amèrement, Gudrûne, ma jeune épouse, lui dit-il ; tes frères te restent. Notre fils est trop jeune (etc. comme la fin du § 09). Gudrûne poussa des sanglots et Sigurd rendit le dernier soupir. Elle battit si fortement des mains que les chevaux hennirent dans l'écurie et que les oies firent écho dans la basse-cour. »

frappé du glaive. Le meurtrier de Guthorm gît de l'autre côté du fleuve, criblé de blessures et abandonné aux bêtes carnassières. Regarde là-bas vers le sud : les corbeaux croassent, les aigles avides de proie se réjouissent, et les loups hurlent autour du cadavre de Sigurd. » — « Quelles affligeantes nouvelles m'annonces-tu là ! s'écria Gudrûne. Malheur à Gunnar, l'assassin de Sigurd ! Vengeance sera tirée cet homme vindicatif ! Et toi, Hœgné, puissent les corbeaux te déchirer le cœur et en traîner les débris jusque dans les contrées les plus lointaines ! » La sérénité de Hœgné fit subitement place à la tristesse, et il dit : « Tu auras à verser de nouvelles larmes, Gudrûne, si les corbeaux déchirent mon cœur. »

212. Gudrûne rompit cet entretien pour aller recueillir les restes dispersés du festin des loups. Elle ne poussait pas de gémissements, elle ne se frappait pas la poitrine, elle ne se plaignait pas comme les autres femmes, tandis qu'elle veillait sur le cadavre de Sigurd. La nuit lui semblait pleine de ténèbres ; elle désirait être dévorée par les loups, ou brûlée comme une branche de bouleau.

213. Pendant ce temps l'on faisait des libations au château des Giûkungs ; la soirée s'avançait, on avait beaucoup bu et tenu toute sorte de gais propos ; tous s'endormirent dès qu'ils furent au lit. Mais Gunnar ne put goûter le repos ; il remuait les jambes, il parlait avec lui-même, il songeait à ce que l'aigle et le corbeau lui avaient crié au retour du thing. Brynhilde s'éveilla un peu avant le jour. « Que tu m'excites à parler ou que tu m'imposes silence, peu importe : le mal est fait, dit-elle à Gunnar ; il faut que je conte mes chagrins. J'ai fait de mauvais rêves ; la chambre me semblait glaciale ; j'avais froid au lit ; et toi, Gunnar, je te voyais à cheval, triste et chargé de chaînes au milieu des ennemis. C'est un présage de la ruine des Niflungs. Vous êtes des parjures ! Ne te rappelles-tu pas que Sigurd et toi vous avez fait couler votre sang dans la même fosse et conclu un pacte de confraternité ? Tu l'as bien cruellement puni de ce qu'il voulait être le premier. Il avait pourtant observé loyalement la foi qu'il t'avait jurée, lorsqu'il vint solliciter ma main pour toi. L'excellent prince passa trois nuits à mes côtés, mais il plaça entre nous deux la lame nue de son épée, et il me respecta comme la fiancée de son ami. Pour le récompenser, tu l'as trahi ! Appelle-le désormais à ton secours, lorsqu'au milieu de la mêlée, tu te verras pressé par l'ennemi !

Que deviendras-tu sans ce vaillant auxiliaire? Il avait un fils qui lui ressemblait et qui l'aurait remplacé, mais vous l'avez assassiné et il n'y a pour vous plus d'espoir du côté des Vœlsungs! Je vous plaindrais vraiment, si vous n'étiez pas tant à mépriser! » Gunnar ne savait que répliquer; il était atterré de s'entendre blâmer par celle qui l'avait poussé au crime, et il ne comprenait rien au caractère de cette femme qui faisait maintenant l'éloge du héros, qu'elle avait perdu par ses calomnies.

214. Le lendemain, on transporta au château les restes de Sigurd. Gudrûne ne pouvait parler, elle ne pouvait pleurer : son cœur faillit se briser de douleur. D'illustres jarls (chefs) lui portèrent des consolations, mais ses larmes ne pouvaient couler, tant elle était affligée! De nobles femmes parées d'or étaient assises auprès d'elle; chacune essayait de lui faire prendre son malheur en patience, en montrant qu'elle en avait éprouvé de plus grands. « Je ne vois pas au monde de femme plus à plaindre que moi, commença Giaflauge, sœur de Giûké : j'ai perdu cinq maris et deux filles; de trois frères et de huit sœurs, je suis la seule qui survive! » Pourtant Gudrûne ne pouvait pleurer, tant elle était affligée!

215. Herborge reine du Hûnaland prit alors la parole : « J'ai de plus grandes afflictions à raconter : mes sept fils avec mon mari sont tombés en faisant la guerre dans les pays méridionaux; mon père, ma mère et mes quatre frères ont été jetés en mer par la tempête et brisés par les lames sur les flancs du navire. C'est moi qui ai dû leur rendre les derniers devoirs, les ensevelir, préparer leurs funérailles : voilà ce que j'ai éprouvé dans l'espace de six mois, et personne pour me consoler! Au contraire, j'ai été faite prisonnière peu après, réduite à parer la femme de mon maître et à lui mettre chaque matin ses chaussures; elle me menaçait par jalousie et me faisait subir de mauvais traitements; jamais je n'ai vu meilleur homme ni plus mauvaise femme. » Pourtant Gudrûne ne pouvait pleurer, tant elle était affligée!

216. Gullrande, fille de Giûké, dit à son tour : « Avec toute ta sagesse, ma bonne nourrice, tu ne t'entends guère à consoler une jeune femme. » Arrachant le drap qui couvrait le cadavre, elle souleva la tête de Sigurd vers les genoux de Gudrûne : « Regarde ton bien-aimé, dit-elle à sa sœur;

applique tes lèvres sur sa bouche ; embrasse-le comme s'il était vivant. » A la vue de ces cheveux imprégnés de sang, de ces yeux naguère si brillants, maintenant éteints, de cette poitrine labourée de blessures, Gudrûne s'agenouilla et se pencha sur le lit ; sa chevelure se délia, ses joues s'animèrent et une pluie de larmes tomba à ses pieds. La fille de Giûké se lamenta si fort que ses belles volailles, les oies qu'elle possédait, firent écho dans la basse-cour. « Je sais, ma sœur, reprit Gullrande, que jamais amour sur terre n'a surpassé le vôtre ; dehors ou à la maison, tu ne trouvais de bonheur qu'auprès de ton Sigurd. » — « Mon Sigurd brillait entre les fils de Giûké, comme la glaïeul au milieu de l'herbe, ou comme la pierre précieuse dans un collier de prince. De son vivant, les guerriers me regardaient comme supérieure aux vierges de Herian (aux Valkyries) ; après sa mort, je suis aussi petite qu'une feuille dans la forêt. Le confident de mes pensées me manque au lit et sur le trône ; et ce sont les fils de Giûké qui sont cause de mon chagrin ! des frères qui font couler les larmes de leur sœur ! Voilà donc comme vous ruinez le pays, comme vous observez la foi jurée ! Tu ne jouiras pas des richesses gagnées par trahison, Gunnar ; les anneaux de Sigurd causeront ta mort ! Il y avait plus de joie à la cour, avant que Sigurd n'eût sellé Grané et ne fût allé, pour son malheur, solliciter la main de Brynhilde, cette exécrable furie ! » — La fille de Budlé répliqua : « Puisse-t-elle être privée d'époux et de postérité la sorcière qui a donné cours à tes larmes et t'a délié la langue ! » — « Tais-toi, fléau du peuple ! riposta Gullrande, tu as toujours causé la ruine des princes ; une malédiction t'accompagne ; tu as mis en deuil non moins de sept rois et, de toutes les femmes, tu es la plus funeste à tes amis ! »

217. Brynhilde s'appuya contre une colonne, qu'elle serra avec force ; ses yeux lançaient des flammes ; elle écumait de fureur à la vue des blessures de Sigurd. S'adressant aux fils de Giûké : « Gagnez désormais des victoires et faites des conquêtes ! s'écria-t-elle ironiquement. Sigurd aurait tout dominé, s'il eût vécu plus longtemps ! Il ne convenait pas qu'il s'emparât du patrimoine de Giûké, après avoir engendré cinq fils belliqueux ! Vous verrez ce que c'est que de gouverner le peuple et le pays, maintenant que vous n'avez plus votre courageux allié ! » Elle se mit à rire aux éclats. — « Ne ris pas ainsi, femme vindicative, répliqua Gunnar, et ne te réjouis pas comme si nos

malheurs étaient d'un heureux augure pour toi. Ton beau teint s'est fané; on dirait que tu vas rendre l'âme. Instigatrice du crime, tu mériterais que l'on égorgeât ton frère devant tes yeux ! Si tu le voyais couvert de sang, et que tu eusses à bander ses blessures, tu comprendrais ce que souffre Gudrûne en présence du cadavre de Sigurd, et nous devant celui de Guthorm ! » — « Personne ne te provoque, Gunnar; tu as assez versé de sang. Atlé ne craint pas les Giûkungs; il vous survivra, vous primera toujours, et vous fera payer ma mort; car il est responsable de ce qui m'arrive : lorsqu'il vous vit entrer dans son palais, tout chamarrés d'or, il me força de promettre ma main à l'un de vous. Je me fiançai, non pas avec Gunnar, mais avec Sigurd, qui est mon véritable époux; c'est lui que je dois suivre. »

218. Tous étaient consternés; on prévoyait de nouveaux malheurs. Gunnar, le chef des guerriers, passa le bras autour du cou de sa femme, et il essaya de la détourner de son funeste projet; mais elle le repoussa, ainsi que tous ceux qui entreprirent de la consoler. Sa résolution était inébranlable. Hœgné, sollicité par Gunnar de joindre ses efforts aux siens, répondit : « Laisse partir cette femme maudite; que personne ne l'empêche de faire le long voyage. Puisse-t-elle ne pas renaître et ne jamais revenir sur cette terre ! elle est née pour le malheur perpétuel de ceux qui l'entourent. »

219. Gunnar s'éloigna de mauvaise humeur, et il entra dans la salle où Brynhilde distribuait ses joyaux. Entourée de suivantes et de chambrières avides de cadeaux, elle endossa la cotte de mailles en or, non pour la parade, mais pour se percer le sein d'un glaive acéré. Blessée à mort, elle s'affaissa sur un coussin et donna ses derniers ordres. « Qu'elles s'approchent, dit-elle, celles qui veulent recevoir de l'or ou d'autres présents : je donne à chacune un collier doré, une broderie, une couverture, de beaux vêtements. » Toutes se turent et réfléchirent à l'offre, puis elles répondirent ensemble : « Quoique très-pauvres, nous voulons encore vivre; il ne convient pas à des suivantes de mourir comme des Valkyries ! » La jeune femme vêtue de lin répondit avec sagesse : « Je ne veux pas que l'on se sacrifie à regret à cause de moi; mais il brûlera sur vos os moins de richesses, lorsque vous viendrez me rejoindre. »

220. » Assieds-toi, Gunnar, continua Brynhilde; je te dirai

que ta brillante épouse n'a plus qu'un reste de vie. Votre navire ne sera pas totalement submergé, parce que j'aurai rendu l'âme. Gudrûne et toi, vous vous réconcilierez plutôt que tu ne penses; mais l'illustre femme regrettera longtemps le mari dont je l'ai privée. La fille qu'elle mettra au monde, Svanhilde, sera plus blanche qu'un jour serein, plus belle qu'un rayon de soleil. — Tu donneras Gudrûne à un grand prince, union funeste pour beaucoup d'hommes. C'est contre son gré qu'elle sera mariée avec Atlé, mon frère. — Tu demanderas Oddrûne, mais Atlé te la refusera; vous aurez des entrevues secrètes; elle t'aimera, comme je l'aurais fait, si le destin nous eût été propice. — Atlé te traitera cruellement; tu seras jeté dans une étroite fosse aux serpents. Il ne tardera pas lui-même à être privé de la vie; car Gudrûne exaspérée le tuera dans son lit. Si notre sœur pouvait suivre un bon conseil, ou qu'elle eût un caractère comme le nôtre, il vaudrait mieux qu'elle suivît au tombeau son premier mari, (je ne parle plus que difficilement), mais elle ne s'ôtera pas la vie à cause de Sigurd et de moi. Les flots gonflés la porteront au pays héréditaire de Jônakr. Douteux est le sort des fils qu'elle aura de ce prince. Svanhilde, la fille qu'elle porte dans son sein, sera mariée hors du royaume de Jônakr; les conseils de Bikké lui seront funestes, ainsi qu'à Jœrmunrek; alors toute la famille de Sigurd sera éteinte, et Gudrûne éprouvera de nouveaux chagrins.

221. » Je t'adresserai une seule prière, Gunnar; ce sera la dernière en ce monde, ajouta Brynhilde. Fais élever dans les champs un large bûcher, où puissent trouver place tous ceux qui sont morts avec Sigurd. Fais-le tendre de tapis et de boucliers, et enveloppe les cadavres de linceuls bien peints. Etendez mon corps à côté de celui de Sigurd, mais posez entre nous deux son épée nue, comme lorsque nous partageâmes la même couche, après les épousailles. De l'autre côté du prince hûnesque (Sigurd), placez mes serviteurs ornés de colliers; mettez-en deux à la tête et deux aux pieds, avec deux éperviers, afin que tout soit symétriquement disposé. Les portes de la Valhalle ne tomberont pas sur les talons de Sigurd, puisque ma suite l'accompagne, et notre cortége ne paraîtra pas misésérable. Nous avons avec nous cinq suivantes, huit serviteurs de bonne famille, mon frère de lait et la dot que j'ai reçue de mon père. Je dirais encore beaucoup de choses, s'il m'était donné de prolonger mon discours; mais la voix me manque; mes

blessures gonflent; il faut rendre le dernier soupir. Je n'ai dit que la vérité. »

222. Brynhilde fut conduite au bûcher (ou peut-être se rendit chez Hele) sur un char tendu d'étoffes d'or. En passant par un endroit où demeurait une géante, elle fut interpellée par cette dernière qui lui cria : « Ne traverse pas les rochers que j'habite; il te siérait mieux de rester près de ton métier à broder que de courir après le mari d'une autre. Pourquoi as-tu quitté le Valland? et que viens-tu faire dans ma demeure, tête folle, reine prodigue de sang humain? » — « Femme des rochers, répondit Brynhilde, quel grief me fais-tu d'avoir pris part aux combats? Ce n'est pas à toi que donneraient la préférence ceux qui nous connaissent l'une et l'autre. » — « Fille de Budlé, tu es venue au monde sous de funestes auspices, tu as perdu les Giûkungs et ruiné leur bonne maison. » — « Toi qui es si mal informée, répliqua Brynhilde, je vais t'instruire pertinemment du haut de mon char : Sache donc que les héritiers de Giûké m'ont privée d'amour et m'ont fait parjurer. J'étais âgée de douze hivers, lorsque j'ai donné ma foi au jeune prince (Sigurd?). Tous ceux qui me connaissaient dans les Hlymdals me nommaient la guerrière casquée. Lorsque j'eus tué dans le Godthiod le vieux Hialmgunnar et donné la victoire au jeune frère d'Ada (*var.* Hada), Odin courroucé m'enferma à Skatalund, dans une enceinte de boucliers rouges et blancs dont les bords se touchaient. Profondément endormie, je ne devais être tirée de mon sommeil que par un guerrier inaccessible à la crainte. De hautes flammes brillaient au sud de ma tour et ne pouvaient être traversées que par le héros qui m'apporterait le trésor de Fafni. Le viking danois (Sigurd) monté sur Grané vint à la demeure de mon père adoptif (Heimi). Il me semblait le meilleur des guerriers. Nous avons reposé dans le même lit, comme frère et sœur, pendant huit nuits, et aucun des deux n'a porté la main sur l'autre. La fille de Giûké m'a pourtant accusée d'avoir dormi dans les bras de Sigurd. J'appris alors ce que je ne demandais pas : que l'on m'avait donné un mari pour un autre. C'est pour de trop longues épreuves que les hommes et les femmes viennent au monde! Désormais Sigurd et moi, nous allons vivre ensemble. Disparais, race de géante! »

223. Les funérailles de Sigurd furent célébrées selon les

rites anciens ; on éleva un grand bûcher, sur lequel il fut brûlé avec son fils qui n'avait vécu que trois hivers, avec Guthorm, avec Brynhilde et les suivantes et serviteurs de cette dernière (1).

Chapitre VII.

GUDRUNE ET ATLE.

224. Gunnar et Hœgné s'emparèrent de tout l'or que Sigurd avait conquis sur Fafni, et prirent le gouvernement de ses états. Gudrûne, ainsi dépouillée, quitta sa famille. Elle marcha cinq jours entiers sur le plateau, avant d'apercevoir les pavillons de Hâlf, chez qui elle fut accueillie avec de grands honneurs. C'est là qu'elle donna le jour à Svanhilde, dont elle était enceinte. Gudrûne passa sept semestres en Danemark, avec Thora, fille de Hâkon. Pour se distraire, elles brodaient des pavillons méridionaux et des cygnes (ou des navires) danois. Elles représentèrent dans leur tapisserie des guerriers qui se battaient, des satellites royaux, des boucliers rouges, des héros hûnesques, des porte-glaive et des dragons de la garde royale ; les navires de Sigmund s'éloignant du rivage, avec des proues dorées et des poupes sculptées ; les combats qu'ils livrèrent à Sigar et à Siggeir au sud de Fifi (Frôni ou Fione, selon la *Vœlsungasaga*).

225. Grimhilde, la reine gotnesque, ayant appris où se trouvait sa fille, jeta sa tapisserie et appela immédiatement ses fils, pour leur demander s'ils ne voulaient pas réparer le tort qu'ils avaient causé à leur sœur, en la privant de son fils et de son mari. Gunnar se déclara tout disposé à offrir de l'or à Gudrûne en dédommagement de ses pertes. De même fit Hœgné. Ils invitèrent ceux qui voulaient les accompagner chez Hâlf à seller les chevaux, à préparer les voitures et à s'équiper com-

(1) Nous avons adopté la version du *Troisième chant sur Sigurd* et de la *Vœlsungasaga*. Elle n'est pas d'accord avec l'introduction en prose du *Convoi funèbre de Brynhilde* et avec la *Saga de Nornagest*, d'après lesquelles deux bûchers furent élevés, l'un pour Sigurd, qui fut brûlé le premier, l'autre pour Brynhilde.

plètement : on pourrait lancer le faucon et décocher des flèches sur le trajet. Tous les chevaux étaient caparaçonnés, et chaque cavalier couvert d'un manteau rouge, d'un heaume doré, d'une cotte de mailles luisante, ceint d'un poignard et armé d'une épée brune. C'était un magnifique cortége; il y avait cinq cents guerriers, langbards, francs et saxons. On remarquait Valdar, Jarizleif, Eymod, Jarizkar. Grimhilde partit avec eux pour le Danemark, parce qu'ils ne pouvaient rien faire sans elle.

226. Chacun porta des présents à Gudrûne et lui parla amicalement, pour lui faire oublier ses grands chagrins; mais elle se défiait d'eux. Grimhilde lui fit prendre un breuvage d'oubli, froid et amer, mélangé de jus de plante, d'eau de mer glacée et de sang d'animal sacrifié. Dans la corne à boire, étaient gravés et émaillés en rouge toute sorte de caractères que Gudrûne ne put déchiffrer; il y avait un long poisson de bruyère (serpent) du pays des Haddings, un épi sur sa tige et une porte (1). Ce breuvage était infusé de mauvais ingrédients qui émoussaient les sens : des plantes de toute sorte, du gland, de la suie, des intestins de victimes, du foie de porc fumé.

227. Gudrûne oublia ses griefs, après avoir reçu les serments de ses frères dans la salle du prince (Hâlf). Trois rois se jetèrent à ses genoux, puis Grimhilde dit à sa fille : « Je te donne de l'or et toutes sortes de richesses à prendre dans la succession de ton père ; tu auras les anneaux rouges, les salles de Hlœdvè, et toutes les tapisseries qui appartenaient au prince décédé ; des filles hûnesques qui feront des tissus et les orneront d'or avec art, comme tu le désireras. »

228. Gudrûne se laissa gagner et se réconcilia avec sa mère et ses frères. Ceux-ci étaient en difficulté avec Atlé, qui leur imputait la mort de sa sœur Brynhilde. Pour l'apaiser, ils lui promirent la main de Gudrûne. Grimhilde alla proposer cette union à sa fille : « Nous allons te doter richement, lui dit-elle, et te marier à Atlé ; tu seras seule à disposer des trésors de

---

(1) Le serpent est un S ; l'épi sur sa tige est un digamma ou F, et la porte est un U. Cette dernière lettre, qui dans l'alphabet runique ressemble à notre U renversé, n'est pas sans analogie avec une porte. En combinant ces trois caractères, le savant runologue suédois Liliegrén en a tiré le mot SUF, qui dans l'ancien idiome scandinave signifie *dors* et par extension *oublie*. (*Runlæra*, Stockolm, 1852 in-8).

Budlé. » — « Je ne veux aucun mari et encore moins le frère de Brynhilde, répondit Gudrûne. Il ne convient pas que je vive avec le fils de Budlé et que j'augmente sa famille. » — « Ne pense plus à ce que nous avons fait, ma fille, mais épouse Atlé et il te semblera que Sigmund et Sigurd renaîtront dans les enfants que tu auras. » — « Je ne puis avoir de joie ni espérer le retour de l'illustre guerrier, depuis que les bêtes de proie l'ont horriblement déchiré et que les corbeaux ont bu le sang de son cœur. » — « Gudrûne, je t'offre le plus noble et le premier des rois. Accepte-le pour la vie, à moins que tu ne préfères rester sans mari. » — « Ne me force pas de m'unir à cette race méchante et livrée à ses passions. Atlé perdra Gunnar et déchirera le cœur de Hœgné ; et il faudra qu'alors je lui ôte la vie pour venger mes frères ! » — Grimhilde se mit à pleurer en entendant annoncer la mort de ses enfants et la ruine de sa race. « Si tu veux dire oui, ma fille, continua-t-elle, je te donne les Vinbiarges et les Valbiarges, terre et habitants. Reçois ces domaines et jouis-en toute ta vie. » — « Il faut donc, répondit Gudrûne, accepter, malgré ma répugnance, le mari que ma famille m'impose. Cette union ne fera pas mon bonheur, et sera funeste à mes frères et à mes enfants. »

229. Grimhilde et sa famille prirent congé du roi Hâlf pour se rendre chez Atlé. Bientôt les hommes furent à cheval, les femmes valnesques en voiture. On voyagea sept jours (quatre selon la *Vœlsungasaga*) dans un pays glacé, sept par eau, et sept autres jours dans des contrées arides. On arriva enfin à de hautes tours environnées d'une enceinte et dont les portes étaient fermées. Beaucoup de gens sortirent à la rencontre de Gudrûne, qui fit son entrée avec beaucoup de pompe. Atlé donna une grande fête à l'occasion de son mariage avec la fille de Grimhilde. Leur union ne fut pas heureuse.

230. Le roi Thiodrek s'était réfugié chez Atlé avec une suite de trente hommes ; il les avait tous perdus et restait seul. Rudement éprouvé, comme Gudrûne, il aimait à s'entretenir avec elle. Un jour elle lui conta tous ses malheurs : « J'étais la vierge des vierges, dit-elle ; ma mère m'élevait brillamment à la maison ; j'aimais bien mes frères, et je vécus dans ma famille jusqu'à ce que Giûké me dotât richement et m'unit au fils de Sigmund. Sigurd était supérieur à mes frères autant

que la verte plante bulbeuse l'est à l'herbe, ou bien que le cerf à longues jambes l'est aux bêtes sauvages, ou l'or rutilant à l'argent gris. Les Giûkungs m'envièrent cet époux qui surpassait tous les hommes ; ils ne purent dormir ni vaquer à leurs affaires avant d'avoir assassiné Sigurd. » Elle continua ainsi jusqu'à ce qu'elle eût énuméré tous les revers qu'elle avait éprouvés.

231. Atlé possédait une esclave nommée Herkia, qui avait été sa concubine; elle lui rapporta qu'elle avait surpris Thiodrek avec Gudrûne. Le roi en était devenu tout soucieux. « Qu'as-tu donc, fils de Budlé, lui demanda Gudrûne, que tu sembles tout préoccupé et que tu ne ris jamais? Tu ferais meilleure figure devant tes *jarls* (officiers), si tu étais affable avec tes convives et prévenant à mon égard. » — « C'est toi, Gudrûne, qui me causes ces chagrins : Herkia m'a dit vous avoir vu dans un lit, Thiodrek et toi, voluptueusement enveloppés des mêmes couvertures. » — « Je veux faire tous les serments, répondit Gudrûne, et jurer par la sainte pierre blanche que je n'ai accordé à cet illustre prince aucune des faveurs qui sont le privilége du maître et du mari, si ce n'est qu'une fois j'ai embrassé ce roi plein d'honneur. Affligés l'un et l'autre, nous ne songions guère à l'amour dans nos entretiens particuliers.

232. » Appelle nos frères et nos principaux parents, continua Gudrûne, entoure-moi d'hommes armés; mande Saxé le chef des Sunnmanns (1), il sait consacrer le chaudron bouillant. » Sept cents hommes entrèrent dans la salle pour assister à l'épreuve. « Gunnar n'est pas venu, remarqua Gudrûne; Hœgné est absent; je ne vois pas mes chers frères; autrement l'épée de Hœgné m'aurait vengée de cette injure. Il faut que je me purge moi-même de l'accusation. »

233. Elle plongea sa main blanche au fond du chaudron, d'où elle tira les pierres transparentes. « Voyez, guerriers, s'écria-t-elle, je ne suis pas brûlée, bien que l'eau fût en ébullition! » Le cœur d'Atlé se réjouit dans sa poitrine à la vue des mains intactes de Gudrûne. « Il faut maintenant que Herkia, l'accusatrice de Gudrûne, s'approche à son tour du chaudron bouillant. » N'a pas vu de piteux spectacle, qui n'a vu comment étaient brûlées les mains de Herkia. On la noya dans un marais fétide. Voilà comment fut vengée Gudrûne!

(1) Ou peut-être : mande le chef des Saxons méridionaux.

234. Gudrûne eut d'Atlé deux fils nommés Erp et Eitil. Son frère Hœgné avait épousé Kostbera, qui lui avait donné trois fils, Sôlar, Snævar et Giûķé. Gunnar avait demandé Oddrûne, sœur d'Atlé, mais, n'ayant pu l'obtenir, il épousa Glaumvare. Oddrûne continua de l'aimer. Elle avait fait vœu d'assister les princesses en couches. Ayant un jour appris que son amie Borgny, fille de Heidrek, était en travail d'enfantement et éprouvait de grandes douleurs, elle tira hors de l'écurie le coursier noir, monta en selle et galopa sur le chemin poudreux et uni, jusqu'à ce qu'elle arrivât dans le Mornaland, là où s'élevait le haut pavillon de Heidrek. Après avoir débarrassé de sa selle le cheval à jeun, elle entra dans la longue salle et débuta par ces mots : « De quoi parle-t-on le plus dans ce pays? Quelles bonnes nouvelles dans le Hûnaland? » — « Ton amie Borgny se tord dans les douleurs de l'enfantement, lui répondit-on ; vois si tu peux la délivrer. » — « Quel prince l'a mise dans cet état fâcheux? qui est la cause de ses douleurs atroces? » — « C'est Vilmund, l'ami des princes, qui l'a enveloppée dans de chaudes couvertures, pendant cinq hivers entiers, à l'insu de Heidrek. »

235. Oddrûne n'en demanda pas davantage; elle alla s'asseoir amicalement près de la jeune fille. Elle déclama avec abondance, elle déclama avec force de puissantes incantations pour le soulagement de Borgny. Deux jolis enfants, un garçon et une fille, vinrent au monde; l'accouchée recouvra la parole dont elle avait été privée par les souffrances. « Que les divinités bienfaisantes, Frigge, Freya et les autres dieux, s'écria-t-elle, te bénissent, toi qui as calmé mes douleurs ! » — « Ce que j'ai fait, répondit Oddrûne, ce n'était pas pour te procurer un soulagement dont tu n'étais pas digne, mais pour accomplir mon vœu d'être secourable à toute princesse en couches. » — « Tu es folle et insensée, Oddrûne de me parler avec colère, à moi qui t'ai suivie en ce monde, comme si nous eussions été filles des deux frères. » — « J'ai encore sur le cœur, repartit Oddrûne, ce que tu me reprochas un soir que je donnais un festin à Gunnar; tu disais qu'aucune jeune fille n'en eût voulu faire autant. »

236. Ce retour sur le passé rappelant à Oddrûne les malheurs qu'elle avait éprouvés, elle s'assit pour les conter : « J'ai été élevée dans les salles royales, dit-elle, avec tout le luxe que

comportait la condition de mes parents; mais je n'ai joui que cinq hivers de nos richesses héréditaires, du vivant de mon père. Le dernier ordre que le belliqueux roi donna, avant sa mort, ce fut de me doter d'anneaux rutilants et de me marier au sud avec le fils de Grimhilde (Gunnar), disant que jamais vierge ne serait mieux douée, s'il ne survenait pas de revers. Pour moi j'aimais le distributeur d'anneaux (le prince), comme Brynhilde aurait dû le faire, car c'est elle qui devait être sa femme. Ma sœur faisait de la tapisserie, dans sa demeure, au milieu de ses gens, et la terre et le ciel sommeillaient, lorsque le vainqueur de Fafni visita le château de Brynhilde. Il frappa son coursier de l'épée vœlsque (Gram) et fit irruption dans la tour. Mais Brynhilde ne tarda pas à découvrir la fraude ; elle en tira une vengeance terrible, dont nous avons tous grandement souffert. Partout où il y a des hommes, on parlera de la mort qu'elle se donna pour suivre Sigurd. Mais, lorsque ma sœur eut repris le casque et fut redevenue Valkyrie (c'est-à-dire après sa mort), les Giûkungs offrirent bientôt à mon frère des anneaux rouges et une composition considérable ; Gunnar proposait de m'acheter au prix de quinze domaines et de la charge de Grané (le trésor de Fafni). Atlé répondit qu'il ne me donnerait jamais au fils de Giûké. Cependant nous ne pûmes maîtriser notre amour et je penchai ma tête sur le sein du briseur d'anneaux. Plusieurs de mes parents en causèrent et dirent qu'ils nous avaient surpris. Atlé refusa de croire que j'eusse rien fait d'illicite et compromis ma réputation. Mais, lorsqu'il s'agit d'amour, personne ne peut répondre d'autrui ! Des gens, chargés par Atlé de m'espionner dans le Myrkvid (forêt sombre), vinrent où ils n'auraient pas dû venir, là où Gunnar et moi nous étendions un tapis. Nous leur offrîmes des anneaux rouges, en les priant de nous garder le secret, mais ils s'empressèrent d'aller tout rapporter à Atlé. Au contraire, ils ne dirent rien à Gudrûne qu'il aurait fallu avertir de préférence. Voyant que notre union était impossible, Gunnar épousa Glaumvare, mais moi je l'aime toujours, » termina Oddrûne.

237. Atlé était un grand et puissant roi ; il avait beaucoup de sujets et, quoiqu'il possédât beaucoup d'or, il convoitait les trésors de Fafni. Gunnar et Hœgné, s'en étant emparés après la mort de Sigurd, étaient devenus si riches que personne ne pouvait leur être comparé. Atlé songeait aux moyens de les dépouiller de l'héritage de Sigurd, qu'il réclamait comme la dot de Gudrûne ;

il tint conseil avec ses hommes et il résolut d'attirer chez lui ses beaux frères, sous prétexte de les combler d'honneurs et de présents. Knæfrœd et Vingé (1) furent chargé d'aller les inviter à un festin. Atlé agit mal, quoiqu'il eût du sens : en complotant le massacre des Giûkungs, il travaillait à sa propre ruine. C'était se priver de bons soutiens et se frapper soi-même.

238. Gudrûne était clairvoyante ; elle surprit le secret des fréquentes délibérations d'Atlé et voulut préserver ses frères, en dépit des difficultés. Voyant que les messagers étaient sur le point de partir sans qu'elle pût aller avec eux, elle leur remit pour les Giûkungs l'anneau d'Andvaré entortillé de poils de loup et une missive en caractères runiques ; mais Vingé la falsifia pendant le voyage. A leur arrivée, les envoyés furent bien accueillis ; on alluma le feu et l'on fit circuler de douces boissons dans la salle aux bancs ferrés. Les Giûkungs ne soupçonnaient pas de trahison ; ils acceptèrent les présents que l'amitié leur envoyait et les suspendirent aux colonnes. Les guerriers buvaient du vin dans cette *valhalle* (salle des élus) ; mais ils se taisaient, pour ne pas laisser voir qu'ils appréhendaient la vengeance des Hûns. Knæfrœd, le messager méridional, assis sur le siége élevé, parla d'un ton froid. « Gunnar et vous guerriers au casque garni d'airain, dit-il, j'ai traversé, sur un cheval qui ronge son frein, le Myrkvid inexploré, et je viens de la part d'Atlé vous inviter à visiter sa demeure et à vous asseoir sur ses bancs. Vous pourrez y choisir des boucliers, des glaives polis, des heaumes dorés, des tuniques de guerre, des chevaux accoutumés au frein. Atlé vous offre de grands trésors acquis par le glaive (dans des expéditions militaires) et par la proue (dans des expéditions maritimes) ; il vous cède aussi des territoires : les vastes landes de la Gnitaheide, la ville de Danp et la célèbre forêt de Myrkvid. »

(1) Toute la fin de ce chapitre est tirée du *Chant sur Atlé* (Atlakvida) et du *Poëme sur Atlé* (Atlamâl). Ces deux morceaux ne sont pas toujours d'accord. La *Vœlsungasaga*, qui les a certainement connus tous les deux, a essayé de les combiner en reproduisant les deux versions à la fois, quand elles ne sont que différentes, et en adoptant tantôt l'une tantôt l'autre, quand elles sont en contradiction. Comme le fond des idées, le ton et la forme indiquent évidemment que le *Chant sur Atlé* est le plus ancien, c'est sa version que nous préférons ; mais, comme elle est incomplète, nous remplissons les lacunes avec des passages correspondants du *Poëme*. Nous indiquerons en note les principales variantes qu'offre ce dernier, et, pour commencer, disons qu'il donne à Knæfrœd le nom de Vingé, et qu'il le fait voyager par eau sur le Limafiœrd (ou golfe ramifié).

239. Gunnar se tournant vers Hœgné : « Que me conseilles-tu de répondre à cette invitation, courageux guerrier? lui dit-il. Je ne savais pas qu'il y eut dans la bruyère de Gnitaheide autant d'or que nous en possédons. Nous avons sept salles remplies de glaives à pommeau d'or; mon coursier me semble le meilleur et mon épée la plus tranchante; mon arc ne dépare pas les colonnes; mes cottes de mailles sont d'or; mon casque et mon brillant bouclier viennent des salles de Kiâr. Ce dernier vaut mieux à lui seul que tous ceux des Hûns. » Hœgné répondit : « La générosité d'Atlé m'étonne, car elle n'est pas dans ses habitudes; je ne suis pas d'avis d'accepter son invitation. Que penses-tu que notre sœur ait voulu dire en nous envoyant l'anneau entortillé de poils de loups? N'est-ce pas pour nous avertir qu'Atlé nous tend des piéges à loup? Elle nous recommande la circonspection et désire que nous ne fassions pas le voyage. » Pour détourner leurs soupçons, le messager montra la missive falsifiée portant que Gudrûne invitait ses frères à lui rendre visite.

240. Ceux qui voulurent prendre du repos se retirèrent, mais les Giûkungs restèrent avec les envoyés et quelques intimes. La prudente Kostbera, femme de Hœgné, et Glaumvare, femme de Gunnar, vinrent alors saluer les messagers ; elles se montrèrent gracieuses et n'oublièrent ni les convenances ni les devoirs de l'hospitalité. Les reines offrirent du *miœd* (hydromel) et toute sorte de friandises; les cornes circulèrent en abondance tant que l'on voulut boire. Vingé, remarquant que les deux rois avaient fait de copieuses libations, jugea le moment favorable pour renouveler l'invitation : « Le roi Atlé est vieux, dit-il, et trop caduc pour défendre ses états, et ses enfant sont encore trop jeunes pour pouvoir le remplacer; il désire nommer une régence pour leur minorité, et c'est sur vous que s'est porté son choix. » Le piége était apparent et les Giûkungs l'auraient bien vu, s'ils avaient été de sang-froid. Gunnar, séduit par la perspective de gouverner un grand royaume, promit de se rendre chez Atlé et il engagea son frère à l'accompagner. « Je te suivrai puisque tu veux partir, mais je t'avoue que j'entreprends ce voyage avec regret, » répondit Hœgné.

241. Lorsqu'on eut assez fait de libations, on alla se coucher. Kostbera était instruite et savait lire les rûnes; examinant les caractères à la lueur du foyer, elle reconnut que les ûns étaient

surchargés, d'autres modifiés; mais elle retint sa langue pour ne rien dire de faux, tant l'écriture était corrompue et difficile à déchiffrer! S'étant mise au lit près de son mari, elle eut un songe qui la confirma dans ses soupçons. Le lendemain matin, elle en fit part à Hœgné. « Tu te proposes de partir, lui dit-elle; si tu veux m'en croire, tu ferais mieux d'ajourner ce voyage. J'ai déchiffré les rûnes qu'a tracées ta sœur; tu les interprètes bien mal, si tu crois qu'elle t'invite cette fois. Je suis fort étonnée et je ne puis comprendre pourquoi cette femme habile a si mal écrit. On croirait lire sous l'inscription que la mort vous menace l'un et l'autre, si vous allez de suite chez Atlé. Ou bien la reine a oublié une lettre ou d'autres l'ont effacée. » — « Les femmes sont défiantes, répondit Hœgné; mais moi je n'ai pas coutume de soupçonner quelqu'un, à moins d'avoir mes raisons : or, Atlé nous offre du métal rutilant; d'ailleurs je ne crains rien, quand même j'entendrais parler de danger. » — « Si vous faites ce voyage, vous vous en trouverez mal; ce n'est pas une réception amicale qui vous attend. J'ai fait des rêves, Hœgné, et, je ne te le cache pas, ils annoncent votre mort ou d'autres revers. Il me semblait que tes draps étaient en feu et que de hautes flammes sortaient de ma maison. » — « Il s'agit du linge que vous laissez traîner, répondit Hœgné; il brûlera peut-être comme les draps que tu voyais. » — « Il me semblait qu'un ours était entré, brisait les poteaux ou les secouait si fort avec ses pattes que nous étions tous effrayés. Il nous tenait tous en sa gueule et nous ne pouvions nous dégager; c'était un horrible vacarme. » — « Un orage s'élèvera tout à coup; l'ours blanc que tu voyais, c'est la tempête de l'est. » — « Je voyais un aigle qui traversait la maison d'un bout à l'autre, nous souillant tous de sang; dans ses allures menaçantes, je reconnus celles d'Atlé. C'est un mauvais présage. » — « Quand on rêve d'aigles, il s'agit de bœufs, dit Hœgné; nous en tuons sans cesse, c'est pourquoi tu as vu du sang. Quoi que tu aies pu rêver, les intentions d'Atlé sont loyales. » Ils s'arrêtèrent ici; il faut que toute conversation ait une fin.

242. Au réveil de Gunnar et de Glaumvare, la même scène se renouvela; les mauvais songes de la reine présageaient que, si le roi partait, il ne reviendrait pas. « Je voyais un fleuve rugissant de furie traverser la maison d'un bout à l'autre, renverser les bancs et rompre les jambes aux Giûkungs. Le flot

ne ménageait rien ; ce n'est pas un vain présage. » — « Non, répondit Gunnar ; mais cela signifie que nous traverserons un champ de seigle où coule un fleuve, et que les longues barbes des épis nous piqueront les pieds. » — « Il me semblait que l'on tirait de ta cotte de mailles un glaive ensanglanté (il est triste de raconter un tel songe à son mari), et je te voyais transpercé d'une lance aux deux bouts de laquelle hurlaient des loups. » — « Des roquets nous mordront ; le vol des javelots n'annonce souvent que l'aboyement des chiens. » — « Je voyais une potence à laquelle tu allais être pendu, des serpents te rongeaient tout vif, puis venait la fin du monde. Devine de quoi il s'agit. Des spectres féminins de mauvaise apparence venaient te chercher la nuit et t'entraînaient rapidement vers leurs couches ; je pense que tes déesses protectrices se détournent de toi. » — « Il est difficile d'expliquer tes songes, reprit Hœgné ; bien qu'ils annoncent que nous avons peu de temps à vivre, il ne nous feront pas revenir sur notre décision ; nous n'ajournerons pas notre voyage, puisque nous avons résolu de partir. »

243. Dès qu'il fit jour, les rois se hâtèrent de faire lever tout le monde, malgré les prières des reines. Ils étaient cinq qui devaient partir : Gunnar, Hœgné, ses fils Snævar et Sôlar, et le frère de sa femme, Orkning, leur aimable porte-bouclier. Ils n'avaient avec eux que deux fois plus de serviteurs. C'était mal se précautionner. Ni les parents, ni les proches, ni les sages conseillers, ni les puissants n'approuvèrent Gunnar ; mais il ne pouvait aller contre sa destinée. Au moment de prendre congé de ceux qui étaient réunis dans la salle des libations, il dit de bonne humeur, comme il convient à un roi : « Debout, Fiœrni ; apporte du bon vin dans de grandes cruches et fais circuler de main en main les coupes d'or ; il est possible que ce banquet soit le dernier que nous fassions ensemble. O vieillards à barbe vénérable, si Gunnar succombe, le loup sera maître de l'héritage des Niflungs ; les ours à pelage noir dévoreront les récoltes, et les meutes de chiens seront dans la joie (1). »

(1) C'est une manière poétique de dire que le pays, réduit en désert, ne sera plus fréquenté que par les bêtes sauvages et les chasseurs — La *Vœlsungasaga* paraphrase différemment ce passage : « Si nous périssons, le vieux loup (Atlé) s'emparera de notre or, et l'ours ne se fera pas faute de montrer ses dent aigües. »

244. Avant de partir, les Giûkungs jetèrent dans le Rhin le trésor de Fafni, et depuis cet or n'a jamais été retrouvé. Des hommes distingués firent en pleurant la conduite aux maîtres du pays, aux antagonistes des Hûns. Les reines essayèrent de retenir leurs maris, mais elles ne purent y parvenir. Glaumvare, la femme de Hœgné, dit aux envoyés ce qu'elle avait sur le cœur : « J'ignore de quel retour vous paierez notre hospitalité; mais votre visite est criminelle si elle a de mauvaises suites. » — Vingé répondit par une imprécation où il ne se ménageait pas : « Que les géants m'emportent, s'écria-t-il, si je vous dis un mensonge, et que je sois pendu, si le sauf conduit est violé ! » Bera (ou Kostbera), cette reine au doux caractère, dit aux Giûkungs : « Faites donc un bon voyage, puisque rien ne peut vous retenir ! », et le jeune héritier de Hœgné (1) fit des vœux pour qu'ils revinssent sains et saufs. Hœgné, dans sa sollicitude pour ses proches, leur recommanda de ne pas se décourager, quoi qu'il pût arriver. En se quittant l'on se souhaita mutuellement toute sorte de prospérités, mais avec des chances bien diverses; les voyageurs voient rarement se réaliser les vœux qui les accompagnent au départ !

245. Les braves firent galoper leurs coursiers impatients du frein à travers les montagnes et le Myrkvid inexploré; le sol du Hûnmœrk tremblait sur leur passage à travers les campagnes vertes et déboisées (2). Ils virent le pays d'Atlé et ses hautes tours, où se tenaient des émules de Bikké (des traîtres). Les portes grincèrent fortement lorsque Hœgné les poussa.

246. Vingé dit alors des paroles qu'il aurait mieux fait de garder : « Fuyez cette demeure, s'écria-t-il : il y a danger à y entrer, je vous ferai bientôt brûler; vous allez être massacrés,

(1) Il s'agit évidemment de Giûké, le plus jeune des fils de Hœgné, qui restait à la maison, tandis que ses frères aînés partaient pour le pays d'Atlé. Sauvé grâce à cette circonstance, il vengea plus tard son père et ses frères; car c'est certainement lui qui paraît à la fin du *Poëme d'Atlé* sous le nom de Niflung. Cette désignation un peu vague suffisait, lorsqu'il fut le seul guerrier survivant de sa race.

(2) Le *Poëme d'Atlé* et la *Vœlsungasaga* portent que les Giûkungs firent le voyage par eau. Les reines les accompagnèrent jusqu'au *flœrd* où ils s'embarquèrent. On se regarda mutuellement jusqu'à ce que l'on se quittât, puis on se sépara pour toujours. On se mit à ramer avec tant de force que la moitié de la carène se fendit; ils se penchaient et s'escrimaient avec furie; les estropes des rames s'usèrent, les tolets se brisèrent. On n'attacha même pas le bateau après l'avoir quitté; mais on se mit de suite en selle. Ils chevauchèrent longtemps dans une sombre forêt, et, après l'avoir traversée, ils virent la demeure d'Atlé.

ou bien attendez ici que je vous dresse une potence. Les belles promesses que je vous ai faites cachaient une trahison (1). » Hœgné ne songeait guère à fuir, il ne craignait rien de ce dont on le menaçait : « Ne crois pas nous effrayer, répondit-il ; ce n'est pas si facile ; si tu ajoutes un mot, tu es perdu. » Les Giùkungs frappèrent le traître à coup de haches et ne s'arrêtèrent qu'après l'avoir envoyé chez Hele (Hécate).

247. Atlé buvait du vin dans sa valhalle, dont les murs étaient garnis de bancs et pavoisés de rondelles assemblées, de boucliers blafards et de lances. Des gardes se tenaient dehors pour repousser les Giùkungs, s'ils venaient armés et avec des intentions hostiles. Gudrûne prenait peu de part aux libations. Informée par des esclaves de l'arrivée de ses frères, elle sortit aussitôt de la salle pour aller au-devant d'eux, les salua et les embrassa. Elle leur adressa des paroles sincères, qui devaient être les dernières : « Je croyais pourtant, dit-elle, avoir pris des mesures pour vous détourner de ce voyage ; mais personne ne peut éviter sa destinée : il fallait que vous vinssiez ! Tu es trahi, Gunnar ; quelle force opposeras-tu aux assauts furieux des Hûns ? Dépêche-toi de quitter l'enceinte. Vous auriez mieux fait, mes frères, de vous couvrir de cottes de mailles et de casques garnis d'airain pour venir chez Atlé. Si vous combattiez à cheval, en plein jour, vous feriez pleurer les Nornes sur des cadavres livides ; les vierges guerrières des Hûns sentiraient votre glaive, et c'est pour lui-même qu'Atlé aurait préparé la fosse aux serpents qu'il vous destine. » — « Il est trop tard, ma sœur, pour réunir les Niflungs, répondit Gunnar ; nous sommes trop loin des coteaux du Rhin pour appeler à l'aide nos excellents guerriers. »

248. Les gens d'Atlé se réunirent, endossèrent les cottes de mailles, et, ainsi équipés, ils se rendirent au mur qui les séparait des Niflungs. Irrités de part et d'autre, les adversaires s'invectivaient mutuellement. S'adressant à ses beaux-frères, Atlé leur dit : « Soyez les bienvenus et livrez-moi le trésor de Sigurd, qui m'appartient du chef de Gudrûne. » — « Tu ne le verras jamais, repartit Gunnar ; et, si tu en veux à notre vie, tu auras à faire à des braves qui sauront se défendre. Le grand festin

(1) Voyant que les Giûkungs ne peuvent plus échapper, Vingé les avertit, soit pour se donner le plaisir de voir fuir des braves, soit pour se mettre à l'abri du reproche de trahison.

auquel tu nous a conviés ne sera pas dédaigné des aigles et des loups. » — « Il y a longtemps, reprit Atlé, que je désire vous priver de la vie et de vos richesses, pour venger votre illustre beau-frère et vous punir de l'avoir assassiné. » — « Tu n'es pas plus avancé d'avoir si longtemps couvé ce dessein, puisque tu n'es pas en mesure de l'exécuter. Nous avons envoyé chez Hele l'un de tes serviteurs. »

249. Gudrûne parla avec beaucoup de sagesse pour réconcilier ses frères et son époux; mais tous s'y refusèrent. Des deux côtés on banda les arcs, on décocha des flèches et l'on se couvrit du bouclier. La noble femme, voyant le terrible jeu qu'ils jouaient, prit une résolution énergique; elle se débarrassa de son manteau, arracha ses colliers et les jeta si violemment à terre que les anneaux se brisèrent; puis, endossant une cotte de mailles et saisissant une épée, elle alla d'un pas ferme combattre à côté de ses frères. Il ne faisait pas bon être en butte à ses coups. Elle se battait comme le plus brave guerrier, et tous étaient unanimes à dire que l'on n'avait jamais vu plus vigoureuse résistance. La fille de Giûké abattit deux hommes et frappa un frère d'Atlé d'un coup si bien appliqué qu'il resta boiteux. Elle en blessa un autre si gravement qu'il ne se releva plus, mais s'en alla chez Hele. Sa main ne tremblait pas.

250. On se distingua des deux côtés, mais les exploits des Niflungs éclipsèrent ceux de leurs adversaires. On rapporte qu'ils brandirent l'épée, coupèrent les cottes de mailles et tranchèrent les heaumes jusqu'au moment d'expirer, tant ils étaient braves! La lutte avait duré depuis le matin jusqu'à midi; beaucoup d'hommes étaient tombés; sur le sol inondé de sang, gisaient dix-huit guerriers et, du côté des Giûkungs, il ne restait que Gunnar, Hœgné, les deux fils et le frère de Bera. Le roi Atlé excita les siens à une impétueuse attaque; ils s'avancèrent avec furie, mais ils furent repoussés jusque dans la salle, où se continua le combat. De sa lame tranchante, Hœgné pourfendit sept hommes et il poussa le huitième dans le foyer ardent. Voilà comme un brave doit traiter ses ennemis! Mais resté seul avec son frère, ils furent l'un et l'autre accablés par des forces supérieures, faits prisonniers et chargés de chaînes.

251. Le vainqueur courroucé dit aux captifs : « Voilà un affreux carnage dont vous êtes les auteurs. Nous étions trente vaillants guerriers, il ne reste plus que onze de nous; c'est une

grande perte. De cinq fils que laissa Budlé, deux sont chez Hele, deux gisent blessés à mort et je survis seul. Je suis entré dans une grande famille, je ne veux pas le nier; je me promettais de grands avantages de cette alliance, ma femme me donnait bon espoir, mais elle ne m'a pas rendu heureux; nous avons été rarement d'accord depuis que nous sommes unis. Vous m'avez frustré de mes droits, vous m'avez privé de mes parents et vous êtes cause de la mort de ma sœur (Brynhilde), dont la perte me tient le plus à cœur. » — « De quoi te plains-tu? repartit Gudrûne, c'est toi qui as commencé: tu t'es emparé de ma mère et tu l'as tuée pour avoir ses trésors; tu as fait mourir de faim dans un cachot l'aimable fille de ma sœur. Il m'est doux de t'entendre gémir de tes malheurs, et je rends grâce aux dieux des calamités qui t'affligent! » — « Mes *jarls* (officiers), s'écria le roi, je vous ordonne de faire tous vos efforts pour chagriner cette femme superbe; je veux la voir pleurer, je me réjouirai de l'entendre sangloter. Fendez la poitrine de Hœgné et arrachez-lui le cœur; voilà ce que vous ferez, puis vous attacherez au gibet le féroce Gunnar; serrez fortement les liens et jetez-le aux serpents! » — « Fais comme il te plaira, répondit Hœgné; j'attendrai gaîment et je ferai preuve de courage; j'ai subi des épreuves plus difficiles. Vous avez été tenus en échec tant que nous avons eu toutes nos forces, mais nos blessures sont si graves que nous restons à ta discrétion. »

252. Beité, l'intendant d'Atlé, conseilla de prendre le cœur de Hiallé et d'épargner Hœgné: « L'affaire sera faite, au moins à demi, ajouta-t-il; l'esclave mérite la mort: si longtemps qu'il vive, ce sera toujours un lâche! » Effrayé de ces paroles, le marmiton se hâta de déguerpir. Il se mit à pleurer et se fourra dans tous les coins, maudissant le combat dont il était victime et le mauvais jour, où il allait être séparé de ses pourceaux et privé de son abondante nourriture. S'étant emparés du cuisinier de Budlé, ils approchèrent le couteau; le pauvre esclave se désolait avant de sentir la lame. Il criait que, si l'on épargnait sa vie, il fumerait bien l'enclos et se chargerait des plus rudes travaux; ce serait assez qu'on le laissât respirer. Hœgné fit ce que peu de personnes auraient fait à sa place: il intercéda en faveur de l'esclave: « J'aimerais mieux être égorgé moi-même, dit-il, que d'entendre ces lamentations. » Ils se contentèrent alors de lier l'esclave.

253. Atlé demanda à Gunnar, roi des Gotnes, s'il voulait donner son or pour rançon de sa vie. « Il faut auparavant, répondit-il, que je voie sur ma main le cœur sanglant du fier cavalier (Hœgné). » Ils coupèrent le cœur de Hiallé, le posèrent sur un plateau et le portèrent à Gunnar. « Vous me présentez-là, répondit Gunnar, le cœur du lâche Hiallé. Bien différent de celui du brave Hœgné, il tremble sur le plateau où il est placé; il tremblait deux fois plus dans la poitrine où il était caché. » Les forts guerriers saisirent alors Hœgné; il n'y avait pas moyen de différer plus longtemps. Le joyeux prince savait s'endurcir et supporter les tortures; il ne songeait guère à pleurer, mais il riait pendant qu'on lui coupait le cœur. Tous admirèrent sa force d'âme, qui depuis est toujours restée célèbre. « Cette fois, dit l'illustre Geirniflung (Gunnar), c'est bien le cœur de l'intrépide Hœgné. Bien différent de celui du lâche Hiallé, il tremble peu sur le plateau où il est posé; il tremblait moins encore dans la poitrine où il était enfermé. — Maintenant, Atlé, puisses-tu bien être aussi loin de ma présence que tu l'es des trésors des Niflungs! après la mort de Hœgné, je suis le seul qui sache où ils sont cachés. J'avais toujours des doutes, quand nous étions deux à partager le secret; plus d'appréhension désormais! Je veux que le Rhin rapide conserve le funeste héritage des Niflungs. J'aime mieux que les anneaux de choix brillent dans les eaux bouillonnantes que sur les bras des Hûns!»

254. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, Atlé donna ordre de conduire le prisonnier à la fosse aux serpents. Gudrûne éplorée, entrant dans la salle tumultueuse, essaya de fléchir par ses larmes le roi vainqueur. « Puisse la foi jurée être observée à ton égard, Atlé, s'écria-t-elle, comme tu l'observes à l'égard de mes frères. Tu leur as fait des serments souvent répétés par le soleil du midi, par la montagne où repose le dieu de la victoire (Odin), par l'anneau d'Ullr; tu envoyes pourtant Gunnar au supplice! »

255. Le beau-frère des Giûkungs, entouré de guerriers, partit pour la bruyère avec son prisonnier, et le fit jeter tout vif dans une basse fosse qui grouillait de reptiles. Les mains de Gunnar étaient liées, mais il avait les pieds libres; Gudrûne lui avait envoyé une harpe; tout bouillant de colère, il en toucha avec les doigts de pied et fit résonner les cordes. Il en tira des accords si ravissants que l'on avait rarement entendu mieux

jouer avec les mains. Les femmes pleuraient, les hommes gémissaient. Gunnar poussa l'art si loin que tous les serpents s'endormirent, à l'exception d'une grosse et affreuse vipère, qui rampa vers le prisonnier et lui perça la poitrine jusqu'au cœur. Gunnar espérait qu'Oddrûne, la sœur d'Atlé, lui viendrait en aide. Elle était alors à Hlessey, chez Geirmund, où elle présidait à des libations. Dès qu'elle entendit résonner les accents douloureux, elle ordonna à ses suivantes de préparer la barque, pour aller au secours du prince qui lui était toujours cher. Elle navigua le long de la forêt jusqu'à ce qu'elle vît la demeure d'Atlé (1); mais il était trop tard lorsqu'elle arriva: Gunnar venait de rendre le dernier soupir.

256. Voici le chant que le poëte place dans la bouche de Gunnar (2): « Je sais que ma sœur a été donnée au plus mauvais des hommes, à l'assassin des Niflungs, à Atlé, qui a attiré chez lui ses deux beaux-frères pour les perdre l'un et l'autre. Il remplaça le festin par la lutte et les libations par le carnage. On en parlera jusqu'à la fin du monde; jamais pareille trahison n'avait eu lieu! Qui prétends-tu venger, Atlé? C'est Brynhilde elle-même qui s'est donné la mort, après avoir fait assassiner Sigurd. Est-ce un motif pour faire couler les larmes de Gudrûne? Autrefois, après la mort de notre beau-frère, le corbeau nous a, du haut d'un arbre élevé, prédit nos revers, et Brynhilde, la fille de Budlé, m'annonça que je périrais par la trahison

---

(1) La *Plainte d'Oddrûne*, à laquelle cet épisode est emprunté, ajoute: « Mais alors la mère d'Atlé (puisse-t-elle crever!) s'avança en rampant et perça la poitrine de Gunnar jusqu'au cœur, de sorte que je ne pus sauver l'illustre prince. Souvent je m'étonne d'avoir pu survivre à l'intrépide guerrier, que je croyais aimer comme moi-même. » L'imprécation que prononce Oddrûne, contre la mère d'Atlé, donne à croire qu'elle n'était que sœur consanguine de ce dernier.

(2) Non-seulement ce chant n'est pas du prince à qui l'attribue le manuscrit eddaïque de Gunnar Pálsson, mais il ne paraît même pas avoir fait partie du recueil primitif. En voici les trois premières strophes, qui n'ont pu trouver place dans notre texte:

« 1. Il y a longtemps que Gunnar, fils de Giûké, se prépara à mourir dans la fosse de *Grâbak* (serpent au dos gris). Les pieds du prince étaient libres; mais ses mains serrées avec de durs liens. — 2. Une harpe fut donnée au chef courageux; il fit une chose merveilleuse; avec ses doigts de pied, il fit vibrer les cordes de la harpe et en joua habilement. Cet art n'était exercé que par le royal musicien. — 3. Alors Gunnar chanta, et la harpe parla comme une créature humaine; le cygne ne chante pas plus mélodieusement. Les cordes d'or résonnèrent dans la fosse aux serpents. — 4. Je sais que ma sœur. etc.

d'Atlé. La dernière fois que je partageai la couche de Glaumvare, elle fit de sinistres rêves et me dit : « Ne va pas chez Atlé ; il te veut du mal. Je vois sa lance rougie de ton sang et une potence dressée pour le fils de Giùké. Il m'a semblé que les déesses vous invitaient à leur demeure ; des piéges vous seront tendus. » — Kostbera, la femme de Hœgné, lui dit également que les rûnes étaient corrompues et lui expliqua ses songes. Mais la poitrine de ce héros renfermait un cœur ferme et il n'eut pas peur d'une mort cruelle. Les Nornes ont réglé le sort des fils de Giùké selon la volonté d'Odin. Nul ne peut aller contre le destin, et, quand on doit mourir, il ne faut pas se fier en son courage. Je me réjouis, Atlé, de ce que tu ne puisses t'emparer des anneaux rouges provenant de Hreidmar : depuis que tu as fait arracher le cœur de Hœgné, je suis le seul qui sache où est caché le trésor. Je me réjouis, Atlé, de ce que Hœgné ait subi en riant les tortures que lui infligeaient les fils des Hûns ; le Niflung ne se plaignit pas des supplices et ne s'émut pas d'une mort cruelle. Je me réjouis, Atlé, d'avoir abattu beaucoup de tes hommes les plus vaillants avant de succomber. Notre illustre sœur a mutilé ton frère. Gunnar ne se plaindra pas dans la fosse de Grafvitni et ne sera pas attristé, en se rendant chez le père des peuples (Odin). Le fils de Giùké est fait à la douleur. Gôin me percera jusqu'au cœur, Nidhœgg me rongera les reins, Linn et Lângbak me déchireront le foie avant que je perde ma fermeté d'âme. Gudrûne te punira terriblement, Atlé, de nous avoir trahis : elle te servira pour le repas du soir le cœur de tes petits enfants. Tu boiras dans leur crâne du miœd mêlé de leur sang ; mais ce qui te fera le plus de peine, ce sont les reproches dont t'accablera Gudrûne. Tu ne nous survivras pas longtemps ; tu feras une mauvaise fin pour avoir trahi tes alliés ; tu mérites bien que notre sœur, navrée de douleur, te punisse de tes crimes. Gudrûne, assistée du Niflung, te percera d'une lance. Les flammes joueront dans ta salle avant que tu n'ailles aux Nâstrands pour être livré à Nidhœgg. Voici que Grâbak, Grafvitni, Gôin, Môin, Grafvœllud, Ofni, Svafni, Eitrfani, Nadre, Nidhœgg, Hring, Hœggvarp, et toutes les couleuvres se sont assoupies aux sons de la harpe. La mère d'Atlé est seule éveillée ; elle s'est fait jour jusqu'au fond de ma poitrine ; elle me suce le foie et me ronge les poumons ; je n'ai que peu d'instants à vivre. Arrête-toi, ma harpe : il faut que j'aille habiter la vaste Valhalle ; je boirai avec les

dieux d'excellentes boissons, et je goûterai de Sæhrimni au banquet d'Odin. Le chant de Gunnar est terminé; c'est pour la dernière fois que je réjouis les mortels. Il y aura peu de princes, désormais, qui feront vibrer avec les doigts de pied les cordes sonores de la harpe. »

257. Les deux Giûkungs périrent prématurément, mais ils laissèrent derrière eux le souvenir de leurs grandes actions.

258. Après la mort de Gunnar, Atlé fit galoper vers sa demeure ses fiers coursiers; la cour retentit du piétinement des chevaux et du chant des guerriers qui revenaient de la bruyère. Gudrûne sortit à la rencontre du roi pour lui présenter une coupe d'or, comme elle le devait. Atlé croyait avoir gagné une grande victoire; il dit à Gudrûne pour la chagriner et pour se glorifier: « Tu as perdu tes chers frères ce matin, et tu en es en partie cause. » — « Tu te réjouis, Atlé, au souvenir de ces massacres, répondit-elle; mais tu t'en repentiras, lorsque tu verras les suites. Tout ira mal pour toi, à moins que je ne meure. » — « J'y veux mettre ordre, et je te propose un parti deux fois meilleur: c'est d'accepter une composition. » — « Je la refuse; n'espère rien de ce côté; j'ai autrefois rompu (avec ma famille) pour de moindres griefs. Si j'étais déjà mal disposée à ton égard, ce sera bien pis désormais. J'ai tout supporté avec patience, tant que Hœgné a vécu; nous avions été élevés dans la même maison, nous étions compagnons de jeu et nous avions grandis au bocage, choyés ensemble par notre mère et ornés d'or et de colliers; rien ne me consolera de la perte de mon frère. » — « Souvent nous repoussons le bien, reprit Atlé; pour adoucir ton chagrin, je te donnerai des esclaves, de beaux joyaux, de l'argent blanc comme neige, autant que tu en voudras. » — « Tu ne peux rien faire qui me soit agréable. La violence des hommes empire souvent la condition des femmes! les fruits tombent aux pieds si les rameaux sèchent, et l'arbre commence à pencher lorsque l'on en coupe les racines. Tous mes parents sont morts et tu restes l'unique maître, Atlé. L'arrangement que je veux accepter, c'est que nous préparions un repas funèbre, toi pour tes parents, moi pour les miens. »

259. Bien que navrée de douleur, la reine fit semblant d'être gaie; assez astucieuse pour parler contre sa pensée, elle se fit douce de parole. Atlé se laissait facilement persuader; il fut

assez imprudent pour se laisser prendre à ces apparences, sous lesquelles perçait pourtant la duplicité. On prépara des mets et des boissons avec une grande profusion. Gudrûne n'épargna rien; elle sema l'or, elle distribua les anneaux rutilants aux serviteurs et fit circuler le métal brillant, pendant que ses projets murissaient.

260. Une nuit, le roi éveilla Gudrûne, encore toute attristée de la mort de ses parents. « Les Nornes viennent, dit-il, de m'envoyer un songe dont je voudrais avoir l'explication. Il me semblait, Gudrûne, que tu me transperçais d'un glaive empoisonné. » — « Lorsque l'on rêve de fer, répondit la reine, il s'agit de feu et de colère féminine, d'orgueil et de volupté; je brûlerai ton mal, je te soulagerai, je te guérirai, quoique tu me sois odieux. » — « Je voyais abattu dans l'enclos les rejetons que je voulais élever, continua Atlé. Déracinés, souillés de sang, servis sur la table, ils m'étaient offerts comme mets. — Je croyais voir mes éperviers affamés s'envoler de dessus mon bras vers le triste séjour (les enfers); plein de tristesse, je mangeais avec du miel leur cœur gonflé de sang. — Mes deux petits chiens s'échappaient de ma main et aboyaient d'un ton lamentable; leur corps tombait en corruption, et il fallait malgré moi manger de cette chair. » — « Tes songes contiennent de funestes présages qui seront accomplis, dit Gudrûne; nos fils périront et beaucoup de malheurs nous attendent. » Depuis, Atlé n'osait plus reposer tranquillement dans son lit.

261. Hœgné avait laissé un fils (Giûké), qui nourrissait une grande haine contre Atlé. Il fit part de ses sentiments à Gudrûne et lui dit qu'il voulait venger son père; elle l'encouragea, s'entendit avec lui et dit que ce serait un grand bonheur, s'ils pouvaient accomplir ce projet. Exaspérée par le supplice de ses frères, la magnanime fille de Giûké devint cruelle jusqu'à détruire ses propres enfants!

262. Le soir du repas funèbre, elle saisit Erp et Eitil, qui couraient et jouaient autour des bancs. Effrayés, mais retenant leurs larmes, ils se pressèrent sur le sein de leur mère et lui demandèrent ce qu'elle voulait faire d'eux. « Ne vous en inquiétez pas, répondit-elle; je vais vous tuer tous les deux : il y a longtemps que j'ai envie de vous préserver des infirmités de l'âge. » — « Immole tes enfants, si tel est ton désir, reprirent-ils : personne ne peut t'en empêcher; mais c'est une

honte pour toi! » Gudrûne fit ce qu'elle avait décidé; elle les mit sur le billot et les égorgea tous deux (1).

263. Les coupes remplies de vin résonnèrent, lorsque les Hûns se réunirent dans la salle du festin et que les guerriers à longue barbe entrèrent un à un. Bien que navrée, la reine au beau visage s'avança pour offrir aux convives des mets et des boissons. Atlé buvait et mangeait sans se douter de rien. Quand il eut fait de copieuses libations, il vint à demander où jouaient ses enfants, qu'il ne les voyait nulle part. « N'appelle plus sur tes genoux Erp et Eitil pour les faire boire, lui répondit Gudrûne; tu ne les verras plus distribuer de l'or sur le siège du milieu, ni emmancher de piques, ni tondre de crinières, ni conduire de chevaux. Il n'y aura plus de joie pour toi, lorsque tu sauras tout. Je ne veux rien te cacher. Tu m'as causé un cruel chagrin en faisant périr mes frères; j'ai rarement dormi depuis qu'ils sont morts. C'était un matin que tu m'as fait un récit navrant de leur supplice; je ne l'ai pas oublié et je veux t'en faire un pareil ce soir : tes enfants ont fini comme tu le désirais le moins; c'est dans leur propre crâne que tu as bu des liqueurs mêlées de leur sang; leur cœur, je l'ai fait rôtir à la broche, et je te l'ai servi dans une sauce au miel, comme de la chair de veau; j'ai pensé qu'un guerrier de ton espèce se repaîtrait volontiers de chair humaine! C'est toi seul en effet qui as mangé tous ces mets; tu n'en as rien laissé. Avec quel appétit tu y revenais et comme tu jouais des mâchoires! J'ai accompli ma tâche et je n'en suis pas plus fière. »

264. Des clameurs s'élevèrent sur les bancs; les chants cessèrent, et tous les fils des Hûns pleurèrent à l'exception de Gudrûne au cœur d'ours, qui ne pleura ni ses frères ni les doux et tendres enfants qu'elle avait eus d'Atlé. « Quelle scélératesse, Gudrûne, s'écria Atlé, de m'avoir servi ces mets et d'avoir mêlé à ma boisson le sang de tes enfants! Saigner ceux à qui tu devais protection! Tu ne cesses de me frapper coup sur coup. » — « Je veux encore t'ôter la vie : on ne saurait faire trop de mal à un misérable de ton espèce. Tu t'es rendu coupable d'un forfait dont il n'y a pas d'exemple au monde, et tu viens encore de l'augmenter en mangeant de la chair hu-

(1) La nouvelle Edda ajoute que Gudrûne fit revêtir d'or et d'argent les deux crânes pour les convertir en coupes.

maine, à ton repas funèbre ! » — « Si l'on te jettait dans les flammes, après t'avoir lapidée, abominable femme, tu n'aurais que ce que tu mérites ! » — « Prends garde d'être brûlé toi-même ! pour moi, je mourrai d'une plus belle mort et j'irai dans une autre lumière. » Ces époux échangeaient des paroles de haine et s'accablaient mutuellement d'injures, sans en être plus heureux.

265. Appesanti par la boisson, Atlé se laissa gagner par le sommeil, mais il fut réveillé en sursaut par les coups mortels que lui portèrent Gudrûne et le Niflung, fils de Hœgné. Il sentit de suite qu'il était inutile de bander la blessure. « Dites en toute sincérité, demanda-t-il, qui a tué le fils de Budlé ? Je suis fort mal traité ; il n'y a pas d'espoir d'en guérir. » — « Je ne te le cacherai pas, répondit la fille de Grimhilde ; sache que c'est moi et le fils de Hœgné, qui t'avons frappé à mort. » — « Il est odieux, Gudrûne, de trahir l'ami qui se fie en vous ; tu ne devais pas me tuer, quand même tu aurais eu des griefs, car je t'ai épousée du consentement de tes parents. Tu étais restée veuve, on te disait violente ; j'ai éprouvé que c'était la vérité. Tu es venue à ma demeure suivie d'un grand cortége ; tout était en fête sur notre passage ; les hommes illustres déployaient un grand luxe. On voyait un grand nombre de bœufs, nous en avons mangé beaucoup ; il y avait de tout à profusion et beaucoup de gens en profitèrent. Je t'ai donné en douaire de grandes richesses, trente esclaves et sept (selon la *Vœlsungasaga* vingt) bonnes suivantes. C'était déjà raisonnable ; il y avait encore plus d'argent. Tu as regardé comme rien la possession des pays que Budlé m'a laissé ; tu as si bien travaillé en dessous, que je n'ai pas obtenu ma part du trésor de Fafni ; tu as souvent fait pleurer ta belle-mère. Depuis que tu es ici, je n'ai pas vu un de nos serviteurs qui fût content. » — « C'est faux, Atlé, quoique je m'en soucie peu. J'ai souvent eu des chagrins et tu les as bien aggravés. Il y a eu sans cesse des querelles dans ta maison ; les parents et les amis se battaient ensemble, et chacun se défiait de son voisin. Tout autre était ma condition avec Sigurd. Nous étions trois frères et sœurs qui passions pour invincibles. Nous allions en expédition avec Sigurd ; chacun de nous gouvernait son navire. Nous marchions au hasard jusqu'à ce que nous fussions dans les pays de l'est ; là, nous commencions par tuer le roi et nous emparer du pays ; les

chefs frappés de terreur se soumettaient ; nous relevions du bannissement ceux qui nons paraissaient innocents et nous rendions riches ceux qui n'avaient rien. Mais le prince hûnesque périt et ma fortune déclina. C'était un grand chagrin pour une jeune femme de rester veuve ; mais un malheur plus grand encore de venir dans la maison d'Atlé, après avoir été la femme d'un héros. Car je n'ai pas entendu dire que tu sois revenu d'un combat où tu aies fait triompher ta cause et vaincu tes adversaires. Tu voulais toujours céder et ne jamais résister. »

266. Gudrûne détacha les chiens et éveilla ses serviteurs, puis elle ferma les portes, mit le feu à la maison et livra aux flammes tous ceux qui restaient dedans. Voilà comme elle se vengea de ceux qui avaient pris part au meurtre de ses frères. Les vieilles poutres tombaient, les magasins brûlaient, le pavillon des Budlungs fumait. Les vierges à bouclier (amazones) se jetèrent dans les flammes et les guerriers s'entretuèrent pour ne pas être brûlés vifs (1).

267. Ce récit est assez rempli. Jamais femme n'a endossé la cotte de mailles pour venger ses frères à l'exemple de Gudrûne, qui fit périr trois princes. Heureux qui engendrera des enfants aussi héroïques que ceux de Giùké ! leurs exploits seront répétés dans tous les pays, aussi longtemps que des hommes parleront.

Chapitre VIII.

FIN DE GUDRUNE ET DE SES ENFANTS.

268. Après ces événements, Gudrûne descendit vers le rivage, mit des pierres dans le pan de sa robe et se jeta à l'eau pour se noyer ; mais son jour n'était pas venu : elle ne put aller à fond ; portée par les flots, elle fut jetée de l'autre côté du

---

(1) Nous avons préféré la version du *Chant sur Atlé*, qui répond mieux à l'idée que nous nous formons des anciens Germains Le *Poëme sur Atlé* continue l'entretien en ces termes : « Tu mens, Gudrûne et cela n'améliorera ni ton sort ni le mien.

golfe sur le rivage du royaume de Jônakr. Ce roi puissant, l'ayant vue, la recueillit et la prit pour épouse. Il naquit de cette union trois fils, nommés Sœrlé, Hamdi et Erp, qui tous, de même que Gunnar, Hœgné et les autres Niflungs, avaient des cheveux noirs comme le plumage du corbeau.

269. Là fut élevée Svanhilde, fille de Sigurd *Svein* (le viril), qui était la plus belle de toutes les femmes. Le roi Jœrmunrek le puissant (*var.* Jormunrek et Ermenrek), qui avait entendu parler de sa beauté, la désira pour épouse. Il manda son fils Randvè : « Tu vas te rendre, lui dit-il, avec mon conseiller Bikké vers le roi Jônakr, chez qui est élevée la fille de Sigurd Fafnisbané; j'ai entendu dire que c'était la plus belle des jeunes filles sous le soleil, et je veux que tu ailles, en mon nom, la demander en mariage. » — « C'est mon devoir d'exécuter tes ordres, » répondit Randvè.

270. Après s'être préparés à voyager honorablement, ils se mirent en route. Arrivés chez Jônakr, ils virent Svanhilde, dont ils admirèrent la beauté. Randvè alla trouver le roi et lui dit : « Le roi Jœrmunrek vous offre son alliance; il a entendu parler de Svanhilde et la demande pour femme; elle peut être sûre que jamais roi plus puissant ne recherchera sa main. » Le roi répondit que c'était en effet un brillant parti; mais Gudrûne remarqua qu'il ne fallait pas compter sur la fortune et qu'elle craignait de se voir encore frustrée. Le mariage fut néanmoins résolu d'après l'avis de Jònakr. Svanhilde s'embarqua donc avec un cortége convenable. Elle était assise sur le tillac près de Randvè. Bikké suggéra que Randvè, en sa qualité de jeune homme, eût mieux convenu pour mari que Jœrmunrek, alors très-âgé. Les jeunes gens furent de cet avis et se parlèrent amicalement.

271. Lorsque l'on fut débarqué, Bikké alla trouver son maître : « Seigneur, lui dit-il, il faut que tu saches ce qui s'est passé, quoique ce soit épineux à conter : ton fils a gagné l'amour

---

C'en est fait de moi. Par bonté, pourvois à mes funérailles de manière à nous faire honneur à tous deux. » — « Je me procurerai un bateau et un cercueil peint ; j'envelopperai ton corps de toile cirée pour le mieux conserver, et je ferai tout ce qu'il faut, comme si nous étions amis. » Atlé n'était plus qu'un cadavre ; les cris de ses parents augmentèrent. La noble femme fit tout ce qu'elle avait promis. » La *Vœlsungasaga* reproduit les deux versions l'une à la suite de l'autre.

de Svanhilde qui est devenue sa concubine ; cette trahison ne doit pas demeurer impunie. » Bikké avait déjà donné beaucoup de mauvais conseils au roi, qui les avait écoutés ; celui-ci fut également suivi. Jœrmunrek, emporté par la colère, ordonna de pendre son fils. Pendant qu'on le traînait à la potence, Randvè prit un épervier, lui arracha toutes les plumes et le fit porter à son père. Quand le roi vit l'oiseau déplumé et incapable de voler, il se prit à réfléchir que, vieux et privé de son fils, il restait nu et dépouillé comme l'épervier. Il donna des ordres pour que Randvè fût détaché du gibet ; mais Bikké avait pris ses mesures de telle façon que le jeune homme était déjà mort.

272. Il excita de nouveau le roi contre Svanhilde : « Il n'est personne, dit-il, à qui tu doives plus en vouloir ; fais-la périr avec ignominie. » Jœrmunrek approuva ce conseil. En revenant de la chasse, il trouva la reine occupée à laver sa chevelure ; par son ordre, les cavaliers qui l'accompagnaient lâchèrent la bride à leurs coursiers et les lancèrent sur Svanhilde. Mais fascinés par l'éclat de ses yeux, les chevaux passèrent dessus sans lui faire de mal. Ce que voyant, Bikké la fit lier et étendre à la porte du château, la tête couverte d'une peau. Les chevaux n'hésitèrent plus à la fouler aux pieds et ils l'écrasèrent.

273. Lorque Gudrûne apprit la mort de Svanhilde, dans sa profonde affliction, elle adressa à ses fils des paroles acerbes, pour les exciter à venger leur sœur : « Comment pouvez-vous rester assis et passer votre vie à dormir ? N'avez-vous pas honte de tenir de gais propos, lorsque Jœrmunrek a fait écraser votre jeune sœur sur le grand chemin par des chevaux gotnesques, blancs, noirs et gris ? Vous ne ressemblez guère à Gunnar, et vous ne tenez pas du vaillant Hœgné : vous ne seriez pas sans venger votre sœur, si vous aviez le courage des Giûkungs ou l'âme forte des rois des Hûns (les Vœlsungs). » — « Tu vantais moins Hœgné, lui répondit le fier Hamdi, lorsque Sigurd fut assassiné et que tu entendis le rire des meurtriers (1). » — « Vous êtes les uniques rejetons de ma race, continua Gudrûne ;

(1) L'*Excitation de Gudrûne*, le *Poëme sur Hamdi*, et la *Vœlsungasaga*, qui nous fournissent les éléments de ce chapitre, admettent que Sigurd fut tué dans son lit, où il était endormi à côté de Gudrûne ; comme cette version était en contradiction avec celle que nous avons préférée (A 209), il nous a fallu tronquer le texte de nos trois sources combinées dont voici le contenu : « Tu ne louais pas tant la valeur de

je reste seule, comme le tremble dans la forêt; privée de mes parents comme le pin de ses branches, je suis dépourvue de joie, comme l'arbre dépouillé de feuilles, lorsque l'orage souffle par un jour de chaleur. » — « Si tu ne t'étais pas tant hâtée, repartit Hamdi, de tirer de la mort de tes frères une vengeance atroce et terrible, en égorgeant tes propres fils, nous pourrions, de concert avec eux, punir Jœrmunrek du meurtre de notre jeune sœur. Tu voulais affliger Atlé en faisant mourir Erp et Eitil, mais c'est à toi que tu faisais le plus de mal; quand on frappe mortellement les autres du glaive acéré, il faut prendre garde de se blesser soi-même. » Sœrlé avait plus de sagesse : « Je ne veux pas me disputer avec ma mère, dit-il. Les mots semblent vous manquer à l'un et à l'autre. Que veux-tu dire, Gudrûne, quelles sont les paroles que les sanglots t'empêchent de proférer? » — « Je veux, répondit-elle, que vous ôtiez la vie à Jœrmunrek! » — « Puisque tu nous excites au combat, répondirent-ils, apporte-nous les armes précieuses des rois des Hûns! »

274. Gudrûne satisfaite alla remplir de grandes coupes qu'elle fit vider à ses fils; puis elle ouvrit les armoires où étaient renfermés les casques royaux, et elle choisit de larges cottes de mailles, que le fer ne pouvait mordre. Elle conseilla à ses fils de se glisser, pendant la nuit, près de Jœrmunrek, et de l'assaillir pendant son sommeil. Sœrlé et Hamdi devaient lui couper les bras et les jambes, Erp, la tête. Elle les engagea à prendre garde aux pierres : s'ils négligeaient de suivre ce conseil, ils s'en trouveraient mal.

275. Les braves montèrent à cheval. Le fier Hamdi prit la parole : « Pleure tes frères et tes doux enfants, et tes parents qui sont morts, dit-il à Gudrûne; tu nous pleureras bientôt l'un et l'autre; voués à la mort sur nos coursiers, nous périrons au loin, et nous reviendrons voir notre mère, lorsqu'elle fera des libations funéraires en mémoire de Svanhilde et de ses fils étendus dans le Godthiod. »

Gunnar et de Hœgné, répondit le fier Hamdi, lorsqu'ils éveillèrent Sigurd de son sommeil, et qu'assise sur ta couche tu entendis les éclats de rire des meurtriers. Tes coussins blancs et bleus, œuvre des *Vœlunds* (artistes), étaient rougis du sang de ton époux. Sigurd périt alors, et, penchée sur le cadavre, tu n'étais pas de joyeuse humeur. Voilà ce qu'a fait Gunnar. »

276. Sœrlé et Hamdi partirent furieux ; traversant des plateaux marécageux, sur des chevaux du pays des Hûns, ils trouvèrent en route le noble Erp, qui les plaisanta du haut de son coursier : « Inutile de montrer le chemin aux lâches, » leur cria-t-il dans cette course rapide. Ils le qualifièrent durement de bâtard. « A quoi ce petit noireau peut-il nous être utile ? » demandèrent-ils. Leur frère consanguin (1) répondit qu'il pourrait leur rendre le même service que le pied rend au pied ou la main à la main. Mais ils nièrent que l'un de ces membres pût prêter secours à l'autre. Ils étaient très-irrités contre leur mère dont les paroles provocatrices les avaient décidés à partir ; et, pour la mortifier le plus possible, ils tuèrent Erp, qu'elle chérissait le plus ; ils diminuaient leurs forces du tiers, en faisant mordre la poussière à leur compagnon.

277. Ils continuèrent leur route ; peu après, Hamdi fit un faux pas et il s'appuya sur les mains : « Eh mais, dit-il, le bras a prêté secours au pied ! mieux vaudrait que notre frère vécut encore ! » Sœrlé trébucha à son tour ; l'un de ses pieds glissa, mais il resta debout sur l'autre : « Erp a dit la vérité, s'écria-t-il ; je serais tombé, si je n'avais pas eu deux pieds. » Ils avouèrent qu'ils avaient mal agi envers leur frère. Ces fils des dieux secouèrent leurs manteaux, attachèrent leurs glaives, et se vêtirent d'étoffes précieuses. Le chemin allait tout droit ; ils trouvèrent, dans un funeste sentier, le beau-fils de leur sœur (Randvè) blessé sur la froide potence, à l'ouest des habitations. Les cris des grues retentissaient continuellement ; il ne faisait pas bon s'arrêter là.

278. Les salles de Jœrmunrek retentissaient de chants ; les convives étaient animés par les boissons, et l'on n'entendit pas les chevaux, avant que le guerrier courageux (la vedette) ne sonnât de la trompe. On alla dire au roi que des hommes couverts de casques étaient en vue. « Prenez vos mesures, lui dit-on ; voici les hommes puissants dont vous avec fait écraser

(1) *Sundrmœdri* signifie proprement : né d'une autre mère, ce qui revient à dire frère consanguin. L'annotateur de l'*Excitation de Gudrûne*, et l'*Edda prosaique*, ainsi que la *Vœlsungasaga*, disent pourtant que Sœrlé, Hamdi et Erp étaient fils de Jônakr et de Gudrûne, et plus loin le *Poëme sur Hamdi* (Str. 22) les appelle fils de Giûké. On ne peut donc s'expliquer les qualifications de bâtard et de frère consanguin, puisqu'ils étaient tous trois frères germains.

la sœur ! (1) » Jœrmunrek se mit à rire et passa la main dans sa barbe ; il était aux prises avec le vin ; secouant sa chevelure noire et, les yeux fixés sur son bouclier blanc, il fit tourner dans sa main la coupe d'or. « Je me tiendrais heureux, s'écria-t-il, de voir dans mes salles Hamdi et Sœrlé ; je lierais avec des cordes d'arc, et je suspendrais à la potence les bons fils de Giûké. » Du haut des degrés où elle était assise, Hrôdrglœd dit à son parent : « Tu parles ainsi, parce qu'ils ont entrepris l'impossible. Deux hommes seuls peuvent-ils prendre ou massacrer mille Gotnes enfermés dans une haute forteresse ? »

279. Le combat s'engagea dans la salle ; les coupes de bière furent brisées ; les guerriers gisaient dans le sang qui avait jailli de la poitrine des Gotnes. Hamdi coupa les mains, et Sœrlé les pieds de Jœrmunrek. Hamdi le magnanime lui dit alors : « Tu as souhaité de voir dans ta forteresse les frères de Svanhilde ; es-tu satisfait maintenant que tes mains et tes pieds grillent dans le foyer ardent ? Ta tête serait aussi coupée, si Erp notre frère vivait encore ; mais nous avons tué en route le courageux guerrier, à ton instigation, Sœrlé ; tu as mal fait d'ouvrir la bouche, car il en sort souvent de mauvais conseils. » — « Tu as assez de courage, Hamdi, si tu avais seulement autant d'esprit ! Il manque beaucoup à l'homme qui n'a pas l'intelligence. Ce sont les nornes qui nous ont excités à tuer cet homme intrépide dont la vie devait nous être sacrée. Nous ne devions pas nous attaquer mutuellement comme font les loups dans le désert. »

280. Vint un vieillard qui n'avait qu'un œil ; c'était le roi des dieux ; il rugit comme l'ours en disant : « Lapidez les fils de Jônakr, puisque ni les javelots, ni les épées, ni tout autre fer, ne mordent sur leur armure. » — « Nous avons bien combattu, chantèrent les deux frères ; debout sur les cadavres des Gotnes que nos épées ont abattus, nous sommes comme l'aigle sur la

(1) D'après l'*Edda prosaique*, les deux frères « surprirent de nuit Jœrmunrek endormi et lui coupèrent les membres. Les cris du roi réveillèrent ses gardes. « La tête serait aussi coupée, si Erp eût été avec nous ! » s'écria Hamdi. Les gardes accoururent et se jetèrent sur les deux assaillants ; mais les armes ne voulaient pas mordre, alors Jœrmunrek leur cria de lancer des pierres sur Sœrlé et Hamdi. Ceux-ci furent accablés et succombèrent en ce lieu. La postérité de Giûké s'éteignit complétement avec eux. » (*Skaldskaparmâl*, chap. XLII.) Le poète Bragé l'ancien a suivi la même version.

branche. Que nous périssions tôt au tard, nous avons acquis de la gloire. Nul ne vit un soir de plus que les nornes ne lui accordent. » Sœrlé succomba au pignon de la salle, mais Hamdi s'affaissa derrière la maison.

281. En apprenant ces nouveaux revers, Gudrûne éplorée alla s'asseoir dans sa chambre et fit le triste récit de ses nombreux malheurs : « J'ai connu trois foyers, dit-elle, j'ai habité la maison des trois maris ; Sigurd était le meilleur, mais mes frères l'ont assassiné ; je ne pouvais chercher de consolation dans la vengeance ; au contraire, mes parents aggravèrent ma douleur en me mariant avec Atlé. Lorsque celui-ci eut fait périr mes frères, je n'eus pas de soulagement avant d'avoir conduit à l'écart mes cruels enfants et d'avoir coupé la tête à ces Niflungs. Furieuse contre les Nornes, je gagnai le rivage pour mettre fin à leurs persécutions. Les hautes vagues ne m'engloutirent pas, mais elles me portèrent vers le rivage où je montai pour vivre encore. J'entrai pour la troisième fois dans la couche d'un roi ; j'espérais être plus heureuse avec Jônakr. Je lui donnai des fils, mais, de tous mes enfants, ma fille Svanhilde était celle que j'aimais le mieux. Elle était entourée de suivantes et brillait dans ma salle, comme un beau rayon de soleil. Je la parai d'or et d'étoffes précieuses pour la marier dans le Godthiod ; ce fut une cruelle douleur pour moi, lorsque les chevaux foulèrent aux pieds dans la bourbe sa brillante chevelure ; j'éprouvai aussi de grands chagrins, lorsque Sigurd fut assassiné sans gloire (1), lorsque les serpents reluisants rongèrent la poitrine de Gunnar, et que l'intrépide Hœgné se vit arracher le cœur de son vivant. Je me rappelle une foule de douleurs, une multitude de calamités. — Te souviens-tu, Sigurd, de ce que nous disions assis sur notre lit : tu devais après ta mort venir me chercher, et moi, quitter ce monde pour te suivre chez Hele. Dirige ici le cheval noir, viens sur le coursier rapide ; il n'y a plus ici ni fils ni fille pour donner de la joie à Gudrûne. Et vous, jarls (chefs), dressez un bûcher de chêne, élevez-le très-haut sous le ciel ; que les flammes consument cette poitrine remplie de douleurs et fondent mes chagrins ! »

(1) Le texte, qui suit une version différente de celle que nous avons adoptée pour la mort de Sigurd, ajoute qu'il périt dans son lit.

282. Puisse le récit de ces infortunes soulager le cœur des chefs et diminuer la tristesse des nobles femmes !

Chapitre IX.

APPENDICE : ASLAUG.

283. A la suite de sa seconde entrevue avec Sigurd, Brynhilde avait donné le jour à une fille qui fut nommée Aslaug. Lors de son mariage avec Gunnar, elle chargea Heimi, son père nourricier, d'élever l'enfant. Aslaug, âgée de trois hivers, était encore dans les Hlymdals, au temps de la mort de ses parents. Dans la crainte que les Giûkungs ne missent à mort la fille de Sigurd, Heimi fit faire une harpe assez grande pour cacher, dans la boîte, Aslaug avec beaucoup d'étoffes précieuses et de joyaux d'or et d'argent, puis il quitta les Hlymdals et traversa bien des contrées, jusqu'à ce qu'il arrivât dans les pays septentrionaux.

284. La harpe était disposée avec tant d'art que l'on pouvait la démonter et la remonter à volonté. Lorsque Heimi rencontrait une cascade éloignée des habitations, il tirait la petite fille de la boîte pour la laver. Il la nourrissait d'un oignon si nutritif, qu'il suffisait d'en manger pour n'avoir pas besoin d'autres aliments. Lorsque l'enfant criait, Heimi la faisait taire en jouant de la harpe, car il possédait tous les talents qui étaient en honneur de son temps.

285. Arrivé à Spângarheide en Norvége, il trouva une petite maison, où demeuraient seuls un vieillard nommé Aké et sa femme Grima. Ce jour-là le mari était au bois, et il n'y avait que la vieille à la maison ; elle salua le voyageur en lui demandant qui il était. Heimi s'étant donné pour un mendiant qui cherchait un gîte, elle lui dit que la maison n'était pas tellement encombrée, qu'il n'y eût de la place pour le recevoir, s'il voulait s'y arrêter. Il la pria de faire du feu et de lui montrer un endroit où il pût se reposer. Après avoir allumé le feu, la

vieille se mit à causer; elle jetait sans cesse des coups d'œil sur la harpe que Heimi avait posée sur le banc à côté de lui, car elle voyait passer le coin d'un tissu de prix; elle remarqua aussi un anneau d'or qui brillait sous les haillons du mendiant. Après s'être chauffé, celui-ci mangea, puis demanda à être conduit à l'endroit où il devait passer la nuit. Elle lui dit qu'il dormirait mieux partout ailleurs que dans la chambre, parce qu'elle parlait beaucoup avec son mari, lorsqu'il rentrait. Heimi la pria de faire comme elle l'entendrait. Elle le mena donc dans une grange, lui dit de se faire un lit et lui souhaita bon sommeil, puis elle retourna à ses occupations. Heimi se coucha après avoir placé la harpe à ses côtés.

286. A son retour le soir, Aké harassé de fatigue, ne trouvant rien de prêt, manifesta son mécontentement; il s'écria qu'il était bien malheureux de travailler tout le jour au-dessus de ses forces, tandis que sa femme ne voulait rien faire d'utile. « Ne te fâche pas, mon vieux, lui dit-elle, car il est possible que tu aies à faire sous peu une besogne dont l'exécution nous rendra riches pour le reste de nos jours. » — « De quoi s'agit-il? » demanda le vieillard. — « Un étranger est venu coucher à la maison, répondit Grima; je crois qu'il a de grandes richesses avec lui. Il a dû être un fort gaillard, mais il est affaibli par l'âge et accablé de fatigue et de sommeil. » — « Je ne suis pas d'avis de trahir les rares passants qui viennent nous visiter. » — « Pourquoi veux-tu rester dans une si basse condition que tout paraisse grand à tes yeux? Choisis entre ces deux partis : ou bien tu tueras le voyageur, ou bien je le prendrai pour mari et je te mettrai à la porte. Si je te rapportais les paroles qu'il m'a adressées! mais tu t'inquiéterais sans doute fort peu de ses tentatives de séduction, et il vaut mieux pour moi que je lui cède et que je te chasse ou te tue, si tu ne fais pas comme je veux. »

287. Ce vieillard était sous la puissance de sa femme, elle fit tant qu'il finit par lui obéir. Ayant affilé sa hache, il se fit conduire à l'endroit où le voyageur ronflait bien fort. Grima conseilla à son mari de s'enfuir le plus vite possible, dès qu'il aurait frappé, « car tu ne pourras lutter contre l'étranger, ajouta-t-elle, s'il met la main sur toi. » Cependant elle prit la harpe et se retira.

288. Aké s'approcha de Heimi, lui asséna un coup si violent

que la hache lui échappa, puis il s'enfuit à toutes jambes. Heimi s'éveilla, mais c'en était fait de lui; il se débattit si fort dans l'agonie, que le sol tremblait sous les poteaux ébranlés et que la maison s'écroula. C'est ainsi que mourut Heimi.

289. Retourné vers sa femme, le vieillard lui conta ce qui s'était passé. « Mais, ajouta-t-il, l'issue m'a longtemps paru incertaine, car cet homme était un terrible champion ; j'espère néanmoins qu'il est maintenant chez Hele. » Après l'avoir remercié de son œuvre, la vieille continua : « Je compte que nous sommes maintenant assez riches; voyons si j'ai deviné juste. » Ils allumèrent du feu. Grima s'efforça d'ouvrir la boîte de la harpe, mais, comme elle n'en connaissait pas la manière, il fallut la briser. Elle découvrit alors, à côté de beaucoup de choses précieuses, une petite fille si jolie qu'elle n'avait jamais vu la pareille. « Il arrive souvent, s'écria-t-elle, que la trahison a de mauvaises suites; voilà que cet enfant nous reste sur les bras ! » — « Ce n'est pas ce que j'attendais, répliqua l'homme; il ne faut pourtant pas se plaindre. » Il demanda à la petite fille quelle était sa famille, mais elle ne répondit pas plus que si elle n'eût pas su parler. « Ce que je craignais est arrivé, reprit le vieillard; nous avons commis un grand crime pour n'en retirer que confusion. Comment élèverons-nous cet enfant? » — « Nous la nommerons Krâka, comme ma mère, répondit la vieille, et nous la ferons passer pour notre fille. » — « Mais personne ne voudra nous croire. Il n'est pas vraisemblable que cette belle enfant soit née d'un si vilain couple que nous. » — « Qui sait? On pensera peut-être que j'ai été très-jolie dans ma jeunesse. D'ailleurs, voici ce que je ferai pour donner plus de vraisemblance à notre assertion : après avoir rasé la tête de la petite, je l'enduirai de poix, afin que les cheveux mettent longtemps à repousser. Avec une coiffure rabattue et des haillons, elle ne différera pas beaucoup de nous. De plus nous l'occuperons aux plus vils travaux. » Ce qui fut dit, fut fait : Aslaug fut élevée dans l'indigence, et passait pour muette parce qu'elle ne répondait jamais.

290. Ragnar Lodbrok, qui régnait alors en Danemark, venait de perdre la reine Thora Borgarhiort; il en fut si affligé, qu'il dut partir pour une expédition, afin de se distraire. Il fit voile pour la Norvége, où il avait beaucoup de parents et d'amis qu'il se proposait de visiter. Un soir, il conduisit ses navires

dans un petit port, situé non loin de la maison de Spångarheide, et il y passa la nuit. Le lendemain matin, lorsque les matelots descendirent à terre pour faire du pain, ils se rendirent à la maison. Trouvant une vieille femme, ils lui demandèrent si elle était la maîtresse du logis et comment elle se nommait. « Mon nom est peu commun, répondit-elle ; car je m'appelle Grima, mais à votre tour qui êtes-vous ? » — « Nous sommes, répliquèrent-ils, les gens de Ragnar Lodbrok, et nous désirons faire du pain dans ta maison. Veux-tu nous donner un coup de main ? Grima répondit que ses bras étaient trop raides pour ce travail. « Il fut un temps, ajouta-t-elle, où j'étais comptée au nombre des femmes les plus jolies et les plus habiles ; je n'étais pas embarrassée de ma besogne, alors ! Mais j'ai une fille qui pourra vous aider, si elle le veut, toutefois ; car elle est d'un caractère tellement indépendant, qu'elle m'obéit à peine. »

291. Kråka était sortie le matin pour garder les moutons ; lorsqu'elle vit beaucoup de grands navires près de la côte, elle se lava la figure, quoique la vieille femme le lui eût défendu. C'était le moyen de dissimuler la beauté de Kråka. A son retour, celle-ci trouva des hommes à la maison, ce qui n'était jamais arrivé. Ils étaient occupés à faire du feu ; elle les regarda, ils la regardèrent. « Es-tu mère de cette belle jeune fille ? » demandèrent-ils à Grima. — « Vous l'avez dit, » répliqua-t-elle. — « Elle ne te ressemble pourtant guère : sa beauté sans égale jure avec ton air rébarbatif. Il n'y a pas le moindre rapport entre une si ravissante créature et un monstre comme toi. » — « Il ne faut pas me juger sur les apparences, répondit Grima : mes traits sont bien différents de ce qu'ils étaient autrefois. »

292. Kråka leur demanda ce qu'il fallait faire. Ils la prièrent de pétrir la pâte, qu'ils feraient cuire eux-mêmes. Elle se mit à la besogne et s'en acquitta parfaitement. Mais, n'ayant de regards que pour l'admirer, ils laissèrent brûler la fournée. La besogne achevée, ils regagnèrent les navires. Lorsque le pain fut sur la table, on s'accorda à leur dire qu'ils ne l'avaient jamais si mal cuit et qu'ils méritaient d'être punis. Ragnar leur demanda la raison de cette négligence. Ils alléguèrent pour excuse que leur attention avait été captivée par l'incomparable beauté de Kråka. « Elle n'est certainement pas si belle qu'était la reine Thora, » dit Ragnar. Ils affirmèrent qu'elle ne lui cédait en rien. « Je vais envoyer des gens qui s'y connaissent, conti-

nua le roi, et, s'il en est comme vous prétendez, votre négligence vous sera pardonnée ; mais, si cette femme est au-dessous des éloges que vous en faites, vous serez punis sévèrement. »

293. Ragnar envoya des hommes de confiance à Spângarheide, en leur disant : « Si cette jeune fille vous paraît aussi belle qu'on l'affirme, priez-la de venir me trouver, car je désire la voir et elle deviendra ma femme. Mais je veux qu'elle ne soit ni nue ni vêtue, ni repue ni à jeun, ni seule ni accompagnée. » Les envoyés se rendirent à la maison de Grima. Ayant considéré Krâka avec attention, elle leur sembla n'être pas au-dessous du portrait qu'on avait fait d'elle. Ils lui firent part des intentions de leur maître, et Krâka se mit à réfléchir à la manière d'accomplir les trois conditions. Grima affirmait que c'était impossible et croyait que ce roi n'avait pas toute sa raison. Mais Krâka répondit aux envoyés : « Les ordres du roi doivent être de telle nature qu'on puisse les exécuter, pourvu qu'on les comprenne ; je ne veux pas vous suivre aujourd'hui, mais, demain matin, je serai sur le rivage. »

294. Les envoyés, retournés près de leur maître, lui racontèrent la bonne réussite de leur mission. Krâka passa la nuit à la maison, mais le lendemain elle descendit sur le rivage, après avoir pris de telles mesures que Grima regarda la difficulté comme vaincue. Sa chevelure, soyeuse et brillante comme de l'or, flottait en toute liberté et tombait jusqu'à terre. Elle était belle à ravir. Ragnar lui demanda qui elle était et ce qu'elle désirait. « Je suis Krâka, répondit-elle, et je viens conformément aux ordres que tu m'as donnés. Je ne suis pas vêtue, puisque j'ai ôté mes habits ; mais je ne suis pas nue, puisque je suis enveloppée d'un filet et de ma chevelure. J'ai goûté de l'oignon, de sorte que je ne suis pas à jeun, et je n'ai pourtant pas mangé ; enfin, je me suis fait suivre d'un chien, de manière à n'être pas seule, quoique je ne sois accompagnée de personne. »

295. Le roi fit mettre une barque à la mer, pour amener l'ingénieuse Krâka sur son vaisseau ; elle déclara qu'elle ne voulait pas s'y rendre, à moins qu'on ne lui promît de la bien traiter, elle et son compagnon. Lorsqu'elle fut sur le pont, le roi lui tendit la main, mais il fut mordu par le chien. Les matelots saisirent l'animal, et l'étranglèrent avec une corde d'arc. Voilà comment fut exécutée la promesse à l'égard du chien. Quant à la jeune fille, le roi de Danemark la

conduisit sur le tillac, et, comme elle lui plaisait, il lui parla gracieusement et la traita avec douceur. Il lui demanda si elle voulait l'accompagner dans son expédition ; sur sa réponse négative, il la pria de passer au moins la nuit sur le navire. Mais elle dit qu'elle ne le ferait pas avant la fin de l'expédition; « car il est bien possible, ajouta-t-elle, que d'ici là tu changes d'idée. » Le roi ordonna à son trésorier de lui apporter la robe que Thora avait brodée de ses blanches mains. « Veux-tu l'accepter? demanda-t-il à Krâka, elle t'ira bien. » — « Non, je ne dois pas me parer de la robe qu'une reine a portée; les étoffes brodées d'argent ne sont pas faites pour moi; car j'ai été vêtue de sombres tissus et j'ai marché sur les cailloux, en poussant les chèvres le long du rivage. Tant que je serai chez mes parents, je ne veux pas me parer de beaux habits, de peur qu'ils ne me fassent paraître mieux que je ne suis en réalité. Je vais retourner à la maison; mais, quand tu repasseras, si tu n'as pas changé de sentiment et que tu veuilles m'emmener avec toi, tu n'auras qu'à m'envoyer chercher. »

296. Ragnar partit pour l'expédition projetée, dès qu'un bon vent souffla. A son retour, il débarqua dans le même port où il avait trouvé Krâka. Il lui fit annoncer son arrivée et la pria de le venir trouver. Krâka répondit qu'elle n'irait que le lendemain. Elle se leva de bon matin, s'approcha du lit des deux vieillards et leur annonça qu'elle ne voulait pas rester plus longtemps avec eux. « Je sais, continua-t-elle, que vous avez tué Heimi, mon père adoptif, et il n'est personne à qui j'en veuille plus qu'à vous; mais, puisque j'ai passé longtemps dans votre maison, je ne veux pas me venger de vous. Je souhaite seulement que tout aille pour vous de mal en pis et que votre dernier jour soit le plus mauvais! »

297. Elle se rendit sur le vaisseau de Ragnar, qui lui fit bon accueil; le soir du même jour, pendant qu'on préparait les lits, le roi pria Krâka de partager sa couche. « Il n'en doit pas être ainsi, répondit-elle; il faut qu'auparavant tu m'épouses solennellement: c'est plus digne de toi, de moi et de nos enfants, si nous en avons. » Il fit droit à ce vœu. Le voyage fut heureux. Dès que Ragnar fut rentré dans ses états, il fit préparer un grand festin et célébra son mariage avec Aslaug. La nuit des noces, le roi voulut embrasser la jeune femme. Elle s'y refusa; « Je t'annonce, lui dit-elle, que cela tournera mal, si tu ne veux

pas m'écouter. » — « Je ne crois pas à ces superstitions, répondit-il. Combien de jours doit durer cette abstinence? » — « Il faut que nous gardions la continence pendant trois jours; c'est un sacrifice à faire aux dieux; car, si tu ne veux pas observer ce délai, l'enfant que nous aurons en pâtira longtemps: il sera privé d'os. » Mais Ragnar ne tint pas compte de cet avertissement et n'écouta que sa passion. Le temps s'écoula, et ils vivaient ensemble dans l'amour et la joie. Krâka ressentit enfin les douleurs de l'enfantement, et elle accoucha d'un garçon qui avait des cartilages en place d'os. On lui versa de l'eau sur la tête, et il fut nommé Ivar *Beinlaus* (Sans os).

298. Ragnar et le roi de Suède Eystein étaient en relations d'amitié, et ils avaient coutume de se visiter tour à tour pendant l'été. Une fois que Ragnar s'était rendu à Upsala, le roi lui fit offrir des rafraîchissements par sa fille Ingeborge, qui était fort belle. Les hommes de Ragnar disaient entre eux que cette princesse conviendrait mieux à leur maître que la fille de Grima; l'un d'eux lui suggéra cette idée, et le roi finit par se fiancer avec Ingeborge, mais le mariage ne devait avoir lieu que plus tard. La fête terminée, Ragnar s'en retourna, et le voyage se fit sans incident, jusqu'à ce que l'on arrivât dans un bois situé à peu de distance du château royal. On fit halte dans une clairière, et le roi ordonna, sous peine de mort, à tous ses compagnons, de garder un silence absolu sur ses fiançailles avec Ingeborge.

299. Le peuple célébra l'heureux retour du roi en vidant des cornes de bière. Ragnar était sur son trône; Krâka vint le trouver, s'assit sur ses genoux et lui passa le bras autour du cou, lui demandant quelle nouvelle il apportait. Mais il répondit qu'il n'avait rien à raconter. Le soir, quand ils furent au lit, elle l'interrogea de nouveau et obtint la même réponse. Elle voulut alors parler de choses et d'autres, mais il l'interrompit, disant qu'il était fatigué et qu'il avait besoin de repos. « Eh bien! dit-elle, puisque tu ne veux pas me conter de nouvelles, je vais t'en apprendre une. Car c'est une nouvelle, me semble-t-il, lorsqu'un roi déjà marié prend une fiancée. » — « Qui te l'a rapporté? » demanda Ragnar. — « Ne t'en prends à aucun de tes compagnons, répliqua-t-elle, car ce n'est aucun d'eux qui m'a avertie. Mais tu dois avoir remarqué que trois oiseaux étaient perchés près de l'endroit où vous avez fait halte. Ce

sont eux qui m'ont renseignée. Je te prie d'en rester là avec ton projet de mariage. Il faut que tu saches que je suis la fille d'un roi et non d'un pauvre paysan. Mon père était un héros si célèbre qu'il n'avait pas son égal. Ma mère était la plus belle et la plus sage des femmes, son nom vivra aussi longtemps que durera le monde. » — « Comment se nommaient donc tes parents, puisque tu n'es pas fille du pauvre paysan de Spângarheide ? » Quant elle lui eut appris que c'était Sigurd Fafnisbané et Brynhilde, fille de Budlé, il ajouta : « C'est singulier que leur fille s'appelle Krâka et qu'elle ait été élevée dans la misère. » — « La tradition fait foi de ce que je rapporte, » répliqua-t-elle, et elle conta ce qui s'était passé sur la montagne entre Sigurd et Brynhilde, la fuite de Heimi, sa mort. « Ce récit ne me sortira jamais de la mémoire, » s'écria Ragnar. — « Pour t'en prouver la sincérité, continua Aslaug, je t'annonce que je suis enceinte d'un garçon qui aura dans l'œil une figure de serpent. Si ma prédiction se vérifie, n'épouse pas la fille d'Eystein ; si je me suis trompée, tu seras libre de me répudier. »

300. Peu après, elle se mit au lit et accoucha d'un garçon qui avait en effet une figure de serpent dans l'œil. On le porta à Ragnar, qui dit : « Ce garçon sera nommé Sigurd ; il se battra de bonne heure et ressemblera beaucoup à sa mère ; on l'appellera pourtant fils de son père. Il sera surnommé le chef de la postérité d'Odin ; il a dans l'œil le dragon que tua Sigurd. » En donnant à l'enfant, comme présent de baptême, un anneau qu'il avait tiré de son doigt, il vint à lui toucher le dos, ce qu'il regarda comme un présage du mépris que Sigurd professerait pour l'or (1). Il chanta alors : « L'enfant d'Aslaug semble avoir les yeux perçants de Brynhilde et sa constance. Ce descendant de Budlé excellera dans le jeu des armes, puisqu'il a méprisé le métal rouge. Je n'ai jamais vu d'autre garçon qui eût dans les yeux la pâture des grues (le reptile). Sigurd a reçu aujourd'hui un précieux anneau, il convient de lui donner le surnom de *Serpent-dans-l'œil* (Orm i auga). » C'est ainsi que fut divulguée l'illustre origine d'Aslaug. Ragnar ne pensa plus à épouser la fille d'Eystein. Il eut, ainsi que sa femme et ses fils, beaucoup d'autres aventures qui sont rapportées dans leur Saga.

---

(1) Nous disons *tourner le dos* dans le sens de mépriser.

SECTION B.

SIGURD ET LES NIFLUNGS

DANS

LA SAGA DE THIDRIK DE BERN.

Chapitre 1er.

JEUNESSE DE SIGURD.

1. Sigmund, fils du puissant roi Sifian, étant devenu souverain du Jarlungaland, après la mort de son père, fit demander en mariage la belle Sisibe (*var.* Sisilie), fille de Nidung, roi d'Ispania. Celui-ci accueillit d'autant mieux les messagers qu'il avait entendu parler avec éloge de leur maître, mais il ne voulut pas donner sa fille à un homme qui ne l'avait jamais vue et qu'elle ne connaissait pas davantage : il fallait que le prétendant la vint chercher en personne. Ils reçurent à leur

départ de riches présents pour Sigmund. Dès que celui-ci eût appris ce que l'on exigeait de lui, il se mit en route avec quatre cents cavaliers richement équipés; il obtint avec la main de Sisibe de grandes richesses et la moitié du royaume. Les noces furent célébrées avec une magnificence inouïe dans le pays. On s'amusa à jouer toute sorte de jeux et à entendre des récits (ou des chants). Après cinq jours de fête, Sigmund emmena sa femme dans ses états où il passa quelque temps en paix.

2. Le mari de sa sœur (Signy), le roi Drasolf, voulant faire une expédition à l'est dans le Pulinaland, le fit prier de venir à la tête de toute son armée. Sigmund trouva bien naturel que son beau-frère réclamât son assistance, et le même jour il scella une lettre missive, par laquelle il invitait tous ceux de ses sujets qui savaient monter à cheval et porter le bouclier et qui avaient envie de faire la guerre, à se préparer pour une expédition d'une année et à venir le rejoindre dans le délai de six jours. Aû moment de partir, ayant appelé ses conseillers Hartvin (Artus) et Hermann, qni étaient comtes dans le Svavaraland, et tous deux beaux hommes et excellents guerriers, il les chargea d'administrer son royaume et ses grands biens; il se fiait pleinement en leur loyauté, mais l'on est souvent trahi par ceux en qui l'on a trop de confiance.

3. Les deux conseillers avaient promis de se conformer en tout aux volontés de la reine; mais, peu de temps après le départ de Sigmund, le comte Hartvin alla trouver Sisibe et lui dit : « Maintenant que j'ai en ma possession le royaume et les trésors de Sigmund, je compte les garder et te prendre pour femme, car il n'est pas certain qu'il revienne. » — « Ne parle pas ainsi, lui répondit la reine, je veux attendre le retour de de Sigmund et je ne prendrai pas d'autre mari que lui; je veux bien pour cette fois ne pas révéler ce que je viens d'entendre; mais, si tu fais de nouvelles tentatives, je te dénoncerai au roi qui te fera pendre à son retour. » — « Je ne suis pourtant pas moins puissant dans mon pays que Sigmund dans le sien, et je ne lui cède en rien comme chevalier. » — « Si tu étais maître de la plus grande partie du monde et que Sigmund fût ton vassal au lieu d'être ton suzerain, je lui resterais pourtant fidèle et je ne voudrais jamais être à toi. Tiens-toi pour averti, si tu veux conserver ta tête. »

4. Hartvin alla tout conter à Hermann son frère d'armes et lui

demanda conseil. « Je t'engage à en rester là, répondit ce dernier; si toutefois il t'en coûte trop de cesser ta poursuite, je suis prêt à t'assister en conseils et en actions. » Hartvin répondit qu'il aimerait autant perdre la vie que de renoncer à sa passion. « Puisqu'elle te tient tant à cœur, reprit Hermann, faisons en sorte que tu puisses la satisfaire. » Il alla trouver la reine, lui parla de choses et d'autres, et finalement la supplia en faveur de son ami; elle se fâcha, comme la première fois, et toutes les autres tentatives de Hartvin eurent aussi peu de succès auprès de la vertueuse Sisibe. — Cependant les deux armées de Drasolf et de Sigmund, fortes chacune de sept mille hommes, s'étaient réunies et avaient pénétré dans le Pulinaland qu'elles ravagèrent sur une grande étendue. Elles livrèrent beaucoup de batailles avec des succès divers, et se signalèrent par de grands exploits. Les deux rois avaient perdu beaucoup de leurs hommes, mais ils échappèrent eux-mêmes à tous les dangers.

5. Lorsque Sigmund fut sur le point de rentrer dans son royaume, les conseillers, craignant que la reine ne révélât leur félonie, résolurent de la perdre et se hâtèrent d'aller au-devant du roi. « Seigneur, lui dit Hartvin, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, mais, puisque tu m'as tout confié pendant ton absence, il est de mon devoir de ne rien te cacher. Dès que tu as été parti, la reine a commencé à mener une vie dissolue; elle a introduit dans sa couche un esclave de bonne mine, et, comme nous voulions nous y opposer, elle a menacé de nous calomnier auprès de toi et de nous faire ôter la vie. L'esclave a dormi chaque nuit dans ses bras et elle est enceinte; nous ne pouvions te laisser rentrer sans t'avoir averti. » — « Si vous mentez, répliqua le roi, vous pouvez vous attendre à être punis de mort. » Ils jurèrent qu'ils avaient dit la pure vérité. « Bons amis, reprit le roi, que devons-nous faire d'une femme qui s'est ainsi abandonnée au désordre? » — « Seigneur, répondit Artus, c'est à toi de prononcer; nous ferons ce que tu décideras. » — « Il faut, dit Sigmund, renvoyer Sisibe chez son père après lui avoir crevé les yeux, et pendre son complice ou lui couper les pieds. » — « Voici un autre projet, reprit Hartvin, c'est de la mener dans le Svavaskog, où il ne passe pas un voyageur tous les dix hivers, et de l'abandonner à la grâce de Dieu, après lui avoir coupé la langue. » Cet avis fut adopté.

6. Un jour que la reine regardait par les créneaux, elle vit une poussière qui s'élevait sur la route, puis des cavaliers qui s'approchaient; enfin elle reconnut aux armes que c'étaient les deux comtes. Dès qu'ils furent à portée de sa voix, elle leur demanda quelles bonnes nouvelles ils apportaient du roi Sigmund. « Il est en bonne santé et te prie de l'aller trouver dans le Svavaskog où il est avec son armée, répondirent-ils; nous avons ordre de t'y conduire. » — « Je veux partir de suite, mais quelle femme doit m'accompagner? » — « Tu n'as pas besoin de suivante, car la route n'est pas longue. » — « Eh bien, je suis prête, » et elle se mit en selle. On chevaucha à travers la forêt jusqu'à une vallée qui n'avait jamais vu créature humaine. Les comtes mirent pied à terre. La reine s'écria avec anxiété : « Où es-tu, roi Sigmund? Est-ce par tes ordres que ces hommes m'ont amenée en ce lieu désert? Je vois que je suis trahie, et ce n'est pas seulement moi qui en pâtirai, mais aussi ton enfant. » Elle se mit à pleurer amèrement. « Conformément anx ordres que nous avons reçus, dit Hartvin, nous allons te couper la langue pour la porter au roi; tu dois périr ici. » — « Cette femme est innocente, reprit Hermann; contentons-nous de couper la langue du chien qui nous accompagne. » — « Non, répliqua Hartvin, il faut qu'elle me paie les refus que j'ai essuyés! » — « Que Dieu m'assiste! tu ne lui feras aucun mal, si je puis m'y opposer, » repartit Hermann et il tira son épée.

7. Sur ces entrefaites, la reine accoucha d'un beau garçon; elle l'emmaillota et le plaça dans une grande amphore de verre qu'elle déposa à ses côtés après l'avoir soigneusement rebouchée. Les deux comtes engagèrent une lutte opiniâtre qui se termina à l'avantage de Hermann. Hartvin alla tomber près de la reine, et, d'un coup de pied, lança l'amphore à la rivière. Au même instant son adversaire lui trancha la tête. Voyant ce qui arrivait à son enfant, Sibibe perdit connaissance et rendit le dernier soupir. Hermann l'inhuma de son mieux. A son retour, le roi lui demanda ce qu'était devenu son compagnon. « Il voulait tuer la reine, répondit le comte; j'ai eu pitié d'elle et j'ai pris sa défense; ce fut l'occasion d'une lutte où périt Hartvin; mais avant de rendre l'âme, il a noyé un bel enfant que Sibibe venait de mettre au monde. » — « Et maintenant, reprit le roi, ce que vous avez dit d'elle était-il conforme à la

vérité ? » — « Je ne veux pas nier que c'étaient de pures calomnies. » — « Voilà donc comme tu m'as été fidèle ! » — « Seigneur, il peut arriver que l'on commette une mauvaise action, mais, quand on l'avoue et que l'on s'en repent, il est possible que l'on redevienne un honnête homme. » — « Retire-toi de ma présence, s'exclama le roi courroucé ; je ne veux plus d'un traître à mon service ! » Hermann s'éloigna tout aise d'en être quitte à si bon marché, mais Sigmund regretta beaucoup la reine.

8. Le courant entraîna jusqu'en mer l'amphore où était enfermé le petit garçon, et la jeta sur un rocher où elle resta à sec au moment du reflux ; elle se brisa en tombant contre une pierre. L'enfant se mit à crier ; vint une biche qui le prit dans sa bouche et l'emporta vers ses deux faons. Elle se coucha et lui donna à têter, comme à un de ses petits. Il passa douze mois dans la reposée de la biche, et au bout de ce temps il était si fort que le sont d'ordinaire les enfants de quatre hivers.

9. Il y avait dans le Hûnaland un forgeron nommé Mimi, qui était célèbre par son habileté à travailler les métaux. Depuis dix hivers qu'il était marié, il n'avait pas d'enfants et il en était fort affligé. Un jour qu'il était à faire du charbon dans la forêt, il vit accourir un bel enfant tout nu, qu'il prit et couvrit de quelques vêtements. La biche étant venue lui lécher le visage, il comprit qu'elle l'avait allaité et la laissa venir à sa maison, où il emportait l'enfant. Il adopta le petit garçon qu'il nomma Sigurd (*var.* Sigfrœd ou Sigfrid). A l'âge de neuf hivers, celui-ci était déjà si robuste que l'on n'avait jamais vu son pareil. Il était difficile à gouverner et frappait les compagnons de son maître, parmi lesquels se trouvait le jeune Velent, fils du géant Vadé.

10. Le plus fort des douze compagnons, nommé Ekkihard, se prit un jour de querelle avec Sigurd et lui donna sur l'oreille un coup de tenailles. Le jeune garçon le saisit de la main gauche, le renversa par terre et le traîna par les cheveux vers son père adoptif. « Tu as tort, lui dit Mimi, de chercher dispute à ceux qui travaillent, tandis que tu ne fais rien de bon. Tu es assez fort pour prendre part à la besogne ; je vais essayer de t'inspirer le goût du travail, autrement le bâton sera ton précepteur. » Il mit dans la fournaise une grande barre de fer, la posa sur l'enclume dès qu'elle fut incandescente, et ordonna

au nouvel apprenti de frapper avec une des plus lourdes masses. Sigurd donna un coup si vigoureux que l'enclume s'enfonça dans le sol ; les tenailles et le manche du marteau furent brisés et le fer vola en éclats. « Je n'ai jamais vu main plus lourde et plus maladroite, dit Mimi ; quoi que tu puisses devenir, Sigurd, je ne puis t'employer utilement dans mon atelier. » Il ne songea plus qu'à se défaire de lui.

11. Mimi avait un frère nommé Regin, homme si violent et si méchant qu'il finit par être métamorphosé en serpent venimeux. Sa grosseur extraordinaire ôtait à tous ceux qui le voyaient le désir de l'attaquer, de sorte que l'on n'osait pas s'approcher de lui, même par troupe de plusieurs centaines d'hommes. Aussi nul autre que son frère ne connaissait-il sa retraite. Mimi l'alla trouver dans la bruyère et le pria de dévorer un apprenti qu'il lui enverrait. Le lendemain, il demanda à Sigurd s'il voulait cuire du charbon dans la forêt. « Si tu veux être à l'avenir aussi bon pour moi que tu l'as été jusqu'ici, répondit l'adolescent, je ferai tout ce que tu désireras. » Son père adoptif lui donna du vin et des provisions pour six jours, lui mit la cognée en main et lui montra le chemin qui menait au bois à travers la lande.

12. Sigurd se rendit à la forêt, abattit habilement de grands arbres et les mit sur le feu. A l'heure du déjeuner, il s'assit à côté de son havre-sac, mangea en un seul repas tous les vivres qu'il avait reçus pour six jours, et but jusqu'à la dernière goutte de vin. Après s'être ainsi restauré, il se dit : « Maintenant il n'y a pas d'homme avec qui j'hésiterais à mesurer mes forces. » A peine avait-il fait cette réflexion qu'il vit s'avancer l'énorme serpent. Tirant du feu le plus gros arbre, il frappa à coups redoublés sur le monstre qui ne put vomir son venin, et, après l'avoir assommé, il lui coupa la tête. Comme il était trop fatigué pour s'en retourner, il s'assit et songea à ce qu'il pourrait manger pour son souper. L'idée lui vint d'utiliser la chair du serpent. Il lui ouvrit la poitrine, tira le cœur et le fit cuire dans sa marmite, fort aise d'avoir trouvé de quoi se rassasier. Lorsqu'il pensa que ce ragoût était prêt, il trempa le doigt dans la marmite bouillante, mais, s'étant brûlé, il le porta à sa bouche pour calmer la douleur. Dès qu'il eût goûté du jus, il comprit le gazouillement de deux oiseaux perchés sur des arbres voisins. « Si ce jeune homme savait ce que nous savons, chantaient-ils,

il retournerait à la maison et tuerait Mimi, qui l'a exposé a être dévoré par le serpent. Le forgeron voudra venger son frère, en faisant périr Sigurd, si celui-ci ne prend les devants. » Sigurd se trempa les mains dans le sang, et, voyant que sa peau devenait dure comme de la corne, il s'en frotta tout le corps, à l'exception d'une partie du dos entre les épaules, où sa main ne put atteindre. Il remit ensuite ses habits et s'en retourna, emportant la mâchoire du serpent.

13. Ekkihard, l'ayant aperçu de loin, courut avertir son maître et ses compagnons. « Sigurd revient avec la mâchoire du serpent, dit-il ; il l'a tué certainement, et il ne nous reste qu'à nous sauver ; car, bien que nous soyons douze et lors même que nous serions moitié plus, il nous tuerait tous, tant il est furieux ! » Les compagnons coururent tous se cacher dans le bois ; Mimi alla seul à la rencontre de Sigurd et lui souhaita la bienvenue. « Ne te réjouis pas de mon retour, répliqua le jeune homme ; car il faut que tu ronges cette tête comme un chien. » — « Si j'ai fait quelque chose qui te déplaise, repartit Mimi, je veux entrer en composition avec toi et te donner un heaume, un bouclier, une cotte de mailles, toutes armes que j'ai fabriquées de ma propre main pour Hertnid (*var.* Hertnit), roi de Holmgard. Je te procurerai de plus un cheval nommé Grané, qui est dans le haras de Brynhilde, et Gram la meilleure des épées. » — « Je ne repousse pas ces offres, » dit Sigurd. Il se couvrit successivement des cuissarts, de la cotte de mailles brillante comme de l'argent et dure comme de l'acier, du heaume dont il n'existait pas le pareil ; prit d'une main le bouclier lourd et épais, garni d'or et de pierreries ; saisit de l'autre main l'excellent glaive et l'essaya en donnant à Mimi un coup mortel. Il partit ensuite à la recherche de Grané.

14. Au nord des montagnes, il y a dans le Svavaraland un château appelé Sægard ; c'est là que trônait la puissante et courageuse Brynhilde, la plus belle femme des pays méridionaux, célèbre dans tout le Nord pour sa sagesse et pour les hauts faits accomplis à cause d'elle et dont le souvenir se perpétuera jusqu'aux générations les plus reculées. Non loin de là se trouvait, au milieu d'un bois, un grand domaine où Brynhilde faisait élever ses incomparables chevaux. Ils étaient gris, jaunes ou noirs, mais chacun d'une seule couleur, grands et beaux, rapides comme l'oiseau, en même temps faciles à manier et intrépides. Le vieux Studas administrait le domaine et le haras.

15. En arrivant à l'entrée du château de Brynhilde, Sigurd se trouva arrêté par une porte de fer, et, comme il n'y avait là personne pour l'ouvrir, il l'enfonça d'un coup de pied et pénétra dans la cour, où sept gardes se jetèrent sur lui. Il dégaina l'épée Gram et ne la remit pas au fourreau avant d'avoir tué tous les assaillants. Le bruit de la lutte retentit jusqu'aux oreilles de Brynhilde. « C'est sans doute le fils de Sigmund qui vient d'arriver, dit-elle ; quand même il aurait tué sept chevaliers au lieu de sept esclaves, il ne serait pas moins le bienvenu. » Elle alla lui demander qui il était ; il répondit qu'il se nommait Sigurd, mais qu'il ne connaissait pas sa famille. « Je puis alors t'apprendre, continua-t-elle, que tu es fils du roi Sigmund et de la reine Sisibe. Sois le bienvenu ! Mais où vas-tu ? » — « Je viens, dit-il, te demander le cheval Grané dont m'a parlé mon père adoptif. » — « Tu l'auras et tous les autres que tu pourras désirer ; tout ce qu'il y a ici est à ta disposition. » Brynhilde ordonna à cinq hommes d'aller chercher le coursier ; ils furent toute la journée à le poursuivre sans pouvoir le prendre. Sigurd passa la nuit au château, où il fut bien traité ; le lendemain, il partit avec douze hommes qui ne furent pas plus heureux que les cinq de la veille. Prenant alors la bride, il s'avança vers Grané qui lui vint audevant et se laissa passer le mors sans résistance. Il retourna à cheval vers Brynhilde, la remercia de son bon accueil, puis il partit pour le Bertangaland, où régnait Isung, le plus illustre des chefs. Il entra à son service et y resta longtemps ; il s'y trouvait encore lorsque le pays fut envahi par Thidrik de Bern.

Chapitre II.

THIDRIK ET SES CHAMPIONS.

16. Thidrik était petit-fils du chevalier Samson qui, après avoir enlevé la fille de Rodgeir, duc de Salerné, l'avait tué, ainsi que son frère Brunstein, s'était fait proclamer duc et avait conquis beaucoup de pays, notamment l'Ispania et le comté de Bern. Son fils aîné, Erminrek, hérita de l'Italie, d'une grande

partie des îles grecques, de l'Ispania, et fixa sa résidence au Romaborg (citadelle de Rome). Thetmar, le second fils, épousa Odilia, fille du comte de Bern, tué par Samson, et lui succéda avec le titre de roi de Bern. Enfin le troisième, Aké, eut la ville de Fritila, que les Værings appellent Fridsæla.

17. Thidrik, fils de Thetmar et d'Odilia, était grand et robuste, mais il n'eut jamais de barbe. Affable et généreux, il se distingua de bonne heure et fut armé chevalier à l'âge de douze ans. Sa réputation attira à la cour de Bern de vaillants guerriers qui désiraient mesurer leurs forces avec les siennes. Thidrik les vainquit tous, à l'exception du fort Vidga. Il admit au nombre de ses champions ceux dont il avait mis le courage à l'épreuve ou que la renommée proclamait dignes de cet honneur. Ils étaient au nombre de douze : Maître Hildibrand, Heimi, Hornbogé et son fils Aumlung, Vidga le fort, Fasold, Sintram de Fenidi, Thetleif le danois, Vildifer, Herbrand, Gunnar et Hœgné,

18. Hildibrand, fils de Reginbald, duc de Fenidi, était déjà chevalier lorsqu'à l'âge de treize ans il se rendit à la cour de Thetmar, qui l'accueillit avec distinction et le chargea de veiller sur son fils, alors âgé de cinq ans. Grand, beau, généreux, affable et sage conseiller, il devint l'inséparable compagnon de Thidrik. Les deux jeunes gens s'aimaient tant que, depuis David et Jonathas, il n'y eut jamais d'amis si fidèles. Ils firent beaucoup d'expéditions ensemble. Un jour qu'ils chassaient avec des chiens et des faucons et poursuivaient un cerf, ils surprirent le nain Alfrik qui regagnait sa demeure. Fait prisonnier par Thidrik, ce fameux larron lui dit : « Seigneur, si tu veux me rendre la liberté, je te montrerai un riche trésor. Grim, qui en est le maître, a la force de douze hommes ; sa femme, Hilde, est plus forte encore. Tu ne pourras venir à bout de ce couple cruel et courageux, à moins d'être armé de l'incomparable épée Naglring que je leur ai forgée. Il sera plus glorieux pour toi de les vaincre et de t'emparer de leurs richesses que de tuer un pauvre nain. » Mis en liberté sous promesse de rapporter Naglring, Alfrik revint en effet avec cette épée et conduisit les deux chasseurs à la caverne de Grim, après quoi il se déroba subitement à leurs regards, promettant bien de ne plus se laisser reprendre. Dès que le maître du trésor vit les intrus, il marcha contre eux, armé d'un tison à défaut de son glaive.

Thidrik lui trancha la tête, puis, volant au secours de son ami que Hilde était sur le point d'étrangler, il coupa la sorcière en deux morceaux, mais ils se rejoignirent immédiatement; pour les empêcher de se recoller, il dut la pourfendre de nouveau et mettre le pied entre les deux tronçons. Resté maître du trésor, il y trouva beaucoup d'or, d'argent et d'armes précieuses, notamment le casque Hildigrim qu'il porta depuis dans beaucoup de combats.

19. Le fils du vieux Studas, qui dirigeait le haras de Brynhilde, portait d'abord le même nom que son père; mais, comme il était dur et farouche, les Værings l'appelèrent Heimi, du nom d'un terrible serpent. Trapu et vigoureux, il excellait dans tous les exercices chevaleresques; peu de gens l'aimaient à cause de son caractère, mais il était tout dévoué à ses amis, et, bien qu'avide d'argent autant que de gloire, il ne ménageait pas ses richesses quand il s'agissait de leur rendre service. Monté sur l'excellent cheval Rispa qu'avait dressé son père, et armé de l'épée Blodgang, il alla provoquer Thidrik en combat singulier. Il soutint la lutte avec honneur, mais, son glaive s'étant brisé sur le casque Hildigrim, il resta désarmé et se rendit au vainqueur. Thidrik l'accepta pour le second de ses champions, et il envoya chercher Hornbogé, jarl de l'Aumlungaland (ou du Vinland), pour être le troisième.

20. Vidga le fort devait le jour au célèbre forgeron Velent et à la princesse Heren, fille de Nidung, roi de Thiod en Jutland. Quand il eut douze ans, son père l'interrogea sur ce qu'il voulait apprendre pour gagner honorablement sa vie. Trop fier de son origine princière pour manier les tenailles et le marteau, Vidga répondit qu'il désirait un coursier fringant, une forte lance, un glaive acéré, un bouclier neuf, un solide heaume, une brillante cuirasse et un chef glorieux. « J'ai entendu parler de Thidrik, fils du roi de Bern dans l'Aumlungaland, ajouta-t-il. Ce prince est du même âge que moi; je veux l'aller provoquer en combat singulier; s'il me désarçonne, j'aurai la ressource de lui offrir mon casque pour rançon et d'entrer à son service; peut-être même aurai-je l'avantage de le vaincre. » Son père lui forgea la fameuse épée Mimung, l'arma de toutes pièces et lui donna le cheval Skemming. En se rendant à Bern, Vidga rencontra Hildibrand, Heimi et Hornbogé, qui l'interrogèrent sur son origine. Apprenant qu'il était

danois, fils de Velent et petit-fils de Nidung, les trois chevaliers le jugèrent digne d'être admis dans leur société. Leur route les conduisait devant un repaire de brigands, que Thidrik n'avait jamais pu détruire ; ils voulaient se détourner pour ne pas être rançonnés ; mais Vidga attaqua seul les douze bandits, les vainquit et mit le feu à leur château. Plus tard, dès qu'il fut en présence de Thidrik, il lui jeta son gant. Le prince de Bern accepta le défi ; mais, croyant avoir affaire à un vagabond, il se promit de le faire pendre, après l'avoir vaincu, pour donner un exemple aux aventuriers qui seraient tentés de le venir provoquer. Ce n'était pas si facile qu'il le supposait, car il se trouva en présence d'un terrible joûteur. Heureusement pour lui que Hildibrand avait adroitement substitué à Mimung son propre glaive. Celui-ci se brisa entre les mains de Vidga qui, désarmé, allait tomber sous les coups de son adversaire, lorsque Mimung lui fut rendue. Avec cette arme, il fit de graves blessures à Thidrik et trancha la crête du casque Hildigrim. L'intervention du roi Thetmar ne put l'arrêter, mais, à la prière de son frère d'armes Hildibrand, il fit la paix avec Thidrik et devint son quatrième champion.

21. Dès que Thidrik fut guéri de ses blessures, il partit secrètement de Bern pour réparer par quelque prouesse l'échec qu'il venait de subir. Après sept jours de voyage, il arriva un soir dans la forêt d'Osning. De l'autre côté de cette forêt, était situé le château de Drekanfils, où résidait la veuve du roi Drusian avec ses neuf filles. La reine devait se remarier avec Ekka, chevalier si distingué que l'on eût vainement cherché son égal dans tout le Hûnaland. Celui-ci parcourait la forêt en cherchant un adversaire contre lequel il pût faire des armes en l'honneur de sa fiancée. Il était si pressé d'acquérir de la gloire qu'il ne voulut même pas attendre le jour. Les deux guerriers se battirent dans l'obscurité ; Thidrik fut d'abord renversé, mais il parvint à reprendre le dessus, coupa la tête à son adversaire et resta maître de l'épée Ekkisax, forgée par le nain Alfrik. Le lendemain, il eut à lutter contre Fasold, frère du vaincu. C'était un guerrier si fort et si fier, qu'il avait fait serment de ne jamais frapper plus d'une fois dans chaque combat. Thidrik dut la vie à cette circonstance, car il fut désarçonné et laissé pour mort ; mais, dès qu'il eût recouvré ses facultés, il courut après le vainqueur, le força de recommencer le combat, le vainquit cette fois et le récompensa de sa magnanimité en

l'admettant au nombre de ses champions. Son nouveau frère d'armes eut bientôt occasion de lui témoigner sa fidélité en l'assistant dans une lutte contre un éléphant.

22. Ils se rendaient à Bern, lorsqu'ils virent passer un énorme dragon, qui emportait à tir d'ailes un homme vivant. Celui-ci réclama leur secours et, comme l'épée de Fasold ne mordait pas sur les écailles du serpent, il lui dit de tirer du fourreau sa propre épée qui coupait comme un rasoir. Les deux guerriers parvinrent à tuer le monstre et à dégager le malheureux. « Qui es-tu donc? » lui demanda Thidrik. — « Je m'appelle Sintram, répondit-il, et je suis fils de Reginbald duc de Fenidi. Il y a dix jours que j'ai quitté cette ville pour chercher mon parent, maître Hildibrand. Le dragon a profité de mon sommeil pour m'enlever, autrement j'aurais bien su le tenir à distance. » — « Sois le bienvenu, s'écria Thidrik, car tu trouves ici un de ceux que tu cherches. Viens avec nous : tu seras notre frère d'armes. » Le fils de Thetmar, suivi de deux nouveaux champions, rentra à Bern où son retour causa beaucoup de joie.

23. Un jour, Thidrik vit arriver un cavalier qui demandait à entrer à son service; c'était Thetleif, fils de Biturulf, riche paysan de Tumathorp en Skâney, et d'Oda, fille du jarl de Saxland. Dans son enfance, il ne ressemblait guère à son père, qui était le meilleur guerrier du Danemark; quoique grand et fort, il aimait mieux rester au coin du feu que de dresser des chevaux, faire des armes, darder le javelot, ou lancer des pierres. Jamais il ne se baignait et ne passait le peigne dans sa chevelure. On le regardait comme un pauvre idiot; mais un jour qu'il traversait avec son père la forêt de Falarskog (*var.* Falstrskog), située entre le Danemark et le Saxland, il manifesta sa force en luttant vaillamment contre des brigands qui les avaient attaqués. Ayant ainsi fait ses preuves, il obtint de ses parents l'autorisation de se rendre auprès de Thidrik et devint le septième champion. — Le huitième fut Aumlung, qui était venu rejoindre son père, le jarl Hornbogé. Tous ces champions étajt arrivés à cheval et richement équipés; le neuvième vint à pied, mal vêtu, sans armes, coiffé d'un large chapeau rabattu sur son visage. Il fit un salut à Thidrik qui le lui rendit avec affabilité, et lui demanda qui il était. « Je me nomme Vildifer, répondit l'étranger, et ma famille habite dans

l'Aumlungaland; je viens t'offrir mes services. » — « Ils pourront nous être utiles, répondit Thidrik, et je les accepte, quoique tu nous sois inconnu. » — Le roi ayant entendu parler avec éloge de Herbrand le fit prier de se joindre à lui et à ses frères d'armes. Herbrand avait beaucoup voyagé et vécu avec les plus célèbres chefs; aussi les mœurs des cours lui étaient-elles familières et il savait beaucoup de langues. Comme il était sage et plein d'expérience, il devint conseiller de Thidrik, qui le choisit aussi pour porte-étendard à cause de sa force et de sa valeur.

24. Le roi Thetmar, étant tombé malade, termina peu après sa vie glorieuse. Son fils Thidrik lui succéda comme roi de Bern, et devint le plus grand prince qui soit connu dans tout l'univers. Son nom vivra dans l'empire du sud aussi longtemps que durera le monde. — Thidrik était dans son royaume, lorsque son oncle Erminrek lui fit demander des renforts pour une expédition contre Rimstein, seigneur de Gerimsheim. Il partit avec Vidga, Heimi et cinq cents chevaliers; ayant uni ses forces avec les six mille chevaliers d'Erminrek, ils allèrent investir la forteresse de Gerimsheim. Le siége durait depuis deux mois, lorsque le jarl Rimstein, à la tête de six hommes, fit une sortie pour observer les positions de l'ennemi. Vidga, qui montait la garde, s'avança seul contre cette troupe, tua le jarl et mit ses hommes en déroute. Il rentra tout fier de sa victoire; mais Heimi, loin de l'en féliciter, lui dit que c'était une médiocre gloire d'avoir triomphé d'un vieillard si débile qu'une femme aurait pu lui ôter la vie. Le vainqueur, blessé dans son amour-propre, se jeta sur Heimi, lui arracha l'épée Mimung qu'il lui avait prêtée, et le provoqua en duel. Leurs amis eurent bien de la peine à les réconcilier, et Heimi n'obtint son pardon qu'après avoir déclaré que ses paroles étaient des plaisanteries faites sans esprit de dénigrement. Les habitants de Gerimsheim, ayant appris la mort de leur chef, livrèrent la ville à Erminrek, qui en confia la garde à Valtaré de Vaskastein. Les deux rois se séparèrent alors et rentrèrent chacun dans leurs états.

25. Thidrik porta à douze le nombre de ses champions, en s'associant Gunnar et son frère Hœgné. Le premier était fils d'Aldrian (*var.* Yrian, Irung), et le second passait pour l'être également. Un jour que la reine (Oda), femme d'Aldrian, s'é-

tait endormie dans le jardin, après de copieuses libations, un homme vint se coucher près d'elle ; elle crut que c'était le roi ; mais, avant qu'elle s'en fût assurée, il s'était subitement soustrait à ses regards. Quelque temps après, il lui apparut de nouveau, lui apprit qu'elle était enceinte de lui, et se donna pour un Alf. « Lorsque l'enfant sera grand, ajouta-t-il, tu l'instruiras de son origine, mais tu en feras un secret pour tout autre. Si c'est un garçon, j'ai le pressentiment qu'il deviendra un puissant guerrier ; quand il se trouvera dans le péril et ne pourra s'en tirer par ses propres forces, il n'aura qu'à réclamer le secours de son père. » L'Alf n'eut pas plutôt fini qu'il disparut. La reine accoucha d'un garçon, qui fut appelé Hœgné ; une fois qu'il jouait avec ses camarades, comme il était fort et violent, on lui reprocha de ressembler plutôt à un monstre qu'à un homme et d'avoir le caractère conforme à sa physionomie. Il alla se regarder dans l'eau, et voyant qu'en effet son visage était pâle comme de l'aubier, son teint couleur de cendre, et sa tête énorme et horrible, il courut demander à sa mère pourquoi il était ainsi fait. Elle lui révéla le secret de sa naissance. Mais il y avait une femme qui l'entendit et qui, devenue plus tard maîtresse du roi Thidrik (*var.* Aldrian), lui apprit ce qu'il en était : voilà comment la chose fut dévoilée. La reine eut d'Adrian trois autres fils : Gunnar qui succéda à son père, Gernoz (*var.* Gernid et Gernost), Gislher (*var.* Gisler), et une fille nommée Grimhilde (*var.* Gudrûne). Gunnar et Hœgné se rendirent à Bern sur l'invitation de Thidrik ; Gernoz dut rester à la maison pour cause de maladie ; quant à Gislher, il était encore enfant à cette époque.

Chapitre III.

EXPEDITION DANS LE BERTANGALAND.

26. Thidrik et ses douze champions étaient un jour réunis à un banquet ; jamais tant d'hommes distingués n'avaient été assis à une même table. En voyant la fière contenance de ses compagnons, le roi de Bern s'écria : « Nous voici treize braves

qui pourrions faire le tour du monde sans risque d'être inquiétés. Quand nous sommes à cheval, armés de toutes pièces, qui peut se mesurer avec nous? Le téméraire qui oserait nous attaquer se vouerait follement à une mort certaine. » Herbrand le grand voyageur (*var.* maître Hildibrand) prit la parole : « Seigneur, dit-il, mets fin à ce discours, car tu ne sais pas ce que tu dis; tu parles en enfant; c'est l'orgueil et l'inexpérience qui t'inspirent, lorsque tu crois que personne ne peut s'égaler à toi et à tes champions. Tu ne connais pas le roi Isung, qui est le plus grand et le plus célèbre des chefs; il règne dans le Bertangaland, qu'il a conquis après la mort du roi Arkimannus (*var.* Artus), dont les deux fils, Iron et Apollonius, ont été forcés de se retirer dans le Hûnaland, auprès du roi Attila de Susat (*var.* Svavaraland). Isung a onze fils dont aucun ne lui est inférieur; son porte-étendard, Sigurd, fils du roi Sigmund, est le premier et le plus habile de tous les guerriers. Telle est sa force qu'il pourrait enchaîner chacun de nous, et, si tu le provoquais, tu t'exposerais au plus grand danger que tu eusses jamais couru. » Thidrik répondit avec colère : « Après ce que tu nous a dit du roi Isung et de ses fils, ainsi que de ce fort Sigurd, tu vas tout de suite t'équiper de ton mieux, monter à cheval, et nous montrer le chemin du Bertangaland. Je ne veux pas coucher à Bern avant d'avoir éprouvé le courage des hommes dont tu parles et de savoir quels sont les plus forts, d'eux ou de nous. » Thidrik et ses champions firent leurs préparatifs en toute hâte; ils partirent vêtus de leurs plus beaux habits et munis de leurs meilleures armes. Guidés par Herbrand, ils chevauchèrent sur de longues routes et dans des sentiers inconnus, tantôt à travers de vastes forêts et d'affreux déserts, tantôt à travers des pays habités, mais qu'ils ne connaissaient pas davantage. Lorsqu'ils furent arrivés au Bertangaskog, Herbrand s'arrêta disant que ce bois était gardé par le géant Etgeir (*var.* Edgeir), et, pour leur faire comprendre à quel redoutable adversaire ils allaient avoir affaire, il leur conta ce qui suit :

27. « Vilkinus (*var.* Viltinus), roi du Vilkinaland, faisant une expédition dans l'Austrveg, descendit à terre, pendant que ses navires étaient à l'ancre, et alla se promener seul dans un bois. Il y rencontra une femme extraordinairement belle, dont il s'éprit et qui lui accorda ses faveurs. Lorsqu'il eut rejoint sa flotte et qu'il fut en pleine mer, la même personne émergea de

l'onde, se cramponna au navire et l'empêcha d'avancer. Le roi comprit que c'était une femme de mer. « Laisse-moi continuer mon voyage, lui dit-il, et, si tu as quelque chose à me communiquer, viens me trouver dans mon royaume : tu seras la bienvenue. » Elle lâcha prise, mais au bout de six mois, elle se rendit auprès du roi et lui apprit qu'elle était enceinte de lui. Il lui assigna pour demeure une maison du voisinage, où elle donna le jour à un garçon qui fut appelé Vadé, après quoi elle disparut, sans que l'on sache ce qu'elle est devenue. L'enfant devint aussi grand qu'un géant ; il tenait de sa mère ; d'un caractère difficile, il se fit détester et s'aliéna même l'affection de son père, qui lui donna pour tout héritage douze domaines en Svithiod (*var.* Sialand, Saxland). Vadé eut pour fils le grand artiste Velent, qui est père de Vidga, notre frère d'armes.

28. » Vilkinus, ajouta Herbrand, avait un autre fils nommé Nordian, qui était beau, fort, vif et possédait toute son affection ; c'est à lui qu'il laissa l'empire du Vilkinaland, c'est-à-dire le Svithiod, le Gautland, le Skâney, le Sialand, le Jutland, le Vinland. De plus le Pulinaland et le Ruzciland payaient tribut à Nordian ; mais Hertnid, roi de Ruzciland, qui résidait à Holmgard, proclama son indépendance, conquit même tout le Vilkinaland, et ne laissa à son ancien suzerain que le royaume de Sialand, à charge de payer tribut. Nordian eut quatre fils : Aventrod, Etgeir, Aspilian et Vidolf, qui tous sont doués d'une stature gigantesque, d'une force et d'une bravoure extraordinaires, et pourvus d'armes excellentes. Aspilian a succédé à son père comme roi de Sialand. Etgeir possède une hallebarde de fer battu, si lourde que douze hommes pourraient à peine la soulever. Son suzerain Osantrix, fils et successeur de Hertnid, l'envoya à son ami Isung, qui l'a préposé à la garde de cette forêt. Il faut la traverser pour se rendre dans le Bertangaland, mais le géant Etgeir est si fort que je n'ai pas envie d'aller plus loin. Marche en avant qui voudra ! »

29. Vidga prit la parole : « S'il en est ainsi, dit-il à ses compagnons, restez ici : j'irai seul trouver le géant et je lui demanderai passage ; on dit que nous sommes parents, peut-être aura-t-il des égards pour moi ; si non, je serai bientôt de retour. » Il chevaucha dans la forêt, jusqu'à ce qu'il trouvât couché et endormi un géant ventru à l'air rébarbatif ; sa figure était si large qu'il

y avait une aune d'intervalle entre les yeux. Le géant ronflait si fort, que son souffle agitait les branches des arbres. Vidga le poussa du pied en disant : « Lève-toi et défends ta vie, elle est en danger. » Etgeir ouvrit les yeux, mais, voyant que ce n'était qu'un homme, il répondit : « Pourquoi m'éveilles-tu? Passe ton chemin, car je n'ai pas envie de me lever pour te tuer, » et il se remit à dormir. Vidga lui lança dans la poitrine un si rude coup de pied que plusieurs côtes furent enfoncées : « Debout, géant! s'écria-t-il, et en garde, car voici ta dernière heure. »

30. Le géant se leva tout courroucé, saisit sa gaule et la darda contre Vidga; mais, celui-ci s'étant détourné, elle alla se loger entre deux blocs de pierre. En entendant le bruit qu'elle fit en tombant, les champions de Thidrik crurent que leur compagnon était tué, et Herbrand s'écria : « Nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en retourner, si nous voulons qu'il ne nous en arrive pas autant. » Lorsque Etgeir eut encore lancé sa hallebarde, qui alla s'enfoncer en terre sans atteindre son but, il resta sans armes, et son adversaire, brandissant l'épée Mimung, lui coupa la cuisse et lui fit tant de blessures, que le géant se laissa tomber du côté de Vidga, pour l'écraser dans se chute. Mais celui-ci passa entre les jambes et n'eut pas de mal. « Je vais te couper la tête, dit-il à Etgeir, à moins que tu n'aies une rançon à m'offrir. » — « Ne me tue pas, répondit le vaincu, je vais te montrer un trésor qui sera à ta disposition. » — « Allons, dit Vidga, marche devant. » Le géant le conduisit vers une énorme pierre, qu'il lui dit d'enlever. Vidga la tira de toutes ses forces, mais il ne put la faire bouger de place. Etgeir, au contraire, la souleva d'une seule main, puis il ouvrit une porte de fer, qu'il y avait dessous. « Maintenant, dit-il au vainqueur, l'entrée est libre : tu peux aller prendre ce que tu voudras. » Vidga, se douta bien que, s'il pénétrait dans le souterrain, son ennemi fermerait la porte et ne le laisserait plus sortir. Il lui ordonna donc de passer le premier, et, pendant que le géant descendait, il lui trancha la tête.

31. Ayant ensuite coupé la langue d'Etgeir qu'il attacha à la queue de son cheval, comme un trophée de victoire, Vidga se barbouilla de sang et alla rejoindre ses compagnons. D'aussi loin qu'il les vit, il leur cria : « Fuyez, chers amis, car le géant m'a porté un coup mortel, et autant vous en arrivera, si vous

ne vous mettez pas en sûreté. » Ils s'enfuirent épouvantés, à l'exception de Thidrik, qui courut à la rencontre de Vidga et lui dit : « Retourne-toi, mon brave frère d'armes, et allons ensemble attaquer l'ennemi. Rappelle-toi que nous avons fait vœu de ne pas reculer, lors même que nous serions en péril de mort. Mais il n'y a pas de danger, quand nous allons de compagnie. » Vidga lui conta ce qui était arrivé et reçut ses félicitations. Les autres champions du roi, ne se voyant aucunement poursuivis, comprirent que Vidga s'était moqué d'eux et furent très-mécontents d'eux-mêmes. « Chers compagnons, leur dit-il pour les consoler, je vous prie de ne pas m'en vouloir; malgré les apparences, il y a parmi vous, je le sais fort bien, des braves qui ne me le cèdent en rien. Je vous offre de l'or et des joyaux, en réparation du désagrément que je vous ai causé. » Ils descendirent dans le souterrain, où étaient enfermés les trésors d'Isung et ceux du géant. Thidrik prit la parole : « Je suis d'avis, dit-il à Vidga, que nous ne touchions pas la moindre partie de ces richesses; car il nous sera toujours loisible de les emporter, si nous sommes vainqueurs de Isung; si, contre notre attente, il avait le dessus, il y aurait déloyauté à lui enlever ses richesses; mais nous les partagerons avec lui, si nous nous séparons en bons amis. » Vidga pria le roi de décider en cette affaire comme en tout le reste.

32. Ayant traversé la forêt, ils trouvèrent de l'autre côté une éminence au sommet de laquelle s'élevait un grand et beau château. Au pied de la colline s'étendait une belle plaine, au milieu de laquelle Thidrik fit dresser ses tentes. Sigurd Svein, qui fut le premier à s'en apercevoir, courut en porter la nouvelle au roi Isung qui s'égayait avec ses fils. « Treize tentes, dit-il, viennent d'être dressées à peu de distance; à en juger d'après les emblèmes peints sur les boucliers, qui sont suspendus à l'entrée de la principale d'entr'elles, je crois que Thidrik de Bern et ses champions sont arrivés dans ce pays. » Isung répondit : « Qui que soient ceux qui osent entrer dans le royaume sans mon autorisation, je vais envoyer un de mes guerriers s'informer de leurs noms, de leurs intentions et réclamer le tribut que la loi impose aux voyageurs. » — « Je désire, reprit Sigurd, que cette mission me soit confiée. »

33. Sigurd se couvrit de mauvais habits, enfourcha une rosse et descendit vers les tentes. Il mit pied à terre devant

celle du roi Thidrik et dit en entrant : « Salut, braves guerriers, dont les noms me sont inconnus! » Lorsqu'ils lui eurent rendu ses civilités et souhaité la bienvenue, il ajouta : « Je viens de la part de mon maître, le roi Isung, recevoir le tribut que la loi vous impose; vous ne pouvez le refuser, sans risquer votre vie et vos biens. » — « Nous sommes venus, répondit le roi Thidrik, dans un tout autre dessein que de payer tribut. Tu rapporteras à ton seigneur que je l'invite à amener autant d'hommes que j'en ai, pour se battre avec nous ; je désire lui donner une idée de notre savoir-faire. » — « C'est la première fois que l'on provoque ainsi le roi Isung et les siens ; peut-être ne le connaissez-vous pas, non plus que ses fils. Mais quel est votre chef? » — « C'est Thidrik de Bern ; il y a un autre roi nommé Gunnar, et, bien que je cite seulement ces deux héros, les autres sont aussi des hommes de valeur. Mais penses-tu que le roi Isung et Sigurd Svein oseront lutter avec nous et n'aimeront pas mieux s'avouer vaincus? » — « Je compte, répondit Sigurd, que ni l'un ni l'autre ne se rendront sans coup férir dans leur propre pays. Mais quoiqu'il puisse arriver, j'espère que vous vous conformerez à la loi, en envoyant à mon seigneur quelque présent qui lui fasse honneur, sans vous priver beaucoup. » — « Puisque tu accomplis ta mission avec tant de courtoisie, répondit le roi de Bern, je veux lui envoyer le cheval et le bouclier de l'un d'entre nous. »

34. Aumlung, fils de Hornbogé, fut celui que le sort désigna ; il regrettait beaucoup d'être privé de son cheval, et il aurait mieux aimé perdre tous ses biens. Il ne voulut donc pas en rester là, mais il alla prier Hornbogé de lui prêter son cheval pour courir après Sigurd. Ayant éprouvé un refus, il s'adressa à Vidga qui lui répondit : « Je crains que tu ne recouvres pas ton coursier et ne perdes encore le mien, si le messager est celui que je suppose. » — « Si je ne te ramène pas ton cheval, repartit Aumlung, tu auras tous mes domaines qui consistent en douze châteaux forts, les meilleurs de l'Aumlungaland, et tu prendras ce qui me revient dans la succession paternelle ; je périrai ou je ramènerai ton cheval et le mien. » — « Puisque tu hasardes tant, répondit Vidga, tu peux monter sur Skemming. »

35. Aumlung partit au grand galop et courut jusqu'à ce qu'il

eût rattrapé Sigurd à peu de distance du château. « Halte-là ! lui cria-t-il, et rends-moi mon coursier, car j'en ai besoin pour parcourir le long trajet qui me sépare de mon pays. » Sigurd, conjecturant qu'il avait affaire au fils de Hornbogé, son parent, lui fit cette proposition : « Je vais rester immobile en selle, tandis que tu viendras sur moi à toute vitesse ; tu t'efforceras de me renverser d'un coup de lance ; si tu réussis à me désarçonner, tu reprendras ton cheval ; dans le cas contraire, je courrai sur toi et ton cheval m'appartiendra, si je parviens à te démonter. » Aumlung donna de l'éperon, s'avança la lance en arrêt contre son adversaire, et l'atteignit au bouclier ; le choc fut si violent que la hampe de son arme se brisa ; Sigurd était resté inébranlable, mais son cheval avait fléchi des pieds de derrière. « Bien frappé pour un jeune homme ! s'écria-t-il ; tu dois avoir quelque parent qui t'ait dressé aux exercices chevaleresques. Maintenant serre la sangle de ton coursier ; prépare-toi de ton mieux, et tiens-toi ferme comme moi. Je t'avertis que tu ne peux trop prendre de mesures, si tu veux conserver ton cheval. » Et en effet, bien que Aumlung eût pris les meilleures dispositions qu'il imagina, il fut lancé à neuf pas en arrière.

36. « Eh bien, jeune homme ! reprit Sigurd, au lieu de reconquérir ton cheval, tu en as perdu un autre, qui doit t'avoir coûté cher, si c'est, comme je le suppose, Skemming, le coursier de Vidga ; il eut mieux valu que tu te fusses tenu tranquille. » — « Tel est peut-être l'avis des gens sans courage, répondit Aumlung, mais notre affaire peut encore s'arranger, quoiqu'elle ait pris mauvaise tournure pour moi. » — « Que veux-tu donc faire pour ravoir tes deux coursiers ? » — « Tout, excepté ce qui tournerait à ma honte ou à celle de ma famille. » — « Quelle est donc ta famille ? Tu étais si fier que tu n'as pas voulu m'en dire le nom avant le combat ; mais il faut que tu te fasses connaître, si tu veux que je te rende tes chevaux. » — « Si je t'avais dit mon nom, mes parents et mes frères d'armes auraient pu croire que je le faisais par crainte ; mais j'aime mieux perdre le cheval, pour lequel j'ai mis en gage tous mes domaines que de le recouvrer au prix du déshonneur. » — « Mon dessein n'est pas de te déshonorer, répliqua Sigurd ; car, si tu es mon parent Aumlung, comme je le présume, j'aime mieux te voir respecté que méprisé. Pour te prouver mes bonnes intentions, je te dirai que je suis Sigurd Svein. » — « Bien que

tu m'aies dit ton nom sans y être forcé, je ne veux pourtant pas te révéler le mien, à moins que tu ne me promettes qu'il sera à l'abri de toute injure. » — « Je t'en donne ma parole. » — « Eh bien, je suis Aumlung, fils de Hornbogé, comme tu l'as deviné. » — « Tu as bien fait de ne pas me cacher que tu étais mon parent, tu n'y perdras rien. Prends tes deux chevaux avec mon bouclier et ma lance, et retourne vers tes compagnons, à qui tu diras que tu m'as vaincu et dépouillé. » Il se fit même lier à un tilleul, afin que les paroles d'Aumlung eussent plus de vraisemblance.

37. Lorsque Vidga vit revenir à cheval le jeune homme qui se rengorgeait, il dit à Thidrik : « Si c'est à Sigurd que notre compagnon a eu affaire, je parierais bien qu'il n'a pas reconquis son cheval, mais qu'il l'a racheté par des présents ou d'humbles prières. » — « Je pense aussi, répondit Thidrik, que Aumlung n'aurait pu venir à bout de Sigurd; mais peut-être n'est-ce pas ce héros qu'il a eu pour adversaire. » Le fils de Hornbogé conta à ses frères d'armes qu'il avait désarçonné le messager d'Isung, et il produisit comme preuve le bouclier renfoncé ; il ajouta qu'il avait lié le vaincu avec la courroie du bouclier et son propre ceinturon. Ses compagnons le félicitèrent, mais Vidga voulut savoir qui était l'étranger. « Si c'est Sigurd, pensa-t-il, il a été enchaîné par trahison ; il ne convient pas qu'un tel héros reste attaché au tilleul : je vais le mettre en liberté. » Mais dès que Sigurd le vit approcher, il rompit ses liens et courut vers le château. Vidga, trouvant les débris des courroies et de la hampe de lance, fut enfin convaincu que le récit d'Aumlung était conforme à la vérité.

38. Isung accepta le défi de Thidrik de Bern, et le lendemain il alla le trouver, accompagné de ses onze fils et de Sigurd qui portait l'étendard. Tous étaient de haute stature et pleins de courage ; ils avaient de beaux boucliers, des cottes de mailles luisantes comme de l'argent, des casques polis comme du verre, des glaives affilés, de solides hampes de lance, des chevaux fringants et bien caparaçonnés. Lorsque le roi Isung fut devant la tente de Thidrik, il descendit pour s'entendre avec lui sur les conditions du combat. Il fut convenu que l'on se battrait à pied, deux à deux et successivement. Thidrik contre Sigurd Svein, le roi Gunnar contre le roi Isung, et chacun des onze

fils de ce dernier contre un des autres champions du roi de Bern.

39. Heimi commença avec le premier fils d'Isung; après un instant de lutte, celui-ci jeta son bouclier, saisit son glaive des deux mains, et en asséna un coup si violent sur le casque de Heimi qu'il le renversa. « Si tu veux avoir la vie sauve, lui cria-t-il, reste immobile pendant que je t'enchaînerai. » Heimi résista de toutes ses forces, mais il reçut tant de coups de poing, que le sang lui jaillissait par le nez et qu'il faillit perdre connaissance. Son adversaire lui lia les pieds et les mains, puis il l'attacha à la hampe de sa pique qu'il avait plantée en terre, après quoi il alla se reposer près des siens. — Herbrand, le porte-étendard, entra en lice avec le second fils du roi. La lutte dura longtemps; à la fin Herbrand affaibli par la perte de son sang, qui coulait par deux blessures, tomba à terre et fut lié, après avoir rendu ses armes. — Vildifer et le troisième fils du roi s'avancèrent à leur tour; dans leur lutte, qui fut vive, le prince reçut cinq blessures, mais il en avait fait sept à son adversaire, qui tomba et fut lié comme ses frères d'armes.

40. Sintram de Fenidi et le quatrième fils du roi parurent ensuite; l'épée du premier coupait le métal comme de l'étoffe; aussi avait-il déjà fait trois blessures à son adversaire, lorsque le glaive de celui-ci se brisa dans ses mains. Mais le fils du roi, bien que désarmé, était trop brave pour fuir ou se rendre; saisissant son bouclier, il se jeta sur Sintram, le renversa et lui lia les pieds et les mains. — Fasold eut à combattre le cinquième fils du roi; comme ils étaient forts et vaillants tous les deux, on fut longtemps sans voir de quel côté pencherait la victoire; ils se portèrent réciproquement de nombreux coups sans reculer d'un pas. Mais Fasold fut atteint d'un coup si bien appliqué qu'il perdit connaissance. « Comment un brave de ta valeur peut-il se laisser abattre par un seul homme? lui cria son adversaire; relève-toi et défends-toi, si tu veux. » Fasold recommença la lutte, qui fut vive et longue, mais il tomba de nouveau et fut lié cette fois. — Aumlung, qui avait à combattre le sixième fils du roi, pensa que ce serait une grande honte si le roi Thidrik était venu dans le Bertangaland pour se faire vaincre. Il pria Hornbogé d'attacher solidement son casque et son bouclier, et il jura de se faire hacher plutôt que de se laisser lier. Il renversa en effet son adversaire, qui était le moins fort

des fils d'Isung, puis il se jeta sur lui. « Si tu veux ne pas être fait prisonnier, lui dit-il, tu vas rendre la liberté à mes deux frères d'armes Fasold et Herbrand. » Le prince passa volontiers par ces conditions.

41. Le jarl Hornbogé fut moins heureux ; comme il était moins robuste que le septième fils du roi, son adversaire, il éprouva le même sort que la plupart de ses compagnons. — Le huitième fils du roi eut la plus grande peine à triompher de Hœgné ; il réussit pourtant à le lier, après lui avoir fait trois graves blessures. — Thetleif le danois et le neuvième fils du roi se battirent si longtemps, sans résultat, qu'ils furent obligés de faire une trêve. Pendant qu'ils se reposaient, le premier dit à l'autre : « Livre tes armes et laisse-toi lier, si tu veux conserver une vie que tu traîneras dans le déshonneur. » — « Bien que tu sois danois et plein d'outrecuidance, lui répondit le prince, je ne me rends pas dans l'état actuel des choses ; avant que je ne dépose mon épée, tu en sentiras encore le tranchant. » Ils se remirent à combattre avec une nouvelle furie, et ils ne cessèrent pas avant d'être si fatigués qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes. Il commençait à faire nuit ; les deux chefs intervinrent, et la suite de la lutte fut remise au lendemain ; elle se termina à l'avantage de Thetleif, qui aima mieux délivrer Hœgné que d'enchaîner le vaincu. — En revanche, le dixième fils du roi fit prisonnier maître Hildibrand, dont l'épée s'était brisée. — Isung et Gunnar, roi du Niflungaland, entrèrent alors en lice ; quoique le premier fût le plus fort, le second ne reculait pas d'un pouce, et il rendait autant de coups qu'il en recevait. Isung, fâché de la durée de la lutte, fit un grand effort pour en finir ; il frappa de toutes ses forces sur le casque de Gunnar ; son épée s'étant rompue, il arracha la lance à laquelle avait été attaché Hœgné, et, d'un coup bien appliqué, il enfonça le casque de son adversaire et lui fit jaillir le sang par la bouche et le nez. « Puisse-t-il en advenir autant à ses frères d'armes ! » s'écria-t-il en liant Gunnar, qui était tombé sur le sol.

42. Vint le tour de Vidga et de l'aîné des princes, qui était le plus fort et le plus habile. Ils ne se ménageaient pas, mais se battaient de si près qu'ils se gênaient mutuellement dans leurs mouvements. Le fils de Velent, sachant combien était excellent le glaive qu'il tenait de son père, frappait à coups

redoublés sur le casque de son adversaire; le cuivre volait en pièces, et le prince fut légèrement blessé à la tête; bientôt après, un nouveau coup de l'épée Mimung lui tailla la cuisse et il tomba à la renverse. « Roi Isung, cria le vainqueur, tu vas délivrer tous mes frères d'armes ou je tue ton fils. » — « Je veux d'abord savoir s'il est réellement vaincu, répondit le roi; il n'a pas encore reçu de coup mortel. » — « Mon père, dit le prince, fais ce qu'il exige, autrement je suis perdu; car il a le diable à la main et personne ne peut lui résister. » — « Si tu ne délivre pas mes compagnons, continua Vidga, je vais couper la tête à ton fils et la tienne ensuite; Mimung ne rentrera pas dans son fourreau avant que tous mes amis ne soient en liberté.» Il alla couper leurs chaînes, puis il revint vers le prince, et il l'aurait tué, si les deux rois n'étaient intervenus et n'avaient arrangé l'affaire selon ses désirs.

43. Les deux partis se trouvaient alors dans la même situation qu'en commençant. Thidrik et Sigurd étaient les seuls qui n'eussent pas combattu; c'est d'eux que dépendait l'issue de la lutte. Le premier brandit l'épée Gram et ils s'avancèrent bravement l'un contre l'autre. Dès qu'ils furent à portée, les coups plurent dru de part et d'autre, mais chacun parait avec son bouclier; le cliquetis des armes s'entendait au loin. Les deux adversaires combattirent jusqu'à la nuit sans se faire de blessures. Le roi Isung et Vidga se jetèrent alors entre les deux champions, disant qu'il y en avait assez pour une fois. Le lendemain, le combat recommença dès le matin et dura tout le jour sans donner de résultat; Thidrik avait pourtant reçu deux blessures. Il fallut encore ajourner la suite de la partie. Avant de se mettre au lit, Thidrik appela Vidga à un entretien particulier. « Quelle sera l'issue du combat? demanda le fils de Velent. Sigurd est fort et singulièrement brave, et, bien que vous le soyez l'un et l'autre, je crains qu'il ne remporte la victoire; car il n'est pas affaibli par des blessures. » — « Je ne puis dire qui aura l'avantage, répondit le roi; mais je conserverais bon espoir, si mon épée mordait aussi bien que celle de Sigurd. Je veux te prier, cher ami, de me prêter Mimung, ton excellent glaive; c'est la seule arme que craigne mon adversaire; car aujourd'hui, avant le combat, il m'a fait jurer que je ne m'en servirais pas. » — « Tu ne dois pas me demander un service de ce genre, répondit Vidga; car la seule fois que Mimung ait été entre des mains étrangères, Heimi, notre com-

pagnon, l'a laissé prendre à l'ennemi. » — « C'est une félonie de ta part, repartit le roi, que de croire que ton chef n'est pas supérieur à l'un de ses hommes ; et, puisque tu penses ainsi, nous ne serons plus aussi bons amis qu'auparavant. » — « Si j'ai mal parlé, répondit Vidga, je t'en fais mes excuses ; je veux en revanche te prêter mon épée Mimung, en souhaitant qu'elle te fasse bon service. » Personne n'en sut rien.

44. Le lendemain Sigurd dit à Thidrik : « Si tu n'es pas armé de Mimung, je ne crains rien ; jure moi donc que tu ne l'as pas, autrement je refuse de me battre. » — « J'aime mieux faire ce serment, répondit Thidrik, que de te voir abandonner la partie. » Après avoir planté en terre la lame de Mimung, il dit en dégaînant son propre glaive : « Aussi vrai que j'implore la protection divine, je jure qu'à ma connaissance la lame de Mimung n'est pas sur terre et que la poignée n'est dans la main d'aucun homme. » Mais dès qu'il eût achevé, il se hâta de substituer Mimung à sa propre épée. Cette fois, chaque coup qu'il portait enlevait un fragment du bouclier, du heaume et de la cotte de maille de son adversaire, qui ne tarda pas à avoir trois blessures ; Sigurd lui en fit deux et continua à se battre bravement ; mais, réfléchissant aux termes du serment et considérant l'épée du roi, il remarqua que c'était Mimung. « Seigneur, s'écria-t-il, tu as triomphé par fraude ; pourtant je veux bien me rendre et te faire hommage ; car il n'y a pas de déshonneur à cela, tant que je ne suis pas vaincu. » Le roi Thidrik fut bien aise d'avoir pour frère d'armes le guerrier le plus fort et le plus célèbre qu'il y eût au monde. Il fit la paix avec le roi Isung, contracta l'alliance la plus intime avec lui, et les nouveaux amis s'offrirent mutuellement de beaux présents. Sigurd fit aussi des cadeaux à ses parents Hornbogé et Aumlung ; par son entremise, ce dernier obtint la main de la princesse Falborg, fille d'Isung, qui était de tous points la plus aimable et la plus courtoise des femmes. Les noces furent célébrées avec de grandes pompes et suivies de toutes sortes de jeux et de réjouissances. Puis Thidrik, accompagné de Sigurd, retourna à Bern, où il fut accueilli avec de grands honneurs. Partout où la renommée portait son nom, c'est-à-dire dans la plus grande partie du monde, on vantait sa bravoure et on le proclamait sans égal dans les arts chevaleresques.

Chapitre IV.

SIGURD DANS LE NIFLUNGALAND.

45. Thidrik et ses compagnons, ayant montré que personne ne pouvait leur tenir tête, purent se séparer avec gloire. Le jarl Hornbogé chargea son fils Aumlung et Heimi de gouverner le Vinland. Sintram retourna à Fenidi, Herbrand dans son duché; Thidrik et les autres champions restés avec lui se rendirent chez le roi Gunnar, à Vermintza (*var.* Verniza ou Vermista), dans le Niflungaland. Pendant qu'ils étaient dans ce pays, Sigurd épousa la sœur du roi Gunnar, Grimhilde, (*var.* Gudrûne), qui obtint en dot la moitié du royaume. Les noces furent célébrées avec magnificence pendant sept jours, et tous les personnages les plus considérables du royaume y furent invités.

46. Sigurd gouverna en commun avec ses beaux-frères Gunnar et Hœgné; le pays gagna à cette alliance de héros, qui ont été les plus célèbres des rois, tant au nord qu'au sud. Ils se faisaient redouter partout et possédaient plus d'or qu'aucun prince. Généreux, mais terribles pour leurs ennemis, ils s'accordaient entre eux comme trois frères. Sigurd Svein était le premier en tout: sa peau dure comme de la corne ou comme une hure de sanglier défiait les armes les plus acérées; elle n'était vulnérable qu'entre les épaules, où elle ressemblait à celle de tout autre homme. Sigurd avait de beaux cheveux bruns qui tombaient en grandes boucles; sa barbe courte et bien fournie était de même couleur. Il avait le nez haut, le visage large et plein, des traits prononcés; ses regards étaient si perçants que peu de personnes osaient le regarder dans le blanc des yeux. Ses épaules étaient deux fois larges comme celles d'un homme ordinaire, et sa stature en proportion. Lorsqu'il était ceint de son épée Gram, longue de six empans, et qu'il passait dans un champ de seigle mûr, les épis atteignaient à peine

la bouterolle du fourreau, tant il était grand! Mais sa vigueur était plus grande encore ; il excellait à brandir l'épée, à darder le javelot, à manier le bouclier, à tendre l'arc et à monter à cheval, sans parler de beaucoup d'autres talents chevaleresques qu'il avait acquis dans sa jeunesse. Il était si intelligent qu'il prévoyait l'avenir; il comprenait aussi le chant des oiseaux et, averti par eux, il n'était jamais pris au dépourvu. Il était franc dans son langage, parlait avec tant d'éloquence qu'il ne finissait jamais un discours sans avoir persuadé tous ses auditeurs. Son plus grand bonheur était d'assister ses amis et de se jeter dans des entreprises périlleuses, de faire du butin et de le distribuer aux siens; il était inaccessible à la crainte. Sur son bouclier, revêtu de plusieurs feuilles de métal et de plaques d'or, était peint comme sur ses autres armes un dragon brun foncé en haut, rouge clair en bas. A ce signe, on le reconnaissait à première vue pour le vainqueur du grand dragon que les Værings appellent Fafni. Il surpassait, dans les exercices chevaleresques, tous les héros dont il est question dans les anciennes sagas, et lorsque l'on compare entre eux les chefs les plus illustres, les plus grands, les plus magnanimes, on le place toujours en tête. Aucun nom ne retentit plus glorieusement dans les langues du nord, et il en sera ainsi tant que durera le monde.

47. Le roi Gunnar avait des cheveux blonds et frisés, la barbe courte et peu foncée, le visage large, le teint clair. Il était de haute stature, vigoureux, excellent cavalier; il se tenait fièrement sur son coursier et s'entendait à manier le bouclier, l'épée et toutes sortes d'armes de trait. Intrépide, ferme, prudent et pourtant affable, courageux, gai, généreux, il était serviable pour ses amis, mais cruel, dur et violent envers ses ennemis. Sur son bouclier et sur toutes ses armes, blanches comme de l'argent, était peint un aigle couronné. Il avait tant d'élégance et de dignité, qu'on l'aurait distingué dans la plus grande assemblée. — Le frère de Gunnar, Hœgné, avait les cheveux noirs et longs, le visage grand, le nez épais, l'air dur et sombre. Il était de haute et forte stature, rude, très-vigoureux, habile cavalier et guerrier très-distingué. Il avait perdu un œil dans sa lutte contre Valtaré de Vaskastein. Il était intelligent, prudent, grave, silencieux, violent et prompt dans tout ce qu'il entreprenait, opiniâtre et résolu, généreux et fier. Ses armes portaient le même blason que celles du roi Gunnar, à l'exception de l'aigle qui n'avait pas de couronne. Son bouclier brillait

tellement au soleil qu'on n'en pouvait soutenir l'éclat; c'était un moyen d'éblouir l'ennemi; mais, d'après les narrateurs allemands, il n'est plus de mode de porter des boucliers plaqués d'argent.

48. Un jour que les trois beaux-frères devisaient ensemble, Sigurd Svein dit à Gunnar : « Je sais une femme si distinguée par sa beauté, sa courtoisie, sa sagesse, sa vaillance et ses exploits, qu'elle l'emporte sur toutes les personnes de son sexe; elle s'appelle Brynhilde, fille de Budlé, et possède le château de Sægard. Il faut qu'elle devienne ta femme; je t'aiderai dans cette entreprise, et je veux te conduire près d'elle. » Gunnar répondit que ce parti lui plaisait, et il se mit en route avec le roi Thidrik, Sigurd, Hœgné et tous ses frères d'armes. Arrivés à la résidence de Brynhilde, ils furent tous bien accueillis à l'exception de Sigurd Svein; car lors de leur première entrevue (sur la montagne), elle et lui étaient convenus secrètement de s'épouser et cette promesse avait été confirmée par des serments; or, Brynhilde avait appris qu'il venait de se marier. Sigurd Svein lui fit connaître le but de leur voyage et l'engagea à accueillir la demande du roi Gunnar; mais elle répondit : « Je sais que tu m'as indignement trahie; tu étais pourtant celui que j'aurais préféré pour mari, lors même que j'aurais eu à choisir parmi tous les hommes. » — « Ce qui est fait est fait, répliqua Sigurd : nous ne pouvons plus être l'un à l'autre; mais, comme tu es la plus noble et la plus excellente des femmes que je connaisse, et que de son côté Gunnar est un homme éminent, un héros merveilleux et un puissant roi, il m'a semblé que vous étiez dignes l'un de l'autre : voilà pourquoi je l'ai engagé à demander ta main. C'est à cause de lui que j'ai donné à sa sœur la préférence sur toi, et nous nous sommes juré mutuellement d'être des frères l'un pour l'autre. » — « Je vois que je ne puis plus compter sur toi, mais je veux en cette occasion suivre tes bons conseils et ceux du roi Thidrik. » Celui-ci et le roi Gunnar vinrent prendre part à l'entretien, et l'on ne se sépara pas avant d'être tombé d'accord que Gunnar épouserait Brynhilde (1).

---

(1) **Le copiste du manuscrit A qui, en ce passage comme en d'autres, a évidemment fait des emprunts à la Vœlsungasaga, après avoir rapporté que Sigurd et Brynhilde s'étaient juré une foi mutuelle, ajoute que leur entrevue eut lieu sur**

49. On fit alors les préparatifs d'un splendide festin, auquel on invita un grand nombre d'hommes considérables. Le premier soir des noces, personne ne put coucher dans la chambre des épousés et les gardes durent se tenir à la porte. Lorsque Gunnar se fut mis au lit près de sa femme et qu'il voulut l'embrasser, elle le repoussa rudement, et, à la suite d'une lutte qui s'engagea, elle lia, avec sa ceinture et celle de son mari, les pieds et les mains de ce dernier, le suspendit à un clou et le laissa dans cette position jusqu'au point du jour. Elle le remit alors en liberté et le porta dans sa couche, où il resta jusqu'à ce que ses gens vinssent l'habiller. Il ne dit à personne ce qui s'était passé; la seconde et la troisième nuit, il en fut de même.

50. Le roi Gunnar était consterné et ne savait que faire; mais, venant à réfléchir que Sigurd lui avait promis une amitié fraternelle, et, sachant que c'était un homme de bon conseil et qu'il pourrait se fier en lui plus qu'en tout autre, il l'appela à un entretien particulier, lui conta tout ce qui s'était passé et le consulta sur la conduite à tenir. « Je te dirai pourquoi il en est ainsi, répondit Sigurd : Brynhilde est d'une nature si robuste, que tant qu'elle restera vierge, peu d'hommes seront de force à lutter avec elle; mais, dès qu'elle aura été domptée, elle ne sera pas plus forte que les autres femmes. » — « Tu es si vigoureux, lui répondit Gunnar, que si quelqu'un peut la soumettre, c'est toi seul au monde; au nom de notre amitié et de notre alliance, je t'adjure de me rendre ce service; il n'est personne en qui j'aie autant de confiance qu'en toi; mais il importe que cette affaire reste secrète et je compte que tu n'en diras rien à personne. » Sigurd le lui promit et ils se séparèrent.

51. Le soir, au moment de se mettre au lit, Gunnar et Sigurd changèrent de vêtements, sans que personne y prît garde. Le mari sortit, tandis que son ami se couchait près de Brynhilde. Sigurd tira les couvertures sur son visage, et se tint tranquille jusqu'à ce que tout le monde se fût endormi ou éloigné; il saisit alors Brynhilde et fit d'elle ce qu'il voulut,

---

la montagne (évidemment le Hindarfiall). De plus, Brynhilde, après avoir traité Sigurd de parjure, dit qu'il avait été égaré par les artifices magiques de Grimhilde (Gudrûne), et qu'elle ne se mariait avec Gunnar que pour en faire l'exécuteur de sa vengeance.

puis il lui enleva un anneau qu'il passa à son propre doigt. Au lever du jour, il entra cent hommes et parmi eux le roi Gunnar, qui s'approcha du lit et changea de vêtements avec Sigurd sans que personne s'en aperçût. Lorsque les noces eurent duré sept nuits, les convives se disposèrent à regagner leur demeure. Le roi Gunnar laissa sous la garde d'un de ses hommes le châteaû de Brynhilde, qu'il emmena avec lui dans le Niflungaland. Dès lors il gouverna paisiblement le royaume avec son beau-frère Sigurd et ses frères Hœgné et Gernoz (*var.* Gislher).

52. Un jour que la reine Brynhilde traversait une salle où Grimhilde était assise, celle-ci ne daigna pas se lever : « D'où vient cette fierté? » lui demanda sa belle-sœur. — « Je me flatte, répondit Grimhilde, d'être dispensée de témoigner du respect à qui que ce soit au monde, puisque je suis unie au plus illustre des princes. » — « C'est par trahison que tu as obtenu Sigurd, et je te primerai ; il te siérait mieux de chercher l'origine de ton mari, dans la forêt, sur les traces de la biche, que de trôner dans le Niflungaland. » — « Puisque tu le prends sur ce ton, il faut que nous parlions de diverses choses qui peuvent n'être pas à ton avantage. Dis-moi quel a été ton premier mari? » — « Il n'est pas difficile de répondre à cette question, et je ne vois là rien de déshonorant pour moi : après que Sigurd Svein eut été frauduleusement détourné de moi, le puissant roi Gunnar est venu à mon château avec beaucoup de chefs, et, sur le conseil de mes amis, je l'ai accepté pour mari ; je n'ai pas à te cacher qu'il est mon premier époux. » — « Tu mens, comme je m'y attendais, s'écria Grimhilde : l'homme qui t'a domptée est Sigurd Svein ! » — « Je n'ai jamais été la femme de Sigurd. » — « Pour preuve de ce que j'avance, continua Grimhilde, voici l'anneau que mon mari t'a enlevé la nuit qu'il a passée dans ta couche ; il m'en a fait cadeau. » Brynhilde reconnut la bague d'or et se repentit amèrement d'avoir commencé, en présence de tant de personnes, une querelle à la suite de laquelle sa honte avait été divulguée.

53. Exaspérée de la nouvelle trahison de Sigurd, Brynhilde devint si rouge que du sang nouvellement répandu ; elle sortit du château sans mot dire, alla au devant de Gunnar, Hœgné et Gernoz, qui revenaient de la chasse, et se mit à pleurer amèrement, tandis qu'elle déchirait ses vêtements. Ils

s'arrêtèrent stupéfaits. « Gunnar, dit-elle, j'ai quitté mes états, mes parents et mes amis, pour me mettre sous ta protection; il faut que tu venges ma honte, que dis-je, ta propre honte : Sigurd Svein a conté à sa femme, comment tu t'étais fié en lui et l'avais chargé de me dompter, parce que tu n'étais pas capable de le faire toi-même. Grimhilde me l'a aujourd'hui reproché devant tout le monde. » — « Puissante reine, répondit Hœgné, ne pleure pas, ne dis pas un mot de cette affaire et fais comme si de rien n'était. » — « Oui, c'est bien le cas, reprit Brynhilde; Sigurd Svein est arrivé dans ce pays comme un vagabond étranger; maintenant il est si orgueilleux et si puissant, que vous ne tarderez pas à obéir tous à cet homme qui ne connaissait ni père, ni mère, ni parents, la première fois que je l'ai vu! » — « Ne pleure pas, ma femme, lui dit Gunnar; Sigurd ne sera pas longtemps ton seigneur, ni Grimhilde ta reine. » Cette promesse tarit les larmes de Brynhilde. Les trois princes rentrèrent au château et firent semblant de ne rien savoir. Sigurd était allé se divertir à la chasse avec ses chevaliers et n'était pas encore de retour.

54. Lorsque Sigurd rentra peu de jours après, Gunnar, Hœgné et Gernoz, lui témoignèrent beaucoup d'amitié, et, au banquet du soir, ils furent très-gais, ainsi que Brynhilde. On convint de faire une partie de chasse au premier beau jour. Hœgné recommanda secrètement au cuisinier de saler beaucoup les mets, et à l'échanson de ne verser que rarement à boire, afin que Sigurd fût altéré, avant même de s'être échauffé à la poursuite du gibier. Au moment du départ, il alla s'entendre avec Brynhilde, qui le pria d'ôter la vie à Sigurd et lui promit en récompense de l'or, de l'argent et des joyaux. Il répondit que ce n'était pas facile de tuer un tel guerrier, mais il ajouta qu'il ferait son possible. Pendant la chasse Sigurd fut, comme d'habitude, toujours en tête. On poursuivit longtemps un sanglier, que Hœgné finit par abattre d'un coup d'épieu. Les chasseurs avaient si chaud, qu'après avoir vidé l'animal et jetée la curée aux limiers, ils allèrent se rafraîchir à un ruisseau. Le roi Gunnar donna l'exemple de s'étendre à plat ventre pour boire; Hœgné en fit autant, puis il se releva et, pendant que Sigurd buvait de la même manière, il lui enfonça son épieu entre les deux épaules, avec une telle force que la pointe traversa le cœur et sortit par la poitrine. En recevant ce coup, Sigurd s'écria : « Je ne m'attendais pas à une telle

trahison de la part de mon beau-frère ; si j'avais été sur mes gardes, il t'aurait fallu couper mon bouclier, mettre en pièces mon heaume et briser mon épée, avant de parvenir à me porter un coup mortel, et encore je pense que je vous aurais tous abattus avant de succomber. » A ces mots il rendit le dernier soupir. « Nous avons chassé tout le jour et nous avons eu peine à tuer un sanglier, s'écria Hœgné ; moi, je puis dire que j'ai d'un seul coup abattu un buffle et un ours ; car il nous aurait été moins difficile, à nous quatre, de tuer deux de ces animaux, que de percer Sigurd, s'il avait été debout. » — « Tu as en vérité fait un coup de maître, répliqua Gunnar ; il nous faut porter ce gibier à ma sœur. »

55. Après le départ des chasseurs, Grimhilde s'était mise au lit, car elle portait tant de haine à sa belle-sœur qu'elle ne voulait pas rester en sa compagnie. Brynhilde, ayant du haut d'une tour vu les chasseurs revenir avec le cadavre de Sigurd, alla au devant d'eux et les félicita de leur heureuse chasse. « Grimhilde est couchée, ajouta-t-elle, portez-lui ce présent ; Sigurd a obtenu ce qu'il méritait. » La porte de la chambre à coucher était fermée ; ils l'enfoncèrent et posèrent le cadavre sur le sein de la pauvre veuve, qui s'éveilla et dit : « La blessure de Sigurd me paraît suspecte ; son bouclier est entier ainsi que son heaume ; il a été tué par trahison. Si je savais quel est le meurtrier, il me le paierait ! » — « Ton mari n'a pas été assassiné, répondit Hœgné, mais il a reçu un coup de boutoir d'un sanglier que nous poursuivions. » — « Ce sanglier, c'est toi et pas d'autre ! » répliqua Grimhilde ; elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Tandis que les chasseurs et Brynhilde s'égayaient dans la salle, elle appela ses chevaliers et fit préparer de pompeuses funérailles. Lorsque la nouvelle de la mort de Sigurd se répandit, chacun dit qu'il ne restait pas son pareil dans le monde et que jamais il ne naîtrait un héros si distingué par la force, les talents chevaleresques et la générosité. Son nom ne sera jamais oublié des hommes du sud ni des peuples septentrionaux.

Chapitre V.

THIDRIK ET ERMINREK.

56. De même que la plupart de ses frères d'armes, Thidrik songea à se marier et chercha un parti sortable; ayant entendu parler de la belle Hilde, fille du roi Artus de Bertanga (*var.* Britannia, Brittanga), il chargea Herburt, fils de sa sœur Isolde et du comte Herthegn, d'aller solliciter en son nom la main de la princesse. Artus n'accueillit pas cette demande; mais, appréciant la courtoisie de l'envoyé, il l'admit à son service et l'éleva successivement au poste d'échanson, puis de chef de la garde. Grâce à sa position, Herburt put s'insinuer dans les bonnes grâces de la princesse, mais, au lieu de lui parler avantageusement du roi de Bern, il le lui dépeignit comme un homme affreux. Hilde préféra le beau jeune homme et se laissa enlever par lui. Artus, ayant mis soixante hommes à la poursuite des fugitifs, Herburt tua treize chevaliers, quatorze écuyers et mit le reste en déroute; mais il était gravement blessé. Guéri par sa fiancée, il prit passage avec elle sur un navire qui partait pour des pays lointains, entra au service d'un roi qui le fit chef de sa garde, et se distingua par de grands exploits.

57. Cette mésaventure ne découragea pas Thidrik. Accompagné de Fasold et de Thetleif, il se rendit au château de Drekanfils, où demeuraient les neufs filles du roi Drusian, dont la mère était morte de chagrin, après avoir perdu Ekka son fiancé. Le roi fut bien accueilli et demanda pour lui l'aînée des princesses nommée Gudilinda, la seconde pour Fasold, la troisième pour Thetleif. Les trois sœurs n'eurent garde d'éconduire ces illustres prétendants. Après les noces qui durèrent neuf jours, Thetleif et Fasold prirent le gouvernement des états de Drusian, avec le titre de ducs que leur conféra Thidrik; quant à ce dernier, il regagna Bern avec sa jeune épouse.

58. Le duc de Fritila dans l'Aumlungaland (*var.* Langbardaland), Aké Aurlungatrauste, frère d'Erminrek, venait de mourir laissant deux enfants en bas âge, Edgard (*var.* Eggard ou Edgeir) et Aké. Sa veuve, Bolfriana, était fort belle et de haute naissance. Vidga, désirant l'obtenir pour épouse, se rendit à Rome, pour demander sa main au roi Erminrek. Celui-ci donna son consentement à condition que Vidga entrerait à son service; il le fit comte de Gregen (*var.* Greings); après le mariage, Thidrik, qui avait accompagné son frère d'armes, retourna seul dans ses états et régna paisiblement, jusqu'à ce que les intrigues de Sifka lui fissent une nécessité de partir pour l'exil.

59. Sifka, que les Værings appellent Bruné (*var.* Bikké), était conseiller d'Erminrek; sa femme, Odila (*var.* Odilia), se distinguait par sa rare beauté. Le roi s'éprit d'elle et éloigna le mari, en l'envoyant juger quelques affaires dans la ville de Sarkastein, puis il alla trouver Odila, qui était seule dans sa chambre, lui déclara sa passion et voulut être payé de retour. La femme de Sifka opposa une vive résistance et se débattit avec tant d'énergie que ses vêtements furent déchirés; elle n'en subit pas moins la violence d'Erminrek. Au retour de son mari, qui s'était parfaitement acquitté de sa mission, elle lui raconta en sanglotant ce qui s'était passé et l'excita à tirer une éclatante vengeance de cet outrage. « Console-toi, ma femme, répondit-il; je vais faire semblant de ne rien savoir; mais je ne prendrai pas de repos avant d'avoir fait expier au roi, par toute sorte de revers, l'injure qu'il nous a faite. » Il prit un air gai pour aller saluer son maître, qui le reçut amicalement et continua, comme par le passé, à le consulter sur toutes les affaires.

60. Un jour qu'ils étaient en conférence, Sifka tint ce discours : « Seigneur, tu es le plus grand roi du monde; tous les pays septentrionaux t'obéissent et te paient tribut à l'exception du Vilkinaland; tes serviteurs en sont indignés, car le roi Osantrix n'est pas plus puissant que les autres souverains tes tributaires. Je te conseille donc de lui dépêcher ton fils, le vaillant Fridrek, pour l'inviter à te rendre hommage. Mets le prince en état de voyager honorablement, mais ne le fais accompagner que de peu de personnes; il n'est pas d'usage que les ambassadeurs soient suivis d'une nombreuse escorte. »

Erminrek ayant approuvé cet avis, son fils partit avec sept chevaliers. La ville de Vilkinaborg où ils passèrent était gouvernée par un jarl relevant du roi Osantrix, et parent de Sifka à l'instigation duquel il tua le prince et ses compagnons. Erminrek crut bonnement que le meurtre avait eu lieu par ordre d'Osantrix.

61. Une fois Sifka dit à son maître : « Seigneur, je réfléchis que les Angles ne te paient pas tribut comme ils le devraient; mais, si tu envoyais à leur roi une sommation scellée de ton cachet, je suis convaincu qu'il n'oserait pas te refuser hommage. Mon avis est donc que tu confies cette mission à ton fils Reginbald. Il faut équiper un navire; outre que cette manière de faire le voyage coûtera moitié moins que par terre et sera plus digne du prince, ses ennemis auront moins d'occasions de le trahir comme son frère, et il sera plus facile d'amener le tribut sur un vaisseau qu'à dos de mulet. » Ce conseil plut au roi qui donna des ordres en conséquence. Reginbald se rendit au port, il y trouva trois navires et voulut choisir le meilleur, mais Sifka s'y opposa, disant que le roi en avait besoin pour son usage, et il ne voulut donner au prince que le plus mauvais, le menaçant de la colère du roi, s'il hésitait à partir. Reginbald n'eut pas plutôt gagné le large que l'embarcation, assaillie par l'orage, fut mise en pièces et submergée; il périt avec toute sa suite.

62. Plus tard, Erminrek étant à la chasse avec son fils Samson et son conseiller, celui-ci affecta un air de tristesse. « Qu'as-tu donc, mon bon ami? » lui demanda le roi. — « Seigneur, répondit Sifka, je suis affligé de ce que ton fils a cherché à prendre de force ma fille qui est la plus aimable des vierges; il n'en sera jamais puni, à moins que tu ne te charges toi-même de faire justice. » Samson, quoique le plus jeune des fils du roi, était celui qui promettait le plus; son père, transporté de fureur, courut à lui, le saisit par les cheveux, le jeta par terre et le fit écraser par son cheval. A son retour, il apprit que Reginbald avait disparu dans un naufrage; c'est ainsi que tous ses fils périrent à l'instigation de Sifka.

63. Ce fut bientôt le tour des neveux du roi. Odila, étant en visite chez la reine, amena la conversation sur Edgard et Aké d'Aurlungaland. Elle dit que Edgard s'était flatté d'obtenir les faveurs de la reine et l'engagea à se mettre sur ses gardes.

Celle-ci crut que le jeune homme avait réellement tenu des propos désobligeants pour elle. Au même instant, Erminrek entra et se mit à boire avec les femmes. « Maintenant le vent du sud-ouest souffle et le soleil brille, dit Odila, mais quelquefois il bruine, quoique le ciel soit clair au nord-ouest. Le jeune Edgard et son frère profitent de ce temps pour aller à la chasse et alors malheur aux bêtes fauves et aux oiseaux ! » Le roi ne dit mot, mais la reine fit cette remarque : « Il n'est pas étonnant que ces jeunes gens ne veuillent pas laisser en paix les hôtes des forêts, puisqu'ils poursuivent nos suivantes, chaque fois qu'ils viennent ici. » Erminrek se taisait encore, mais il écoutait. « Ce n'est pas tout, ajouta la reine, je sais de source certaine qu'ils ont intention de me faire violence à moi-même, s'ils peuvent en venir à bout. » — « Ma femme, interrompit le roi, s'ils s'attaquent à toi, c'est à moi qu'ils auront affaire ; je jure que je ne coucherai pas deux nuits dans le même lieu, avant de les avoir pendus plus haut qu'aucun malfaiteur ! » Il y avait là un certain Fritila, qui était gouverneur d'Edgard et d'Aké; il se mit à dire : « Mes élèves pâtiront de ce que Vidga est allé visiter Thidrik de Bern ; s'il était chez lui, il fendrait bien des casques, abattrait bien des têtes, couperait bien des cottes de mailles et des boucliers, avant de laisser pendre ses beaux-fils. » — « Tes paroles ne les sauveront pas, repartit Erminrek ; je veux au contraire les pendre plus haut encore que je n'avais l'intention de le faire. » — « Ils ne seront pas mis à la potence, tant que nous serons en vie mon fils et moi, » s'écria Fritila, puis il sauta à cheval et partit au grand galop.

64. Erminrek fit aussitôt sonner de la trompe pour réunir tous ses chevaliers, et ils coururent nuit et jour, jusqu'à ce qu'ils fussent en vue du château des jeunes princes. Il y avait un fleuve à traverser ; Fritila s'y jeta à la nage et fut poursuivi par les cavaliers d'Erminrek. Edgard et Aké lui demandèrent pourquoi il n'attendait pas un bateau pour passer. « Je n'ai pas le temps, répondit-il : le roi en veut à votre vie et il arrive avec son armée. » — « Quand il sera ici, nous saurons bien nous arranger avec lui, répliquèrent-ils ; nous n'avons pas besoin de redouter notre oncle. » Ils ne voulurent pas fuir, mais ils convoquèrent tous leurs hommes, levèrent les ponts et se préparèrent à la défense. Lorsque Erminrek fut au pied de la forteresse, ils lui demandèrent ce qu'il voulait. « Je veux vous pendre à l'arbre le plus élevé des environs. » — « Avant

que nous n'en soyons là, beaucoup de sang généreux sera versé. » Les deux troupes tirèrent longtemps l'une sur l'autre sans résultat; à la fin, Erminrek fit dresser une baliste qui lança des matières enflammées sur la ville et y mit le feu. « Faisons une sortie, dit alors Fritila, et mourons en combattant plutôt que de nous laisser brûler comme des chiens. » Ils sortirent au nombre de soixante hommes, et, dans la lutte qui s'engagea, ils tuèrent plus de quatre cents ennemis; mais les deux frères furent fait prisonniers et pendus à l'instigation de Sifka. A son retour, Vidga trouva son château brûlé avec tous les biens qu'il contenait, et sa femme réfugiée dans une misérable hutte. En apprenant ce qui s'était passé, il alla solliciter l'intervention de Thidrik de Bern. Celui-ci se rendit avec son ami auprès du roi de Rome, et lui demanda quel grief il avait contre Vidga. Erminrek répondit qu'il n'avait rien à reprocher à son vassal et lui offrit en indemnité la forteresse de Rana, que Vidga accepta et gouverna depuis. Mais Thidrik s'en retourna fort mécontent de la violence d'Erminrek à l'égard de ses parents.

65. Sifka en prit occasion d'exciter l'oncle contre le neveu. « Tiens-toi sur tes gardes, dit-il à son maître; il me semble que le roi Thidrik médite quelque machination contre toi; tu sais qu'il est aussi habile que puissant : il a beaucoup augmenté ses états, depuis qu'il est monté sur le trône, et il ne lui manque plus que ton royaume. L'Aumlungaland (*var.* Aurlungaland) que ton père a soumis par les armes, à qui paie-t-il tribut, si ce n'est à Thidrik? Tu n'y pourras lever aucune contribution, tant que ton neveu régnera à Bern, » — « Il est parfaitement vrai que ce pays a été conquis par mon père, et, comme je crois y avoir autant de droit que Thidrik, je veux m'en emparer. » — « Il est donc opportun, répondit Sifka, que tu charges l'excellent chevalier Reinald d'aller lever tribut dans l'Aumlungaland; si les habitants paient, c'est bien; mais si quelqu'un s'y refuse, fut-ce même Thidrik, traite-le en ennemi. » Ce projet fut approuvé et mis à exécution; mais les habitants de l'Aumlungaland dirent qu'ils étaient tributaires de Thidrik; que, si leur roi voulait céder sa souveraineté à Erminrek, ils n'y voyaient pas d'inconvénient, mais qu'ils ne voulaient pas payer deux fois. » Thidrik, averti de ce qui se passait, se rendit à l'assemblée avec douze chevaliers et invita le maltôtier à se retirer. « Tant que je serai roi de Bern, ajouta-

t-il, je ne souffrirai pas que mon royaume paie tribut à Erminrek, et je lui suis médiocrement reconnaissant de sa tentative. » Lorsque Sifka eut appris le résultat de la mission de Reinald, il dit à son maître : « J'avais bien pensé que Thidrik se prétendait ton égal, et il ne reconnaîtra certes pas ta supériorité à moins d'y être forcé. » — « Mon neveu Thidrik affecte en effet beaucoup d'arrogance, reprit Erminrek, à tel point qu'il ose se comparer à moi et son royaume au mien; mais je veux le faire pendre pour lui montrer quel est le plus puissant de nous deux. » — « Dieu protége le roi Thidrik ! s'écria Heimi. Erminrek sera couvert de honte pour avoir fait couler le sang d'un si grand nombre de ses parents ; la faute en est à Sifka. » — « Oui, ajouta Vidga, le roi Erminrek sera déshonoré pour jusqu'à la fin du monde. » Sur quoi il saisit ses armes, sauta à cheval et galopa jour et nuit dans la direction de Bern.

66. Thidrik, informé de l'arrivée de son ami Vidga, courut à sa rencontre, l'embrassa affectueusement et lui demanda s'il savait pourquoi Erminrek s'était permis de réclamer tribut de l'Aumlungaland. « J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, répondit le fils de Velent: on t'a calomnié si indignement auprès d'Erminrek qu'il veut t'ôter la vie, comme à ses autres parents. Si tu restes ici jusqu'au jour, tu le verras arriver avec des troupes invincibles. » Thidrik réunit ses principaux chevaliers pour leur faire part de cette nouvelle. « Nous n'avons que deux partis à prendre, ajouta-t-il, ou bien de rester ici et de nous défendre de notre mieux ; de cette manière nous ferons mordre la poussière à beaucoup de nos ennemis les plus distingués, mais nous courrons risque d'être accablés par des forces supérieures et de perdre vie et biens. L'autre alternative est de nous tenir prêts à quitter la ville, en nous confiant à la grâce de Dieu ; nous sauverons ainsi nos hommes et notre vie. Tel est le parti que nous prendrons, si vous êtes de mon avis. » — « Il est certain que dans ce cas, répondit Hildibrand, nous allons perdre nos états avec déshonneur, et Dieu sait quand nous les recouvrerons. Que néanmoins tous ceux qui veulent suivre le roi se préparent en toute hâte ; car il nous faut abandonner nos domaines, pour y rentrer plus tard, si Dieu le permet. » Dans cette nuit de tristesse, les lamentations des femmes, les cris des enfants, qui se désolaient du départ de leur père, de leur frère ou de leurs amis, se mêlaient au cliquetis des armes et au son des trompettes. Lorsque tous les

chevaliers furent prêts, ils s'assemblèrent dans la grande salle pour se reposer un instant et boire du bon vin.

67. Heimi vint alors annoncer que le roi Erminrek était à peu de distance avec cinq mille chevaliers et d'innombrables guerriers. Thidrik n'avait au contraire que huit cents chevaliers. Le champion Ulfard prit la parole : « Erminrek nous force indignement de nous exiler; mais la conquête de Bern et même de tout l'Aumlungaland va lui coûter plus cher qu'elle ne vaudra. » Hildibrand, saisissant l'étendard, marcha en tête suivi de tous les chevaliers, traversa la Lungbardi (*var.* Langbardaland), se dirigea au sud vers Mundina (*var.* Mundia) et entra dans le royaume d'Erminrek. On brûla et ravagea maisons, villages, châteaux, forteresses, et l'on en laissa neuf mille en cendres, avant de regagner les montagnes du nord. Vidga et Heimi, se séparant alors de leurs frères d'armes, retournèrent vers leur suzerain. « Roi, s'écria le dernier avec colère, tu t'es fort mal conduit envers tes parents; tu as envoyé à la mort tes fils Fridrek et Reginbald; tu as égorgé de ta propre main le jeune Samson; tu as fait pendre tes neveux Edgard et Aké, enfin tu viens de réduire à s'expatrier tes neveux Thidrik, Thether (*var.* Thettar et Thetmar) et Ulfard (*var.* Ulfrad), ainsi que le brave Hildibrand et beaucoup d'autres bons chevaliers, et tout cela à l'instigation du perfide Sifka ! » — « Seigneur, s'écria ce dernier, je te l'ai dit il y a longtemps : voilà ce que tu as gagné à attirer Heimi dans ton royaume et à l'élever si haut; il tient des propos outrageants à ton égard. Mieux vaudrait le priver de ses honneurs et le renvoyer dans les bois, garder les chevaux à l'exemple de son père. » — « Si j'avais ma bonne épée Naglring, repartit Heimi, je tuerais l'odieux Sifka comme un chien ! » D'un coup de poing qu'il lui appliqua sur la joue, il lui cassa cinq dents et le renversa aux pieds du roi. Celui-ci ordonna à ses hommes de s'emparer de l'audacieux et de le mener à la potence; mais le fils de Studas prit ses armes, enfourcha Rispa et sortit de la ville, poursuivi par soixante cavaliers. Se retournant tout à coup, il brandit l'épée Mimung et personne n'osa l'approcher. Il se retira dans les forêts, d'où il faisait de fréquentes sorties pour brûler les maisons d'Erminrek et de Sifka. Celui-ci n'osait plus sortir qu'avec un cortége de soixante hommes, encore ne se croyait-il pas en sûreté.

68. De son côté, le roi Thidrik franchit les montagnes et chevaucha jusqu'au château de Bakalar, situé près du Rhin. Lorsque le seigneur du lieu, le margrave Rodingeir, fut averti de l'approche des voyageurs, il leur alla au-devant avec sa femme Gudilinda. Elle offrit au roi un étendard de soie, moitié vert moitié rouge, où était brodé un lion, et lui donna un manteau de pourpre dont on n'avait jamais vu le pareil. Le margrave fit également des présents au roi et à chacun de ses chevaliers. L'entrée se fit au son des instruments dont jouaient des musiciens disposés sur le passage. Après être resté quelque temps à Bakalar, où il avait reçu la plus cordiale hospitalité, Thidrik, accompagné du margrave, se rendit à la cour d'Attila, à Susat. Le roi et la reine Erka vinrent à leur rencontre avec un grand nombre de chevaliers et de musiciens. Les deux rois s'embrassèrent avec effusion. Attila fit asseoir son hôte à ses côtés, et l'invita à rester près de lui tant qu'il voudrait. Thidrik accepta cette offre et passa longtemps chez Attila.

Chapitre VI.

GUERRES D'ATTILA ET D'OSANTRIX.

69. Attila était fils d'Osid, roi de Frisland; placé à la tête des chevaliers de son père dés l'âge de douze ans, il fit de nombreuses incursions dans les états de Milias, roi du Hûnaland, qui était affaibli par l'âge et n'avait pas de fils pour soutien. A la mort du vieillard, il s'empara de son royaume, mais, au lieu de s'établir à Valterborg (*var.* Villeraborg), résidence de son prédécesseur, il choisit pour capitale la ville de Susa, que l'on appelle aujourd'hui Susat. De là une longue guerre entre lui et Osantrix (*var.* Osangtrix), roi du Vilkinaland, qui avait épousé Oda, fille unique de Milias, et se regardaît comme légitime héritier des états de son beau-père. Ortnit (*var.* Ortun, Herding), frère aîné d'Attila, avait succédé à leur père, comme roi de Frisland. Son fils Osid fut élevé chez le nouveau roi du

Hûnaland et devint chef de ses gardes. Chargé de demander pour son oncle la main d'Erka, fille d'Osantrix et d'Oda, il alla trouver en Svithiod le roi des Vilkinamanns et lui exposa l'objet de sa mission. Quoique bien accueilli, il ne put rien obtenir, parce que Attila s'était emparé des états de Milias; il s'en retourna de suite et rapporta à son oncle qu'il n'avait jamais vu de plus belle princesse que Erka et sa sœur Berta (*var.* Herrat) la courtoise.

70. Le margrave Rodingeir de Bakalar, qui était après Attila le personnage le plus important du royaume, reçut la mission d'aller déclarer la guerre à Osantrix, s'il persistait dans son refus de marier sa fille. Il fut bien accueilli partout où il passait, parce qu'il était célèbre par son affabilité, ses largesses et ses vertus chevaleresques. A la suite d'un magnifique banquet donné en son honneur par le roi des Vilkinamanns, il lui dit : « Attila le puissant t'envoie ses saluts et prie Dieu qu'il te protége, ainsi que ton royaume. Il sollicite la main de ta fille Erka avec une dot convenable. Tu recevras en retour des présents et d'autres témoignages d'amitié, aussi certainement que la domination de mon maître s'étend sur tout le Hûnaland et qu'il est le plus célèbre des rois. » — « Tu es un bon chevalier, répondit Osantrix, et tu t'acquittes honorablement de la mission qui t'a été confiée ; mais il est étrange qu'Attila ait l'audace de me demander ma fille, après m'avoir enlevé le royaume de mon beau-père. C'est pourtant cette conquête seule qui en fait un personnage ; car son père Osid n'était qu'un petit roi et sa famille n'est pas à comparer à notre dynastie russe. Pourquoi lui donnerais-je donc ma fille que je préfère à tout mon royaume ? » — « Seigneur, reprit Rodingeir, mon maître est un grand guerrier et il a plusieurs milliers de chevaliers qui brûlent du désir de se battre. Si tu lui refuses ta fille, il te déclarera la guerre, et, quand même tu finirais par remporter la victoire, tes états n'en seraient pas moins ravagés. » — « Qu'il vienne seulement, repartit Osantrix, et il apprendra que les Vilkinamanns ont des glaives acérés, de solides boucliers, de dures cottes de mailles, de bons chevaux, et ne refusent pas de se battre. »

71. Le margrave s'en retourna avec de beaux présents et alla porter cette réponse à son maître. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir à l'amiable la main de la princesse, Attila

partit de Susat, à la tête de cinq mille chevaliers et d'une nombreuse armée, et se dirigea au nord vers le Vilkinaland, où il brûla et saccagea toutes les villes et forteresses qui se trouvaient sur son passage. Osantrix envoya à son vassal le géant Aspilian, roi de Sialand, l'ordre de marcher avec ses frères contre Attila, puis, en apprenant qu'ils s'étaient laissé battre, il s'avança lui-même contre le vainqueur. Arrivé au sud du Jutland, il avait dix mille chevaliers et une grande armée, et voulait livrer bataille ; mais, comme l'ennemi se replia sur le Hûnaland, il le poursuivit jusqu'à la forêt qui sépare ce pays du Danemark. Pendant qu'il était campé en ce lieu, un excellent chevalier d'Attila, nommé Rodolf, surprit un poste à la faveur des ténèbres, pénétra dans le camp à la tête de trois cents hommes, fit sonner de la trompe, tua cinq cents Vilkinamanns et se retira sans avoir perdu un seul des siens. A la suite de ce fait d'armes, les deux rois rentrèrent chacun dans leur pays.

72. Le même Rodolf s'étant déguisé prit le nom de Sigfrid, qui correspond à celui de Sigurd dans notre langue, se donna pour un guerrier hûn, ennemi d'Attila, et se rendit près d'Osantrix, qui l'admit dans sa garde. Ayant gagné la confiance du roi, il put pénétrer auprès de la princesse Erka, lui dépeignit la puissance et les richesses d'Attila, et lui persuada de se laisser enlever avec sa sœur Berta. Les cavaliers d'Osantrix envoyés à leur poursuite étaient sur le point de les atteindre, lorsque les fugitifs arrivèrent au château de Marstein (*var.* Markstein), dans le Falstrskog. Rodolf et ses trois cents chevaliers y furent assiégés et se défendirent vigoureusement, jusqu'à ce que leur roi vînt les dégager. Attila épousa Erka dont il eut deux fils, Erp et Ortvin, et donna la princesse Berta au duc Rodolf, qui reçut en même temps de grands domaines dans le Hûnaland. Depuis ce temps, la guerre devint encore plus acharnée entre Attila et Osantrix.

73. Attila fit alliance avec Erminrek et lui donna en otage son frère Osid ; en retour, le neveu d'Erminrek, Valtaré de Vaskastein, alors âgé de douze hivers, fut envoyé dans le Hûnaland, où il passa sept années. Hildigunde, fille d'Ilias, comte de Grikland, et nièce d'Osantrix, était sa compagne de captivité ; il s'éprit d'elle et la décida à s'enfuir avec lui, après avoir pris dans les écrins de la reine Erka tout ce qu'elle put

emporter. Dès qu'Attila s'aperçut de leur absence, il ordonna à douze chevaliers de les poursuivre et de ne pas rentrer sans rapporter tous les joyaux enlevés et la tête de Valtaré; parmi ces guerriers était Hœgné, fils d'Aldrian. Dès que le fugitif aperçut les cavaliers, il fit descendre sa compagne et se couvrit de son armure. « Je suis inquiète de te voir seul en présence de douze adversaires, lui dit Hildigunde; fuis plutôt pour sauver ta vie. » Loin de là, il courut à la rencontre de ses ennemis, et les tua tous, à l'exception de Hœgné qu'il mit en fuite; mais il était grièvement blessé. Ayant fait jaillir une étincelle du choc de deux cailloux, il alluma du feu et mit rôtir un poitrail de sanglier. Pendant qu'il se restaurait avec sa fiancée, Hœgné vint l'attaquer à l'improviste; mais, averti par Hildigunde, Valtaré s'arma de l'os sternal, en frappa si violemment son adversaire qu'il lui déchira la joue, lui fit sauter l'œil et le renversa par terre. Hœgné put cependant sauter à cheval et regagner Susat. Les deux fugitifs continuèrent leur route vers le sud, traversèrent les montagnes et se rendirent chez Erminrek, qui envoya beaucoup de présents à Attila pour se réconcilier avec lui.

74. Attila s'était fortifié par des alliances avec les plus célèbres chefs; de plus il s'était fait aimer de son peuple, si bien que tous voulaient vivre ou mourir avec lui. Le roi Osantrix, au contraire, s'était fait détester par sa rigueur et son avidité, et les guerres continuelles qu'il avait à soutenir le rendaient encore plus insupportable à ses sujets. Il repoussa toutes les propositions conciliantes que lui fit son gendre. Attila, voyant qu'il ne pouvait obtenir la paix, demanda le concours de Thidrik pour une expédition dans le Vilkinaland. Le roi de Bern, qui possédait encore son royaume, s'empressa de répondre à l'appel de son ami, et vint avec ses champions et cinq cents chevaliers. Lorsque les deux rois eurent envahi le Vilkinaland, Osantrix s'avança contre eux et leur livra bataille. Thidrik et ses champions se battirent bravement, mais Vidga fut renversé d'un coup de gaule que lui porta Vidolf, il perdit connaissance et Heimi ramassa l'épée Mimung. Hertnid, frère d'Osantrix, fit relever le blessé, le pansa et l'emmena prisonnier; cette perte fut très-sensible à Thidrik. Les Vilkinamanns ne furent pas moins vaincus.

75. Vildifer ne voulut pas retourner à Bern, mais il resta dans le Hûnaland, pour chercher l'occasion de délivrer son

ami Vidga. Un jour qu'il était à la chasse avec Attila dans le Lyravald (*var*. Lutumald, Turnivald), il tua un ours, le dépouilla et prépara la peau pour la conserver. Isung, le chef des musiciens, avec lequel il s'entendit, lui appliqua cette peau sur le corps et la cousit avec tant d'habileté que Vildifer ressemblait à un ours; il lui passa une corde au cou et le conduisit comme une bête de curiosité. A force de marcher, ils arrivèrent à la cour d'Osantrix, où le célèbre musicien fut bien accueilli. Invité à donner des preuves de son talent, il prit une harpe et en toucha avec tant d'art que tous furent unanimes à déclarer qu'ils n'avaient jamais entendu si bonne musique. L'ours sautait en cadence et faisait admirer son agilité. Le roi s'amusa beaucoup; après avoir donné des éloges mérités à l'animal, il voulut le mettre à d'autres épreuves; s'étant rendu avec tout son entourage dans une belle plaine, il fit lâcher soixante gros chiens qui se jetèrent sur l'ours; mais il les saisit et les étouffa tous. Le roi tira alors son épée et voulut l'enfoncer dans le dos de l'animal; la lame perça la peau, mais elle s'arrêta sur la cotte de mailles de Vildifer, qui se débarrassa de son enveloppe, saisit son épée dans les mains d'Isung et poursuivit les Vilkinamanns; il tua le géant Vidolf et son frère Aventrod, mais le roi lui échappa.

76. Cependant Isung avait appris que Vidga était enfermé dans un sombre cachot; celui-ci avait brisé ses chaînes, et, quand il s'entendit appeler par Vildifer, il enfonça la porte de la prison et courut rejoindre ses amis. Ils sautèrent à cheval, tuèrent beaucoup d'hommes qu'ils trouvèrent sans armes et, chevauchèrent à travers des chemins déserts, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans le Hûnaland (*var*. Saxland). Le roi Attila les accueillit à bras ouverts, et fut bien réjoui de revoir Vidga, qui lui faisait l'effet d'un échappé de l'autre monde. Peu de temps après, ils retournèrent vers leurs frères d'armes qui ne furent pas moins agréablement surpris. Un jour Vidga dit à Thidrik : « Je regrette beaucoup d'avoir perdu Mimung au moment où j'ai été fait prisonnier, et je n'aurai pas de joie avant d'avoir recouvré cet excellent glaive. Si je le trouvais entre les mains de quelqu'un, nous aurions maille à partir ensemble. » — « Ne t'en mets pas en peine, lui répondit le roi; c'est notre frère d'armes Heimi qui a ramassé ton épée et la possède encore. »

77. Peu de temps après que Thidrik se fut réfugié chez

Attila, on apprit que le roi Osantrix avait envahi le Hûnaland et qu'il brûlait les villes, saccageait les villages et massacrait les habitants. L'exilé ayant mis à la disposition de son hôte les Aumlungs qu'il avait amenés avec lui, les deux rois quittèrent Susat à la tête de dix mille hommes et allèrent assiéger la ville de Brandinaborg. Osantrix, dont l'armée n'était pas moins considérable, fit une sortie, livra bataille; mais, après un rude combat, il fut tué par Ulfard. Les Vilkinamanns prirent la fuite et beaucoup d'entre eux périrent. Attila avait perdu cinq cents chevaliers et Thidrik deux cents, mais ils étaient restés maîtres du champ de bataille et avaient délivré le Hûnaland des incursions des Vilkinamanns.

78. Un jour que Thidrik rentré à Susat observait la campagne du haut d'une tour élevée, il vit au loin de hautes flammes et d'épaisses fumées. Descendant aussitôt vers Attila, il lui dit : « Le roi Valdimar de Holmgard, frère d'Osantrix, vient d'envahir ton royaume ; il faut se préparer à la résistance ou à la fuite. » Valdimar s'était emparé d'un château où se trouvait l'excellent chevalier Rodolf et l'avait fait prisonnier; il avait en outre tué mille hommes, brûlé onze villes, vingt forts ou châteaux et fait un immense butin. Mais, apprenant qu'Attila s'avançait à la tête d'une puissante armée, il jugea prudent de battre en retraite. Lorsque Attila eut complété ses armements, il le poursuivit jusqu'en Ruzciland; les deux armées se rencontrèrent dans le Pulinaland. Celle de Valdimar, qui était la plus nombreuse, remporta la victoire, et Attila dut regagner le Hûnaland après avoir perdu cinq cents hommes.

79. Cependant Thidrik de Bern, qui avait pour adversaire Thidrik, fils de Valdimar, le fit prisonnier et lui tua deux mille hommes; il ne perdit que deux cents des siens, mais il avait reçu neuf graves blessures. Au lieu de fuir comme Attila, il alla s'enfermer dans une vieille forteresse ruinée que Valdimar investit avec douze mille chevaliers. Les provisions des assiégés commençaient à s'épuiser, lorsque le roi de Bern, averti par ses espions, fit une double sortie et surprit les Ruzcimanns à table. Ceux-ci, croyant qu'Attila faisait un retour offensif, prirent la fuite et abandonnèrent dans leur camp beaucoup de vins et de vivres, dont les Aumlungs firent bon profit. S'apercevant bientôt de leur méprise, ils revinrent sur leurs pas, assiégèrent de nouveau la troupe de Thidrik, et la réduisirent

à une telle famine qu'il fallut manger les chevaux. Dans cette détresse, Ulfard reçut l'ordre de traverser les lignes des assiégeants pour aller demander secours à Attila. Monté sur l'excellent coursier Falka, couvert du casque Hildigrim et armé du glaive Ekkisax, qui lui avait prêté son oncle Thidrik, il sortit de la ville à la faveur des ténèbres, pénétra dans le camp ennemi, où ses allures assurées le firent prendre pour un des assiégeants, et alla mettre le feu à la tente du roi Valdimar. Pendant qu'elle brûlait, il poursuivit sa route, et le lendemain soir il arriva dans le Hûnaland. Dès qu'Attila sut où était son allié, il se hâta de réunir ses troupes pour l'aller dégager. A son approche, Valdimar leva le siége et regagna son royaume. Le roi de Bern et celui du Hûnaland, joyeux de se retrouver, s'embrassèrent avec effusion. Le vieil Hildibrand dit que, malgré ses soixante-douze ans, il n'avait jamais tant souffert de la faim. De cinq cents chevaux avec lesquels les assiégés s'étaient réfugiés dans la ville, il ne restait plus que sept; les autres avaient été mangés.

80. Attila reçut avec bien de la satisfaction le prisonnier que lui amenait son allié; il lui fit grâce de la vie, comptant bien que Valdimar payerait une forte rançon pour racheter son fils. Il l'emmena donc à Susat, où il le tint enfermé. Bientôt il dût partir pour une nouvelle expédition : la reine Erka le pria de lui confier son cousin pour qu'elle le guérit. « Je ne puis accueillir cette demande, répondit le roi ; car si le captif recouvre la santé pendant mon absence, il s'enfuira et je perdrai le prix de sa rançon. » — « Je t'offre ma tête pour caution, répondit la reine; tu pourras la faire couper si, à ton retour, tu ne retrouves pas ici le prisonnier. » — « Crois que je ne t'épargnerai pas, répliqua le roi, si tu laisses évader le fils de Valdimar. » Elle n'hésita pourtant pas à le tirer de sa prison, lui donna les meilleurs soins, lui fit prendre des bains, lui servit les mets les plus délicats, les boissons les plus fraîches, et finit par le guérir. Un jour il s'arma de toutes pièces. « Que veux-tu faire? » lui demanda la reine. — « Il y a trop longtemps que je suis dans le Hûnaland, répondit-il, et je me propose de regagner mon pays; personne ne peut m'en empêcher. » — « Voilà donc comme tu me récompenses de mes bienfaits ! s'écria-t-elle; cette manière d'agir te fait peu d'honneur; j'ai répondu de toi sur ma tête, et tu ne crains pas de m'exposer à la mort pour recouvrer ta liberté ! » — « Ma parente,

tu es une puissante reine. Attila ne te fera pas de mal à toi; mais moi, il me tuerait, s'il me trouvait rétabli. »

81. Cependant Thidrik de Bern, souffrant toujours de ses blessures, n'avait pu prendre part à l'expédition d'Attila; il était resté à Susat, cloué sur son lit de douleur. La reine Erka, réservant tous ses soins pour son cousin, avait abandonné le roi de Bern à la garde d'une de ses suivantes; celle-ci, moins habile que sa maîtresse, n'avait pu guérir le blessé, dont les plaies répandaient une odeur nauséabonde. Le fils de Valdimar alla trouver son homonyme et lui demanda s'il était guéri. « Mes blessures sont si graves et si nombreuses, répondit Thidrik, que je ne puis monter à cheval, ni même me tenir debout. » — « Si c'était un autre qui m'eût fait prisonnier, dit le fils de Valdimar, je jure que je ne l'épargnerais pas; mais tu es un si noble héros que je ne veux pas t'ôter la vie, quand tu es incapable de te défendre. » A ces mots, il sauta en selle sur un cheval d'Attila et partit au galop. « Reste ici, lui criait la reine, je te réconcilierai avec mon époux. » Mais il fit semblant de ne pas entendre. Erka versa des larmes amères, poussa de hauts cris, et déchira ses vêtements. Elle conta ses chagrins au roi de Bern. « C'est bien fait, répondit-il, que ton protégé te témoigne si peu de gratitude; pendant que tous tes soins étaient pour lui, tu me laissais à la garde d'une suivante qui, au lieu de me panser, dormait toute la nuit; aussi mes plaies sont-elles deux fois plus graves qu'à mon retour; c'est la première fois que tu viens me visiter. » — « Thidrik, le plus brave des héros, reprit la reine, je mérite bien ce qui m'arrive; car, si je t'avais soigné, au lieu de guérir mon parent, il ne se serait pas enfui, ou bien tu l'aurais arrêté. Maintenant je n'ai personne pour me défendre, et le roi Attila me coupera la tête. » Elle se lamentait et se frappait la poitrine.

82. Thidrik s'arma, sauta à cheval, et courut après le fugitif. Ses blessures s'ouvrirent, de sorte que sa cotte de mailles et son coursier étaient souillés de sang. En passant devant la ville de Vilkinaborg, où avait été assassiné Fridrek, fils d'Erminrek, il rencontra à la porte une jeune fille et lui demanda si elle n'avait pas vu passer un cavalier. « C'est mon frère d'armes, » ajouta-t-il. — « Il ne doit pas être bien loin dans la forêt, » répondit-elle. Thidrik piqua des deux, se couvrit de son bouclier et brandit son épée. Vayant alors que ces guerriers n'é-

taient pas amis, elle comprit qu'elle s'était trop hâtée de parler et rappela Thidrik. « Ne cours pas si vite ; tu rattraperas toujours bien ton frère d'armes ; attends que j'aie pansé tes blessures. » Mais il n'écouta rien et se dirigea au grand galop vers le Borgarskog, forêt située entre le Hûnaland et le Pulinaland. Ayant atteint le fugitif, il lui cria : « Reviens sur tes pas ; je veux te donner de l'or, de l'argent, tout ce que je possède, et te réconcilier avec Attila. » — « Que diable m'offres-tu des richesses ? riposta le fils de Valdimar ; je ne serai jamais ton ami, et, si ce n'était pas un déshonneur pour moi d'attaquer un blessé, tu ne reverrais jamais la reine Erka. » — « Retourne à Susat, cher camarade ; ce serait une honte de gagner ta liberté au prix de la tête de ta parente ! » Le fugitif ne se laissa pas émouvoir. « Eh bien ! cria Thidrik, puisque ni mon or, ni mon amitié, ni le péril de la reine, ni ton propre honneur ne suffisent à t'arrêter, prépare-toi au combat. Si tu t'y refuses, si tu fuis devant un seul homme, je te proclame un lâche ! Et d'ailleurs mon coursier est si rapide que tu ne m'échapperas pas ; tu périras en fuyant, et jamais ton nom ne sera cité parmi ceux des braves chevaliers. »

83. Lorsque le fils de Valdimar entendit ces paroles, il tourna bride, mit pied à terre ainsi que le roi de Bern et la lutte commença. Les deux champions combattirent avec courage et se firent mutuellement de profondes blessures. Fatigués l'un et l'autre, ils s'assirent sur leur bouclier. « Cher ami, dit alors Thidrik à son adversaire, retournons ensemble à Susat ; je m'interposerai en ta faveur auprès d'Attila, et si je ne parviens à vous faire faire la paix, mes hommes et moi nous te reconduirons dans ton pays. » Mais le prince de Ruzciland ne voulut rien entendre ; la lutte recommença et il fut tué.

84. Thidrik ramassa la tête de son adversaire, la couvrit d'un voile et regagna Vilkinaborg. Rencontrant de nouveau la même jeune fille qui lui avait offert de bander ses blessures, il la pria de lui rendre ce service. Pendant qu'elle était occupée à le panser, survint son père, qui était gouverneur de la ville. Il demanda le nom du blessé. « Je ne sais si je dois te le dire, répliqua Thidrik ; car c'est ici que mon parent Fridrek a été assassiné. Mais, quoi qu'il puisse arriver, je t'avoue que je suis Thidrik de Bern. » Traité hospitalièrement, il passa la nuit près de la fille du jarl. Le lendemain, celui-ci consulta ses vassaux

sur la composition qu'il convenait d'offrir à Thidrik de Bern pour le meurtre de son cousin. Un chevalier, qui était parent de Sifka, prit la parole : « Il faut profiter de l'état du blessé pour lui ôter la vie, dit-il; si nous le laissons échapper, il reviendra ravager la ville et punir ses ennemis; car il n'oublie pas les injures, alors même qu'elles sont d'une nature moins graves. » — « Si nous le faisons périr, répliqua le jarl, il faut nous attendre aux représailles d'Attila, et c'est un trop puissant roi pour que nous puissions lui tenir tête. » — « Invitons plutôt notre hôte à un splendide festin, dit un autre chevalier, et offrons-lui en don de l'or, de l'argent et des chevaliers; il nous pardonnera, tant il est magnanime ! » C'est ce qui fut fait. Après avoir fêté Thidrik pendant plusieurs jours, le jarl lui donna sept chevaliers richement équipés, et il se fit ainsi pardonner le meurtre de Fridrek. Le roi de Bern retourna à Susat, jeta aux pieds de la reine la tête du fugitif, et se remit au lit en attendant sa complète guérison. Erka eut beaucoup de chagrin de ce qu'un de ses parents avait encore perdu la vie à cause d'elle.

85. Quelque temps après, le roi Attila rentra dans sa capitale et maître Hildibrand fit à Thidrik le récit de leur expédition. « Tu m'as souvent répété, dit-il, que le roi du Hûnaland était extrêmement brave et hardi dans les combats; je n'ai pourtant pas lieu de le considérer comme un héros; il me semble être au contraire d'une lâcheté sans égale. Lorsque nous livrâmes bataille aux Ruzcimanns, il prit son étendard et combattit d'abord avec ardeur; mais une charge vigoureuse de Valdimar le fit plier, et ce chien couard prit la fuite au moment décisif. Le margrave et moi, confiants en la bravoure de nos troupes, nous soutînmes l'assaut, jusqu'à ce qu'un des chefs de l'armée de Valdimar me désarçonnât d'un coup de lance. Le margrave vint à mon secours, m'aida à me remettre en selle, et nous ne quittâmes le champ de bataille que devant des forces bien supérieures. Telle a été l'issue peu glorieuse de notre expédition en Ruzciland. » — « Maître Hildibrand, répondit Thidrik, ne parlons plus de cette campagne, puisqu'elle a si mal tourné, mais si je me rétablis nous en entreprendrons une nouvelle, et nous ne rentrerons pas avant d'avoir rabattu l'orgueil du roi Valdimar. »

86. Six mois après, Thidrik était guéri; il alla trouver Attila,

lui rappela les revers que lui avait fait éprouver le roi Valdimar et l'excita à se venger. « J'y suis tout disposé, répondit le roi du Hûnaland, si tu me promets ton concours. » — « Sans aucun doute, et si tu veux m'en croire, nous envahirons les états de Valdimar et nous lui ferons la guerre jusqu'à ce qu'il périsse ou s'exile, ou bien que nous perdions la vie. » Attila fit appel à tous ceux qui voulaient marcher avec lui; ayant réuni ses troupes, il les conduisit à travers le Ruzciland et le Pulinaland jusqu'à la forteresse de Palteskia. La nombreuse garnison, protégée par de solides murs de pierres, de grands bastions, de larges et profonds fossés, ne craignait pas les Hûns. Attila fut réduit à faire le siège de cette ville; il partagea son armée en trois corps de dix mille chevaliers chacun, prit le commandement de l'un d'eux et confia celui des deux autres à Thidrik et au margrave de Bakalar. Des balistes, si hautes qu'il fallait non moins de cent hommes pour les manœuvrer, furent dressées et battirent les murs nuit et jour; on avait déjà détruit une grande partie des fortifications, lorsque le roi de Bern proposa de n'employer qu'un corps au blocus, tandis que les deux autres tiendraient la campagne. Attila répondit avec déférence, mais, craignant d'un côté que sa division ne fût accablée par les Russes, si elle était privée de l'appui des deux autres; d'autre part que, si Thidrik restait seul à faire le siège, il ne recueillît toute la gloire d'avoir pris la ville, Attila dit que, pour éviter toute surprise, il valait mieux employer les trois corps à la même opération. « Ce n'est pas près que nous ayons conquis tout le Ruzciland, reprit Thidrik, si nous restons tous à faire le siège d'une seule ville. Autrefois, nous avons envahi ce pays avec dix mille hommes seulement, et pourtant nous avons mis hors de combat deux mille ennemis. Aujourd'hui que nous sommes trente mille, nous pouvons bien, avec autant de chances, nous diviser en trois corps; continue donc le siège de la ville, tandis que les troupes du margrave et les miennes vont tenir la campagne. »

87. Le roi Thidrik leva donc son camp et s'avança dans l'intérieur du Ruzciland avec toutes ses troupes. Arrivé devant les murs de Smalensk (*var.* Smaland, Sinaland, Sirialand), il en fit le siége et eut plusieurs rencontres avec les habitants. Au bout de sept jours, attaqué par le roi Valdimar, il prit la résolution de vaincre ou de mourir. Il se jeta au milieu des Ruzcimanns,

frappant à droite et à gauche et faisant autant de ravages qu'un loup dans un troupeau. A la fin, il se trouva en présence du roi Valdimar et lui porta un coup mortel. Les Ruzcimanns s'enfuirent par centaines, et les Aumlungs ainsi que les Hûns massacrèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. — De son côté, Attila, après le départ de Thidrik, avait donné l'assaut à la ville de Palteskia, l'avait prise et presque détruite de fond en comble, Les voyageurs peuvent encore voir les traces des dévastations qu'il fit subir à cette place. Il opéra ensuite sa jonction avec la division de Thidrik, qui assiégeait toujours Smalensk. Le frère de Valdimar, Iron jarl, qui défendait la ville, jugeant qu'il ne pouvait tenir longtemps, résolut de se rendre. Il ôta ses chaussures, se dépouilla de toutes ses armes, en fit faire autant à tous les chefs de ses troupes, et alla se mettre en la puissance d'Attila. Celui-ci demanda à Thidrik s'il était d'avis d'accorder la paix au suppliant. « Oui, répondit le roi de Bern, car tu deviendras ainsi maître de sa personne et de ses états. L'honneur et l'héroïsme te font d'ailleurs un devoir de ne pas ôter la vie à qui n'a plus d'armes pour se défendre. » Attila s'adressant à Iron jarl lui dit : « Si tu veux promettre de me servir avec fidélité, je t'accorde la paix ainsi qu'à tous les tiens. » — « Seigneur Attila, répondit Iron jarl, si nous étions assez forts pour résister, nous ne nous soumettrions certainement pas ; mais, puisque les plus éminents des nôtres ont péri, nous t'obéirons et te servirons fidèlement. » Il fut relevé par Attila, qui l'admit au nombre de ses familiers, et, d'après le conseil de Thidrik et des autres chefs, l'institua gouverneur du Ruzciland, à charge de rendre hommage, de payer un tribut annuel et de fournir des troupes auxiliaires.

88. Cependant Hernit, fils d'Osantrix, lui avait succédé comme roi du Vilkinaland. Il était marié avec Ostacia (*var.* Ostancia), fille du roi Runa d'Austrriké, femme aussi belle qu'intelligente, mais qui s'adonnait à la magie. Hernit en voulait au roi Isung et à ses fils, qui avaient toujours aidé Attila et fait beaucoup de mal aux Vilkinamanns. Il envahit le Bertangaland, massacra les habitants, ravagea le pays, prit beaucoup de butin, puis se retira sans avoir perdu un seul homme. Isung réunit son armée et demanda des renforts à ses amis Thetleif le danois et Fasold le fier, qui s'empressèrent de répondre à cet appel. Ayant combiné leurs forces, ils entrèrent ensemble dans le Vilkinaland qu'ils mirent à feu et

à sang. Hernit marcha contre eux à la tête de son armée; Ostacia de son côté conduisit contre l'ennemi une troupe de lions, d'ours et de serpents qu'elle avait domptés par ses sortiléges. Il est dit dans les chants allemands que son cortége était composé de monstres et qu'elle s'était elle-même transformée en dragon. Ces animaux se battirent contre le roi Isung et ses fils, qu'ils mirent tous en pièces, mais ils périrent aussi pour la plupart. Le roi Hernit, après avoir tué Fasold qui avait abattu des centaines de Vilkinamanns, fut lui-même blessé par Thetleif. Celui-ci eut alors affaire au plus terrible des dragons, qu'il transperça de la gueule à l'extrémité de la queue. Le monstre ne parvint pas moins à le tuer à coups d'ailes et de griffes. Après la mort de Thetleif, les Vilkinamanns massacrèrent tout ce qui restait des hommes d'Isung; ils relevèrent leur roi et le transportèrent dans son palais. La reine était au lit et elle mourut trois jours après, avec peu d'honneur. Quant à Hernit, traité par les meilleurs médecins, il se guérit de ses blessures, continua à gouverner le Vilkinaland, et se distingua par de grands exploits. Il y a à ce sujet toute une saga, quoiqu'il ne soit plus parlé de lui dans le cours de ce récit.

Chapitre VII.

EXPEDITION DE THIDRIK CONTRE ERMINREK.

89. Lorsque Thidrik de Bern se réfugia à Susat, il avait avec lui son petit frère Thether, alors âgé d'un seul hiver. Vingt autres s'étaient écoulés depuis, et l'enfant était devenu le plus robuste des jeunes gens de son âge; l'on aurait en vain cherché parmi eux son égal en force, en beauté et en perfections corporelles. Il était fort lié avec Erp et Ortvin les deux fils d'Attila. Ces trois amis étaient inséparables. Le roi et la reine n'avaient pas moins d'affection pour Thether que pour leurs propres enfants. Un jour le roi Thidrik entra dans l'appar-

tement d'Erka, assise au milieu de ses suivantes. Elle se leva, accueillit bien le visiteur, et fit remplir de vin une coupe d'or qu'elle lui offrit en disant : « Sois le bienvenu, noble seigneur ; assieds-toi pour boire avec moi, et conte-moi quelque nouvelle ? » Thidrik avait alors le cœur si serré que les larmes lui vinrent aux yeux, et il répondit : « Madame, la nouvelle dont je viens t'entretenir ne date pas d'hier ; je me rappelle toujours comment j'ai perdu mon royaume, ma bonne forteresse de Bern, et ma riche ville de Ravenna. Il y a vingt hivers que j'en suis privé et cette pensée m'attriste beaucoup. » — « C'est une grande perte dont tu parles, roi Thidrik, et il n'est pas étonnant qu'elle te revienne souvent à la mémoire. Si tu veux tenter de recouvrer ton royaume, il est juste que les Hûns te fournissent des auxiliaires. Pour ma part je serai la première à t'assister, et je me propose de contribuer à ton expédition, en faisant enrôler sous tes ordres mes deux fils Erp et Ortvin avec mille chevaliers. » Puis elle se leva et se rendit à la salle du roi. Attila l'embrassa, lui fit servir une coupe de vin et lui donna place à ses côtés sur le trône, puis il lui demanda si elle avait quelque désir à exprimer. « Seigneur, répondit-elle, je veux te rappeler que le roi Thidrik s'est vu dépouiller de son royaume ; il veut maintenant le recouvrer et se venger de ses ennemis, si tu lui prêtes secours. Voilà bien des années qu'il passe dans le Hûnaland, et il a souvent combattu et beaucoup souffert pour toi. Tu lui dois des renforts pour l'aider à reconquérir ses états. » Attila, peu flatté de cette admonestation, répondit avec colère : « Si le roi Thidrik désire notre appui, il doit le solliciter lui-même et ne pas attendre qu'on le lui propose. » — « Si le roi Thidrik n'est pas venu te solliciter en personne, répondit la reine, ce n'est pas par orgueil ; mais il a cru que mes prières seraient plus efficaces que les siennes. Je veux lui donner pour auxiliaires mes deux fils avec mille chevaliers. Et toi maintenant, de quelle manière penses-tu l'assister ? » — « Madame, il est parfaitement vrai que le roi Thidrik nous a rendu de grands services et qu'il mérite notre appui ; et puisqu'il le sollicite par ta bouche, je le lui accorderai d'autant plus volontiers que par là je te serai agréable en même temps qu'à lui. Je joins aux renforts que tu lui fournis le margrave avec deux mille chevaliers bien équipés.

90. Ces troupes furent mises sur pied l'hiver suivant, et, au printemps, elles se réunirent à Susat. Un jour que les fils

d'Attila étaient dans un verger avec Thether et d'autres jeunes gens, la reine vint armer Erp et Ortvin; elle leur fit apporter successivement des cuissards, des cottes de mailles, des heaumes, des boucliers peints en rouge, sur lesquels était dessinée une hampe dorée; mais il n'y avait pas de figures d'oiseaux ou d'animaux, parce que les jeunes princes n'étaient pas encore d'âge à être armés chevaliers. Leur mère dit en pleurant : « Je ne crois pas qu'il y ait de princes mieux équipés que vous deux. Soyez aussi braves que vos armes sont solides, et, tout en souhaitant de vous voir revenir sains et saufs, rien ne me sera plus agréable que d'entendre parler de votre intrépidité dans les combats. » La reine appela alors Thether son fils adoptif, lui passa les bras autour du cou et l'embrassa. « Mon cher Thether, lui dit-elle, voici mes fils que j'ai armés pour aider le roi Thidrik à reconquérir ses états. Vous vous êtes aimés tous les trois au point de ne jamais vous amuser l'un sans l'autre. Faites maintenant ensemble votre première expédition, et aidez-vous mutuellement dans les périls auxquels vous allez être exposés. » — « Dieu veuille, répondit Thether, que je puisse ramener tes fils sains et saufs ! je ne reviendrai pas sans eux; s'ils succombent, il ne sera pas dit que je leur aurai survécu. » — « Que Dieu te récompense de cette promesse et t'aide à la tenir ! » Elle lui donna les mêmes armes qu'à ses fils, mais sur le bouclier il y avait un lion. Il est dit dans les vieilles sagas que jamais princes ne furent mieux armés et n'eurent plus d'or et de pierres précieuses dans leurs armures.

91. Toute la ville de Susat était pleine de gens armés et retentissait des clameurs des soldats, du hennissement des chevaux et du cliquetis des armes. On ne pouvait ni percer la foule, ni entendre ce que le voisin vous criait à l'oreille. Attila monta sur une tour pour donner ses ordres et tous promirent de s'y conformer. Le margrave partit en avant avec ses troupes; Erp et Ortvin, qui venaient ensuite, avaient avec eux le duc Naudung de Valkaborg (*var.* Valkimborg et Volskaborg) qui portait l'étendard de Thether, le brave Ulfard, parent de Thidrik, et le puissant Hialprik, à qui la reine recommanda ses fils. Le troisième corps était commandé par Thidrik, monté sur Falka et accompagné de maître Hildibrand son porte-étendard et de Vildifer. Les trois divisions ne comprenaient

pas moins de dix mille chevaliers, sans compter ceux qui ne l'étaient pas.

92. Thidrik ordonna à deux de ses hommes de chevaucher jour et nuit avec toute la rapidité possible, et lorsqu'ils rencontreraient Erminrek de lui dire que le roi Thidrik, avec son frère Thether, rentrait dans ses états à main armée, que si l'usurpateur voulait s'y opposer, il se préparât à soutenir un combat près de Gransport (*var*. Grœnsport). Les messagers durent aller jusqu'à Rome pour trouver Erminrek. « Ecoute, lui dirent-ils, tu n'es qu'un félon ; le roi Thidrik et son frère Thether, à qui tu as déloyalement enlevé leurs états, viennent les reconquérir avec le concours des fils d'Attila. Si tu veux résister, va les attendre près de Gransport. Voilà ce que nous avons ordre de te déclarer, car le roi de Bern ne veut pas vaincre par surprise. » Erminrek fit donner de bons chevaux et de bonnes armures aux envoyés. « Merci de votre message, dit-il, je ne crains pas l'armée des Hûns, puisqu'elle s'abstient de nous attaquer à l'improviste. » Erminrek renvoya les hérauts, puis il fit convoquer tous les hommes en état de monter à cheval et de porter les armes. Au bout de trois jours et de trois nuits, il eut à sa disposition dix-sept mille chevaliers dont Vidga, duc de Fritila, était le plus distingué. « Je suis venu avec tous mes hommes, dit-il au roi, et nous sommes prêts à nous battre avec les Hûns, mais non pas avec le roi Thidrik. Pourtant nous ferons ce que tu ordonneras. »

93. Les armées ennemies se rencontrèrent près de Gransport. Hildibrand monta la garde pendant la nuit ; lorsque tous furent endormis, il chevaucha le long du fleuve sur les rives duquel étaient dressées les tentes, le passa à gué et fit la rencontre d'un cavalier ; mais l'obscurité était si profonde, qu'ils se heurtèrent mutuellement. « Eh ! cavalier, qui passes si vite et te comportes si grossièrement, qui es-tu? » cria-t-il. — « Je ne te dirai mon nom que si je veux bien, car tu es seul comme moi ; mais je n'ai pas besoin de te demander le tien ; car, bien que je ne t'aie pas vu depuis vingt hivers, je reconnais en toi maître Hildibrand. » — « Sans doute, je suis maître Hildibrand, le meilleur ami du roi Thidrik ; mais toi, Reinald, sois le bienvenu et donne-moi des renseignements sur la situation de votre armée. » — « Je te dirai d'abord qu'une de nos divisions est sous les ordres de Vidga votre excellent ami ; une autre, sous

ceux de Sifka votre plus grand ennemi. Je me suis éloigné du camp si furtivement que tous me croient endormi dans mon lit. Si je ne t'avais rencontré, je serais allé avertir le roi Thidrik, car je lui veux du bien; nous nous battrons pourtant aujourd'hui et il faut alors que je soutienne les miens. »

94. La lune se leva et, à la faveur de la clarté qu'elle répandait sur les deux armées, Reinald montra à Hildibrand les tentes des principaux chefs. Cependant cinq cavaliers Aumlungs, faisant la patrouille par ordre de Sifka, rencontrèrent les deux chefs et se jetèrent sur eux, dans la pensée que c'étaient des espions ennemis. Reinald les pria de ménager Hildibrand, qu'il donna pour l'un de ses hommes; mais, devinant qui c'était, ils l'assaillirent vigoureusement. Lorsque Hildibrand eut dégaîné à son tour et fait sauter la tête de l'un des agresseurs, Reinald sépara les combattants et chevaucha plus loin avec son ami, qui lui expliqua les couleurs et les armoiries des officiers de Thidrik. Il dit à son tour : « Sifka doit combattre Thidrik; moi, je tiendrai tête au margrave, car il commande aux Hûns, qui ne sont pas nos amis. Quant à Vidga, il aura affaire aux fils d'Attila et à Thether, dont il aimerait mieux n'être pas l'adversaire, à cause de son amitié pour Thidrik; mais il n'en peut être autrement. » Les deux amis s'embrassèrent et prirent congé l'un de l'autre.

95. Lorsque Reinald eut regagné le camp, il trouva Sifka à la tête de beaucoup d'hommes armés. Celui-ci avait été instruit de l'expédition de Hildibrand, et il voulait lui courir après pour le tuer. « Si tel est ton dessein, mon bon ami, dit Reinald, j'aurai bientôt réuni autant d'hommes que tu en as avec toi; c'est d'abord à moi que tu auras affaire, et, pendant que nous nous battrons, j'espère que maître Hildibrand aura le temps de rejoindre les siens. » — « Pourquoi trahis-tu le roi Erminrek, en prenant la défense de ses ennemis? » — « Il n'y a pas là de trahison, et je suis prêt à t'assister même contre mes parents et mes amis, mais je ne puis souffrir que tu poursuives maître Hildibrand. Il est d'ailleurs possible que tu trouves aujourd'hui une bonne occasion de te battre avec lui, lorsqu'il marchera à la tête des siens. Après tout, je ne veux retenir personne; poursuis-le si tu veux : je sais qu'il est en état de se défendre. » Ces paroles ôtèrent à Sifka l'envie de courir après Hildibrand. Lorsque celui-ci eût regagné la tente de Thidrik,

et lui eût conté tout ce qu'il avait appris, le roi le loua de son audace et dit qu'il retrouvait toujours en lui la même vaillance.

96. Au point du jour, Thidrik fit sonner du clairon ; toutes ses troupes s'équipèrent et maître Hildibrand leur fit passer le gué qu'il avait découvert la veille. Les Aumlungs s'armèrent également sur l'ordre de Vidga. Valtaré de Vaskastein portait l'étendard du roi Erminrek ; à ce drapeau tricolore, noir, jaune et vert, étaient attachés soixante-dix grelots qui sonnaient au moindre mouvement du cheval ou à la plus légère agitation de l'air. Le roi Thidrik, monté sur Falka, chargea l'ennemi et abattit des deux côtés hommes et chevaux. Voyant que beaucoup des siens tombaient sous les coups de Vidga, il leur cria : « En avant, mes Aumlungs ! de la vigueur et de la bravoure ! nous avons souvent combattu les Ruzcimanns et les Vilkinamanns, et nous avons toujours été vainqueurs. Ferons-nous moins aujourd'hui que nous défendons notre propre cause et que nous devons recueillir seuls les profits de la victoire ? » La lutte devint deux fois plus vive. Thidrik passa à travers la division de Sifka, faisant tout trembler devant lui. Non loin de là, Vildifer faisait beaucoup de ravages parmi les Aumlungs d'Erminrek. Il avait tué beaucoup de chefs et n'était pas même blessé ; mais Valtaré de Vaskastein l'assaillit vigoureusement et lui perça la poitrine avec la pique de son étendard. Vildifer coupa la hampe, courut sus à son adversaire et lui taillada la cuisse ; tous deux tombèrent à la fois. Sifka, voyant périr son vaillant porte-drapeau, fit volte-face et s'enfuit avec toute sa division. Thidrik se mit à sa poursuite et lui tua beaucoup de monde.

97. Vidga ne se laissa pas entraîner dans la déroute ; mais il s'avança contre les fils d'Attila, et d'un coup de l'épée Mimung fit sauter la tête du duc de Naudung, leur porte-étendard ; puis il tua Ortvin, Erp et Hialprik, qui voulaient venger leur frère d'armes. Mais son porte-drapeau, le fort Runga, périt de la main de Thether, qui se jeta ensuite sur le meurtrier de ses amis. « Si tu es Thether, lui cria Vidga, va chercher d'autres adversaires ; car, en considération de Thidrik, je désire ne pas te faire de mal. » — « Je ne veux pas survivre aux fils d'Attila à moins de les avoir vengés ; il faut que l'un de nous deux périsse ! » Il donna un coup d'épée sur le casque de Vidga, mais la lame ne put mordre sur cet acier d'une dureté sans

pareille ; elle glissa sur la visière et vint frapper le coursier Skemming, dont la tête fut tranchée. » — « Dieu sait, dit Vidga, combien il m'en coûte de t'ôter la vie ! mais je ne fais que pourvoir à ma propre sûreté. » Saisissant à deux mains l'épée Mimung, il en asséna un coup sur la tête de Thether, dont le corps tomba pourfendu.

98. L'excellent chevalier Ulfard et le margrave Rodingeir étaient aux prises avec Reinald, et l'on combattit de part et d'autre avec beaucoup de vaillance, en se causant mutuellement de grandes pertes. Reinald perça la poitrine d'Ulfard, mais, malgré cet avantage, il dut battre en retraite comme Sifka. — Thidrik, apprenant la mort de son frère et des fils d'Attila, s'écria : « Jour de malédiction, où je suis exempt de blessures, tandis que les jeunes princes ont perdu la vie ! Je me consolerais peut-être de la mort de Thether ; mais je ne puis rentrer dans le Hûnaland après la mort d'Erp et d'Ortvin. Il faut que je meure ou que je les venge ! » Abandonnant la poursuite des fugitifs, il tourna bride, donna de l'éperon dans les flancs de Falka et revint sur le champ de bataille, suivi de tous les siens ; mais il galopait avec tant de rapidité, qu'il les devança tous. Telle était sa colère que les flammes lui jaillissaient de la bouche et qu'aucun chevalier n'osait lui tenir tête !

99. Vidga lui-même s'enfuit comme tous les autres, le long de la rivière Mosula (*var.* Musala), poursuivi par le roi Thidrik, qui lui criait : « Attends un peu, mauvais chien ; je veux punir le meurtrier de mon frère, et tu n'as pas longtemps à vivre, si tu oses te battre avec moi ! » Mais Vidga faisait semblant de ne pas entendre et pressait de plus en plus vivement son coursier. Thidrik lui ayant reproché de fuir devant un seul homme, il répondit : « J'ai tué ton frère à contre-cœur et seulement parce qu'il y allait de ma propre vie. Si la composition est possible, je suis prêt à payer le prix du sang. » Il courait, courait toujours. Arrivé sur le bord de l'eau, il s'y précipita et coula à fond. Au même instant, Thidrik darda contre lui un javelot qui s'enfonça dans le sol. Le bout de la hampe se vit pendant longtemps à l'embouchure de la rivière.

100. Thidrik parcourut le champ de bataille, et, trouvant le corps de Thether, il échangea son bouclier, désormais hors d'état de servir, contre celui de son frère. Passant ensuite près des cadavres d'Erp et d'Ortvin, il s'écria : « Chers princes,

combien n'aimerais-je pas mieux être blessé et vous voir sains et saufs ! » Tous ses hommes s'étant réunis autour de lui, il dit au margrave : « Porte mes salutations à Attila et à la reine; je ne puis plus rentrer dans leur royaume, tant je leur ai fait perdre de nobles guerriers ! » — « Il arrive souvent, lui répondirent les chefs, qu'il faut acheter la victoire au prix de grandes pertes; c'est ce qui nous est arrivé. Ne perds pas courage; nous tâcherons de consoler Erka, et nous ferons en sorte que le roi te garde son ancienne amitié. » — « C'est impossible : j'avais promis à Erka de lui ramener ses deux fils. » Les officiers lui firent de nouvelles instances : « Si pourtant, ajoutèrent-ils, tu ne veux pas retourner dans le Hûnaland, et que tu veuilles livrer une nouvelle bataille à Erminrek, nous sommes prêts à te suivre. » — « Je n'ose pas exposer davantage l'armée d'Attila, tant j'ai été malheureux ! j'aime mieux m'en retourner avec vous. »

101. Arrivé à Susat, Thidrik s'enferma dans une chambre et ne voulut aucunement se présenter devant le roi. Le margrave étant allé saluer Attila, celui-ci lui demanda si Thidrik vivait encore et si les Hûns avaient remporté la victoire. « Oui, répondit Rodingeir, Thidrik est survivant et vainqueur; mais nous avons eu bien du malheur : les princes Erp et Ortvin sont morts ! » A cette nouvelle, la reine Erka se mit à pleurer et avec elle presque toutes les personnes qui étaient dans la salle. « Quels sont les autres chefs qui ont succombé avec mes fils ? » continua Attila. — « D'abord Thether, le plus éminent d'entre eux, puis ton bon ami, le duc Naudung, Hialprik, Vildifer, Ulfard, et beaucoup d'autres héros. Les Aumlungs ont perdu deux fois plus d'hommes que les Hûns, mais la plus grande partie de l'armée d'Erminrek a péri dans la déroute. » — « Supportons ces revers avec patience; rien ne peut soustraire à la mort ceux qui doivent mourir, ni les bonnes armes, ni la force, ni le courage, comme on le voit par l'exemple de Thether et de mes fils. Mais où est mon excellent ami Thidrik ? » — « Il est dans la cuisine avec maître Hildibrand, répondit un serviteur; ils se sont dépouillés de leurs armes et ne veulent pas se montrer, tant ils sont affligés de la mort des jeunes princes ! »

102. Sur l'ordre du roi, deux chevaliers allèrent chercher Thidrik, mais il s'excusa en disant qu'il avait trop de chagrin pour paraître en public. La reine toute éplorée l'alla trouver. « Bon sei-

gneur, demanda-t-elle, comment se sont battus mes fils? » — Madame, ils se sont défendus commè des braves et n'ont pas voulu se séparer un instant. » Erka lui passa les bras autour du cou et l'embrassa. « Cher ami, lui dit-elle, viens avec moi dans la salle royale, et chasse la tristesse. Les survivants ne doivent pas s'abandonner au désespoir; il ne sert à rien de pleurer les morts. » Thidrik suivit la reine; à son entrée dans la salle, Attila se leva, lui souhaita la bienvenue, l'embrassa et le fit asseoir à ses côtés, ajoutant que leur amitié n'était aucunement diminuée. Thidrik en fut bien content et resta dans le Hûnaland.

103. Deux hivers après la bataille de Gransport, Erka fut atteinte d'un grave maladie et chacun put juger qu'elle n'avait pas longtemps à vivre. Elle fit mander Thidrik qui s'empressa de se rendre auprès d'elle. « Si tu venais à succomber, lui dit-il; les regrets seraient universels; ta mort priverait le Hûnaland d'une excellente reine et moi, de ma meilleure amie. » — « Seigneur Thidrik, tu as été notre bon allié, tu as affermi notre royaume, et nous te devons de grands remercîments. Il est possible que cette maladie nous sépare; je veux te faire don de quinze marcs d'or enfermés dans un gobelet et d'un costume complet de pourpre d'une richesse incomparable. Tu le porteras dans les solennités; je veux aussi que tu aies ma nièce Herad. » Thidrik était si oppressé de douleur qu'en s'éloignant il se mit à pleurer comme un enfant.

104. La reine Erka demanda alors : « Où est mon cher ami, maître Hildibrand? » — « Me voici, » répondit-il en s'approchant. Elle tira de son doigt le meilleur anneau et lui en fit présent, ajoutant qu'il leur fallait se séparer, mais qu'ils se retrouveraient ailleurs. »—«Merci pour ce cadeau et pour beaucoup d'autres que j'ai reçus de toi, ainsi que pour toute l'amitié que tu as témoignée à mon seigneur et à moi. » Tous les assistants pleuraient, la reine pria ses chevaliers de faire venir promptement Attila. « Puissant roi, lui dit-elle, il est possible que nous soyons prochainement séparés et que tu restes sans femme. Tu ne peux pourtant pas t'en passer. Prends donc une bonne et chère épouse, qui soit digne de toi; si elle est mauvaise, tu en pâtiras ainsi que beaucoup d'autres. Ne la cherche pas dans le Niflungaland ni dans la famille d'Aldrian : rien ne peut être plus funeste pour toi et tes enfants. Si tu ne tiens pas

compte de cet avertissement, tu t'en repentiras. » A ces mots elle se retourna et rendit l'âme.

105. Lorsque l'on apprit la mort de la reine, hommes, femmes et enfants, tous se mirent à pleurer dans le Hûnaland et dans beaucoup d'autres pays. On disait qu'il n'y avait jamais eu personne qui eût fait plus de bien au royaume, et qu'aucune femme n'emportait plus de regrets. Le roi lui fit faire d'honorables funérailles, auxquelles assistèrent Attila, Thidrik et tous les hommes les plus éminents de Susat. Erka fut inhumée en dehors du mur d'enceinte.

Chapitre VIII.

VENGEANCE DE GRIMHILDE.

106. Attila, ayant appris que Grimhilde était veuve de Sigurd, résolut de solliciter la main de cette princesse, qui surpassait la plupart des femmes en intelligence et en beauté. Son neveu Osid de Herraland, chargé d'aller faire la demande, partit avec soixante cavaliers des plus courtois et beaucoup d'écuyers pompeusement équipés. Il trouva à Vermintza le roi Gunnar qui lui fit bon accueil. Ayant obtenu une audience du roi et de ses frères, Hœgné et Gernoz, il dit : « je vous apporte les saluts du roi Attila; il demande pour femme votre sœur Grimhilde et compte que vous lui ferez une dot convenable. Quelle que soit votre réponse, je désire la connaître avant mon départ. » — « Attila est un grand et puissant monarque, répondit Gunnar; aussi accueillerons-nous sa demande, si mes frères en sont d'avis. » — « Comme Attila est le plus puissant de tous les rois, répondit Hœgné, cette démarche ne peut que nous flatter : son alliance ajoutera à notre considération. Il nous faut néanmoins consulter notre sœur; car elle est si fière que le roi Attila, non plus que personne au monde, ne peut l'ob-

tenir sans son consentement. » Gernoz approuva l'avis de ses frères et s'en remit à leur décision.

107. Le roi Gunnar et le duc Osid se rendirent alors vers Grimhilde et lui firent part des projets d'Attila. Elle répondit qu'elle ne pouvait refuser un si brillant parti, et qu'en considération du messager elle aimait mieux dire oui que non. Lorsque Osid fut sur le point de s'en retourner, Gunnar lui donna un bouclier garni d'or et le heaume de Sigurd. A son retour dans le Hùnaland, il conta à son oncle l'heureuse issue de son voyage et fut vivement remercié. Peu après, Attila, accompagné de Thidrik, se rendit à Vermintza où il épousa Grimhilde. Gunnar lui donna telle somme d'argent qu'il convenait, et il fit présent à Thidrik du coursier Grané et au margrave de l'épée Gram. Ils se séparèrent en bons amis. Attila s'en retourna avec Grimhilde, qui pleurait chaque jour son premier mari.

108. Il y avait sept hivers qu'elle était fixée dans le Hûnaland, lorsqu'une nuit elle dit à Attila : « C'est une grande privation pour moi d'être séparée de mes frères depuis si longtemps; quand te proposes-tu de les inviter à notre cour ? Tu as peut-être entendu dire que Sigurd Svein possédait plus d'or qu'aucun prince au monde; mes frères s'en sont emparé et n'ont pas voulu m'en donner la moindre partie, quoique j'y eusse plus de droit qu'eux. Si je recouvrais ce trésor, nous en jouirions en commun. » Attila, qui était fort avide de richesses, regrettait de ne pas avoir le trésor des Niflungs, et il répondit : « Sigurd, je le sais, possédait beaucoup d'or, qu'il avait enlevé au dragon, ou conquis dans ses expéditions, ou trouvé dans la succession de son père ; mais il faut que nous nous en passions, car le roi Gunnar est notre meilleur ami. Je veux que tu invites tes frères, comme tu en as l'intention et je n'épargnerai aucune dépense pour rendre la fête plus splendide. »

109. Peu de temps après, Grimhilde équipa richement cinq cavaliers et les chargea de porter à ses frères un message scellé de son cachet et de celui d'Attila. Les envoyés partirent pour le Niflungaland et rencontrèrent le roi Gunnar à Vermintza. Fort bien accueillis, ils lui remirent une lettre ainsi conçue : « Le roi Attila de Susat et la reine Grimhilde envoyent leurs saluts au roi Gunnar et à ses frères Hœgné, Gislher et Gernoz, ainsi qu'à tous leurs amis, et les invitent à une solennité qui

aura lieu dans leur royaume. Le roi Attila est devenu vieux et il lui est difficile de gouverner ses états ; quant à son fils Aldrian, il est encore trop jeune pour lui succéder. Étant les plus proches parents du jeune prince, vous êtes appelés à exercer la régence, jusqu'à ce qu'il soit en âge d'administrer par lui-même. Venez donc dans le Hûnaland pour délibérer sur les meilleures mesures à prendre ; vous pouvez vous faire accompagner d'autant d'homme qu'il vous conviendra. Portez-vous bien. »

110. Lorsque le roi Gunnar eut lu cette missive, il tint conseil avec ses frères. « Si nous nous rendons dans le Hûnaland, dit Hœgné, il n'est pas sûr qu'aucun de nous en revienne ; car notre sœur Grimhilde est une femme perfide et artificieuse, et il est possible qu'elle songe à se venger de nous. » — « Le roi Attila m'a envoyé cette invitation en toute amitié, repartit Gunnar, et ses messagers sont sincères. Quant à ton conseil, Hœgné, il ressemble à ceux que ta mère donnait à ton père, et dont le résultat ordinaire était d'empirer la situation. Je ne les suivrai donc pas, et je partirai pour le Hûnaland ; je reviendrai quand je voudrai, et je compte qu'avant mon retour tout ce pays m'obéira; mais toi, tu peux rester ici, en cas que tu n'oses pas me suivre. » — « Mes paroles ne sont pas dictées par la crainte, et les combats ne me font pas plus peur qu'à toi, mais je te le dis en vérité, si tu vas dans le Hûnaland, que ce soit avec beaucoup ou peu d'hommes, vous ne reviendrez ni toi ni tes compagnons. Ne te reppelles-tu pas comment nous nous sommes défaits de Sigurd Sveim? Et si tu l'as oublié, notre sœur Grimhilde saura t'en faire souvenir, quand tu seras à Susat. Si néanmoins tu persistes à partir, je ne resterai pas en arrière. » — « Malgré tes appréhensions à l'égard de ta sœur Grimhilde, j'accepte son invitation, » répondit Gunnar. Fâché de ce qu'on lui reprochât si souvent son origine maternelle, Hœgné alla trouver son parent Folker et lui dit : « Viens avec nous dans le Hûnaland, puisque le roi Gunnar a résolu de s'y rendre. Tous ceux des nôtres qui ont envie de se battre, mais ceux-là seulement, doivent nous accompagner, après s'être armés de leur mieux. »

111. La reine Oda, mère de Gunnar et de Gislher, se rendit auprès du roi et lui conta en ces termes un songe qu'elle avait fait : « J'ai rêvé que le Hûnaland était rempli d'oiseaux morts,

tandis que notre pays était privé des siens. J'apprends que tu es sur le point de partir pour le Hûnaland, mais je pressens que ce voyage sera funeste aux Niflungs et aux Hûns, et tu peux être certain que, si tu le fais, beaucoup de guerriers en pâtiront : abandonne donc ce projet, mon fils. » — « Le roi Gunnar a résolu de partir, répondit Hœgné ; nous ne nous inquiétons pas des songes des vieilles femmes ; elles ne savent pas grand chose de bon. » — « Le roi peut se conduire comme il l'entend et toi de même, Hœgné, répliqua-t-elle, mais mon jeune fils Gislher doit rester à la maison. » — « Oh ! répondit Gislher, si mes frères partent, je veux les accompagner, » et il prit ses armes. Gunnar convoqua ceux des guerriers qui étaient les plus vigoureux, les plus vaillants et les plus dévoués. Il vint mille braves pourvus de brillantes cottes de mailles, de casques polis, d'épées acérées, de piques bien aiguisées, de boucliers neufs et de rapides coursiers ; beaucoup de belles et nobles femmes furent privées, qui de son mari, qui de son fils, qui de son frère. Hœgné prit l'étendard royal, portant un aigle d'or couronné, et l'on se mit en marche.

112. Arrivés au confluent du Rhin et de la Dyna, les Niflungs se trouvèrent en présence d'une large étendue d'eau ; mais il n'y avait aucune barque pour la traverser et ils passèrent la nuit sous leurs tentes. Lorsque les troupes furent couchées, Hœgné s'arma et descendit le long du fleuve pour chercher un bateau à la clarté de la lune. Sur les rives du Mœre, il trouva des vêtements appartenant à des ondines du Rhin, qui étaient venues s'amuser et se baigner dans ces eaux. L'une d'elle ayant réclamé ses habits à Hœgné, il répondit : « Tu ne les auras pas avant de m'avoir dit s'il nous sera donné de passer et de repasser le fleuve. » — « Vous le traverserez sans doute, répliqua-t-elle ; mais il n'y aura pas de retour pour vous et vous éprouverez de grands revers. » Hœgné tira son glaive et trancha par le milieu l'ondine et sa fille.

113. Descendant toujours le long de la rivière, il vit un bachoteur et le pria de venir prendre un des hommes d'Elsung : il se donna pour tel, parce qu'il se trouvait dans les états du jarl Elsung, et qu'il espérait stimuler ainsi le zèle du batelier. Mais celui-ci répondit qu'il ne tenait pas plus aux hommes d'Elsung qu'à tout autre, et qu'il ne voulait travailler que pour de l'argent. Hœgné tira son anneau d'or et le tint en l'air :

« Vois-tu, mon ami, ce que tu obtiendras, dit-il, si tu veux me passer. » Le bachoteur songea à la belle femme qu'il avait épousée depuis peu et qu'il aimait tendrement. Dans l'espoir de lui faire cadeau de la bague d'or, il alla prendre Hœgné et voulut traverser le fleuve, mais le prince le contraignit à remonter le cours de la rivière.

114. Au retour de Hœgné, le roi Gunnar et ses hommes étaient équipés, et quelques-uns d'entr'eux avaient déjà pris place sur une petite nacelle, qu'ils s'étaient procurée. Mais à peine eurent-ils pris le large que la barque sombra ; ils eurent beaucoup de peine à regagner le rivage. L'arrivée du bateau réjouit les Niflungs. Gunnar et beaucoup de chevaliers s'y embarquèrent. Hœgné ramait avec tant de force qu'il rompit tout à la fois les rames et les toletières. « Malheur à l'homme qui a fait ces avirons ! » s'écria-t-il et, d'un coup d'épée, il fit sauter la tête du batelier. — « Pourquoi cette cruauté ? demanda le roi Gunnar à son frère. En quoi cet homme était-il coupable ? » — « Je ne veux pas que la nouvelle de notre voyage parvienne avant nous dans le Hûnaland, et ce batelier du moins ne pourra pas l'annoncer. » — « Tu fais du mal, comme toujours, sans quoi tu n'es pas content, » s'écria le roi Gunnar. — « Et pourquoi me ferais-je des scrupules, quand je sais que pas un de nous ne reviendra du lieu où nous allons ? » Dans une manœuvre, la barre se brisa entre les mains de Gunnar, et le gouvernail flotta en toute liberté, de sorte que le bateau devint le jouet des vents et des flots. Hœgné sauta à l'arrière et tira avec force le cable du gouvernail. Lorsqu'il eut restauré la barre et remis le gouvernail à sa place, on n'était pas loin de la rive, mais alors le bateau chavira et tous les passagers tombèrent à l'eau. Ils gagnèrent le rivage, tirèrent l'embarcation sur le bord et la remirent en état de passer le reste des troupes. Le passage effectué, on continua le voyage et l'on marcha toute la journée.

115. Lorsque tous furent couchés, Hœgné alla seul à la découverte ; à une certaine distance du camp, il trouva un guerrier endormi et étendu sur son glaive, dont la poignée restait à découvert. Hœgné tira la lame et la jeta au loin ; ensuite il éveilla le dormeur en le poussant du pied. L'homme se leva, chercha son épée, et, ne la trouvant pas, il s'écria : « Maudit soit le sommeil qui m'a accablé ! il est cause que j'ai perdu

mon glaive, et mon seigneur va dire que ses états étaient bien mal gardés, puisque je me suis ainsi laissé surprendre! » Voyant le camp dressé à quelque distance, il ajouta : « Malheur à moi d'avoir laissé envahir le pays sans donner l'alarme! J'étais sur pied depuis trois jours et trois nuits, et je n'ai pu résister au sommeil. » Hœgné, voyant que c'était un homme d'honneur, lui dit : « Je vais te rendre ton cheval et ton épée, mon brave ; de plus voici mon anneau d'or. Puisse-t-il te faire meilleur profit qu'à celui à qui je l'avais donné auparavant ! Ne crains pas nos troupes, puisque tu gardes les états du margrave Rodingeir ; il est l'ami de Gunnar notre chef. Dis-moi ton nom, brave guerrier, et indique-nous un gîte pour cette nuit. » — « Je m'appelle Ekkihard (*var.* Ekkivard), répondit la sentinelle, mais je m'étonnes que tu fasses ce voyage, Hœgné fils d'Aldrian, après avoir tué mon seigneur, le roi Sigurd Svein. Tiens-toi sur tes gardes dans le Hûnaland, où tu as beaucoup d'ennemis. Je ne sais pas où tu trouverais un meilleur gîte qu'à Bakalar, chez le noble margrave. » — « C'est aussi chez lui que nous avions dessein de coucher ; va annoncer notre arrivée, sans oublier de dire que nous sommes trempés. »

116. Le margrave se disposait à se mettre au lit, lorsqu'il fut averti par Ekkihard de l'approche des Niflungs. Après avoir fait des préparatifs pour les recevoir dans sa maison, il chevaucha au-devant d'eux à la tête de ses hommes, et leur offrit l'hospitalité qu'ils acceptèrent avec plaisir. On alluma dans la cour deux feux près desquels les voyageurs firent sécher leurs vêtements, puis ils allèrent s'asseoir dans la salle de Rodingeir, où ils trouvèrent la réception la plus cordiale, et ils passèrent la soirée à boire du vin. Gudilinda, femme du margrave et sœur du duc Naudung qui avait péri à Gransport, n'augurait pas bien des larmes que Grimhilde versait chaque jour au souvenir de Sigurd Svein. Lorsque le margrave fut couché près d'elle, il lui dit : « Que pouvons-nous offrir au roi Gunnar et à ses frères ? » — « La résolution que tu prendras sera aussi la mienne, » répondit-elle. — « Eh bien, si tu en es d'accord, reprit-il, comme premier présent je donnerai ma fille au jeune Gislher. » — « Bon, répliqua-t-elle, pourvu qu'il en veuille, mais je crains un refus. »

117. Le lendemain, Rodingeir invita les Niflungs à passer

quelques jours chez lui, et, sur leur refus, il dit qu'il voulait les accompagner avec ses hommes. On se mit à table, on but de bons vins et l'on fut de belle humeur. Le margrave fit apporter un heaume garni d'or rouge et orné de pierreries qu'il offrit au roi Gunnar, puis un bouclier neuf pour Gernoz, enfin il prit sa fille par la main et la conduisit vers le jeune Gislher: « Noble seigneur, dit-il, je te donne cette vierge, si tu veux la prendre pour épouse. » — « Je l'accepte volontiers, » répondit le prince, et il fit mille remercîments. « Voici l'épée Gram, qui a appartenu à Sigurd Svein, » continua Rodingeir en l'offrant à son gendre; puis, se tournant vers Hœgné: « Excellent ami, lui demanda-t-il, que désires-tu parmi les objets précieux que tu vois ici? » — « J'ai grande envie de ce large et fort bouclier bleu foncé, qui a soutenu de rudes assauts. » — « Il est facile de te satisfaire, répondit le margrave, c'est le bouclier que portait le duc Naudung lorsqu'il tomba sous les coups du fort Vidga. » Les Niflungs remercièrent vivement Rodingeir pour son hospitalité et ses présents, et, après le banquet, ils partirent avec le margrave et sept de ses meilleurs chevaliers. Gudilinda leur souhaita un bon voyage et un heureux retour.

118. Le récit ne parle pas des Niflungs avant le jour de leur arrivée à Susat. C'était un temps de pluie et d'orage; tous étaient mouillés jusqu'aux os. Lorsqu'ils furent au château de Sporta (*var.* Thorta), ils rencontrèrent un messager d'Attila, qui allait inviter le margrave; il se retourna et fit route avec eux. « Est-ce un grand festin que compte donner le roi Attila? » lui demanda Rodingeir. — « Les grands préparatifs indiquent, répondit le messager, qu'il y aura un nombre considérable de convives et que la fête durera longtemps. Vous êtes déjà passablement nombreux; le roi a invité beaucoup d'autres personnes, et la reine deux fois autant. Elle mande de toutes les parties du royaume ceux qui veulent prendre fait et cause pour elle. » Le margrave ordonna au messager d'aller annoncer les Niflungs. A cette nouvelle, Attila fit mettre en ordre toutes les maisons de sa capitale et allumer de grands feux, puis il envoya Thidrik au-devant des invités. Du haut d'une tour, Grimhilde vit arriver ses frères et dit: « Maintenant l'été est paré de sa plus belle verdure, et je songe avec d'autant plus de regrets aux blessures de Sigurd Svein. » Elle se prit à pleurer amèrement. Étant allée au-devant des Niflungs, elle leur souhaita la

bienvenue et les embrassa tous. La ville, qui contenait déjà beaucoup de centaines d'habitants, fut presque remplie d'hommes et de chevaux. Le roi Attila accueillit bien ses beaux-frères, et les fit conduire vers les feux allumés pour eux et aux logements qui leur étaient destinés. Mais les Niflungs ne déposèrent pas leurs armes et n'ôtèrent pas leurs cottes de mailles, dont on voyait briller les anneaux sous leur tunique.

119. Grimhilde se rendit à la salle où étaient les voyageurs, dès que Hœgné la vit approcher, il se couvrit de son heaume et l'agrafa; Folker en fit autant. « Salut Hœgné ! lui dit sa sœur, m'apportes-tu une part du trésor des Niflungs que possédait Sigurd? » — « Non, répondit-il, mais je t'amène un grand ennemi; c'est pourquoi je n'ai oublié ni mon casque, ni mon épée, ni ma cotte de mailles. » — « Ma sœur, dit Gunnar, viens ici et assieds-toi. » Grimhilde s'approcha du jeune Gislher, l'embrassa et, s'étant assise entre Gunnar et lui, elle versa des larmes amères. « Pourquoi pleures-tu? » lui demanda Gislher. — « Je puis bien te le dire, répondit-elle; c'est au souvenir des blessures que Sigurd reçut entre les épaules, bien que son bouclier fût intact. » — « Ne parle plus de Sigurd, interrompit Hœgné; autant il t'était cher, autant tu dois aimer maintenant le roi Attila. Ton second mari est deux fois plus puissant que le premier, et d'ailleurs nous ne pouvons rendre la vie à Sigurd. » Grimhilde se leva et s'en alla.

120. Le roi Thidrik, suivi d'Aldrian, fils d'Attila, vint prier les Niflungs de passer à table. La reine prit le petit garçon sur son sein et l'emporta. Thidrik et Hœgné étaient si bons amis qu'ils se prirent par la main et se rendirent ainsi à la salle du roi. Sur chaque tour et le long des murs, se pressaient des femmes de qualité qui voulaient voir Hœgné, ce héros si célèbre dans tous les pays. Attila, assis sur son trône, plaça à sa droite le roi Gunnar, puis Gislher, Hœgné, Gernoz et Folker; à sa gauche, le roi Thidrik, le margrave Rodingeir et maître Hildibrand. On servit les meilleurs vins et les convives étaient gais et animés. La première nuit, tous dormirent d'un bon sommeil. Le lendemain, Thidrik engagea les Niflungs à se tenir sur leurs gardes, parce que leur sœur pleurait encore Sigurd. Il sortit avec Gunnar; Hœgné et Folker les suivaient, marchant ensemble, le bras de l'un appuyé sur l'épaule de l'autre. Lorsqu'ils passaient devant un nombreux groupe de femmes distin-

guées, ils se découvraient pour laisser voir leur figure ; autrement on n'aurait pu les reconnaître, tant la visière de leur casque descendait bas. Le roi Attila, s'étant mis sur le balcon pour regarder les Niflungs qui se promenaient dans la cour, ne put distinguer Hœgné de Folker ; il se le fit désigner par le duc de Blœdlin et il ajouta : « Je devrais pourtant bien reconnaître Hœgné, puisque c'est la reine Erka et moi qui l'avons armé chevalier ; il a passé quelque temps près de moi, et il était alors notre ami. »

121. Attila jugea bien que tous les convives ne pourraient tenir dans une seule salle, mais, comme le temps était beau et que le soleil brillait de tout son éclat, il fit dresser les tables dans le verger. Pendant les préparatifs, la reine alla trouver le roi Thidrik dans sa propre salle, et lui dit dans un entretien secret : « Cher ami, je suis venue te demander conseil et je te prie de m'aider à venger Sigurd Svein ; je veux punir ses assassins, Hœgné, Gunnar et mes autres frères. Si tu veux prendre mon parti, je te donnerai autant d'or et d'argent que tu en voudras, et je te ferai accorder des auxiliaires, quand tu iras de l'autre côté du Rhin te venger de Sifka et d'Erminrek. » — « Reine, ne compte aucunement sur moi, répondit le roi de Bern ; quiconque portera la main sur les Niflungs le fera malgré moi ; car ce sont mes meilleurs amis et je leur veux plus de bien que de mal. » Elle sortit en pleurant et se rendit près du duc de Blœdlin. « Si tu veux être l'exécuteur de ma vengeance et punir les assassins de Sigurd Svein, lui dit-elle, je te donnerai un grand royaume et tout ce que tu désireras. » — « Madame, répondit le duc, si je tuais les Niflungs, je m'attirerais la haine du roi, car ils sont dans les meilleurs termes avec lui. » Grimhilde se rendit alors vers Attila. « Seigneur, lui demanda-t-elle, où est l'or et l'argent que t'ont apporté mes frères ? » — « Ils ne m'ont rien apporté, mais je ne les traiterai pas moins bien, puisqu'ils sont mes hôtes. » — « Seigneur, j'ai le cœur navré en songeant à la déplorable fin de Sigurd Svein ; mais qui peut me procurer la satisfaction de la vengeance, si ce n'est toi-même ? Punis les assassins, et tu resteras maître du trésor des Niflungs et de tous leurs états. » — « Cesse de tels discours. Comment pourrais-je trahir mes beaux-frères, lorsqu'ils sont venus me voir en toute confiance ? » La reine se retira désespérée.

122. A l'invitation d'Attila, les convives se réunirent dans le verger où le banquet devait avoir lieu. La reine s'approcha des Niflungs et les pria de lui remettre leurs armes. « Il est défendu de venir en armes, leur dit-elle ; vous voyez bien que les Hûns se conforment à cette prescription. » — « Mon père m'a appris à ne jamais confier mes armes à la garde d'une femme, répondit Hœgné, et je ne m'en séparerai pas tant que je serai dans le Hûnaland. » Il se couvrit de son casque et le fixa de son mieux. La colère était peinte sur son visage, mais nul n'en savait la raison. Gernoz l'imita. « Il y a quelque trahison là-dessous, dit-il : Hœgné n'a jamais été de bonne humeur depuis notre départ ; il a prédit l'issue de notre voyage, et peut-être sa bravoure sera-t-elle mise à l'épreuve dès aujourd'hui. »

123. Le roi Attila offrit un bras à Gunnar, l'autre à Gislher et les fit asseoir près de lui sur le trône, ainsi que Hœgné, Gernoz et Folker. A sa droite, il plaça le roi Thidrik, le margrave Rodingeir et le duc Osid. Les tables étaient dressées en cercle dans le jardin, autour d'un grand feu. Tous les Niflungs étaient venus avec leurs casques et leurs cottes de mailles, mais ils avaient laissé leurs épées et leurs boucliers sous la garde de vingt hommes. Cependant la reine alla trouver le duc Irung, chef des chevaliers, et lui dit : « Cher ami, veux-tu me venger, puisque ni le roi Attila, ni ceux de nos amis à qui je me suis adressée n'ont voulu le faire? » — « Reine, de quoi s'agit-il et quelle est la cause de tes larmes? » — « Je songe continuellement à la mort de Sigurd Svein, et je veux punir ses assassins. » Prenant le bouclier d'Irung, elle ajouta : « Mon vengeur recevra autant d'or qu'en peut tenir la concavité de ce bouclier, et pourra compter sur ma faveur. » — « Madame, reprit Irung, c'est une grande somme d'or que tu promets, mais ta protection a plus de prix encore. » Il s'arma prestement, appela ses cent chevaliers et leur ordonna d'en faire autant, puis il déploya son étendard. La reine lui recommanda de massacrer d'abord les écuyers des Niflungs, de barrer l'entrée du jardin et de n'en laisser sortir aucun ennemi.

124. Grimhilde alla ensuite prendre place au banquet ; son fils Aldrian étant venu l'embrasser, elle lui chuchota ces mots à l'oreille : « Mon cher enfant, si tu veux ressembler à tes parents et que tu en aies le courage, approche-toi de Hœgné, et, quand il se penchera sur la table pour pêcher au plat,

applique-lui de toutes tes forces un coup de poing sur la joue et montre que tu es un brave garçon. » Aldrian obéit bien volontiers, et il frappa plus vigoureusement qu'on ne l'aurait attendu d'un enfant de son âge : le sang jaillit du nez de Hœgné. Celui-ci prit le petit garçon par les cheveux et dit : « L'idée de cette provocation n'est pas éclose dans ton cerveau et ce n'est pas le roi Attila qui te l'a suggérée, mais bien plutôt la reine ; tu n'en recueilleras que peu de profit. » Il tira son épée et trancha la tête du petit prince, puis, la jetant sur le giron de la reine, il dit : « Nous buvons de bons vins dans ce verger, mais nous les paierons cher ; tiens, voilà ce que je te dois, ma sœur ! » Ensuite il coupa la tête du précepteur d'Aldrian. « Voilà ce que tu mérites, dit-il, pour avoir si mal élevé cet enfant. » Le roi Attila se levant alors, s'écria : « Sus, mes féaux, massacrez tous les Niflungs ! » La reine avait fait étendre devant la porte du verger des peaux de bœufs fraîchement écorchées et glissantes ; le pied manqua à beaucoup de Niflungs qui furent massacrés par Irung et les siens. Mais ils ne furent pas sans rendre la pareille à leurs adversaires, et les cadavres gisaient par centaines dans le verger.

125. Les Niflungs, voyant qu'ils perdaient tous ceux des leurs qui voulaient sortir, firent volte-face, assaillirent les Hùns qui étaient dans le verger, et massacrèrent jusqu'au dernier tous ceux qui ne purent s'échapper. Le roi Attila, posté sur une tour, excitait les siens ; mais le roi Thidrik était retourné à sa demeure, tout navré de ce que ses amis fussent dans des camps opposés et tirassent l'épée l'un contre l'autre. La reine fut occupée tout le jour à distribuer des cottes de mailles, des heaumes, des boucliers et des épées, à quiconque voulait se battre. De temps à autre elle se rendait sur le champ de bataille et promettait de l'or et de l'argent à ceux qui abattraient le plus de Niflungs. Les Hùns cernèrent le verger et en firent le siège ; ils perdaient deux fois plus de monde que leurs adversaires ; leur armée devenait pourtant plus nombreuse à cause des renforts qui lui venaient des campagnes. Ce que voyant, Hœgné dit à Gunnar : « Nous avons beau faire des vides dans les rangs ennemis, ils sont bientôt remplis par de nouvelles recrues ; c'est comme si nous ne faisions rien, du moins tant que nous serons bloqués dans le verger : car nous n'avons pas affaire aux chefs, mais presque uniquement aux soldats. Il est facile de prévoir quelle sera l'issue du combat,

si nous continuons de la sorte. Les flèches et les javelots font plus de mal à nos Niflungs que les coups d'épée; nous ne pouvons d'ailleurs nous signaler par des prouesses qu'en nous battant à l'arme blanche. Je suis donc d'avis de sortir du verger, afin de pouvoir choisir nos adversaires. »

126. Tout autour du verger s'élevait un mur de pierre que l'on voit encore. Hœgné et ses compagnons se portèrent vers le couchant, où le mur était le plus lézardé, ils en abattirent une partie et sortirent par la brèche; mais cette issue donnait dans une large rue bordée de hautes maisons, qui n'offrait pas assez de place aux Niflungs pour le déployement de leurs forces. Le duc Blœdlin vint leur barrer le passage et une terrible lutte s'engagea. Toutes les rues ayant été occupées par les Hûns, il fallut rétrograder vers le verger. Hœgné se retira dans un pavillon, s'adossa à un mur solide, se couvrit de son bouclier et joua du glaive. Il coupa les pieds ou les mains de ceux-ci, fit sauter la tête de ceux-là, et en pourfendit quelques autres. Aucun de ceux qui l'attaquèrent ne s'en tira à son avantage. Pour lui, il parait si bien avec l'épée et le bouclier qu'il ne reçut aucune blessure. Telle était la presse autour de lui que ceux qu'il tuait restaient debout.

127. Gernoz, Gislher et Folker vinrent de même s'adosser au mur du pavillon et résistèrent vigoureusement aux Hûns, qui les attaquaient avec furie. A gauche était la salle du roi Thidrik, qui se tenait aux meurtrières avec ses hommes armés. Gernoz lui cria : « Tu devrais bien venir à notre secours et mettre fin à cette lutte inégale. » Mais Thidrik répondit qu'il devait garder la neutralité, ne pouvant prendre parti ni contre Attila, son hôte, ni contre les Niflungs, ses amis. Jusqu'ici le roi Gunnar avait tenu bon à la porte orientale du verger, où il soutenait les assauts d'Irung. Apprenant que Hœgné était vivement pressé, il sortit par la brèche occidentale pour lui porter secours, et se jeta avec tant d'impétuosité au milieu des ennemis qu'aucun de ses hommes ne put le suivre. Il se battit jusqu'à la nuit avec le duc Osid, et comme il était seul et qu'il avait affaire à un terrible adversaire, il fut accablé par le nombre, fait prisonnier, désarmé et chargé de liens. Les Hûns poussèrent un grand cri de victoire. Il fut épargné par ordre d'Attila et de la reine, mais pour être jeté dans une fosse aux

serpents où il perdit la vie. La tour où il fut enfermé s'élève encore au milieu de Susat.

128. En apprenant que son frère était prisonnier, Hœgné se précipita dans la rue, suivi de Gernoz et du jeune Gislher; personne ne pouvait leur résister : il fallait fuir ou tomber sous leurs coups. Lorsque les Niflungs furent sortis du verger et eurent gagné la rue, ils poussèrent un terrible cri de guerre, disant que les Hûns étaient des chiens et qu'il fallait se venger d'eux. Ils parcoururent la ville, tuant tout sur leur passage. Lorsque l'obscurité fut complète, Attila se retira dans son palais et s'y barricada de manière à se mettre à l'abri d'une surprise. Hœgné fit sonner de la trompette, réunit tous les Niflungs près de la porte de la ville où il se trouvait, et, les ayant fait ranger dans leurs bataillons respectifs, il put ainsi constater les pertes qu'il avait faites; trois cents hommes manquaient à l'appel et il en restait sept cents. « Bien des Hûns périront, dit-il, avant que nous ne soyons tués jusqu'au dernier homme. S'il faisait jour seulement et qu'il nous fût possible de continuer le combat, je ne désespérerais pas de la victoire. Actuellement les troupes d'Attila ne sont pas beaucoup plus nombreuses que les nôtres; mais demain, au jour, nos ennemis auront reçu des renforts de la campagne et nous serons accablés sous des forces supérieures. Si nous pouvions seulement voir clair, nous recommencerions la lutte. » Hœgné partit avec quelques hommes, alla prendre des tisons dans une cuisine et mit le feu à la maison. L'incendie illumina toute la ville; les Niflungs déployèrent leurs étendards, sonnèrent de la trompe et poussèrent de grands cris, pour exciter les Hûns à faire une sortie; mais ceux-ci, ne voulant pas livrer bataille avant le jour, se mirent aux meurtrières, et l'on se lança mutuellement des flèches et des traits.

129. Lorsqu'il fit jour, l'armée d'Attila fut grossie par de nombreux renforts qui accouraient des campagnes. On déploya les étendards et l'on en vint aux prises. Les Hûns s'avancèrent avec impétuosité, s'excitant mutuellement et encouragés par l'or de la reine. Les ducs Blœdlin et Irung étaient sur le champ de bataille, mais Attila ne se montrait pas. Gernoz s'engagea avec Blœdlin dans une lutte où de vigoureux coups furent portés de part et d'autre. Gernoz ne s'arrêta pas avant d'avoir

coupé la tête de son adversaire, victoire dont les Niflungs se glorifièrent beaucoup.

130. A cette nouvelle, le margrave Rodingeir transporté de fureur mena ses gens contre les Niflungs et leur tua beaucoup d'hommes. Hœgné s'avança seul contre les Hûns, frappant à droite et à gauche, et abattant tous ceux que son glaive pouvait atteindre. Il en perça beaucoup de sa pique; ses bras étaient ensanglantés jusqu'aux épaules, et toute sa cotte de mailles couverte de sang caillé. A la fin, lorsqu'il se sentit fatigué, il se trouvait si loin dans les rangs des Hûns, qu'il n'était pas sûr d'avoir la force de rejoindre les siens. Il enfonça donc la porte d'une maison, se posta sur le seuil et prit le temps de souffler. Les Hûns l'assaillirent, mais il en tua un grand nombre. Lorsque la reine vit où le prince s'était réfugié, elle fit mettre le feu au toit, qui était de bois, et cria au duc Irung : « Cher ami, apporte-moi la tête de Hœgné et je remplirai ton bouclier d'or rouge. » Irung pénétra dans la salle pleine de fumée, taillada une des cuisses de Hœgné et retourna vers Grimhilde qui l'excita de nouveau : « Courage ! lui disait-elle ; la première fois, tu as blessé notre ennemi ; la seconde, tu le tueras. » Sur quoi, elle prit deux anneaux d'or qu'elle attacha aux brides du casque d'Irung. Celui-ci retourna à l'assaut, mais Hœgné lui passa son épée à travers le corps et le cloua à la paroi, que l'on appelle encore aujourd'hui le mur d'Irung.

131. De graves évènements se passaient ailleurs : Gislher et le margrave étaient aux prises ; aucun d'eux ne ménagea ses armes ; Gislher jouait de l'épée Gram et elle mordait si bien qu'elle coupait, comme de l'étoffe, les boucliers, les heaumes et les cottes de mailles. Après avoir fait de nombreuses blessures à Rodingeir, il le tua d'un coup de l'épée qu'il en avait reçue au temps de leur amitié. Ensuite, avec Gernoz, il s'ouvrit un passage jusqu'à la salle du roi. Folker se fit jour d'un autre côté, et à force de prouesses il parvint à gagner la maison où se défendait Hœgné. Il ne faisait pas un seul pas sans poser le pied sur un cadavre. En le voyant, Hœgné demanda : « Quel est ce Niflung qui fait tant d'efforts pour venir me rejoindre? » — « Je suis Folker ton ménestrel ; vois la rue où j'ai passé, elle est jonchée de cadavres. » — « Vaillant ménestrel, Dieu te récompense de la bonne musique que tu joues ! »

132. Lorsque le roi Thidrik sut la mort de Rodingeir, il commanda à ses hommes de s'armer : « Je ne puis plus rester à l'écart après la perte du margrave, mon meilleur ami ; il faut que je me batte avec les Niflungs ! » Il est dit dans les chants allemands que, lorsque le roi de Bern fut descendu dans la rue, il n'y avait pas de refuge pour les lâches. On entendait au loin son glaive Ekkisax résonner sur les casques des Niflungs. Ses adversaires résistaient virilement et lui tuaient beaucoup d'Aumlungs, non sans perdre quantité des leurs. Thidrik, à la tête de ses hommes, fit une charge si vigoureuse que le vaillant Hœgné de Troia recula à l'intérieur de la maison, vers Gernoz, Gislher et Folker. Le roi Thidrik le poursuivit et se trouva face à face avec Folker, qui lui cria : « Si tu commets la félonie de tuer tes amis, maintenant qu'ils sont exténués de fatigue, tous les braves te qualifieront de misérable ! » Thidrik lui fit sauter la tête et il engagea la lutte avec Hœgné. Maître Hildibrand attaqua Gernoz, qui était presque épuisé et lui porta un coup mortel. Il ne restait plus dans la salle que Hœgné, le roi Thidrik, Hildibrand et Gislher.

133. Attila, étant descendu de sa tour, vint sur le champ de bataille où Hœgné lui dit : « Roi, il serait magnanime d'accorder la paix au jeune Gislher : il est innocent du meurtre de Sigurd Svein, à qui j'ai seul donné le coup mortel ; qu'il n'en porte donc pas la peine ! C'est d'ailleurs une médiocre gloire d'égorger un homme exténué de fatigue. » — « N'intercède pas en ma faveur, comme si les suites de cette lutte me faisaient peur, interrompit Gislher. Ma sœur Grimhilde sait que j'avais cinq ans à la mort de Sigurd Svein, et que j'étais alors couché dans mon berceau. Mais je ne me soucie pas de survivre à mes frères. » Maître Hildibrand s'étant jeté sur lui, Gislher repoussa vigoureusement ses attaques et lui fit de graves blessures, mais, épuisé par les siennes, il finit par succomber.

134. Hœgné dit alors à Thidrik : « Quelque grande qu'ait été notre amitié, il faut qu'elle prenne fin maintenant. Je ne vois pas d'ailleurs quelle gloire tu te promets d'un combat avec un homme fatigué et blessé. Si j'étais frais et dispos comme toi, tu ne sortirais pas d'ici sans avoir perdu quelque membre. Je ne me rends pourtant pas à un seul homme. Terminons donc cette lutte avec vaillance et qu'aucun de nous ne reproche à l'autre son origine. » — « Je ne veux pas d'auxiliaire dans ce

combat, répondit Thidrik ; je ne compte pas moins le mener à bonne fin. » Ils se précipitèrent l'un sur l'autre et se battirent avec tant d'intrépidité, que l'on ne pouvait prévoir de quel côté pencherait la victoire. A la longue, ils se fatiguèrent et se blessèrent mutuellement. Thidrik était exaspéré de ne pouvoir venir à bout d'un adversaire qui s'était déjà battu pendant trois jours. « Il est en vérité honteux pour moi, s'écria-t-il, qu'un fils d'Alf me tienne en échec toute la journée ! » — « Un fils d'Alf vaut-il moins que le diable lui-même? » demanda Hœgné. Ces paroles excitèrent tellement le courroux de Thidrik que sa bouche vomissait des flammes ; la cotte de mailles de Hœgné s'échauffa à tel point qu'elle le brûlait. « Il faut que je me rende, dit-il, car je suis grillé dans ma cotte de mailles, et si j'étais si bien un poisson, l'on pourrait manger de ma chair. » Thidrik lui arracha sa cotte de mailles.

135. La reine prenant un tison ardent le fourra dans la bouche de Gernoz, puis dans celle de Gislher, pour s'assurer s'ils étaient morts, et elle ne s'éloigna pas avant de les avoir suffoqués. Thidrik indigné de cette cruauté dit à Attila : « Vois comment cette furie achève ses frères, les braves héros ; songe combien de Niflungs, de Hûns et d'Aumlungs ont perdu la vie à cause d'elle ; elle te fera un jour subir le même sort. » — « C'est un démon en vérité, repartit Attila ; tue-la : ce sera une bonne action, et plût à Dieu que tu l'eusses fait six nuits plus tôt ! Beaucoup de vies précieuses auraient été sauvées ! » Le roi Thidrik courut vers Grimhilde et la pourfendit d'un coup d'épée.

136. Il alla ensuite demander à Hœgné s'il croyait pouvoir en réchapper. « Je pourrais bien vivre encore quelque temps, répondit celui-ci, mais il n'y a pas d'espoir de guérison. » Transporté à la maison de Thidrik, qui fit bander ses blessures, il le pria de lui procurer pour la nuit une femme de noble race. Son désir fut accompli. Au bout de trois jours, Hœgné dit à la jeune fille : « Il est possible que tu donnes le jour à un garçon. Tu l'appelleras Aldrian. Voici des clefs que tu auras soin de lui remettre lorsqu'il sera grand : elles lui donneront accès au caveau de Sigfrid (*var.* Sigisfrod), où est enfermé le trésor des Niflungs. » Il expira peu après.

137. Dans cette lutte avaient péri mille Niflungs et quatre mille Hûns et Aumlungs. Les narrateurs allemands rapportent

qu'aucune bataille n'a été plus célèbre dans les anciennes traditions, et que, dans les dernières années du règne d'Attila, il restait peu d'homme célèbres dans le Hûnaland. Des gens qui sont nés dans la ville de Susat et qui ont vu le théâtre du combat, peuvent encore dire où tombèrent Hœgné et Irung, montrer la fosse aux serpents où fut jeté le roi Gunnar, et le verger qui est encore appelé le verger des Niflungs. Tout est dans le même état qu'à l'époque de ces évènements. Des personnes de Brimum et de Mœnsterborg nous ont aussi conté ces faits, et, bien qu'elles ne se connussent pas entr'elles, elles les rapportaient de la même manière, mais surtout d'après les vieux chants qui ont été composés sur ce sujet en langue allemande.

138. Attila continua de gouverner ses états; il aimait beaucoup l'enfant que la fille d'Irung avait eu de Hœgné de Troia, et il le confia aux soins de la même femme qui élevait son propre fils; les deux petits garçons étaient du même âge. Aldrian avait douze ans, lorsqu'un soir il était assis vis-à-vis du trône d'Attila et près du foyer : la flamme pétillait vivement et une étincelle vint tomber sur le pied de l'adolescent, brûlant bas et soulier sans qu'il s'en aperçût; il fallut qu'un chevalier éteignit le feu. « A quoi penses-tu donc, Aldrian ? lui demanda le roi, que tu ne sens pas le feu qui consume ta chaussure ! » — « Seigneur, je songeais que tu as maintenant du pain blanc, toutes sortes de bons mets et les meilleurs vins, mais qu'un jour viendra où tu serais trop heureux d'avoir du pain d'orge et de l'eau à discrétion. » — « Quelles folles pensées ! Souvent dans mes expéditions, j'ai souffert de la soif et de la faim, mais maintenant que je suis vieux et caduc, il n'est pas à présumer que je m'aventure dans une campagne où je sois exposé à manger du pain bis et à boire de l'eau. »

139. Un jour que le roi Attila était allé chasser dans la forêt, il se trouva séparé de tous ses hommes, à l'exception d'Aldrian qui lui dit : « Que donnerais-tu à celui qui te montrerait le trésor des Niflungs ? » — « J'en ferais un personnage si important qu'on ne trouverait pas facilement son égal. Ce serait en vérité un grand bonheur de posséder ce trésor, car jamais tant de richesses n'ont été réunies dans un même lieu. » — « Nous irons ensemble le visiter, reprit Aldrian; pour aujourd'hui il faut rentrer à la maison. » Quelques jours après, Aldrian et Attila partirent seuls pour la forêt, ce qui parut étrange

à bien des personnes. Ils firent une longue chevauchée, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un pan de rocher où il y avait une porte. Tirant une clef qui allait bien dans la serrure, Aldrian ouvrit la porte, puis une seconde et une troisième. Il entra le premier et fut suivi du roi, à qui il montra l'or, l'argent, les bonnes armes, en un mot toutes les richesses qu'avaient possédées Sigurd Svein, le roi Gunnar et Hœgné de Troia. Pendant qu'Attila contemplait ces trésors avec extase, Aldrian, qui marchait toujours en avant, fit le tour du caveau, regagna la porte, et sortit en la fermant sur le roi. Après avoir bouché l'entrée avec des pierres et du gazon, il s'en alla et ne revint qu'au bout de trois jours. Attila avait enfoncé l'une des portes et criait : « Cher Aldrian, ouvre-moi, je te donnerai autant d'or et d'argent que tu en voudras ; je te placerai à la tête du gouvernement et je ne te demanderai jamais compte de cette séquestration. » — « Roi Attila, répondit Aldrian, tu as tout fait pour dépouiller tes beaux-frères du trésor des Niflungs; tu possèdes maintenant toutes leurs richesses ; mais tu aimerais mieux avoir du pain pour te rassasier et de l'eau pour te désaltérer. » — « C'est vrai en effet. » — « Eh bien ! mange maintenant cet or dont tu avais faim et cet argent dont tu avais soif, car tu n'obtiendras pas d'autre nourriture. » Attila mourut de faim et depuis l'on n'a pas retrouvé le trésor des Niflungs.

140. Aldrian retourna vers ses parents dans le Niflungaland et conta à la puissante Brynhilde qu'il avait vengé Gunnar et ses frères. Elle le remercia vivement et lui donna beaucoup de cavaliers, pour l'aider à s'emparer du Niflungaland. Il parcourut le pays à la tête d'une grande armée, reconquit tous les états de Gunnar et de Hœgné, et les gouverna jusqu'à sa mort.

Chapitre IX.

RESTAURATION DE THIDRIK.

141. Thidrik avait perdu la plupart des siens dans la lutte avec les Niflungs. « Ecoute, dit-il à maître Hildibrand, nos

meilleurs amis : le margrave, le roi Gunnar, Hœgné de Troia, sont morts ici. Il y a longtemps que nous servons Attila, j'aime mieux périr en reconquérant mes états que de vieillir dans le Hûnaland. » — « Seigneur, répondit Hildibrand, je suis de cet avis. Il vaut mieux mourir dans l'Aumlungaland que de traîner une vieillesse déshonorée dans le Hûnaland. » — « Qu'as-tu entendu dire de Bern, ma ville forte ? lui demanda Thidrik ; qui en est le gouverneur. » — « Je ne le sais pas avec certitude, mais on dit que c'est le duc Alibrand, qui doit être mon fils. Il est possible que ma femme Oda fût enceinte, lorsque j'ai quitté Bern et qu'Alibrand soit né après mon départ : on dit que c'est un grand et terrible guerrier, » — « Heureuse nouvelle ! s'écria Thidrik ; si c'est ton fils qui commande à Bern, il nous recevra bien, pourvu qu'il me soit fidèle, comme tu l'as été. » — » Que ferons-nous, seigneur ? » — « Nous ne pouvons obtenir de renforts d'Attila, tant ses états sont dépeuplés ! Il faut donc partir secrètement pour l'Aumlungaland, et si j'ai le bonheur d'y arriver, fussé-je même seul avec toi, je jure que je n'en sortirai plus. » — « Parlerons-nous de ce projet au roi Attila ? » — « Je suis résolu de partir qu'il le veuille ou non ; il vaut donc mieux ne pas l'avertir avant que nous soyons prêts à nous mettre en route. »

142. Thidrik alla trouver la reine Herad et lui dit : « Veux-tu venir avec nous dans l'Aumlungaland ? je pars avec maître Hildibrand ; il y a trente-deux ans que je suis exilé de mon royaume, je veux le reconquérir. » — « Seigneur, répondit-elle, je t'accompagnerai bien volontiers. Dieu veuille que tu recouvre tes états ! » — « Prépare-toi donc immédiatement, car ce soir-même nous quittons Susat. » Lorsque Hildibrand eut sellé leurs trois chevaux et attaché les bagages sur un quatrième, il prit les devants avec la reine, tandis que Thidrik allait faire ses adieux à Attila. Etant monté à la salle où dormait le roi, il demanda à lui parler ; les gardes lui permirent d'entrer ; il éveilla Attila qui lui dit : « Sois le bienvenu, cher ami ! Que désires-tu, et que viens-tu faire seul et en armes ? » — « Seigneur, répondit Thidrik, je te rappellerai que j'ai été dépouillé de mon royaume et que mes ennemis en sont maîtres. J'en suis tellement affligé que je ne puis en rester là. Je me propose de retourner dans l'Aumlungaland et de ressaisir le pouvoir ou de périr ! » — « Et comment comptes-tu reconquérir tes états ? Où sont tes guerriers ? » — « Je n'en ai pas : je veux

rentrer secrètement dans mon royaume. » — « Cher ami, ne nous quitte pas en si piètre équipage. Reste encore quelque temps ici, et, si tu ne le veux pas, je vais te donner pour auxiliaires des troupes du Hûnaland. » — « Seigneur, répondit Thidrik, tu agis généreusement avec nous, comme je m'y attendais; Dieu t'en récompense ! mais je ne veux pas davantage exposer ton armée. Je pars secrètement et seul avec Hildibrand. » Le roi du Hûnaland lui fit la conduite jusqu'à la porte de la ville et, en se séparant, ils s'embrassèrent. Attila pleurait et regrettait de ne pouvoir rendre plus d'honneurs à son ami. Thidrik le recommanda à la grâce de Dieu et exprima l'espoir qu'ils pourraient encore se revoir.

143. Sautant à cheval, le roi de Bern rejoignit la reine et maître Hildibrand. Ils tirèrent à gauche vers Mundia et ils voyagèrent nuit et jour, évitant les lieux habités. En passant devant Bakalar, il songea avec tristesse qu'il n'y pouvait plus visiter son ami le margrave; ils continuèrent donc leur route jusqu'à la forêt de Lyravald, où ils se tinrent caché pendant le jour. La nuit suivante, lorsqu'ils se furent remis en marche, ils rencontrèrent le jarl Elsung le jeune, qui avait passé le Rhin avec trente de ses hommes. Il attaqua les voyageurs pour venger son parent Elsung l'ancien, jarl de Bern, qui avait été tué par Samson, aïeul de Thidrik; mais il resta sur le champ de bataille, ainsi que la moitié de ses compagnons et les autres prirent la fuite. Son neveu Aumlung, fait prisonnier par Hildibrand, essaya de se concilier les bonnes grâces du vainqueur, en lui contant les nouvelles suivantes : Erminrek souffrait depuis quelque temps d'une hernie, et, d'après le conseil de Sifka, on avait pratiqué une incision pour tirer les intestins, mais cette opération n'avait fait qu'aggraver le mal et l'on ne savait pas si Erminrek était encore en vie. Hildibrand et Thidrik se réjouirent à cette nouvelle et remercièrent vivement le narrateur.

144. Cependant tous les chevaliers qui avaient pris la fuite repassèrent le Rhin et retournèrent à Babilon, racontant partout qu'Elsung avait été tué avec la moitié de sa troupe. « Et deux hommes seulement, ajoutèrent-ils, ont remporté cette victoire; l'un d'eux est extraordinairement vieux ; sa longue barbe grise lui couvre la poitrine. C'était un vrai démon et il avait le diable (l'épée Gram) dans la main ; aussi rien ne pouvait lui résister. »

Aumlung étant revenu, on le félicita de son heureux retour et on lui demanda qui étaient les deux étrangers. « Le vieillard, répondit-il, est un vaillant homme qui m'a fait grâce de la vie, lorsqu'il ne dépendait que de lui de me l'ôter; c'est maître Hildibrand; l'autre guerrier plus jeune est le roi Thidrik. Forcés de se défendre, ils l'ont fait avec tant de bravoure que quatorze d'entre nous ont mordu la poussière. »

145. Les voyageurs chevauchèrent à travers les Mundiafialls et, après avoir franchi ces montagnes, ils trouvèrent un bois où Thidrik et la reine Herad s'arrêtèrent, tandis que Hildibrand se dirigeait vers le château du jarl Lodvig (*var.* Hlodver). Konrad, fils du jarl, prévenu de l'approche de son parent, le maître des Ylfings, alla à sa rencontre, lui souhaita la bienvenue et lui annonça la mort d'Erminrek. « Et qui lui a succédé? » demanda Hildibrand. — « Je suis fâché de le dire, mais c'est ce mauvais chien de Sifka *balrad* (perfide conseiller), — Et toi, continua-t-il, quelles nouvelles as-tu à nous apprendre? » — « Une grande : le retour du roi Thidrik dans l'Aumlungaland. » — « Dieu soit loué! reprit Konrad, car ton fils Alibrand a envoyé des messagers au nord, dans le Hûnaland, pour inviter le roi Thidrik à revenir prendre possession du trône, et il ne livrera certes pas sa forteresse à Sifka. Les habitants de l'Aumlungaland aimeraient mieux périr que de se laisser gouverner par le félon! »

146. Le jarl et son fils partirent pour la forêt où se tenait Thidrik, emmenant avec eux du vin, du miel et d'autres provisions. Trouvant le roi près d'un grand feu qu'il venait d'allumer, ils mirent pied à terre, se jetèrent à genoux, lui baisèrent la main et lui rendirent hommage. Le roi les releva et les fit asseoir à ses côtés, mais il ne voulut pas accepter l'hospitalité qu'ils lui offraient, car il avait fait vœu de ne mettre les pieds dans aucune maison avant de rentrer dans son palais. Sur son ordre, maître Hildibrand se prépara à aller trouver son fils à Bern. Konrad dit à son parent : « Lorsque tu rencontreras Alibrand, parle-lui poliment et déclare-lui que tu es son père, autrement il te tuera : un homme de ton âge n'est pas en état de résister au premier guerrier de l'Aumlungaland. » — « Il est pourtant possible que, malgré ma vieillesse, je ne lui dise pas mon nom, avant qu'il ne m'ait dit le sien! »

147. Hildibrand était en vue de Bern, lorsqu'il aperçut un

fier cavalier vers lequel il se dirigea. Celui-ci, fâché de ce que le voyageur ne s'inclinât pas devant lui, tira son épée et lui courut sus. Hildibrand en fit autant ; le choc fut si violent, que chacun d'eux rompit son glaive contre le bouclier de son adversaire. Ils mirent pied à terre et se battirent jusqu'à ce que la lassitude les forçât de faire trêve. Tandis qu'ils étaient appuyés chacun sur leur bouclier, Alibrand prit la parole : « Vieillard, dis-moi ton nom et tout de suite, si tu tiens à la vie. » — « Dis toi-même le tien et livre tes armes, répliqua Hildibrand ; si tu ne le fais pas de bon gré, il faudra toujours le faire par force. » Alibrand se jeta de nouveau sur son adversaire et la lutte recommença avec plus de furie qu'auparavant. Pendant une nouvelle trêve, le jeune homme interrogea de nouveau le vieillard, qui lui répondit : « Si tu es de la race des Ylfings, dis-le moi, et je te ferai grâce de la vie ; autrement je te tue. » — « Je ne suis pas plus Ylfing que toi ; il faut que tu sois bien simple à ton âge de me faire cette question. » Au troisième assaut, Alibrand, blessé par Hildibrand et pouvant à peine se tenir sur ses jambes, cria : « Voici mon épée, je ne puis te résister plus longtemps, car tu as le diable dans la main. » Mais, lorsque le vainqueur voulut recevoir l'arme du vaincu, celui-ci essaya de lui couper le bras. « Ce ne doit pas être ton père, dit Hildibrand, mais plutôt ta femme qui t'a enseigné ce coup de traître. » Il renversa le jeune homme et lui mit la pointe de l'épée sur le cœur. « Dis-moi ton nom de suite, ou c'en est fait de toi ! » s'écria-t-il. — « Je ne te le révélerai pas, car je ne tiens plus à la vie, après avoir été vaincu par un grison. » — « Si tu veux que je t'épargne, reprit Hildibrand, dis-moi vite si tu es Alibrand mon fils, car je suis Hildibrand. » — « Si tu es Hildibrand mon père, je dois être Alibrand ton fils. » Le vainqueur et le vaincu se relevèrent et s'embrassèrent joyeusement, tout fiers l'un de l'autre.

148. Hildibrand et son fils se rendirent à Bern, annoncèrent aux habitants le retour de Thidrik, et leur demandèrent qui ils préféraient pour roi, Thidrik ou Sifka Balrad ? Ils se prononcèrent unanimement pour le premier. Tous les chevaliers s'équipèrent et ils sortirent de la ville pour aller rendre hommage à Thidrik. Celui-ci rentra avec eux dans sa capitale, où il fut accueilli avec de grandes démonstrations de joie. Peu de jours après, il se rendit à Rana, où il fut également reconnu. De là, il marcha contre Sifka, et le rencontra près de Gregenborg.

Dans la bataille qui fut livrée devant cette ville, Alibrand tua Sifka, qui ne fut pas beaucoup regretté des siens. Après cette victoire, Thidrik, se dirigeant vers Rome, fut partout acclamé sur son passage ; tous les Romains le reconnurent et Hildibrand lui ceignit le front de la couronne d'Erminrek. Plus tard, lors de la disparition d'Attila, Thidrik de Bern prit possession de tout le Hûnaland, d'après le conseil de beaucoup de ses amis qui étaient restés dans ce pays. On voit encore à Rome des monuments élevés par lui, comme par exemple les bains de Thidrik, et deux statues de bronze qui le représentent, l'une à cheval sur Falka, l'autre brandissant le glaive Ekkisax.

149. Dans les dernières années du règne de Thidrik, l'hérésie d'Arius fut condamnée. Le roi de Bern et maître Hildibrand se convertirent à la vraie foi ; peu après, le dernier mourut et fut beaucoup regretté. Dans cette saga personne n'a reçu plus d'éloges que lui ; il est surtout loué pour la fidélité qu'il témoigna à Thidrik. Les conteurs allemands rapportent qu'il avait accompli sa cent cinquantième année ; mais les chants allemands disent qu'il était âgé de deux cents hivers. Thidrik perdit bientôt aussi la reine Herad, qui était, avec sa parente Erka et la margravine Gudilinda, la meilleure femme dont il soit fait mention dans cette saga.

150. Le roi Hertnid de Babilon (*var.* Bergara) était un guerrier si intrépide qu'il ne se faisait jamais accompagner, lorsqu'il allait à la chasse. Apprenant qu'il y avait dans une forêt un dragon très-dangereux, il résolut de l'attaquer et il partit seul, comme d'habitude, mais il ne revint pas. Cette nouvelle s'étant répandue au loin, des brigands, qui étaient dispersés dans le Hûnaland, se rassemblèrent pour piller le royaume resté sans défenseur. Thidrik, instruit de leur dessein, se mit à leur poursuite ; il était sur le point de les atteindre, lorsqu'il entendit des rugissements et le bruit d'une lutte acharnée qui avait lieu dans un bois. C'était le dragon qui se battait avec un lion. En considération de ce qu'il portait dans ses armes l'image de ce dernier animal, Thidrik courut à son secours et frappa le serpent d'un grand coup d'épée qui le fit chanceler. Mais mal lui en prit d'avoir laissé à la maison son glaive Ekkisax ; car l'épée dont il était armé se brisa ; il n'eut d'autres ressources que d'arracher un grand arbre pour s'en faire une massue. Au même instant, le dragon furieux prit le lion dans sa gueule,

entortilla sa queue autour de Thidrik, et les emporta tous deux dans sa caverne. Après qu'il eut partagé l'animal entre ses petits et se fut lui-même gorgé de chair, il s'étendit pour digérer son repas ; Thidrik en profita pour se dégager ; il chercha à tâton dans les ténèbres, sentit une épée qu'il ramassa, et, frappant à coups redoublés sur le serpent et ses petits, il les coupa tous en morceaux.

151. Dehors de la caverne, il trouva les armes et les vêtements de Hertnid, ainsi que son cheval. S'étant emparé de ce dernier, il sauta en selle et se remit à la poursuite des brigands, qu'il vit campés autour du château de Hertnid. La reine Isold, veuve de ce prince, apercevant au loin un cavalier qui lui ressemblait, crut que c'était son époux, et elle ordonna à ses troupes de faire une sortie pour lui aller au-devant. Les assiégés, animés par la présence de celui qu'ils prenaient pour leur seigneur, se précipitèrent sur les brigands, en même temps que Thidrik les attaquait par derrière, tuèrent les uns et mirent les autres en déroute. Après la victoire, lorsque Thidrik leva son casque, ils virent avec surprise que c'était un étranger. La reine éplorée lui demanda qui il était et comment il se trouvait en possession des armes de Hertnid. « C'est bien simple, répondit-il ; je les ai trouvées dans une forêt, près de la caverne d'un dragon qui a sans doute dévoré le roi Hertnid. Quant à mon nom, tu dois le connaître, bien que tu ne m'aies jamais vu : je suis Thidrik de Bern. » Isold embrassa son défenseur, lui souhaita la bienvenue et le fit placer sur le trône du feu roi. Thidrik flatté des honneurs qu'on lui rendait, passa là quelque temps ; appréciant la beauté et la sagesse de la reine, il la demanda en mariage, et, d'après l'avis de ses conseillers, elle l'accepta pour époux. Après les noces, Thidrik donna le gouvernement des états d'Isold au jarl Artus, neveu du roi Isung de Bertangaland, et il retourna à Bern avec sa nouvelle épouse.

152. Durant l'exil de Thidrik, son frère d'armes Heimi Studasson avait vécu dans des forêts désertes, d'où il sortait de temps à autre pour ravager les domaines de Sifka. Lorsqu'il apprit la mort de ce dernier, il se repentit du mal dont il était l'auteur, et il résolut de se faire moine. Lorsqu'il arriva dans l'enceinte du monastère de Vadincusan, à cheval et en armes, il demanda à parler à l'abbé. « Je m'appelle Lodvig, lui dit-il, et j'ai ma famille dans l'Aumlungaland. » A ces mots, déposant

sa cotte de mailles, son heaume, son bouclier et son épée aux pieds de l'abbé et se jetant à genoux, il ajouta : « Seigneur, je consacre à Dieu mon cheval, mes armes, mes vêtements et mes biens, qui ne valent pas moins de dix mille livres d'or et d'argent ; je désire moi-même entrer dans ce monastère pour faire pénitence de mes péchés. » Tous les frères s'écrièrent que cette résolution lui était certainement inspirée par Dieu même, puisqu'il avait été chevalier et qu'il avait servi les rois ; ils jugeaient bien à ses habits que ce devait être un homme de haute condition. Ce qui leur plaisait surtout c'étaient les biens qu'il apportait : « Fais relever ce postulant et accueille sa demande, dirent-ils à leur abbé ; il deviendra la gloire de notre ordre. » L'abbé demeurait coi et considérait Heimi avec étonnement ; il voyait que c'était un rude gaillard dont il aurait peine à se faire obéir, et il hésitait à le recevoir. Mais les vives instances des moines vainquirent sa répugnance ; il conduisit Lodvig dans un coin de l'église, le fit dépouiller de ses vêtements de luxe, et lui fit prendre l'habit monastique. Si les moines avaient seulement su que c'était Heimi Studasson, ils auraient certes mieux aimé renoncer à ce qu'il apportait que de l'admettre dans leur communauté !

153. Le géant Aspilian, fils de Nordian, possédait beaucoup de châteaux dans ce pays de Lungbardi, et il s'appropriait injustement les terres, l'or et les joyaux d'autrui, car personne ne pouvait lui résister. Il usurpa de la même manière un grand domaine dépendant du monastère et, aux remontrances que lui adressa l'abbé, il répondit : « Mes titres à la possession de cette terre sont meilleurs que les vôtres, en cas que vous le contestiez, désignez un champion avec lequel je me battrai ; si je succombe, vous aurez non-seulement ce domaine, mais encore tous mes biens ; dans le cas contraire, mon bon droit sera suffisamment prouvé. » C'était en effet une loi du pays que les différends devaient être vidés par les armes : les moines ne pouvaient se refuser à suivre la procédure légale ; ils firent donc chercher dans tous les environs un guerrier qui voulût prendre leur défense, mais il n'en purent trouver aucun.

154. Ils étaient fort affligés et, lorsque Heimi leur demanda la cause de leur tristesse, l'abbé répondit : « Aspilian s'est emparé d'une de nos terres et il nous provoque en combat singulier, parce que nous la lui réclamons ; mais personne ne veut se battre pour nous, quoique nous ayons promis à notre cham-

pion la rémission de tous les péchés dont il se serait confessé. » — « J'ai donné ma personne et mes biens à ce monastère, dit Heimi, je veux encore le défendre au péril de ma vie ; rendez-moi mes armes. » — L'abbé craignant d'avoir affaire à un batailleur répondit : « On ne peut te rendre ton épée : elle a été brisée et transformée en ferrures de porte ; quant à ton équipement, on l'a vendu pour en faire de l'argent. » — « Vous autres gens d'église, repartit Heimi, vous avez la science des livres, mais vous n'entendez rien aux affaires de chevalerie ; si vous aviez su ce que valaient mes armes, vous vous seriez bien gardés de vous en défaire ! » Il se jeta sur l'abbé et le saisit par son capuchon en criant : « Il faut que tu sois possédé de n'avoir pas trouvé, pour ferrer tes portes, d'autre métal que mon épée Naglring ! Tu vas me la payer ! » Il lui secoua si rudement la tête qu'il lui fit sauter quatre dents. En entendant nommer Naglring, les moines comprirent que le novice était Heimi Studasson. Ils allèrent chercher dans une armoire tout son équipement, qu'ils lui remirent complet et dans un parfait état de conservation. En revoyant son brillant glaive, Heimi songea à la confiance qu'il mettait dans l'excellente lame toutes les fois qu'il avait à combattre ; et, au souvenir des bons jours d'autrefois, tantôt ses joues s'empourpraient, tantôt il devenait pâle et gardait le silence.

155. Heimi demanda ensuite ce qu'était devenu son cheval Rispa. « On l'a employé à traîner des pierres pour la construction de l'église, répondit l'abbé, et il est péri depuis bien des années. » Les moines ajoutèrent : « Nous allons faire chercher par tout le pays les plus beaux coursiers et tu choisiras le meilleur. » Parmi les chevaux qui furent présentés à Heimi quelque temps après, il y en avait beaucoup qui étaient dressés aux exercices chevaleresques. S'approchant de l'un d'eux, il lui donna dans les flancs un si violent coup de poing qu'il le renversa. On lui en désigna un autre comme le meilleur, il lui passa la main sur le dos et l'appuya si fort qu'il lui rompit l'épine dorsale. « Ces chevaux ne valent rien, s'écria-t-il, il m'en faut un meilleur. » Les moines lui firent alors amener un grand cheval, maigre et vieux. Heimi reconnut aussitôt Rispa ; il lui saisit la crinière et la secoua de toutes ses forces, mais le cheval resta immobile ; il le tira par la queue et ne put le faire bouger. « Te voici donc retrouvé, mon bon Rispa, s'écria-t-il en riant ; quelque vieux et maigre que tu sois, je ne connais

pas au monde de coursier que je te préfère. » Rispa, conduit à l'écurie, fut nourri d'avoine pendant sept semaines, et redevint gras et luisant comme il l'avait été dans sa jeunesse.

156. L'abbé fit alors prévenir Aspilian que, s'il voulait se battre, il n'avait qu'à se rendre seul à tel îlot, où se trouverait son adversaire. Le géant s'arma et monta sur un *alpandil*, animal que l'on nomme aussi *fil* (éléphant). Les moines et l'abbé, s'étant embarqués avec leur champion, le conduisirent à l'îlot, où ils le laissèrent, en lui souhaitant bonne chance, après avoir prié Dieu de le protéger. Heimi prit ses armes, se mit en selle sans avoir besoin d'étriers et galopa vers le géant. En le voyant approcher, celui-ci dit: « Quel est ce petit homme qui vient à moi? Que me veux-tu? Prétends-tu te battre contre moi? J'aurais honte de te tuer; retourne-t'en plutôt. » — « Écoute, chien de géant, répondit Heimi, si grand que tu sois, je te rendrai si court que, avant de nous séparer, tu auras besoin de te redresser pour me regarder en face. » Il éperonna son cheval, mit sa lance en arrêt et courut sus au géant qu'il atteignit sous le bras; mais son arme se brisa contre la solide cuirasse d'Aspilian. La hallebarde de celui-ci passa pardessus Heimi et alla s'enfoncer en terre, à une telle profondeur que depuis on ne l'a pas retrouvée. Heimi, tirant son épée, coupa la main droite de son adversaire, puis il lui enleva un morceau de la cuisse si gros, disent les chansons allemandes, qu'un cheval n'en aurait pu traîner davantage. Le géant se laissa tomber sur son adversaire de manière à l'écraser dans sa chûte; Heimi se fiant en son agilité n'essaya pas de se détourner, mais il passa entre les jambes d'Aspilian et n'eut aucun mal. Les moines entendirent un grand fracas et sentirent le sol trembler sous leurs pieds; voyant que leur ennemi était tombé, ils entonnèrent un *Kyrie eleison*, rendirent à Dieu des actions de grâce, et allèrent au-devant du vainqueur qui n'était pas même blessé.

157. La nouvelle de cette victoire se répandit partout et arriva aux oreilles du roi de Bern. Thidrik ne pouvait croire qu'un moine fût l'auteur de ce fait d'armes. D'un autre côté tous ses champions étaient morts; il n'y avait que Heimi dont la destinée lui fût inconnue. Personne n'ayant pu lui dire ce qu'était devenu le fils de Studas, il se rendit au monastère de Vadincusan et demanda à l'abbé, s'il n'y avait pas dans la communauté un religieux du nom de Heimi. L'abbé répondit qu'il

n'en connaissait pas. Au même instant sortit un moine trapu et large des épaules, qui avait une longue barbe blanche; bien qu'il n'eût pas adressé une parole à Thidrik, celui-ci ne reconnut pas moins son ancien compagnon. « Frère, lui dit-il, il est tombé bien des neiges depuis que nous nous sommes quittés en bons amis, car tu n'es pas autre que mon cher Heimi! » — « Je ne connais pas celui dont tu parles, et de ma vie je n'ai été ton frère d'armes. » — « Frère, continua le roi, te rappelles-tu qu'en s'abreuvant en Frise nos chevaux firent diminuer l'eau, comme on le voit encore aujourd'hui? » — « Je ne me souviens pas d'avoir abreuvé des chevaux avec toi; car, autant que je puis me le rappeler, je ne t'ai jamais vu. » — « Tu ne veux pas me reconnaître aujourd'hui, mais tu ne m'as pas renié le jour où je fus expulsé de Bern; tu aimas mieux alors t'exiler comme moi que de vivre à la cour d'Erminrek! » — « J'ai sans doute entendu parler de Thidrik et d'Erminrek, mais je ne les connais pas davantage. » — « Frère, bien des neiges sont tombées depuis, mais ne te rappelles-tu pas notre voyage à Rome? Commé nos chevaux hennissaient et comme les belles femmes s'arrêtaient pour nous regarder! Nous étions jeunes alors et nos chevelures avaient une teinte dorée, maintenant elles sont blanches comme le plumage de la colombe. Dis-moi, mon ami, ne te rappelles-tu pas ce que je te remets en mémoire? Ne me fais pas languir plus longtemps. » — « Bon seigneur, mon roi Thidrik, répondit Heimi en souriant, je n'ai pas oublié ce dont tu parles et je veux m'en aller avec toi. » Il jeta son froc, allà prendre ses armes et partit pour Rome avec le roi, qui le nomma chef de sa garde et lui donna un grand fief.

158. Une fois Heimi dit à Thidrik : « Tu es le plus puissant roi du monde et tu lèves des contributions dans chaque canton et dans chaque ville de la Lungbardi, ainsi que dans beaucoup d'autres pays; riches et pauvres, tous paient leur taxe; pourquoi n'imposes-tu pas un établissement qui, je le sais, possède beaucoup d'or et d'argent et qui ne te paie rien non plus qu'à d'autres? Je veux parler du monastère où j'étais. » — « Cette communauté est fort riche en effet et elle ne m'a jamais rien payé, mais si nous voulons en tirer des contributions, il faut que tu te charges d'aller les chercher. » — « J'irai où tu m'enverras, » répondit Heimi, et quelques jours après il partit, à cheval et en armes, pour le monastère. Les moines avaient été fort scandalisés, lorsqu'il était parti sans demander permission

à l'abbé, mais d'un autre côté ils étaient bien aises d'être débarrassés de lui, car il leur faisait peur. Lorsqu'il revint, il accepta l'hospitalité pour la nuit ; le lendemain il assembla le chapitre, et déclara qu'il était chargé par le roi d'imposer la maison comme toutes les autres, d'autant mieux qu'elle possédait deux fois plus d'or qu'il ne lui en fallait. L'abbé répondit : « Nous gardons ici le trésor de Dieu et de Sainte Marie, qui est franc de toute redevance ; personne n'y peut toucher. » — « Si vous ne voulez pas payer vos impôts, vous vous attirerez la colère du roi. Aussi bien, n'est-il pas étrange que vous amassiez des richesses dont personne ne jouit, et que vous refusiez même d'acquitter vos contributions ? » — « Heimi, répliqua l'abbé, tu es un impie d'avoir quitté l'église pour la cour, et, quand tu reviens, c'est pour piller le sanctuaire ! Retourne là où le mauvais esprit t'a conduit, et sois un démon comme le roi Thidrik ! » Heimi, transporté de colère, tira son épée Naglring et fit sauter la tête de l'abbé, puis il massacra tous les moines et prit leur or et leur argent. Le roi Thidrik vint l'aider ; après avoir chargé plusieurs chevaux des objets précieux qu'ils trouvèrent dans le monastère, ils y mirent le feu et le réduisirent en cendres.

159. Une autre fois, Heimi parla à Thidrik d'un vieux géant qui possédait de grands trésors et qui pourtant ne payait aucun impôt ; il partit pour lui en aller réclamer. Arrivé à la caverne où le géant se tenait ordinairement couché, parce que les jambes commençaient à lui manquer, il cria : « Debout, géant, et en garde ! car voici quelqu'un qui veut se battre avec toi. » — « Tu es bien audacieux, l'homme, mais je ne veux pas prendre la peine de me lever pour te tuer. » — « Si tu tardes à te défendre, ajouta Heimi, je ne tarderai pas, moi, à te passer mon glaive à travers le corps. » Le géant bondit et ses cheveux se dressèrent d'une manière effroyable ; saisissant sa lourde gaule, il la darda contre Heimi, qui fut lancé en l'air si haut et si loin qu'il était mort avant de retomber sur le sol.

160. En apprenant cette nouvelle, le roi Thidrik se dit : « Je veux venger mon frère d'armes, où bien je périrai à la tâche. » Armé de toutes pièces et monté sur Blanka, il chevaucha par monts et par vaux, jusqu'à ce qu'il arrivât à la caverne du géant. « Lève-toi, lui cria-t-il. j'ai à te parler. » — « Qui es-tu ? » — « Je suis le roi Thidrik de Bern. » — « Que me veux-tu ? »

— « N'est-ce pas toi qui as tué mon cher Heimi? » — « Je ne savais pas qu'il fût ton ami; mais il est vrai que je l'ai tué, car autrement il m'aurait ôté la vie. » — « Je veux le venger; viens te battre avec moi. » — « Je n'aurais pas cru qu'un homme seul osât me provoquer en combat singulier, mais je suis à ta disposition. » Il se leva prestement, saisit sa gaule et la lança des deux mains; mais elle alla tomber plus loin que Thidrik. Celui-ci tira son glaive Ekkisax, coupa les mains du géant, et ne le quitta pas avant de l'avoir achevé.

161. C'est le dernier combat dont il soit parlé dans cette saga. Le roi Thidrik était devenu si célèbre que personne n'osait se comparer à lui; il ne se trouvait plus de guerriers ou de géants avec lesquels il tînt à honneur de se battre. Son plaisir était de chasser les bêtes féroces que d'autres n'osaient poursuivre. Il allait souvent à la chasse et se distinguait par des exploits que nous ne pouvons relater, ne les ayant pas entendu conter. Bien que la vieillesse l'eût affaibli, il continuait cependant à porter les armes. Un jour qu'il était aux bains qui portent son nom, un de ses serviteurs cria qu'il voyait passer un cerf, le plus bel animal qu'il eût jamais aperçu. Le roi s'enveloppa dans son pagne et envoya chercher son cheval et ses chiens. Comme l'animal courait vite, il n'eut pas la patience d'attendre le retour de ses serviteurs, mais il sauta sur un cheval noir qu'il trouva tout sellé et se mit à poursuivre le cerf. Lorsque les chiens furent découplés, ils ne voulurent pas poursuivre le gibier. Le cheval noir courait si vite qu'aucun oiseau ne vole plus rapidement. Thidrik jugea bien que ce n'était pas un cheval qui galopait sous lui et il essaya de descendre, mais ses jambes étaient comme clouées sur la selle. Un de ses serviteurs, qui lui menait Blanka, l'engageait à se retourner. Thidrik répondit : « Je vois bien que je fais une mauvaise chevauchée, mais c'est le diable qui m'emporte; je reviendrai quand il plaira à Dieu et à la Vierge Marie. » Bientôt il disparut et personne ne sait ce qu'il est devenu; mais des Allemands ont rêvé que bien lui en avait pris d'invoquer Dieu et Notre-Dame dans sa détresse. Ici finit la saga.

SECTION C.

SIFRID ET LES NIBELUNGS

DANS

LE NIBELUNGE-LIET ET LA KLAGE.

Chapitre I.

JEUNESSE DE SIFRID.

1. Les anciennes traditions rapportent beaucoup de choses merveilleuses ; vous allez entendre parler de héros illustres, de grands exploits, de fêtes joyeuses, de pleurs et de lamentations. Dans le Burgondeland croissait une belle jeune fille nommée Krîmhilde (*var*. Chriemhilde, Grîmhilde), pour laquelle beaucoup de guerriers ont perdu la vie. Trois nobles et puissants rois, dont elle était la sœur, prenaient soin d'elle ; c'était

Gunther, Gêrnôt et le jeune Gîselher. Fils de la reine Uote, ils régnaient à Wormz (*var.* Wormez), sur le Rhin, depuis la mort du roi Dancrât, leur père, et ils avaient à leur service les plus illustres guerriers : (*var.* Hagen, Hagene, Hagne) de Troneye (Tronege) et le maréchal Dancwart, tous deux fils d'Adriân (*var.* Aldrîân); leur neveu Ortwîn de Metz, qui était écuyer tranchant; les deux margraves Gêre et Eckewart; l'intrépide Volkêr d'Alzeye, le maître d'hôtel Rûmolt, l'échanson Sindolt, le chambellan Hûnolt, et beaucoup d'autres que l'on ne peut nommer. Krîmhilde, ayant rêvé que deux aigles mettaient en pièces un faucon sauvage qu'elle élevait, conta ce songe à sa mère; la reine Uote ne put l'expliquer autrement qu'en ces termes : « Le faucon que tu élevais, c'est un noble époux qui te laissera veuve prématurément, si Dieu ne le protége. » — « Que me parles-tu de mari, bonne mère; je ne veux pas connaître d'homme : j'aime mieux rester vierge jusqu'à ma mort. » — « Garde-toi d'en jurer, repartit la reine : si tu goûtes jamais le bonheur, c'est dans l'amour que tu le trouveras; tu seras heureuse, si Dieu t'accorde un vrai chevalier pour mari. »

2. En Nîderland, dans le château de Santen, situé sur le cours inférieur du Rhin, vivait alors le fils du puissant roi Sigemund et de la reine Sigelinde. Sîfrid (*var.* Sîvrit), comme il se nommait, était beau, fort et célèbre; on pourrait rapporter beaucoup de faits extraordinaires de sa jeunesse. Les belles femmes l'aimaient extrêmement. Lorsqu'il fut en âge de porter les armes, son père annonça qu'il allait donner une grande fête et il fit inviter tous les jeunes gens de noble famille. Après la messe, quatre cents d'entre eux furent armés chevaliers, en même temps que Sîfrid; puis commença le tournoi, suivi d'un festin où furent servis les meilleurs vins. La fête dura sept jours, pendant lesquels le roi et la reine distribuèrent à profusion de riches présents; il n'y avait plus de pauvres. Les guerriers désiraient avoir Sîfrid pour seigneur, mais il n'aspira pas à la couronne tant que ses parents furent en vie; il ne désirait la puissance que pour repousser les ennemis du pays. Il n'aimait que les combats, et ses exploits le firent connaître au loin.

3. Aucune peine d'amour ne troublait le noble chevalier; il entendit parler d'une jeune princesse qui vivait dans le Burgondeland, et dont la beauté attirait beaucoup d'étrangers à la cour de Gunther. Mais Krîmhilde repoussait tous les préten-

dants ; celui qu'elle épousa plus tard lui était encore inconnu. Sîfrid ayant manifesté le désir d'aller demander en mariage cette princesse digne d'un empereur, ses parents en furent affligés, car ils connaissaient l'esprit altier de Gunther et de ses hommes ; ils essayèrent de tourner ailleurs les pensées de leur fils, mais il dit qu'il ne voulait pas aimer d'autre femme que Krîmhilde et que, s'il ne pouvait l'obtenir de gré, il en ferait la conquête par les armes. Il partit avec onze cavaliers magnifiquement vêtus, et armés de boucliers, de cottes de mailles, de heaumes, d'épées et de javelots. Partout sur leur passage, le peuple les contemplait avec admiration. En apprenant l'arrivée de guerriers que l'on n'avait jamais vus dans le Burgondeland, le roi Gunther s'adressa à Hagene, qui connaissait tous les pays étrangers, et lui demanda qui étaient ces cavaliers.

4. Hagene, s'étant approché d'une fenêtre, examina les voyageurs : « Je ne les ai jamais vu, dit-il ; mais je crois que leur chef doit être Sîfrid, ce héros qui a tué Schilbung et Nibelung, fils du puissant roi Nibelung. Un jour qu'il chevauchait seul et sans suite, il rencontra au pied d'une montagne des guerriers qui lui étaient inconnus. C'étaient les fils de Nibelung, qui avaient tiré d'une caverne le trésor de leur père et qui voulaient se le partager. Les pierres précieuses auraient rempli cent voitures, il y avait encore plus d'or. Ils prièrent le jeune héros de diviser le trésor et lui donnèrent en récompense l'épée de Nibelung. Mais, mécontents du partage, ils se fâchèrent contre Sîfrid, qui les tua et vainquit sept cents de leurs guerriers avec l'excellente épée Balmung. Vivement pressé par le terrible nain Albrîch, qui voulait venger ses maîtres, il lui enleva le *manteau magique* (tarnkappe), resta maître du trésor qu'il replaça dans la caverne, et en confia la garde à Albrîch, après lui avoir fait prêter serment de fidélité. Ce n'est pas tout ; il a tué le dragon, s'est baigné dans son sang et sa peau est devenue dure comme de la corne. Aucune arme ne peut le blesser, comme on en a souvent fait l'expérience ; c'est un beau, noble et brave guerrier, termina Hagene de Troneye ; il nous faut le bien accueillir pour ne pas nous attirer son inimitié. »

5. Le roi alla au-devant de Sîfrid et lui souhaita la bienvenue. « Qu'est-ce qui vous amène à Wormz, vaillant prince ? » lui demanda-t-il. — « Je ne veux pas vous le cacher, répondit

Sîfrid ; j'ai entendu dire que vous étiez brave et que vous aviez de vaillants chevaliers ; je veux les mettre à l'épreuve, car je dois moi-même un jour porter la couronne et je veux m'en montrer digne en soumettant vos états. » Les amis du roi furent indignés de cette prétention, et Ortwîn de Metz provoqua l'orgueilleux ; mais Sîfrid n'accepta pas le défi d'un vassal et Gêrnôt parvint à rétablir le bon accord. Le roi Gunther déclara que tout ce qu'il possédait était à la disposition du héros de Nîderland ; celui-ci se laissa apaiser en songeant à la belle princesse. Les compagnons de Sîfrid furent bien hébergés ; pour lui, on le comblait d'honneurs à la cour ; il était le premier en tout, soit qu'il s'agît de lancer une pierre ou de darder un javelot. Toutes les dames le chérissaient ; mais il ne pensait qu'à une seule, qu'il n'avait pas même aperçue. Lorsque les chevaliers jouaient dans la cour, Krîmhilde le regardait par la fenêtre : elle n'avait pas besoin d'autre distraction. Avec quelle joie il eût appris qu'elle le portait dans son cœur ! mais il fut toute une année sans la voir.

6. Liudegêr, roi des Sahses (Saxons), et son frère Liudegast, roi du Tenemark (Danemark), firent savoir à Gunther que, dans douze semaines, ils se proposaient de faire une expédition militaire jusqu'à Wormz. Le roi était bien embarrassé, parce qu'il ne pouvait réunir ses forces dans un si court espace de temps. Mais Sîfrid, à qui il confia ses soucis, lui dit de ne pas s'inquiéter, parce qu'il se chargeait, avec ses douze chevaliers et un millier d'hommes que lui donnerait le roi, de tenir tête à tous les ennemis, fussent-ils même trente mille. Les messagers furent renvoyés avec de riches présents. Lorsqu'ils eurent rapporté en Tenemark que Sîfrid était à Wormz, le roi Liudegast se repentit de sa présomption ; il mit sur pied vingt mille hommes, son allié en réunit autant, mais ils n'eurent pas le temps d'envahir le pays des Burgondes. Sîfrid les devança ; après avoir engagé Gunther à rester dans son royaume avec les femmes, il se dirigea vers le Sahseland, à travers la Hesse, brûlant et pillant tout sur son passage. Sîfrid, ayant laissé le commandement à Hagene et à Gêrnôt, alla seul aux informations et rencontra Liudegast, qui fondit sur lui. Les deux guerriers se portèrent des coups furieux, mais le roi de Tenemark, affaibli par trois blessures, dut se rendre à merci ; trente des siens qui voulaient le dégager tombèrent tous sous les coups du vainqueur, à l'ex-

ception d'un seul, qui fut épargné pour aller porter cette nouvelle aux troupes alliées. Après avoir laissé son prisonnier sous la garde de Hagene, Sîfrid fit déployer l'étendard des Burgondes et les mena contre l'ennemi. Ceux du Tenemark se défendirent bravement et les belliqueux Sahses firent beaucoup de mal aux assaillants. Sîfrid avait trois fois rompu les rangs ennemis, lorsqu'il se trouva en présence de Liudegêr; celui-ci résista bravement; mais, reconnaissant le prince de Nîderland à la couronne peinte sur son bouclier, il fit déposer les armes et demanda la paix. Les Sahses n'avaient pas combattu de manière à mériter des éloges. Les deux rois furent emmenés prisonniers à Wormz avec cinq cents de leurs guerriers.

7. Krîmhilde, s'étant informée secrètement de l'issue de la bataille, rougit de bonheur lorsqu'elle apprit que personne ne s'était plus distingué que le héros de Nîderland. Les Burgondes avaient conservé leur glorieux renom; ils n'avaient perdu que soixante guerriers. Gunther se montra généreux à l'égard des vainqueurs et des vaincus, il distribua de l'or aux uns, rendit la liberté aux autres et fit bien soigner les blessés. Pour que ceux-ci eussent le temps de se rétablir, on ajourna à six semaines les réjouissances qui devaient avoir lieu. Sîfrid voulait s'en retourner, mais, sur les instances de Gunther, il consentit volontiers à rester à cause de la princesse, car il était trop riche pour accepter une solde. Trente princes vinrent à Wormz pour assister au tournoi; on vit aussi arriver plus de cinq mille hommes richement vêtus. Le roi savait bien que Sîfrid aimait sa sœur; il pria donc Uote de l'amener à la fête, et, pour honorer son allié, il le fit complimenter publiquement par la belle Krîmhilde. C'était la première fois qu'elle se trouvait en présence d'un chevalier : « Soyez le bienvenu, noble seigneur ! » dit-elle à Sîfrid. Celui-ci pressa tendrement la main de la jeune fille, qui fut autorisée à lui donner un baiser. Après la messe, elle remercia le héros d'avoir si bravement combattu; il répondit qu'il l'avait fait à cause d'elle. Au bout de douze jours de festins et de tournois, Gunther consulta Sîfrid sur ce qu'il fallait faire des prisonniers ; les deux rois lui offrirent pour leur rançon autant d'or que cinq cents chevaux en pourraient porter. Sîfrid fit observer qu'il serait peu chevaleresque d'accepter cet or, et qu'il valait mieux rendre la liberté aux prisonniers, après leur avoir fait promettre de ne plus

envahir le pays des Burgondes. Le roi suivit ce conseil. Sîfrid voulut alors prendre congé, parce qu'il n'avait pas l'espoir d'obtenir l'admirable princesse; mais les prières du jeune Gîselher le décidèrent sans peine à prolonger son séjour à Wormz.

Chapitre II.

GUNTHER ET PRUNHILDE.

8. De l'autre côté de la mer, il y avait en Island (*var.* Isenland) une reine d'une beauté sans pareille et douée d'une vigueur extraordinaire. Tous ceux qui allaient la demander en mariage devaient lutter de force et d'adresse avec elle et sortir victorieux de trois épreuves, autrement elle les mettait à mort, comme c'était toujours le cas. Leur sort n'effraya pas Gunther; il voulut aussi tenter l'aventure. Sur le conseil de Hagene, il s'adressa à Sîfrid, qui connaissait le chemin de l'Island, et lui demanda son concours. « Si tu veux m'aider, lui dit-il, j'exposerai pour toi mon honneur et ma vie. » Le fils de Sigemund répondit qu'il ne réclamait pas d'autre récompense que la main de Krîmhilde. Ils confirmèrent ce pacte par des serments réciproques. Le roi voulait emmener trente mille hommes; mais Sîfrid lui dit qu'à eux deux, avec Hagene et Dancwart, ils seraient en état de tenir tête à mille hommes; il possédait une cape enchantée qui le rendait invisible et lui donnait la force de douze hommes. Comme il régnait un grand luxe à la cour de Prunhilde (*var.* Brunhilde), les quatre guerriers prièrent Krîmhilde de leur faire des vêtements de soie d'Arabie et de Zazamanc, ornés d'or et de pierreries. La princesse tailla elle-même les habits et les fit coudre par trente de ses suivantes. Lorsque les préparatifs furent achevés, les guerriers s'embarquèrent sur le Rhin, dans un bateau capable de tenir la mer. Sîfrid fut le pilote, car seul il connaissait le chemin d'Isenstein, la forteresse de Prunhilde. Ils y arrivèrent au bout de douze jours de voyage.

9. La barque cotoyait l'île de si près, que par une fenêtre on apercevait de belles jeunes filles dans l'intérieur du château. Gunther, invité par Sîfrid à désigner celle qu'il aimait le mieux, indiqua une jolie personne vêtue de bleu, qui se trouvait être Prunhilde. Celle-ci ordonna à ses demoiselles de ne pas rester exposée aux regards des étrangers ; elles allèrent se parer selon la coutume des jolies femmes, puis elles se mirent à de petites lucarnes d'où elles pouvaient satisfaire leur curiosité sans être vues. Les voyageurs débarquèrent avec leurs coursiers ; Sîfrid fit ce qu'il n'avait jamais fait, il tint le cheval de Gunther, pendant que celui-ci montait en selle. Laissant leur barque sur le rivage, ils chevauchèrent vers le château de Prunhilde, où ils comptèrent quatre-ving-six tours, trois vastes palais et un beau pavillon en marbre vert. Les portes furent ouvertes et les gardes vinrent à la rencontre des voyageurs, pour les débarrasser de leurs boucliers et de leurs chevaux. Hagene refusait de se séparer de son épée, mais Sîfrid lui apprit que c'était l'usage de ne pas paraître en armes à cette cour. La reine s'informant du nom des étrangers, un de ses serviteurs lui répondit qu'il ne connaissait parmi eux que Sîfrid. « Qu'on m'apporte mon équipement, s'écria-t-elle ; si le fort Sîfrid est venu demander ma main, il y va de sa vie, car je ne le crains pas tellement que je veuille devenir sa femme. »

10. Suivie de cent belles demoiselles et de cinq cents guerriers, Prunhilde s'avança vers les étrangers, souhaita la bienvenue à Sîfrid et lui demanda le motif de sa visite. Sîfrid, qui était convenu avec ses compagnons de se faire passer pour le vassal de Gunther, répondit : « Ce n'est pas à moi, mais à mon seigneur le roi du Rhin, qu'il faut s'adresser ; je ne serais pas venu, si je n'avais dû l'accompagner ; il veut demander votre main. » — « Il l'aura, répliqua-t-elle, s'il me surpasse dans les exercices auxquels nous allons nous livrer ; sinon, vous perdrez tous la vie. » — « Fière reine, dit à son tour Gunther, quelles que soient vos conditions, je les accomplirai toutes, ou je succomberai à la tâche. » Sur l'ordre de Prunhilde, on lui apporta son armure : une cuirasse d'or, un bon bouclier et une cotte d'armes en soie de Lybie. Pendant qu'elle s'équipait, Sîfrid s'était glissé à la dérobée vers l'embarcation ; il se couvrit de son manteau magique et revint invisible. En voyant entre les mains de Prunhilde un bouclier d'or rouge, revêtu d'acier et si

lourd que quatre hommes pouvaient à peine le porter, Hagene s'écria : « C'est la fiancée du diable ! » et Gunther se repentit d'avoir formé cette entreprise; il aurait voulu être loin bien, sur les bords du Rhin. Dancwart exprima la crainte de périr de la main de cette femme, mais Hagene reprit : « Si nous avions seulement nos épées, nous saurions bien lui tenir tête ! » Prunhilde rit en les entendant, et elle ordonna qu'on leur rendît leurs armes; les chevaliers furent bien joyeux; ils croyaient qu'ainsi armés la reine ne pourrait jamais les vaincre.

11. Elle commença par darder un javelot contre Gunther; heureusement pour ce dernier que Sîfrid était venu à la dérobée soutenir son bouclier. Les deux guerrier tombèrent du coup, et le sang jaillit de la bouche du fils de Sigemund; mais il se releva, ramassa le même javelot et le renvoya à Prunhilde, qui ne put soutenir le choc. Croyant que le trait était parti de la main de Gunther, elle cria merci, puis, transportée de fureur, elle saisit une énorme pierre que douze hommes n'avaient apportée qu'avec peine, la lança à douze brasses, et d'un seul élan bondit au-delà. Sîfrid jeta la pierre encore plus loin et fit un saut plus grand encore, quoiqu'il eût à soulever le roi Gunther. L'épreuve terminée, il se hâta d'aller déposer dans l'embarcation son manteau magique, et, de retour vers ses compagnons, il feignit d'avoir été absent pendant la lutte et de n'en pas connaître le résultat.

12. Prunhilde vaincue appela ses parents et ses gardes, et leur ordonna de reconnaître pour seigneur le roi des Burgondes; mais, lorsque Gunther voulut l'emmener à Wormz, elle dit qu'elle ne pouvait quitter son royaume avec tant de précipitation, qu'il fallait d'abord avertir ses vassaux et ses amis; ceux-ci arrivèrent par bandes au château, si bien que Hagene commençait à s'inquiéter de cette affluence de monde; il craignait que la reine vaincue ne voulût prendre sa revanche. Pour empêcher toute surprise, Sîfrid alla chercher mille guerriers invincibles, après avoir promis d'être de retour dans quelques jours. Invisible dans sa cape, il s'embarqua sur le bateau, avec lequel il se transporta dans l'espace d'un jour et une nuit, à l'île des Nibelungs, où était son trésor. Il alla frapper à la porte du château situé sur une montagne, et, dissimulant sa voix, il demanda à entrer. Le géant qui était de garde sortit tout furieux et armé de sa barre de fer. Sîfrid en-

gagea avec lui une lutte dans laquelle il le dompta et le lia. Le nain Albrîch, éveillé par le bruit du combat, accourut du fond de la montagne ; avec son fouet, aux sept lanières duquel pendaient de lourdes boules, il brisa le bouclier de Sîfrid ; mais celui-ci saisit son adversaire par la barbe et le secoua rudement : « Epargne-moi, s'écriait le nain ; si je n'avais juré fidélité à un autre seigneur, je te servirais toute ma vie. Qui es-tu donc? » — « Je suis Sîfrid, tu dois me connaître. » — « Sans doute et je sais que tu es le maître légitime de ce pays, » répondit Albrîch, et, sur l'ordre du fils de Sigemund, il se hâta de choisir un millier de guerriers parmi les trente mille Nibelungs qui habitaient la montagne. Le lendemain, lorsqu'ils arrivèrent en Island, Gunther dit à la reine émerveillée que ces guerriers étaient ses sujets. Elle se décida à partir pour le pays des Burgondes; mais, auparavant, elle chargea Dancwart de distribuer des présents à ses gardes et à ses sujets; il se montra si généreux, qu'elle craignait d'être ruinée par ces libéralités ; mais Hagene lui représenta que le roi du Rhin possédait assez d'or et de vêtements pour elle et lui. Elle fit pourtant remplir vingt coffres d'or et de soie, pour en distribuer le contenu à son arrivée dans le pays des Burgondes. Après avoir confié son royaume au frère de sa mère, elle quitta l'Island qu'elle ne devait plus revoir.

13. Un bon vent poussait le navire ; au bout de neuf jours de navigation, lorsqu'on fut à l'embouchure du Rhin, Sîfrid descendit sur la rive du fleuve, et galopa vers Wormz pour annoncer le retour du roi et l'heureuse issue du voyage. Les frères et la sœur de Gunther furent d'autant plus satisfaits de cette nouvelle qu'ils redoutaient un malheur. Krîmhilde n'osait offrir des dons ordinaires à ce messager de trop haute condition ; mais il dit qu'il accepterait avec plaisir tout ce qui venait d'elle ; elle lui offrit donc vingt-quatre bracelets dont il fit cadeau aux suivantes de la princesse ; elle aurait bien ajouté un baiser, si elle l'eût osé !

14. On fit de grands préparatifs pour recevoir les voyageurs ; les boiseries de la salle de Gunther furent restaurées par des ouvriers étrangers. La reine-mère Uote et sa fille allèrent au-devant de Prunhilde, qu'elles accueillirent avec de grandes démonstrations d'amitié. Tous admiraient la fiancée de Gunther, on donnait toutefois la prime à sa sœur. Des joûtes s'en-

gagèrent sur les bords du Rhin ; mais on mit bientôt fin au tournoi, afin que la poussière ne gâtât pas la parure des dames ; les chevaliers allèrent s'asseoir près d'elles sous les tentes, et passèrent le temps à s'amuser jusqu'au coucher du soleil, puis l'on s'en retourna au palais. Au banquet du soir, Sîfrid rappela à Gunther qu'il lui avait promis la main de Krîmhilde. Le roi fit venir sa sœur et la pria d'accepter pour mari le fils de Sigemund. Lorsqu'elle eût répondu que les prières de son frère étaient des ordres pour elle, le héros de Nîderland l'attira doucement sur son sein et l'embrassa devant l'assemblée. Cette scène fit couler les larmes de Prunhilde ; interrogée par Gunther sur la cause de son chagrin, elle dit qu'elle était attristée de voir la sœur du roi assise à côté de son vassal. « Mais, repartit Gunther, il possède aussi bien que moi de nombreux châteaux et de vastes états ; c'est un puissant roi, voilà pourquoi je lui ai donné ma sœur pour épouse. » Il eut beau dire : Prunhilde resta triste. Gunther lassé de la fête fit dire aux chevaliers de se retirer, parce qu'il voulait conduire sa femme à la couche nuptiale. Mais tandis que Sîfrid était heureux auprès de Krîmhilde, le roi des Burgondes passa une mauvaise nuit avec sa femme. Lorsqu'il voulut l'embrasser, elle le repoussa rudement ; il revint à la charge et ne fut pas mieux accueilli. A la suite d'une lutte, elle lui attacha les pieds et les mains avec sa ceinture et le suspendit à un clou du mur. Alors il se mit à pleurer et demanda à être délié, promettant de ne plus rien tenter contre la volonté de Prunhilde ; elle resta inexorable et ne le remit en liberté qu'à la pointe du jour, car elle ne voulait pas que les chambellans le trouvassent dans cette étrange attitude. Il alla se recoucher près d'elle, mais assez loin pour ne pas la toucher.

15. Le lendemain matin, les époux allèrent selon leur habitude entendre la messe à la cathédrale ; les deux couples furent bénis et reçurent les insignes de la royauté : la couronne et le manteau. Six cents guerriers furent armés chevaliers à cette occasion. Gunther était triste. Sîfrid, qui devinait bien de quoi il s'agissait, offrit de pénétrer dans la chambre nuptiale, sous son manteau enchanté, et de dompter Prunhilde, sans manquer à la fidélité qu'il devait à son ami et à sa chère Krîmhilde. Gunther accepta cette offre avec empressement et il trouva que la nuit était bien longue à venir. Le soir Sîfrid, assis près de sa

femme, se déroba subitement à ses regards; il pénétra dans la chambre de Gunther, sans que personne le vît, et souffla les bougies que tenaient les pages. Les suivantes furent congédiées et les portes verrouillées. Il se coucha près de Prunhilde, qui l'avertit d'avoir à se tenir calme, s'il ne voulait pas être mis au clou comme la veille. Au contraire, il la saisit comme pour l'embrasser; alors elle le jeta rudement à la renverse. Il se releva tout meurtri et fit une nouvelle tentative; mais elle lui serra les mains si fort que le sang en jaillit sous les ongles. A force de lutter, il parvint à la renverser sur sa couche et la tint comprimée, jusqu'à ce que Gunther se fût rendu maître d'elle. Elle pria son mari de lui pardonner et promit de ne plus résister à sa passion, maintenant qu'elle le savait capable de dompter une femme. Sifrid s'éclipsa, après avoir enlevé à Prunhilde son anneau et sa ceinture, qu'il donna plus tard à Krîmhilde. Gunther reposa tranquillement près de Prunhilde, qui désormais ne fut pas plus forte qu'une autre femme.

Chapitre III.

FIN DE SIFRID.

16. Après quatorze jours de fête, les invités prirent congé, et Sîfrid se disposa à retourner dans son royaume; pour le retenir, les frères de Krîmhilde lui offrirent de partager leurs états avec lui, mais il s'y refusa. Sa jeune épouse lui conseilla d'emmener au moins le tiers des guerriers burgondes. Gernôt fut du même avis; mais Hagene et Ortwîn, qui avaient été désignés pour devenir sujets du prince de Nîderland, refusèrent de changer de seigneur. Sîfrid partit avec sa femme pour la ville de Santen, où ils furent brillamment accueillis. Bientôt après, Sigemund, avec l'assentiment des habitants du Nîderland, abdiqua en faveur de son fils, qui régna dix ans avec justice et fermeté. Il eut un garçon qui fut nommé Gunther, de

même que le fils de Prunhilde reçut le nom de son oncle Sîfrid. La reine des Burgondes disait en elle-même : « Krîmhilde est bien fière : quoique son mari soit notre sujet, il y a longtemps qu'il ne nous a rendu hommage. » Elle voulait l'inviter à sa cour, mais Gunther hésitait, parce que le royaume de Nîderland était trop loin. Elle fit tant qu'il finit par envoyer trente messagers, pour engager sa sœur et son beau-frère à venir le visiter. Les envoyés mirent trois semaines à se rendre au château des Nibelungs, et ils trouvèrent Sîfrid et ses guerriers dans la marche de Norvège. En apprenant qu'il était invité à la cour de Wormz, le héros de Nîderland répondit d'abord que c'était un voyage difficile à cause de la grande distance. Mais, comme Krîmhilde désirait beaucoup revoir sa famille et que Sigemund voulait être de la partie, Sîfrid promit de se rendre à Wormz. Après avoir été fêtés pendant neuf jours, les messagers allèrent annoncer à leur seigneur l'heureuse issue de leur mission. Uote les interrogea sur la santé de sa fille, et Prunhilde demanda si Krîmhilde était toujours aussi belle.

17. Sîfrid et sa reine, magnifiquement équipés, quittèrent le pays des Nibelungs, laissant derrière eux leur petit enfant qui ne devait pas les revoir. Prunhilde traita bien ses hôtes ; mais, croyant que Sîfrid était vassal de Gunther, elle était jalouse de le voir accompagné d'un brillant cortège de douze cents cavaliers. Cependant elle lui voulait encore assez de bien pour ne rien entreprendre contre lui. Il y avait douze jours que l'on s'amusait à des banquets et à des joûtes, lorsque les deux reines se prirent de querelle. Elles assistaient à un tournoi, assises l'une près de l'autre. Krîmhilde vint à dire que son mari était digne de gouverner toutes les terres des Burgondes ; Prunhilde repartit qu'il n'y avait aucun droit, tant que Gunther vivrait. La première répliqua que Sîfrid dominait tous les autres guerriers, l'autre réclama la prééminence pour son mari. « Sîfrid est au moins l'égal de Gunther, » dit Krîmhilde. — « Mais, riposta Prunhilde, il a lui-même avoué en ma présence qu'il était homme-lige de Gunther. » — « Comment mes frères auraient-ils pu me donner leur vassal pour époux ? Cesse de prétendre à son hommage. » — « Je me garderai bien de renoncer au service d'un prince qui a tant de chevaliers sous ses ordres. » — « Il est étrange alors que tu aies laissé passer tant d'années sans rien exiger de lui, continua Krîmhilde. Mon mari est supérieur au tien ! » — « Puisque telle est ta prétention,

s'écria Prunhilde, je veux voir si l'on te rendra autant d'honneur qu'à moi. » — « Nous verrons, je veux dès aujourd'hui prendre le pas sur toi à la porte de la cathédrale. »

18. Krîmhilde ordonna à ses suivantes de se vêtir avec éclat, ce qu'elles firent sans répugnance. Elle était elle-même parée avec profusion de plus de joyaux qu'il n'en aurait fallu pour orner trente reines. Ce n'est pas qu'elle attachât tant d'importance à la parure : elle voulait seulement éclipser sa rivale. Au lieu de marcher comme d'habitude à côté de sa belle-sœur, elle s'avança seule à la tête de son brillant cortège. A la porte de l'église, elle rencontra Prunhilde, qui lui ordonna de rester derrière, en lui criant : « La femme du vassal ne doit pas marcher devant sa suzeraine ! » — «Tu aurais mieux fait de te taire, riposta Krîmhilde exaspérée. Comment la concubine de mon mari peut-elle se flatter d'être ma suzeraine? » Et elle passa outre pour entrer à l'église. Prunhilde se prit à pleurer et, après le service divin qui lui parut bien long, elle somma sa rivale de produire la preuve de ce qu'elle avait avancé. « Vois à mon doigt ton propre anneau, répondit Krimhilde ; Sîfrid te l'a enlevé la nuit qu'il a passée avec toi. » — « On me l'a dérobé il y a longtemps ; j'apprends enfin qui est le voleur. » — « Si ce n'est pas assez, termina Krîmhilde, voici ta ceinture que je tiens de ton premier amant ! »

19. Prunhilde consternée se remit à pleurer et alla tout conter à son mari, menaçant de ne plus l'aimer, s'il ne la vengeait de cet affront. Gunther fit appeler Sîfrid et lui demanda s'il était vrai qu'il se fût vanté d'avoir eu les faveurs de Prunhilde. Le roi du Nîderland le nia solennellement et son serment le disculpa totalement aux yeux de son beau-frère. Mais les vassaux de Gunther étaient courroucés de l'outrage fait à leur reine. Hagene de Troneye jura de la venger ; Ortwîn et Gêrnôt promirent de tuer Sîfrid, mais le jeune Gîselher, fils de la belle Uote, essaya de les en dissuader : « Ces femmes se querellent pour un rien, dit-il ; il n'est pas juste que Sîfrid en pâtisse. » — « Il ne nous faut pas de bâtards, répliqua Hagene ; puisque Sîfrid s'est vanté d'avoir déshonoré sa suzeraine, il mourra ou je périrai ! » — « Il n'a pourtant rien fait que de nous rendre service, objecta Gunther ; comment pourrais-je haïr ce prince qui nous a toujours été fidèle et dévoué ? »

20. Hagene insinuait sans cesse au roi que mainte province

de Sîfrid tomberait en son pouvoir après la mort de ce dernier. Gunther devint soucieux. « Renoncez à votre haine, dit-il à ses guerriers. Sîfrid contribue à notre gloire et à notre prospérité ; d'ailleurs elle est terrible la colère de ce vaillant homme, et vous seriez à plaindre, s'il était instruit de vos projets. » Hagene répondit qu'il se chargeait de punir Sîfrid, sans s'exposer. Voici la feinte qu'il imagina pour savoir en quelle partie du corps Sîfrid était vulnérable. Trente-deux cavaliers, qui se donnaient pour hérauts de Liudegêr et de Liudegast, vinrent déclarer la guerre aux Burgondes ; Gunther fit semblant d'être affligé et il fit part de sa tristesse simulée à son beau-frère, qui promit d'aller seul avec les siens à la rencontre de l'ennemi. La veille du départ, Hagene de Troneye alla prendre congé de Krîmhilde. Elle fit ses excuses de ce qu'elle avait dit à Prunhilde : « Je m'en suis bien repentie depuis : mon époux en a été très-fâché et m'a rudement meurtrie pour me punir. Ne soyez donc pas irrités contre lui, mais veillez à ce qu'aucune arme ne le blesse. » Hagene promit de veiller sur lui et demanda en quel point il était vulnérable. Krîmhilde, se fiant à Hagene comme à un parent, lui révéla un secret qu'elle aurait mieux fait de garder. « Lorsque Sîfrid eut tué le serpent, dit-elle, il se baigna dans le sang, et il est devenu invulnérable, excepté dans une place du dos, entre les épaules, où s'était collée une large feuille de tilleul. » D'après l'avis de Hagene, elle broda sur la cotte de son mari une petite croix, vis-à-vis de la partie qu'il fallait protéger. Le lendemain, lorsque Hagene eut bien remarqué le signe, il fit paraître de faux messagers annonçant que Liudegêr proposait la paix ; l'expédition fut contremandée et Sîfrid dut à contre-cœur retourner sur ses pas. Gunther le remercia de son zèle avec une apparente effusion, mais en même temps il songeait à le perdre. Dans le but de le faire tomber dans un guet-apens, il organisa une chasse à laquelle il invita son allié. Gêrnôt et Gîselher refusèrent à la vérité de tremper dans le complot et ne voulurent pas prendre part à la chasse, mais je ne sais pourquoi ils négligèrent d'avertir leur beau-frère. Ils en furent bien punis depuis.

21. Au moment de partir, Sîfrid alla faire ses adieux à Krîmhilde. Celle-ci, craignant de l'avoir compromis par ses révélations, mais n'osant avouer son indiscrétion, essaya de retenir son mari en lui contant un songe qu'elle avait fait la nuit précédente. Elle l'avait vu poursuivi par deux sangliers à travers

la bruyère, puis écrasé par deux montagnes. Il la couvrit de baisers pour la tranquilliser, puis il s'éloigna en toute hâte. Lorsque les chasseurs furent arrivés au rendez-vous, ils convinrent de se séparer, afin de savoir qui abattrait le plus de gibier. Sifrid pour sa part tua un sanglier, un lion, un bison, un élan, quatre aurochs et un grand cerf. Les piqueurs lui demandèrent grâce pour d'autres bêtes fauves, dans la crainte qu'il ne dépeuplât la forêt. Au son de la trompe qui donnait le signal de la retraite, il courut au rendez-vous, et, rencontrant un ours sur son passage, il le prit vivant, le lia et le suspendit à la selle de son cheval. Arrivé à la halte, il mit en liberté l'animal, qui s'enfuit vers la forêt, mais il le poursuivit et l'abattit d'un coup d'épée. C'était une belle fête !

22. Sifrid avait bon appétit et grand soif ; on servit des mets en abondance, mais on négligea à dessein de verser à boire. Hagene, à qui il s'en plaignit, s'excusa en disant qu'il croyait que la chasse aurait lieu dans le Spehtshart, et qu'il y avait fait transporter les vins ; il ajouta qu'il voulait lui indiquer une fontaine située à peu de distance. Sifrid s'y rendit avec Gunther et Hagene ; pendant le trajet, pour montrer sa vitesse à la course, il partit chargé de ses armes, tandis que ses compagnons s'étaient dépouillés de leurs vêtements ; il arriva le premier, et dès qu'il fut vers la fontaine, il posa son épée, sa lance, son carquois, son bouclier, et attendit que Gunther eût bu, puis il se pencha pour se désaltérer à son tour. Hagene se hâta de le frapper d'un coup de lance à l'endroit où était brodée la petite croix. L'arme traversa le cœur et le sang jaillit avec force. Sifrid se releva et chercha ses armes ; mais elles avaient été cachées ; il ne trouva plus que son bouclier qu'il brisa sur le dos de l'assassin ; mais les forces l'abandonnèrent ; il tomba au milieu des fleurs, et dit en mourant : « Vous m'avez traîtreusement assassiné, moi qui vous ai rendu service et vous ai toujours été fidèle. Si j'avais connu vos projets homicides, je ne serais pas tombé sous vos coups. Je regrette la vie à cause de Krimhilde, ma chère et fidèle compagne. Votre postérité sera déshonorée et vous ne serez plus comptés au nombre des bons chevaliers. Dieu prenne pitié de mon fils, auquel on reprochera d'avoir des traîtres pour oncles ! »

23. Tous les guerriers s'apitoyaient sur le sort du magnanime héros. Gunther lui-même ne put s'empêcher de le plain-

dre. « Mais, lui dit sa victime, ce n'est pas celui qui a fait le mal qui doit le déplorer. Toutefois, si vous avez encore quelques bons sentiments, souvenez-vous que Krîmhilde est votre sœur. » Il se tordait dans les convulsions de l'agonie. « Vous vous repentirez de cet assassinat, ajouta-t-il, je vous le prédis ; vous vous êtes frappés vous-mêmes. » Lorsque le héros eut rendu le dernier soupir, on songea au moyen de dissimuler le crime ; les uns conseillaient de dire que Sîfrid, s'étant écarté de la bande des chasseurs, avait été tué par des brigands. Mais Hagene s'écria : « Je dirai à Krîmhilde que c'est moi qui l'ai privée de son époux ; peu m'importe d'affliger celle qui a offensé ma suzeraine ! » — Le meurtre eut lieu, pour sûr, vers la fontaine qui coule à Otenheim au pied de l'Otenwald.

Chapitre IV.

KRIMHILDE ET ETZEL.

24. Les chasseurs attendirent la nuit pour repasser le Rhin ; le cadavre, étendu sur un bouclier d'or rouge, fut transporté au palais, où Hagene le fit déposer à la porte de l'appartement de Krîmhilde, afin qu'elle le trouvât en allant à matines. Le lendemain, un serviteur qui lui apportait de la lumière annonça qu'il avait trouvé sur le seuil le cadavre d'un inconnu. Aussitôt, devinant que c'était son époux, elle s'affaissa sur le parquet et se mit à pousser de hauts cris. Le sang lui jaillissait de la bouche. Elle alla regarder le cadavre et, malgré le sang qui couvrait le visage, elle reconnut Sîfrid. Sigemund, mandé par elle, vint avec onze cents Nibelungs qui voulaient venger leur chef, mais Krîmhilde craignit qu'ils ne succombassent dans une lutte inégale, où chacun d'eux aurait eu affaire à trente adversaires ; elle leur ordonna d'éviter les hostilités, se réservant de punir l'assassin. Le cadavre, enseveli dans un cercueil d'or et d'argent, fut porté à la cathédrale. Gunther et le farou-

che Hagene assistaient aux funérailles ; ils adressèrent des condoléances à Krîmhilde, qui leur répondit : « Si vos regrets étaient sincères, le héros ne serait pas mort. » Comme ils niaient leur participation au crime, elle ajouta : « Approchez donc du cercueil, si vous êtes innocents ! » Lorsque le meurtrier est en présence de sa victime, les blessures gonflent et le sang coule ; c'est un miracle qui a lieu souvent et qui se renouvela en cette occasion. On reconnut Hagene pour le meurtrier : Gunther chercha à le disculper en accusant les brigands. « Je les connais ces brigands, s'exclama Krîmhilde ; ils se nomment Hagene et Gunther. » Gêrnôt et le jeune Gîselher pleuraient sincèrement et s'efforçaient de consoler leur sœur ; mais rien ne pouvait calmer sa douleur. Elle fit chanter cent messes et garder le cadavre pendant trois jours. Elle voulut le voir encore une fois avant l'inhumation ; ayant fait ouvrir le cercueil, elle souleva la tête de Sîfrid et y déposa un dernier baiser, puis elle tomba dans une défaillance qui dura jusqu'au lendemain. Sigemund engagea Krîmhilde à s'en retourner avec lui, l'assurant qu'elle règnerait dans le Nîderland comme par le passé ; mais, à la prière de sa mère et de ses frères Gîselher et Gêrnôt, elle resta avec ses parents, après avoir recommandé son fils à la loyauté des Nibelungs. Ils furent attristés de la résolution de leur reine, et Sigemund s'en retourna tout affligé, promettant de ne plus remettre les pieds dans le royaume des Burgondes ; mais ses guerriers disaient qu'ils reviendraient bien volontiers punir les assassins, s'ils apprenaient leur nom. Gîselher fit amicalement la conduite au vieux roi. Sa sœur se lamentait sans cesse ; il n'y avait que lui pour la consoler. Quant à Prunhilde, dans sa morgue, elle restait insensible à toute l'affliction de sa belle-sœur.

25. Krîmhilde avec son entourage occupait un grand et riche appartement dans le couvent de Wormz ; elle allait souvent prier sur la tombe de Sîfrid. Trois ans et demi se passèrent sans qu'elle adressât la parole à Gunther et à Hagene. Mais, pensa ce dernier, si l'on se réconciliait avec elle, elle ferait apporter ici le trésor des Nibelungs. Gêrnôt jura que Gunther n'avait pas frappé Sîfrid, et Gîselher lui amena le roi, avec lequel elle se réconcilia ; mais elle ne voulut jamais pardonner à Hagene. On décida que le trésor des Nibelungs, qui était le douaire de Krîmhilde, serait amené à Wormz. Gîselher et Gêrnôt partirent avec huit mille hommes pour le recevoir des

mains d'Albrîch, qui ne fit pas difficulté de le livrer. Douze grands chariots, qui roulèrent sans relâche pendant quatre jours et quatre nuits, suffirent à peine à le transporter de la montagne aux bateaux sur lesquels on l'embarqua pour traverser la mer et remonter le Rhin. Les frères de Krîmhilde soumirent en même temps les Nibelungs, avec leurs forteresses et leur pays.

26. Krîmhilde distribuait avec générosité son or rouge et ses inépuisables richesses; elle se fit tant de partisans que Hagene en prit ombrage; il conseilla au roi de la dépouiller, mais Gunther répondit qu'il n'y consentirait jamais. « Alors je serai le seul coupable, » s'écria Hagene de Troneye. Ils ne tinrent pas les serments qu'ils avaient faits : Hagene enleva à Krîmhilde les clefs de son trésor. Gêrnôt et Gîselher voulaient l'en punir, mais ils furent obligés de partir immédiatement pour une expédition, et Hagene profita de leur absence pour jeter le trésor dans le Rhin, à Lòche (ou Lorche); il espérait le retirer plus tard; depuis, personne n'a pu le retrouver. Nouveau chagrin pour Krîmhilde; elle ne pouvait plus rester à Wormz, où elle avait éprouvé tant de revers. Uote l'invita à venir demeurer près d'elle dans le riche couvent de Lorse, qu'elle avait fondé après la mort de Dancrât. « Mais à qui confierai-je les restes de mon époux? » lui demanda sa fille. — « Laisse-les dans le tombeau, » répondit Uote. Krîmhilde aima mieux faire transporter les ossements à Lorse, où ils sont encore inhumés. — Il y avait treize ans qu'elle était veuve; au moment d'aller rejoindre sa mère, elle en fut empêchée par un évènement imprévu.

27. Etzel (*var.* Ezel), roi des Hiunes (*var.* Hunes), venait de perdre la reine Helche, et ses amis lui conseillaient d'épouser la noble veuve dont il avait vu le mari à sa cour. Il craignait qu'une chrétienne ne refusât de s'unir à un payen, mais on lui représenta que sa renommée et ses richesses étaient de puissantes recommandations; il se décida donc à tenter l'aventure. Le margrave Ruedeger (*var.* Rudger) de Bechelaren, qui connaissait depuis sa jeunesse les princes Burgondes, fut chargé de faire la demande. Après avoir quitté l'Ungerland, à la tête de cinq cents cavaliers, il passa par Vienne, par Bechelaren, sa résidence, par le Beierland, et n'atteignit les bords du Rhin que le douzième jour. Hagene le reconnut aussitôt et le conduisit

auprès de Gunther. Celui-ci et ses conseillers furent d'avis d'accueillir la demande du grand roi; Hagene seul opina dans le sens opposé, parce qu'il appréhendait que Krîmhilde, redevenue puissante, ne se vengeât d'eux. Gîselher riposta avec colère : « Il ne faut pas que nous nous conduisions toujours en traîtres; réjouissons-nous plutôt du bien qui arrive à notre sœur; quoi que puisse conseiller Hagene, je la servirai toujours fidèlement. » Son avis l'emporta et l'on résolut de s'en remettre à la décision de Krîmhilde.

28. Ruedeger fut admis devant la veuve de Sîfrid, et lui offrit les hommages d'un monarque qui avait douze couronnes et commandait à trente princes. Krîmhilde fondit en larmes et promit de rendre réponse le lendemain. Gîselher lui représenta que Etzel pouvait la rendre heureuse, que du Rotten au Rhin et de l'Elbe à la mer, il n'y avait pas de roi si puissant. Elle objecta que le deuil était son lot depuis la mort de Sîfrid, que sa beauté s'en allait passée, qu'elle serait honteuse d'épouser un payen. Elle hésitait à dire oui, lorsque Ruedeger lui fit entendre que la puissance d'Etzel la mettrait à même de punir les meurtriers de Sîfrid. « Je consentirais volontiers à l'épouser, répondit-elle, s'il n'était pas payen. » — « Mais, repartit Ruedeger, il y a bien des chrétiens dans son entourage, et il vous sera peut-être donné de le convertir. » A la fin elle se décida et se disposa à partir. Du trésor des Nibelungs, il lui restait de quoi charger cent mulets. Hagene ne voulait pas qu'elle emmenât cet or, de peur qu'elle ne l'employât à lui susciter des ennemis; il fallut l'intervention de Gêrnôt et de Gîselher pour qu'elle conservât la libre disposition de ses richesses. Après avoir reçu du margrave l'assurance qu'elle n'en aurait pas besoin chez les Hiunes, elle les fit distribuer à ses serviteurs et partit avec Ruedeger, suivie de ses frères Gêrnôt et Gîselher et du fidèle Eckewart.

29. Ses frères la quittèrent à Vergen sur le Tuonouwe (Danube). Gîselher lui promit d'aller à son secours si elle en avait besoin. En traversant le Beierland, elle fut bien accueillie dans la ville de Pazzouwe, située au confluent de l'Ense et du Tuonouwe, dont son oncle Pilgerîn était évêque; mais elle n'aurait pas manqué d'être rançonnée, comme c'est l'usage dans ce pays, si les troupes de Ruedeger n'eussent contenu les brigands. Elle s'arrêta à Bechelaren auprès de Gœtelinde,

femme du margrave, qui donna une brillante fête en son honneur. Lorsque la reine entra dans l'Osterland (Autriche), Etzel, fils de Botelung, vint au-devant d'elle à la tête d'un grand nombre de chrétiens, de payens, de Riuzes (Russe), Krieches (Grecs), Pœlanes (Polonais), Vlâches (Valaques), d'habitants de Kiew et de sauvages Pesnæres (Petchenègues). Parmi les guerriers on remarquait : Hornboge le rapide, Hâwart de Tenemark, Irnfrid de Duringen, Blœdel, frère d'Etzel, et Dietrîch avec ses compagnons. Les noces se firent à Vienne, pendant dix-sept jours, avec une grande pompe. Krîmhilde n'avait jamais vu tant de richesses ni de guerriers dans le Nîderland; néanmoins, au souvenir du regretté Sîfrid, ses yeux devinrent humides, mais elle dissimula ses larmes. A son entrée dans la capitale d'Etzel, elle fut accueillie par sept princesses, à la tête desquelles se trouvait Herrât, nièce de Helche et femme de Dietrîch. Initiée par elle aux usages des Hiunes, elle s'efforça de maintenir les bons exemples de la feue reine et mérita pendant treize ans les louanges de ses sujets.

Chapitre V.

TRAHISON DE KRIMHILDE.

30. Au bout de sept ans de mariage, Krîmhilde eut un fils qui, sur ses instantes prières, fut baptisé et reçut le nom d'Ortlieb. Tous l'aimaient et lui obéissaient; sentant qu'elle pouvait compter sur les guerriers Hiunes, elle songea à se venger des princes Burgondes et résolut de les attirer dans son royaume. A son instigation, Etzel chargea vingt-quatre guerriers, conduits par les musiciens Svemmel (Svæmmelîn) et Werbel (*var.* Wærbelîn), d'aller inviter ses beaux-frères à une fête qui aurait lieu au solstice d'été. Krîmhilde recommanda aux messagers de raconter à sa mère la considération dont elle jouissait, de rappeler à Gîselher et Gêrnôt l'affection

qu'elle avait pour eux, et même de prier Hagene de leur montrer le chemin du Hiuneland, qu'il connaissait depuis son enfance. Les messagers passèrent par Bechelaren, où le margrave les chargea de complimenter les princes burgondes. Ils ne furent pas dépouillés dans le Beierland, et ils arrivèrent au bout de douze jours à Wormz, où ils ne connaissaient que Hagene. Leur costume de voyage était si riche qu'on les autorisa à paraître devant le roi sans changer de vêtements; mais ils donnèrent leurs habits à qui les voulut et se vêtirent encore plus richement. En recevant cette invitation, le roi Gunther demanda un délai de sept nuits pour réfléchir. Tous lui conseillèrent d'accepter, si ce n'est Hagene qui craignait la vengeance de Krîmhilde. Gunther objecta qu'elle avait tout pardonné, et Gêrnôt ajouta que ces appréhensions ne devaient pas l'empêcher d'aller voir sa sœur; que pour Hagene, puisqu'il n'avait pas la conscience nette, il devait rester dans le pays. Le seigneur de Troneye repartit qu'il était prêt à faire ce que le roi déciderait, mais qu'il fallait prendre des mesures de sûreté. Rûmolt, le chef des cuisines, engagea le roi à demeurer auprès de sa belle reine et à bien vivre et bien boire dans ses plantureux domaines, au lieu d'aller exposer sa vie. Pour concilier les avis opposés, le roi résolut de partir, mais accompagné d'une troupe nombreuse et bien armée. Il retint longtemps les envoyés, de peur qu'ils n'avertissent leur maître, et il ne les congédia que peu de jours avant son départ.

31. Le roi du Rhin fit équiper soixante chefs, mille chevaliers et neuf mille écuyers. Uote essaya de retenir ses fils en leur faisant part d'un mauvais songe qu'elle avait eu : elle avait rêvé que tous les oiseaux du pays étaient morts. Mais Hagene dit que des songes ne devaient pas retarder des guerriers, et, comme on lui rappelait le meurtre de Sîfrid, il s'écria que la crainte n'avait jamais eu d'empire sur lui. Après avoir confié à Rûmolt la garde de son petit enfant et le gouvernement du royaume, Gunther passa le Rhin, se dirigea vers le Mœun (Main), traversa le Svanfeld (*var.* Svaneveld), dans l'Ostervranken, et arriva le douzième jour sur les bords du Tuonouwe. Le fleuve était débordé et il n'y avait pas de bateau en vue; Hagene, étant allé en chercher un, trouva trois femmes blanches qui se baignaient; il prit leurs vêtements et ne voulut les rendre qui si elles lui prédisaient l'issue du voyage. Pour le flatter, l'une d'elles, nommée Hadburge, lui annonça toute

sorte de succès; mais dès qu'elles eurent recouvré leurs robes, Sigelinde (*var.* Winelinde) lui apprit que tous les Burgondes, à l'exception du chapelain, périraient dans le pays des Hiunes; comme il persistait néantmoins à s'y rendre, elles lui indiquèrent le bac de Mœringen. D'après leur conseil, il se donna pour Amelrîk, le frère exilé du batelier. A ce nom, le passeur peu serviable daigna s'approcher avec son bateau, mais quand il reconnut que Hagene était étranger, il refusa de le passer et lui porta un coup de rame. Le seigneur de Troneye, lui ayant tranché la tête, s'empara du bateau et rama avec tant de force que l'unique aviron se brisa entre ses mains; il en rattacha les morceaux avec une courroie de bouclier et descendit le courant jusqu'à l'endroit où étaient campés les Burgondes.

32. On poussa les chevaux dans le fleuve et Hagene se mit à passer ses compagnons. Songeant à la prédiction des ondines, il voulut la faire mentir en jetant le chapelain dans le fleuve. Bien que celui-ci ne sût pas nager, il se débattit si bien qu'il regagna la rive et fut sauvé. Hagene comprit alors que les Burgondes ne reviendraient pas du Hiuneland, aussi mit-il la barque en pièces dès qu'il n'en eut plus besoin. Le ménestrel Volkêr d'Alzeye, qui connaissait bien les chemins, fut chargé de diriger la marche, mais l'on eut bientôt à combattre. Gelpfrâd (*var.* Gelfrat) et Else, seigneurs du pays que l'on traversait, ayant appris que le batelier avait été tué, assaillirent les Burgondes pendant la nuit. Hagene offrit de payer le prix du sang, et, ne pouvant obtenir la paix, il se défendit vigoureusement. Ses hommes tuèrent plus de deux cents ennemis et il ne perdit que quatre des siens. Gelpfrâd étant resté sur le champ de bataille, son frère Else s'enfuit avec le reste des guerriers du Beierland.

33. Les Burgondes furent mieux accueillis à Pazzouwe, chez l'évêque Pilgerîn. De là ils continuèrent leur chemin vers Bechelaren. En entrant sur les terres du margrave Ruedeger, Hagene surprit un chevalier endormi et lui enleva son épée. Lorsqu'il sut que c'était Eckewart, autrefois au service de Sîfrid, il lui rendit son arme, y ajouta six bracelets d'or rouge, et le chargea d'un message pour le margrave, son nouveau seigneur. Ruedeger, heureux d'apprendre que les Burgondes lui demandaient l'hospitalité, s'empressa de donner des ordres pour qu'on leur fît une brillante réception. Sa femme et sa fille

devaient embrasser les trois rois, ainsi que Hagene, Dancwart et Volkêr. Elles excitèrent l'admiration de tous les chevaliers, et il fut décidé que le jeune Gîselher épouserait à son retour la fille du margrave. Ruedeger offrit à Gêrnôt une excellente épée avec laquelle il fut tué plus tard ; il voulut aussi faire un présent à Hagene de Troneye ; celui-ci demanda un bouclier suspendu au mur. Gœtelinde ne le lui refusa pas, quoique ce fût un précieux souvenir de son fils Nuodung, tué par Witeg à la bataille de Raben. Ruedeger partit avec ses hôtes pour mieux veiller à leur sûreté ; il ne revint pas.

34. En arrivant chez les Hiunes, les Nibelungs furent reçus par Dietrîch, qui les avertit secrètement de se tenir sur leurs gardes, parce que la reine pleurait toujours Sîfrid. Krîmhilde accueillit Gîselher avec beaucoup d'affection. Hagene remarqua qu'elle ne traitait pas aussi bien le roi Gunther et ses hommes-liges, et il en conclut qu'elle leur gardait rancune. Elle lui demanda s'il apportait le trésor des Nibelungs. « Il y a bien longtemps que je ne l'ai visité, répondit-il, il est au fond du Rhin, où il doit rester à jamais. » La reine lui ayant enjoint de déposer ses armes, il s'y refusa, et elle comprit qu'il se tenait sur ses gardes. « Si je savais qui m'a trahie, dit-elle, je le ferais périr. » — « C'est moi qui ai averti ces nobles guerriers, repartit Dietrîch ; mais je ne crains pas ta vengeance, créature infernale ! » Elle se retira confuse et sans mot dire, parce qu'elle craignait beaucoup Dietrîch. Celui-ci prit Hagene par la main et le conduisit vers le roi des Hiunes ; Etzel reconnut le fils d'Adriân, qu'il avait eu en otage avec Walther de Spanie. « Hagene m'a été fidèle, dit-il, et je l'ai renvoyé dans son pays, mais Walther s'est enfui avec Hiltegunde. »

35. Hagene alla s'asseoir avec Volkêr en face de l'appartement de Krîmhilde ; elle se mit à pleurer, et, comme ses gardes lui demandèrent qui était l'auteur de son chagrin, elle leur désigna Hagene ; ils promirent de la venger, et soixante d'entre eux s'armèrent ; mais elle leur remontra qu'en si petit nombre ils n'étaient pas de force à lutter contre le seigneur de Troneye et celui d'Alzeye. Quatre cents gardes prirent alors les armes ; avec cette escorte, la reine descendit, parée de sa couronne. Lorsque Volkêr la vit approcher, il dit : « Levons-nous, car bien qu'elle soit notre ennemie, c'est une reine, et les honneurs que nous lui rendrons nous honorerons nous-mêmes. »

— « Non, répondit Hagene, je ne veux pas lui témoigner de respect : elle croirait que c'est par crainte. » Il mit en évidence l'épée Balmung, qui avait appartenu à Sîfrid. Krîmhilde reconnut cette arme et comprit que le héros la voulait braver. « Qui donc vous a invité, seigneur Hagene ? lui demanda-t-elle, et comment avez-vous pu venir ici après tout le mal que vous m'avez fait ? » — « Je n'ai été invité par personne, répliqua-t-il ; mais mes suzerains l'ont été et rien ne pouvait m'empêcher de les accompagner. » — « Pourquoi vous êtes-vous attiré ma haine ? » — « A quoi bon revenir là-dessus ? C'est bien moi en effet qui ai tué Sîfrid pour venger la belle Prunhilde du chagrin que vous lui avez causé. Je ne veux pas nier que je ne vous aie fait beaucoup de mal, m'en punisse qui pourra ! » — « Vous entendez, dit-elle à ses gardes : il avoue ses torts. » Mais les guerriers s'entregardèrent ; ils avaient entendu parler des exploits qu'il avait accompli avec le héros de Spanie ; sa bonne contenance et l'air redoutable du ménestrel leur imposaient, et ils n'osèrent les attaquer. Les grands de la cour vinrent prendre par la main les princes burgondes et les conduisirent devant le roi, qui les accueillit cordialement dans son magnifique palais.

36. La nuit venue, les Burgondes gagnèrent la vaste salle, où ils devaient coucher dans des lits couverts de fourrures et tendus de soie d'Arabie. Volkêr, voyant les Hiunes qui s'approchaient d'un air menaçant, enjoignit à l'un d'eux de se tenir à distance, sinon il l'abattrait d'un coup d'archet ; et Hagene les pria d'ajourner les hostilités jusqu'au lendemain, parce que les voyageurs avaient grand besoin de repos. Il se chargea de monter la garde avec l'intrépide ménestrel. Celui-ci posa son bouclier et se mit à jouer sur son violon des airs qui ravirent les assistants. Lorsque tous les guerriers furent endormis, il reprit son bouclier et attendit de pied ferme. Un peu avant minuit, des hommes envoyés par Krîmhilde pour assassiner Hagene, mais lui seul, cherchèrent à le surprendre ; ils trouvèrent la porte si bien gardée qu'ils se retirèrent sans rien tenter. Volkêr leur reprocha cette trahison, mais il n'osa les attaquer, de peur que les uns ne pénétrassent dans la salle pendant qu'il serait aux prises avec les autres.

37. Lorsque Volkêr sentit que sa cotte de maille devenait glaciale, jugeant que l'heure était avancée et que le jour allait

paraître, il éveilla ses compagnons, afin qu'ils pussent assister à la messe. Les Burgondes s'étaient vêtus d'habits de parade. Hagene leur ordonna de se couvrir de leurs armures, afin d'être à l'abri d'une surprise. « Allons à l'église, ajouta-t-il, et prions Dieu avec contrition, car notre dernière heure approche. Posez votre bouclier à vos pieds, et si quelqu'un vous menace, faites-lui de profondes blessures. » Etzel, qui ne se doutait de rien, manifesta son étonnement de voir ses hôtes en armes ; Hagene lui répondit que c'était la coutume des Burgondes de rester trois jours armés pendant les fêtes. Krîmhilde savait bien qu'il n'en était pas ainsi, mais elle ne voulut pas le contredire, de peur d'éveiller les soupçons d'Etzel. Hagene et Volkêr, qui s'étaient placés à l'entrée de l'église, ne voulurent pas s'écarter pour laisser passer la reine ; elle en fut très-irritée, et ses chambellans auraient attaqué ces deux guerriers, s'ils l'eussent osé devant le roi. Après la messe, il y eut des joûtes auxquelles Volkêr mit fin en perçant un cavalier hiune ; les compagnons de ce dernier voulaient le venger ; mais Etzel s'interposa en faveur du ménestrel et menaça de mort ceux de ses hommes qui oseraient l'attaquer. On servit les mets, et les guerriers se mirent à table sans déposer leurs armes, tant ils étaient irrités les uns contre les autres.

Chapitre VI.

LA MÊLÉE.

38. Krîmhilde alla demander le concours du prince de Bern, mais Dietrîch et Hildebrand refusèrent de servir les rancunes de cette femme. S'adressant alors à Blœdel (*var.* Blœdelîn), elle lui offrit la belle veuve de Nuodung et les grands domaines qu'il avait possédés. Ces promesses vainquirent les scrupules de Blœdel, qui ne voulait d'abord rien entreprendre contre les hôtes de son frère. Il voulut gagner la récompense, mais il périt à la tâche. Comme la reine ne voyait pas d'autres moyens d'en-

gager le combat, elle fit apporter à table son fils unique. Dès que le roi Etzel vit le petit Ortlieb, il dit affectueusement aux frères de sa femme : « Si cet enfant tient de ses parents, il sera beau, fort et vaillant. Je vous prie de l'emmener avec vous sur le Rhin et de l'élever dans des principes d'honneur. Quand il sera grand je lui donnerai douze royaumes et il pourra vous rendre service. » — « Nous pourrons compter sur lui s'il atteint l'âge d'homme, répondit Hagene; mais il est dans ses destinées de mourir prématurément. On ne me verra pas souvent à la cour d'Ortlieb. » Ces paroles attristèrent le roi, et ses officiers se seraient jeté sur Hagene, si la loyauté le leur eût permis.

39. Blœdel, à la tête de ses hommes d'armes, entra dans la salle où Dancwart était à table avec les écuyers burgondes. Au salut du maréchal il répondit : « Tu n'as pas besoin de me faire si bon accueil; car je viens venger sur toi la mort de Sîfrid. » — « J'étais encore enfant, lorsqu'il fut tué. » repartit Dancwart. — « Mais c'est ton frère Hagene qui l'a assassiné. Krîmhilde veut vous faire périr tous. » — « Si je l'avais su, j'aurais épargné mes excuses, » repartit Dancwart, et, d'un coup d'épée, il fit sauter la tête de Blœdel. Les Hiunes se jetèrent alors sur les Burgondes qui, n'ayant pas de glaives, saisirent les bancs, tuèrent cinq cents de leurs ennemis et expulsèrent les autres de la salle. Les Hiunes revinrent à l'assaut avec de nouvelles troupes et massacrèrent les neuf mille écuyers, ainsi que douze chevaliers. Danwcart restait seul; après avoir longtemps combattu, il s'élança hors de la salle pour respirer plus librement. « Plût à Dieu ! s'écria-t-il, que les princes et mes frères fussent avertis de ma détresse ! » — « Tu seras toi-même le messager, dirent ses adversaires; nous allons leur porter ton cadavre. » — « Non, j'aime mieux les aller avertir de mon vivant, » et il s'ouvrit un passage, à travers les assaillants, jusqu'à la salle où se tenait le banquet des princes.

40. Dancwart annonça que tous les écuyers burgondes avaient été massacrés, mais qu'il avait lui-même abattu le chef des assaillants. « C'est un médiocre malheur pour Blœdel, lui dit-on, puisqu'il est tombé sous les coups d'un brave. Mais tu dois souffrir de tes blessures. » — « Je ne suis pas blessé, répondit le maréchal; mes vêtements ne sont rougis que par le sang des ennemis. J'en ai massacré un si grand nombre que je ne saurais les compter. » — « Garde bien la porte, reprit Hagene,

et ne laisse pas sortir nos ennemis, il faut que je leur parle. Maintenant payons notre écot; voici pour le petit prince des Hiunes, » et il trancha la tête d'Ortlieb avec une telle force qu'elle alla tomber dans le giron de Krîmhilde. Ce fut le commencement d'un terrible carnage; Werbel, l'un des messagers, qui avaient attiré les Burgondes dans ce guet-apens, périt de la main de Hagene. Les guerriers d'Etzel se défendaient vigoureusement. Les trois roi, Gunther, Gêrnôt et Gîselher, essayèrent de séparer les combattants, mais ce fut en vain et ils durent aussi prendre part à la lutte.

41. Volkêr se distingua avec son archet fait en forme de glaive : il alla se placer à la porte pour empêcher les Hiunes de sortir, tandis que Dancwart se postait dehors, pour les empêcher d'entrer. Krîmhilde effrayée réclama la protection dn seigneur de Bern, qui éleva la voix et demanda une suspension d'armes pour sortir avec les siens. Ayant obtenu de Gunther la faculté d'emmener tous ceux qu'il voudrait, excepté les Hiunes, Dietrîch offrit son bras à la reine et entraîna Etzel loin de cette scène de carnage. Ruedeger sortit aussi avec cinq cents hommes ou plus. Un des Hiûnes, qui voulait profiter de l'occasion pour s'échapper, fut abattu par Volkêr. L'archet du ménestrel tranchait le dur acier et retentissait sur les heaumes et les boucliers. Tous les guerriers hiunes qui restèrent dans la salle furent massacrés jusqu'au dernier. Dietrîch et Ruedeger étaient rentrés à leurs demeures, après avoir défendu à leurs hommes de prendre part à la lutte. Après le combat, les chefs burgondes s'assirent et tinrent conseil. « Nous ne devons pas nous livrer au repos, dit Gîselher; il nous faut porter dehors les cadavres, avant que nos ennemis ne recommencent la lutte. » Ils jetèrent par les portes et les fenêtres sept mille corps, qui se brisèrent sur les degrés; la chûte acheva plusieurs blessés que des soins auraient pu guérir. Les Hiunes commencèrent à se lamenter. « Je vois bien que ces gens sont des lâches, comme je l'ai entendu dire, s'écria Volkêr; les voilà qui se mettent à pleurer au lieu de recueillir les blessés ! » Un margrave, croyant que ces paroles étaient sincères, s'approcha pour relever un de ses parents, mais le brave ménestrel l'abattit d'un coup d'épée. Les autres s'éloignèrent en toute hâte. Volkêr et Hagene reprochèrent à Etzel de ne pas combattre à la tête de ses guerriers; le roi était brave; il saisit son bouclier, et, quoique la reine l'engageât à ne pas s'exposer à une mort cer-

taine, il ne voulut pas reculer, comme font tant de puissants princes de nos jours. On dut le retenir par les courroies de son bouclier. Hagene le raillait en ces termes : « A quel titre Etzel veut-il venger Sîfrid? Est-ce parce que le roi de Nîderland a aimé Krîmhilde avant lui? » La reine exaspérée promit, à celui qui lui apporterait la tête de Hagene, de l'or rouge plein un bouclier, des châteaux et des terres. « Les Hiunes sont donc bien lâches qu'une telle récompense ne les tente pas ! » remarqua le seigneur de Troneye.

42. Etzel pleurait les guerriers qu'il avait perdus et se plaignait d'être abandonné des autres. Blessé de ce reproche, Iring, margrave de Teneland, dit qu'il voulait marcher seul contre Hagene. « Je ne te le conseille pas, dit celui-ci ; car je jetterai par la fenêtre tous ceux qui pénétreront dans la salle. » — « Ta forfanterie ne me fait pas peur, s'écria le margrave ; j'ai affronté de plus graves périls. » Irnfrid de Duringen et le fort Hâwart s'armèrent avec mille hommes pour le soutenir. Iring les supplia de le laisser seul ; il attaqua successivement Hagene, Volkêr, Gunther et Gêrnôt, sans pouvoir les blesser; mais il tua quatre hommes de leur suite. Gîselher furieux le renversa dans le sang. Le margrave de Tenemark n'était pas blessé, mais il resta quelque temps étourdi ; lorsqu'il eut repris connaissance, se levant subitement, il se jeta sur Hagene et le blessa à travers la visière de son heaume, puis il descendit les escaliers et rejoignit les siens. Krîmhilde le félicita de cet heureux coup. « Ne le louez pas tant, leur cria Hagene, à moins qu'il n'ait le courage de recommencer la lutte. » Iring fier de son succès prit de nouvelles armes et s'avança contre Hagene ; cette fois il ne réussit pas aussi bien : après avoir reçu deux blessures mortelles, il recula vers les siens, et il expira entre leurs bras, en les engageant à ne pas attaquer Hagene. Ceux du Tenemark voulurent pourtant le venger ; mais l'intrépide Irnfrid périt de la main de Volkêr, Hâwart de celle de Hagene, et plus de mille de leurs compagnons furent massacrés par les Burgondes. Ceux-ci prirent ensuite du repos, tandis que le ménestrel défendait avec son archet l'entrée de la salle.

43. Etzel et la reine se lamentaient; celle-ci n'en voulait qu'à la vie de Hagene, mais sa haine causa la perte de tous les Burgondes. Plus de vingt mille Hiunes avaient été réunis; Gunther désirait faire la paix, mais Etzel rejeta ses propositions,

à cause de la mort d'Ortlieb et de beaucoup de ses parents. Il refusa même de le laisser sortir, « car, lui dit Krîmhilde, les Hiunes sont tous perdus, si les fils de Uote peuvent reprendre des forces en respirant l'air frais. » — « Mon aimable sœur, demanda Gîselher, qu'ai-je donc fait pour que tu veuilles m'ôter la vie? Je ne m'attendais guère à une semblable trahison, moi qui t'ai toujours été fidèle. » — « Nul de vous n'obtiendra miséricorde, à moins que vous ne me livriez Hagene. » — « Nous périrons tous, plutôt que de livrer un seul des nôtres ! » repartit Gèrnôt. — « A aucun prix, nous ne trahirons un de nos amis, » ajouta le jeune Gîselher. Krîmhilde ordonna à ses guerriers de refouler dans la salle tous les Burgondes qui étaient dehors et fit mettre le feu aux quatre coins du palais. Un des assiégés se plaignait de l'insupportable chaleur: « Bois du sang, lui dit Hagene; dans une telle chaleur, c'est meilleur que du vin. » Le guerrier, s'agenouillant devant un mort, se mit à sucer le sang des blessures; il s'en trouva bien et beaucoup de ses compagnons l'imitèrent. Les brandons pénétraient dans la salle par toutes les ouvertures, mais les assiégés les éteignaient dans le sang; les murs et le toit de la salle les préservèrent, de sorte que six cents d'entr'eux survécurent à l'incendie qui dura toute la nuit. Krîmhilde, étonnée de ce qu'ils n'avaient pas été suffoqués par la chaleur et la fumée, fit distribuer de l'or à plein bouclier pour encourager les Hiunes; mais les Burgondes tuèrent un grand nombre des assaillants.

Chapitre VII.

MORT DES PRINCES BURGONDES.

44. Le matin, Ruedeger vint sur le théâtre du combat; à la vue du grand carnage, il se prit à pleurer de ne pouvoir arrêter l'effusion du sang. Un guerrier hiune s'adressant à la reine lui dit : « Ce chef n'est guère zélé pour le service du roi qui l'a comblé de ses faveurs; on le dit brave, mais il ne le fait pas

voir. » Ruedeger, furieux de s'entendre accuser de lâcheté, se jeta sur le guerrier et l'étendit raide mort à ses pieds. Le roi Etzel en fut affligé : « Voilà donc comme tu nous aides, margrave ! s'écria-t-il. Nous avons pourtant perdu assez de monde ! » La reine se mit à verser des larmes; elle rappela au seigneur de Bechelaren qu'il avait promis de la défendre jusqu'à la mort. « C'est vrai, répondit-il, j'ai juré de sacrifier pour vous mon honneur et ma vie, mais non pas d'encourir la perte de mon âme; or, c'est moi qui ai amené à la cour ces illustres princes. » Le roi et la reine se jetèrent aux genoux de Ruedeger pour le supplier de prendre leur cause en main. « Hélas ! s'écria le margrave, que ne suis-je mort avant ce jour ! Dans cette situation délicate, quelque parti que je prenne, je ferai mal et je perdrai l'honneur. J'aimerais mieux rendre tous les domaines que j'ai reçus et partir à pied pour l'exil, emmenant par la main ma femme et ma fille. » — « Ruedeger, reprit Etzel, venge-moi de mes ennemis et je te donne un royaume avec ses habitants; tu deviendras mon égal ! » — « Mais comment puis-je attaquer ceux que j'ai reçus sous mon toit et invités à ma table ? J'ai fiancé ma fille avec Gìselher, ce chevalier qui possède à la fois honneur, vertus et richesses. » — « Noble Ruedeger, lui dit Krîmhilde, ayez pitié de notre détresse ! » — « Aujourd'hui, répliqua-t-il, je veux payer de ma vie les bienfaits du roi et de la reine; je vous recommande et ma femme et ma fille, et les nombreux exilés qui ont trouvé refuge à Bechelaren. »

45. Le margrave alla tristement rejoindre ses guerriers et leur donna l'ordre de s'armer. Suivi de douze chefs et de cinq cents hommes, il s'avança vers la salle où se défendaient les Nibelungs. « Maintenant, leur dit-il, il faut songer à vous défendre; j'étais votre ami, la reine veut que je devienne votre ennemi. » Les Burgondes consternés le supplièrent de ne pas commencer les hostilités, ils lui rappelèrent la bienveillance qu'il leur avait témoignée. « Plût à Dieu, reprit-il, que vous fussiez encore dans votre royaume, et moi mort avec honneur ! » — « J'en serais affligé, dit Gêrnôt; tant de vertus et de vaillance périraient avec vous ! mais si vous persistez à nous attaquer et qu'un des nôtres tombe sous vos coups, il faudra bien que je le venge ! J'ai encore avec moi la bonne et belle épée que je tiens de vous; elle ne m'a jamais trahi; je serais désespéré de vous ôter la vie. » — « Qu'il en soit pourtant ainsi ! répliqua Ruedeger; je vous confie ma femme et ma fille. » — « Nous vous sommes tous

dévoués, interrompit Gîselher, pourquoi voulez-vous que votre aimable fille devienne veuve prématurément? » — « Souvenez-vous de la foi que vous lui avez jurée, reprit le margrave, et ne la rendez pas responsable de mes actes. Au nom de vos propres vertus, restez-lui attaché ! » — « Bien volontiers, ajouta Gîselher; mais si les miens périssent de votre main, il faudra que je rompe avec votre famille. » — « Allons, que Dieu ait pitié de nous ! » termina le margrave.

46. Les Hiunes levèrent leurs boucliers pour commencer l'attaque. « Arrêtez, noble margrave, cria Hagene; vous ne savez pas en quelle détresse nous sommes : l'excellent bouclier que m'avait donné la noble Gœtelinde a été mis en pièces; que je voudrais en avoir un si solide que le vôtre ! » — « Je vous l'offrirais avec plaisir, si je ne craignais de fâcher Krîmhilde; après tout, qu'importe? Prenez-le et puissiez-vous l'emporter au pays des Burgondes ! » Ce fut le dernier service qu'il lui ait été donné de rendre; bien des hommes ne purent retenir leurs larmes, et le farouche Hagene lui-même, tout furieux qu'il était, fut ému de cette magnanimité. « Que Dieu vous récompense, mon généreux adversaire! s'écria-t-il. Jamais le monde ne verra votre pareil. Puisse le souvenir de vos vertus vivre éternellement! Je vous prouverai ma gratitude en ne portant pas la main sur vous, lors même que vous auriez tué tous les Burgondes. » Le bon margrave s'inclina avec courtoisie; Volkêr promit également de le ménager. Ruedeger ouvrit les hostilités; Gunther et Gêrnôt le laissèrent à dessein pénétrer dans la salle, suivi de ses hommes. Volkêr et Hagene n'épargnèrent pas ces derniers dont ils tuèrent un grand nombre. Le margrave de son côté faisait de larges trouées dans les rangs des Burgondes; ils vint aux prises avec Gêrnôt et les deux vaillants hommes se transpercèrent mutuellement. Les Burgondes le pleurèrent non moins que les siens, mais, irrités de la perte de Gêrnôt, ils massacrèrent tous ceux de Bechelaren. Epuisés par cet effort, ils s'assirent ou s'appuyèrent sur leurs boucliers. Krîmhilde, n'entendant plus le bruit du combat, dit que Ruedeger l'avait trahie pour pactiser avec ses ennemis. Volkêr répondit que c'était un mensonge diabolique, et il lui apprit que le héros avait succombé avec toutes ses troupes. Pour confirmer ces paroles, il lui fit voir le cadavre ensanglanté. Etzel et la reine se mirent à pousser de hauts cris.

47. Un des hommes de Dietrich, s'imaginant que les Burgondes avaient tué le roi ou la reine, se hâta d'aller avertir son maître ; le chef des Amelungs répondit que ces guerriers avaient été poussés à bout et qu'il voulait rester en paix avec eux. Mais lorsqu'il apprit que le bon Ruedeger ne vivait plus, il chargea maître Hildebrand d'aller prendre des informations. Hildebrand voulait partir sans armes ; son neveu, le farouche Wolfhart, lui conseilla de s'armer et tous les hommes de Dietrich voulurent le suivre, pour empêcher que Hagene ne parlât avec insolence. Hildebrand aurait mieux aimé qu'ils s'en abstinssent, afin d'éviter toute apparence de provocation. Il salua amicalement les Burgondes, pleura avec eux la mort du noble margrave qui lui avait autrefois donné asile, et réclama le cadavre pour lui rendre les derniers honneurs. Gunther voulait faire droit à cette demande, mais Volkêr dit aux Amelungs : « Venez prendre le corps de votre protecteur ; c'est un hommage que vous lui devez. » — « Il ne faut pas nous provoquer, répliqua Wolfhart, car il nous est interdit de combattre. » — « Une telle défense ne doit pas arrêter de véritables héros, » repartit le ménestrel. Wolfhart voulait s'élancer sur lui et il ne se contint que sur l'ordre de son oncle. « Ce lion est en fureur, lâchez-le, maître ; je vais le réduire au silence, » cria Volkêr. Hildebrand irrité monta les degrés avec sa troupe ; le duc de Bern, Sigestap, neveu de Dietrich, tomba en se battant contre Volkêr, qui fut à son tour tué par Hildebrand. Dancwart périt de la main du brave Helpfrich ; Gîselher et Wolfhart s'entretuèrent. Hildebrand essaya d'emporter son neveu, mais celui-ci l'engagea à ne songer qu'à sa propre sûreté ; car Hagene, voulant venger son cher ménestrel, s'avançait sur le meurtrier ; il le blessa avec l'excellente épée Balmung. Hildebrand dut abandonner le champ de bataille ; tous ses compagnons étaient morts et il ne restait du côté des Burgondes que Gunther et Hagene. En voyant revenir son vieil ami couvert de sang, Dietrich le blâma de s'être battu contre les Burgondes ; mais, quand la mort de Ruedeger et de tous ses hommes lui eut été confirmée, il s'arma lui-même et se rendit sur le théâtre du combat.

48. En abordant Gunther et Hagene, il les somma de se constituer prisonniers, sous promesse de les protéger contre la fureur des Hiunes et de les reconduire dans leur pays. « Mais, fit observer Hagene, je ne vois que Hildebrand avec vous ; il ne

convient pas que deux braves comme nous se rendent. » — « Vous vous repentirez d'avoir repoussé les offres de mon seigneur, interrompit Hildebrand; vous feriez mieux d'entrer en composition. » — « Cela vaudrait mieux sans doute que de quitter le champ de bataille comme vous l'avez fait, maître Hildebrand, » repartit Hagene. — « Il vous sied bien de m'adresser ce reproche, vous qui étiez assis sur votre bouclier au Waschenstein, tandis que Walther de Spanie massacrait vos proches! » — « Il ne convient pas que des héros s'injurient comme de vieilles femmes, interrompit Dietrich; je vous défends d'en dire plus long, maître Hildebrand, et vous, brave Hagene, voulez-vous que nous engagions un combat singulier? » Hagene, indigné de ce qu'on lui eût proposé de se rendre, déclara qu'il était prêt à entrer en lutte. Dietrich s'élança sur son adversaire, para habilement les coups que Hagene lui portait avec la terrible épée Balmung, et lui fit une large blessure; il l'étreignit alors avec force, le lia et le conduisit prisonnier vers Krîmhilde, qui remercia vivement le vainqueur. Après avoir engagé la reine à épargner le captif, Dietrich retourna vers Gunther, qu'il fit également prisonnier à la suite d'une terrible lutte. Il le mena vers Krîmhilde qui souhaita la bienvenue au roi des Burgondes. « Si ces saluts étaient sincères, ma sœur, je t'en remercierais, dit Gunther; mais je connais ton humeur sanguinaire. » — « Reine, dit le héros de Bern, jamais il n'y eut d'aussi bons chevaliers que vos prisonniers; je vous prie de les ménager, ne fût-ce que par égard pour moi. » Elle le promit, mais, dès qu'il fut éloigné, elle les fit enfermer dans des prisons séparées.

49. Au bout de quelque temps, Krîmhilde alla trouver Hagene. « Rends-moi ce que tu m'a pris, lui ordonna-t-elle, et tu seras libre de regagner les bords du Rhin. » Craignant qu'elle ne lui ôtât la vie et ne renvoyât Gunther dans son royaume, Hagene répondit : « J'ai juré de ne jamais dire où était caché le trésor des Nibelungs, tant que vivrait un de mes suzerains. » Il comptait qu'après ces paroles elle ferait mourir le roi. C'est ce qu'elle fit, puis elle prit par les cheveux la tête de Gunther et la porta au seigneur de Troneye. « Maintenant, s'écria le prisonnier, je suis le seul homme au monde qui sache où est caché le trésor. et tu ne l'apprendras jamais, créature infernale! » — « Tu répares mal tes torts à mon égard, répliqua-t-elle; je veux au moins te reprendre le glaive que tu as enlevé à Sifrid; la mort

de cet époux chéri a été la plus cruelle de mes afflictions. » Elle tira du fourreau l'épée Balmung et, frappant des deux mains, elle trancha la tête de son mortel ennemi. Etzel, qui fut témoin de cette scène s'écria : « Malheur, le plus vaillant des guerriers est mort de la main d'une femme ! J'en suis navré, quoique j'eusse des raisons de le haïr. » — « Elle ne jouira pas de son triomphe, dit le vieil Hildebrand; quelque mal que m'ait fait le brave seigneur de Troneye, je veux le venger ! » D'un grand coup d'épée, il pourfendit la reine dont le cadavre augmenta le nombre de ceux qui jonchaient le sol. Dietrîch et Etzel se mirent à pleurer leurs parents et leurs guerriers; tous les survivants étaient dans la désolation. La fête du roi s'était terminée par une catastrophe. Souvent l'amour engendre le malheur. Je n'ai pas à raconter ce qui arriva depuis; car ici finit *Le chant* (var. *La détresse*) *des Nibelungs*.

Chapitre VIII.

LA COMPLAINTE.

50. Le roi des Burgondes, Dancrât avait, en mourant, laissé de vastes états à la belle Uote sa veuve et à ses fils. Sa fille Krîmhilde était mariée avec le puissant Sîfrid, fils de Sigemund et de Sigelinde; devenue veuve par le crime de Gunther, de sa reine et de Hagene, elle avait épousé le roi des Hiunes, Etzel, fils de Botelung, à qui douze rois étaient soumis. Pour assouvir la haine qu'elle nourrissait contre les meurtriers de son premier mari, elle les convia tous à une fête que donnait Etzel. Quand arrivèrent les invités à la cour du roi des Hiunes, je ne saurais le dire. Gunther et ses frères Gîselher et Gêrnôt, en quittant le prys des Burgondes, vinrent en naviguant sur le Rhin où ils avaient précipité le trésor de Krîmhilde. Etzel reçut amicalement ses hôtes, et toute la cour se réjouit de leur arrivée; mais le jour du jugement était venu pour eux. Krîmhilde déjoua les mesures que le roi avait prises pour leur sécurité. Hagene lui

avait causé une grande affliction; elle voulait s'en venger et l'aurait volontiers séparé de ses compagnons pour le punir seul; mais comme elle ne le put, elle laissa les événements suivre leur cours. Sa vengeance coûta la vie à quarante mille hommes; des nationaux périrent avec les étrangers, des bons avec les mauvais, des chrétiens avec les payens, des amis avec les ennemis, des soldats avec les chefs, des hommes d'Etzel avec les fiers Francs du Rhin.

51. Gêrnôt tua tant d'hommes que trente royaumes éprouvèrent la puissance de son bras. Il tua Ruedeger, par qui il avait été blessé à mort. Rien ne put soustraire à la haine de Krîmhilde son frère Gîselher, qui n'avait pourtant pris part à l'assassinat ni par le fait ni par l'intention. Gunther ne trouva pas non plus grâce devant sa sœur; il dut périr parce qu'il avait approuvé le meurtre de Sîfrid. Il est fort triste que le petit garçon d'Etzel ait été tué, quoique son père l'ait vengé; sa mère périt à son tour : dans son indignation, le vieil Hildebrand la mit à mort. Elle avait fait tant de mal, aux payens et aux chrétiens, que bien des gens croient qu'elle a été précipitée en enfer; qu'ils aillent le voir, s'ils veulent s'en assurer; je ne serai pas leur messager. Comme c'est par fidélité pour Sîfrid qu'elle a reçu la mort, la miséricorde divine l'a admise au paradis. Le palais s'écroula sur la tête des guerriers; Etzel se lamentait comme jamais guerrier ne le fit depuis; les femmes pleuraient; des gens accouraient des environs, les uns pour venger leurs amis, les autres pour faire du butin; mais il n'était plus besoin de frapper de taille et d'estoc : tous les combattants gisaient pêle-mêle, les amis avec les ennemis. On enleva ceux qui avaient été tués par Hagene et Volkêr. Hildebrand retrouva le cadavre de la fille d'Uote, qu'il avait tuée, lorsqu'elle eut percé du glaive le vaillant Hagene enchaîné par Dietrîch.

52. En passant devant ce champ de carnage, Dietrîch ordonna aux gens de ne pas pleurer, mais, quoiqu'ils l'eussent promis, ils ne purent tenir parole. Hildebrand et Etzel versèrent des larmes à la vue du corps de la belle Krîmhilde, et, trouvant le petit Ortlieb, privé de tête et baigné de sang, il le firent placer près de sa mère. Lorsque le roi vit apporter les restes de son frère Blœdel, il éclata de nouveau en sanglots, et maudit ses faux dieux Machmet et Machâzen. En songeant qu'il avait été cinq ans chrétien, il s'écriait : « Si je voulais retourner

à la vraie foi, Dieu ne recevrait pas un renégat! » Dietrich et Hildebrand le gourmandèrent, parce qu'il manquait de dignité virile et se tordait les bras comme une femme. Le premier avait lui-même besoin de consolation, puisqu'il avait perdu tous les amis, sur lesquels il comptait pour reconquérir ses états.

53. Etzel fit relever successivement sa femme, son frère; Iring, qui avait été tué dans sa fuite par Hagene, et trente de ses compagnons tombés à ses côtés; puis le corps de Gunther. « Que je voudrais pouvoir te renvoyer plein de vie sur les bords du Rhin, cher beau-frère! » s'écriait tristement Etzel. — « Et moi, ajoutait Dietrîch, j'en serais bien aise aussi. Lorsque Gunther et Hagene nous eurent privés de tous nos guerriers, et qu'ils eurent eux-mêmes perdu Gîselher, Gêrnôt et Volkêr tués par Hildebrand, je les priai de se rendre, en leur promettant qu'ils seraient renvoyés sains et saufs dans leur pays. Mais Hagene m'invectiva et Gunther me renversa trois fois, si bien que j'eus peine à me remettre; mais je lui fis une profonde blessure et je le livrai à Krîmhilde. Comment pouvais-je penser que sa sœur le ferait tuer? maintenant le voici étendu sans vie. » On releva ensuite le cadavre de Hagene tombé à côté de Gunther; Volkêr le ménestrel d'Alzeye; Dancwart frère de Hagene; Wolfbrand un des gardes de Dietrîch, et le neveu de ce dernier, le puissant Sigestap que Volkêr avait tué; Wolfwîn, fils de Nere et neveu de Hildebrand, qui était tombé sous les coups de Gîselher, chef des Nibelungs; et plusieurs autres. Dietrîch pleurait, et le roi Etzel se lamentait si fort que les murs menaçaient de crouler. Tout le palais était plein de cadavres; comme il y avait plus de morts que de guerriers survivants, les femmes durent déshabiller les cadavres, mais le roi, trouvant que c'était inconvenant, leur ordonna de laisser ce soin aux hommes. On avait déjà dépouillé plus de huit cents cadavres, lorsqu'on trouva le neveu de Hildebrand, Wolfhart à la barbe rouge, puis Gîselher entouré de ceux qu'il avait tués; son corps était si lourd que ceux qui le soulevaient le laissèrent retomber sur le sol. On le transporta à l'endroit où gisait Krîmhilde.

54. Les Burgondes furent mis ensemble, parce qu'ils étaient chrétiens. Gêrnôt, à la poitrine duquel Ruedeger avait fait une blessure d'une aune, serrait encore la poignée du glaive que

celui-ci lui avait donné; l'excellente arme n'était nullement endommagée. Son corps était si grand et si gros qu'on ne put le faire passser par la porte. En voyant Ruedeger étendu sur le bouclier, Dietrich s'écria : « Lorsque mes ennemis m'expulsèrent de mon pays, je ne trouvai d'asile sûr que chez toi, et tu fus mon unique consolateur au temps où le roi Etzel était exaspéré contre moi. Tu avais promis que tu te laisserais pendre plutôt que de souffrir qu'on me fît prisonnier; je restai dans ta maison, jusqu'à ce que tes prières, jointes à celles de la noble Helche, me fissent rentrer en grâce auprès d'Etzel. » On sépara les plus nobles d'entre les morts, qui étaient au nombre de dix-sept cents tant chrétiens que payens. Quatre-vingt-six jeunes filles, que Helche avait fait élever, vinrent pleurer aux funérailles; il y avait parmi elles la puissante Herrât, nièce de Helche; l'aimable Sigelinde, fille du roi Nitiger; Goldrune, fille du roi de France Liudegèr; Hildeburge de Normandie; Herlinde de Grèce; Adelinde dont le père Sintram possédait le château de Puten dans l'Osterland, près de l'Ungermark. On comptait aussi quatre-vingt filles de comtes, avec les veuves des guerriers morts. Dietrich fit venir les prêtres et il fallut trois jours pour enterrer les chefs. Il eût été trop long d'inhumer les autres un à un : on prit le parti de les mettre dans une immense fosse. Les vêtements furent lavés, les armes recueillies et l'on envoya aux parents des morts ce qui restait d'eux.

55. Le musicien Swemmel, qui connaissait bien le chemin du pays des Burgondes, fut chargé avec douze hommes de porter à Uote et à Prunhilde les dépouilles de leurs proches. Dietrich leur avait commandé de ne pas raconter en chemin l'objet de leur mission. Ils partirent pour l'Osterriche et ne voulurent rien dire, quoique le peuple se pressât autour d'eux, sur les ponts et les chemins, pour leur demander des nouvelles. Mais, lorsqu'ils eurent quitté le pays des Hiunes et qu'ils eurent été hospitalièrement accueillis par la duchesse Isâlde, dans la ville de Vienne, ils ne purent plus contenir leur douleur; le sang leur jaillissait par la bouche. Il fallut tout raconter. Plus loin ils traversèrent Treisenmûre et refusèrent de parler, jusqu'à ce qu'ils atteignissent Bechelaren. Sur les créneaux, se tenait la margravine avec de belles jeunes filles; voyant approcher les messagers, elle remarqua qu'ils ne chantaient pas comme lors du passage des Burgondes, mais

qu'ils se tenaient tristement penchés sur leurs coursiers. « Dieu veuille qu'il ne soit pas arrivé de malheur, dit la margravine Gœtelinde à sa fille; mon sommeil a été troublé cette nuit par de mauvais rêves : je voyais ton père en courroux; sa suite marchait péniblement par la neige et la pluie; ma tête était devenue si chauve qu'il n'y restait pas un seul cheveu. Ton père m'appela dans une chambre où il était (son tombeau), puis il referma la porte derrière moi, et je m'y trouvais fort mal à l'aise. » — « Chère mère, répondit Dietlinde, les rêves sont tantôt gais tantôt tristes; cette nuit j'ai vu caracoler le cheval de mon père et entendu sonner ses harnais d'argent; il tomba dans une pièce d'eau où il buvait. »

56. Les messagers essayèrent de dissimuler quelque temps la vérité; mais leurs sanglots les trahirent et ils durent raconter tout ce qui s'était passé. Ils continuèrent leur route vers le Beierland; entre le Danube et l'Ense, il y a encore une ancienne forteresse, où demeurait un vieillard vénéré au loin, l'évêque Pilgerin, frère de la reine Uote et oncle des princes Burgondes. Il fit chanter une messe pour les morts et recommanda aux messagers de transmettre à la reine ses condoléances. « Dites à ma sœur de ne pas s'affliger; les princes seraient tout de même morts, en restant dans leur royaume. S'ils ne s'étaient pas emparé de l'or des Nibelungs, ils ne se seraient pas attiré la haine de leur sœur et auraient pu la visiter sans danger. C'est par leur faute que nous avons perdu tant de héros. Rapportez à la reine que je ne vois rien de mieux pour elle que de tempérer sa douleur; il faut laisser partir ceux que la mort nous enlève chaque jour. Engagez les hommes de Gunther à rester fidèles à son jeune enfant et à lui donner une éducation virile. Promets-moi, Swemmel, de me visiter en repassant par ce pays : je veux faire écrire le récit du combat; tu me diras ce qui s'est passé; j'interrogerai encore d'autres témoins sur ce qu'ils ont vu. J'enverrai aussi des messagers prendre des informations dans le pays des Hiunes; car il serait dommage que l'on ne conservât pas le souvenir de ces événements, les plus remarquables qui soient arrivés au monde. »

57. Swemmel promit de se conformer au désir de l'évêque, et il continua sa route par le Beierland où personne ne lui fit de mal, puis par le Svâben jusqu'au Rhin. Lorsque les messagers arrivèrent à Wormz, on les reconnut à leurs vêtements hiu-

niques. La nouvelle se répandit que les princes étaient de retour. Prunhilde s'en réjouit et fit appeler les messagers; mais, en apprenant que les guerriers étaient morts, elle se lamenta plus fort que ceux de Bechelaren. Uote qui était à lire des psaumes, dans le monastère qu'elle avait fondé à Lorse, se rendit en toute hâte vers Prunhilde. Alors commencèrent des gémissements de femmes et d'enfants qui durèrent trois jours. Prunhilde ne pouvait se consoler. Sindolt, le fidèle échanson du roi, l'engagea à modérer des gémissements qui ne faisaient pas revenir les morts. « Vous n'êtes pas tellement délaissée que vous ne puissiez continuer à régner; bientôt votre fils sera en âge de porter la couronne, et nous vous obéirons à l'un et à l'autre, comme autrefois à Gunther. » Elle le remercia de ces consolations et se fit conter par Swemmel ce qui s'était passé (1). Uote fut si fort affligée de la mort de ses chers enfants, que rien ne put calmer son chagrin et qu'elle en mourut au bout de sept jours. Prunhilde s'évanouit et resta sans connaissance jusqu'à ce que l'on eût jeté de l'eau sur son visage. Elle éprouvait alors autant de peine qu'elle en avait causé à Krîmhilde. Uote fut enterrée à Lorse dans son couvent. Bientôt les hommes de Gunther se réunirent et proclamèrent son fils chevalier, afin d'avoir un roi. Il y eut bien huit cents écuyers qui furent armés ce jour-là. Rûmolt vint aussi et rappela que, si son maître l'avait voulu croire, il n'eût pas fait le voyage et serait encore en vie. La grande ville de Wormz était remplie d'hôtes.

58. Swemmel prit congé et retourna dans le pays des Hiunes; personne ne se plaisait plus à la cour d'Etzel, et Dietrîch la quitta, malgré le roi, pour complaire à Herrât et à Hildebrand. Sa femme ne put emporter tout ce que la reine Helche lui avait laissé; pourtant elle prit avec elle pour la valeur de quatre-vingt mille marcs. A son départ les femmes pleuraient comme à la mort de Helche. Quant à Etzel, accablé de chagrin, il traîna, je ne sais combien de temps, une vie misérable et personne ne peut dire comment il finit. Les voyageurs chevauchèrent seuls jusqu'à ce qu'ils arrivassent, le septième jour, au château de Bechelaren. La margravine était morte de chagrin et Dietlinde restait orpheline. Elle et Herrât s'embrassèrent et Dietrîch les trouva en larmes; il promit de choisir à Diet-

(1) Suit un nouveau récit abrégé de la mêlée que nous supprimons.

linde un mari qui gouvernerait avec elle, ce qu'elle entendit avec plaisir.

59. L'évêque Pilgerin de Pazzouwe, par affection pour ses neveux (les princes Burgondes), fit écrire en lettres latines le récit de tout ce qui s'était passé. Un écrivain, maître Kuonrad est le premier qui ait mis cette tradition sur le papier; depuis on l'a souvent versifiée en langue allemande; vieux et jeunes la connaissent bien. Ce poëme se nomme *la Complainte* (Diu Klage).

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

DE LA LÉGENDE.

SECTION II.

LES PRINCIPALES SOURCES

DE

LA LÉGENDE.

Chapitre I.

LES EDDAS ET LA VŒLSUNGASAGA.

1. Quoique l'*Ancienne* et la *Nouvelle Edda*, ainsi que la *Vœlsungasaga* soient indépendantes l'une de l'autre, elles doivent être regardées comme une seule et même source, ou, si l'on aime mieux, comme un triple écho de la même tradition. Aussi la reproduisent-elles, à quelques variantes près, sous le même

aspect général. Et pourtant, combien ne diffèrent-elles pas dans leurs procédés? L'ancienne Edda est un recueil de chants anciens, transcrits littéralement sous la forme qu'ils avaient à la fin du XIe siècle. Comme beaucoup de ces chants étaient incomplets et exigeaient des commentaires, le collecteur a fait de nombreuses additions en prose : tantôt une introduction, tantôt un épilogue, ou bien des transitions pour relier les fragments d'un poëme ; ici il renvoie à d'autres chants, là il signale des différences entre les récits relatifs à un même évènement, mais il ne cherche pas à mettre d'accord les passages contradictoires, ni à les placer dans un ordre plus logique. — Les auteurs de la *Nouvelle Edda* et de la *Vœlsungasaga* ont suivi un tout autre plan : fondant ensemble toute sorte de chants et de fragments incohérents, ils ont coordonné les épisodes de manière à présenter toute la légende dans une seule narration en prose. Seulement l'auteur de la *Nouvelle Edda* s'est contenté d'abréger les chants renfermés dans l'*Ancienne ;* l'auteur de la *Vœlsungasaga* les a traduits, ainsi que quelques autres dont nous n'avons pas conservé le texte, et a complété le tout d'après les narrations prosaïques qui circulaient encore de son temps. — En résumé, les trois sources se complètent mutuellement ; si l'*Ancienne Edda* fournit un texte plus pur, sa valeur est diminuée par de trop nombreuses lacunes ; si la *Nouvelle Edda* et la *Vœlsungasaga* sont exemptes de ce dernier défaut, elles ne nous donnent en revanche que des versions de seconde main, des échos passablement affaiblis. Pour restituer autant que possible à la tradition, que nous appellerons eddaïque, sa physionomie originale, il faut combiner les chants plus ou moins fragmentaires de l'*Ancienne Edda* avec le bref résumé de la *Nouvelle Edda*, ainsi qu'avec le récit beaucoup plus détaillé de la *Vœlsungasaga*. En procédant ainsi, l'on peut relever quelques contre-sens qui se sont glissés dans le texte de la *Vœlsungasaga ;* remplacer par des images plus vives les paraphrases, quelquefois un peu ternes, qu'elle donne des métaphores eddaïques ; c'est un but que nous nous sommes efforcé d'atteindre dans la *Saga des Vœlsungs et des Niflungs*, que nous avons donnée comme la première forme de la légende, parce que c'est la plus ancienne et la moins corrompue.

2. En 1643, l'évêque de Skalholt, Bryniulf Sveinsson, à qui l'on doit la conservation de tant d'ouvrages islandais, trouva quelque part en Islande un volume en parchemin qui n'avait

pas de titre. Mais guidé par une tradition datant du XVIe siècle, et peut-être même du XVe, il écrivit en tête d'une copie sur parchemin qu'il fit faire de ce manuscrit : *Edda Sæmundi multiscii*. Le mot Edda, qui signifie proprement bisaïeule et par extension les chants ou récits de la grand' mère, s'appliquait déjà à un recueil en prose attribué à Snorré Sturluson. Quelques savants ont été surpris de ce que l'Edda poëtique ne fût jamais citée dans l'Edda prosaïque, et ils en ont conclu que celle-là était plus récente que celle-ci, et que par conséquent on ne pouvait l'attribuer à Sæmund Sigfusson, mort près d'un demi-siècle avant la naissance de Snorré. Mais ils oublient que les poëmes réunis dans le manuscrit de Br. Sveinsson n'avaient pas de titre général, et qu'il fallait par conséquent citer chacun d'eux par son titre particulier; c'est ce que fait l'*Edda prosaïque*, quand elle ne se borne pas à reproduire simplement des strophes de l'*Edda poétique*, sans indiquer à quelles sources elles sont empruntées. Il est d'ailleurs un fait auquel on n'a pas accordé assez d'attention, c'est que, d'après un ancien témoignage rapporté par Arngrim Jonsson, Snorré augmenta l'Edda de Sæmund, et en effet il y a, dans la collection Arna-Magnéenne (n° 784, in-4°), quelques feuilles d'un manuscrit sur parchemin où l'on trouve des fragments de l'*Ancienne Edda* (six chants mythiques et les premières lignes de *Vœlundarkvida*), ainsi qu'un morceau de la *Nouvelle* (la Skalda). Il est donc possible que Snorré ait réuni, dans un même manuscrit, les chants héroïques recueillis par Sæmund et les commentaires mythologiques et poétiques dont il était l'auteur, et qu'il ait désigné le tout sous le titre d'Edda. Dans cette hypothèse, on comprend que, lorsqu'il avait à se référer aux poëmes transcrits par Sæmund, il ait mieux aimé citer le titre particulier de chacun d'eux que le nom trop compréhensif du recueil. Quoi qu'il en soit, ces poëmes sont certainement plus anciens que l'*Edda prosaïque;* cette circonstance seule suffirait à justifier l'épithète d'*ancienne* ajoutée au titre du recueil qui les contient, et alors même que cette collection aurait été formée après la publication de l'*Edda prosaïque*, celle-ci ne devrait pas moins être qualifiée de *nouvelle*. — Bref, s'il n'est pas certain que Sæmund soit le collecteur de l'ancienne Edda, il n'est pas non plus démontré que la vieille tradition fasse erreur ou anachronisme en lui attribuant ce recueil.

3. Sæmund, surnommé *inn frôdi* (le savant), était né en

Islande vers 1057, et il y mourut en 1132 ; sa généalogie remontait en ligne directe jusqu'au roi Harald Hilditann, qui périt à la bataille de Brâvall vers 730. Son père Sigfûs, propriétaire du domaine d'Odda et l'un des plus puissants chefs de l'Islande méridionale, s'était fait ordonner prêtre pour unir, comme les anciens *godés* (pontifes), le pouvoir spirituel à l'autorité judiciaire. Sæmund, qui était appelé à lui succéder, fut dans sa jeunesse envoyé en France et en Allemagne pour y étudier la théologie. Retourné dans son île natale vers 1076, il hérita du domaine paternel et il y vécut en grand personnage et en zêlé protecteur des sciences et des lettres ; il ouvrit dans sa maison une école où les enfants des meilleures familles venaient étudier et se faire initier à la civilisation européenne. C'est dans ce centre intellectuel de l'Islande que furent transcrites les plus anciennes traditions scandinaves et formée la plus riche bibliothèque de la République. Après la mort de Sæmund, ses institutions scientifiques furent maintenues à un haut degré de splendeur par ses fils Lopt et Eyiulf et par son petit-fils Jon Loptsson, chez qui fut élevé l'historien Snorré Sturluson (1).

4. Le manuscrit eddaïque, ayant passé des mains de Br. Sveinsson en la possession du roi Frédéric III, fut appelé *Codex regius;* il se trouve encore à la Bibliothèque royale de Copenhague (msc. 2365, in-4°). L'écriture, qui est d'une seule main, indique qu'il a été copié au commencement du XIVe siècle. Chaque chant ne forme qu'un seul contexte : vers, strophes, prose, tout se suit sans être séparé par un seul alinéa. Les rubriques, dont la lettre initiale est peinte en rouge ou en vert, sont tellement effacées qu'on peut à peine les déchiffrer. Le manuscrit se compose de sept cahiers dont chacun comprend huit feuillets, à l'exception du dernier qui n'en a que cinq. La personne qui l'a fait relier ne possédait pas le texte du cinquième cahier ; elle ne désespérait pourtant pas de le retrouver, paraît-il, puisqu'elle a intercalé huit feuillets blancs entre les pages 65 et 82 ; mais ni elle ni les autres possesseurs du manuscrit n'ont été assez heureux pour combler cette regrettable

(1) *Isl. Ann.*, p. 44-48 ; — Finnus Johannæus, *Hist. eccl. Isl.* t I, p. 198 ; — Arné Maghusson et J. Erichson, dans l'introd de *Sæmundar Edda,* t. I, p. 1-28 ; — P. A. Munch, *Hist. deNorv.*, vol. II, p. 651-32 et 1043-44 ; — N. M. Petersen, dans *Annaler*, 1861, p. 38-40 et 76-89.

lacune ; il nous manque donc la fin du *Poëme de Sigrdrifa* et les quatre premiers vers du *Fragment de Chant sur Brynhilde ;* tous les autres manuscrits en papier, les seuls qui avec le *Codex regius* contiennent les chants héroïques, offrent la même lacune, d'où l'on peut conclure que tous sont des copies d'un même original. Il faut dire cependant que Rask a trouvé en Islande deux manuscrits eddaïques contenant les strophes 60 à 68 et l'épilogue du *Poëme de Sigrdrifa,* ainsi que les quatre premiers vers du *Fragment sur Brynhilde ;* mais il est possible que ce soient des additions, versifiées postérieurement d'après les passages correspondants de la *Vœlsungasaga*. C'est aussi d'après cette seule saga, confirmée d'ailleurs le plus souvent par la *Nouvelle Edda* et par des allusions de l'*Ancienne*, que nous avons raconté le séjour de Sigurd chez Heimi, sa seconde entrevue avec Brynhilde, le songe de Gudrûne et son mariage avec Sigurd, celui de Gunnar et de Brynhilde, enfin la querelle des deux reines (A. 164-199).

5. Outre deux courts morceaux en prose, qui sont la *Fin de Sinfiœtlé* et le *Meurtre des Niflungs,* le *Codex regius* contient vingt-neuf chants que l'on peut diviser en deux catégories : 1° les chants mythiques et moraux, qui sont en tête, au nombre de dix (on en a trouvé huit autres ailleurs : cinq dans divers manuscrits de l'*Ancienne Edda,* deux dans la *Nouvelle* et un dans le *Flateyiarbok*) ; — 2° les chants héroïques, au nombre de dix-neuf, qui se trouvent à la fin du manuscrit. A part le *Chant de Vœlund* (Vœlundarkvida) et le *Chant de Helgé Hiœrvardsson* (Helgakvida Hiœrvardssonar), toute cette seconde catégorie, y compris les deux morceaux en prose, se rapporte à la légende des Vœlsungs et des Niflungs. Voici la liste des pièces qui nous concernent, avec une brève indication de leur contenu (1) :

6. *Premier Chant sur Helgé Hundingsbané* (Helgakvida Hundingsbana fyrri). Les Nornes assistent à la naissance de Helgé et prédisent sa destinée ; les corbeaux se réjouissent de la venue d'un prince belliqueux (St. 1-6. — A. 25). Sigmund fait des présents à son fils en lui donnant un nom (St. 7-8. — A. 26).

(1) Pour la division des strophes nous avons suivi l'édition de P.-A. Munch, qui a été reproduite par H. Lüning.

Helgé grandit; à quinze ans il fait sa première expédition et tue Hunding et ses fils (St. 9-14. — A. 27, 28). La Valkyrie Sigrûne vient le trouver sur les Logafialls et lui demande protection contre Hœdbrodd (St. 15-20. — A. 28-30). Helgé réunit ses forces et fait voile pour le pays de Granmar (St. 21-25. — A. 31); il est assailli par la tempête, mais Sigrûne apparait et conduit la flotte à bon port (St. 26-31. — A. 32). Gudmund va à la découverte et se prend de querelle avec Sinfiœtlé (St. 32-45. — A. 33). Il s'en retourne et fait son rapport (St. 46-49. — A. 34). Hœdbrodd convoque ses auxiliaires et la bataille s'engage à Frekastein (St. 50-52. — A. 35-36). Sigrûne descend du ciel et salue Helgé comme son fiancé (St. 53-55. — A. 37). Ce chant ne renferme pas un seul morceau en prose.

7. Le *Second Chant sur Helgé Hundingsbané* (Helgakvida Hundingsbana œnnur), au contraire, a non-seulement un prologue et un épilogue, il est de plus entrecoupé de morceaux en prose. Il traite à peu près le même sujet que le premier, mais il a beaucoup plus d'épisodes. L'épilogue nous apprend l'origine des guerres entre les Vœlsungs et les Hundings (A. 27). Helgé va espionner le camp ennemi; il se trahit lui-même, et n'échappe aux poursuites qu'en se déguisant en servante; Hagal réussit à détourner les soupçons de Blind (St. 1-3. — A. 27). Hélgé tue Hunding et reçoit la visite de Sigrûne dans les Brunavâgs; elle le salue comme une ancienne connaissance (St. 4-11. — A. 28). L'annotateur dit quelques mots sur Granmar, ses fils, et sur la bataille des Logafialls; il se réfère à l'*Ancien Chant sur les Vœlsungs* (Vœlsungakvida in forna), et il est probable que les cinq strophes suivantes en sont tirées. Sigrûne sollicite la protection de Hœgné, qui la lui promet (St. 12-16. — A. 30). Elle apaise la tempête, et la flotte gagne le port, où Gudmund l'observe du haut d'une éminence (A. 32, 33); il se prend de querelle avec Sinfiœtlé (St. 17-22. — A. 33), mais beaucoup de leurs ripostes sont supprimées. L'annotateur rappelle la bataille de Frekastein et la victoire de Helgé (A. 36). Sigrûne se raille de Hœdbrodd mourant, mais sa joie est troublée par la nouvelle de la mort de ses parents (St. 23-27. — A. 37); elle n'épouse pas moins le vainqueur. En apprenant la mort de ce dernier, elle maudit le meurtrier, refuse toute composition et fait l'éloge de Helgé (St. 28-36. — A. 38-39). Celui-ci est admis dans la Valhalle (St. 37. — A. 40); il apparait à Sigrûne et lui dit de ne pas se désoler (St. 38-47. —

A. 41-43) ; elle l'attend en vain la nuit suivante (St. 48-49. — A. 44). L'annotateur ajoute qu'elle mourut bientôt après et il fait quelques réflexions sur la métempsycose (A. 45).

8. La *Fin de Sinfiœtlé* (Sinfiœtlalok) est un court morceau en prose dont le titre indique assez le sujet (A. 46-49) ; elle conte plus brièvement que la *Vœlsungasaga* la mort de Sinfiœtlé et celle de Sigmund, et elle nous apprend de plus que le frère de Borghilde se nommait Gunnar. Il est vraisemblable que ce morceau est le résumé d'un chant dont Sæmund connaissait le contenu, sans se rappeler exactement les paroles. L'épisode correspondant de la *Vœlsungasaga* est moins sec, a une tournure plus poétique, et c'est un indice qu'en ce point, comme en beaucoup d'autres, le narrateur a puisé à une source différente de la collection eddaïque.

9. Le *Premier Chant sur Sigurd Fafnisbané ou Prédiction de Gripi* (Sigurdarkvida Fafnisbana fyrsta eda Gripisspâ) ne contient qu'une brève introduction en prose ; ses cinquante-trois strophes sont un dialogue entre Sigurd et Gripi (A. 77-121) ; l'auteur de la *Vœlsungasaga* y fait allusion, mais il n'en donne pas la traduction ni même le résumé. Ce chant mentionne brièvement le séjour de Sigurd chez Heimi et sa seconde entrevue avec Brynhilde, dont il n'est pas question dans l'*Ancienne Edda,* mais cet épisode se trouvait sans doute dans le cahier perdu ; la *Vœlsungasaga* le conte d'une manière très-détaillée (A. 164-170).

10. Le *Second Chant sur Sigurd Fafnisbané* (Sigurdarkvida Fafnisbana œnnur) se compose de vingt-six strophes, outre un épilogue assez long sur Regin, Otr et Andvaré (A. 67-72), un prologue et neuf courtes remarques en prose. En voici l'analyse : Regin conte à Sigurd l'origine du trésor d'Andvaré et de la malédiction qui l'accompagne (St. 1-6. — A. 68-69). Hreidmar regrette presque d'avoir accepté des dons si funestes, mais la possession du trésor le console (St. 7-9. — A. 70). Il est assassiné par Fafni et excite ses filles à le venger (St. 10-12. — A. 71). Regin privé de sa part de succession met son espoir dans son élève et lui forge l'épée Gram pour tuer le dragon (St. 13-14. — A. 72-76), mais Sigurd veut d'abord venger son père ; la flotte qu'il conduit contre les fils de Hundings est assaillie par la tempête ; il reçoit à bord le vieillard du promontoire (St. 15-19. — A. 123-124), qui lui donne de bons

conseils (St. 20-25. — A. 124). Après l'extermination des Hundings, Regin entonne un chant de victoire (St. 26. — A. 125, 126).

11. Le *Poëme sur Fafni* (Fafnismâl) est également entremêlé de prose. Le prologue dit en peu de mots comment Sigurd blesse à mort le dragon (A. 128). Le vainqueur s'entretient quelque temps avec Fafni (St. 1-22. — A. 129-144), et l'interroge sur divers points de mythologie (St. 12-15); nous avons supprimé les demandes et les réponses, parce qu'elles auraient exigé un long commentaire et qu'elles intéressent médiocrement notre sujet. Regin félicite le vainqueur, mais en même temps il prétend que le glaive forgé par lui a plus contribué à la victoire que la vaillance de Sigurd (St. 23-31. — A. 145-146). Après avoir goûté du cœur de Fafni, Sigurd comprend le chant des aigles, et, sur leur conseil, il se décide à tuer Regin et à partir pour le pays de Giûké (St. 32-44. — A. 147-156). L'épilogue ajoute qu'il prit d'abord les richesses du dragon (A. 157).

12. Le *Poëme sur Sigrdrifa* (Sigrdrifumâl) comprend, outre plusieurs narrations en prose, des dialogues, des prières et des conseils en vers. Sigurd, chevauchant au sud vers le Frakkland, trouve sur le Hindarfiall une femme endormie qu'il tire du sommeil magique où elle était plongée (A. 158). Elle demande le nom de son libérateur et adresse une prière aux dieux et aux déesses (St. 1-4. — A. 158). L'annotateur conte en quelques lignes l'histoire de Sigrdrifa, en qui nous reconnaissons Brynhilde, quoiqu'elle ne porte pas ce nom dans le poëme (A. 159). A la prière de Sigurd, elle lui apprend ce qu'elle sait des rûnes (St. 5-21. — A. 160-162); cette partie du poëme se trouve reproduite intégralement dans la *Vœlsungasaga*. Les conseils qui suivent (St. 22-37. — A. 163) sont au contraire traduits en prose dans la même saga, où ils présentent quelques variantes et sont placés dans un ordre différent. Les strophes 29-37, ainsi que l'épilogue en prose, manquent dans le *Codex regius*, car c'est là que commence la grande lacune; Rask les a trouvées, lors de son voyage en Islande (1814), dans deux manuscrits sur papier, dont l'un avait appartenu à Gunnar Pâlsson, l'auteur supposé du *Chant de Gunnar*. Quelques commentateurs ont prétendu que c'était une traduction des parties correspondantes de la *Vœlsungasaga*.

13. Les quatre premiers vers du *Fragment de Chant sur*

Brynhilde (Brot af Brynhildarkvidu) manquent également dans le *Codex regius*, et ont été empruntés aux mêmes manuscrits qui ont fourni la fin du chant précédent. Le titre a été inventé par les auteurs de l'édition Arna-Magnéenne et il est fort bien trouvé; car tout ce morceau n'est qu'une suite de fragments, dont le sens resterait fort obscur si l'on ne possédait les autres chants eddaïques et la *Vœlsungasaga*. A part l'épilogue en prose, tout le morceau est en vers. En voici le sujet : Gunnar demande à Brynhilde pourquoi elle veut la mort de Sigurd; c'est, répond-elle, parce qu'il m'a trompée (St. 1-2. — A. 206). Un interlocuteur sans nom, qui doit être Hœgné, représente à Gunnar qu'il ne gagnera rien à ce meurtre (St. 3. — A. 207). On excite Guthorm à porter la main sur Sigurd (St. 4. — A. 208). Gudrûne, étonnée de ne pas voir ce dernier revenir avec ses frères, apprend de Hœgné qu'il a été tué par eux (St. 5-6. — A. 211). Brynhilde les félicite de s'être débarrassés de cet ambitieux, tandis que Gudrûne les maudit (St. 7-10. — A. 211). Sinistres prédictions du corbeau et remords de Gunnar (St. 11-13. — A. 210, 211). Brynhilde elle-même, après une nuit d'angoisses, reproche à son mari le crime qu'elle lui a fait commettre et proclame l'innocence de Sigurd (St. 14-19. — A. 213). Dans l'épilogue, l'annotateur mentionne les différentes versions sur la mort de Sigurd.

14. Le *Troisième Chant sur Sigurd Fafnisbané* (Sigurdarkvida Fafnisbana thridia) est un des rares morceaux qui ne renferment pas une ligne de prose. Sigurd, ayant fait alliance avec les Giûkungs, fait la conquête de Brynhilde au nom de Gunnar, et place entre elle et lui son épée nue (St. 1-4. — A. 180). Quoique Brynhilde n'eût rien à se reprocher, elle dépérit de chagrin; dans l'excès de sa jalousie, elle menace Gunnar de l'abandonner s'il ne tue pas Sigurd (St. 5-12. — A. 205-206). Gunnar ne peut s'y décider; il se consulte avec Hœgné, qui l'en dissuade également (St. 13-19. — A. 207); pourtant le poëme ajoute, sans transition, qu'ils excitèrent Guthorm à commettre le crime (St. 20. — A. 208). Cette strophe se trouve aussi dans la *Vœlsungasaga*. Sigurd, bien que blessé à mort, a encore la force de punir l'assassin (St. 21-23. — A. 209); il console même Gudrûne qui se lamente (St. 24-29. — A. 209 n.). Brynhilde, qu'il a désignée comme l'instigatrice du meurtre, s'en réjouit en effet (St. 30. — A. 209, note). Aux reproches que lui adresse Gunnar, elle répond par des récriminations et manifeste la

résolution de s'ôter la vie (St. 31-40. — A. 217, 201). Gunnar cherche inutilement à l'en dissuader, et Hœgné, qu'il engage à joindre ses efforts aux siens, répond qu'il s'en gardera bien (St. 41-44. — A. 218). Brynhilde endosse sa cotte de mailles, se perce d'un glaive et invite ses suivantes à en faire autant. Elle prédit à Gunnar et à Gudrûne les revers qui les attendent, puis elle expire après avoir donné des ordres pour ses funérailles et celles de Sigurd (St. 45-68. — A. 219-221).

15. Le *Convoi funèbre de Brynhilde* (Helreid Brynhildar) nous a été également conservé par la *Saga de Nornagest*. Après une courte introduction en prose, où il est dit que Brynhilde fut interpellée par une géante, commence une dispute dans laquelle celle-ci n'a pas le dernier mot (St. 1-14. — A. 222). En se justifiant, Brynhilde fait allusion à une circonstance de sa jeunesse qui ne nous est pas autrement connue et qui reste fort obscure : il paraîtrait, d'après la strophe 6, qu'un jeune guerrier (Sigurd ou Agnar ?) avait porté sous un chêne ou dans un vaisseau les robes magiques de Brynhilde et de ses sept sœurs, (probablement des Valkyries) et qu'elle lui avait promis sa foi dès l'âge de douze hivers.

16. Le *Premier Chant sur Gudrûne* (Gudrûnarkvida fyrsta) est un des morceaux les plus poétiques de l'*Ancienne Edda*. Le prologue rapporte un trait qui se trouve aussi dans la *Vœlsungasaga*, à savoir : que Gudrûne avait mangé du cœur de Fafni et qu'elle comprenait le langage des oiseaux (A. 176). Assise devant le cadavre de Sigurd, elle était si affligée qu'elle ne pouvait pleurer ; ses parentes et ses amies essayaient en vain de la consoler ; à la fin, Gullrande trouva moyen de lui faire verser des larmes et de lui rendre la parole ; de là une querelle entre elle et Brynhilde (St. 1-27. — A. 214-216). Dans l'épilogue il est parlé du séjour de Gudrûne en Danemark et du suicide de Brynhilde. L'annotateur se réfère au *Chant abrégé sur Sigurd* (Sigurdarkvida in skamma), et il entendait probablement par là le *Troisième Chant sur Sigurd*, puisqu'il rapporte le fait dans les mêmes termes. A la vérité, ce chant est le plus étendu des trois ; mais c'est qu'il est complet ; le second au contraire offre de nombreuses lacunes, et il devait être beaucoup plus long sous sa forme primitive ; quant au premier, auquel il ne doit manquer aucune strophe, il n'en faut pas tenir compte, car son vrai nom est : *Prédiction de Gripi*.

17. Le *Meurtre des Niflungs* (Drâp Niflunga) rappelle en peu de mots que Gunnar et Hœgné s'emparèrent de l'héritage de Fafni, qu'ils eurent des difficultés à cause de la mort de Brynhilde, et que, pour faire la paix, ils lui donnèrent en mariage leur sœur Gudrûne, après avoir fait prendre à celle-ci un breuvage d'oubli. Erp et Eitil étaient fils d'Atlé, mais Svanhilde était fille de Sigurd et de Gudrûne. Gunnar, n'ayant pu obtenir Oddrûne, sœur d'Atlé, se maria avec Glaumvare; Hœgné épousa Kostbera, dont il eut trois fils : Sôlar, Snævar et Giûké. Atlé fit inviter les Giûkungs par Vingé ou Kænfrœd; Gudrûne leur écrivit de ne pas venir; lorsqu'ils furent arrivés, elle pria ses deux fils d'intercéder pour eux, mais ils ne voulurent pas. Le cœur de Hœgné fut coupé et Gunnar jeté dans la fosse aux serpents; en jouant de la harpe il endormit ces reptiles, à l'exception d'une vipère qui lui rongea le foie. — Ce récit fragmentaire est beaucoup plus abrégé que la partie correspondante de la *Vœlsungasaga* et il ne nous apprend rien de nouveau, mais il confirme les faits connus et nous aide à les mieux comprendre.

18. Le *Second Chant sur Gudrûne* (Gudrûnarkvida œnnur) n'a qu'un court morceau en prose, le prologue, dont voici la traduction : « Le roi Thiodrek était chez Atlé, et il avait perdu là presque tous ses hommes. Thiodrek et Gudrûne se contaient mutuellement leurs malheurs. » Ces quelques lignes sont fort importantes, car elles attestent que les anciens Scandinaves ont connu le cycle de Thidrik, et, pour certaines circonstances, leur version était d'accord avec la *Saga de Thidrik* et les poëmes allemands, quoiqu'en d'autres points elle en différât beaucoup, comme on le voit par le chant suivant (D. 19). Venons à la partie en vers. Gudrûne rappelle les souvenirs de son enfance, son mariage avec Sigurd, le meurtre de ce dernier, le retour et l'air triste de Grané, la honte de Gunnar, le cruel aveu de Hœgné et sa réponse aux malédictions qu'elle prononça contre lui (St. 1-10. — A. 230, 211). Gudrûne alla recueillir les dépouilles de Sigurd; puis elle se rendit en Danemark, où Thora lui fit une broderie représentant les exploits de Sigurd et de Sigmund (St. 11-16. — A. 224). Grimhilde ayant découvert la retraite de sa fille, engagea Gunnar et Hœgné à lui faire réparation. Elle partit avec eux pour le Danemark, fit prendre à Gudrûne un amer breuvage d'oubli, lui représenta les avantages d'une alliance avec Atlé, et, tant par ses présents que par

ses remontrances, elle la décida à accepter pour mari le roi des Hûns, chez qui l'on se rendit (St. 17-35. — A. 225-229). Ici le poëme fait un grand saut, quoiqu'il n'y ait pas de lacune dans les manuscrits. Les strophes intermédiaires, qui traitaient du meurtre des Giûkungs, étaient déjà perdues à l'époque où la *Vœlsungasaga* a pris sa forme actuelle, car elle n'en donne pas la traduction. Gudrûne conte qu'elle était encore toute attristée de la mort de ses parents, lorsque Atlé l'éveilla pour lui demander l'explication d'un songe. Elle l'interpréta amphibologiquement, de manière à détourner les soupçons d'Atlé, tout en lui dénonçant son intention de le punir (St. 36-43. — A. 260). D'après les idées du temps, elle pouvait bien l'assassiner pour venger ses frères, mais elle était tenue de l'avertir pour ne pas encourir le reproche de trahison. Nous avons vu dans le cours du récit (A. 53, 246) plusieurs exemples d'avertissements donnés à un ennemi juré avant l'ouverture des hostilités.

19. Le *Troisième Chant sur Gudrûne* (Gudrûnarkvida thridia) se compose de onze strophe avec une introduction en prose. Il a pour sujet les calomnies de Herkia et l'épreuve de l'eau bouillante (A. 231-233). La *Vœlsungasaga* ignore cet épisode et la concubine Herkia joue ici un tout autre rôle que la puissante reine Erka dans la *Saga de Thidrik,* ou que Helche dans les poëmes allemands ; il n'est pourtant pas douteux que ces trois noms ne s'appliquent à une seule et même personne.

20. La *Plainte d'Oddrûne* (Oddrûnargrâtr) se compose d'un prologue en prose et de trente-quatre strophes. Elle comprend plusieurs épisodes, dont nous avons détaché la mort de Gunnar, afin de la placer dans l'ordre chronologique qui lui convient le mieux. Il a aussi fallu ôter la parole à Oddrûne pour la donner au narrateur supposé de la saga, ou, en d'autres termes, traduire à la troisième personne ce qui est à la première dans l'original (St. 1-27. — A. 234-236, et St. 28-34. — A. 255, fin et note).

21. Le *Chant grænlandais sur Atlé* (Atlakvida in grænlenzka) que l'on appelle aussi *Gudrûnarhefna* (Vengeance de Gudrûne), ne doit pas être confondu avec l'*Atlamâl* (Poëme sur Atlé) (1).

---

(1) Le *Chant* et le *Poëme sur Atlé* sont l'un et l'autre accompagnés de l'épithète *Grœnlenzk*. Quelle est la signification exacte de cet adjectif? Se rapporte-t-il au Grœnland en Amérique? ou au canton de Græнland dans l'amt de Bratsberg en

La *kvida* et le *mâl* (plur.) diffèrent plutôt par le mètre que par le caractère de la poésie ; si nous avons traduit *mâl* par poëme, c'était pour ne pas employer le même mot par lequel nous avions rendu *kvida*, et aussi parce que l'*Atlamâl* est plus épique et narratif ; l'individualité de l'auteur s'affirme mieux que dans l'*Atlakvida :* il fait des réflexions personnelles, ce qui est contraire au génie du chant populaire. Le *Chant sur Atlé* n'a que deux morceaux en prose : le prologue où nous ne trouvons rien qui ne soit contenu dans les vers, et l'épilogue qui se borne à citer le *Poëme sur Atlé* (Atlamâl in grænlenzku). Voici le sujet des strophes : Atlé envoie Knæfrœd vers ses beaux-frères ; le messager voyage à cheval par le Myrkvid ; il invite les Giûkungs à visiter le roi des Hûns ; Gunnar se consulte avec Hœgné et n'est pas d'avis d'accepter l'invitation (St. 1-8. — A. 237). On voit pourtant à la strophe suivante que les Giûkungs se disposent à partir ; les hommes prudents les désapprouvent ; Gunnar invite Fiœrni à verser à boire et il prédit les revers qui suivront sa mort. On fait la conduite aux princes, et le fils de Hœgné leur souhaite bon voyage (St. 1-13. — A 244). Les Giûkungs chevauchèrent sur les plateaux, puis à travers le Myrkvid, jusqu'à ce qu'ils fussent en vue des pavillons d'Atlé, où l'on était en train de faire des libations. Gudrûne va au-devant d'eux et les engage à s'en retourner ; ses frères lui répondent qu'il est trop tard (St. 9-17. — A. 245, 247). Il n'est pas question de la résistance que fit Gunnar ; dans la strophe suivante, le poëte nous le montre enchaîné ; Hœgné tua sept hommes avant de se laisser prendre. Gunnar, invité à dire où est caché son trésor, veut qu'on lui apporte le cœur de son frère ; on lui présente d'abord celui de Hiallé, puis celui de Hœgné ; il déclare alors qu'il emportera son secret dans la tombe (St. 18-27. — A. 250, 253). Atlé donne l'ordre de conduire le prisonnier à la fosse aux serpents ; Gudrûne éplorée lui reproche sa trahison et le maudit. Gunnar joue de la harpe avec les doigts de pied (St. 28-31. — A. 254, 255). A son retour, Atlé fut accueilli par Gudrûne avec de fausses démonstrations d'amitié ;

Norvége ? ou bien au village de Gronland, aujourd'hui Grolland, dépendance de Brême ? On ne saurait le dire. Notons que, dans les chap. CXLVI et CXLVII de *Skaldskaparmâl*, il est parlé d'un genre de vers, nommé *Grænlenzki hâttr* (mètre Grænlandais), où les deux mots du second hémistiche riment ensemble ; mais cette particularité ne se retrouve ni dans le *Chant* ni dans le *Poëme sur Atlé*.

mais, au milieu du banquet qui suivit immédiatement, elle lui déclara qu'il avait mangé le cœur de ses fils (St. 32-37. — A. 258, 263, 264). Elle distribua de l'or aux serviteurs, et, lorsque Atlé fut appesanti par la boisson, elle lui perça le sein, éveilla ses serviteurs et mit le feu au palais (St. 39-42. — A. 265, 266). Le poëte remarque que jamais femme n'a mieux vengé ses frères (St. 43. — A. 267).

22. Le *Poëme grænlandais sur Atlé* (Atlamâl in grænlenzku) est de beaucoup le plus étendu de ceux qui concernent les Vœlsungs et les Niflungs; il n'a pas moins de cent cinq strophes; il n'y a pas de lacune ni de morceaux en prose pour remplacer des strophes perdues; ces circonstances et le ton du poëme, qui tient plus de la chronique rimée que du chant populaire, donnent à penser qu'il est moins ancien que le précédent. Dans l'*Atlakvida*, Gudrûne brûlait Atlé à la manière antique; ici elle enveloppe le cadavre de toile cirée et le place dans un cercueil et un bateau, comme pour l'inhumer selon les rites des derniers temps du paganisme. Mais l'esprit du poëme est encore trop payen pour supposer qu'il ait été composé plus tard qu'au xe siècle. En voici le sujet : Atlé complote avec ses conseillers la perte des Giûkungs; Gudrûne devine ces trames et veut partir avec les envoyés pour avertir ses frères; ne le pouvant, elle écrit une missive en caractères rûniques et la confie à Vingé, le chef des messagers, qui la falsifie. Ceux-ci voyagèrent par eau, et, à leur arrivée chez les Giûkungs, ils furent bien accueillis (St. 1-8. — A. 237-238). Kostbera s'aperçut que les lettres étaient altérées; les deux reines firent de mauvais rêves et conseillèrent à leurs maris de ne pas partir; mais Gunnar et Hœgné ne voulurent pas changer de résolution (St. 9-27. — A. 241-242). Au point du jour, ils se mirent en route avec Snævar, Sòlar et Orkning; les reines les accompagnèrent jusqu'au port; Glaumvare adjura Vingé de ne pas emmener ses hôtes s'il y avait du danger pour eux; mais le traître fit des imprécations pour détourner tout soupçon. Bera leur souhaita donc bon voyage (St. 28-34. — A. 243-244). C'est par eau qu'ils se rendirent chez Atlé; au moment de les introduire au palais, Vingé les avertit du danger qui les menaçait, soit pour se disculper du reproche de trahison, soit pour se donner le plaisir de voir fuir des braves; mais ils lui infligèrent le châtiment qu'il méritait (St. 35-39. — A. 245 note, 246). La lutte s'engagea entre eux et Atlé, qui avoua sa prémédita-

tion ; on lui fit observer qu'il n'en était pas mieux préparé. Gudrûne, informée de ce qui se passait, jeta ses parures, prit des armes et alla combattre à côté des Giûkungs ; elle se distingua ainsi que ses frères ; ils ne furent pas moins vaincus (St. 40-50. — A. 247-250). Atlé leur fit des reproches auxquels Gudrûne répondit en exposant ses griefs ; pour l'affliger davantage, il ordonna de torturer Gunnar et Hœgné, qui se fit un plaisir de le braver (St. 51-56. — A. 251). Sur le conseil de Beité, on résolut de tuer Hiallé en place de Hœgné ; en attendant les cris déchirants du pauvre esclave, Hœgné déclara qu'il aimait mieux subir la mort ; il rit pendant qu'on lui coupa le cœur (St. 57-61. — A. 252, 253). Gunnar, jeté dans la fosse aux serpents, toucha de la harpe avec ses doigts de pied, de manière à faire pleurer tous les assistants (St. 62. — A. 254, 255). Réflexion du poëte sur la mort et la renommée des Giûkungs (St. 63. — A. 257). Querelle d'Atlé et de Gudrûne, qui finit par faire semblant de se réconcilier avec le meurtrier de ses frères (St. 64-70. — A. 258, 259). Elle fit des préparatifs pour un banquet funèbre en mémoire de ses frères et égorgea ses propres enfants (St. 71-75. — A. 259, 262). Lorsque Atlé demanda à voir ses fils, elle lui répondit qu'il avait bu dans leur crâne et mangé leur cœur ; après quoi les deux époux s'invectivèrent mutuellement (St. 76-81. — A. 263, 264). Gudrûne et le fils de Hœgné tuèrent Atlé ; celui-ci rappela tout ce qu'il avait fait pour sa femme et lui reprocha sa trahison ; pour se disculper, elle compara les querelles qui divisaient la famille d'Atlé avec le bonheur dont elle avait joui dans la maison de Sigurd (St. 82-99. — A. 265). Atlé pria Gudrûne de l'inhumer honorablement, ce qu'elle lui promit ; puis elle voulut se noyer, mais son jour n'était pas venu. Le poëte finit par l'éloge des Giûkungs (St. 100-103. — A. note de 266, 267).

23. Dans l'introduction en prose de l'*Excitation de Gudrûne* (Gudrûnarhvœt), il est dit qu'elle se jeta à l'eau, fut poussée sur le rivage du royaume de Jônakr, devint sa femme et lui donna trois fils, Sœrlé, Erp et Hamdi. Elle avait eu de Sigurd une fille nommée Svanhilde, qui fut mariée avec Jœrmunrek le puissant. Un des familiers de celui-ci, Bikké, conseilla à Randvè, fils du roi, de prendre Svanhilde, et il l'alla rapporter au roi, qui fit pendre son fils et écraser Svanhilde sous les pieds des chevaux. Lorsque Gudrûne l'apprit, elle excita ses fils à venger leur sœur. Ce récit écourté, comme en général tous les mor-

ceaux en prose de l'*Ancienne Edda*, donne une version moins claire et moins complète que les passages correspondants de la *Vœlsungasaga*. — Le poëme se compose de deux parties, entre lesquelles il y a une énorme lacune, quoique les manuscrits n'aient pas de vide à cet endroit, et que l'annotateur n'ait pas eu soin d'indiquer les événements intermédiaires, ni de renvoyer au poëme suivant, où ils sont chantés. Le premier épisode a pour sujet les reproches de Gudrûne à ses fils, la réponse de Hamdi, leur armement et leurs adieux (St. 1-8. — A. 273, 274, 275). Mais il n'est pas question du meurtre d'Erp, de la mutilation de Jœrmunrek, ni du combat où périrent les fils de Jônakr. Le poëte nous fait passer de suite au monologue où Gudrûne jette un coup d'œil rétrospectif sur ses malheurs et adjure Sigurd de venir la chercher sur les chevaux noirs pour l'emmener dans l'autre monde; puis elle fait préparer le bûcher sur lequel elle veut terminer sa vie agitée (St. 9-21. — A. 281). Cette fin est pleine d'une poésie sombre, mais grandiose, dont l'effet est encore augmenté par l'obscurité et les réticences.

24. Le *Poëme sur Hamdi* (Hamdismâl) clot la série des morceaux eddaïques qui concernent notre sujet. Ce poëme ne contient qu'une phrase en prose, l'épilogue, où il est dit qu'on le nomme l'*Ancien poëme sur Hamdi* (Hamdismâl in fornu). En voici l'analyse. Après quelques réflexions sur le caractère et l'ancienneté des événements qu'il va chanter, le poëte laisse la parole à Gudrûne (St. 1-2). Elle rappelle à ses fils la mort de leur sœur et se plaint d'être sans appui. Hamdi lui répond qu'elle s'est gratuitement privée des fils qu'elle avait eu d'Atlé ; mais Sœrlé dit qu'il ne veut pas se disputer avec sa mère, et les deux frères partent, quoiqu'ils se sachent voués à la mort (3-11. — A. 273, 275, 276). Erp, qui les avait probablement précédés, leur reproche leur lenteur ; ils l'injurient, lui demandent à quoi il peut leur être utile, l'égorgent, puis continuent leur voyage (St. 12-16. — A. 276, 277). Jœrmunrek donnait un banquet; on lui annonce l'arrivée de ses ennemis; il répond qu'il les attend pour les mettre à la potence; remarque de Hrôdrglœd (St. 17-23. — A. 278). Le combat s'engage, les frères coupent les pieds et les mains de Jœrmunrek, mais ils regrettent de s'être privés du concours d'Erp, qui lui aurait tranché la tête. Le très-expérimenté (Odin ou Jœrmunrek) ordonne de lapider les fils de Jônakr, puisque le fer ne mord pas sur

leur cuirasse ; ils succombent en chantant leurs exploits (24-32. — A. 279, 280).

25. Outre les dix-sept chants eddaïques que nous venons de passer en revue et dont l'authenticité est incontestable, il en est un dix-huitième sur l'ancienneté duquel il reste des doutes motivés : c'est le *Chant de Gunnar* (Gunnarsslag) (1). Dans le *Chant sur Atlé* (St. 31), le *Poëme sur Atlé* (St. 62), l'*Elégie d'Oddrûne* (St. 29), le *Meurtre des Niflungs*, la *Nouvelle Edda* (Skaldskaparmâl, 42) et la *Vœlsungasaga* (ch. XXXVII), il est parlé d'un chant de mort que Gunnar composa dans la fosse aux serpents (A. 255). Il paraît que ce chant avait été recueilli, ou plutôt qu'un poëme sur ce sujet avait été composé dès les temps payens, car on lit dans l'*Episode de Nornagest* (E. 48) que « Gest, ayant pris sa harpe, en toucha bien et longtemps, de sorte que tous étaient charmés de l'entendre ; ensuite il joua excellemment le *Gunnarslag* (air ou chant de Gunnar), puis, à la fin, les *Anciens Gestes de Gudrûne* (Gudrûnarbrœgd in fornu), que les assistants ne connaissaient pas. » D'après ce témoignage, les deux chants étaient peu répandus à la fin du xe siècle en Norvège, où Nornagest est supposé les avoir chantés devant le roi Olaf Tryggvason ; et ils étaient peut-être déjà perdus à la fin du XIe, puis qu'ils ne figurent pas dans le *Codex regius*, et qu'il n'y a pas de lacune à l'endroit où ils auraient dû être placés. Gudmund Magnusson découvrit, en 1780, dans son voyage littéraire en Islande, et signala au monde savant un *Gunnarsslag* faisant partie d'un manuscrit de l'*Edda poétique*, qui avait été copié, en 1764, par Jacob Sigurdsson. Ce chant, qui se trouve joint à treize poëmes eddaïques, est placé entre deux chants mythiques ; il été reproduit, paraît-il, d'après un manuscrit de Gunnar Pâlsson, et l'on suppose que c'est l'œuvre de ce poëte ; ce n'est pas invraisemblable : car Gunnar, qui était en correspondance avec les directeurs du Comité Arna-Magnéen, ne leur a pas envoyé ce chant pour leur édition ; il faut donc supposer ou qu'il en était l'auteur, ou qu'il ne le regardait pas comme ancien. Les éditeurs l'ont rejeté à la fin du second volume ; toutefois ils avouent que l'esprit et le style eddaïques y sont si bien imités, que le *Gun-*

(1) *Slag* signifie *chant* en général ; mais si l'on tient compte de l'étymologie, c'est un chant accompagné de musique, tandis que le *Kvida* ou *Kvædi* est une pièce de vers déclamée ou chantée sans accompagnement.

17

narsslag (A. 256) mériterait de figurer parmi les poëmes héroïques de l'Edda, en place du chant perdu de Gunnar le Niflung.

26. Plusieurs autres chants du même cycle ne nous sont pas parvenus, ou du moins n'ont pas conservé les titres sous lesquels ils sont cités par les anciens. Tels sont : le *Chant sur Kâra* (Kâruliod) que cite l'épilogue du *Second Chant sur Helgé;* —l'*Ancien Chant sur les Vœlsungs* (Vœlsungakvida in forna) auquel paraissent être empruntées les Strophes 12-16 du *Second Chant sur Helgé;* — le *Chant Sigurd* (Sigurdarkvida) dont la *Vœlsungasaga* reproduit (dans son ch. XXIX) une strophe qui ne se trouve dans aucun des trois chants que nous possédons sous ce titre; — enfin les poëmes anonymes, d'où sont tirées les strophes qui figurent dans les chapitres VIII, XXVII, XXVIII de la *Vœlsungasaga*, et qui pourraient fort bien être empruntées aux chants eddaïques autrefois compris dans les huit feuillets manquant. — Quant au *Poëme grænlandais sur Atlé* (Atlamâl in grænlenzku) cité dans l'épilogne de l'*Atlakvida* nous le possédons en entier; — l'*Ancien Chant sur Gudrûne* (Gudrunarkvida in forna), que nomme l'épilogue du *Fragment sur Brynhilde*, est évidemment le *Second Chant sur Gudrûne*, dont la strophe 4 dit en effet que Sigurd fut tué en allant au thing; — enfin le *Chant abrégé sur Sigurd* (Sigurdarkvida in skamma) est identique avec le troisième chant sur Sigurd, comme nous l'avons déjà fait remarquer (D. 16).

27. On peut se demander pourquoi le collecteur de l'*Ancienne Edda* n'a pas transcrit le *Chant sur Kdra* et l'*Ancien Chant sur les Vœlsungs*, dont il n'ignorait pas le contenu, puisqu'il s'y réfère. C'est, croyons-nous, parce qu'il n'en possédait pas le texte et qu'il n'en connaissait que le sujet ou tout au plus quelques strophes. Mais alors pourquoi n'en a-t-il pas donné une analyse en prose, comme il l'a fait pour le poëme sur la fin de Sinfiœtlé, et pour les nombreuses strophes perdues dont il donne le résumé dans les morceaux en prose, qui se trouvent en tête, à la fin, souvent même au milieu des chants et qui servent de prologue, d'épilogue ou de lieu entre les épisodes détachés? C'est que son but était tout différent de celui de l'auteur de la *Vœlsungasaga :* il se proposait moins de faire connaître la légende des Vœlsungs et des Niflungs, que de fixer par l'écriture les pièces de vers qui s'y rapportaient. Aussi ne conte-t-il en prose que ce qui est absolument néces-

saire à l'intelligence des poëmes, et cette tendance si visible à écourter tout ce qui n'est pas en vers fait que sa narration est toujours plus sèche que celle de la *Vœlsungasaga*. Il ne prend la parole et ne fait de commentaire que lorsqu'il ne peut s'en dispenser. Voila pourquoi il n'a pas parlé de Sigé, de Reri, de Vœlsung et de la jeunesse de Sigmund; il a laissé de côté leurs aventures, parce que de son temps elles n'étaient plus chantées, mais seulement contées, et que par conséquent elles ne rentraient pas dans son cadre.

28. Des savants prétendent que les morceaux en prose faisaient, dès l'origine, partie intégrante des chants; selon eux, le poëte, ou tout au moins le rapsode, commençait par un court exposé en prose pour mettre les auditeurs au fait (car souvent il entrait en matière d'une façon passablement abrupte), ou bien pour décrire quelque scène quotidienne qui ne méritait pas d'être traitée en vers, la forme poëtique étant réservée pour les beaux passages; en un mot, ils croient que la prose tient, dans les chants eddaïques, la même place que le récitatif dans nos opéras comiques. — Peut-être en est-il ainsi pour quelques introductions ou remarques, mais il est certain que plusieurs d'entre elles sont postérieures aux poëmes; tel est l'épilogue du *Second Chant sur Helgé* où la croyance à la métempsycose est traitée de superstition de vieille femme; cette réflexion date à coup sûr des temps chrétiens, et il n'est pas contestable que le Chant soit un legs des temps payens. — Dans le *Poëme sur Fafni*, il est dit que Sigurd cacha d'abord son nom, parce que les anciens redoutaient l'efficacité des malédictions qu'un moribond attachait au nom de son ennemi : l'annotateur se regardait donc comme moderne en comparaison du poëte. — Bref, la plupart des morceaux en prose sont l'œuvre d'un homme qui ne se croyait pas libre de traiter le sujet à sa guise; en véritable critique qu'il est, il constate les contradictions, mais il n'ose pas les faire disparaître, comme il n'eût pas manqué de le faire, s'il eût remanié les textes. L'état de délabrement dans lequel il nous a transmis les chants eddaïques, les obscurités qu'il y a laissé subsister, prouvent qu'il ne les a pas remaniés, mais seulement transcrits tels qu'il les entendait chanter. S'il eût été poëte, il eût rajeuni le style, fondu les tons disparates, et rempli les lacunes par des strophes composées dans le même mètre et le même esprit que celles qui suivent ou précédent; l'art y eût peut-être gagné, mais la

science et la vérité historique y eussent certainement perdu.

29. Grâce au respect du collecteur pour les anciens textes qu'il nous a conservés, nous avons des documents qui remontent à plusieurs siècles avant l'époque où ils ont été transcrits; ils sont d'autant plus précieux pour l'histoire et la philologie. La langue en est tellement archaïque, qu'elle n'a pas toujours été comprise par l'auteur de la *Vœlsungasaga*. Ce narrateur anonyme, qui passe pour l'un des plus anciens écrivains islandais, parait avoir été le plus souvent arrêté par les mêmes difficultés qui embarrassent les interprètes modernes; il se borne généralement à paraphraser les passages obscurs qui font le désespoir des philologues scandinaves, et il n'en a pas toujours compris d'autres, qui sont pourtant assez clairs dans nos manuscrits; la *Vœlsungasaga* ne nous est pas moins d'un grand secours pour l'interprétation ou la restitution des textes eddaïques; souvent la version qu'elle donne est la meilleure ou en tout cas se rapporte mieux avec le contexte. Outre les nombreux mots tombés en désuétude, on rencontre dans ces poëmes des formes que l'on ne retrouve pas dans les sagas; les pronoms et certaines particules négatives y sont parfois apposés comme suffixes à la fin des verbes. Si l'on considère que les chants eddaïques ne renferment pas trace d'idées chrétiennes, on n'aura pas de peine à croire qu'ils datent des temps payens et qu'ils ne peuvent avoir été composés après l'an 1000. On est même en droit d'affirmer qu'ils remontent à trois siècles plus haut; car la langue en est plus archaïque que celle des plus anciens poëtes scandinaves dont il nous reste des vers, poëtes qui vivaient à la fin du VIII[e] siècle. Ce n'est pas tout, ces chants se reférent à d'anciens témoignages : « J'ai entendu rapporter d'après de vieilles traditions, » lit-on dans la *Plainte d'Oddrûne* (St. 1); et dans le *Poëme sur Atlé* (St. 1) : « Le monde a entendu parler du forfait que commirent autrefois, etc. »; dans le *Premier Chant sur Helgé* (St. 1) : « C'était au matin des temps »; dans le *Troisième Chant sur Gudrûne* (St. 1) : « Il y a longtemps que Sigurd. » Le poëte avait donc parfaitement conscience de la haute antiquité de la tradition qu'il remaniait.

30. Les chants eddaïques ne peuvent être les débris d'une grande épopée, car souvent deux pièces qui se suivent racontent le même fait en termes différents, ou ne le jugent pas de la même façon. Les pièces qui composent ce *romancero* sont

de plusieurs poëtes et n'appartiennent pas toutes à la même époque; l'annotateur le savait bien puisqu'il qualifie d'anciens le *Chant sur les Vœlsungs,* le *Second Chant sur Gudrûne* (D. 26), et le *Poëme sur Hamdi* (D. 24). — Chaque pièce de vers forme un tout en soi; rien ne la rattache à la précédente ou à la suivante : le *skald* entre en matière sans préambule, sans doute parce qu'il suppose la scène et la situation suffisamment connues; ou bien il les dépeints à grands traits et passe de suite au développement du sujet. Il conte rarement et jamais il ne le fait avec l'ampleur et le calme d'Homère; c'est par exception seulement qu'il parle en son propre nom, donne son jugement ou manifeste ses impressions personnelles. Il se borne le plus souvent à relier les monologues et les dialogues par de brèves transitions; on dirait qu'il est pressé et qu'il tient à ménager ses paroles. Passant rapidement sur les scènes de la vie quotidienne, il a hâte d'arriver aux morceaux lyriques et dramatiques, pour laisser la parole aux personnages. Le changement d'interlocuteur n'est pas toujours indiqué; comme les pièces de vers étaient chantées ou tout au moins déclamées, il suffisait d'une intonation différente, pour avertir l'auditeur. En résumé, les chants eddaïques du cycle des Vœlsungs et des Niflungs tiennent moins de l'épopée que de l'ode et du drame.

31. Quant au style, il est généralement simple, mais énergique et plein de verve; la beauté des poëmes consiste principalement dans l'élévation de la pensée et dans la profondeur du sentiment. Le *romancero* ne contient peut-être pas dix comparaisons du genre de celles de l'Iliade; en revanche, les épithètes y abondent et la plupart sont passablement oiseuses. Les skalds eddaïques ont appliqué le précepte de Buffon bien longtemps avant qu'il eût été formulé : évitant le mot propre, ils emploient de préférence l'expression la plus générale, ou bien ils ont recours à des périphrases. Cette méthode les expose à tomber dans l'affectation, le mauvais goût et l'obscurité; avouons qu'ils n'évitent pas toujours l'écueil, heureusement que la sobriété de leur imagination les préserve de ces métaphores incohérentes, de ces images recherchées, qui déparent si souvent les poëmes scandinaves, comme les poëmes arabes, du IXe au XIVe siècle (1).

(1) Sur *l'Ancienne Edda*, voy. outre les préfaces et les notes des éditions ou traductions citées à la bibliographie : Nyerup, *Om Edda*, dans *Det Skandinaviske*

32. Le moyen-âge nous a légué une sorte de commentaire de l'*Ancienne Edda;* c'est la *Nouvelle Edda,* aussi nommée *Edda prosaïque* ou *Edda de Snorré,* qui se compose de divers traités, savoir : 1° l'*Illusion de Gylfé* (Gylfaginning), aussi appelée *Mensonge de Hâr* ou d'*Odin* (Hârs lygi) et, d'un nom plus récent, *Récits exemplaires* (Dœmi sœgur), parce que les assertions de l'auteur sont accompagnées de citations tirées des chants eddaïques et des poëmes d'anciens skaldes ; ce sont des entretiens mythologiques, sorte de catéchisme payen, où Gylfé se fait expliquer par les trois dieux suprêmes les éléments de leur doctrine; il y a un prologue et un épilogue où l'auteur chrétien entre dans des considérations historico-mythologiques et assimile les Ases avec les chefs des Troyens ; — 2° la *Poëtique* (Skalda) qui, sous forme de dialogue entre Hlè ou Ægi et le dieu Bragé, comprend les *Discours de Bragé* (Braga rædur) sur l'enlèvement d'Idunne et l'origine de la poésie; le traité de la *Diction poëtique* (Skaldskaparmal); enfin la *Clef de la versification* (Hâttalykil) ou *Métrique* (Hâttatal). Dans toute cette seconde partie, les règles et les préceptes sont généralement corroborés par des récits en prose ou des pièces de vers; — 3° le *Traité de l'Alphabet* (Um stafrofit); — 4° les *Éléments de la Grammaire* (Mâlfrædinnar grundvœllr) ; — 5° les *Figures oratoires* (Mâlskruds frædi); — 6° un autre traité sur le même sujet.

33. En tête du manuscrit de la *Nouvelle Edda,* qui a appartenu au comte M. G. Delagardie et qui se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Université d'Upsala, on lit : « Ce livre se nomme Edda, il a été composé par Snorré Sturluson dans l'ordre qui suit : il traite d'abord des Ases et de Ymi; ensuite de la poëtiqne et des dénominations de beaucoup de choses; enfin il comprend la série des poëmes que Snorré fit sur le roi Hâkon et le duc Skulé. » En d'autres termes, Snorré est l'au-

Literaturselskabs Skrifter, T. II. 113-91, Copenh. 1807, in-8 ; FinnMagnusen, *Indledning til Forelæsninger over den ældre Edda* (extr de *Athene*, VI, et de *Minerva*, 1817). Copenh., 1816, in-8; P. E. Müller, *Sagabibliotek*, t. II; N. M. Petersen, dans *Annaler* 1861, p. 76-89 et 102-126 ; B. Grœndal, *Stræbemærkninger* dans *Antiquarisk Tidsskrift*, publié par la Soc. des Ant du Nord, 1861-1863, p. 368-383, Copenh. in-8 ; Svend Grundtvig *Den Ældre Edda*, Copenh. 1865; in-8, et *Udsigt over den nordiske Oldtids heroiske Digtning*, extr. de Nordisk *Universitets-Tidskrift*, livr. d'Upsala, 1865, in-8 ; W Grimm, *Die Deutsche Heldensage* ; Mone, *Untersuchungen*, p. 107-129; Raszmann, *Die Deutsche Heldensage*, t. I ; Bergmann, *Poëmes islandais tirés de l'Edda de Sæmund*, Paris 1838, in-8, et la *Fascination de Gulfé*, Strasbourg, 1861, in-8 ; Th. Mœbius, *Cat. libr. island.*

teur des deux premières sections. Ce témoignage à d'autant plus d'autorité que le manuscrit où il se trouve a été transcrit vers l'an 1300, c'est-à-dire un demi siècle seulement après la mort de Snorré, arrivée en 1241. Il est confirmé par les *Annales Islandaises*, ou l'on voit, à l'année 1241, que Snorré « composa l'Edda, et plusieurs autres livres de sciences, ainsi que les histoires islandaises. » Malgré ces assertions positives, des critiques persistent à nier que le célèbre historien ait pris part à la rédaction de l'Edda; nous n'avons pas à discuter cette question, parce qu'elle n'intéresse que médiocrement notre sujet. Les autres traités, que ceux dont Snorré passe pour l'auteur, sont de divers écrivains et notamment de son neveu Olaf Thordarsson, surnommé *Hvitaskald* (le poëte blanc), qui occupa le poste élevé de *Lœgmadr* (Interprète de la loi) de l'Islande et qui mourut en 1259 (1).

34. La *Préface* (Formâli) de *Gylfaginning* et la *Poétique* sont les seules parties de la *Nouvelle Edda* qui concernent notre sujet. La *Préface* porte (ch. x) que « le troisième fils d'Odin se nommait Siggé et qu'il fut père de Véri; ceux-ci et leurs descendants régnèrent dans le pays que l'on nomme maintenant Frakland, et c'est d'eux qu'est issue la race des Vœlsungs. » — La *Poétique* donne (ch. XXXI-XXXII de *Skaldskaparmâl*), à propos des dénominations de l'or, un résumé de la légende des Vœlsungs, en commençant par le voyage des Ases et la mort d'Otr, et en finissant à celle d'Aslauge, la prétendue fille de Sigurd et de Brynhilde. A part quelques circonstances accessoires, ce récit, où sont encadrées les strophes 32 et 33 du *Poëme sur Fafni*, est généralement conforme aux notions que nous donnent l'*Ancienne Edda* et la *Vœlsungasaga;* il paraît avoir été fait d'après la collection des chants eddaïques, telle que nous la connaissons; et, en effet, il n'y est pas question de l'entrevue de Sigurd et de Brynhilde chez Heimi, épisode qui se trouvait vraisemblablement dans la grande lacune, puisque la *Prédiction de Gripi* y fait allusion. L'auteur de la *Skalda* n'a pas non plus suivi la *Vœlsungasaga*, où cette entrevue est con-

(1) Fin Magnusen, *Udsigt over Snorre Sturlesœns Liv og Levnet*, Copenh., 1825, in-8 (extr. de *Det Skandinav. Literaturselskabs Skrifter*, t. XIX, p. 225-271); — Petersen, dan *Annaler*, 1861. p. 42-56, 61-62, 90-99; — P. A. Munch, *Norges Kongesagaer*, t. I. Snorre Sturlassœn, *Christ.*, 1859, in-8, préf., et *Det norske Folks Historie*, vol. III. p. 1040-1052.

tée tout au long. Il n'a pas non plus rapporté les traditions relatives aux ancêtres de Sigurd; mais c'est parce qu'elles ne rentraient pas dans son sujet (les noms de l'or et la malédiction attachée à la possession de l'anneau d'Andvaré); car on ne peut supposer qu'il les ait ignorées, puisqu'il parle de Sigmund, fils de Vœlsung, et de Sinfiœtlé à la fin de sa narration; de Sigé, fils d'Odin, et de Véri dans la *Préface* de l'*Illusion de Gylfé*. Il sait en outre que ces princes s'appelaient Vœlsungs, qu'ils régnaient dans le Frakland; que Sigmund pouvait sans danger absorber du poison, et que Sinfiœtlé et Sigurd ne le craignaient qu'à l'intérieur. — Le *Skaldskaparmâl* cite (ch. VI) des vers de Thord Sjârreksson, (ch. XLII) de Bragé l'ancien, (ch. XLV) du *Biarkamâl*, (ch. XLVI) d'Einar Skâlaglamm, (ch. XLVII) de Thorvald Blœnduskald, (ch. LVIII) de Hallfred, enfin de l'*Alsvinnsmâl* (Poëme d'Alsvinn), où il est dit que le cheval de Hœgné se nommait Hœlkvé; celui de Gunar, Goté; celui de Sigurd, Grané. Dans tous ces passages, il est fait allusion à divers traits de la légende des Vœlsungs et des Niflungs.

35. La *Vœlsungasaga* (Histoire des Vœlsungs) (1) traite la légende des Vœlsungs et des Niflungs plus complétement que ne le font les dix-sept poëmes eddaïques, et son récit suivi nous aide singulièrement à comprendre la relation mutuelle des épisodes détachés du *romancero*; elle nous montre la marche régulière de l'action et l'enchaînement logique des événements. C'est un guide d'autant plus sûr qu'elle est évidemment calquée sur les poëmes du cycle eddaïque; elle se borne le plus souvent à les traduire en prose; elle cite même des strophes que nous retrouvons textuellement dans l'*Ancienne Edda* (2). Le narrateur de la saga s'est servi des chants eddaïques, mais non du recueil formé par Sæmund (ou par le collecteur quel qu'il soit); ce dernier fait ressort de ce que le conteur a omis certains traits fort beaux et fort caractéristiques qui rentraient parfaitement dans son cadre et qu'il n'aurait certes pas négligé s'il eût connu

(1) Les anciens paraissent l'avoir principalement connue sous le nom de *Saga de Sigurd*. Voy. *Skalda*, ch. III; Cfr. E. 47, 51, 56.

(2) Les strophes 1, 2, 6, 18 du *Second Chant sur Sigurd* sont reproduites dans les chapitres XIII et XIV de la *Vœlsungasaga*; — les strophes 5-21 du *Poëme sur Sigrdrifa*, dans le chapitre XXI; mais la saga transpose les strophes 10 et 12 pour les mettre en place de 7 et 8; — la strophe 4 du *Fragment de Chant sur Brynhilde*, dans le chapitre XXX; — la fin de la strophe 19 et les strophes 22 et 23 du *Second Chant sur Gudrûne*, dans le chapitre XXXII; — les quatre derniers hémistiches de la strophe 29 du *Poëme sur Hamdi*, dans le chapitre XLII de la saga.

le recueil de Sæmund. D'autre part, la saga contient, outre quelques strophes de poëmes perdus (voy. D. 26), beaucoup d'épisodes qui manquent à l'*Ancienne Edda*, soit que Sæmund ait ignoré les chants dont ils sont la paraphrase, soit plutôt que le texte en vers fût déjà oublié et remplacé par un récit en prose. L'auteur de la saga n'avait pas les mêmes motifs que Sæmund de négliger les traditions prosaïques (D. 27); comme il en avait besoin pour remplir les lacunes qu'il trouvait entre les divers poëmes ou même entre les strophes de plusieurs d'entre eux, il ne les a pas dédaignées, mais il les a combinées avec sa paraphrase des poëmes, de manière à faire du tout un ensemble harmonique. Son récit, généralement simple et clair, a souvent des allures poétiques et un parfum d'antiquité qui rappellent les sources d'où il est tiré. Malheureusement il a passé par bien des bouches avant d'avoir été transcrit, et, si le fond est resté intact, la forme n'a pas été sans s'altérer; il y a des répétitions, quelques contradictions, et beaucoup de faits sont transposés; ces imperfections du texte ôtent à beaucoup de passages une partie de leur charme. La *Vœlsungasaga* n'en reste pas moins une des meilleures qui nous soient parvenues.

36. Quoique les huit premiers chapitres de la saga (A. 1-23) n'aient pour eux l'autorité d'aucun chant, il est pourtant vraisemblable qu'ils sont fondés sur des traditions poétiques, et le chapitre VIII cite en effet quelques vers. Ce n'est pas le seul point où la saga soit plus complète que les Eddas : le conteur a connu les chants eddaïques, qui remplissaient autrefois le cinquième cahier du *Codex regius*, et, grâce à cette heureuse circonstance, il nous a conservé la traduction des poëmes dont le texte nous manque. Mais, d'un autre côté, il parait avoir ignoré le *Second Chant sur Helgé*, le *Convoi funèbre de Brynhilde*, le *Premier* et le *Troisième Chant sur Gudrûne* et la *Plainte d'Oddrûne*; et ce qu'il dit de la *Prédiction de Gripi* se réduit à quelques brèves indications. Le savant auteur de la *Bibliothèque des Sagas*, P.-E. Müller, pensait que la *Vœlsungasaga* avait été transcrite au commencement du XIIIe siècle; mais elle a dû prendre sa forme actuelle longtemps auparavant, vers la fin dés temps payens, ou tout au moins avant que l'influence des idées chrétiennes ne se fît sentir dans la littérature. A la vérité, le narrateur laisse percer son incrédulité à propos de l'origine divine de Sigé (ch. I. — A. 1); mais cette remarque isolée peut très-bien avoir été ajoutée plus tard. Quant au portrait de

Sigurd (ch. XXII. — B. 46), qui dénote une certaine connaissance des armoiries et des mœurs chevaleresques, ce n'est qu'une interpolation empruntée presque textuellement à la *Saga de Thidrik de Bern* (ch. CLXXXV). Certains manuscrits font d'autres emprunts à cette dernière, en la citant expressément comme une de leurs sources. — La *Vœlsungasaga* renferme aussi deux traits, dont l'un ne se retrouve que dans le poëme des Nibelungs : c'est le songe de Gudrûne ou Grimhilde (*Vœls.*, ch. XXV. — A. 167, 170; *Nibel.*, av. I. — C. 1). L'autre ne figure que dans le même poëme et l'*Episode de Nornagest :* c'est la victoire des fils de Giûké ou de Dancrât, c'est-à-dire des princes Burgondes, sur le roi des Danois et le frère de Budlé, roi des Saxons, ou, en d'autres termes, sur Liudegast et Liudegêr (*Vœls.*, ch. XXIX. — A. 204 ; *Nibel.*, av. III ou IV. — C. 6. — E. 48). Nous ne croyons pourtant pas que ces traits aient été empruntés au poëme, mais plutôt qu'ils faisaient partie de la légende primitive. Il ne faut pas s'étonner qu'ils manquent aux poëmes eddaïques, leur place s'y trouve précisément dans la grande lacune.

37. L'épisode le plus important que la *Vœlsungasaga* ajoute à la légende est celui d'Aslauge, que le silence de l'*Ancienne Edda* rendrait déjà fort suspect, quand même il ne serait pas en contradiction avec l'esprit de la légende (A. 112); bien plus, avec l'affirmation solennelle de Sigurd mourant (A. 209), et avec les protestations de Brynhilde (A. 213, 221, 222); nous verrons plus loin que la fable d'Aslauge ne peut non plus se concilier avec la chronologie. Il n'y a pas d'apparence qu'elle ait été inventée par l'auteur de la *Vœlsungasaga*, non plus que par celui de la *Skalda*. Tous deux se bornent à rapporter une tradition qui, pour être déjà ancienne, n'en était pas mieux fondée et qui avait probablement été mise en circulation, dès le IXe siècle, par les soins des fils de Ragnar Lodbrok et de Krâka; ces princes avaient tout intérêt à se prétendre issus des Dieux par l'un des héros les plus populaires du Nord, en même temps qu'ils dissimulaient l'humble origine de leur mère (Müller, *Bibl. des Sagas*, t. II, p. 477-478). La *Vœlsungasaga* sert d'introduction à celle de Ragnar Lodbrok et se trouve réunie avec elle dans tous les manuscrits, qui portent en conséquence le titre de : *Saga de Ragnar Lodbrok et de beaucoup d'autres rois illustres* (Saga af Ragnari Lodbrok ok mœrgum audrum kongum merkiligum). Bien que les deux sagas soient toujours ensemble, le

ton de l'une jure avec celui de l'autre ; on sent que la première est l'écho de traditions antiques, tandis que la dernière se fonde sur des récits plus modernes (1).

Chapitre II.

LA SAGA DE THÎDRIK.

38. La *Saga de Thidrik de Bern,* comme celle des Vœlsungs, est composée d'après des chants et des récits en vers ; mais, au lieu de se borner à employer des documents de même genre, le narrateur a puisé aux sources les plus diverses ; il a voulu combiner les traditions allemandes avec ce qu'il connaissait des traditions scandinaves, et de cette tentative, faite à une époque où la critique était peu développée et par un auteur qui n'était certes pas en avance sur son siècle, est résultée une œuvre bâtarde, où les éléments hétérogènes sont plutôt juxtaposés que fondus ensemble. Le compilateur a ramassé çà et là des chants et des récits saxons et scandinaves, les a mis en prose et les a placés dans un ordre qui peut être d'accord avec la chronologie, mais qui ne satisfait pas toujours la logique. Plusieurs épisodes se rattachent mal avec ceux qui les précèdent ou les suivent, mais beaucoup mieux avec d'autres dont ils sont séparés ; si on les rapproche de ceux-ci, on peut reconstituer trois principaux cycles : celui des Niflungs, celui de Thidrik et celui de Vilkinus. Sous prétexte de donner plus d'unité à sa narration, le conteur a disloqué ces cycles pour en mêler les parties ; mais il n'a pas su les agencer de manière à les faire cadrer ensemble ; aussi la saga fourmille-t-elle de contradictions ; par exemple, selon qu'elle suit telle ou telle version, elle nous représente le Hûnaland, tantôt comme la Hongrie, tantôt comme un pays voisin de la Frise et du Danemark ; Hœgné passe ici pour frère utérin de Gunnar (B. 25), là pour fils d'un autre père et d'une autre mère (B. 110).

(1) P. E. Müller, *Bibl. des Sagas*, p. 56-108, 468-478. — Petersen, dans *Annaler*, 1861, p. 269-271. — Munch, *Hist. de Norv.*, vol. I, t. I, p. 570-571. (Voy. en outre les préf. des édit. citées à la Bibliographie).

39. La Saga, ou pour mieux dire la tradition qu'elle reproduit, intervertit souvent les rôles; ainsi elle donne à Gudrûne le le nom de Grimhilde (sa mère dans le cycle eddaïqué), et lui fait exercer sa vengeance non pas sur Atlé, mais sur ses frères; elle confond le géant Mimi avec le nain Regin, et celui-ci avec Fafni, son frère; elle met dans la bouche d'Erka une prédiction (B. 104) analogue à celle que le *Troisième Chant sur Sigurd* attribue à Brynhilde (A. 220); selon elle, Grané sort des écuries de Studas et non des troupeaux de Hialprek. En un mot, lors même que la saga rapporte les mêmes faits que le cycle eddaïque, elle les présente avec des circonstances différentes. Souvent c'est à dessein que le narrateur altère la tradition primitive; il supprime ordinairement le surnaturel, c'est-à-dire les symboles dont il ne comprenait pas le sens : pour lui, Brynhilde est une reine ordinaire, et le cercle de flammes un château fort; la métamorphose de Sigurd n'est plus qu'un trivial déguisement; l'escalade de la tour enchantée (A. 180) devient une lutte nocturne encore plus ignoble (B. 51) que dans *Poëme des Nibelungs* (C. 15); la peau de corne, image grossière de l'invulnérabilité corporelle, a remplacé l'idée plus abstraite de la bravoure qui écarte les dangers. En un mot, le narrateur s'est efforcé de donner une couleur historique à la saga, en essayant d'expliquer divers traits merveilleux ou tout au moins extraordinaires, en localisant les événements, en alléguant de prétendues preuves à l'appui des faits qu'il rapporte. Son récit ne péche pas par la sécheresse; au contraire, on y trouve une certaine redondance, trop de redites; les descriptions ne sont pas exemptes de monotonie, à cause de la répétition des mêmes phrases stéréotypées. Le style est inégal, parfois plat et trivial, mais souvent pur et classique. La narration est tantôt égayée par le ton humoristique du conteur, tantôt animée d'un souffle vraiment poétique, ou bien elle nous émeut par la peinture des passions et par des accents de vraie sensibilité. Le parfum romantique qui s'exhale de divers épisodes fait que, malgré tous ses défauts, la *Saga de Thidrik* est une des compositions les plus attrayantes de ce genre.

40. Pour compléter ce caractéristique de la saga, reproduisons ici l'appréciation qu'en a donnée l'éditeur de l'abrégé en vieux suédois, Mr. G. O. Hyltén-Cavallius (sans en rien retrancher, bien que quelques phrases fassent double emploi avec ce que nous venons de dire). « Prise en général, la saga de Thi-

drik est, dans le texte norvégien aussi bien que dans l'abrégé suédois, une histoire romanesque contée dans le ton naïf, mais parfois grossier, et remplie de toutes les aventures merveilleuses, qui caractérisent ordinairement les plus anciennes fictions chevaleresques. Les éléments mythiques s'y montrent aussi quelquefois, bien que défigurés et méconnaissables ; mais on n'y trouve jamais le sentiment élevé et la conception exaltée de l'amour, qui distinguent les derniers temps du moyen-âge. Le caractère général de la saga, ainsi que les inégalités du style, nous reportent déjà à une période de civilisation passablement éloignée et sont l'indice d'une origine étrangère et mixte. Cette hypothèse prend encore plus de consistance lorsque l'on examine les particularités du récit, et la critique découvre bientôt que l'ouvrage a été composé d'une foule d'éléments épars, aussi différents par le génie que par l'origine et l'âge auquel ils appartiennent. A la vérité, l'auteur de la saga, ou bien la tradition qu'il a suivie, a cherché à fondre ensemble ces parties hétérogènes en les groupant autour d'une seule grande figure héroïque ; mais le lien est lâche et nous rencontrons partout des inégalités dans le plan et les détails, des contradictions que l'on ne peut expliquer, à moins d'admettre que l'auteur a suivi des versions différentes, sans faire de sérieux efforts pour les mettre d'accord. Telle est à coup sûr l'origine de la Saga. Il ne faut la considérer ni comme pure fiction ni comme pure réalité, mais comme un recueil des plus célèbres traditions populaires du moyen-âge, que l'on a réunies en un seul corps, de par le droit qu'en donne la nature intime du genre même. Aussi longtemps qu'un vieux souvenir vit à l'état traditionnel, ce n'est jamais une œuvre définitive, mais bien un organisme indépendant de toute autre loi que celles de la poésie produisant continuellement de nouveaux rejetons te se transformant sans cesse. Le temps et l'espace n'existent pas pour la tradition, lorsque, pareille au cercle qui se forme autour de la pierre jetée dans l'eau, elle se répand parmi les peuples en grossissant avec régularité ; c'est comme si elle les emportait l'un et l'autre avec elle dans ses périgrinations. A chaque génération qu'elle traverse, les distances se mêlent derrière elle et disparaissent ; elle finit par se dissoudre en sons vagues et confus, derniers échos de quelque grand événement ancien dont ils ne peuvent nous faire connaître ni l'origine ni l'état primitif. Ainsi donc,

que nous considérions la saga de Thidrik à un point de vue soit purement historique, soit purement artistique, nous ne pouvons lui accorder qu'une valeur secondaire. Si au contraire nous la plaçons au vrai jour sous lequel doivent être vus tous les restes de ce genre, elle acquiert, précisément à cause de la variété du contenu, un intérêt particulier et toujours croissant; car elle est pour nous un vrai trésor des souvenirs légendaires de son temps : elle a conservé à la postérité beaucoup de précieuses traditions ; elle fait allusion à d'autres qui sont perdues; enfin elle en présente d'autres, qui sont peu connues, sous une nouvelle forme, ou pour mieux dire à un nouveau degré de développement. Il n'y a guère de fiction du moyen-âge qui soit plus propre que la *Saga de Thidrik* à nous montrer la manière dont les événements et les personnages historiques entrent dans le cercle d'idées du peuple, s'y transforment et deviennent de vagues figures poétiques. En même temps qu'elle nous ouvre le mystérieux laboratoire de l'imagination populaire, la saga nous familiarise non-seulement avec le génie intime de son époque, mais aussi avec les propres lois qui président à la formation des traditions historiques. » (P. IX-XI de la préface de *Sagan om Didrik af Bern.* Stockh., 1850-1854, in-8°).

41. Nous n'avons aucun renseignement sur la date de la composition de la saga; à la vérité, on devrait croire qu'elle existait déjà vers l'an 1300, s'il était certain que le manuscrit de Stockholm datât des premières années du XIVe siècle, mais cette conjecture, si vraisemblable qu'elle soit, n'a pas la valeur d'un fait positif. La saga est écrite dans l'idiome auquel l'Islande a donné son nom, parce que c'est dans cette île lointaine qu'il s'est conservé le plus pur, et l'on a d'abord cru qu'elle était l'œuvre d'un Islandais, comme la plupart des sagas; mais il ne faut pas oublier que cette même langue était autrefois commune à tous les peuples scandinaves, qu'elle a été parlée en Norvège jusqu'au XIVe siècle (Petersen, *Hist. des langues dan., norvég. et suéd.*, t. II, p. 47) et qu'aujourd'hui encore on la retrouve, bien qu'altérée, dans certains dialectes de ce pays (Aasen, *Gramm. norvég.*). Il n'est donc pas invraisemblable que l'auteur de la *Saga de Thidrik de Bern* soit un norvégien ; bien plus, certains indices nous portent à croire qu'il l'était : M. Unger, l'éditeur du texte le plus ancien, a constaté que, parmi les cinq copistes du manuscrit de Stockholm, trois observent des

formes dialectiques particulières aux Norvégiens, et il en induit que l'original était norvégien; voici une autre preuve moins directe, mais plus concluante peut-être : l'auteur n'a pas connu l'*Ancienne Edda* (comme recueil du moins) ni la *Vœlsungasaga*, qui de son temps n'avaient pas encore cessé d'être répandues en Islande; il n'était donc pas de cette île, et il faut alors supposer qu'il était norvégien; car, dès le XIIIe siècle, la langue commune des anciens Scandinaves était trop altérée en Suède et en Danemark pour que l'on puisse chercher dans ces pays l'auteur de la saga.

42. Si cet écrivain ne nous donne pas le moindre détail sur sa personne, ni sur le pays et le siècle où il a vécu, il est plus explicite sur les sources auxquelles il a puisé. Il ressort de plusieurs passages que les unes étaient écrites, les autres orales, tantôt en vers, tantôt en prose. La préface renferme à ce sujet toute une série de précieux renseignements : « Cette saga, y est-il dit, est une des plus étendues qui aient été écrites en langue allemande; elle parle du roi Thidrik et de ses champions, du roi Sigurd Fafnisbané, des Niflungs, des Vilkinamanns, des Ruzcimanns, des Hûns et de beaucoup d'autres rois et héros qui appartiennent à ce cycle..... Les Danois et les Suédois savent beaucoup de traditions sur cette matière, et ils en ont mis quelques-unes en vers pour l'amusement des grands personnages. Chez eux, on chante encore beaucoup des poëmes qui ont été composés, il y a longtemps, d'après cette saga. Les Norrains (Norvégiens) en ont aussi traité quelques parties dans des poëmes où il est question de Sigurd Fafnisbané, des Vœlsungs, des Niflungs, du forgeron Velent, de son frère Eigil et du roi Nidung. Les différences que l'on peut remarquer entre les noms d'hommes et les événements s'expliquent par cette circonstance que, malgré l'identité du fond, le récit est pourtant basé sur une foule de traditions différentes. — Cette saga est contée d'après les narrations des Allemands, et partie d'après leurs chants destinés à l'amusement des grands personnages et composés, il y a longtemps, aussitôt après les événements. Que l'on prenne un homme de chaque ville du Saxland, et tous rapporteront les faits à peu près de la même manière, en quoi ils seront aidés par leurs vieilles chansons..... Cette saga a pris son origine dans les temps qui suivirent la mort de l'empereur Constantin. »

43. Il ne faut pas prendre à la lettre le passage où il est dit

que cette saga est une des plus étendues qui aient été écrites en allemand, ni croire qu'elle soit traduite d'un récit allemand; l'auteur se reprend plus bas et s'exprime plus correctement, en disant qu'il a écrit partie d'après des récits, partie d'après des chants allemands; il aurait même dû ajouter: d'après des sources scandinaves; car il est évident pour nous qu'il a combiné ces dernières avec les premières, autrement il ne saurait rien de l'épée Gram et de Grané, ni du surnom de *Svein* (jeune, viril), donné à Sigurd, ni de la vengeance exercée sur Atlé par le fils de Hœgné, épisodes étrangers aux traditions allemandes et dont il est seulement question chez les Scandinaves. — Il ne nous reste pas un seul des chants et poëmes allemands auxquels le conteur se réfère: tous ont disparu, les uns sans laisser de trace, les autres ne sont représentés que par des traductions libres en danois, ou par des imitations en haut allemand et une chanson en bas allemand. Ne pouvant comparer son récit avec les sources d'où il l'a tiré, nous ne savons s'il les a suivies fidélement; mais un fait positif, c'est que la tradition est plus pure, a un caractère plus antique dans la saga que dans aucun des poëmes allemands connus. L'influence chrétienne y est moins visible, l'empreinte chevaleresque moins profonde que dans ceux-ci: ce n'est pas à l'église que commence la querelle de Brynhilde et de Grimhilde, c'est aux bains; dans la saga, il n'est pas question de moustiers (Cfr. pourtant B. 152) ni de tournois et rarement d'institutions féodales. Si Rodingeir est un noble caractère, ce n'est pas encore un chevalier de la fine fleur, qui se dépouille de ses armes en faveur de ses ennemis.

44. Pour mieux indiquer les différences et les analogies entre la saga et les poëmes allemands et scandinaves qui traitent le même sujet, examinons successivement les épisodes qui nous concernent, en commençant par le cycle de Sigurd et des Niflungs. Le narrateur ignore les ancêtres de Sigurd, et ce n'est pas étonnant: les chants relatifs à Sigé, à Reri, à Vœlsung étaient oubliés en Islande dès le XIIe siècle; le récit en prose qui les remplaçait pouvait bien être perdu en Norvège un peu plus tard, à l'époque où fut composé la *Saga de Thidrik*. Or il n'y avait pas moyen de remplir cette lacune par des emprunts faits aux chants allemands, puisque aucun d'eux ne remonte plus haut que Sigemund. A la vérité, le narrateur aurait pu commencer avec celui-ci, mais il trouvait d'une part, dans la légende scandinave, que Sigurd n'avait pas connu son père;

d'autre part, dans les traditions allemandes, que Sîfrid, malgré son origine princière, avait été réduit à l'humble condition d'apprenti forgeron (ou plutôt, selon la légende primitive, qu'il était disciple d'un forgeron) ; pour expliquer cette singularité, il a emprunté à *Geneviève de Brabant* un épisode qui met tout d'accord.

45. Le nom de Signy, donné à la sœur de Sigmund, ne suffit pas à prouver que le narrateur ait connu la *Vœlsungasaga ;* car ce nom ne se trouve que dans le manuscrit A, qui date du XVII[e] siècle, et il a été probablement ajouté par le copiste islandais. — Les aventures de Sigurd chez Mimi se rapportent avec la première partie de *Seyfrid à la peau de corne* et paraissent provenir de la même source. — Le combat contre le dragon, la mort de Mimi, la première entrevue de Sigurd avec Brynhilde, sont un mélange de traditions allemandes et scandinaves. — Le séjour de Sigurd chez Isung n'est confirmé que par des chants danois. — La généalogie des Niflungs est mixte : la Saga se rapproche de la tradition scandinave en faisant de Hœgné le frère de Gunnar, et de la version allemande en le représentant comme fils d'un autre père et même d'une autre mère (B. 110) ; mais elle est seule à dire qu'un Alf était le vrai père de Hœgné : il n'en est pas question dans d'autres documents. — Le nom de Troia accolé à celui de Hœgné se retrouve dans le poëme latin sur *Waltharius*, et, sous la forme de Troneye, dans les poëmes des Nibelungs ; il rappelle d'ailleurs la croyance des Burgondes en leur origine troyenne. Gernoz et Gislher n'appartiennent qu'à la tradition allemande, et leur frère aîné, malgré la forme scandinave de son nom, a moins de rapport avec Gunnar qu'avec Gunther.

46. La Saga ne parle pas des artifices qui préparèrent le mariage de Sigurd avec Grimhilde. Elle attribue à Sigurd, et non à la mère de Gunnar, le conseil donné à ce dernier d'aller demander la main de Brynhilde. Celle-ci reproche à Sigurd d'avoir violé la promesse qu'il lui avait faite de l'épouser, promesse dont la saga n'avait parlé auparavant. On ne peut comprendre cette allusion qu'en se reportant à la légende eddaïque et en supposant que la *Saga de Thidrik* lui a emprunté le récit de la première entrevue, mais que ce récit a été supprimé par les copistes. Le manuscrit A ajoute que Brynhilde était instruite des artifices de Grimhilde, et qu'elle épousa Gunnar pour s'en

faire un instrument de vengeance. La version du manuscrit B, quoique moins conforme à la légende primitive, est mieux d'accord avec le texte actuel de la Saga, qui ignore les fiançailles de Sigurd et de Brynhilde, et c'est celle que nous avons préférée.

47. Les portraits de Sigurd, de Gunnar et de Hœgné (B. 46, 47), ainsi que ceux de Thidrik et de ses champions, ne faisaient pas partie de la légende primitive; ils n'ont pu être ajoutés qu'à une époque où les armoiries étaient en usage, c'est-à-dire après le XIIe siècle. — La querelle des deux reines n'a pas plus de rapport avec les traditions eddaïques qu'avec les poëmes des Nibelungs; mais, pour quelques circonstances, elle tient tantôt de ceux-ci, tantôt de celles-là. — Pour la mort de Sigurd et la vengeance de Grimhilde, la Saga renferme quelques traits empruntées à des sources inconnus, mais elle suit en général la tradition allemande, qui est singulièrement corrompue; les mœurs germaniques ne comportaient pas la *vendetta* entre parents, et lors même qu'une sœur aurait, par exception, fait massacrer ses frères, un crime si contraire à l'esprit des institutions n'aurait pas été célébré comme une belle action, mais flétri comme le plus odieux des forfaits. On peut donc être certain que la version primitive est celle des *Eddas* et de la *Vœlsunga-saga*; elle a été altérée systématiquement par des esprits faux et affectés de sentimentalité, qui trouvaient fort beau qu'une veuve convolât en secondes noces dans l'unique dessein de venger son premier mari et couvât sept ans sa vengeance ! Combien la version scandinave n'est-elle pas plus naturelle ? Gudrûne regrette sincèrement Sigurd, aussi ne veut-elle pas d'un second époux; on ne peut la décider à se remarier qu'en lui faisant prendre un breuvage d'oubli. Loin de faire périr ses frères pour les punir du meurtre de Sigurd, elle égorge Atlé pour les venger, parce qu'elle pense, avec tous les Germains de son temps, que les liens du sang priment l'amour et les devoirs conjugaux.

48. A partir du second mariage de Grimhilde, la Saga se sépare de la tradition eddaïque et ne s'en rapproche en partie que dans certaines circonstances de la mort d'Attila; elle le fait tomber dans un piége que lui tend Aldrian, le fils de Hœgné; mais celui-ci agit seul et sans l'assistance de Grimhilde qui avait été tuée longtemps auparavant. Pour tout le reste, la Saga est un écho de la version allemande, qui se re-

trouve également dans les poëmes des Nibelungs. Remarquons d'ailleurs que, dans les trois principales formes de la légende, les faits essentiels sont au fond les mêmes, quoique bien différents dans les circonstances, par exemple : les Niflungs ou Burgondes sont massacrés dans le Hûnaland, mais d'après les Scandinaves, c'est par ordre de leur beau-frère ; d'après les Allemands, à l'instigation de leur sœur Krîmhilde ; celle-ci, comme Gudrûne, sacrifie son fils à sa haine, mais d'une autre façon : au lieu de l'égorger de ses propres mains, elle l'expose à une mort certaine. Gunnar comme Gunther est jeté dans la fosse aux serpents. — La différence la plus caractéristique que l'on trouve entre cette partie de la Saga et les traditions eddaïques, consiste dans la manière dont elle conte la fin de Grimhilde, et dans la suppression de Svanhilde, de Jônakr et de ses fils.

49. Le cycle des Vilkinamanns, qui doit être l'écho de vieilles traditions saxonnes, n'a guère laissé de traces que dans la *Saga de Thidrik;* les poëmes en haut allemand se bornent à y faire allusion ou à en traiter quelques épisodes ; la légende eddaïque n'en a conservé que le nom d'Erkia, et quelques détails sur Atlé, qui se rattache d'ailleurs plus intimement au cycle des Niflungs. — Vilkinus et tous ses descendants, à l'exception de Velent ou Vœlund (qui ne concerne pas notre légende), sont étrangers aux *Eddas* et plus encore à la *Vœlsunga-saga*. L'enlèvement d'Oda par Osantrix est chanté dans *Le roi Ruother*; mais ce poëme en haut allemand change la scène ainsi que les noms ; pourtant il faut remarquer que Thiderik, Asprian et Witolt y jouent le même rôle que le faux Thidrik, Aspilian et Vidolf dans la Saga. — Erka figure sous le nom de Helche, dans cinq ou six poëmes allemands. Les derniers avis qu'elle donne à Attila ne sont pas sans rapport avec les prédictions de Brynhilde mourante. Le poëme de Biterolf la nomme fille d'Oserich (même nom que Osantrix). — Les poëmes allemands ne parlent pas de l'origine d'Attila ni de ses conquêtes dans le Hûnaland, mais ils ne tarissent pas sur les louanges du margrave Ruedeger (le Rodingeir de la Saga). L'accusation de lâcheté que maitre Hildibrand porte contre Attila (B 85) confirme les reproches que Gudrûne fait à ce dernier (A 265).

50. Le cycle de Thidrik est de beaucoup le plus étendu, et les deux précédents n'en sont que des appendices. Presque

tous ses épisodes se retrouvent dans les poëmes allemands, mais par fragments et disséminés; la légende eddaïque, au contraire, ne fait que mentionner Thiodrek, sa fuite chez Atlé, ses malheurs; de plus, au lieu de nous représenter Herkia comme sa protectrice, elle nous la montre cherchant à le perdre ainsi que Gudrûne. Malgré l'insuffisance de ces renseignements, nous ne doutons pas que les aventures de Thiodrek n'aient été, dès l'origine, en connexion avec celles de Sigurd et des Niflungs; mais comme elles ne s'y rattachaient pas bien étroitement, on doit les avoir oubliées de bonne heure chez les Scandinaves. Dans l'examen que nous allons faire des principaux épisodes du cycle de Thidrik, nous ne trouverons donc que peu d'analogies avec la légende eddaïque, mais d'autant plus avec les poëmes allemands. — La généalogie de Thidrik n'a presque pas de rapport avec le poëme en haut allemand sur *La fuite et les ancêtres de Dietrich*; — L'enlèvement de Hildesvide par le chevalier Samson fait le sujet d'un chant danois, qui doit être l'écho d'un poëme en bas allemand, perdu comme tant d'autres. — L'original d'où est tirée la lutte de Thidrik et de Hildibrand avec Grîm et Hilde nous manque également; mais il est fait allusion à ce combat dans les poëmes sur *Sigenot* et sur la *Sortie d'Ecke*. — La première moitié de ce dernier découle certainement de la même source d'où est tirée la lutte de Thidrik contre Ekka. — Si le poëme eddaïque sur Vœlund n'était pas tronqué, il nous donnerait probablement des détails sur Vidga, fils de Velent, et il est à croire que c'est une des sources de la Saga, car il s'accorde avec elle en beaucoup de points; nous n'avons d'ailleurs pas à approfondir cette question qui est en dehors de notre sujet. — Le Heimi de la Saga n'a pas de rapport avec celui de l'Edda et de la Vœlsungasaga, ni Biturulf et Thetleif avec Biterolf et Dietleib des poëmes allemands. — Les aventures de Hornbogé, Aumlung, Vildifer, Sintram, Herbrand, ne sont rapportées dans aucun autre ouvrage. — L'expédition de Thidrik dans le Bertangaland fait au contraire le sujet de deux chansons populaires du Danemark, et elle est traitée, mais d'une manière passablement différente, dans les poëmes allemands sur la *Roseraie de Worms*. De même l'épisode de Valtaré et de Hildïgunde offre de nombreuses analogies avec le poëme latin et avec les fragments de poëmes anglo-saxons et allemands, qui sont relatifs au même sujet.

51. Il a dû exister un poëme allemand sur la vengeance de

Sifka, puisque l'introduction en prose du *Livre des Héros* donne un résumé de cet épisode. La mort du jeune Samson, fils d'Erminrek, a quelque analogie avec celle de Svanhilde. — La fin d'Erminrek est contée dans la Saga d'une tout autre manière que dans Jornandes, la légende eddaïque et l'histoire de Saxo. — Pour la fuite de Thidrik et son séjour chez Attila, la Saga se rapproche beaucoup plus de l'introduction en prose du *Livre des Héros*, que du poëme en haut allemand sur *La fuite de Dietrich.* — Le récit de la bataille de Gransport diffère aussi beaucoup du poëme sur *La bataille de Raben,* qui traite pourtant le même sujet. — Le départ de Thidrik, après le massacre des Burgondes, est confirmé par *La complainte* (C 58), quoique cette dernière ne s'accorde pas toujours avec la Saga. — L'episode de Hildibrand et d'Alibrand a moins de rapport avec le vieux fragment sur *Hiltibrant et Hadubrant,* qu'avec la chanson plus récente. — Le poëme de Béowulf fait allusion à la rupture de Hama (Heimi) avec Eormenric, et la *Chronique de la Novalèse* parle aussi d'un grand guerrier qui se fit moine pour expier ses péchés, et qui tint tète aux ennemis du monastère; seulement, au lieu d'attribuer ces aventures à Heimi, comme fait la saga, elle nomme Waltharius le héros repentant. — L'introduction du *Livre des Héros* fait une confusion analogue, lorsqu'elle fait honneur à Wolfdrietrich de la victoire remportée sur le dragon par Thidrik de Bern; la chanson danoise ne tombe pas dans cette erreur. — En revanche la saga attribue à son héros beaucoup de traits qui n'appartiennent qu'à l'histoire ou à la légende de Théodoric le grand, comme, par exemple, la conquête de Rome et la course sur le cheval du diable.

52. L'abrégé en vieux suédois, qui a été fait dans la seconde moitié du xve siècle, d'après le manuscrit de Stockholm, supprime beaucoup de détails; mais à la fin le traducteur a ajouté quatre chapitres dont voici le contenu : Après sa défaite à Gransport, Wideke Welanson (Vidga fils de Velent), poursuivi par Didrik (B 99), se jeta à l'eau et coula à fond; mais une ondine, mère de son aïeul, le transporta en Séland où il demeura longtemps. Ayant appris que son ennemi était devenu empereur de Rome, il se retira dans l'île de Fimber, fit faire une image de Didrik, et défendit au batelier d'amener dans l'île l'homme qui ressemblerait à ce portrait. Voulant venger son frère, Didrik de Bern, accompagné seulement de deux serviteurs, se mit à

la recherche du meurtrier, et finit par arriver au détroit de Fimber; le batelier le laissa monter dans sa barque, mais, au moment de prendre terre, il remarqua que le passager ressemblait au portrait; il le ramena au point de départ, en lui disant qu'il avait ordre de ne pas le transporter dans l'île. Didrik comprit ce qu'il en était; aimant mieux mourir que de renoncer à venger son frère, il alla dans une ville se faire arracher un œil par un médecin, et, lorsqu'il fut guéri, il retourna vers le batelier, qui ne fit plus difficulté de le passer. Didrik alla de suite à la maison de Wideke, qui était alors en train de se vêtir; voyant sur une armoire l'épée Miming, il la tira du fourreau et la jeta sur le toit, où elle resta. Wideke salua affectueusement Didrik, se jeta à ses pieds et lui offrit tout ce qu'il possédait. Mais Didrik ne voulut pas accepter de composition; Wideke dut s'armer, il prit sa meilleure épée, après Miming, et se défendit longtemps, jusqu'à ce qu'il succombât. Didrik prit alors l'épée Miming et s'en retourna par les pays de Holtesten et Sassen; les graves blessures qu'il avait reçues dans le combat enflèrent beaucoup, et, arrivé en Svaven, il vit qu'il n'avait pas pour longtemps à vivre. Ayant jeté dans un lac ou une rivière le glaive Miming, qui n'a pas été retrouvé depuis, il se rendit à la ville de Hofferdh, où il mourut et fut enterré par un marchand. Les deux serviteurs qui l'avaient suivi n'osaient pas trop parler de cette expédition; tout le monde en Danemark savait que Wideke avait été tué dans sa demeure, mais personne ne connaissait le meurtrier. Les Allemands savent bien que Didrik ne rentra pas après avoir quitté la salle des bains; aussi tous les Romains croient-ils que Thidrik finit comme il a été rapporté (B. 161). Il y avait à Rome un empereur, nommé Hanrik, qui était fils du duc Fyppoldhi de Borgundia; il raconta que Didrik avait fait élever un cheval, jusqu'à l'âge de sept ans, dans une sombre écurie sous terre, et, pendant qu'il était au bain, il le fit lâcher secrètement, afin que l'on ne se doutât pas de son dessein; car, si la renommé l'eût ébruité, Wideke se serait caché et il aurait été difficile de le trouver. Ici finit le livre de Didrik. Dieu fasse miséricorde à celui qui l'a tourné en suédois.

Chapitre III.

LES PÓEMES DES NIBELUNGS.

53. Bien que le *Chant* ou *La Détresse des Nibelungs* et la *Complainte* soient des poëmes indépendants l'un de l'autre; bien qu'ils n'aient pas le même auteur et qu'ils aient été composés à des époques différentes; bien que le dernier ne puisse pas être pris pour la continuation du premier, puisqu'il est versifié sur un mètre beaucoup plus court, nous devons pourtant en parler dans le même chapitre, parce qu'ils suivent généralement la même tradition et qu'ils s'éclairent mutuellement. Aussi bien, tous les manuscrits complets de *La Détresse* renferment-ils la *Complainte*. Celle-ci, on le devine, ne traite que de la catastrophe, l'extermination des Nibelungs, mais elle fait de nombreuses allusions aux événements qui l'ont amenée. Le poëme des Nibelungs, au contraire, chante avec presque autant de détails la vie et la mort de Sîfrid que la punition de ses meurtriers. Pour tout le reste de la légende, il est beaucoup moins complet que les Eddas ou que les Sagas des Vœlsungs et de Thidrik ; mais il nous renseigne incomparablement mieux que ne fait *La Complainte;* c'est pourquoi nous avons commencé par lui dans les analyses de la section C. Ici, où nous n'avons pas à exposer les événements dans l'ordre logique, mais à faire l'histoire des sources par ordre chronologique, il vaut mieux parler d'abord de la *Complainte,* qui est plus ancienne.

54. De même que la *Vœlsungasaga* est (si l'on peut employer cette expression moderne) l'un des plus vieux *livres bleus* qui aient été composés en islandais, de même la *Complainte* est le plus ancien spécimen allemand du genre dont elle porte le nom. Elle ne vaut même pas beaucoup mieux qu'une complainte ordinaire : la prolixité du style, les répétitions fatigantes, les

descriptions oiseuses, le ton pédantesque et la trivialité des pensées, en rendent la lecture peu récréative. L'auteur aurait pu faire tenir en un seul chant ce qu'il délaie en quatre longues aventures; l'action marche à peine. C'est vers 1170 que ce poëme a reçu sa dernière forme, qui est par conséquent antérieure de quelques dizaines d'années à la rédaction actuelle du poëme des Nibelungs. L'auteur ne doit pas avoir connu ce dernier, puisqu'il avoue ne pas savoir quand et comment les princes Burgondes sont arrivés à la cour d'Etzel, épisode traité amplement dans le poëme (C. 30-33); il suppose pourtant que la légende des Nibelungs est très-familière à ses lecteurs, car les allusions qu'il y fait sont trop brèves et trop fragmentaires pour être intelligibles à ceux qui ne la posséderaient pas à fond. Il se réfère tantôt à la tradition orale, tantôt à un livre qui doit être, soit l'ouvrage latin de Conrad, secrétaire de Pilgerin, soit l'un des nombreux poëmes allemands composés sur le même sujet (C. 59). Pilgerin occupa le siége épiscopal de Passau depuis 971 jusqu'à 991; il devait s'intéresser particulièrement aux Huns, en qui il voyait les ancêtres des Hongrois dont il avait entrepris la conversion. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait fait recueillir les chants et les récits du cycle des Nibelungs, et que son secrétaire Conrad ait fait pour les Nibelungs ce que ses contemporains Ekkehard et Gerald ont fait pour Waltharius. Les idées chrétiennes que l'on remarque dans la *Complainte* et *La Détresse* ont été, selon toute apparence, introduites dans la légende par Conrad. Serait-ce également lui qui, le premier, a fait du margrave Ruedeger un contemporain d'Etzel, et de l'évéque Pilgerin l'oncle des princes Burgondes? On l'ignore aussi bien que le nom du poëte de la *Complainte*. D'après W. Grimm (*Held.*, 150) et Lachmann (*Anmerk.*, 287), il serait le même que l'auteur de *Biterolf*, mais Zarncke (*Beitr.*, p. 226) et Weinhold (*Antheil Steiermarks*, p. 10) contestent cette identité. Quoi qu'il en soit, la *Complainte* doit avoir été composée dans l'Allemagne méridionale, puisqu'elle est écrite en haut allemand (1).

55. Il y a deux principales rédactions du poëme des Nibe-

(1) Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus et les éditions et commentaires cités à la bibliographie, voy. Gervinus, I. p. 338-340; — Barstch, *Untersuchungen*, 130; — Gœdeke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter*, p. 287-293.

lungs : l'une s'appelle *La Détresse des Nibelungs* (Der Nibelunge-Nôt), l'autre *Le Chant des Nibelungs* (Der Nibelunge-Liet) ; elles diffèrent non-seulement dans les rimes et les formes grammaticales, mais souvent quant aux mots, et l'une donne parfois des vers et même des strophes qui ne se trouvent pas dans l'autre. La division des aventures n'est pas identique. *La Détresse* en renferme trente-neuf et le *Chant* n'en a que trente-huit. On connaît actuellement vingt-six manuscrits du poëme, et comme on en découvre des fragments de temps à autre, il y a lieu d'espérer que ce chiffre n'est pas définitif. Il y a dix manuscrits complets : trois en parchemin (C B A) sont du XIIIe siècle ; deux également en parchemin (D I) sont du XIVe ; quatre en papier (*a h b k*) sont du XVe ; enfin un en parchemin (*d*) est du XVIe siècle. Quelques-uns des fragments sont fort anciens et ont une grande valeur. Pour être plus brefs, les critiques allemands, comme Fr. H. von der Hagen, désignent ces manuscrits par des numéros, ou, comme Lachmann, par des lettres (voy. la Bibliographie), réservant les majuscules pour les manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, et les minuscules pour ceux des deux siècles suivants. Au risque de donner au discours une certaine tournure algébrique, nous suivrons l'exemple de Lachmann, parce que son procédé a été adopté par la plupart de ceux qui ont écrit après lui sur le poëme des Nibelungs.

56. D'après Lachmann, le manuscrit A fournit le texte le plus ancien et le plus rapproché de l'original ; les autres (à l'exception de L à S, que l'on ne connaissait pas encore) se divisent en deux groupes B H I K *c d e f g h* et C E F G *a*. Quant à D, et vraisemblablement aussi *b*, ils forment un groupe mixte. Ce savant prenait A pour base de ses éditions, et il affirmait d'un ton dictatorial que toutes les variantes des autres manuscrits n'avaient que la valeur d'une conjecture. Il fondait sa préférence sur ce que la rédaction A, étant la plus brève et la plus incorrecte, semblait être la plus primitive. Ces théories ne furent pas trop contestées du vivant de leur auteur. Mais, après sa mort, elles ont été vigoureusement combattues par M. Holtzmann. Ce savant affirme que la brièveté et l'incorrection de A ne sont pas des preuves suffisantes de son ancienneté, et qu'elles proviennent plutôt de la négligence du copiste. Pour lui, il préfère C, et voici la généalogie qu'il propose : en tête un manuscrit perdu (Z) dont on aurait fait deux versions, l'une conservée dans C *a* auxquels se rattachent E F R;

l'autre, aujourd'hui perdue, a donné naissance à B, qui lui-même a été remanié dans A. Le manuscrit C passe en effet pour le plus ancien et l'on soutient même qu'il date de la fin du XIIe siècle; de plus son texte est regardé comme le meilleur, d'où M. Holtzmann conclut qu'il est le moins défiguré, le moins éloigné du poëme primitif. Lachmann au contraire pensait que sa correction tenait aux révisions successives qu'il avait subies, tant les plus savants hommes peuvent différer dans l'interprétation du même fait! Il ne faut donc pas s'étonner que tant de classifications aient été proposées.

57. D'après Fr. Zarncke (préf. de son édition), *Le Chant* est la rédaction primitive, et son texte ne se trouve que dans C *a* et dans les fragments R E F. *La Détresse* n'est qu'un remaniement, à la vérité fort répandu, et qui pour cette raison est appelé tantôt la vulgate, tantôt le texte commun. Le rédacteur a supprimé des strophes qui, à la vérité, n'étaient pas indispensables à la marche de l'action, mais qui en augmentaient l'effet dramatique. En revanche, il a une tendance prononcée à ajouter des traits qui ne répondent ni à la situation ni au caractère des personnages, et il charge les couleurs jusqu'à rendre les tons criards. Son style se rapproche déjà de celui des chansonniers des rues. Le texte de *La Détresse* nous est arrivé sous trois formes principales : 1° la plus complète, qui se trouve dans H I K O Q *d h*; — 2° la rédaction abrégée B D L M N P *c g i*; — 3° qui a été elle-même tronquée dans A. En dehors de cette classification, il y a aussi des remaniements plus modernes : *b k* et le manuscrit dont la table des chapitres a été trouvée à Darmstadt (D 63).

58. Le professeur Bartsch, qui a soumis la versification des divers textes du *Chant* et de *La Détresse* à un examen détaillé et approfondi, en a déduit d'importantes conclusions; comme ses prédécesseurs, il admet deux principales classes A B et C, mais, au lieu d'accorder à l'une la prééminence sur l'autre, il affirme qu'elles ont une égale autorité, en ce que toutes deux sont des remaniements d'un texte perdu, faits à peu près à la même époque. Chacun est donc libre de préférer la rédaction qu'il veut : c'est pure affaire du goût; pour sa part, M. Bartsch trouve que le versificateur de C avait plus de talent poétique et que ses vers sont plus élégants que ceux de A B; mais qu'en revanche l'auteur de *La Détresse* (A B) s'est moins écarté du

modèle commun et qu'il s'est borné à modifier le mètre et la rime sans ajouter beaucoup de strophes nouvelles. Comme la rédaction du *Chant* (C) a été mieux appropriée au goût du temps et aux exigences de la métrique des XIIIe et XIVe siècles, les copistes n'ont pas été tentés d'y faire si souvent des corrections; aussi les textes de cette classe (C E F G R *a b*), qui à la vérité sont moins nombreux que ceux du groupe A B, diffèrent-ils moins entre eux. E C sont des copies d'un même manuscrit; F s'éloigne davantage de l'original; R et sa copie *a*, faite au XVe siècle, ont été transcrits avec peu de soin; *b*, remaniement qui date du XVe siècle, est de tous les manuscrits de sa classe celui qui s'éloigne le plus du type commun. — Quant à *La Détresse,* voici le résumé des recherches de M. Bartsch : A et B sont issus d'un même manuscrit qui était à la fois bon et ancien; mais A ne mérite pas la préférence que lui donnait Lachmann : loin d'être la source de tous les textes, il ne représente même pas sa propre classe; il supprime des lettres, des syllabes, des mots, souvent même des strophes entières. B est plus ancien et plus soigneusement écrit; L et sa copie *g* s'y rattachent intimement, ainsi que M *c i*. — M. Bartsch constate l'existence de manuscrits mixtes de deux espèces : les uns, comme D N P S, sont des copies d'un manuscrit du *Chant* (C) dont les lacunes ont été remplies par des extraits de A B (*b* présente le cas inverse); les autres, H J K O Q *d h,* offrent un mélange des deux textes, où prédomine l'élément A B; ils contiennent aussi des interpolations arbitraires (Voy. Bartsch, *Recherches*).

59. Au reste, l'étude des manuscrits, si fructueuse qu'elle soit à certains égards, ne suffit pas pour nous éclairer sur l'origine du poëme, et bien moins encore sur l'origine de la tradition qui en fait le fond; car on peut affirmer au premier examen que celle-ci remonte aux temps payens; or, les manuscrits les plus anciens soit du *Chant,* soit de *La Détresse,* datent tout au plus de la fin du XIIe siècle; en d'autres termes, il y avait sept à huit siècles que le christianisme et des mœurs moins barbares régnaient dans l'Allemagne méridionale, lorsque la légende chantée dans le poëme a pris sa forme actuelle, c'est assez dire qu'elle a dû subir plusieurs métamorphoses avant de recevoir sa forme définitive; aussi les critiques les plus compétents sont-ils unanimes à cet égard, seulement ils ne sont pas d'accord sur le nombre des remaniements, non plus que sur leur étendue. Lachmann soutenait que le poëme actuel avait été

formé par la réunion de vingt chants populaires composés en diverses contrées de l'Allemagne ; que, vers 1205, en Thuringe, ils avaient été soumis à un remaniement qui les a mis en harmonie et a établi entre eux une certaine unité d'action et de langage ; que A était la première rédaction et que, pour cette raison, elle renfermait plus de contradictions ; que ce texte avait été revu dans B, et qu'enfin il avait été amélioré dans C, qui par un jeu du hasard serait le plus ancien des manuscrits conservés et donnerait pourtant la version la plus récente. Dans cette hypothèse, la correction du texte C s'expliquerait naturellement par les révisions successives qu'il aurait subies.

60. Lachmann prétendait reconnaître dans le poëme ce qui était emprunté aux chants populaires, et ce qui avait été ajouté par des versificateurs ou des copistes plus récents ; aussi, dans sa seconde et sa troisième édition, a-t-il imprimé en caractères cursifs les passages qu'il regardait comme des interpolations, et ceux-ci formaient, selon lui, plus du tiers du texte actuel ; il est même allé jusqu'à les supprimer dans son édition de 1840 (1). Malgré l'inconvénient de ces procédés arbitraires et de ces appréciations purement subjectives, la thèse de Lachmann a certainement un côté vrai : il est évident que la légende a d'abord été chantée par épisodes, avant d'être traitée dans son ensemble. L'*Ancienne Edda* nous en fournit la preuve : la tradition y est encore à l'état rapsodique, et, chez les Scandinaves, elle n'a jamais trouvé son Homère, pour fondre les divers chants, faire disparaître leurs contradictions et remplir les lacunes ; elle n'a même pas eu son Lœnnrot, pour transcrire et coordonner les rapsodies, sans rien ajouter pour les relier, si ce n'est des strophes ou des vers recueillis de la bouche du peuple : Sæmund n'a été qu'un copiste et un annotateur. L'épopée qui se trouve en germe dans l'*Ancienne Edda* n'est pas arrivée à maturité ; l'auteur de la *Nouvelle Edda* et celui de la *Vœlsungasaga* en avaient bien conçu l'idée, mais ils se sont

(1) Dans l'édition donnée par un de ses disciples, K. A. Hahn (Prague, 1841, in-8), le texte expurgé est divisé en vingt chants, dont chacun renferme plus ou moins de strophes ; mais Jac. Grimm a fait remarquer que, pour tous les chants, excepté le XII[e], le nombre des strophes est un multiple exact du chiffre cabalistique sept, et il pensait que cette coïncidence n'était pas accidentelle, mais que Lachmann avait été influencé dans ses suppressions par le désir de trouver dans tel chant quatre heptades de strophes, dans tel autre neuf heptades et ainsi de suite (J. Grimm, dans *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1851, t. III, p. 1747-1752).

bornés à exposer en prose le sujet du poëme, dont Kâlf traita plus tard les premiers épisodes dans *Vælsung le Posthume* (E 57). Si ce poëte avait continué à mettre en vers la *Vælsungasaga*, nous aurions eu une chronique rimée qui n'eût pas manqué d'analogie avec le poëme des Nibelungs. C'eût été l'écho des chants eddaïques, et pourtant, si l'on eût perdu ceux-ci, il aurait été impossible de les restituer d'après cette traduction en vers d'une version en prose. — Il ne faut pas non plus espérer de retrouver, dans le texte actuel du poëme des Nibelungs, les anciens chants populaires qui en sont le fondement ; il aurait été bien singulier, disons-le en passant, que le sujet eût été divisé par l'effet du hasard en vingt rapsodies, ni plus ni moins, comme le prétendait Lachmann, et que des chants composés indépendamment l'un de l'autre fussent assez bien d'accord pour former une épopée. Si l'on nous réplique que le premier rédacteur du poëme a choisi à dessein vingt rapsodies, nous ferons observer qu'à cette époque, où le système décimal n'était pas en honneur, on eût préféré les nombres douze ou vingt-quatre, et que, si le rédacteur eût tenu à avoir un chiffre rond, il n'eût certes pas divisé les vingt chants primitifs en trente-huit ou trente-neuf aventures.

61. Autant il est hasardeux d'affirmer, avec Lachmann, que certaines parties du poëme des Nibelungs sont des emprunts textuels faits aux chants populaires, autant il est difficile de déterminer le nombre des remaniements que ceux-ci ont subis avant d'être transformés, comme ils le sont dans la rédaction actuelle du *Chant* ou de *La Détresse*. Aussi M. Bartsch a-t-il eu raison de ne pas courir après des fantômes insaisissables et de se borner à chercher combien de fois a été remanié le poëme des Nibelungs, à partir de l'époque où nous avons des notions positives à cet égard. Selon lui, le poëme a été composé directement d'après des chants populaires et des traditions orales, et en effet il se réfère tantôt à des chants, tantôt à des récits. Le premier rédacteur a fondu ces chants et les a mis en strophes uniformes, et comme, pour plusieurs épisodes, il a vraisemblablement puisé à des sources différentes, on comprend sans peine qu'il ait laissé passer çà et là des contradictions peu importantes d'ailleurs, et que bien des passages fassent disparate.

62. Il était d'usage à l'origine de la littérature allemande,

c'est-à-dire jusqu'au milieu du XIIIe siècle, qu'un poëte ne pût emprunter à un autre la forme que celui-ci avait inventée; or, comme les strophes du poëme des Nibelungs suivent, pour le mètre et la rime, les règles appliquées dans les poésies lyriques d'un certain Kürenberger (ou seigneur de Kürenberg, près de Linz), *minnesinger* autrichien qui vivait vers l'an 1140, M. Fr. Pfeiffer en a induit que ce poëte était l'auteur du *Chant des Nibelungs*. D'autres savants avaient antérieurement attribué le poëme soit à Wolfram von Eschenbach, soit à Heinrich von Ofterdingen; quelques-uns même jugeaient superflu de rechercher le nom d'un Homère qu'ils prétendaient n'avoir jamais existé. Pourtant la thèse de M. Pfeiffer a été adoptée par les hommes les plus compétents, et M. Bartsch la prend pour base de son argumentation. Le poëme, dit-il, a été composé vers 1140; or, en moins de trente ans, on était devenu si exigeant sur la rime et l'élégance du style, qu'il fallut, vers 1170, polir le style rude du chevalier de Kürenberg et remplacer ses simples assonnances par des rimes plus exactes. Une nouvelle révision aurait eu lieu entre 1190 et 1200, époque où l'on commença à rimer, non plus seulement pour l'oreille, mais aussi pour l'œil. Deux poëtes entreprirent en même temps de retoucher les rimes; le travail de l'un se trouve dans B et A, celui de l'autre dans C. L'auteur de B s'est tenu très-près de l'original, évitant à la fois les interpolations et les retranchements; le copiste de A au contraire a supprimé beaucoup de passages. Ce texte fut lui-même remanié aux XIIIe et XIVe siècles, et les manuscrits qui en dérivent se divisent en plusieurs groupes. — La rédaction C a été moins souvent modifiée; c'est qu'il était moins utile de la retoucher, parce qu'elle avait été mieux appropriée au goût régnant. Le titre de *Détresse* (Nôt), qui ne s'appliquait bien qu'à la seconde moitié du poëme, a fait place au titre plus général de *Chant* (Liet). Le versificateur a plutôt visé à l'élégance qu'à la fidélité; il a fait disparaître quelques-unes des contradistions qu'il trouvait dans l'original, et il s'est efforcé de se mettre d'accord avec la *Complainte*, à laquelle il a emprunté divers motifs (Bartsch, *Recherches*).

63. Depuis, le poëme a été bien des fois révisé ou traduit; parmi les plus remarquables de ces versions, citons le fragments *k*, celui de Darmstadt et la traduction néerlandaise. — Le fragment *k*, découvert à Vienne par J. Feifalik, est un remaniement en haut allemand du XVe siècle, fait d'ailleurs sans

goût et sans savoir ; car l'auteur, comme celui de la *Vœlsunga-saga*, n'a pas toujours compris son original. Son travail offre pourtant un certain intérêt, parce qu'il est basé sur un texte excellent et plus complet que C *a*. Le père des princes burgondes y est toujours nommé Gibich (Giùké des Scandinaves), comme dans le poëme de Seyfrid à la peau de corne, jamais Dancrât ni Aldrian. — De temps à autre les bibliophiles découvrent des fragments du poëme des Nibelungs, principalement sur les feuilles en parchemin qui forment la couverture des vieux livres ; c'est ainsi que M. Baur a trouvé aux archives grand-ducales de Hesse, à Darmstadt, une feuille en parchemin qui faisait partie de la reliure d'un manuel d'agriculture imprimé en 1540. Cette feuille parait avoir été écrite au commencement du xve siècle, elle contient la table des matières presque complète d'un manuscrit du poëme, qui différait notablement de toutes les rédactions connues. L'auteur ou le copiste (nous ne pouvons dire lequel des deux, puisque le texte nous manque) parait avoir intercalé quatre aventures empruntées au poëme de *Seyfrid à la peau de corne*. Les titres suivants correspondent du moins fort bien avec divers épisodes de *Seyfrid* : Comment Siegfried grandit pour les combats, comment il obtint sa peau de corne et conquit le trésor des Nibelungs avant de devenir chevalier (1re aventure) ; comment Krîmhilde fut saisie par le farouche dragon et emportée sur un rocher (7e avent.) ; comment Siegfried délivra la jeune princesse au prix de grands efforts (8e avent.) ; comment il retourna avec elle sur les bords du Rhin (9e avent.).

64. On connaît deux fragments du poëme écrits en vers hollandais, dans la seconde moitié du xiiie siècle. Tous deux ont fait partie du même manuscrit ; l'un se rapporte à la chasse à l'ours dans le Waschemwald, l'autre aux funérailles de Sîfrid. Ils suivent de près le texte du poëme des Nibelungs, auquel ils répondent quelquefois mot pour mot ; l'une des rédactions doit être la traduction de l'autre et, à ce propos, l'on s'est demandé quel était l'original, de l'allemand ou du néerlandais ? Si ce dernier nous avait été conservé en entier, la question offrirait sans doute moins de difficultés, car il suffirait d'examiner dans quel esprit il a été conçu pour voir si l'original était composé dans la haute Allemagne ou dans les Pays-Bas. Malheureusement nous n'avons que de courts fragments ; mais, comme ils sont presque identiques avec les passages corres-

pondants du poëme des Nibelungs, nous n'avons pas lieu de supposer que le poëme dont ils faisaient partie différât beaucoup du *Nibelunge-liet*; il est plus rationnel de croire que les deux textes étaient d'accord pour le reste, comme ils le sont dans les parties où nous avons des points de comparaison. Partant de cette identité, nous sommes forcés d'admettre que l'allemand est l'original, parce que le *Nibelunge-liet* est évidemment conçu à un point de vue autrichien : Etzel est confondu avec Attila, les Hiunes avec les Hongrois. Si le poëte primitif eût été un hollandais, il aurait suivi la tradition de son pays, et, s'il n'y en avait pas ou qu'elle fût déjà perdue, il aurait adopté la tradition saxonne alors pleine de vie (comme on le voit par la *Saga de Thidrik*), et il aurait localisé la scène en Westphalie, en Saxe, ou sur les bords du Rhin, mais non sur ceux du Danube, dans des contrées éloignées des Pays-Bas. Il serait d'ailleurs étrange que l'original, s'il eût été hollandais, eût péri presque sans laisser de traces dans le pays où il avait pris naissance (1), tandis qu'une simple traduction en haut allemand aurait eu de si brillantes destinées. Si au contraire on admet que la version hollandaise était traduite de l'allemand, on comprend qu'elle ne soit pas propagée et qu'elle n'ait pas suffi à remettre en honneur dans les Pays-Bas la légende déjà oubliée des Vœlsungs et des Niflungs.

65. Le poëme des Nibelungs se compose de deux parties, qui ont à peu près la même étendue : 1° la gloire et la mort de

---

(1) On ne trouve dans toute la littérature néerlandaise du moyen-âge que quelques réminiscences de notre légende, encore n'ont-elles rien d'original : elles paraissent être de simples échos des traditions de la haute et de la basse Allemagne. Maerlant parle d'Ettel et des Huns dans *Alexandre*, et du roi Hermelinx (*Erminrek*) dans *Reinaert de Vos*. Dans *Les Vœux des quatre Seigneurs* (De vier heren wenschen), chant hollandais qui se trouve à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, dans un manuscrit du XIVe siècle, et qui a été d'abord publié par Mone (dans ses *Quellen und Forschungen*, p. 148) et reproduit et traduit par M. de [illegible]aecker (dans *Des Nibelungen*), figurent Hagen, Gontier, Gernot, Rudegeer. Hagen souhaite de posséder Scemminc et Mimminc (le cheval et l'épée de Vidga), dont il n'est pas question dans les traditions haut-allemandes, mais bien dans la *Saga de Thidrik* fondée sur des traditions bas-allemandes. — La *Chanson du vieil Hildebrand*, traduite de l'allemand en hollandais, a été parodiée dans un livre de chansons à l'usage des Gueux : *Een nieu Geusen Lieden-boecxken waeren begrepen is den gantschen handel der Nederlanden in voorleden jaren tot noch toe geschiet*, sans lieu, 160[illegible], pet. in-8. fol. 40). Le duc d'Albe y joue le rôle de Hildebrand qui veut retourner dans son pays. (Voy Fr. J. Mone, *Uebersicht der niederlændischen Volks-Literatur ælterer Zeit*. Tübingen, 1838, in-8. p. 2[illegible] et 236.)

Sîfrid; 2° la punition de ses meurtriers. Quoique cette division ne soit pas expressément marquée dans le poëme, elle n'en est pas moins réelle. Il est d'autant plus utile de la faire que les deux sujets, ayant été puisés à des sources différentes, sont souvent en contradiction; par exemple, dans la première partie, le nom de Nibelungs ne s'applique qu'à des êtres souterrains, à des habitants des cavernes, tandis que dans la seconde il désigne les Burgondes. Celle-ci, qui est la plus poétique et où l'unité d'action est observée presque aussi rigoureusement que dans les épopées classiques, remanie totalement la légende primitive et en prend souvent le contrepied. Celle-là, au contraire, est calquée sur la tradition primitive quoiqu'elle nous la donne parfois sous une forme corrompue. Le poëte suit l'un des plus excellents préceptes d'Horace et, soit par instinct, soit par imitation, il se jette, dès le début, *in medias res;* au lieu de commencer à la naissance de Sîfrid ou même à l'origine de sa race, il nous le présente au moment de partir pour le pays des Burgondes, et il laisse à Hagene le soin d'apprendre aux lecteurs, en même temps qu'à Gunther, les premières aventures du fils de Sigemund. Mais il s'en est tenu là, et, au lieu de faire une épopée où tous les épisodes fussent étroitement liés entre eux, il n'a écrit qu'une chronique rimée; il s'est borné à faire défiler devant nous les personnages, et à conter leurs faits et gestes, les uns après les autres : l'équipement et le voyage de Sîfrid, son arrivée à Worms, la guerre des Saxons, la conquête de Prunhilde, les noces, la querelle des reines, la mort de Sîfrid.

66. La première partie diffère de la version eddaïque dans les traits suivants : les Nibelungs ne sont pas identiques avec les Niflungs ou Giûkungs; le trésor n'est pas conquis sur le dragon, mais Sîfrid renouvelle l'escamotage de l'arbitre dans la fable : *L'huître et les plaideurs*. Prunhilde n'est pas une Valkyrie, mais une simple princesse, douée pourtant d'une vigueur extraordinaire; elle n'est pas sœur d'Etzel, comme Brynhilde l'est d'Atlé. Le père des princes Burgondes s'appelle Dancrât au lieu de Giûké (ou d'Aldrian), et leur mère Uote (Oda) au lieu de Grimhilde. Ce dernier nom se substitue à celui de Gudrûne. Hagene n'est pas frère de Gunther, mais seulement l'un de ses vassaux. La querelle des deux reines n'a pas lieu aux bains, mais à la porte de l'église; Prunhilde ne se suicide pas pour suivre Sîfrid, mais il n'est

plus question d'elle (si ce n'est dans la *Complainte*). — La seconde partie a puisé à la même source d'où la *Saga de Thidrik* a tiré la vengeance de Grimhilde, c'est-à-dire à une tradition remaniée au point de vue autrichien. Le pays des Hûns est transporté des rives de l'Elbe sur celles du Danube; Etzel est confondu avec Attila, quoiqu'il ne réponde aucunement à l'idée que nous nous faisons du *Fléau de Dieu*. Tout payen qu'il est, il joue le rôle d'un excellent prince, et il nous semble bien moins barbare que les prétendus chrétiens. Ce n'est pas lui, mais Krîmhilde, qui veut perdre les Burgondes; elle venge son premier mari, et non ses frères; elle périt dans le combat et Etzel lui survit. — Malgré ces différences essentielles, on ne reconnaît pas moins la version eddaïque dans cette dernière partie du poëme des Nibelungs : là comme ici, le désir d'arracher le trésor de Sigurd (Sîfrid) à ses meurtriers est le mobile de l'invitation et du massacre; Gudrûne, comme Krîmhiide, sacrifie son fils à sa haine; l'une et l'autre font mettre le feu au palais pour brûler leurs ennemis. Werbel, l'un des messagers, périt de la main de Hagene, comme Vingé de celle de Hœgné. Hagene veut qu'on lui apporte la tête de Gunther, comme Gunnar demande le cœur de Hœgné, pour rester seul en possession du secret.

67. Le style du poëme des Nibelungs est fort inégal; tantôt il a les allures vives et dégagées de la chanson pupulaire, tantôt il est lourd et plein de longueurs, comme c'est le cas dans la plupart des épopées chevaleresques. Aux scènes naïves ou passionnées succèdent de froides et ennuyeuses descriptions. Les réflexions personnelles, que le poëte entremêle au récit, sont généralement triviales ou superflues; il n'est pas exempt de sentimentalité, fait volontiers le bel esprit et prend souvent un ton doctoral pour nous expliquer ce qui est assez clair; ses exclamations répétées à propos des choses les plus insignifiantes deviennent fatigantes à la longue. Il annonce presque toujours d'avance ce qui doit se passer, de sorte que l'attention du lecteur n'est pas excitée par l'attente de l'imprévu. Les caractères sont variés et tracés avec conséquence; on remarque le vaillant Sîfrid, le farouche Hagene, l'aimable et innocent Giselher, la pieuse Uote, la fidèle Krîmhilde, la fière Prunhilde, le débonnaire Etzel, le noble Ruedeger. Gunther est le type d'un vrai suzerain féodal; il ne conçoit pas les idées les plus simples, à moins qu'un de ses conseillers ne les lui suggère; il ne fait

jamais rien sans l'assentiment de ses vassaux, et il est éclipsé par eux. Le poëme des Nibelungs travestit en chevaliers et en chrétiens les héros païens de la légende primitive; mais si l'on enlève le masque sous lequel se cachent ces faux paladins, ou le costume élégant dans lequel ils paradent, on retrouvera l'homme barbare, parfois même plus cruel que dans la tradition scandinave. Hagene, qui fait le mal par plaisir, vaut à peine Hœgné ; Krîmhilde, qui couve vingt-six ans sa vengeance et qui l'exerce sur ses frères, est plus inhumaine que Gudrûne qui punit le meurtrier de ses parents. Si Gunnar fait arracher le cœur de Hœgné, il n'obéit du moins pas à la basse jalousie qui est le mobile avoué du personnage correspondant dans le poëme des Nibelungs. — Bref, notre légende n'a pas plus gagné au point de vue moral, qu'aux points de vue historique et poétique, à être remaniée par les Allemands. On ne la trouve nulle part aussi belle et aussi vraie que dans la version la plus ancienne, qui est la tradition eddaïque !

SECTION E.

ÉPISODES ET RÉMINISCENCES.

Chapitre I.

CHEZ LES GOTHS ET LES ANGLO-SAXONS.

1. Dans l'histoire des Goths qu'il composa d'après celle de Cassiodore, Jordanes ou Jornandes nous apprend que, antérieurement à Zeutas, Diceneus, Zamolxis, « Les Goths chantaient, en s'accompagnant de la cithare, les exploits d'Eterpamara (*var.* Ethespamara), d'Amala, de Fridigern, de Vidicula (*var.* Vidiggia et Vidigoia), et d'autres héros dont ce peuple a une si haute idée, que la merveilleuse antiquité peut à peine se flatter d'en offrir de pareils » (ch. v. Édit. Closs). Le même historien, après avoir mentionné l'expédition des Goths vers le

Pont (mer Noire), ajoute qu'elle était célébrée « dans leurs anciens chants, presque selon la méthode historique. » (Ch. IV, éd. Closs). Puisque les Goths, de même que les autres peuples germaniques, avaient des traditions versifiées, ils ont dû chanter aussi divers épisodes de la légende des Vœlsungs et des Niflungs, au moins ceux qui se rattachent à la destruction de leur empire, et c'est probablement d'après ces annales poétiques que Jornandes (ou Cassiodore) a conté la fin de Hermanaric (*var*. Hermenerig, Ermenric, Hermeric). « Dès que les Gètes (Goths), dit leur historien, virent (les Huns,) cette race si entreprenante, qui avait ravagé tant de pays, ils furent effrayés et délibérèrent avec leur roi sur les moyens de se soustraire à un tel ennemi. Or, bien que Hermanaric eût subjugué beaucoup de peuples, comme nous l'avons rapporté plus haut, l'invasion des Huns le rendait pourtant soucieux. La race infidèle des Rosomons (*var*. Rasomons, Rosoms, mais non Roxolans), qui lui obéissait alors avec beaucoup d'autres, saisit cette occasion de le trahir. Une femme de cette nation, nommée Suanihilde (*var*. Svanibilde, Sonilde, Sunihil, Sanielh), dont le mari avait traîtreusement fait défection, fut, par ordre du roi furieux, attachée à des chevaux sauvages que l'on excita à la course, et déchirée en lambeaux. Ses frères, Sar et Ammi, vengèrent sa mort en perçant d'un fer le sein de Hermanaric. A la suite de cette blessure, celui-ci ne traîna plus qu'une vie maladive dans un corps épuisé. Profitant de la mauvaise santé de ce prince, le roi des Huns, Balamber (*var*. Valamber, Balamir), entra dans le pays des Ostrogoths, dont les Vesegoths s'étaient déjà séparés à la suite de discordes mutuelles. Cependant Hermanaric ne pouvant supporter son mal, non plus que les incursions des Huns, mourut très-âgé et plein de jours, dans la cent dixième année de sa vie. » (Jornandes, ch. 24, édit. Closs).

2. Il est impossible de méconnaître l'identité de cet Hermanaric avec le Jœrmunrek de la tradition eddaïque et le Jarmeric de Saxo; celle de Suanihilde avec Svanhilde; de Sar avec Sœrlé et d'Ammi avec Hamdi; des Gètes ou Ostrogoths, avec les Gots, Gotnes ou habitants du Godthiod. Les traditions gothiques et scandinaves s'accordent à dire que le roi des Goths fut blessé par les frères d'une femme qu'il avait fait périr, mais qu'il survécut à ses blessures; elles ne sont aucunement en contradiction avec le témoignage d'Ammien-Marcellin, d'après lequel Ermanaric mit fin, par le suicide, aux appréhensions

que lui causait l'invasion des Huns (L. XXXI, ch. III), et, si elles diffèrent entre elles, ce n'est que dans des circonstances accessoires; les unes attribuent à la politique, les autres à la jalousie, la cruauté dont Svanhilde fut victime; d'après les *Eddas*, et la *Vœlsungasaga*, la jeune femme fut écrasée, et d'après Jornandes, écartelée. Malgré ces divergences peu importantes, il est certain que notre légende existait dès le milieu du VIe siècle, sous une forme presque identique à celle que nous a conservée la tradition eddaïque. A la vérité, l'historien des Goths ne nous fait connaître qu'un épisode, mais comme les autres ne rentraient pas dans son sujet, il a dû les négliger, sans qu'on puisse en induire qu'il les ignorait.

3. D'autres parties de notre légende ont été chantées, ou mentionnées, dans des poëmes anglo-saxons aussi anciens que l'*Histoire des Goths*, pour le fond du moins; car les traditions dont ils sont l'écho n'ont pu être portées dans la Grande-Bretagne que par des immigrants germaniques; elles existaient donc avant la clôture des migrations anglo-saxonnes, c'est-à-dire avant la fin du VIe siècle; mais elles n'ont été transcrites qu'aux VIIe, VIIIe et IXe siècles. L'une d'elles porte que Beowulf entendit chanter à la cour de Hrôdgar, roi de Danemark, les aventures de Sigemund et de Fitela, ainsi que le combat contre le dragon; or, Beowulf était neveu du roi des Geates (Gautes), Hygelâc, que l'ingénieux N. Fr. S. Grundtvig a le premier assimilé avec le Chochilaic ou Chochilag des historiens francs (Danne-Virke, T. II, p. 284 et suiv., Copenh., 1817). Ces deux noms sont en effet des transcriptions latines de l'anglo-saxon Hygelâc ou Higelâc, et du scandinave Hugleik, de même que Chauci de Tacite sont les Hugs des Anglo-Saxons. Comme l'identité de Hygelac avec Chochilaic est fort importante pour notre sujet, il faut soumettre au jugement du lecteur les documents d'où elle ressort. Citons d'abord un passage de Grégoire de Tours, qui écrivait un demi-siècle après l'événement dont il va être question.

4. Sous le règne du fils aîné de Clovis, Théodoric ou Thierry Ier d'Austrasie (511-534), « Les Danois, dit-il, avec leur roi nommé Chochilaic, ayant équipé une flotte, arrivent en Gaule par mer; ils opèrent une descente, dévastent un canton de Théodoric, font des captifs et se disposent à regagner leur patrie, avec des navires chargés de prisonniers et de dépouilles,

mais leur roi reste sur le rivage, attendant que la flotte ait gagné le large pour s'embarquer à son tour. Lorsque Théodoric eut appris que cette contrée avait été ainsi ravagée par les étrangers, il envoya son fils Théodebert avec une forte armée et un grand appareil militaire. Ce prince tua le roi, vainquit l'ennemi dans une bataille navale et ramena tout le butin à terre. » (*Hist. ecclés. des Francs,* L. III, ch. III, dans D. Bouquet, T. II, p. 181). L'auteur des *Gesta Francorum* rapporte cette expédition à peu près dans les mêmes termes, et, quoique son récit soit plus abrégé, il contient une notion nouvelle, qui est le nom du pays dévasté. « Dans ce temps (entre 515 et 520), dit l'anonyme, les Danois avec leur roi nommé Chochilag traversent la haute mer, sur une flotte de guerre, débarquent dans les Gaules, ravagent et pillent le canton des Attoares ou d'autres parties des États de Théodoric ; lorsque leurs navires sont pleins de captifs, ils regagnent la haute mer, tandis que leur roi reste sur le rivage. En apprenant cette nouvelle, Théodoric envoie dans cette contrée son fils Théodebert à la tête d'une grande armée. Ce prince poursuit l'ennemi, lui livre une sanglante bataille, et, après l'avoir défait, tue le roi et s'empare du butin qu'il ramène à terre. » (D. Bouquet, II, 555) (1). Les Attoares sont certainement le même peuple que Valleius-Paterculus appelle indifféremment *Attuarii* et *Cattuarii,* les Khattouarioi de Strabon, les *Hetwares* des Anglo-Saxons. Ils étaient établis dans l'ancienne Frise, sur les rives du Rhin et de l'Yssel, et ils firent d'abord partie de la confédération franque, puis du royaume mérovingien d'Austrasie.

5. Voici maintenant les allusions à la même expédition que renferme le poëme de *Beowulf.* « Le Geate Hygelâc, neveu de Swerting, avait ce collier à sa dernière heure, lorsqu'il combattait

(1) Le même Chochilaic est l'objet d'une tradition qui se trouve à la fin de deux manuscrits des fables de Phèdre, et dont voici le texte avec les variantes « De Huncglaco magno (De Getarum rege Huiglauco). Et fiunt (sunt) monstra miræ magnitudinis, ut rex Huncglacus (Huiglaucus) qui (quæ) enim imperavit Getis (gentes) et a Francis occisus est. Quem equus a duodecimo ætatis anno portare non potuit ; cujus ossa in Reni fluminis insula ubi in Oceano prorumpit reservata sunt. et de longinquo venientibus pro miraculo ostenduntur. » (Berger de Xivrey. *Traditions tératologiques ou récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident, sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle* Paris, 1836 in-8 ; Ludovici Trossii *ad Julium Fleutelot epistola*. Hamm 1844, p. 35 ; *Zeitschrift* de Haupt. T. V, p. 10 ; Ibid. *Zur deutschen Heldensage* par K. Müllenhoff. T. XI, p. 287). — Adon écrit Cochilaic, dans D. Bouquet, T. II, p. 667.

sous son étendard pour ses richesses et défendait le butin de la guerre. Le destin l'enleva, lorsqu'il courut témérairement à sa perte en attaquant les Fryses. Il portait cette parure de brillantes pierreries sur le bassin des eaux (la mer), lorsqu'il périt sous le bouclier dans les étreintes des Francs; il perdit avec la vie sa cotte de mailles et le collier (hémistiches 2404-2423, édit. Kemble; vers 1202-1214, éd. Grein). — Ce n'était pas la plus facile des luttes, lorsque périt Hygelâc; cet excellent chef du peuple, ce roi des Geates, fils de Hrethel, succomba dans le Fresland, frappé de la hache, au milieu de la mêlée (h. 4703-4715, éd. Kemble; v. 2354-2360, éd. Grein). — Désormais le peuple (Geate) peut s'attendre à des hostilités, lorsque la chute du prince (Beowulf) sera connue au loin chez les Francs et chez les Fryses. Cette terrible haine des Hugs provient de ce que Hygelâc alla sur sa flotte au pays des Fryses, où les Hetwares le vainquirent dans une bataille. Attaqué par des forces supérieures, le guerrier cuirassé dut plier, et il périt dans le combat; il n'a plus distribué de présents aux braves, et depuis, les Merewioings (Mérovingiens) nous ont refusé la paix (h. 5816-5836, éd. Kemble; v. 2910-2921, éd. Grein). »

6. Quelques années avant la mort de Hygelâc, son neveu Beowulf, qui lui succéda, avait porté secours à Hrôdgar, roi de Danemark, qui est vraisemblablement le Hroar des Sagas. A l'une des fêtes qui furent données en son honneur, il entendit chanter divers épisodes de notre légende : « Un des gardes du roi, un guerrier couvert de gloire, qui savait des chants et se rappelait nombre d'anciennes traditions, où les mots étaient vraiment bien liés ensemble, se mit ensuite à conter habilement l'expédition de Beowulf, en improvisant cette élégante narration; puis, changeant de discours, il chanta tout ce qu'il avait appris des exploits de Sigemund, dont beaucoup étaient inconnus; des victoires du Vælsing (fils de Vælse), de ses longs voyages, de ses guerres et de ses revers, totalement ignorés des fils des hommes, si ce n'est de Fitela et de lui. Il (le poëte) voulut donc rapporter quelques-unes de ces aventures : comment l'oncle et son neveu étaient toujours compagnons de malheur dans toutes les épreuves. Ils avaient exterminé avec l'épée un grand nombre d'Eotes. La renommée de Sigemund ne s'accrut pas peu après sa mort, lorsque le terrible au combat (Sigurd) tua le serpent gardien du trésor et que, sous la pierre blanche, le fils du héros s'aventura seul dans cette entre-

prise audacieuse. Fitela n'était pas avec lui ; il réussit pourtant à transpercer avec l'épée le monstrueux serpent, de sorte que l'excellente lame entra dans la paroi et que le dragon en périt. Le terrible guerrier dut à sa vigueur de pouvoir user à sa guise des anneaux (espèces non monnayées) du trésor. Le descendant de Vælse porta sur un bateau et déposa dans la cale les brillants joyaux, tandis que la chaleur du serpent se fondait (tandis qu'il se refroidissait). Il devint au loin, dans le monde, le plus célèbre des exilés ; il fut le protecteur des guerriers dans les entreprises héroïques, et il eut de bonne heure cette gloire. » (*Beowulf*, h. 1728-1794, éd. Kemble ; vers 867-900, éd. Grein).

7. Ce passage renferme plusieurs traits d'où il ressort que, du temps de Beowulf, vers l'an 500, notre légende était à peu près telle que nous la connaissons par les traditions eddaïques. Passons en revue ces allusions et indiquons les épisodes auxquels elles se rapportent : Sigemund le Vælsing est Sigmund le Vœlsung qui, de même que son homonyme, est représenté comme un héros glorieux, mais longtemps poursuivi par le malheur. Fitela correspond à Sinfiœtlé, neveu de Sigmund et son inséparable compagnon. Beaucoup de leurs aventures n'étaient connues que d'eux, parce qu'ils avaient été le plus souvent forcés de se cacher et d'errer dans les forêts. Les Eotes qu'ils massacrèrent sont les Gautes ou Jutlandais, sujets de Siggeir. Lorsque le poëte dit que la renommée de Sigemund s'accrut après sa mort, il ne veut pas dire qu'elle ait été lente venir, comme l'ont cru tous les traducteurs et commentateurs, mais simplement que la gloire du fils rejaillit sur le père ; car l'épithète *terrible au combat* (vîges heard) s'accorde, non pas avec Sigemund, mais avec *le fils du héros* (ædelinges bearn). Le contexte veut que l'on traduise ainsi : la logique indique assez que l'accroissement de renommée provenait de la victoire remportée sur le dragon, et, si l'on veut attribuer cet exploit à Sigemund, comment expliquer qu'il n'en ait pas été loué de son vivant même et que sa gloire n'ait été que posthume ? Les mots *Fitela n'était pas avec lui* (le vainqueur) corroborent l'adjectif *seul* et montrent que Sigurd était un plus grand guerrier que son père, puisqu'il n'avait pas besoin de compagnon pour accomplir de grandes actions. Le serpent gardien du trésor est certainement Fafni. La qualification de *plus célèbre des exilés,* donnée au *descendant de Vælse,* convient

parfaitement à Sigurd, qui fut élevé chez son beau-père, loin des états de ses ancêtres; aussi Fafni le traite-t-il de captif (A. 134). Après avoir signalé les analogies entre la tradition eddaïque et la tradition anglo-saxonne, relevons quelques points où elles semblent être en désaccord : d'après celle-ci le combat eut lieu sous la pierre, c'est-à-dire dans la caverne du serpent; d'après celle-là il eut lieu dehors. Selon les *Eddas* et la *Vœlsungasaga*, c'est sur le dos de Grané que fut chargé le trésor de Fafni; d'après le poëme de Beowulf, ce fut sur un bateau. Ces deux versions ne sont peut-être pas inconciliables, car rien ne prouve qu'elles s'appliquent au même temps et au même lieu : la première peut se rapporter à la bruyère de Gnitaheide, que Sigurd dut traverser à cheval; la seconde peut avoir trait à une autre partie du voyage.

8. Le poëme de Beowulf fait aussi allusion à un autre personnage de notre légende, à Hâma, qui est le Heimi des Scandinaves. Parmi les présents que Hrôdgar fit à Beowulf, se trouvait « Un collier, le meilleur, dit le poëte, dont j'aie entendu parler sur terre, après que Hâma eût porté au château étincelant (ou peut-être au château de Herebyrht) le Brosingamene, ce joyau, ce trésor. En butte à la haine insidieuse d'Eormanrîc, il préféra les biens éternels (h. 2391-2403, éd. Kemble; v. 1195-1201, éd. Grein). » Le collier en question doit être le même que les Eddas connaissent sous le nom de Brîsingamen; on sait qu'il avait été fabriqué par des nains et qu'Odin en fit présent à la déesse Fréyia pour obtenir ses faveurs, mais on ignore quand et pourquoi il fut emporté au château brillant, qui est peut-être la tour enchantée de Brynhilde. D'après la *Saga de Thidrik* (B. 67), Heimi prit parti pour Thidrik contre le roi Erminrek, et défendit ainsi la cause de la justice; c'est peut-être là ce que le poëte appelle préférer les *biens éternels*; ou bien voudrait-il faire allusion à la retraite de Heimi dans un monastère (B. 152)? Il ne serait pas surprenant qu'un des officiers du fameux Hermanaric fût devenu moine : le christianisme avait été prêché chez les Goths plus d'un demi-siècle avant la mort de ce prince.

9. Dans une élégie sur les adversités humaines, le poëte anglo-saxon Deor cite, comme exemple de revers supportés avec patience, l'exil de Theodrîc et des autres victimes d'Eormanrîc. « Les chefs des Gots furent privés de leurs états, de

sorte que le chagrin leur ôta tout sommeil. Ils l'ont pourtant surmonté ; fais de même. — Theodrîc demeura trente hivers à Mæringaburg (ou bien au château des illustres); ses revers sont bien connus ; il les surmonta pourtant ; fais de même. — Nous avons appris les actes sanguinaires d'Eormanrîc ; il régnait sur les nombreux peuples de l'empire des Gots ; c'était un roi cruel : beaucoup de guerriers, accablés de chagrin, pleuraient sur leurs malheurs et souhaitaient ardemment que cette domi nation fût renversée (Deor, v. 15-27). » Theodrîc est le même que le Thiodrek de l'*Ancienne Edda* (A. 230) et que le héros de la *Saga de Thidrik;* si mæringaburg ne signifie pas simplement un palais, c'est probablement le nom du lieu où il passa ses trente années d'exil (trente-deux selon la *Saga de Thidrik*. B 142.) Le caractère que Deor attribue à Eormanrîc est conforme à celui que Vîdsîd, Jornandes et la *Saga de Thidrik* donnent au même personnage.

10. Deux fragments d'un poëme anglo-saxon sur Valdere, découverts récemment, font allusion à diverses partie de notre légende. On y lit que Valdere, fils d'Ælfhere, injustement attaqué par Gûdhere, qui est qualifié de protecteur des Burgendes, lui a offert des anneaux, des vases précieux et son épée Mimming, œuvre de Vêland. Gûdhere a repoussé ces propositions de paix et il a fallu se battre ; Valdere soutient avec succès les assauts de ses ennemis, et l'on voit dans le second fragment qu'il reste seul avec Gûdhere et Hagena sur le champ de bataille. Ætla est aussi mentionné, ainsi que Vidia, parent de Nidhâd et fils de Vêland. — Valdere n'est autre que Valtaré de Vaskastein, Walther de Spanie, dont il a déjà été question (B. 24, 47, 73; C. 34, 48), et que Waltharius, dont nous parlerons plus loin ; Gûdhere est Gunnar ou Gunther, chef des Niflungs ou Burgondes ; Hagena est son frère Hœgné ou Hagene ; Vidia correspond à Vidga, et Ætla à Atlé, Attila ou Etzel. Les deux fragments, qui ont d'ailleurs fait partie d'un même manuscrit, sont donc généralement d'accord avec la *Saga de Thidrik*, le poëme des Nibelungs, *Biterolf* et *Waltharius*. Ils prouvent que les Anglo-Saxons, comme les Allemands et les Scandinaves, donnaient à Gûdhere le titre de roi des Burgondes.

11. Dans les poëmes qui précèdent, nous avons trouvé par-ci par-là des allusions aux personnages et aux événements qui

nous intéressent, et nous les avons recueillies précieusement, parce qu'elles attestent l'état de notre légende, chez les Anglo-Saxons, aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, c'est-à-dire à une époque où ce peuple était à l'abri des influences allemandes ou scandinaves et ne connaissait les Vœlsungs et les Niflungs que par ses traditions nationales des Ve et VIe siècles. Voici maintenant un poëme (si l'on ose donner ce nom à un catalogue versifié) qui n'est guère composé que de réminiscences. L'auteur, Vîdsîd (le grand voyageur), paraît s'être proposé de passer en revue les principales traditions qui vivaient encore dans la mémoire de ses compatriotes au temps où il écrivait; il les encadre dans la relation d'un voyage qu'il fit chez la plupart des peuples germaniques, et, pour exciter sans doute l'émulation de ses auditeurs, il n'oublie pas de mentionner les présents que lui firent tels ou tels princes. Voici la traduction des passages qui nous concernent

12. « Vîdsîd, qui avait vu le plus de nations en parcourant la terre, ouvrit le trésor des paroles (la bouche) et fit un récit. Il avait souvent reçu dans les cours des présents amicaux. Des nobles d'entre les Myrgings lui avaient donné le jour. Avec Ealhhilde, la fidèle conciliatrice, il visita pour la première fois, à l'est de l'Ongel, la résidence du roi des Hrêds, Eormanrîc, le mauvais traître (v. 1-9)..... Ætla a gouverné les Hûns, Eormanrîc les Gots, Becca les Banings, Gifica les Burgondes, Câsere les Creacs, (v. 18-20)..... Meaca les Myrgings, Mearchealf les Hundings, Theodrîc les Froncs (v. 22-24).... Vôd les Thyrings, Sæferd les Sycgs, Ongentheov les Sveos, Sceafthere les Ymbres, Sceafa les Longbeards (v. 31-32)..... Offa régna chez les Ongles, mais chez les Denes, Alevih, qui était le plus vaillant de tous ces personnages. Il ne montra pourtant pas plus de virilité que Offa; car aucun conquérant si jeune que celui-ci ne soumit plus d'états, aucun homme de son âge ne fit plus de prouesses. Avec son seul glaive, il étendit sa frontière vers le Fîfeldor, du côté des Myrgings, et depuis, les Engles et les Svæfes l'ont maintenue telle qu'il l'avait tracée (v. 35-44)..... Je parcourus beaucoup de pays étrangers dans le vaste monde; privé de ma famille, éloigné de mes parents, je connus le bien et le mal, en servant au loin (ou peut-être en suivant loin Ealhhilde); aussi puis-je chanter et réciter des traditions, et sais-je conter à la foule, dans la salle des libations, comment les nobles m'ont traité avec munificence. J'ai été chez les Hûns et les Hrêdgots,

chez les Sveos et les Sûddenes, chez les Venles, les Værnes et les Vîcings, chez les Gefdes, les Vinedes et les Gefflegs, chez les Engles, les Svæfes et les Ænenes, chez les Seaxes, les Sycgs et les Sveordveres, chez les Hrones, le Deanes et Headoreames, chez les Thyrings et les Throvendes, et chez les Burgendes, où je reçus une bague; là, Gûdhere me fit de beaux présents en récompense de mes chants; il n'était pas lent ce roi! J'ai été chez les Francs, les Fryses, et les Frumtings, chez les Rugs, les Glommes et les Rûmvals. J'allai aussi en Eatul vers Ælfvine. De tous les hommes, à ma connaissance, ce fils d'Eadvine avait la main la plus légère pour gagner des louanges, le cœur le plus généreux pour distribuer des anneaux (50-69)... J'ai été chez Eormanrîc, et tout le temps le roi des Gots me traita bien : ce chef des guerriers me fit présent d'un anneau qui avait la valeur de six cents scillings d'or affiné. Lorsque je fus rentré dans mon pays, je donnai ce joyau à Eadgils, mon cher protecteur, en remercîment de ce que ce prince des Myrgings m'avait donné les domaines héréditaires de mon père, et de ce que l'excellente reine Ealhhilde, fille d'Eadvine, m'avait fait d'autres présents (88-98)..... Ensuite je parcourus toutes les possesions des Gots, cherchant toujour les meilleurs compagnons : c'étaient les commensaux d'Eormanrîc. Je visitai Hedca, Beadeca et les Herelings; Emerca, Fridla et les Eastgots; le sage et le bon père d'Unvên; Secca, Becca, Seafola et Theodrîc; Headorîc, Sifeca, Hlide et Incgentheov; Eadvine, Elsa, Ægelmund et Hûngâr; la fière troupe des Vidmyrgings; Vulfhere et Vyrmhere. Les armes n'y reposaient pas très-souvent, car l'armée des Hræds avait à défendre avec de solides épées, contre les hommes d'Ætla, ses anciens domaines héréditaires, situés près du Vistlavudu. Je visitai Rædhere, Rondhere, Rûmstân et Gîslhere, Vidergield, Freoderîc, Vudga et Hâma; ce n'étaient pas les plus médiocres guerriers, quoique je les nomme les derniers. Très-souvent des traits sifflants volaient de cette troupe sur l'armée ennemie; alors Vudga et Hâma étaient maîtres de l'or conquis sur l'exilé, ainsi que des hommes et des femmes. » (109-130.)

13. Nous n'avons pas d'autres notions sur Vîdsîd que les allusions qu'il fait à sa personne. Il était né dans le pays des Myrgings situé, comme il nous l'apprend, sur les rives du Fîfeldor (Eider) près de l'Angel. Avec la reine des Myrgings, Ealhhilde, fille d'Eadvine (Audoin) et par conséquent sœur d'Ælf-

vine (Alboin) roi des Longobards, il se rendit vers le fameux conquérant de l'Eatul (Italie), après avoir visité les anciennes possessions d'Eormanrîc. Le poëte dit que Ealhhilde était chargée d'une mission conciliatrice, mais il n'en indique pas l'objet; nous pouvons toutefois le deviner: les Myrgings habitaient la péninsule cimbrique, qui se nommait alors Reidgotaland, comme l'attestent les plus anciennes traditions scandinaves; or, d'après les Anglo-Saxons, les sujets d'Eormanrîc s'appelaient Hrêds et Hrêdgots. Cette conformité de noms donne à penser que les Jutlandais primitifs et les Gots étaient de même race; il n'est donc pas étonnant qu'une princesse longobarde, mariée avec le roi des Myrgings, ait eu qualité pour négocier un traité d'alliance entre son frère qui se disposait à conquérir l'Italie et les Ostrogots qui en avaient été récemment dépouillés par l'empereur d'Orient.

14. Quoiqu'il en soit, Vîdsîd vivait en Slesvig à la fin du VIe siècle; sa relation de voyage a été portée dans la Grande-Bretagne par un des derniers flots de l'émigration anglosaxonne; malheureusement elle n'a pas été conservée pure; les rapsodes ou les copistes l'ont altérée par ignorance; ils confondent les temps et parfois les lieux; ainsi ils font d'Alboin, mort en 573, un contemporain de Hermanaric qui périt vers 375. Vîdsîd, à l'exemple de la plupart des voyageurs, a sans doute mentionné dans sa relation les hommes illustres des pays qu'il traversait; quelques siècles plus tard, on a cru qu'il les avait vus personnellement. Mais on n'était pas encore allé jusqu'à assimiler Ætla avec Attila, et Theodrîc avec Théodoric-le-Grand. Il est même douteux que la tradition populaire ait jamais fait cette confusion; Vîdsîd du moins savait bien que Eormanrîc n'était pas roi de Rome, mais que sa résidence était située à l'est du pays des Angles, près des forêts de la Vistule (Vistlavudu). Chez les Allemands, Conrad paraît avoir été le premier qui ait fait ces fausses assimilations; chez les Anglo-Saxons, c'est Ælfred ou Alfred-le-Grand, ce roi lettré qui traduisait Orose, Boéce, et qui, par la nature même de ses études, devait être porté à chercher la concordance de notre légende avec l'histoire positive. Il qualifie d'*Amuling* (Aumlung ou descendant des Amales) Théodorîc, le persécuteur de Boéce (*Metra,* I, 69), et ce surnom indique qu'il le confondait avec le héros légendaire. Parmi les peuples et les personnages que mentionne Vîdsîd,

nous reconnaissons dans Eormanric, roi des Hrêds ou Gots, Jœrmunrek ou Erminrek, roi du Godthiod ou des Gotnes; dans Ætla, roi des Huns, Atlé ou Etzel, roi des Hùns ou Hïunes; dans Gifika et Gûdhere, rois des Burgendes, Giùké et Gunther, rois des Burgondes; dans les Herelings, dans Theodric, dans Sifeca, dans Freoderic, dans Vudga et Hâma, tous commensaux d'Eormanric, nous voyons ses neveux, les fils d'Ake *Aurlungatrauste* et Thiodrek, Thidrik ou Dietrich; son conseiller Sifka; son fils Fridrek; et ses vassaux Vidga ou Witeg et Heimi, concordances d'autant plus importantes qu'elles confirment l'existences de traditions identiques chez les Scandinaves, les Anglo-Saxons et les Allemands.

Chapitre II.

CHEZ LES DANOIS.

15. Nous avons vu (E. 3, 6) que notre légende était chantée en Danemark dès le temps de Hrôdgar (le Hroar des sagas, Roe de Saxo), qui vivait au commencement du VIe siècle. Sous le règne de son neveu Hrolf (ou Rolf) Kraké qui lui succéda, Biarké composa un chant qui contient plusieurs allusions à la même tradition. Le *Biarkamâl* (Poëme de Biarké) a été imité en vers latins par Saxo (*Historia danica,* l. II. p. 93-94), et paraphrasé en prose islandaise dans la saga de Hrolf Kraké; malheureusement le vieux texte danois est perdu; il n'en reste que trois strophes, transcrites en ancien islandais, qui ont été reproduites dans la *Nouvelle Edda* (Skaldskaparmâl, ch. XLV). Pour exciter ses compagnons à défendre leur maître assiégé dans son palais, Biarké chanta : « Le roi très-généreux a fait présent à ses gardes..... de la couche de Fafni, du brillant fardeau de Grané..... de la glace de la main et de la pernicieuse composition donnée pour le meurtre de la loutre..... Le chef de guerre a réjoui ses nombreuses cohortes avec le rouge

métal du Rhin, qui causa la perte des Niflungs. » Ces périphrases, qui sont citées à propos des dénominations poétiques de l'or et qui toutes désignent ce métal, sont incompréhensibles pour quiconque n'est pas familiarisé avec notre légende, car il faut savoir que Fafni était couché sur son trésor (A. 71); que Sigurd après s'être emparé de ses richesses, les chargea sur le dos de Grané (A. 157); qu'elles avaient été données à Hreidmar en composition pour le meurtre de son fils Otr (A. 67-70); qu'elles vinrent entre les mains des Niflungs (A. 224), et furent cause de leur perte (A. 237), mais que, avant de se rendre à la cour d'Atlé, ces princes avaient caché le trésor dans le lit du Rhin (A. 244, 253); enfin Hiœrdise, mère de Sigurd, possédait un anneau d'or, qui avait la propriété de lui refroidir le doigt à l'approche du jour (A. 60). Après ces rapprochements, il est évident que Biarké connaissait la tradition des Vœlsungs et des Niflungs, sous la forme qu'elle a dans les *Eddas* et la *Vœlsungasaga*. Saxo, qui pouvait bien n'être pas dans le même cas, n'a sans doute pas compris les phrases citées, puisqu'il s'est dispensé de les traduire.

16. Un siècle et demi après la composition du *Biarkamâl*, notre légende était encore parfaitement connue en Danemark : le skalde Bragé l'ancien, qui vivait à la cour de Ragnar Lodbrok, avait reçu de ce prince un magnifique bouclier, où étaient représentées des scènes de la vie des dieux et des héros. Voici comment il décrit l'une d'elles : « Jœrmunrek faisait autrefois un mauvais rêve (cfr. A. 278, note), lorsque le cliquetis des épées l'éveilla au milieu de ses gardes couverts de sang. Quel tumulte dans la salle du père de Randvè, lorsque les frères d'Erp, ces noirs corbeaux, vengèrent leur injure ! — La rosée du corps (la sueur) et le sang coulaient du lit sur le parquet, où l'on voyait les mains et les pieds mutilés du génie des combats (du roi). Le maître des guerriers tomba, la tête en avant, dans une mare de sang bouillonnant; voilà ce qui est peint sur le bouclier. — Mais les satellites du roi, munis de boucliers, se tenaient près du lit fermé (alcôve), et les complices, Hamdi et Sœrlé, furent bientôt accablés sous les durs osselets de la terre (sous les pierres). — Le distributeur de glaives fit frapper vigoureusement les descendants de Giùké, eux qui voulaient priver de la vie le favori de la déesse des combats; et tous les cuirassiers eurent soin de bien payer, aux fils de Jônakr, les coups qu'ils avaient portés et les ravages de

leurs glaives » (1). Les expressions *autrefois, anciennement,* qu'emploie le skalde en parlant de la mort des fils de Gudrûne, prouve qu'à la fin du VIII[e] siècle les Scandinaves avaient pleinement conscience de l'antiquité de la légende, et, à supposer que la fable d'Aslauge fut déjà inventée, on ne l'avait pas encore rattachée à l'histoire de Ragnar Lodbrok. S'il était vrai qu'Aslauge fût née avant le mariage de Sigurd avec Gudrûne, elle aurait été de quelques années plus âgée que sa sœur Svanhilde, et le skalde, contemporain d'un prince marié avec l'aînée des filles de Sigurd, n'aurait pu dire que la mort de l'autre fût un événement ancien.

17. La légende primitive, qui est saturée de paganisme, s'altéra sans doute et fut négligée à partir de l'époque où le christianisme prit le dessus dans les pays scandinaves, c'est-à-dire après l'an 1000; il est du moins certain qu'elle était déjà passablement corrompue en Danemark, à la fin du XII[e] siècle. Saxo en connaît encore quelques traits, mais il les attribue à d'autres personnages : le vieillard qui, du haut du promontoire, demande à monter sur le navire de Hading et lui donne des conseils (L. I, p. 52) ressemble fort à Hnikar (A. 123, 124). L'historien danois confond Helgon, fils de Halfdan et frère de Roe, avec Helgé, fils de Sigmund, et donne au premier les surnoms de vainqueur de Hunding et de Hothbrod, qui n'appartiennent qu'au second ; mais il paraît mieux suivre la tradition primitive, quand il place près de la ville de Stade, en Saxe, le champ de bataille où le roi Hunding fut tué par Helgon (L. II, p. 80). Il connaît Jœrmunrek ou Erminrek sous le nom de Jarmerik et il en fait un roi de Danemark ; il sait que Guthrune contribua à la mort de ce prince, mais il ignore que c'est la mère de Svanhilde et il la prend pour une magicienne ; pourtant, malgré de nombreuses différences, son récit est souvent d'accord avec la tradition eddaïque, comme on en peut juger par l'analyse suivante.

18. Jarmeric était fils de Syvard, roi de Danemark ; après avoir été captif chez les Slaves, il regagna son pays, détrôna son oncle Buthle qui avait usurpé le pouvoir, et fit diverses

(1) *Skaldskaparmâl*, ch. XLII, dans la *Nouvelle Edda,* édit. Arna-M. T. II, p. 371-373. — (Cfr G. Brynjulfssòn, *Brage den Gamles Kvad om Ragnar Lodbrogs Skjold,* dans *Annaler for Nord. Oldkyndighed*, 1860, p. 1-13 Dans un autre passage, le même poëte qualifie le poison de breuvage des Vœlsungs.

conquêtes. Ayant mis en sûreté, dans une forteresse élevée sur la crête d'un rocher, le butin qu'il avait fait, il entreprit une nouvelle expédition maritime, livra bataille à quatre frères Hellespontiens, qui exerçaient la piraterie, et les contraignit à lui accorder la main de leur sœur et à lui céder la moitié de leurs prises. A cette occasion, il délivra de l'esclavage Biccon, fils du roi des Lives, qui s'attacha à lui, non par gratitude, mais pour venger ses frères, tués antérieurement par Jarmeric. Biccon devint bientôt le confident de tous les secrets du roi, et, dès qu'il le vit docile à ses suggestions, il lui donna les plus mauvais conseils et le poussa au crime, en cachant sa perfidie sous les apparences du dévouement. Il l'excitait surtout contre ses proches; aussi Jarmeric, livré à tous les vices, devint-il l'objet de la haine générale; les Slaves s'étant soulevés, il s'empara de leurs chefs, les fit écarteler, et subjugua de nouveau les rebelles. Sur ces entrefaites, les fils de la sœur de Jarmeric, qui étaient nés et élevés en Germanie, prirent les armes pour disputer à leur oncle le trône de leur aïeul. Le roi de Danemark détruisit leurs forteresses, prit leurs villes dont il rasa quelques-unes et remporta la victoire, sans grande effusion de sang. A son retour, il rencontra les frères Hellespontiens qui lui amenaient leur sœur, se maria avec elle et repartit pour la Germanie, à l'instigation de Biccon. S'étant emparé de ses neveux, il n'hésita pas à les faire étrangler, et condamna au même supplice les grands du pays, qu'il avait réunis à un banquet.

19. Cependant Broder, qui lui était né d'un autre mariage, s'acquittait de ses devoirs envers sa belle-mère avec un dévouement respectueux. Biccon lui en fit un crime, l'accusa d'inceste et produisit des témoins subornés. Comme l'inculpé ne put prouver son innocence, son père le tint pour convaincu; mais, se faisant scrupule de condamner son propre fils, à moins que par procuration, il chargea ses conseillers de rendre le jugement. Tous opinèrent pour le bannissement, à l'exception de Biccon, qui ne craignit pas d'aggraver la sentence; il se prononça pour la peine capitale, sous prétexte que l'accusé pourrait attenter à la vie de son père, s'il était mis en liberté; il ajouta que, pour soustraire Jarmeric à tout reproche de cruauté, il suffirait de faire tenir une planche sous les pieds du jeune homme, lorsqu'on lui aurait passé la corde au cou; les gens chargés de la besogne finiraient par laisser tomber la planche de lassitude, et le pendu subirait le supplice; ce ne serait pas

le roi, mais eux, qui passeraient pour auteurs de la mort du prince. Quant à la femme adultère, il proposa de la jeter sous les pieds des bestiaux, afin que la peine fût plus infamante. Le roi se rangea à cet avis. Svavilde, fortement liée, fut étendue sur le sol et l'on poussa des chevaux sur elle, mais telle était sa beauté que les quadrupèdes eux-mêmes eurent horreur d'écraser ce corps charmant. Voyant dans ce fait une preuve de l'innocence de la reine, Jarmeric se repentit de son erreur et se hâta de faire délier la malheureuse. Mais Biccon accourut et dit qu'elle influençait les coursiers par ses incantations magiques, et que, pour en neutraliser l'effet, il fallait lui tourner le visage contre terre; il savait bien que la reine ne devait son salut qu'aux charmes de sa personne : aussi les chevaux ne l'épargnèrent-ils plus, dès qu'elle eût été couchée sur le ventre. Telle fut la fin de Svavilde. Cependant le chien de Broder s'approcha du roi avec des hurlements plaintifs, ayant l'air de regretter son maître; de même l'épervier du prince s'arrachait les plumes avec le bec. Jarmeric interpréta la nudité de l'oiseau comme une image de l'isolement où il allait se trouver lui-même, s'il ne sauvait son fils, et il se hâta de le faire détacher de la potence.

20. Le calomniateur, craignant d'être puni, alla annoncer aux Hellespontiens que leur sœur avait été livrée par son mari à un supplice honteux, puis, retournant vers Jarmeric, il lui apprit que ses beaux-frères avaient équipé une flotte de guerre pour se venger de lui. Jarmeric pensa qu'il valait mieux se mettre en sûreté derrière des murs, que de s'exposer aux hasards d'une bataille, et il se réfugia dans la forteresse qu'il avait fait élever sur un mont. Pour être en état de soutenir un siége, il remplit les celliers de vivres et les tours d'hommes armés, et il fit suspendre aux créneaux des cuirasses dorées et des boucliers pour servir d'ornements à la forteresse. Il arriva que les Hellespontiens s'entretuèrent en partageant le butin, parce que les uns accusaient les autres de détournement; ainsi affaiblis par des discordes intestines, ils se virent hors d'état de prendre la citadelle avec leurs seules forces, et ils eurent recours à une magicienne nommée Guthrune. Par les sortiléges de cette dernière, les assiégés perdirent la vue et tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. Les Hellespontiens, se couvrant alors de leurs boucliers, s'approchent des portes, les enfoncent et font irruption dans la citadelle, où ils massacrent

leurs ennemis aveuglés. Othin, qui avait toujours favorisé les Danois d'une bienveillance paternelle, survint au milieu de ce tumulte et neutralisa l'effet des incantations par sa puissance supérieure : il rendit la vue aux assiégés et leur ordonna de jeter des pierres sur les Hellespontiens, parce que la magie les mettait à l'abri des traits. C'est ainsi que les deux armées s'entretuèrent mutuellement. Jarmeric, privé des mains et des pieds, roulait entre les cadavres son tronc mutilé. Il eut dans son fils Broder un successeur de peu de capacité. (Saxonis grammatici *Historia danica,* édit. Müller, l. viii, t. I, p. 411-415, cfr. t. II, p. 236-238).

21. Les épisodes que nous venons d'analyser sont des échos de la tradition eddaïque; bien qu'altérée, celle-ci n'était donc pas encore totalement oubliée en Danemark, mais la tradition allemande commençait déjà à la supplanter. Saxo nous en fournit la preuve. En 1131, le roi de Suède, Magnus, fils du roi Nicolas de Danemark, ayant tramé un complot contre la vie de son cousin Canut (ou Knut Lavard), duc de Slesvig et roi des Obotrites, exigea de ses complices le serment de ne pas révéler le secret. Ensuite, pour attirer Canut dans un guet-apens, « il lui dépêcha un des conjurés, qui était saxon d'origine et chanteur de profession, et l'invita à venir le trouver sans témoin dans la forêt de Haralstad (aujourd'hui Harrested, en Sélande). Le duc, qui ne soupçonnait aucune trahison, n'amena avec lui que deux cavaliers et deux hommes à pied ; il n'aurait même pas pris son épée, s'il n'y eût été forcé par un de ses serviteurs ; car, disait-il, à quoi bon les armes, quand il n'y a rien à craindre ! Alors le chanteur chercha peu à peu à lui inspirer de la défiance, parce qu'il connaissait sa sympathie pour les Saxons et pour leurs mœurs. Comme la foi du serment s'opposait à ce qu'il parlât ouvertement, il chercha à sauver le prince par des avertissements détournés, tout en évitant de se parjurer. Il se mit donc à rappeler, dans le contexte d'un très-beau chant, la célèbre trahison de Grimilde envers ses frères, espérant que cet exemple inspirerait au duc l'appréhension d'une pareille perfidie; mais la confiance de Canut ne fut pas ébranlée par cet avertissement ambigu. » Il alla au rendez-vous et fut assassiné (Saxo, l. xiii, t. I, p. 638-639; cfr. T. II, p. 328-329). On voit par ce passage que la trahison de Grimhilde était très-connue en Danemark; on peut en induire que la tradition allemande l'était également; car c'est elle qui

donne à Gudrûne le nom de Grimhilde et qui lui attribue le meurtre des Nibelungs.

22. La version allemande de notre légende pouvait bien être connue des Danois, puisqu'elle avait déjà pénétré jusqu'en Islande, comme l'atteste une remarque du commentateur de l'*Ancienne Edda* (A. 208, note). La notoriété dont elle jouissait, comparée à l'ignorance de Saxo relativement à la version scandinave, nous autorise à affirmer qu'elle tendait à se substituer à cette dernière. Celle-ci devait être d'ailleurs dans un triste état de délabrement; car celles des chansons populaires qui en sont l'écho nous présentent la légende sous une forme à peine reconnaissable; celles au contraire qui se rattachent à la tradition allemande nous en donnent une idée plus nette et en sont une reproduction plus fidèle. L'auteur de la *Saga de Thidrik* rapporte que de son temps, c'est-à-dire au XIVe siècle, beaucoup de traditions relatives aux héros de la saga circulaient chez les Danois et les Suédois, et qu'ils en avaient mis quelques-unes en vers pour l'amusement des grands personnages; il ajoute même que ces chants existaient depuis longtemps (D. 42). Nous ne les possédons plus sous leur forme originale, car ils n'ont pas été fixés par l'écriture dès cette époque, mais ils se sont transmis par tradition orale jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, où ils ont été transcrits; les recueils qui ont été faits alors sont principalement dûs à des dames de qualité; car ces chants, destinés d'abord aux princes et aux grands, qui y jouent le beau rôle ou qui, du moins, en fournissent les héros, n'étaient pas encore dédaignés de la noblesse. De nos jours, au contraire, ceux qui se perpétuent par tradition orale ne vivent plus guère que dans la mémoire du peuple; c'est de la bouche des gens de la campagne qu'ont été recueillis la plupart de ceux que M. Svend Grundtvig a ajoutés aux anciennes collections.

23. Le premier éditeur, l'historien A. S. Vedel, ne donna d'abord que cent chansons; il ne les publia pas telles qu'il les trouvait dans les manuscrits, mais il en a rajeuni le style, il y a introduit des changements que lui fournissait la tradition orale, et il a même souvent fait des interpolations de son cru. Heureusement que nous possédons encore les textes dont il s'est servi, et beaucoup d'autres qu'il ne connaissait pas. M. Svend Grundtvig en a entrepris une édition, qui doit con

tenir toutes les chansons manuscrites ou imprimées, et même celles que ses nombreux correspondants recueillent de la bouche du peuple, à moins que celles-ci ne soient évidemment tirées des recueils édités par Vedel, Syv et Abrahamson. Il réunit sous la même rubrique tous les textes qui traitent le même sujet, avec leurs variantes; il les compare entre eux et avec tous les chants analogues des autres peuples; outre ses savantes et ingénieuses explications, il publie aussi les remarques qui lui sont envoyées par les hommes compétents, tels que M. Sophus Bugge, de Christiania. Cette édition, qui mérite d'être prise pour modèle, n'est pas encore terminée, mais toutes les chansons qui concernent Sigurd et les Niflungs ont déjà paru dans le premier volume et dans les additions des deux suivants. Elles sont au nombre de huit. Six se rattachent à la tradition scandinave; ce sont : *Sivard Snarensvend, Sivard et Brynild, la Vendetta, le Fiancé au tombeau, Regnfred et Kragelil,* enfin *Karl et Kragelil;* deux sont des échos de la tradition saxonne : *la Vengeance de Grimild* et *le Roi Didrik et ses champions.*

24. M. Sv. Grundtvig donne trois textes de *Sivard Snarensvend* (Sigurd l'agile compagnon, ou le gaillard); deux sont tirés de manuscrits différents; Vedel a formé le troisième, en combinant les deux autres et en y faisant quelques additions, qu'il a tirées de sources inconnues, si ce n'est de son propre cerveau. Voici le contenu des deux textes originaux : Sivord *(var.* Syfvert) a tué son beau-père pour le bien de sa mère. Il lui plait d'aller chercher fortune à la cour. *(Refrain :* Gram galope si vite sous lui). L'épée au côté gauche, il va trouver sa mère : « Dois-je partir à pied ou à cheval? » — « Il ne faut pas marcher, si le cheval peut te porter; je te donne le coursier que les palefreniers appellent Gram. » Sivord brida lui-même son bon cheval, n'osant pas se fier aux garçons. Le cheval ruait, mordait et le feu jaillissait de son frein. Sivord se mit en selle et attacha son heaume resplendissant. Sa mère le suivit longtemps : « Prends garde, mon fils : ce cheval est fougueux! » — « Soyez sans crainte, ma chère mère; j'ai été longtemps à la cour et je sais manier un cheval. » Sivord Snarensvend éperonna son coursier et celui-ci fit trois sauts qui n'étaient pas médiocres. Il galopa trois jours et trois nuits, par monts et par vaux, jusqu'à ce qu'il arrivât devant une maison dont les portes étaient fermées. Le roi regardait au loin du haut de son

palais : « Je vois un homme ivre qui s'entend à manier un cheval. » — « Ce n'est pas un homme ivre, répondit avec honneur la reine de Danemark ; mais c'est Sivord, mon neveu, qui revient du combat. » Sivord Svarensvend éperonna son cheval et, je dois le dire en vérité, il sauta par dessus le mur et alla tomber dans l'enceinte. Les dames et les belles demoiselles pâlirent dans leurs manteaux d'écarlate, et le roi alla si joyeusement au-devant de son cher neveu. « Je vous conseille, mes courtisans, de bien traiter Sivord ; il n'entend pas raillerie. » (*Refrain :* Gram galope si vite sous lui). — Si la chanson n'avait pas conservé les noms de Sivord et de Gram (Grané), on aurait peine à deviner qu'elle se rapporte au voyage de Sigurd chez son oncle Gripi (A. 77; E 60-63). Elle confond Alf, beau-père de Sigurd, soit avec Mimi, son père adoptif, soit avec Regin, son précepteur ; à moins pourtant qu'elle ne suppose que Lyngvé, prétendant de Hiœrdise, l'ait épousée après la mort de Sigmund.

25. Parmi les cinq textes de *Sivard et Brynild,* trois sont tirés des manuscrits, et nous suivons le plus complet, en indiquant entre parenthèses les principales variantes des deux autres. En les combinant, en y ajoutant quelques vers et en allongeant la mesure, Vedel a fabriqué une quatrième chanson ; nous n'avons pas à nous en occuper, non plus que de la cinquième, en danois moderne, qui se chante dans l'archipel des Færeys et qui est simplement une variante corrompue du texte de Vedel. — Sivord (Syfvert), monté sur son coursier docile, alla chercher Bryneld (Brynelill, Brœnild) sur la montagne resplendissante, et la donna au héros Hagen (Hafve, Nielus). (*Refrain :* les fils du roi de Danemark.) La fière Bryneld et la fière Sieneld, les deux vierges, descendent sur le rivage pour laver leur soie. « Ecoute, fière Sieneld, ma chère sœur, d'où te vient la bague rouge qui est à ton doigt ? » — « C'est Sivord Snarensvend, ton bien-aimé, qui me l'a donnée comme cadeau de fiançailles. Quant à toi, il t'abandonne à son frère d'armes Hagen. » A cette nouvelle, Bryneld monta dans sa chambre et se mit au lit : elle était malade. Le héros Hagen la vint trouver (*var.* Les femmes du Jutland septentrional lui rendirent visite). « Dis-moi, petite Bryneld, ma chère fiancée, s'il est au monde quelque chose que tu désires, tu l'obtiendras, dût-il m'en coûter tout mon or rouge ! » — « Il n'y a rien au monde qui puisse me guérir, à moins que tu ne

m'apportes la tête de Sivord. » — « Mais il n'est pas d'épée qui puisse le blesser, si ce n'est la sienne propre, et je ne puis l'obtenir. » — « Alors monte vers lui dans la chambre haute et dis-lui de te la prêter. » C'était le héros Hagen, enveloppé de sa pelisse : « Sivord, mon cher frère d'armes, veux-tu me prêter ton épée : j'ai promis de joûter en l'honneur de ma fiancée. » — « Si je te prête ma bonne épée Adelring, tu n'iras à aucun tournoi dont tu ne reviennes vainqueur. Mais prends garde aux gouttes de sang qui sont sous le pommeau ; si elles coulent le long de ton doigt, tu es un homme mort. » Le premier usage que le héros Hagen fit de cette épée, ce fut de tuer son cher frère d'armes. Il ramassa la tête, la cacha sous son manteau et la porta à la fière Bryneld dans la chambre haute. « Voici la tête ensanglantée que tu désirais ; j'ai assassiné pour toi mon bon frère d'armes ; je le regrette maintenant. » — « Éloignez cette tête sanglante, ne me la faites pas voir. A présent je veux vous récompenser en vous donnant ma foi. » — « Jamais je ne te donnerai la mienne : ton amour ne fait plus ma joie. A cause de toi, j'ai assassiné mon bon frère d'armes et j'en ai grand' repentance. » C'était le héros Hagen, qui tira son épée, saisit la fière Bryneld, et la fendit par le milieu du corps. « Voilà que j'ai tué mon frère d'armes et ma belle amie ; il faut qu'un troisième y passe ! Telle est ma résolution. » Puis il appuya son épée contre une pierre et s'enfonça la pointe dans le cœur. Il est bien malheureux qu'elle soit venue au monde, cette jeune fille pour laquelle devaient mourir deux nobles princes ! (*Refrain :* les fils du roi de Danemark.) — Les noms et les aventures de Sigurd, de Brynhilde et de Hœgné sont parfaitement reconnaissables sous leurs formes corrompues. Sieneld correspond à Gudrûne et Hagen tient à la fois de Gunnar et de Hœgné.

26. M. Sv. Grundtvig a eu sous les yeux six versions de la *Vendetta* (Frændehævn), mais il n'en a publié que la moitié : deux sont tirées des manuscrits, et ont été remaniées et amplifiées dans la troisième, qui avait déjà été éditée par P. Syv ; les trois pièces inédites sont des imitations de cette dernière et se chantent encore dans l'archipel des Færeys. Le sujet est certainement la vengeance que Gudrûne tira du meurtrier de sa mère et de ses frères. On l'a confondue d'autant plus facilement avec Signy (dont Sinelille est un diminutif), que celle-ci avait exercé une semblable vengeance pour des motifs analogues (A. 15, 21). — La fière Sinelille (Senild, Ellind) fut ma-

riée par ses frères, dans un pays lointain, avec le meurtrier de son père *(Refrain :* Elle versa tant de larmes du fond du cœur. — *Var.* La fière Sinelille et ses frères). Ils avaient promis de la visiter sept fois chaque été, mais ils furent huit ans sans l'aller voir. La fière Sinelille, ayant fait brasser de la bière et mélanger des vins, invita ses frères à sa demeure. Sire Luovmor *(var.* Luofmor, Lenno) se mit à rire, lui qui n'avait pas ri depuis huit ans. La fière Sinelille se tient dans la chambre haute et regarde si souvent dehors. Voyant au loin ses frères qui approchent, elle s'enveloppe la tête de fourrures et va trouver son mari. « Écoute, mon cher maître, si mes sept frères venaient, comment les recevrais-tu ? » — « J'accueillerais tes frères comme si c'étaient les miens *(var.* mes fils). » L'enfant, qui était au berceau et n'avait jamais parlé, se mit à dire : « Il ne convient pas que mon père se moque de ma mère. » La fière Sinelille dit à son mari de se mettre à table et à ses frères de s'asseoir. Elle sert à Luovmor du miœd si doux, à ses frères du lait si blanc. On croyait que Luovmor buvait, mais il jetait la boisson sous la table. Elle fit leur lit sur des cailloux pour les empêcher de fermer l'œil ; elle plaça près d'eux leurs glaives et leurs poignards dégaînés. Au premier sommeil que fit Sinelille, son mari se dégagea de ses bras et descendit à l'appentis pour égorger ses beaux-frères. Il prit de leur sang dans une corne et le porta à Sinelille, dont les joues roses pâlirent. « Dites-moi, messire Luovmor, où êtes-vous allé la nuit ? » — « Je suis descendu à l'appentis, où j'entendais crier les éperviers. » — « Tu parles trop de tes éperviers. Dieu ait pitié de mes frères. » — « Bois, fière Sinelille, bois du sang de tes sept frères. » — « Que m'importent mes sept frères, quand vous êtes en vie, mon seigneur ? »

27. Il y avait huit ans que sire Luovmor n'avait vu ses sept fils *(var.* frères). Ayant fait brasser de la bière et mélanger des vins, il invita ses sept fils. Elle rit alors la fière Sinelille, elle qui n'avait pas ri depuis huit ans. Sire Luovmor était au balcon de la chambre haute, lorsqu'il vit entrer ses fils dans la cour. S'étant enveloppé la tête fourrures, il se rendit près de la fière Sinelille. « Que ferais-tu, ma femme, si mes fils (frères) arrivaient ? » — « Je traiterais tes fils comme s'ils étaient mes frères. » Elle mit à table les fils de Luovmor et leur servit du vin dans la coupe précieuse. Sire Luovmor but du vin si clair et ne se tint pas sur ses gardes. La fière Sinelille les fit cou-

cher dans le duvet, afin qu'ils dormissent d'un profond sommeil. Elle fit leur lit sur des tapis bleus et écrivit dessus des runes assoupissantes. Au premier sommeil que fit Luovmor, elle s'arracha de ses bras, prit un des glaives dans la pièce où ils étaient en faisceaux, et descendit à l'appentis où dormaient les fils de Luovmor; les saisissant par leur blonde chevelure, elle les décapita sur le bord du lit; puis, avec une coupe remplie de leur sang, elle remonta vers sire Luovmor. « Buvez, mon cher mari, buvez du sang de vos sept fils. » — « Peu m'importent mes sept fils, pourvu que tu me restes, fière Sinelille. » Sire Luovmor chercha son épée brune, mais sa femme lui avait lié les pieds et les mains. « Arrête, fière Sinelille, ne me frappe pas : je ne te trahirai jamais. » — « Il me semble que c'est une assez grande trahison d'avoir tué mon père, puis mes sept frères. Il faut que je te punisse du meurtre de tous les miens ! » Elle le saisit par sa blonde chevelure et lui coupa la tête sur le bord du lit. Le petit enfant qui était au berceau se mit à dire : « Si je vis, je ferai de même. » Elle poussa du pied le berceau et le marmot rendit l'âme. « Tu es du même sang, tu ne m'aurais jamais voulu de bien. » Maintenant que j'ai tué homme pour homme, je puis retourner au pays de mon père (*var.* Il faut que j'entre au couvent). » (*Refrain :* Elle versa tant de larmes du fond du cœur. — *Var.* La fière Sinelille et ses frères.)

28. Avant d'en finir avec les chansons, qui sont de faibles échos des poëmes eddaïques, analysons *le Fiancé au tombeau* (Fæstemanden i Graven), dont M. Sv. Grundtvig a publié trois versions : l'une déjà éditée par Sandvig (dans *Levninger*, I, n° 11), reproduite par Abrahamson (n° 29) avec des variantes de la seconde, alors inédite ; la troisième a été recueillie de la bouche d'un tonnelier de Fionie. Elles sont tantôt incomplètes, tantôt chargées d'interpolations, de sorte que, pour restituer le texte, il faut les comparer et les combiner ensemble. Le sujet est la visite de Sigrûne au tertre de Helgé (A. 41-45). — Sire Aage (*var.* Oge) se maria avec Elselille, une si jolie jeune fille; mais il mourut la nuit des noces (*Refrain :* Je vais avec toi). Elselille pleura tant et se tordit les mains. Sire Aage, l'ayant entendue du fond de son tombeau, prit la bière sur ses épaules et se traîna avec tant de peine vers la chambre de sa fiancée. Il frappa à la porte avec son cercueil, car il n'avait pas de chair. « Fière Elselille, viens ouvrir à ton fiancé. » — « Je ne

te laisse pas entrer, à moins que tu ne prononces le nom de Jésus » — « Je puis aussi bien que de mon vivant prononcer le nom de Jésus. » La fière Elselille lui lava les pieds dans le vin le plus clair et les essuya avec une blanche fourrure d'hermine. Elle prit un peigne d'or, et, chaque fois qu'elle lui démêlait les cheveux, elle répandait des larmes. « Assieds-toi, chère Elselille, et causons ensemble. Comment te trouves-tu sur la terre? » — « Comme si j'étais en enfer. Dieu veuille que je puisse te suivre ! Et toi, comment te trouves-tu sous la terre? » — « Tout comme au paradis. Sois donc gaie : chaque fois que tu pleures ou que tu es triste, mon cercueil se remplit de sang caillé. » — « On dit que la terre est pleine de reptiles et d'ossements. » — « Non, je te l'asure : elle est pleine d'or pur et de pierres précieuses. Mais voici que chante le coq rouge; les morts rentrent au tombeau : il faut que je regagne le mien ! » — « Voici que chante le coq rouge; les portes du paradis vont se fermer : il faut que je te suive ! » Sire Aage prit le cercueil sur son dos et se traîna si péniblement vers le cimetière. Lorsqu'ils y furent arrivés, sa blonde chevelure blanchit et ses joues roses pâlirent. « Écoute, très-chère Elselille, rentre à la maison et ne pleure plus ton fiancé. La terre n'est pas pleine d'or pur ni de pierres précieuses, mais, je te l'assure, elle est pleine de reptiles et d'ossements. Regarde au ciel les petites étoiles : tu verras que la nuit est avancée. » Pendant qu'elle regardait les petites étoiles, le mort rentra sous terre et elle ne le vit plus. Elselille retourna si tristement à sa demeure; un mois après, on la portait au cimetière. (Maintenant je vais avec toi !).

29. Quoique la fable d'Aslauge n'ait été rattachée à notre légende que longtemps après la formation de celle-ci, il faut pourtant parler des chansons danoises qui en sont dérivées. L'une : *Regnfred et Kragelil*, est fort différente dans l'ensemble, mais elle contient des noms et des traits que nous devons signaler. Svanelil (peut-être une réminiscence de Svanhilde), fille du roi Sigurd, lui a été enlevée; il la fait chercher par le prince Regnfred (*Cfr.* le roi Ragnar, A. 291), qui la trouve occupée à garder des chèvres. « Qui est ton père? » lui demanda-t-il. — « Je ne puis me vanter de mon origine, répond-elle, mon père est un vieux chevrier; moi, je m'appelle Kragelil (*Cfr.* Krâka). » Il insiste. « Eh bien, ajoute-t-elle, mon père est le roi Sigurd et ma mère une reine. Mon vrai nom est Svanelil. » Le prince la reconduit vers ses parents et l'épouse.

— Aslauge porte ici le nom de Svanelil. Saxo (l. IX) appelle Svanloge une des femmes de Ragnar Lodbrok, et il rapporte d'elle plusieurs faits que la saga attribue à Aslauge, mais il ne dit rien sur son origine.

30. L'autre chanson : *Karl et Kragelil,* suit de plus près l'épisode d'Aslauge. M. Sv. Grundtvig en donne quatre versions, dont l'une déjà publiée par P. Syv, les trois autres inédites. Elles diffèrent si peu l'une de l'autre que nous croyons devoir les fondre ensemble dans l'analyse suivante : Sire Karl, assis à table, parle à ses serviteurs : « Allez me chercher une jeune fille, la plus belle qu'éclaire le soleil (*Refrain :* Il court au-devant d'elle), une jeune fille digne de moi : pourvu qu'elle soit vertueuse et bien élevée, peu m'importe sa fortune. » Ils cherchèrent pendant quatre ans, sans pouvoir trouver une fiancée digne de leur maître, et ils s'en retournaient, lorsqu'ils rencontrèrent une pastourelle qui gardait le troupeau des paysans. « Salut, belle fille assise sous le vert tilleul ! A quelle noble famille appartenez-vous donc que vous êtes si belle ? » — « Mon père est chevrier ; moi-même, je porte un nom dont je ne suis pas fière : je m'appelle Kragelil (ou Kraagelil, petite corneille). » Ses habits étaient en lambeaux ; mais ses cheveux, qui lui tombaient sur les épaules, ressemblaient à des fils d'or. Son cou était blanc comme l'hermine, ses joues couleur de rose. Tous les courtisans danois s'étonnaient de ce qu'elle fût dans la misère. Un vieux cavalier la couvrit d'écarlate et la souleva si prestement sur son coursier gris. « Vous m'emmenez si brusquement, dit-elle, laissez-moi le temps de pousser les chèvres à l'écurie. » — « Écoutez, belle jeune fille, ne soyez ni triste ni inquiète : je vais vous mener hors du pays et vous donner à un riche chevalier. » Vêtue de soie et d'écarlate, c'était une fière beauté ! Sire Karl se lève en la voyant entrer. « Veuillez vous asseoir ici, belle jeune fille. Dites-moi, pendant que nous sommes seuls : à quelle famille appartenez-vous donc que vous êtes si belle ? » — « Mon père s'appelait sire Karl ; j'étais si petite lorsque les paysans l'ont tué, pendant les troubles, et l'ont jeté à la fosse aux serpents. Ma mère s'appelait dame Brynnyl (*var.* Brynial, Kremolt) ; elle a été conduite hors du pays à mon grand regret : je ne sais si elle vit encore. Depuis, j'ai vécu chez les paysans qui m'ont élevée et je me nomme Adelrun. » C'était sire Karl qui lui tapa sur la joue. « Ne soyez ni triste ni inquiète, car vous êtes ma bien-aimée. S'il plait à

Dieu qui est au ciel, avant un mois tu seras vengée des paysans. » — « Si vous voulez punir les meurtriers de mon père, je ne m'y oppose pas; mais épargnez la femme du paysan, qui a toujours été bonne pour moi. » C'était sire Karl qui l'attira sur son cœur. « Tous les biens que je possède, tu en jouiras, fière Adelrun. » Merci pour sire Karl qui lui a tenu parole : un mois après fut célébrée la noce. Maintenant Adelrun a surmonté son chagrin; elle dort si heureuse dans les bras de sire Karl. (*Refrain :* Il court au-devant d'elle.)

31. Venons aux chansons d'origine allemande, et parlons d'abord de la *Vengeance de Grimild.* M. Sv. Grundtvig en a publié cinq versions, qui malgré leurs divergences peuvent se ramener à un seul texte dont voici le contenu. Dame Kremold (*var.* Grimild) fit préparer du mioed et envoya des invitations à tant de nobles héros, qui devaient perdre leur jeune vie dans la bataille : Hagen (*var.* Haagen, Hogen), Falckor (*var.* Falquor) le ménestrel, et d'autres que je ne puis nommer. Buodel, la mère du héros Hagen, lui conta des songes étranges qu'elle avait faits : « Il me semblait que tous les oiseaux étaient morts et que ton excellent coursier s'abattait au moment de partir. Ces rêves sont des avertissements pour qui sait les interpréter. Si tu vas chez les payens, beaucoup d'hommes en pâtiront. Prends garde à ta sœur, elle est fausse et méchante. » Les seigneurs vont loin et les fleuves coulent vite. Hagen trouva une ondine endormie sur le sable. « Dis-moi, bonne ondine, puisque tu connais l'avenir, dois-je perdre la vie dans la terre des payens? » — « Retourne-t'en, fier chevalier : tu possèdes dans ton pays tant de beaux châteaux, tu as chez toi de l'or et de l'argent. Si tu vas chez les payens, c'en est fait de toi. » Irrité de cette prédiction, le héros Hagen tira son épée et coupa la tête de la pauvre ondine. « Meurs sur le sable; pour moi, je reviendrai sain et sauf de chez les payens. » Le héros Hagen suivit le rivage, et trouva le passeur endormi près de sa femme. « Lève-toi, bon batelier, et transporte-moi de l'autre côté du détroit : je te donnerai mon anneau d'or qui pèse bien quinze livres. » — « Garde ton anneau; je ne puis te passer aujourd'hui : dame Kremold me l'a défendu. « Le héros Hagen tira son épée et coupa la tête du pauvre batelier. Sire Gynther et sire Gierlo prirent le large; mais, lorsqu'ils furent au milieu, un vent contraire souffla. Les avirons se brisèrent dans les mains de Falckor; le héros Hagen, ramant avec son bouclier

doré, mena la barque vers le rivage. Ils jetèrent l'ancre sur le sable blanc, et le héros Hagen descendit le premier à terre, suivi de Falckor le ménestrel.

32. Les sentinelles, postées sur les faîtes, crient : « Voici deux fiers cavaliers bardés de fer qui arrivent sur des coursiers fringants. » Le voyageurs frappent sur la porte de manière à se faire entendre dans le château. « Y a-t-il quelqu'un pour nous ouvrir ? » Le portier répondit doucement de dessous son manteau : « Je n'ose pas vous laisser entrer à cause de ma maîtresse. » Il alla vers dame Kremold et lui dit vivement : « Il y a deux cavaliers qui demandent à entrer : l'un porte un faucon, l'autre tient un archet : ce sont, je l'affirme, deux forts guerriers. » Dame Kremold répondit : « C'est le héros Hagen et le ménestrel Falckor, mes deux frères, je le dis en vérité. » Les dames et demoiselles descendirent pour assister à l'entrée des cavaliers ; elles étaient sveltes et passablement grandes. Ce fut dame Kremold, vêtue d'écarlate, qui alla recevoir les guerriers. « Soyez tous les bienvenus, à l'exception de Hagen. Personne ne doit tirer l'épée dans ce château. J'ai été fort affligée du meurtre de Segfred. » — « J'ai tué le roi Geffred (*sic*) de ma propre main ; de même le roi Ottelin, qui était un homme si doux. J'ai perdu ma cotte de mailles dans ce combat et mon excellent coursier, lorsque nous étions devant Troyen. » Elle les suivit dans la grande salle avec cent bons guerriers, armés d'épées, qui étaient tous contre les deux cavaliers. « S'il y a ici quelqu'un, dit-elle, qui veuille tuer mon frère, il aura son argent, son or et son château rouge. » C'était le roi Kanselin qui parla à ses hommes : « Nous allons tout à l'heure joûter avec le héros Hagen, si nous lui ôtons la vie, nous resterons maîtres de son écrin vert et de son or rouge. » En l'entendant, le ménestrel Falckor sauta sur la table : « Je suis prêt à la lutte, si vous voulez l'engager. » Sa bonne épée s'étant brisée dans ses mains, il arracha de la porte une barre d'acier dont il se fit une arme. Du premier coup il abattit trente ennemis. « *In nomine Domini*, il me semble, dit-il gaîment, que mon archet va bien maintenant. » Le héros Hagen abattit vingt hommes du même coup. « Il me semble que mon archet va bien aussi. » C'était dame Kremold qui fut bien fâchée : « Tu aurais mieux fait de rester chez toi que de venir ici : il y aura bien cent veuves avant que tu n'abandonnes la lutte. » — « C'est toi qui en est cause, » répondit le héros Hagen.

33. Le roi Kanselin entra dans la salle; le sang coulait de ses moignons : « Lève-toi, dame Kremold, et bande mes blessures; voilà trois héros qui portent des coups si vigoureux. » — « Frappez, guerriers que j'ai nourris de mon pain, s'écria-t-elle; n'épargnez ni jeunes ni vieux; traitez-les de même : ils me sont tous odieux. » — « Ah ! sœur Kremold, je reçois de si profondes blessures; tu n'as jamais été bonne pour moi. Depuis sept jours et sept nuits que nous combattons, le sommeil ne m'a pas fermé les yeux. Maudit soit le jour où je suis venu ici ! C'est bien contre mon gré que j'ai fait de profondes blessures. Je soutiens une lutte terrible et j'ai perdu ma bonne épée qui m'était si chère que la vie. » — « Je vais te donner mon glaive, répondit le jeune Obbe Jern, qui était près de là; il me semble que tu es un noble héros, quelle que soit ton origine. » — « Je te remercie, jeune Obbe Jern : tu es un généreux guerrier; quoi que tu fasses, mes frères et moi nous voulons te traiter en ami; tu peux y compter. » — « C'était le héros Hagen qui s'écria : « J'étouffe dans ma cotte de mailles, et je suis accablé de fatigue. Plût à Dieu que j'eusse une coupe de vin ! » Il leva son casque et but du sang humain : « Au nom du Seigneur, dit le héros Hagen, maintenant tous les champions de Kremold gisent inanimés, ainsi que mon cher frère, Falckor le ménestrel; c'est dans un jour néfaste que j'ai entrepris ce voyage ! »

34. Cette chanson est incomplète, mais on n'a pas le droit d'en remplir les lacunes par des extraits de la *Chronique de Hven*, comme l'a fait Vedel. Les divers textes en sont fort corrompus; le premier éditeur ne les a pas toujours compris, et nous ne pouvons nous flatter d'avoir été plus heureux que lui, malgré les ressources que nous fournit la nouvelle édition. Le fond de la chanson est certainement emprunté aux traditions saxonnes que nous fait connaître la *Saga de Thidrik;* il est cependant un trait que l'on retrouve seulement dans le poëme des Nibelungs : Obbe Jern qui donne son épée à l'un de ses adversaires rappelle Ruedeger qui se dépouille de son bouclier en faveur de Hagene (C. 46). On ne sait d'ailleurs pas où la chanson à pris les noms de Obbe Jern et de Kanselin, ainsi que le titre de frère de Kremold donné à Falckor (Folker). Ottelin est peut-être une forme corrompue de Ortlieb, comme Buodel de Uote, et Gierlo de Gêrnôt.

35. La chanson sur *Le Roi Diderik et ses champions* (Kong Diderik og hans Kæmper) traite trois épisodes de la *Saga de*

Thidrik : 1° le voyage et le combat de Viderik avec Langbeen Risker, qui correspond à celui de Vidga avec Etgeir (B. 29-31); 2° le combat de Sivord avec Humelum rappelle celui de Sigurd avec Aumlung (B. 33-36); 3° la description des armoiries, que nous avons seulement indiquée (dans le § B. 31), quoiqu'elle se trouve au long dans la saga. Il n'y a que les manuscrits d'Anna Munk et d'Anna Basse qui donnent un texte complet; tous les autres, qui sont fort nombreux, n'en donnent que des fragments. Nous combinons les différentes versions dans l'analyse suivante : Assis sur son trône à Bern, le roi Diderik (*var.* Thiderik) se vante de sa grande puissance; il a subjugué tant de guerriers et de libres héros ! (*Refrain :* Il y a un château à Bern, c'est là que réside le roi Diderik. — *Var.* Le sol résonne sous les pas des vaillants guerriers danois.) « J'ai dans mon palais des guerriers courtois et habiles : il n'est personne au monde qui ose me tenir tête. » Tous les guerriers qui entouraient la large table gardèrent le silence, à l'exception de Brand (*var.* Bern) van Vefferling (*var.* Maître ou le vieil Hildebrand), qui avait vu tant de pays. « Vous avez une trop haute idée de vous-même; je connais beaucoup de héros sur terre qui se croient vos égaux : le roi Isse (*var.* Isak) de Bertingsland est le plus excellent des guerriers; il a sept fils, parmi lesquels le plus jeune, Sivord (*var.* Sivert Snarensvend, Sigvord), est le meilleur cavalier. » Le roi Diderik cria par son palais : « Dites aux écuyers de seller les chevaux. Je veux savoir si tu dis vrai, Brand van Vefferling; tu seras mon porte-drapeau. » — « Seigneur, je ne suis pas digne de cet honneur. Langben Risker (*var.* Redsker) le fort nous arrêtera dans le Bertingsskof (*var.* Borgeskov).

36. Après avoir chevauché toute la journée au pied de la verte colline, le roi commanda à Viderik Vallandsson (*var.* Verlandson) de marcher en tête. « Je puis bien m'avancer le premier dans le Bertingsskof : les armuriers m'ont forgé une épée qui coupe aussi facilement l'acier qu'une pièce d'étoffe. » Viderik pénétra dans le bois par un petit sentier, qui le conduisit vers le long et hideux Langben Risker; il le toucha avec la hampe de sa lance. « Lève-toi, géant; il me semble que tu ronfles bien fort. » — Il y a douze mois que je suis couché et jamais homme n'a osé m'éveiller. Dis-moi, beau jeune homme, comment s'appellent ta famille et tes armes ? » — « Mon père était Valland (*var.* Verland) un excellent forgeron, ma mère

Buodel, une belle princesse. J'ai pour cheval Skemming, issu de l'étalon Gram; mon épée Mimering a versé tant de sang; mon excellent casque Birting (*var.* Grib) a reçu tant de flèches; et sur mon bouclier Skrep (*var.* Borting) se sont brisées tant d'épées; moi-même je me nomme Viderik. » — « C'est assez, beau jeune homme; je n'ai pas envie de me battre avec toi; passe ton chemin, si tu tiens à la vie. » Viderik éperonna Skemming et le fit sauter sur le géant, à qui il enfonça trois côtes. Le géant saisit des deux mains sa barre d'acier et la darda contre Viderik; mais elle alla s'enfoncer en terre. Viderik brandit son épée, et tailla dans le flanc de Risker un quartier si gros que cent bœufs n'en auraient pu traîner davantage: « Je vais te couper en petits morceaux, si tu ne me montres l'or que tu as caché dans cette forêt! » Viderik à cheval et Risker, qui se traînait à pied dans l'épaisse forêt, allèrent vers le trésor couvert d'une grosse pierre. — « Descends, brave guerrier et lève cette pierre, si tu veux avoir ce qui est dessous. » « Il est d'usage dans mon pays que les chevaliers ne dissipent pas leurs forces à soulever des pierres, mais les réservent pour les combats. » — « Tu ne sais que faire caracoler un cheval; j'en veux faire plus avec deux doigts que toi avec tes deux mains. Le trésor est ouvert; il y a dedans plus d'or que ton maître n'en possède. Entre et prends ce que tu voudras. » Viderik comprit que le géant lui tendait un piége: « Passe le premier, je ne connais pas le chemin, » lui dit-il, et, pendant que Risker se glissait dans l'ouverture, il lui coupa la tête. Il dressa le cadavre contre un chêne, se barbouilla de sang, et rejoignit ses compagnons dans la tente. « As-tu été blessé? Si le géant t'a vaincu, retournons à Bern et ne nous exposons pas davantage. » — « Viens avec moi, je veux te montrer l'or que possédait le géant; il est à toi. » — « Le bruit de ta victoire se répandra au loin; il n'est pas de guerrier contre qui tu ne puisses lutter avec avantage. » Diderik et ses hommes se rendirent sur le théâtre du combat. Dès qu'ils virent le corps de Risker, ils prirent la fuite. Viderik se mit à rire. « Comment auriez-vous pu attaquer le géant, lorsqu'il était en vie, puisque vous n'osez même pas regarder son cadavre? » Avec la hampe de sa lance, il poussa le corps inanimé; le tronc s'affaissa et la tête roula loin dans les champs. Le roi Diderik se retourna furieux. « Tu me le paieras, Viderik, de t'être ainsi joué de moi! En avant, compagnons, marchons contre le roi Isse! »

37. Ils chevauchèrent toute la longue journée au pied de la verte colline (*var.* Ils étaient bien sept fois vingt plus sept); arrivés à Brattingsborg, ils dressèrent leur tente de soie resplendissante. Le roi Isse la vit du haut de son château et dit à ses hommes : « Allez me chercher Brand van Vefferling, qui se trouve parmi ces étrangers. » Brand s'approcha de la table : « Vous m'avez fait demander, roi Isse ; que me voulez-vous ? » — « Dis-moi, Brand, à qui sont ces boucliers dorés qui décorent la tente où tu t'abrites ? » — « Je vous servais depuis huit ans, lorsque vous m'avez pris mon cheval ; j'ai quité votre pays et j'y amène des guerriers qui veulent se battre avec vous. Le premier bouclier porte un lion brillant avec une couronne d'or rouge : c'est l'écusson de Diderik de Bern ; le second bouclier, avec marteau et tenailles, appartient à Viderik Vallandsson, qui tue tout sans faire de prisonniers ; le troisième bouclier où brille une épée est de Humblebo Jersing (*var.* Holmbo Jersen) ; son fils, le jeune Humelum (*var.* Humerlumber) porte le quatrième, marqué d'un ours (*var.* d'un tilleul vert) ; le cinquième bouclier, avec les éperons dorés, est du prince Espen (*var.* Esmer, Esener) ; le sixième, avec une table d'or, est de Hagen, un vrai héros ; le septième, avec une flèche blanche, est du jeune Vulf van Jern, en qui l'on peut se fier ; le huitième, avec un faucon gris, est d'Ivar Blaa, le meilleur des héros ; le neuvième, avec la viole et l'archet, est du ménestrel Falquor (*var.* Marckurd), qui aime mieux boire que dormir ; le dixième, où brille une pique, est du petit Memering Tand, qui ne veut le céder à personne ; le onzième, où se voit l'aigle brun, est du jeune sire Raadengaard, qui connaît bien les rûnes ; le douzième, où brille un tison ardent, est celui que je porte, depuis que je suis à la cour ; le treizième, marqué d'une massue, appartient au moine Alsing, que les guerriers aiment à suivre (1). »

(1) Les versions diffèrent plus ou moins dans l'énumération des douze ou treize champions ; toutes, à l'exception de celle que nous avons suivie, la placent dans la bouche de Sivord, fils d'Isse ; voici les principales variantes : Le manuscrit E attribue à Brand Varislossning (*var.* Vifferlin) le bouclier à la flèche blanche ; le cinquième, à Uland Riis ; le sixième, marqué d'un aigle rouge, à Olgiœrd le danois ; le septième à Sivor Snarensvend, (qui pourtant figure dans le camp opposé) ; le neuvième, marqué d'un chaudron de cuivre, à Mogens Olgierdsson, qui combat pour Feltenborg ; le onzième portant un bras enchaîné, à maître Hellebrandt. Le dixième est omis. — La version F attribue le neuvième, marqué d'un hideux dra-

38. Le roi Isse n'avait jamais peur ; il dit : « Allez chercher mes sept fils qui sont tous bardés de fer. » Lorsque ceux-ci furent présents, il s'adressa à Sivord Snarensvend : « Tu es un vaillant chevalier et tu vas te battre avec un des hommes de Diderik, pour moi et pour mon royaume. » Sivord entra dans la tente. « Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille joûter avec moi et mettre son cheval en jeu contre le mien ? » Ils jetèrent les dés sur la table, et le sort désigna le jeune Humelum. Les deux champions étaient robustes l'un et l'autre ; mais, à la première course, le jeune Humelum fut désarçonné et jeté loin sur le sol. « La victoire est à moi, mais je n'en veux pas tirer avantage ; reviens demain : nous aurons une nouvelle rencontre. » Le jeune Humelum alla trouver Viderik : « Veux-tu me prêter Skemming, afin que je prenne ma revanche ? je ne veux pas que mon coursier reste à ce vieux cavalier. » — « Sivord a la berlue et ne voit pas le bout de son glaive ; s'il faisait du mal à Skemming tu ne pourrais m'indemniser avec tous tes parents. » — « J'ai une sœur qui est le modèle des femmes ; elle seule suffirait pour te dédommager. Je te donne en gage ma jeune sœur au blanc col et sept châteaux que j'ai dans mon pays. » — « L'épée tourne dans la main de Sivord comme la molette dans l'éperon ; aie soin, jeune Humelum, de ne pas t'exposer à ses coups. » — « Si tous mes châteaux étaient d'or et toutes les eaux de la terre changées en vin, je ne les préférerais pas à Skemming dont, grâce à Dieu, je dispose aujourd'hui ! » C'était Viderik Vallandsson qui frappa du poing sur la table. « Il y a bien quatre hivers que je n'ai bridé mon cheval ! » Le jeune Humelum enfourcha Skemming, qui trouva étrange que son cavalier le piquât de l'éperon. Au premier assaut que se donnèrent les robustes champions, leurs courroies se rompirent et les boucliers furent lancés au loin. « Il me semble que tu es un noble jeune homme et que tu sais manier un

---

gon, à Orm Ungersvend ; le dixième, avec un épervier, au jeune Dettlœf le danois, qui sait se défendre ; le onzième, avec trois épées dégaînées, au riche sire Herremand — La version G appelle Havbord Hesselting le père de Humelum ; elle donne le cinquième bouclier à Hugting Herfredsson. — Vedel a doublé le nombre ordinaire des boucliers et l'a porté à vingt-quatre, sans doute pour n'omettre aucun des héros qu'il trouvait dans les différentes versions ; il compte deux fois Hagen ; il ajoute Harald Gridske, sire Guncelin, le comte de Biergelide, le champion Œyesteen, sire Normand, Assbiœrn le clément et Alver le long, dont il n'est question dans aucun des manuscrits qui nous restent.

cheval ; ramasse ton bouclier ; je puis bien t'attendre un instant. » A la seconde passe, Sivord eut l'avantage et désarçonna son adversaire : « Maintenant que je t'ai renversé, je reste maître de ton cheval. Dis-moi, bon jeune homme, quels sont tes parents ? » — « Mon père est sire Humblum Jersing (*var.* Mognus, Abelon, Holmbo Jensen), roi du pays (*var.* de l'île) de Berthing ; ma mère, dame Helvig (*var.* Elin, Ellind) réside à Lesenœ. » — « Puisque tu es fils de Humblum, tu es mon neveu ; prends les courroies de mon bouclier et lie-moi à un chêne ; puis retourne-t-en avec ton cheval et dis que tu m'as vaincu. » En entrant dans la tente, le jeune Humelum dit : « Sivord est lié dans le bois à un tronc de chêne. » Tous se turent à l'exception de Viderik. « Ecoute, jeune Humelum, ou tu te vantes, ou si tu as lié Sivord, c'est qu'il s'est laissé faire. » Viderik était plein d'expérience ; il sauta à cheval et se rendit sur le théâtre du combat. Dès que Sivord le vit approcher, il arracha le chêne et regagna le château de Brattingsborg. Du balcon de la chambre haute, le roi dit : « Voici mon fils qui rentre avec une fleur. Écoute, Sivord, où est le cheval que tu as reçu de moi ? » — « Je l'ai donné à un de mes parents, et tu n'as pas de guerriers capables de le lui enlever. » Hommes et femmes étaient en liesse dans le château du roi Isse ; lorsque les guerriers de Bern s'en retournèrent, les rois se séparèrent en bons amis. (*Refrain :* Il y a un château à Bern ; c'est là que réside le roi Diderik. — *Var.* Le sol résonne sous les pas des vaillants guerriers danois.)

39. Le roi *Diderik dans le Bertingsland* (Grundtvig, n° 1 ; t. I, p. 123-129) diffère essentiellement de la chanson précédente, quoique le sujet soit le même ; l'auteur s'est borné à prendre dans la légende quelques traits qu'il a altérés arbitrairement, et quelques personnages à qui il a attribué des aventures étrangères à la tradition. Comme cette chanson travestit notre légende de manière à la rendre méconnaissable, nous nous dispensons de l'analyser ; nous laissons également de côté *Samson* (cfr. B. 16), *Le roi Diderik et le lion* (cfr. B. 150), parce que ces pièces ne concernent pas les Vœlsungs et les Niflungs, mais seulement Thidrik ; la lutte de Hildebrand et de son fils, parce qu'elle est traduite d'un original allemand que nous possédons encore. — La plus récente des chansons populaires du Danemark, qui concernent notre légende, paraît être le *Prince Sigvort*. Elle est encore inédite, mais en voici l'analyse : Sig-

vort séduit la petite Kirstin et l'enlève du cloître; elle le menace de mort s'il l'abandonne. Au bout de huit ans, il choisit une autre fiancée; Kirstin mêle alors à ses aliments des plantes vénéneuses; il tombe malade et lui promet de l'épouser, si elle veut le guérir. Mais elle rappelle ses menaces, et lui dit ironiquement d'aller rejoindre sa jeune fiancée, sur quoi il rend l'âme (Sv. Grundtvig, T. I, p. 83). Sous ce travestissement moderne, on a peine à reconnaître Sigurd et la Valkyrie Brynhilde; c'est pourtant d'elle et de lui qu'il s'agit.

Chapitre III.

EN NORVÈGE ET EN ISLANDE.

40. Notre légende n'a été nulle part mieux conservée qu'en Islande; il n'en faut pourtant pas conclure qu'elle y ait pris naissance : elle existait déjà longtemps avant la colonisation de cette île. Nous n'avons pas lieu de croire non plus qu'elle soit originaire du pays d'où sont venus, pour la plupart, les premiers habitants de l'Islande : car aucun de ses épisodes primitifs n'a été localisé en Norvège; le seul dont la scène y soit placée, la fable d'Aslauge, n'a été rattaché que postérieurement à notre légende. Selon toute vraisemblance, c'est aux Danois que les Norvégiens ont emprunté leurs premières notions sur les Vœlsungs et les Niflungs, comme ils empruntèrent plus tard aux Allemands la connaissance du cycle de Thidrik. Nous ne savons à quelle époque ils ont commencé à se familiariser avec notre légende; le norvégien Biarké y a fait allusion dès le milieu du VIe siècle; mais il vivait en Danemark à la cour de Hrolf Kraké, et c'est vraisemblablement là qu'il apprit à la connaître. Le premier document norvégien ayant date certaine, où il soit question de nos héros, est l'*Ynglingatal*, poëme sur la dynastie des Ynglings, composé au commencement du Xe siècle, par Thiodolf de Hvin, Skald de Harald Hâr-

fagr. D'après une strophe que cite Snorré, dans l'*Ynglingasaga* (ch. 39), le roi de Suède Aunund, qui dut périr vers le milieu du VIIe siècle, « fut arrêté par ce qui causa la perte des fils de Jônakr, » c'est-à-dire qu'il fut tué à coups de pierres. On reconnaît là un des traits de notre légende (A. 274-280).

41. Bien que nous ne sachions pas au juste l'époque de la composition des chants eddaïques, nous avons induit de leur caractère archaïque qu'ils étaient antérieurs aux poëmes qui nous restent des plus anciens Skalds (D. 29) et par conséquent à l'*Ynglingatal*. Nous devons attribuer le même âge au *Chant de Hyndla*, qui à la vérité ne se trouve pas dans le *Codex regius*, mais seulement dans *Flateyiarbok*; on le joint néanmoins aux poëmes eddaïques, parce qu'il est du même genre. Il y a lieu de croire que le *Hyndlaliod* fut composé au VIIIe siècle, vu que le personnage le plus moderne qui y soit nommé, Harald Hilditann, périt vers 730 à la bataille de Brâvall. Voici les passages qui nous concernent : « Prions le père des peuples de demeurer dans nos cœurs. Il donne et distribue l'or à ceux qui le méritent : il a fait présent à Hermôd d'un heaume et d'une cotte de mailles, mais à Sigmund (A. 8) d'une épée (St. 2). — Je connais..... tous ceux qui sont issus de Jœrmunrek, le gendre de Sigurd (attention à mon récit !), le terrible guerrier qui tua Fafni. Ce chef descendait de Vœlsung, et Hiœrdise de Hraudung, mais Eylimé des Audlings. Tous sont de ta famille, Ottar l'ignorant ! De même Gunnar et Hœgné, héritiers de Giûke, ainsi que leur sœur Gudrûne ; bien que Guthorm fut leur frère, il n'appartenait pas à la race de Giûké. Tous sont de ta famille, Ottar l'ignorant ! » (St. 24-26) La *Nouvelle Edda* dit en effet que Guthorm était beau-fils de Giûké. Quant à Hraudung, l'un des ancêtres (maternels ?) de Hiœrdise, nous ne le connaissons pas autrement.

42. Le *Chant de Hyndla* n'est pas le seul document où il soit parlé de la postérité des Vœlsungs et des Niflungs. Plusieurs sagas font descendre de ces héros quelques-uns de leurs personnages (Müller, *Bibl. des Sagas*, III, 383), et la belle Halgerda, qui vivait à la fin du Xe siècle, n'était pas peu fière de tirer son origine de Sigurd Fafnisbané (*Saga de Niâl*, ch. XIV). La plus étendue de ces généalogies se trouve dans le *Flateyiarbok* (p. 9 du msc.; t. I, p. 24-26 de l'édit.). Voici la traduction des passages qui nous intéressent : « Le roi Hring, fils de Raumé,

eut le Hringariké et le Valdres, et il épousa la fille du corsaire Vifil. Lorsque leur fils, Hâlfdan l'ancien, fut devenu roi, il fit un grand sacrifice au milieu de l'hiver pour obtenir de garder le pouvoir trois cents ans, c'est-à-dire aussi longtemps que Snær l'ancien passait pour avoir vécu. L'oracle lui répondit que sa vie ne durerait pas plus d'une génération humaine, mais que, pendant trois cents hivers, il ne naîtrait dans sa famille que des hommes illustres et pas de femmes. Hâlfdan fut un grand guerrier et il fit beaucoup d'expéditions dans l'Austrveg (pays à l'est de la Baltique), où il tua en combat singulier un roi nommé Sigtrygg. De sa femme Alfny, fille d'Eymund, roi de Holmgards, il eut neuf fils..... qui périrent tous à la fois dans un combat, sans laisser de postérité. Hâlfdan et Alfny eurent neuf autres fils : Hildi, Næfil, Audé, Skelfi, Dag, Bragé, Budlé, Lofdé et Sigar. Hildi, Sigar et Lofdé devinrent chefs d'armées; Audé, Budlé et Næfil, rois de mer, tandis que Dag, Skelfi et Bragé restèrent dans leur pays..... Les descendants de Dag sont appélés Dœglings...., ceux de Bragé l'ancien, roi de Valdres, Bragnings...., ceux de Skelfi, roi de Vaurs, Skilfings ou Skioldungs..... Sigar fut père de Siggeir, qui épousa Signy, fille du roi Volsung, et aussi de Sigmund, qui épousa Hilde, fille de Griotgard, roi de Mære, et en eut Sigar, père de Signy, lequel fit pendre Hagbard. C'est la race des Siklings. Lofdé était un grand roi, d'après lequel sont appelés Lofdes les gens qui le suivaient. Il fit une expédition dans le Reidgotaland et y devint roi. Ses fils étaient le corsaire Skekkil et Skylé, père d'Egdi, père de Hialmthier, père d'Eylimé, père de Hiœrdise, mère de Sigurd Fafnisbané, père d'Aslauge, mère de Sigurd serpent-dans-l'œil, père d'Aslauge, mère de Sigurd Hiort, père de Ragnhilde, mère de Harald Hârfagr; c'est la race des Lofdungs. Audé et Budlé étaient corsaires et réunirent leur troupes pour faire des expéditions. Arrivés dans le Saxland, ils portèrent au loin leurs ravages et soumirent le Valland et le Saxland, où ils s'établirent. Audé eut le Valland et fut père de Frodé, père de Kiar, père d'Aulrune; ce sont les Audlings. Budlé, qui eut le Saxland, fut père d'Attil, père de Vifil, père de Læfué, père de Budlé, père de Saurlé ou Serlé, d'Atlé et de Brynhilde, mère d'Aslauge. Ces ancêtres de Harald Hârfagr sont nommés Budlungs. Le roi Næfil fut père de Heimar, père d'Eynef, père de Rakn, père de Giûké, père de Gunnar, Hœgné, Gudrûne, Gudny et Gullrande, qui sont appelés Niflungs. On vient d'énumérer

les femmes qui naquirent les premières dans la famille de Hâlfdan l'ancien, trois cents ans après qu'il eût fait un sacrifice pour obtenir la prolongation de sa vie et de sa puissance. » La *Nouvelle Edda* (Skaldskaparmâl, ch. LXIV) donne la même généalogie, sous une forme plus abrégée et avec quelques variantes ; elle attribue à Alfny le nom d'Alvig la sage, à Næfil celui de Næfi, à Skelfi celui d'Yngvé et appelle Ynglings les descendants de ce dernier. Mais elle ajoute : « Voici d'autres dynasties royales qui sont également illustres : d'Yngvé sont issus les Ynglings ; de Skiold les Skioldungs en Danemark ; de Vœlsung les Vœlsungs dans le Frakland ; enfin, du belliqueux roi Skilfi descend la famille des Skilfings, qui règne dans les contrées orientales. » Quoique les premières générations soient mythiques ou fabuleuses et ne méritent aucune foi, nous croyons que les dernières sont historiques. Si ces personnages n'ont pas tous existé, les dynasties du moins ont réellement occupé les pays que l'ancienne tradition leur attribue.

43. Pendant tout le Moyen-âge, notre légende a été si populaire en Norvége et en Islande que les Skalds lui empruntaient souvent des métaphores, sans craindre de n'être pas compris. Les noms de Vœlsung, Niflung, étaient devenus des appellatifs, comme chez nous César, Auguste, Caton. Les aventures de nos héros étaient aussi familières aux guerriers septentrionaux que celle des héros grecs ou romains peuvent l'être aux esprits cultivés de l'Europe moderne. Il faut citer à ce propos une anecdote de la vie de Harald le sévère, qui régna en Norvége de 1046 à 1066. Un jour que ce prince passait dans la rue, il fut témoin d'une rixe entre un cordonnier et un forgeron ; il s'arrêta un instant pour regarder les combattants, mais il ne voulut pas les séparer. En s'en allant, il invita son poëte Thiodolf Arnason à composer une pièce de vers sur cette scène. Le skald fit d'abord difficulté de traiter un sujet si trivial. Pour vaincre ses scrupules, le roi lui dit de décrire cette lutte comme s'il s'agissait du combat de Sigurd et de Fafni, tout en conservant aux deux champions leur caractère populacier ; en un mot, il lui demandait une parodie du chant eddaïque. Thiodolf improvisa une strophe qui mérita les éloges du roi, et il reçut l'ordre d'en composer une autre où le forgeron jouerait le rôle du dieu Thor et le cordonnier celui du géant Geirraud. Il s'en acquitta également à la satisfaction du roi Harald, qui

le qualifia d'habile poëte et lui fit présent d'un anneau d'or (1).

44. Il nous reste beaucoup de pièces de vers où il est fait allusion à des traits de notre légende. La plupart se trouvent dans la *Nouvelle Edda* (Skaldskaparmâl, ch. VI, XLII, XLV, XLVI, XLVII, XLXIX, LVIII, CXVI) et dans la *Heimskringla* (Univers), histoire des rois de Norvége par Snorré (Ynglingasaga, ch. XXXIX; Haraldssaga hardrâda, ch. V, XXXIV, LXV, LXXXIII). Snorré cite presque toujours les skalds auxquels il a emprunté ces strophes; elles ne sont donc pas de lui, comme celles qu'il a composées pour servir d'exemples dans son *Traité de Métrique* (Hâttatal). Si quelque sceptique de l'école du P. Hardouin prétendait que Snorré a inventé ou introduit en Islande les nombreuses légendes antéhistoriques dont il parle, nous ferions remarquer que son témoignage n'est pas isolé, mais qu'il est corroboré par des ouvrages indépendants des siens et même composés d'après d'autres sources : la *Saga de Niâl*, déjà citée, la *Fagrskinna* et surtout le *Flateyiarbok*. Nous allons passer en revue les principaux épisodes qui peuvent répandre de la lumière sur notre sujet.

45. La *Fagrskinna* (beau parchemin), histoire abrégée des rois de Norvége, écrite par un anonyme vers l'an 1200, reproduit (ch. XXVIII, p. 16-17) l'Apothéose d'Eirik Blodœx, que la reine Gunnhilde fit composer après la mort de ce prince, tué en 950 à la bataille de Stanmor, dans l'Angleterre septentrionale. Bien que ce beau poëme ne fasse que citer Sigmund et

---

(1) Magnussaga ins goda ok Haraldssaga hardrâda, § 60, dans *Flateyiarbok*, p. 831 du msc.; vol. III, t. I, p. 417 de l'édit. — Cfr. P. A. Munch, *Hist. de Norv.* vol. II, p. 349.

Un demi-siècle après la mort de Harald, notre légende était toujours plus familière aux Norvégiens que la mythologie classique. La *Saga de Sigurd le Hierosolymitain* dit à propos du séjour que ce prince fit à Constantinople (1111), en revenant de la Terre-Sainte : « Des gens qui ont été à CP rapportent que le *Padreim* (Hippodrome) est une plaine, ressemblant à un enclos circulaire entouré d'un haut mur, le long duquel s'élève à l'intérieur un amphithéâtre où sont assis les spectateurs. Toutes sortes d'anciennes aventures y sont représentées : on y voit les Ases, les Vœlsungs et les Niflungs, dont les statues en bronze et en métal sont coulées avec tant d'art qu'elles paraissent être vivantes et l'on croirait qu'elles prennent part aux jeux. » Les naïfs spectateurs, de qui l'auteur de la saga tenait cette description, prenaient sans doute Hercule pour Sigurd et l'Hydre pour Fafni (*Sigurdarsaga Jorsalafara*, ch. XII, dans *Heimskringla*, t. III, p. 245. — *Cfr.* Müller. *Bibl. des Sagas*, t. II, p. 595, et P. A. Munch, *Hist. de Norv.*, vol. III, p. 565.

Sinfiœtlé, nous allons le traduire en entier, parce qu'il nous fait pénétrer dans la Valhalle, cet Olympe des peuples nord-manniques, où la légende place expressément quelques-uns de nos héros (A. 4, 40, 221). « Que signifie ce songe? dit Odin; il me semblait qu'un peu avant le jour je préparais la Valhalle pour ceux qui sont tombés sur le champ de bataille. J'éveillais mes guerriers, je leur ordonnais de se lever pour étendre les tapis sur les siéges et pour rincer les coupes, je disais aux Valkyries d'apporter du vin comme pour la réception d'un roi. D'illustres héros arrivent de la terre, j'en ai l'espoir. — Quel est ce tumulte, Bragé? On dirait des milliers (de personnes) qui s'agitent ou une foule trop pressée. » — « Le plancher est ébranlé, comme si Baldr rentrait dans les salles d'Odin. » — « Tu parles en ignorant, quoique tu saches beaucoup, sage Bragé, chanta Odin. C'est Eirik qui occasionne ce bruit, car ce prince vient aux salles d'Odin. — Sigmund et Sinfiœtlé! levez-vous de suite, allez au-devant du roi, et invitez-le à entrer, si c'est Eirik, celui que j'attends, comme vous savez. » — « Pourquoi fais-tu plus pour Eirik que pour les autres rois? » — « C'est parce qu'il a ravagé beaucoup de pays et porté une épée sanglante. » — « Pourquoi alors lui avoir envié la victoire, puisqu'il te semble si excellent? » — « C'est parce que le loup (il est imprudent de l'annoncer) regarde la demeure des dieux. » — « Salut, vaillant Eirik, et sois le bienvenu! chanta Sigmund. Entre dans la salle. Mais je veux te demander si d'autres chefs viennent avec toi de la mêlée? » — « Il y a cinq rois que je puis nommer tous; moi-même je fais le sixième. » (*Voy.* Bibliogr.) — On voit que les payens accordaient à Sigmund et à Sinfiœtlé, comme à Helgé et vraisemblablement à Sigurd, une belle place dans la Valhalle. Aussi nos héros seront-ils détrônés plus tard avec les dieux dont ils étaient les ministres et représentés comme des damnés ou des génies malfaisants. — La dernière réponse d'Odin nous fait comprendre comment les anciens conciliaient la chûte des héros avec l'affection qu'était censé leur porter le dieu de la guerre : il les faisait périr sur le champ de bataille, afin de pouvoir les admettre à la Valhalle et de s'en faire des auxiliaires contre le loup Fenri. Voilà pourquoi il prête sa lance à Dag pour tuer Helgé (A. 38), pourquoi il brise lui-même l'épée qu'il avait donné à Sigmund (A. 55, 56), pourquoi il fait lapider les fils de Jônakr (A. 280; E. 20). Il leur réservait d'ailleurs d'amples compensations dans un monde meilleur.

46. Le *Flateyiarbok* ou *Codex Flateyensis* était autrefois conservé dans l'île de Flatey, située près de la côte occidentale de l'Islande. De là vient le titre sous lequel il est connu. Il était entre les mains d'un simple paysan, Jon Torfason, lorsqu'en 1650 l'évêque de Skalholt, Bryniolf Sveinsson, chargé par le roi Frédéric III de recueillir d'anciens documents islandais, invita tous ses diocésains à lui envoyer les manuscrits qu'ils avaient en leur possession, ou à lui en laisser prendre une copie, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux. Jon ne voulait d'abord à aucun prix céder un livre que ses ancêtres s'étaient longtemps transmis de père en fils, et il n'y consentit finalement que sur les pressantes instances de l'évêque. En retour, son petit domaine fut affranchi d'impôts à perpétuité. Sveinsson alla en personne chercher le précieux volume, qui maintenant fait partie de la collection *Arna-Magnéenne*, à l'Université de Copenhague. Tous ces petits détails montrent quel cas on faisait dès-lors du *Codex Fateyensis*. Depuis, des hommes plus compétents, et plus capables de l'apprécier à sa juste valeur, l'ont étudié sous tous les rapports ; mais malgré les erreurs qu'ils y ont découvertes, et malgré les exigences de la critique moderne, ils l'ont jugé digne de son antique renommée. C'est, en effet, l'un des plus beaux monuments calligraphiques de la littérature islandaise, et l'une des meilleures sources de l'histoire du nord. Ce qui ajoute à la valeur du manuscrit de Flatey, c'est son ancienneté bien constatée. On connaît la date précise de sa transcription. L'un de ses premiers possesseurs, Jon Hakonarson, après avoir énuméré, en tête du volume, les principales pièces qu'il contient, ajoute : « On y trouve enfin des Annales depuis la création du monde jusqu'au temps *présent*. Les sagas d'Erik Vidfœrlé et des deux Olafs ont été copiées par le prêtre Jon Thordarson ; ce qui suit et ce qui précède, par le prêtre Magnus Thorallsson, qui a revu le tout. » Or, les Annales qui terminent le manuscrit s'arrêtent en 1395 ; il faut donc admettre que la transcription fut achevée à cette époque. A la page 10 (28 de l'édition), le copiste nous apprend qu'il écrivait sous le règne d'Olaf V Hakonarson, en 1387. Ainsi il fallut huit ans pour achever cette entreprise de longue haleine ; on n'en sera pas surpris, si l'on considère que cet *in-folio* ne contient pas moins de 905 pages. Trois copistes se vouèrent à cette œuvre de patience : Magnus, qui l'avait commencée, ne fit que les pages 1-10 et 847-905 ; Jon Thordarson continua jusqu'à la

page 754, et céda la plume à un inconnu qui s'arrêta à la page 846. Ce beau manuscrit sur parchemin se compose d'une vingtaine de pièces en vers ou en prose d'une étendue fort inégale, et qui, presque toutes, ont trait à l'histoire de Norvége. Nous lui avons déjà emprunté des strophes de *Hyndluliod* (E. 41), et la liste des descendants de Hâlfdan l'ancien (E. 42). Il nous fournit aussi l'*Épisode de Nornagest*, dont nous parlerons plus loin (E. 48), et les anecdotes suivantes :

47. L'islandais Thorstein, un des gardes d'Olaf Tryggvason (qui périt en l'an 1000), fut une nuit surpris par un revenant. Dans le cours de l'entretien qu'il eut avec lui, il demanda : « Qui supporte le mieux les tourments en enfer? » — « Personne ne les supporte mieux que Sigurd Fafnisbané. » — « Quel est donc son supplice ? » — « Il allume un foyer ardent. » — « Il ne me semble pas que ce soit un si grand supplice. » — « Ce n'est pourtant pas si peu, répliqua le revenant ; car c'est son corps qui sert de combustible. » (*Thâttr Thorstein Skelks*, ch. CCCXXXIII de *Olafssàga Tryggvasonar*, dans le *Flateyiarbok*, p. 215 du msc.; t. I, 416 de l'édit.) — Voici une autre anecdote où Sigurd n'est pas traité plus favorablement. Sighvat, skald du roi Olaf le saint, qui avait disparu à la bataille de Stiklastads (1030), le regrettait beaucoup et voulait composer en son honneur un poëme, dans lequel il ferait allusion à la *Saga de Sigurd*. Mais le roi apparut à une paysanne et dit qu'il ne voulait pas que le skald empruntât des traits à la Saga de Sigurd, mais seulement à celle de la Résurrection. Le poëte ne manqua pas de se conformer à cet ordre (*Olafssaga ins helga*, ch. CCCXXVIII, dans *Flateyiarbok*, p. 515-516 du mscr.; t. II, p. 394 de l'édit.). Au reste ces anecdotes ne doivent pas être contemporaines des princes à l'histoire desquels on les rattache. A cette époque où l'ancienne religion luttait à forces égales avec le christianisme, les héros payens n'étaient pas encore méprisés : le roi saint Olaf lui-même, cet apôtre si zélé, était moins intolérant de son vivant que les historiens ne nous le représentent après sa mort. Sur une de ses tentures était brodé le combat de Sigurd avec Fafni, scène dont le skald Thorfin nous a conservé la description (*Vidbætir vid Olafssægu ins helga*, ch. IX, dans *Flateyiarbok*, p. 753 du msc.; t. III, p. 244 de l'édit.). — Il y a plus, Sigurd passait encore pour un type d'héroïsme : Saint Olaf ayant vu en songe un baudrier où étaient représentés les exploits de Sigurd Fafnisbané, de Harald Hilditann et une partie de ceux

de Harald Hârfagr, l'interprète de cette vision l'appliqua à Harald Hardrâdé, frère et successeur de saint Olaf, et ajouta que ce prince se formerait sur le modèle de ces grands hommes, accomplirait de hauts faits d'armes et gagnerait d'importantes batailles (*Olafssaga ins helga,* ch. CCLI (Raudulfs Thâttr), dans *Flateyiarbok,* p. 467 du msc.; t. II, p. 299 de l'édit.).

48. Passons à l'*Épisode de Nornagest* (Thâttr af Nornagesti), dont voici le contenu : Une fois que le roi Olaf Tryggvason était à Throndhiem, vint un étranger qui le salua avec courtoisie. Le roi l'accueillit bien et lui demanda qui il était. « Je me nomme Gest (Hôte), » répondit l'inconnu. — « Quel que soit ton nom, reprit le roi, tu es notre hôte. » Gest sollicita la faveur d'entrer dans la garde et sa demande fut accueillie. D'une taille plus qu'ordinaire, robuste, mais passablement âgé, il était franc dans ses discours, distingué de manières, par suite aimé et honoré de tous. Pendant les fêtes de Noël, un des chefs de la garde présenta au roi un anneau, nommé Hintud, tressé de sept fils d'or le plus pur. Tous admirèrent ce joyau, à l'exception de Gest, qui parut n'en pas faire cas. Ses compagnons lui demandèrent s'il avait jamais vu de meilleur or. « Sans doute ! » répliqua Gest. — « Eh bien ! nous parions que non, s'écrièrent-ils, et nous mettons en jeu quatre marcs d'argent contre ton poignard et ton baudrier. Le roi jugera demain entre nous. » Gest accepta le pari. Le même soir, il toucha de la harpe longtemps et si bien que tous étaient charmés de l'entendre; ensuite il joua excellemment le *Gunnarsslag* (air ou chant de Gunnar), puis, à la fin, les *Anciens Gestes de Gûdrûne* (Gudrûnarbrœgd in fornu), que les assistants ne connaissaient pas (Cfr. D. 25). Le lendemain, après la messe, Gest tira de sa bourse un fragment de boucle de harnais. Ce morceau d'or fut mis sous les yeux du roi, ainsi que l'anneau Hnitud. Après un examen attentif, Olaf rendit un arbitrage par lequel il donnait gain de cause à Gest. Celui-ci ne voulut pas prendre les quatre marcs, mais il dit à ses adversaires : « Ne pariez plus contre un étranger, quand vous ignorez si son expérience n'est pas plus grande que la vôtre. » Invité par le roi à conter d'où lui venait cet or, il répondit : « Je ne le ferai pas volontiers, car la plus grande partie de mon récit passerait pour incroyable. » Pourtant, sur les instances du roi, il se décida à commencer.

49. « Je dirai d'abord que je me rendis au sud, dans le Frak-

land, pour me familiariser avec les mœurs des cours; j'étais attiré par les rapports avantageux que l'on faisait de la beauté et de la bravoure de Sigurd Sigmundarson. Il ne m'arriva rien de remarquable pendant que j'allais du Danemark en Frakland. A la cour du roi Hialprek, il y avait beaucoup de guerriers, entre autres Sigurd, fils de Sigmund et de Hiœrdise Eylimadottir. Sigmund Volsungsson avait péri dans une bataille contre les fils de Hunding et sa veuve s'était remariée avec Half, fils de Hialprek. Sigurd fut élevé chez ce dernier avec tous les autres fils de Sigmund : Sinfiœtlé, Helgé Hundingsbané et Hamund, qui surpassaient de beaucoup les autres hommes en force et en stature. Sigurd était le plus distingué des quatre frères, comme il passe généralement pour avoir été le plus illustre des chefs d'armée, selon les idées des anciens. Chez le roi Half, il y avait aussi Regin, fils de Hræidmar; c'était un nain cruel et versé dans la magie, mais prudent et très-habile ouvrier. Il apprit bien des arts à Sigurd, qu'il aimait beaucoup. Après avoir passé là un certain temps, ajouta Gest, j'entrai au service de Sigurd, comme taut d'autres. Nous avions tous beaucoup d'affection pour lui, car il était doux, affable et généreux. Un jour que nous allâmes à la maison de Regin, le nain fit bon accueil à Sigurd et chanta: « Le fils de Sigmund, cet impétueux guerrier, est venu à notre demeure; il a plus de courage que moi, vieillard ; j'ai l'espoir que ce loup furieux fera la chasse à mon profit. Le descendant d'Yngvé est venu chez nous; j'élèverai ce prince intrépide, afin qu'il devienne le plus puissant sous le soleil et que son nom retentisse par toute la terre. Telle est sa destinée! » Depuis, Sigurd était sans cesse chez Regin, qui lui parlait continuellement de Fafni, de sa retraite dans la Gnipahæide, de sa métamorphose en dragon, de sa grandeur extrordinaire. Il lui fit un glaive, nommé Gram; la lame en était si bien affilée, que, plongée dans le Rhin, elle coupa un flocon de laine poussé contre elle par le courant. Sigurd trancha l'enclume avec le même glaive. Regin l'excitait à tuer son frère Fafni, mais le prince chanta: « Ils riraient fort les fils de Hunding, les meurtriers d'Eylimé, s'ils apprenaient que je fusse plus pressé d'acquérir des anneaux rouges que de venger mon père. »

50. » Sigurd se prépara à attaquer les fils de Hunding. Le roi Hialprek lui donna beaucoup de troupes et quelques navires de guerre. Hamund, frère de Sigurd, et Regin, faisaient partie

de cette expédition ; moi de même, continua Gest ; j'avais connu le roi Hialprek lorsqu'il était en Danemark avec Sigmund Volsungsson. Celui ci était alors marié avec Berghilde, et il s'en sépara lorsque son fils Sinfiœtlé eut été empoisonné par elle ; il épousa ensuite, au sud dans le Frakland, Hiœrdise, fille d'Eylimé, qui fut tué avec lui par les fils de Hunding, de sorte que Sigurd avait à venger tout à la fois son père et son aïeul. Helgé Hundingsbané avait tué le roi Hunding et ses trois fils Eyiulf, Herrœd et Hiorvard. Lyngvé échappa avec ses frères Alf et Heming. Tous trois étaient illustres par toute sorte d'exploits et très-versés dans la magie, mais Lyngvé tenait le premier rang. Ils avaient soumis plusieurs petits rois, tué beaucoup de guerriers, brûlé bien des forteresses et ravagé à main armée le Spanialand et le Frakland. Mais l'empire ne s'étendait pas encore au nord des montagnes. Les fils de Hunding avaient subjugué le royaume que Sigurd possédait dans le Frakland et ils l'occupaient avec de grandes forces. Sigurd avait aussi des troupes nombreuses et bien armées. Il les dirigeait principalement d'après les conseils de Regin ; celui-ci lui avait prêté son épée Ridil, en le priant de tuer Fafni à son retour, ce que Sigurd promit. Nous naviguions vers le sud, en côtoyant la terre, lorsque nous fûmes assaillis par une tempête, que beaucoup de gens crurent suscitée par les artifices magiques des Hundings. En nous rapprochant de la côte, nous vîmes sur un promontoire un homme vêtu d'un manteau vert, d'un pantalon bleu et de chaussures boutonnées sur les pieds. Il avait un javelot. « A qui sont ces chevaux de corsaire ? » chanta-t-il (1).

51. » Ensuite nous naviguâmes au sud du Holsetuland et à l'est du Frisland, où nous prîmes terre. Aussitôt que les fils de Hunding eurent appris notre débarquement, ils rassemblèrent des troupes et leurs forces furent bientôt plus nombreuses que les nôtres. Lorsque nous fumes en présence, une terrible lutte commença ; Lyngvé devança ses frères, qui pourtant s'avançaient impétueusement. Sigurd fit une charge si

(1) Nous ne traduisons pas le chant et les conseils de Hnikar, parce que nous les avons déjà reproduits d'après l'*Ancienne Edda* et la *Vœlsungasaga* (A. 123, 124). Citons pourtant quelques variantes : « Le vieillard était de bonne humeur, il s'assit aux pieds de Sigurd et lui demanda s'il voulait recevoir des conseils. Sigurd répondit que oui, ajoutant que le vieillard pouvait en donner de bons, quand il voulait du bien aux gens. » — L'inconnu ne disparut pas pendant le voyage, mais seulement après la bataille.

vigoureuse, que tout cédait devant lui; il ne manquait pas de courage et l'épée Gram mordait bien! Venant aux prises avec Lyngvé, ils échangèrent bien des coups et combattirent avec intrépidité. Leurs hommes s'arrêtèrent pour regarder ce combat singulier. Il se passa bien du temps avant qu'un des champions pût blesser l'autre, tant ils étaient habiles à manier les armes! Les frères de Lyngvé recommencèrent la lutte, tuèrent beaucoup d'hommes et en mirent d'autres en déroute; mais Hamund, frère de Sigurd, se précipita contre eux, je le suivis, et nous fîmes résistance. Le combat des deux chefs se termina par la défaite de Lyngvé, qui fut fait prisonnier et jeté dans les fers. Dès que Sigurd nous eût rejoint, les choses prirent une autre tournure : les fils de Hunding furent massacrés avec toute leur armée. Les ténèbres commençaient alors à se répandre; le lendemain, lorsqu'il fit jour, l'homme au manteau avait disparu et on ne le revit plus; aussi des gens pensèrent-ils que c'était Odin. On délibéra sur le genre de mort qu'il fallait faire subir à Lyngvé. Regin conseilla de lui tracer une aigle sanglante sur le dos. Il prit mon épée, avec laquelle il fendit le dos du prisonnier, sépara les côtes de l'épine dorsale et arracha les poumons. Lyngvé supporta le supplice avec un courage héroïque. Regin chanta alors : « Maintenant l'aigle sanglante a été tracée avec la lame acérée sur le dos du meurtrier de Sigmund. Il n'est pas de prince supérieur à celui qui vient de rougir la terre et de réjouir les corbeaux. » Les dépouilles de l'ennemi, armes et vêtements, formaient un immense butin que les hommes de Sigurd se partagèrent, parce qu'il n'en voulut rien réserver. Il tua plus tard Fafni, puis Regin, qui voulait le trahir. Après s'être emparé du trésor de Fafni, il partit à cheval et fut dès-lors appelé Fafnisbané. En chevauchant à travers le Hindarhæide, il trouva Brynhilde, et ses rapports avec elle sont décrits dans la *Saga de Sigurd Fafnisbané* (Saga Sigurdar Fafnisbana).

52. » Sigurd épousa ensuite Gudrune, fille de Giûké, et il passa longtemps chez les Giukungs, ses beaux-frères. Je le suivis au nord, dans son expédition en Danemark, continua Gest; j'étais également avec lui, lorsque le roi Sigurd Hring envoya les fils de Gandalf, ses parents, contre les Giukungs, Gunnar et Hœgné, pour les inviter à payer tribut ou à se préparer au combat. Ils aimèrent mieux défendre leur pays. Les fils de Gandalf jalonnèrent un champ de bataille près de la

frontière. Sigurd promit aux Giukungs le concours qu'ils réclamaient de lui; j'étais encore avec lui à cette époque. Nous fîmes voile vers le nord pour le Holsetuland et nous abordâmes près de Jarnamodi. Des jalons de noisetier étaient plantés non loin du port, à l'endroit où la bataille devait avoir lieu. Nous vîmes venir du nord beaucoup de vaisseaux que gouvernaient les fils de Gandalf. Sigurd Hring n'était pas avec eux, car il avait à défendre le Svithiod, son royaume, contre les incursions des Kures et des Kvænes; il était alors fort âgé. Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, et, dès qu'elles furent en présence, elles engagèrent une terrible lutte où il périt beaucoup de monde. Les fils de Gandalf marchaient avec intrépidité; ils étaient à la fois plus grands et plus robustes que les autres hommes. Au milieu de leurs troupes, on remarquait un guerrier de taille gigantesque, qui abattait à ses pieds hommes et chevaux. Gunnar pria Sigurd de tenir tête à ce redoutable champion, ajoutant qu'autrement la position deviendrait insoutenable. Sigurd partit avec quelques hommes, mais la plupart le suivaient à contre-cœur. Nous fûmes bientôt en présence du géant. Sigurd lui demanda qui il était. Le géant répondit qu'il se nommait Starkad, fils de Storverk, et qu'il était né au nord, à Fenhring, en Norvège. Sigurd ajouta qu'il avait entendu parler de lui, le plus souvent en mal, et qu'il ne fallait pas ménager les gens de cette espèce. « Eh! qui es-tu donc, toi qui me tiens ces propos injurieux? » répliqua Starkad. — « Je suis Sigurd, fils de Sigmund. » — « Est-ce toi qui portes le surnom de Fafnisbané? » — « Moi-même! » Starkad prit alors la fuite, poursuivi par Sigurd, qui lança son épée contre lui. Le pommeau atteignit le fugitif à la mâchoire et lui brisa deux molaires; c'était une blessure inguérissable. Sigurd cria alors à ce chien de se sauver; pour moi, je ramassai l'une des dents; elle pesait sept onces; actuellement pendue à la corde d'une cloche en Danemark, elle est offerte en spectacle à tous les curieux (1). Après la fuite de Starkad, les fils de Gandalf

(1) On lit dans les *Annales islandaises*, sous l'année 1405 (p. 378-381), que : « Arné Olafsson vit, dans le lieu qui est nommé Affrica, la poignée du glaive de Sigurd Fafnisbané Cette épée avait dix pieds de long, mais le pommeau de cuivre avait un empan de diamètre. Il y avait aussi une dent qui passait pour avoir fait partie de la mâchoire de Starkad l'ancien ; elle avait un empan de long et de large, sans compter les racines. »

furent mis en déroute, et nous fîmes beaucoup de butin. Sigurd s'en retourna dans son royaume, où il se reposa quelque temps. Bientôt après, nous entendîmes raconter le crime de Starkad, qui avait assassiné au bain le roi Alé.

53. « Un jour que Sigurd allait à une réunion, Grané tomba dans un fossé bourbeux; pour en sortir, il fit un tel effort qu'un des anneaux du poitrail se rompit et glissa dans la boue. J'en ramassai un fragment que je vis briller, et je le remis à Sigurd qui m'en fit cadeau. C'était précisément le morceau d'or que je vous ai fait voir tout à l'heure. Sigurd mit pied à terre, j'étrillai le cheval, je fis sécher la boue et je pris un crin de la queue, » termina Gest. Il montra ce crin qui avait sept aunes de long. Tous étaient émerveillés de ses récits, et il les continua jusqu'au moment où l'on se mit au lit. Le lendemain, le roi le fit appeler et lui dit : « Ton âge me semble incompréhensible. Quelle apparence y a-t-il que tu sois assez vieux pour avoir été témoin de tous ces événements? Il faut que tu nous contes une autre saga pour nous instruire plus amplement. » — « Je vous dirai donc, continua Gest, que je me rendis au nord, en Danemark, et que je pris possession de l'héritage paternel. Bientôt après, je reçus de grandes nouvelles : la mort de Sigurd, puis celle des Giukungs. » — « Comment périt le premier ? » demanda Olaf. — « La plupart des traditions portent qu'il fut percé du glaive par Guthorm Giukason, pendant qu'il était couché près de Gudrune. Les narrateurs allemands content au contraire qu'il fut tué dehors, dans un bois ; mais les aigles ont chanté que Sigurd se rendait à une assemblée avec les fils de Giuké, lorsqu'ils l'assassinèrent. Cependant tous s'accordent à dire qu'il fut assailli couché, à l'improviste et par trahison. » — « Que fit alors Brynhilde? » demanda un des familiers du roi. — « Elle immola quatre esclaves et cinq suivantes, répondit Gest; puis elle se perça d'un glaive et se fit conduire au bûcher, pour être brûlée avec Sigurd. Elle était sur une voiture couverte de précieux tapis de pourpre, et resplendissante de dorures; en passant devant des rochers, elle fut interpellée par une géante, qui se tenait à la porte de sa caverne. Cette géante était vêtue d'une robe de peau et avait le teint bistré; montrant un bâton qu'elle tenait à la main : « Voici pour augmenter ton bûcher, Brynhilde ! dit-elle. Il aurait mieux valu que tu eusses été brûlée vivante pour tes forfaits, et que tu n'eusses pas fait assassiner un homme si émi-

nent que Sigurd Fafnisbané. J'ai souvent pensé à lui avec amour, c'est pourquoi je veux proférer contre toi des imprécations, afin que tu deviennes plus odieuse à tous ceux qui les entendront. » Voici les chants qu'elles s'adressèrent mutuellement. (Ici l'auteur de la saga reproduit, presque mot pour mot, le *Convoi funèbre de Brynhilde,* qui se trouve dans l'ancienne *Edda,* et que nous avons traduit dans A. 222. — Cfr. D. 15). On éleva un bûcher pour Sigurd qui fut brûlé le premier, et un autre pour Brynhilde qui fut consumée avec son char. »

54. « Il y a plaisir à t'entendre, dirent à Gest les familiers du roi. Fais-nous d'autres récits. » — « Ce n'est pas la peine d'en dire plus long sur ce sujet, interrompit le roi Olaf. As-tu été chez les fils de Lodbrok ? » — « J'ai passé peu de temps avec eux, » répondit Gest. On lui demanda à quelle cour il s'était le mieux trouvé. « Il y avait plus de gaieté chez Sigurd et chez les Giukungs, répondit-il, mais on était plus libre chez les fils de Ragnar Lodbrok, où chacun vivait à sa guise. Le roi Eirik, à Upsala, était plus favorisé de la fortune; mais le roi Harald Hârfagr était celui qui avait la cour la plus brillante. J'ai aussi été chez le roi Hlœdvi, en Saxland, où je me suis fait néophyte; autrement je n'aurais pu y rester, parce que la pratique du christianisme y était de rigueur, et c'est là que j'ai été le mieux sous tous les rapports. » Nornagest (hôte des Nornes ou Parques) expliqua l'origine de son nom. « Mon père, dit-il, s'appelait Thord et était surnommé Thingbit. Il possédait le domaine de Græning, en Danemark, et il était riche et bien logé. En ce temps, des devineresses, appelées *valas*, parcouraient le pays en disant la bonne aventure. On les invitait partout, on les fêtait et on ne les laissait pas partir sans leur faire des présents. Lorsqu'elles arrivèrent chez nous, j'étais dans mon berceau, près duquel brûlaient deux flambeaux de cire. Elles prédirent que j'aurais du bonheur, beaucoup plus que mes parents et que les fils des chefs du pays. Il y avait trois valas; la plus jeune d'entre elles se crut méprisée de ses aînées, parce qu'elles ne l'avaient pas consultée pour une prédiction si importante. Des gens remuants l'ayant renversée de son siége, elle en fut très-irritée et vociféra : « Assez de prédictions favorables ! Je veux que cet enfant ne vive pas plus longtemps que brûlera la lumière placée près de son berceau. » La plus âgée des Nornes, termina Gest, éteignit le flambeau et le donna à serrer à ma mère, qui me le remit quand je fus grand. » Gest

se fit baptiser et montra beaucoup de piété. Il y avait longtemps qu'il était dans la garde du roi, lorsqu'un jour Olaf l'interrogea sur le nombre d'années qu'il avait encore à vivre. « Peu de temps, s'il plaît à Dieu, répondit Gest. Il tira son flambeau de la boîte de sa harpe et l'alluma sur l'ordre du roi ; la mèche brûla rapidement. « Quel âge as-tu ? » lui demanda le roi. — « J'ai trois cents hivers accomplis. » Gest se coucha et se fit donner l'extrême onction. Lorsque l'on eut fini, il ne restait qu'une petite partie du cierge, et, dès qu'elle fut consumée, Gest rendit l'âme. Cette mort confirma ce qu'il avait dit de son âge et de ses aventures. Ici finit l'*Épisode de Nornagest.*

55. Cet épisode, il est presque superflu de le dire, n'a rien d'historique ; il ne fait pas partie des meilleures et des plus anciennes sagas d'Olaf Tryggvason. On ne le trouve que dans celle du *Flateyiarbok,* composée vers 1330, à ce que l'on croit, par Berg, abbé de Thverâ, dans l'Islande méridionale. Il n'est pas vraisemblable que cet écrivain ait inventé la fable de Gest ; ou bien il l'a trouvée dans les histoires d'Olaf, écrites un siècle auparavant, par les moines Odd et Gunnlaug, qu'il a remaniées et traduites du latin en islandais ; ou bien il l'a empruntée à la tradition islandaise, car la tradition norvégienne du XIVe siècle n'avait pas conservé notre légende aussi pure qu'elle l'est dans l'*Épisode de Nornagest;* on en peut juger par la *Saga de Thidrik,* qui doit avoir été écrite par un norvégien. Nous savons d'ailleurs positivement que, dès le milieu du XIe siècle, la version scandinave de notre légende avait commencé à s'altérer profondément en Norvège : Illhugé Bryndœlaskald, qui vivait à la cour de Harald Hardrâdé, dit de ce prince : « Tu as soumis par l'épée au puissant Michel (IV) les pays méridionaux où le fils de Budlé invita ses beaux-frères. » (*Haraldssaga Hardrâda,* ch. v, dans le t. III de *Heimskringla*). On voit par ce simple passage que le poëte n'avait plus une idée juste du vrai théâtre de notre légende ; il plaçait au Sud, en Afrique (*Cfr.* E. 52, n.), le royaume d'Atlé, erreur que l'on n'eût pas commise dans un pays où les *Eddas* et la *Vœlsungasaga* auraient été répandues. L'*Épisode de Gest* ne parle pas de la situation du Hûnaland, mais il suit de point en point la tradition scandinave, qui, dès le XIIe siècle, fut oubliée en Norvège ou supplantée par la tradition allemande. Comme il a un caractère plus moderne que l'épisode correspondant de la *Nouvelle Edda,* il ne peut avoir pris sa forme actuelle avant la fin du XIIIe siècle, et alors il doit avoir été

remanié, si ce n'est composé, par un Islandais. Aussi bien n'est-ce pas un Norvégien qui aurait voulu attribuer gratuitement à son compatriote Starkad une lâcheté qui n'est ni conforme au caractère de ce héros, ni justifiée par d'autres traditions. Quel que soit l'auteur de l'Épisode, il a connu les poëmes eddaïques, puisqu'il reproduit les strophes 13 à 26 du *Second Chant sur Sigurd* (A. 73, 123, 124, 126) et tout le *Convoi funèbre de Brynhilde* (A. 222), dont la *Vœlsungasaga* ne parle pas. Il est généralement d'accord avec cette dernière, et c'est évidemment elle qu'il cite sous le nom de *Saga de Sigurd Fafnisbané*. Il s'en écarte parfois dans des circonstances accessoires, et nous en induisons qu'il n'avait pas de texte écrit sous les yeux, mais qu'il la connaissait seulement par la tradition orale.

56. La *Saga de Thidrik* n'avait pas encore pénétré en Islande à l'époque où fut composé l'*Épisode de Nornagest;* mais elle s'y répandit plus tard et se substitua à la version eddaïque. S'il en fallait croire l'introduction de la *Blomstrvallasaga* (Saga du parterre de fleurs), la version saxonne aurait été importée en Norvège sous le règne de Hâkon V (1217-1263) : Christine, fille de ce monarque, s'étant rendue en Espagne (1258) pour épouser l'un des frères d'Alphonse le savant, roi de Castille, maître Biarne de Nidaros, qui accompagnait la princesse, aurait entendu lire pendant les noces un livre allemand d'après lequel aurait été composée la Saga. Celle-ci représente Erminrek, fils du chevalier Samson, comme roi du Romaborg, de tous les royaumes situés au sud des Mundynfialls et du Flæmingialand ; son frère Ake Œldungatrauste, seigneur de Fritila, était marié avec Odilia, dont il avait deux fils Ake et Etgard ; lorsque ceux-ci furent en âge de porter les armes, il les envoya vers Erminrek, afin qu'ils fussent armés chevaliers. Pendant ce voyage, il leur arriva plusieurs aventures, qui font le sujet de la *Blomstrvallasaga,* et qui, à part les quelques traits que nous venons de rapporter, n'ont aucun rapport avec la *Saga de Thidrik.* Le narrateur n'est pas mieux au fait de celle-ci que des circonstances du mariage de Christine (cfr. Munch, *Hist. de Norv.*, vol. IV, t. I, p. 188 n.) ; son témoignage est donc suspect, et il ne suffit pas pour nous apprendre à quelle époque la tradition saxonne pénétra en Norvége. Nous ne savons pas mieux quand et comment elle fut portée en Islande ; car les sagas (*Cfr.* E. 53) où il y est fait allusion n'ont pas date certaine. Dans la

Saga de Nikulas Leikare, il est parlé d'une tour où étaient représentées les aventures de différents rois, notamment « celles du roi Thidrik et de ses champions, du roi Isung et de ses fils, de Sigurd Svein, du roi Hâlf et de ses champions, d'Alexandre-le-Grand, d'Hector, d'Achille, des Troyens, et de Gang-Rolf qui conquit la Normandie. » La même description se retrouve dans la *Saga de Sigurd Thœgle et de Sedentiana, reine de Frakland*. — On lit, dans la *Saga de Jarl Magus* (Histoire du comte Mage), que ce nécromancien, s'étant rendu en Saxland, auprès de l'empereur Karl, lui conta qu'il possédait l'art de se rajeunir, et qu'il en avait usé une fois, à Rome, sous le règne d'Erminrek que trahit Sifka; à cette occasion il dépeignit Gunnar, Hœgné, Thidrek et Virga, fils de Velent. Ensuite il évoqua les ombres des plus célèbres héros de l'antiquité, et fit voir à l'empereur les Niflungs, Gunnar et Hœgné, le roi Isung et ses fils avec Sigurd Svein leur porte-drapeau, Thidrik et Virga, Hâlf et ses trente champions, enfin les quatre géants Aspilian, Aventrod, Etgeir, et Vidolf. Le reste de la saga est étranger à notre sujet; le narrateur critique ceux qui refusent de croire à ses récits, et il ajoute que l'on aimait à entendre les sagas de Thidrik, de Flovent et d'autres héros (P. E. Müller, *Bibl. des Sagas*, t. II, p. 398-400).

57. Un des derniers écrivains islandais du moyen-âge, qui aient suivi la tradition eddaïque, fut Kâlf Skald, ou *Vitulus Vates*, comme il se nomme lui-même en latin. Ce poëte, d'ailleurs inconnu, se proposait sans doute de compléter l'*Ancienne Edda*, en versifiant les épisodes qui ne sont traités dans aucun chant, à savoir l'histoire des ancêtres de Sigurd, sur laquelle il ne nous reste qu'un récit en prose, contenu dans les huit premiers chapitres de la *Vœlsungasaga*. Ses *Rimes sur Vœlsung le posthume* (Rimur fra Vœlsungi hinum oborna) se trouvent dans un manuscrit de la collection *Arna-Magnéenne* (n° 604), qui date de la fin du xv[e] siècle ; elles ont été publiées pour la première fois par M. Th. Moebius, dans son édition de l'*Ancienne Edda*. Kalf s'est arrêté à la première expédition de Helgé, c'est-à-dire à l'endroit où commencent les chants eddaïques; s'il eût continué, les Scandinaves auraient eu, eux aussi, leur épopée sur les Vœlsungs et les Niflungs (D. 60). Mais le genre épique n'était pas leur fait; on ne peut s'empêcher de le remarquer, en voyant qu'ils ont invariablement fait de courtes chansons avec les mêmes sujets, d'où les Allemands

du sud (nous ignorons s'il en était de même chez les Saxons) ont tiré de longues épopées. L'unique tentative du même genre, qui ait été faite par un Islandais, avorta ou plutôt fut interrompue dans le cours de l'exécution ; venue tardivement, elle ne put être renouvelée, car bientôt notre légende, au lieu de fournir des sujets d'épopée, ne fut plus qu'une matière à parodie.

58. Dans les *Rimes sur Skidé* (Skidarimur), poëme burlesque du xve siècle, le mendiant Skidé rêve qu'il a été transporté à la Valhalle, où de grands honneurs lui sont rendus ; Regin devait lui forger un anneau et Hilde allait devenir sa femme ; mais, s'étant signé par inadvertance, il fut assailli par les Ases et leurs guerriers ; il résista bravement, abattit beaucoup de ses adversaires et fit sauter une dent de Fafni ; mais il aurait fini par succomber, s'il n'avait trouvé un auxilliaire dans Sigurd Svein. Celui-ci, indigné de ce que tant d'assaillants se missent contre un seul homme, tira du fourreau l'épée Gram et en joua autour de lui, jusqu'à ce qu'il eût dégagé Skidé et l'eût aidé à sortir de la Valhalle (Müller, *Bibl. des Sagas,* II, p. 397). — La parodie d'une légende est l'annonce de sa prochaine dissolution ; du ridicule à l'oubli, il n'y a qu'un pas ; aussi les Islandais des temps modernes n'ont-ils pas conservé le souvenir de héros dont le moyen-âge leur transmettait une image grotesque ; les quelques chansons islandaises sur Sigurd, Grimhilde et Thidrik, qui se trouvent dans les recueils manuscrits de G. Ivarsson et d'autres, n'ont rien de national, ayant été imitées du danois ; elles n'ont peut-être même jamais été connues du peuple, car parmi les innombrables traditions populaires, qui ont été recueillies de nos jours et publiées par Arnason, il n'en est aucune qui se rapporte à notre légende, tant elle est oubliée dans le pays où elle s'était le plus longtemps conservée pure !

59. Il y a une vingtaine d'années, on pouvait bien croire qu'elle avait eu le même sort en Norvége. La version scandinave semblait y être oubliée depuis plusieurs siècles, puisque l'auteur de la *Saga de Thidrik* n'en avait trouvé que de faibles traces dans son pays et avait dû recourir aux sources allemandes. Quant à la tradition saxonne, qu'il s'était proposé de vulgariser, elle n'avait pas jeté de profondes racines en Norvège, comme en Danemark et en Suède, où elle a été localisée et mise en chansons. A part l'épisode d'Aslauge, dont Th. Torfæus (en 1664) avait entendu conter quel-

ques traits à Spangereid, sur le théâtre du meurtre de Heimi, rien n'attestait que notre légende se fut perpétuée chez les Norvégiens ; elle vivait pourtant dans les vallées du Thelemarken et dans quelques autres cantons montagneux ; c'est là que M. Landstad en a trouvé des réminiscences, dans une chanson étendue, mais obscure et incomplète, qui a été publiée par lui sous le titre de *Sigurd Svein*, et par P. A. Munch, sous celui de *La Cavalcade de l'Asgârd* (Asgaardreidin). En voici le contenu :

60. C'étaient les petits pages du roi qui, de loin à la ronde, se rassemblèrent pour jouer en champ clos ; Sigurd se rendit au mail ; les pages lui lancèrent doucement la paume (*var.* les courtisans le renversèrent à leurs pieds), mais il frappa l'un d'eux sur l'oreille, tant ils riaient de lui ! Sigurd frappa avec le cerceau ; il ne plaisantait pas ; les pages du roi furent blessés et le sang coula à terre. Ses camarades lui dirent alors, tant ils étaient fâchés : « Tu ferais mieux de t'informer de ton père que de nous maltraiter. » Sigurd jette le cerceau, il n'a plus envie de jouer. Ses joues sont devenues si pâles ; il met son manteau sur ses épaules et monte à la chambre haute vers sa bonne mère (*var.* vers Grindil sa mère). « Écoute, ma chère mère, tire-moi de peine et apprends-moi le nom de mon père ; il est si triste de vivre dans la honte. » — « Je ne veux pas t'irriter, mon cher fils, mais va trouver Greip mon frère : il te donnera des conseils. » — « Tu sais bien, ma chère mère, que le trajet est long ; partirai-je à pied ou à cheval ? » — « Il y a à l'écurie un poulain que les palefreniers nomment Grane ; mais je crains beaucoup, mon cher fils, qu'il ne te mène à la mort. » — « Écoute ceci, ma bonne mère : il ne faut pas te chagriner pour moi ; je ne marche plus à la lisière, et je sais manier un cheval. » Juris (*var.* Grindil et Grinild) se rend à l'écurie où sont tous les chevaux qu'elle étrille souvent et tond joliment, afin que chaque poil brille. Détachant Grane, elle le remit à Sigurd Svein, qui se tenait à la porte. Elle prit un frein d'or et le passa dans la bouche du coursier. « Aujourd'hui les pages ne me reprocheront pas de laisser courir Grane à sa guise. » Il lui mit une selle dorée et allongea les sangles trop courtes. « Ou bien je te dompterai aujourd'hui, ou bien je pendrai sans vie après les rênes. » Le dos de Grane avait quinze aunes d'un bout à l'autre, et il était à douze aunes au-dessus du sabot ; mais le cavalier était un rude gaillard, et ses pieds touchaient la terre. Juris entre dans la chambre, et mêle du miœd et du

vin, qu'elle envoie à son fils assis sur le haut coursier. Elle lui tend une épée dorée, un bouclier et une cotte de mailles luisante, puis elle lui fait la conduite : un cœur de mère est si tendre ! Elle lui donna un coup de poing, en lui recommandant d'en faire autant à chaque bon garçon qu'il rencontrerait dans la campagne : « Rends ceci à tes égaux, et ne manque pas de cœur. » Elle lui donna un coup de poing et le sang jaillit. Le jeune homme salua, mais il n'était trop content : la meurtrissure lui cuisait.

61. Grane se mit à galopper terriblement sur les coteaux, et Sigurd Svein chevauchait au pied de la colline, lorsqu'un géant descendit des hauteurs et le pria d'attendre. Ce géant n'était pas des plus beaux : son nez ressemblait à une écurie et son œil à un large marais ; il avait un ample manteau. « Je vais monter en croupe et prendre les guides, cria-t-il si fort ; Grane peut nous porter tous deux. » — « Je veux bien te laisser conduire mon cheval ; seulement ne le fais pas crever, lâche-lui la bride, ainsi que fait chaque brave garçon. » Les jambes de Grane avaient bien quinze aunes de longueur et pourtant les pieds du cavalier traînaient à terre. Le rapide coursier fit un saut merveilleux : les bruyères de la forêt furent arrachées et la montagne vola en éclat. Le géant chevaucha si longtemps que Sigurd en fut étonné ; Grane jeta à bas le géant et le rocher vola en éclats ; on eût dit qu'il avait un serpent dans l'œil et que le feu lui jaillissait des narines. Sigurd chevaucha tout le jour et il ne vit personne avant d'arriver au Tenteborg (*var.* Bratingsborg), à la demeure de Greip. Celui-ci prenait alors son repas : « J'entends dans la cour le pas d'un cheval au galop, dit-il ; tirez du miœd dans les coupes d'argent et ne les laissez pas vides : c'est Sigurd, le fils de ma sœur, qui vient dans ce pays ; il n'entend pas raillerie. Grane ira à l'écurie manger de l'avoine et du foin ; Sigurd montera à la chambre haute pour boire avec les dames et demoiselles. » On conduit Grane à l'écurie ; les palefreniers l'appellent *Sveggi* (*var.* Stegge) ; il bat les chevaux du roi et les pousse tous d'un côté ; il brise les dents à quelques-uns, à d'autres le crâne. « Écoute, Greip, mon oncle, ce que j'ai à te demander : que m'arrivera-t-il cette année ? » — « Tu te fianceras avec deux nobles femmes, d'abord avec Brynhilde, elle est à ton idée ; mais alors viendra Gudrûne Gunnarsdotter (*var.* Guro Rysserova) qui te tournera l'esprit. » — « Si tu sais quelque chose de mon père, ne me le

cache pas. » — « Je ne sais rien de ton père : j'habite si loin de la route, mais jai entendu dire, il y a longtemps, qu'il était couché sous une tombe de marbre. » C'était maintenant Sigurd Svein qui dégaîna son glaive : « Si tu ne veux pas me dire le nom de mon père, il va t'en coûter la vie. » — « Tais-toi, Sigurd Svein, je te donnerai de l'argent et de l'or, autant que tu en voudras ; je te donnerai une cassette d'or qui a été fabriquée dans le Biarmeland ; retourne vers ta mère et conduis-toi comme un homme. » — « S'il faut que je quitte cette maison avec honte et déshonneur, je ne reverrai jamais ma mère, non plus que mon pays. » — « Écoute, Sigurd, mon neveu, je veux te dire autre chose : tu chevaucheras avec Guro Ryssérova, on dit que c'est amusant. »

62. Sigurd quitta tout en colère la maison de Greip; mais, lorsqu'il arriva dans la forêt sombre, il rencontra l'Asgardreid (la Cavalcade de l'Asgard). Guro accorda sa harpe et Gunnar en toucha; alors Sigurd sauta la cascade du Rhin; il y avait neuf chutes et Grane se cassa une jambe. Son maître en fut bien fâché, mais il n'y avait pas de remède. « Écoute maintenant, Sigurd Svein, que préfères-tu ? Être le premier dans l'Asgardreid ou le dernier au ciel ? » — « Écoute, Guro Ryssérova, tu ne m'aurais pas proposé ce choix, si Grane ne s'était pas brisé la jambe : je me serais éloigné. Aujourd'hui, si Grane peut me porter, je chevauche avec toi vers l'Asgârd, en qualité de chef du cortége: il est si triste d'être un homme de peu. » Le coursier de Sigurd se fatigue aux montées; il n'est pas comme d'habitude; mais s'il ne s'était pas cassé la jambe, je gage qu'il ne serait pas resté derrière. « Grane se tient si mal sur ses jambes qu'il ne peut nous suivre; je te prête Skerting (*var.* Skiertaug), mon cheval noir; moi-même je monterai sur un balai. » Si j'avais eu la force de Sigurd, j'aurais abattu le dragon volant et Guro n'eût pu retourner à la maison qu'en se traînant.

63. Cette chanson est un faible écho de la tradition scandinave; on retrouve Sigurd Svein, Grané, Brynhilde; dans Juris, on n'a pas de peine à reconnaître Hiœrdise ; dans Greip, son frère, le bon Gripi; Gudrûne dans Guro, qui est qualifiée par erreur de fille de Gunnar; dans le géant qui se met en croupe, le vieillard du promontoire qui monte sur le navire de Sigurd (A. 123, 124; E. 50); les montagnards de la Norvège ont natu-

rellement transformé en cheval le coursier à voiles (embarcation) dont parle la légende primitive. — Voici des strophes détachées qui ont certainement fait partie de la même chanson : Gudrune et dame Brynhilde se disputaient ensemble, à cause du fort Sigurd Svein, qu'elles voulaient avoir l'une et l'autre. Brynhilde jeta le trousseau de clefs, qui alla tomber dans le giron de sa rivale : « Maintenant, Gudrune, tu possèdes mon Sigurd. » — Ils se battirent dans les champs de Ronsvall, les trois frères ; il est bien dur d'être séparé de la jeune fille, qui était si belle. Le sang jaillit si loin ; Gudrune étancha la blessure avec son manteau de soie, afin qu'elle cuisît moins. — Ces fragments, relatifs à la querelle des deux belles-sœurs (A. 183) et à la mort de Sigurd (A. 209), prouvent qu'autrefois la chanson était plus complète ; et la partie perdue était mieux d'accord avec la version eddaïque que ne le sont les couplets qu'on lui a substitués. La légende de Sigurd et de Gudrûne a été étrangement rattachée à celle des bandes maudites qui chevauchent dans les airs. Cette confusion provient sans doute de ce que, pour compléter l'ancienne tradition oubliée à partir des enchantements de Grimhilde, on a eu recours à des conjectures, et, par une association d'idées bien naturelle, on a pris Gudrune pour une sorcière, et Sigurd, son mari, pour le chef de la cavalcade aérienne.

64. On conte encore dans les campagnes de la Norvège que l'*Asgardreid*, c'est-à-dire la troupe des cavaliers qui se rendent à la demeure des Ases, à la Valhalle, se compose des morts qui n'ont pas fait assez de bien pour mériter le ciel, ni assez de mal pour aller en enfer. Leur punition est de galoper dans les airs jusqu'à la fin du monde. A leur tête chevauche Guro, surnommé *Rysserova* (queue de cheval) et *Rumpeguro* (Gudrune au croupion) ; comme toutes les personnes des deux sexes qui l'accompagnent, elle est belle par devant, mais creuse par derrière. On lui donne pour appendice une longue queue de cheval, dont on fait aussi un manche à balai. Ces cavaliers dirigent avec des barres de fer incandescent leurs coursiers noirs comme du charbon, dont les yeux étincellent dans l'obscurité. Ils se tiennent tranquilles là où règne l'ordre, mais on entend leurs éclats de rire et le cliquetis de leurs barres de fer, lorsque s'engagent les batailles. Cette bande de mauvais augure se fait voir le plus souvent pendant les fêtes de Noël ; le meilleur moyen de se préserver de ses atteintes, c'est de se

jeter à terre, les bras étendus en croix, et l'on n'a rien à craindre, si ce n'est que toute la troupe vous crache dessus. — Qui ne reconnait ici la description d'une trombe, jointe à des réminiscences du paganisme ? Cette troupe de cavaliers, qui annoncent les batailles, ne rappelle-t-elle pas les Valkyries qui allaient présider aux combats ? Mais, au moyen-âge, on se l'est représentée comme une bande de sorciers qui allaient au sabbat, triste exemple de ce que deviennent les plus beaux mythes d'une religion tombée en discrédit !

Chapitre IV.

DANS L'ARCHIPEL DES FÆREYS.

65. Les îles Færeys sont le seul pays où notre légende vive dans la mémoire du peuple et se perpétue par la seule tradition orale. Elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans des chansons, composées on ne sait à quelle époque, mais dont les Færeyens n'exagéraient certes pas l'ancienneté quand ils affirmaient, au commencement de ce siècle, qu'elles remontaient à plus de cent ans ; dès 1673, Lucas Debes signalait l'existence de chants populaires dans les îles Færeys. En 1781 et 1782, J. C. Svabo en recueillit cinquante-deux, qui remplissent trois manuscrits in-4° à la Bibliothèque Royale de Copenhague, et ce n'était pas tout, car le pasteur J. H. Schrœter a donné, en tête de l'édition de Lyngbye (p. 16-20), une liste de cent-soixante-six chants færeyens qu'il connaissait. Le botaniste H. Chr. Lyngbye, qui visita l'archipel en 1817 pour en étudier les algues, recueillit dans ses excursions un certain nombre de chants relatifs à Sigurd et les publia quelques annés après. Malheureusement le dialecte des îles Færeys n'était pas sa langue maternelle, et il n'a pas toujours compris ni bien transcrit les chants qu'il entendait. Le pasteur V. U. Hammershaimb a entrepris d'en donner une édition plus complète et plus cor-

recto. Né dans l'une de ces îles (1819), il s'est préparé à cette entreprise en parcourant deux fois l'archipel (1847 et 1853), à la recherche de chansons et de traditions ; il a recueilli un grand nombre de variantes et publié quelques pièces nouvelles.

66. De nos jours encore des hommes du peuple composent des chansons dans leur dialecte, qui est de tous les idiomes vivants le plus rapproché de l'islandais ; le répertoire n'est pas clos ; il s'augmente sans cesse de pièces nouvelles, et même les Færeyens sont si peu exclusifs qu'ils ont emprunté des chansons danoises au recueil de Vedel, et les chantent comme si elles étaient composées dans leur propre langue (Sv. Grundtvig, t. I, p. 22, 25. Cfr. E. 25, 26). Les jeunes gens apprennent ces chansons par cœur pendant les longues soirées d'hiver ; il leur suffit, pour retenir même les plus longs morceaux, de les entendre répéter quatre à cinq fois. Depuis Noël jusqu'au carême, on n'a d'autre amusement que la danse ; jeunes et vieux se réunissent et l'on fait des rondes au son de quelque chant dont l'air tient lieu de musique. Le nombre de ces chants est si considérable que, dans les principaux centres, on ne chante pas deux fois le même morceau dans un seul hiver. Les plus répandus sont ceux du cycle de Sigurd ; on les entend à chaque noce ; ils jouissent d'une telle popularité que certaines locutions usuelles leur sont empruntées, comme c'était le cas pour les poëmes eddaïques chez les Islandais ; beaucoup de leurs vers sont passés en proverbe ; on dit d'un mauvais drôle : tu ne vaux pas mieux que Regin ; et l'on donne pour modèle à la jeunesse Gudrune, qui soignait si bien le cheval de Sigurd.

67. Les chants du cycle des Vœlsungs et des Niflungs sont au nombre de quinze. 1° Regin le forgeron ; 2° Brinhilde ; 3° Hœgné ; 4° Ragnar ; 5° Gest ou l'étranger ; 6° Nornagest ; 7° Ismal ; 8°-12° la Fille du nain ; 13° le Géant de Holmgards ; 14° le Géant de Leittraberg ; 15° Ragnarlikkia. Les Færeyens prétendent que ces chants proviennent soit d'un vieux livre enveloppé de parchemin, qui était de dimension à couvrir le dos d'un cheval ; soit de deux livres dont l'un aurait passé à l'étranger, tandisque l'on conserverait des fragments de l'autre dans l'île de Sandey. Peut-être bien s'agit-il ici de la *Vœlsunga-saga* et de la *Saga de Thidrik ;* de la première découlent *Regin, Brinhilde, Gest* et *Ragnar ;* de la seconde *Hœgné ;* de l'*Épisode de Nornagest,* la chanson de ce nom ; quant aux pièces suivantes,

ce sont des compositions de fantaisie qui n'ont emprunté à notre légende que des noms et peu de faits. Ce n'est que par extension que les morceaux 4-15 sont appelés *Chant sur Sigurd* (Siurdar kvædi); les trois premiers seuls méritent ce nom; de même que la *Saga de Thidrik,* ils proviennent de sources hétérogènes; mais, comme ils se complètent mutuellement, on peut voir en eux des épisodes d'un seul cycle, d'autant plus qu'ils ont en commun le même refrain. Ces chants ressemblent beaucoup aux *Rimes* (Rimur) des Islandais, et le ton n'est pas sans rappeler celui des poëmes allemands. Ils ont un caractère plus épique que les autres chants populaires des Scandinaves; l'action se développe à loisir et le récit est calme, simple, uni; il y a peu de passages lyriques.

68. Voici le contenu du *Premier épisode* (Firsti tâttur): *Regin le forgeron* (Regin smidur): Voulez-vous écouter, pendant que je chanterai les puissants rois dont j'ai à parler? (*Refrain :* Grané porta hors de la bruyère l'or que Siûrd avait conquis sur le serpent, en brandissant son glaive avec colère.) Je nomme Sigmund ce fils de *jarl* (comte) qui prit pour épouse la jeune Hiœrdise. Ils buvaient joyeusement, à un splendide banquet, assis sur leurs siéges d'apparat, lorsque le trouble pénétra dans les salles animées; mais les montagnes du puissant roi furent bravement défendues : beaucoup d'hommes forts se réunirent et livrèrent bataille au sud près du rivage. Aucun ne rentre dans sa demeure; tous ont succombé; Hiœrdise survit dans la tristesse et le chagrin. Elle passe son manteau bleu et va sur le champ de bataille où gît Sigmund. « Salut, vaillant Sigmund, je viens te trouver dans un temps de malheur. Écoute, doux ami, te reste-t-il quelque espoir de guérison? » — « Hiœrdise, tu trouveras difficilement des baumes pour guérir mes blessures. Les fils de Hunding m'ont ainsi maltraité dans la mêlée; les lames dont ils m'ont percé étaient empoisonnées. Lorsque je reçus la première blessure, mon épée se brisa en deux morceaux. Le second coup me pénétra douloureusement jusqu'au cœur: souviens-t'en. Prends ces deux fragments de lame et fais en forger une épée pour l'enfant dont tu es enceinte. C'est un garçon : élève-le bien et donne-lui le nom de Siûrd. Je te le dis en vérité, ce même fils vengera ma mort. Regin demeure au-delà du fleuve : tu lui remettras ces débris de mon glaive; c'est un excellent forgeron, mais peu de gens peuvent se fier en lui. Il y a dans la Glitraheide un serpent nommé *Fræn*

(reluisant). Je ne puis m'entretenir plus longtemps avec toi, car l'heure de ma mort est venue. » Hiœrdise s'éloigna en sanglotant et tomba en défaillance au milieu des femmes de sa cour. La mort emporta le roi le même soir. Hiœrdise n'épargna aucune dépense : elle fit faire pour Sigmund un cercueil d'or rouge et une croix d'argent blanc. Au pied de la colline, à l'est, les garçons déposèrent le beau corps dans la terre noire.

69. Hiœrdise retourna en larmes à sa demeure. Le roi Hialprek fut le premier qui alla voir la veuve de Sigmund, et il l'épousa plus tard. Au bout de neuf mois complets, elle accoucha d'un courageux garçon, qu'elle enveloppa bien dans des langes et qu'elle nomma Siûrd. Il fut élevé dans le pays par le roi Hialprek, et devint un homme distingué. Il grandit rapidement ; maniant le bouclier rouge, il apprit tous les exercices que préfèrent les guerriers ; ses coups devinrent terribles et il battit les serviteurs du roi ; il porta le ravage dans le champ de lutte, s'empara d'une grosse massue de chêne et blessa à mort quelques combattants. Les jeunes gens s'assirent tout irrités. « Tu ferais mieux de venger ton père que de nous traiter si rudement. » Siurd jette son bouclier rouge sur la terre noire et devient aussi noir qu'elle, en entendant parler de la mort de son père ; il n'a plus de goût au jeu, il se débarrasse de son épée et de son armure, et va trouver sa mère ; ses joues passent tour à tour de la rougeur à la pâleur. « Écoute, ma chère mère, dis-moi la vérité : comment se nomme le meurtrier de mon père ? » — « Ce sont les fils de Hunding qui ont tué ton père ; de ta vie tu ne pourras les réduire à composition. » Siûrd répondit à sa mère du mieux qu'il put : « Souvent des dents aiguës poussent dans la gueule du jeune chien ! » Hiœrdise alla ouvrir un coffre tout revêtu d'or et rempli de richesses. Elle en tira une cotte de mailles ensanglantée et la jeta sur les genoux de Siûrd. « Voici l'armure dans laquelle fut tué ton père. » Elle prit les deux fragments d'épée. « Voici ce que m'a donné ton père qui m'aimait beaucoup. Avec ces débris, fais-toi faire un glaive qui vaille le sien. Il y a dans la Glitraheide un serpent nommé Fræn ; Regin est un excellent forgeron, mais peu de gens peuvent se fier en lui. Va vers la cataracte, jette une pierre dans le fleuve et prends le cheval qui ne bougera pas de place. »

70. Siûrd prit le meilleur coursier du royaume et le

nomma Grané; il partit à cheval de bon matin et franchit le fleuve pour aller trouver Regin. En voyant le jeune homme à sa porte, le forgeron quitta son ouvrage et prit une épée. « Écoute, illustre Siûrd, homme si viril, où diriges-tu ton coursier? » — « C'est vers toi que je viens, Regin, rends-moi le service de me forger une épée. » — « Sois le bienvenu, jeune Siûrd : tu me plais; si tu restes quelque temps dans le pays, passe la nuit chez moi. » — « Je ne puis m'arrêter ici : ma place est sur le trône, auprès du roi Hialprek. Forge-moi une excellente épée, avec laquelle je puisse couper la pierre et le fer. » Regin mit l'épée dans la fournaise et la travailla pendant dix nuits; quand elle fut finie, Siûrd l'éprouva en frappant sur la grande enclume; mais elle se brisa en deux morceaux. « Tu mériterais la mort, Regin, pour avoir voulu me tromper. » Il jeta les débris sur les genoux du forgeron, qui tremblait comme une feuille de lis. « Tu vas me forger une autre épée, mais si tu ne la fais pas meilleure que celle-ci, sache qu'il t'en coûtera la vie! » — « Écoute, jeune homme, si je te forge une autre épée, je veux avoir en retour le cœur du serpent. » Regin mit l'épée dans la fournaise et y travailla pendant trente nuit. Lorsque Siûrd revint, il lui dit : « Sois le bienvenu, je t'ai forgé une épée telle que tu iras loin, si le cœur ne te manque pas. » Siûrd frappa sur l'enclume avec la lame, mais il ne put ni la rompre ni la faire plier, tant elle était solide! » Assénant un nouveau coup, il fendit l'enclume ainsi que le billot. Une rivière coule de sa source, et il y en a une autre non loin de là. (Cette phrase isolée doit avoir trait à l'épreuve du flocon de laine. *Cfr*. A. 76; E. 49.) Il nomma Gram l'épée étendue sur le pavé. « Écoute, illustre Siûrd, va chercher une femme; je donnerais ma vie pour un chef tel que toi. » — « Voilà comme tu parles, Regin, mais autres sont les sentiments cachés au fond de ton cœur. » — « Célèbre Siûrd, lorsque tu chevaucheras vers la Glitraheide, fais-moi signe et permets que j'aille avec toi. » — « Je vais d'abord me battre avec les fils de Hunding, ensuite je partirai pour la Glitraheide : c'est moins pressé. » Le succès ne fit pas défaut à Siûrd Sigmundarson : il se jeta dans la mêlée et vengea la mort de son père. Il tua tous les fils de Hunding et rentra sain et sauf dans le royaume, mais il ne tarda pas à partir pour la Glitraheide.

71. C'était Siûrd qui galopait à travers la forêt; il rencontra sur son passage un vieillard inconnu qui n'avait qu'un œil et

tenait un arc finnois. « Dis-moi, vaillant Siûrd, quel est cet homme misérable qui te suit? » — « C'est le forgeron Regin, frère du serpent; voilà pourquoi il m'accompagne dans cette expédition. » — « Qui t'a engagé à creuser ces deux fosses et à t'exposer au danger? » — « C'est Regin qui m'a donné ce conseil, car il est mon allié dans cette entreprise. » — « Si Regin t'a donné ce conseil, c'est le pire des traîtres : il en veut à ta vie. Garde-toi, Siûrd, de te laisser tuer par le serpent. Près des deux fosses, creuse-s-en une troisième qui te préservera du venin, et, un peu plus loin, une quatrième d'où tu pourras percer le serpent. » Le dragon s'est éloigné de son or et il se croit en sûreté ; elle avait trente brasses la cascade sous laquelle il reposait, les nageoires en haut et le ventre appuyé sur le rocher. Siûrd brandit son javelot et, tirant son épée, il lui porta un coup si bien appliqué que tous s'en étonnèrent; les feuilles, les bois, les fondements du monde en furent ébranlés. Le serpent, qui se débattait dans les convulsions, demanda : « Quel est l'homme intrépide qui a osé me frapper ainsi? » — « Je me nomme Siûrd, fils de Sigmund et de la jeune Hiœrdise sa femme. Ton frère Regin m'a amené ici ; c'est le pire des traîtres : il a voulu ta mort. » Le dragon baigné de sang reprit : « Il te faut maintenant tuer Regin, car il veut te perdre. » Regin le forgeron prit la parole : « Obtiendrai-je maintenant, Siûrd, ce que tu m'as promis? » Bien que la blessure fût étroite, Siûrd coupa le cœur du dragon et le fit griller au bout d'une perche qui avait trente aunes de long. S'étant brûlé la main, il la porta à sa bouche et comprit le langage des oiseaux et de toutes sortes d'animaux. Du haut d'un chêne, les oiseaux sauvages chantèrent : « Mange toi-même de ce rôti. » Siûrd l'ôta de la broche, et, pendant que Regin buvait le sang venimeux du dragon, il le pourfendit d'un coup d'épée. Il gagna beaucoup d'or en vainquant le dragon qui ruminait dans la Glitraheide. C'était de bon matin, à l'heure où le soleil rougit le ciel. Siûrd chargea douze caisses d'or sur le dos de Grané. Il les attacha de chaque côté de la selle, puis il se mit à cheval, à ce que l'on m'a raconté. Grané bondit vivement par la bruyère et galopa dans les forêts désertes sans connaître le chemin. Il courait sur les cailloux comme en pleine campagne ; jamais pareil coursier n'entrera dans l'écurie d'un roi. Siûrd dormit cette nuit sous un arbre frais. Il faut s'arrêter ici ; je ne chanterai pas davantage pour le moment ;

je commencerai plus tard un autre épisode pour le fixer dans les mémoires.

72. La chanson de *Regin*, on le voit, n'est qu'un écho de la *Vœlsungasaga ;* elle ne s'en écarte guère que pour l'abréger ou la moderniser ; il y a cependant un trait particulier qu'elle a dû emprunter à une autre source (probablement la tradition populaire) : c'est la dispute de Siùrd avec ses camarades (E. 69), qui se retrouve dans la chanson norvégienne (E. 60), et, sous une forme un peu différente, dans la *Saga de Thidrik* (B. 10) et le poëme allemand de *Seyfrid à la peau de corne*. L'épisode de *Brinhilde*, que nous avons maintenant à examiner, s'éloigne davantage de la tradition eddaïque ; en revanche, avec ses allures plus vives, il est infiniment plus poétique que le précédent ; on en jugera par le résumé suivant :

73. J'ai appris une chanson qui a été composée sur la verte colline, il y a longtemps, et qui se rapporte au temps de Budlé. Un roi que nous appellerons Budlé régnait dans les temps anciens ; il avait une aimable fille, douée des plus belles qualités. Budlé, surnommé le brillant, est maître du grand bocage ; il distribue le métal et les anneaux à tous ses gardes. Sa fille chérie, la belle Brinhilde, était chantée sur les vertes collines. Elle demeurait sur le Hildarfiall, au milieu du royaume de son père, et il est dit dans les *Episodes héroïques* (i bragdar tâtti) qu'elle éclipsait le soleil. Ses épaules étaient si resplendissantes qu'on eût dit du feu. Brinhilde est assise sur son siége et peigne sa chevelure blonde et soyeuse. Elle trône dans la salle où se réunissent les puissants ; mais aucun d'eux ne lui semble digne d'elle. Beaucoup de fils de roi et de jarls lui firent la cour, mais elle était difficile en amour et les éconduisit tous. C'était le vaillant roi qui s'enveloppa de sa fourrure et monta vers sa fille dans la chambre haute. « Écoute, ma chère fille, tu m'exposes à de grandes difficultés en refusant tous ceux qui demandent ta main. Combien de temps me causeras-tu ces soucis, en renvoyant tous ceux qui viennent au château ? » — « Paix, paix, mon père, ne parlez pas ainsi : il n'est pas venu le puissant seigneur qu'il me convient d'épouser. Son pays est à l'est de celui-ci : c'est de ce côté là que se tourne mon cœur. Il se nomme Siùrd, fils de Sigmund et de la jeune Hiœrdise. » — « Singulière idée que voilà d'aimer un homme que tu n'as jamais vu ! » — « Depuis neuf hivers, les Nornes ont mis cet

amour dans mon cœur, sans que j'aie vu celui qui en est l'objet. » Le roi répondit en buvant le pur miœd : « En quoi Siûrd vaut-il mieux que les autres princes? » — « Il est plus célèbre parce qu'il a détruit une centaine de payens à la fois (*Heidningar*, peut-être pour fils de Hunding. *Cfr.* E. 70). Sa selle et sa cotte de mailles resplendissent comme de l'or brillant. J'ai entendu parler de son adresse et de ses exploits, de la victoire que son épée lui a procurée sur le dragon reluisant de la Glitraheide. Je n'y étais pas, mais je l'ai ouï dire : il a gagné beaucoup d'argent aussi est-il fort riche; personne ne peut lui être comparé dans le Hûnaland. » — « Écoute, ma chère fille, indique-moi la manière d'attirer ce grand homme hors de son pays. » — « Il faut me faire élever, dans la forêt déserte, un pavillon de pierre où je m'installerai avec très-peu de serviteurs. Tu y placeras un siége d'or, le meilleur que deux nains puissent forger avec leurs arts magiques; tu le feras entourer de fumée et de flammes, qui me protégeront; car aucun homme n'osera les franchir, si ce n'est l'illustre Siûrd. »

74. C'était de bon matin, le soleil rougissait les montagnes et tant de nobles chevaliers chevauchaient vers la demeure de Budlé; ils entrèrent dans la salle, où Brinhilde, parée d'un diadème d'or, était assise sur son siége. « Écoute, Brinhilde, ma fille, lui dit Budlé debout sur le parquet et s'appuyant contre la table : le roi Gunnar est venu du pays de Jûké; tu ne l'éconduiras pas. » La jeune Brinhilde ne dit pas un mot, mais elle se leva de son siége resplendissant d'or rouge, sortit du château de Budlé et se hâta de gagner le Hildarheyg. Grim et Hœgné Jûkason se rencontrèrent sur la verte pelouse et se battirent avec des glaives acérés; les vierges tremblèrent dans la Hildarsal et le haut pavillon de Budlé fut ébranlé. Brinhilde était dans le cercle de flamme, au milieu des états de son père; elle s'assit sur le siége doré et dit, en riant sous sa coiffure de lin : « Celui qui traversera le cercle de flammes sera mon époux. » L'aimable jeune fille attira, pour son malhenr, Siûrd qui était dans un autre pays. Il s'éveilla de bon matin et conta son rêve : « Il me semblait que je me précipitais dans la mêlée comme l'eau court au torrent; Grané était au milieu des flammes et devant lui le sang coulait à flots sur la verte pelouse. Monté sur mon cheval, je ne le ménageais pas; mais mon bouclier se brisa ainsi que mon baudrier, tandis que mon glaive résonnait sur des casques dorés. » Siûrd s'habilla de bon matin;

on l'admirait et on le louait ; il se rendit au verger, où il apprit bien des choses. Des aigles, perchés dans le bocage, lui dirent : « L'aimable Brinhilde, fille de Budlé, soupire après toi. » Il apprit des oiseaux sauvages, posés sur des chênes, qu'à l'est de son pays Brinhilde demeurait sur le Hildarfiall et qu'il était difficile de l'obtenir. C'était de bon matin et le soleil brillait au loin ; Siùrd fit seller par Viggrîm Gunnarson et amener sous le mur du pavillon son excellent coursier, qui était orné d'écarlate jusqu'aux poils du paturon. Il mit des gants ouvrés d'or et chevaucha tout droit dans le large chemin ; les anneaux dorés s'entrechoquèrent, tandis que son bon cheval galopait. Il avait douze bagues d'or sur lesquelles il passa l'anneau rouge de la reine. C'est ainsi que le bon gaillard voyageait sur Grané, qui courait aussi bien sur les cailloux que sur le sable ; jamais pareil hôte ne visitera le pays de Budlé.

75. Siùrd chevauchait à bride abattue devant la maison de Jûké. Grimhilde, qui se tenait dehors avec beaucoup de personnes, saisit les rênes des deux mains, car elle n'avait jamais vu de cavalier plus distingué. Le fils de Sigmund répondit d'un air si fier : « Je ne croyais pas qu'aucune femme osât arrêter mon coursier. » — « Siùrd, ralentis ta course et parlons ensemble : j'ai une fille si jolie qui est éprise de toi. » — « Je ne ralentis pas mon coursier quand il est au galop ; je cours tout droit à la hauteur où brillent les flammes, pour voir l'aimable jeune fille. » Bien des prétendants étaient déjà allés demander Brinhilde, mais aucun n'avait osé faire autre chose que de regarder les flammes. Le porte-bouclier se dit en lui-même : « Celui qui traversera le cercle de feu obtiendra la jeune demoiselle. » Grîm chevaucha sur la verte pelouse avec de fières allures, mais lorsqu'il fallut entrer dans le feu, il retourna son coursier. L'illustre Siùrd dit une parole que l'on répéte bien loin : « Pour l'honneur de mon écusson, il faut que je marche ! » Nul autre que lui ne parvint à la haute retraite de Brinhilde ; sur son cheval il traversa la fumée et les flammes. Grané monta hardiment au milieu du feu qui brûlait les reins de son cavalier. Siùrd, ayant coupé la porte avec son glaive, entra dans la salle, regarda partout et vit la belle femme qui dormait seule dans son armure. Dès qu'il eut fendu la cotte de mailles, Brinhilde s'éveilla et, promenant ses regards autour d'elle, elle demanda quel était le brave guerrier qui avait tranché sa cotte de mailles. « Je me nomme Siùrd, fils de Sigmund

et de la reine Hiœrdise; je viens des pays étrangers pour te voir, ma très-douce amie. » — « Sois le bienvenu, répondit-elle assise sur sa couche et riant sous le lin. Qui t'a dit de chevaucher à travers le cercle de flammes? » — « Pendant que je me promenais au bocage, deux oiseaux ont chanté: Aimable est la fille de Budlé; elle attend ta visite. Voilà pourquoi je suis venu. » — « Écoute, Siùrd, ne sois pas si pressé, va d'abord demander l'autorisation de mon père. » Le beau, le sage fils de Sigmund répondit: « Tu m'attends depuis si longtemps, Brinhilde, et ton père t'a donné si peu de bons conseils, que je ne veux pas aller solliciter son consentement. » Il s'unit amoureusement avec l'intelligente femme et Asla fut engendrée au même instant. Il passa tendrement ses bras autour du cou de Brinhilde. « Je jure de t'être fidèle; la fausseté n'entre pas dans mon cœur. » Il lui mit aux doigts douze bagues d'or: « Voilà notre premier lien d'amour. » Ensuite il lui mit au bras douze anneaux et passa pardessus le bracelet de la reine. « Voici notre second lien d'amour. » Siùrd ne manquait pas de richesses ni de générosité; il noua trois anneaux d'or dans les tresses de Brinhilde.

76. Après être resté sept mois dans le pavillon de la jeune fille, il dit: « Brinhilde, apporte la selle et le mors de Grané, et ma large cotte de mailles; j'ai affaire ailleurs. » — « Tiens-toi plutôt ici tranquillement et jouons ensemble au trictrac: le roi Jûké a une fille si puissante par la magie! Tu perdras prématurément la vie et tu ne jouiras plus de moi, si tu épouses Gudrune. » — « C'est étrange, mais il n'en sera pas ainsi: je ne cesserai pas de t'aimer, Brinhilde. » Elle sentit son cœur se glacer et répondit: « La fille de Jûké captera ton amour; écoute, Siùrd, je te donnerai une bague d'or; ne va pas vers Grimhilde, car elle est pleine d'artifices. » Elle lui fit bien loin la conduite, et lui souhaita bonne santé et toute sorte de prospérité. Siùrd répondit: « Jamais tu ne sortiras de mon cœur, ma très-douce amie. » Du haut de sa selle, il la baisa avec amour, puis il partit pour la demeure de Budlé. Le roi était dehors. « Sois le bienvenu, Siùrd, et bois ce que tu préfères, du miœd ou du vin. » — « Je me soucie peu de ton miœd et encore moins de ton vin; mais donne-moi ta fille, la jeune Brinhilde. » — « Tu n'avais pas besoin d'envoyer de messager; je sais bien ce qui t'arrivera: tu périras prématurément, tu épouseras Gudrune et tu ne jouiras pas de Brinhilde. Tu as promis ta foi à ma fille et tu

t'efforceras de lui être fidèle, mais Gudrune mélangera un puissant philtre de pavots qui causera des malheurs. » — « Étranges sont tes prédictions, mais elles ne se réaliseront pas ; mon cœur ne se détournera pas de Brinhilde. » — « Écoute, Siûrd, ne chevauche pas à bride abattue devant le Jùkagard : Grimhilde se tient dehors et voudra savoir où tu vas. »

77. Siûrd chevaucha dans la forêt, sans accident, jusqu'à ce qu'il rencontrât la Mauvaise Bête ; elle l'assaillit avec ses pattes de devant, en vomissant des flammes et en répandant du venin. Sa vie fut alors en danger. Galopant sur son cheval, qui mordait et ruait, il ne pouvait trouver le chemin qu'il cherchait de tous côtés ; il s'égara et dut tirer vers le Júkagard. Alors le monstre disparut ; Grimhilde, au milieu d'une nombreuse société et parée de rubans bariolés, s'offrit aux regards du cavalier ; elle mit la main sur les rênes de son coursier. « Arrête-toi, Siûrd, et causons ensemble ; j'ai une fille si aimable qui s'est éprise de toi ; les roses et les lis brillent sur ses joues. » — « Ta fille Gudrune est belle, tant mieux pour toi ! Mais elle ne ressemble pas plus à Brinhilde que l'hiver à l'été. » — « Entre maintenant dans la salle, et puise souvent à la précieuse cruche ; n'aie pas de soucis : ton coursier sera mis en lieu clos. » Gudrune sortit en robe bleue ; ses cheveux tressés tombaient sur ses épaules avec des bandelettes de soie. La reine lui dit : « Descends au cellier et mets une forte dose du philtre d'oubli dans le miœd et le vin. » La fille de Jûké répondit de sa langue affilée : « Il y a assez de fils de rois et de jarls dans le pays, on ne gagne rien à convoiter ce qui est à autrui. » Grimhilde, levant la main droite, frappa sa fille sur la joue ; le sang jaillit sur le sein de Gudrune et beaucoup de personnes le virent. « Tais-toi : on perd beaucoup à être timide ; il vaut mieux faire des avances que de manquer un bon parti. » Gudrune descendit à la cave, et, rapportant un breuvage d'oubli, elle pria le jeune Siûrd de boire avec elle. » Il but longtemps et perdit la mémoire ; il avait oublié Brinhilde et ne savait plus où il était ; son unique désir était d'obtenir Gudrune. La méchante Grimhilde dit à sa fille : « Va dans la chambre et prépare le lit de ton hôte. » C'était le fils de Sigmund qui se fiança avec la jeune fille et voulut l'épouser sans délai. On fit joyeusement la noce ; lorsque les époux se retirèrent à la chambre nuptiale, quinze flambeaux de cire furent allumés et le roi se joignit au cortége avec toute sa garde. Siûrd se mit au lit

près de Gudrune. En apprenant cette nouvelle sur le Hildarheyg, Brinhilde en eut du chagrin et des larmes coulèrent sur ses joues. « Siùrd a visité la fille de Giùké, il lui en coûtera la vie. Gudrune ne jouira pas du héros, malheur à elle ! On ne gagne rien à prendre ce qui est à autrui. »

78. C'était de bon matin et le soleil rougissait les hauteurs, lorsque les deux belles femmes, allant se baigner à la rivière, se rencontrèrent à mi-chemin. L'une était remplie de joie, l'autre était malade de chagrin. Brinhilde garda le silence, mais Gudrune se dit : « Pourquoi mon frère, le roi Gunnar, ne recherche-t-il pas une si belle femme ? » Elle alla loin dans la rivière, là où le courant était le plus rapide ; elle ne voulait pas se baigner dans l'eau qui coulait de la chevelure de Brinhilde, parce qu'elle était femme de Siùrd qui passait avant tous les chevaliers. « Siùrd m'a donné l'anneau rouge que tu vois à mon bras ; je l'ai emporté sur toi. » La fille de Budlé répondit avec colère : « Tes paroles coûteront la vie à Siùrd, si je vis assez longtemps. C'est à mon détriment que tu as épousé le grand guerrier ; je lui avais donné ma foi avant que tu ne l'eusses vu. » — « Siùrd a pris ta virginité et déshonoré le roi Budlé ; tu t'es livrée à ce puissant et c'est moi qui le possède. » — « Tu n'as pas le droit de me le reprocher, femme perfide. Tes paroles coûteront la vie à Siùrd. » Dame Brinhilde en larmes se retira dans son pavillon ; elle se mit au lit et passa une mauvaise heure à cause de Siùrd. L'illustre et impétueux Gunnar courut la voir, et le fils de Sigmund lui rendit aussi visite. « Il n'est aucun chevalier hûnesque qui se soit conduit comme toi, dit-elle à ce dernier ; tu as délaissé la femme à qui tu avais promis fidélité. » — « Écoute, ma très-douce amie, il ne faut pas m'en vouloir : on m'a fait oublier notre amour. » Dès que Brinhilde vit Siùrd, elle donna le jour à une fille et dit : « Portez cette enfant à la rivière, je ne veux pas la voir. » Asla, fille de Siùrd, fut jetée à l'eau et poussée sur le rivage par de grandes vagues et le rapide courant (*voy.* E. 93).

79. Bien des gens ont perdu la vie pour une belle femme. Voici maintenant l'heure suprême où Siùrd doit périr : c'était un guerrier qui brandissait une épée sanglante, mais des femmes ont causé sa mort, comme vous allez l'entendre. Brinhilde, assise dans son appartement, est d'humeur si triste ; elle ne peut ni parler ni rester assise, l'aimable femme. Gunnar entre

dans la salle avec un javelot acéré. « Il faut qu'il meure de la malemort celui qui t'a fait de la peine ! » — « C'est ta sœur Gudrune qui cause mon chagrin : elle m'a enlevé Siûrd Svein, qui passe avant tous les chevaliers. » Brinhilde était couchée dans son lit et Gunnar se tenait devant les colonnes ; le forfait fut comploté, tant est froide la tendresse des femmes ! « Tu n'obtiendras aucune faveur de moi, et il est inutile d'en demander, avant que tu n'aies fait disparaître de ce monde Siûrd Svein. » — « Écoute, ma très-douce amie, je ne puis croire que tu médites une trahison contre le jeune Siûrd ; il est mon frère d'armes, je ne dois rien faire à son encontre. » — « Tu n'obtiendras pas de faveur de moi, inutile d'en demander ; tant que je verrai Siûrd devant mes yeux, mon chagrin n'aura pas de fin. » — « Ecoute, ma douce amie, tu me mets dans un grand embarras : comment ôterais-je la vie à Siûrd, puisque aucune arme ne peut le blesser ? » Hœgné Jûkason ajouta en pâlissant : « Il y a bien quinze hivers que nous ne nous sommes battus. » Brinhilde s'assit sur son siége d'or et, jouant avec un couteau, elle dit aux Jûkungs, qui allaient faire une course dans la forêt : « Ne rentrez pas dans mon pavillon tant que Siûrd sera en vie. » — « Dis-nous, Brinhilde, comment égorgerons nous le jeune Siûrd ? » — « Faites-lui manger des mets salés et ne lui donnez pas à boire ; partez pour le bois sans scrupule ; priez Siûrd de changer de selle et de cheval ; songez à le perdre, mais dissimulez de votre mieux. » Le sage et beau Siûrd entre dans la salle où est assise la jeune Brinhilde, qui détourne ses regard. Debout au milieu de la chambre et tenant un bouclier doré, le brave guerrier prend la parole : « En revenant du bois je t'épouserai. » De sa langue affilée, la fille de Budlé répond avec douleur : « Je n'aime pas deux rois dans la même maison, et je ne veux pas me fiancer avec toi, Siûrd. » Le départ des cavaliers se fit entendre dans la salle du Budlung ; Brinhilde resta sur son siége d'or et des larmes coulèrent sur sa robe. Le roi Budlé parla avec tristesse et avec souci : « Donnez à Siûrd son heaume, son épée et sa corne à boire. » — « On ne doit pas vouloir le bien d'autrui aux dépens des siens. Siûrd ne mérite pas de rester plus longtemps sur terre. » Budlé répondit en prenant l'anneau rouge : « Écoute, ma fille, pourquoi veux-tu perdre Siûrd ? Rappelle-toi le temps où tu l'attiras des pays du Nord sur le Hildarheyg, à travers les vertes collines. » Budlé sort de la salle de bon matin ; Brinhilde reste

assise, la joue appuyée sur la main. Ils partent à cheval pour la forêt, et Siûrd avec eux, ne se doutant pas de la trahison qu'ils avaient complotée.

80. Brinhilde, regardant au loin l'illustre fils de Sigmund qui chevauchait en tête des Jûkungs, éprouvait un grand chagrin et des larmes amères arrosaient ses deux mains. « Bon voyage, Siûrd, je ne te reverrai plus dans ce monde ! » Ils galopent vers le bois, joyeux et sans soucis ; ils servent des mets salés à Siûrd et ne lui donnent pas à boire ; pour eux, ils puisent souvent à leur corne, mais celle de Siûrd est restée à la maison de Budlé. A cheval sur Grané, il veut aussi se désaltérer ; il détache son heaume, et mettant pied à terre, sans soupçonner de trahison, il se couche pour boire à la fontaine. Il est rare que de bons rejetons poussent d'une mauvaise racine. Gunnar avait un glaive qui trancha le cou de Siûrd ; frappant de taille, tandis que Hœgné frappait d'estoc, ils commirent le forfait d'ôter la vie à leur beau-frère. Mais s'il eût été sur ses gardes, il était homme à leur tenir tête à tous les deux. Sa langue prononça des paroles de haine et de colère : « Si j'avais été prévenu de votre trahison, entre vous tous vous ne seriez pas venus à bout de moi. » Ils changèrent de vêtements et de visage, et Gunnar monta sur Grané, mais le coursier, qui avait l'intelligence d'un homme, ne voulut pas avancer avant que Siûrd l'agile ne fût sur son dos. Ils déposèrent le cadavre sur le bouclier et allèrent le placer dans les bras de Gudrune. Elle n'en savait rien et ne s'éveilla pas avant que le sang ne baignât sa couche. Ce n'est pas étonnant qu'elle fût navrée à ce spectacle ! « Tu es le dernier, Gunnar, de qui je dusse craindre cette trahison, dit-elle en se mettant sur son séant. » Elle étancha le sang et baisa Siûrd sur la bouche. « Je te vengerai, si je conserve la vie, » ajouta-t-elle. Gudrune monta à la chambre haute et mit son manteau rouge ; toute sa vie, elle regretta Siûrd. « Écoute, ma chère fille, lui dit Grimhilde, ne te consume pas de chagrin : le roi Artala, dans le Hûnaland, ne manque pas d'or rouge. « Gudrune répondit avec douleur : « Je punirai les meurtriers, si je vis. » Brinhilde, qui avait dormi dans les bras de Siûrd, mourut de chagrin après l'avoir fait tuer. Ils portèrent à Gudrune de l'or et beaucoup d'anneaux rouges ; elle courut par le monde, en tenant la bride de Grané. Il est vrai, comme on dit que beaucoup de femmes ont de la tendresse. Je m'arrête ici et je n'en chanterai pas plus long

cette fois ; je commencerai ensuite le troisième épisode pour le graver dans les mémoires.

81. L'auteur anonyme de *Brinhilde* ne suit pas la *Vœlsunga-saga* d'aussi près que le fait *Regin le forgeron*, il la tronque sans cesse et l'altère notablement. Supprimant le voyage que Sigurd fit avec Gunnar pour demander la main de Brynhilde, il prend divers traits de la seconde visite à la tour enchantée pour les ajouter à la première ; il remplace Gunnar, qui n'ose pas traverser les flammes, par un écuyer de Siùrd, nommé Viggrìm ou Grìm Gunnarson, et attribue à ce dernier l'intention de conquérir la jeune fille. Gunnar n'étant ni le mari, ni même le fiancé de Brinhilde, le meurtre qu'il commet sur son frère d'armes n'est pas suffisamment motivé. Le chansonnier ne parle pas de Heimi, mais en revanche il amplifie le rôle de Budlé, et il imagine l'apparition de la Mauvaise Bête. La leçon *Hildarfiall* (plateau de la guerrière), qu'il adopte au lieu de *Hindarfiall* (plateau de la biche), répond mieux à la situation, mais il n'est pas certain qu'elle se trouvât dans la légende primitive. Asla qui est jetée à l'eau, probablement dans une boite de harpe (cfr. E. 93), rappelle la première aventure de Sigurd dans la *Saga de Thidrik* (B. 7). La mort de Siùrd, tué à la chasse, pendant qu'il se désaltérait à une fontaine, paraît être une réminiscence de la même Saga (B. 54). Conformément à la tradition eddaïque, Gudrune, devenu veuve, se sépare de sa famille ; mais la chanson suivante ne tient pas compte de cette indication, quoique à titre de *troisième épisode* (tridji tåttur), *Hœgné* soit censé continuer *Brinhilde* qui forme le second. C'est que *Hœgné* suit principalement la version allemande. En voici le contenu :

82. Gudrune reste à la maison de Jûké dans l'ennui et la tristesse ; elle ne s'est fiancée avec aucun noble après la mort du jeune Siùrd. Artala entre dans la salle et fait seller son cheval pour aller demander la fille de Jùké. C'était de bon matin, le soleil rougissait le promontoire, lorque l'on aperçut ce grand guerrier dans l'avenue du château. Ils sortirent pour le regarder. Gudrune, assise près de la large table, songeait à bien des choses ; elle voulut aussi aller voir l'étranger et dit ces paroles flatteuses : « L'or brille sur ce cavalier, comme autrefois sur Siùrd. » Le beau, le sage Artala entra dans la salle où Gudrune était assise ; elle prit la parole (je ne veux pas le dissimuler) et demanda : « Que viens-tu faire ici ? que désires-tu ? » Artala

répondit avec inquiétude : « Je viens demander ta main, Gudrune. » — « Je ne veux la promettre à aucun noble après la mort de Siûrd. » — « Dis oui ou non, je n'attendrai pas plus longtemps. » Gudrûne resta longtemps pensive ; elle songea qu'elle avait promis de venger Siûrd, si elle vivait longtemps. « Comment te nommes-tu, brave guerrier? » — « Je suis Artala, roi du Hûnaland. » La fille de Juké se leva avec empressement et tendit sa main blanche par-dessus la table : « Je suivrai volontiers le roi du Hûnaland. » Il était beau d'entendre leurs promesses. Artala, comme il est dit dans les Épisodes héroïques, épousa dame Gudrune, la veuve de l'illustre Siûrd. Ils vécurent ensemble sans éprouver de revers ; ils eurent des enfants et élevèrent un jeune fils. Il y avait longtemps que Gudrune était dans le Hûnaland, lorsqu'elle prit des mesures pour venger Siûrd. Elle fit mélanger des vins et invita Hœgné, Gunnar et ses autres frères. Leur vie est en danger. Gunnar entre dans la salle et dit ces paroles : « Nous quatre, fils de Jûké, nous allons partir pour le Hûnaland. » Grimhilde sa mère, répondit : « Je ne suis pas d'avis que vous alliez dans le Hûnaland ; aucun de vous n'en reviendra. » Le roi Gunnar répliqua : « Nous partirons, arrive que pourra ! » — « Que Gîslar et Hœgné restent du moins près de leur mère, pendant que tu boiras le miœd et le vin dans le Hûnaland. » Mais ils voulurent aussi partir malgré Grimhilde. Rien ne peut sauver celui qui doit périr. L'heureuse et prudente reine se leva. « Si tu pars pour le Hûnaland, permets que je t'accompagne ! » — « Je ne pourrais te voir pleurer, ma mère, lorsque les vagues fouetteraient ton teint fleuri. » Grimhilde répondit : « Prends ce bâton rûnique et conserve le bien ; attache-le à ta ceinture : il ouvre toutes les portes et calme toutes les douleurs. »

83. Hœgné Jûkason, chevauchant le long du rivage, rencontra une ondine sur le sable blanc : « Salut et prospérité ! Dis-moi, femme de mer, si je reviendrai du Hûnaland. » — « Écoute, Hœgné, je te le dis pour vrai, si tu vas dans le Hûnaland, tu n'en sortiras pas. » Le fils de Jûké brandit son épée et trancha l'ondine en deux morceaux qu'il jeta dans le détroit ; ils coulèrent à fond l'un et l'autre. Chevauchant plus loin, il trouva, sur le sable blanc, un homme de mer à qui il fit la même question, et qui lui répondit : « Je puis t'annoncer une bonne nouvelle : tu reviendras sain et sauf du Hûnaland. » Hœgné ordonna d'équiper son navire et y fit porter du vin et

de la bière. Le *Dragon flottant* fut tiré du hangar et, quand on le lança, il fit bouilonner l'eau. Ses éperons étaient peints, ses varangues gravées, ses bordages neufs, l'étambot et le gouvernail d'or rouge; un pavillon flottait au sommet du mât, et des girouettes dorées tournaient au milieu des nuages. Après que Hœgné eut hissé la voile à la vergue, Grimhilde s'en retourna en pleurant : « Bon voyage, mon fils Hœgné ! Je ne te reverrai de ma vie. Je connais bien ma fille Gudrune; elle est versée dans le crime. »

84. Ils gagnèrent la mer salée et Hœgné, s'armant de deux avirons, se mit à ramer lui-même. Un homme entra dans la salle et dit à Gudrune : « Je vois sur l'eau une embarcation à voile jaune et bleue. » — « Ce doivent être Gunnar et Hœgné qui viennent me voir. » Gudrune descend au jardin ; elle suscite de puissants maléfices et les envoie à la mer. L'orage s'accrut, le vent souffla de la côte, et les rames se rompirent dans les mains de Hœgné. Les vagues se brisaient sur les deux flancs du navire, de sorte que le sable envahit le tillac. Un petit mousse, qui se croyait en danger, demanda : « D'où viennent ces chevaux monstrueux qui courent sur la mer ? » Hœgné prit la parole : « Ce ne sont pas des coursiers, mais des maléfices que Gudrune suscite contre moi. » Elle lâche deux aigles et les envoie sur mer. Lorsqu'ils se posent sur l'eau salée, le vent augmente et les lames se brisent sur le rivage. La tempête était si violente que les matelots pâlirent. Gunnar monta sur le pont et Hœgné se mit au gouvernail. Il prit son bâton rûnique, et le jeta par-dessus le bord; les maléfices perdirent leur efficacité, tant étaient puissantes ses paroles ! La mer était si furieuse que l'eau et le sable fumaient. On croyait voir voler de la farine; toutes les cordes vibraient; les fils de Jûké gagnèrent pourtant un port du Hûnaland; c'étaient des hommes capables ! Lorsque le navire rasa le fond, ils jetèrent l'ancre sur le sable blanc et Gunnar, le premier, mit pied à terre; Hœgné, Hiarnar, tous ses frères le suivirent.

85. Du rivage, ils se rendirent au jardin, où ils endossèrent leurs pelisses et leurs cottes de mailles avant d'entrer dans les hautes salles. Gudrune sortit à leur rencontre et les accueillit bien. Elle dit avec une joie sans mélange : « Entrez dans la salle pour boire le miœd brun. » Mais la haine perçait dans son air. Hœgné le remarqua. Elle prit la parole (je n'ai pas à le cacher)

et dit à haute voix : « Donnez-moi vos boucliers et vos épées, afin que je les serre ; déposez votre armure avant de vous mettre à table. » Hœgné répondit en tenant son poignard affilé : « Personne n'aura mon glaive et mon bouclier tant que je serai en vie. » Le roi Gunnar ajouta : « Je serrerai moi-même les armes; elles ne gêneront personne. » Gudrune parla, le cœur plein de rancune : « Te rappelles-tu le jeune Siùrd, dont tu as posé le cadavre sur mon sein ? » La table était couverte d'une nappe de soie et il y avait de la bière pour les vaillants guerriers. Gudrune descendit à la cave pour mêler du miœd et du vin ; elle y mit aussi du poison et présenta la coupe à Hœgné. Mais celui-ci regarda sa bague d'or et la voyant suinter le sang, il devina la trahison et dit à sa sœur de boire avant lui. Gudrune rougit au milieu de la salle et versa la coupe d'argent qui était sur la table. Le roi se frappe sur le genou, comme rapportent les traditions, et il place à ses côtés Gunnar, Hœgné, tous les fils de Jùké. Ils boivent joyeusement dedans et dehors, mais Gudrune regrette que personne ne provoque ses frères. Elle parle à son fils avec autorité et lui promet de l'or et des richesses s'il veut rabattre la gaieté de Hœgné. L'enfant était inexpérimenté ; il s'approcha de la table à la sourdine et, levant la main droite, il frappa sur le nez de Hœgné. C'est ainsi que Gudrune troubla le banquet. Le sang jaillit du nez et de la bouche du héros, qui devint inquiet, car il ne s'attendait pas à cette trahison. Il se leva, renversa la table et tout le miœd qui était dessus coula sur le parquet. Tirant son épée, il pourfendit le fils de Gudrune. « Je ne veux pas boire au péril de ma vie et je ne félicite pas ma sœur d'élever si mal son enfant. »

86. Gudrune va trouver Artala : « Notre petit garçon a été tué par Hœgné ; je ne veux pas rester plus longtemps avec toi dans le Hûnaland, si tu ne venges pas terriblement ce cher enfant. » — « Écoute, Gudrune, ma chère amie, je ne puis croire que tu veuilles trahir tes frères. Lorsque Siùrd fut égorgé à ton grand regret, Gìslar, encore enfant, était près de sa mère à la maison. » — « Je pourvoirai à ce que Gìslar et le jeune Hiarnar soient aussi punis. » — « Écoute, ma très-douce amie, comment pourrons-nous venir à bout du fort Hœgné ? Ce n'est pas une médiocre affaire que de s'attaquer à lui. Lorsqu'il est dans la mêlée, il a toujours une tête au bout de sa pique. » — « Il faut prendre trois peaux d'élans rougies de sang humain, les étendre à la porte et les fixer fortement avec des

clous de fer. Il faudra que Hœgné, épuisé par la lutte, passe dessus pour sortir. » Le roi Artala ne néglige pas de suivre ce conseil. Gudrune se tient devant la large table et dit en parlant de ce difficile passage : « Il faut que mon frère Gîslar marche le premier sur les peaux. » Hœgné se lève et n'épargne pas ses paroles ; il veut répondre seul pour les fils de Jûké et dit avec chagrin : « Gîslar et Hiarnar doivent retourner au pays pour consoler leur mère ; ils étaient tous deux près d'elle, à la maison, lorsque Gunnar et moi nous avons tué Siûrd. » Gudrune répliqua : « Nous prendrons nos mesures pour que Gîslar et Hiarnar soint traités comme leurs frères. » Ils durent passer sur les peaux et on les vit tomber pour ne plus se relever. Gunnar sortit à reculons et en combattant ; vivement pressé, il coupa les portes de dur acier ; il fallait ne pas être peureux ; mais sa situation devint plus difficile, lorsqu'il passa sur les peaux ; il tomba, et personne ne le vit se relever.

87. Hœgné sortit le dernier en brandissant son beau glaive ; il eût été plus agréable de boire du miœd dans le Jûkagard. Pressé de tous côtés, il abattit douze cents hommes pour s'ouvrir passage ; il marcha dans la salle en songeant à sa mère, puis il se dit, appuyé sur son épée dégaînée : « Il faut passer sur les peaux d'élan et voir ce qui arrivera. » Il sauta par-dessus les peaux, afin que le pied ne lui manquât pas, et, contre toute attente, il arriva sans accident sur la verte pelouse. Devant lui se tenaient sous les armes toutes les troupes d'Artala. Il dit en attachant son casque : « Avant la nuit, le vin que nous boirons sera mêlé de sang. » L'épée en main, il se jette sur l'ennemi et, je le jure par ma foi, il verse beaucoup de sang. Ses forces croissent, il ne ménage pas son glaive, mais il tue par cinq et par six. Il abattit dans le Hûnaland toute l'armée d'Artala ; la soirée était avancée lorsque la lutte cessa. Hœgné se retira sous le mur du château. Le lendemain, Gudrune fut bien fâchée de voir que ses mesures avaient manqué leur effet et que Hœgné restait debout sans blessure. Au lever du soleil, le vaillant Artala avait armé douze cents hommes ; la bataille recommença non loin du pavillon royal. Hœgné ne demanda pas la paix, mais il chevaucha contre l'ennemi et perça de sa pique toutes les têtes qui étaient à portée ; à chaque coup, il abattait douze Hûnamanns ; après les avoir tous tués, il se retira sous les murs du pavilion. Le lendemain, Gudrune, voyant son frère sain et sauf sur le champ de bataille, prit la parole, à ce que

l'on rapporte au loin : « Écoute, Hœgné, il te faut aller au bois qui est situé à l'est du Hildarâ; tu y verras celui que tu as assassiné. » Hœgné chevaucha dans la forêt, et, regardant de tous côtés, du haut du Hildarheyg, il vit le grand cadavre du prince couché dans un cercueil d'or. Étrange merveille ! il aperçoit un cheval grand et fort qui court par la campagne. Beaucoup de souvenirs se réveillent en lui. Une tête d'homme, attachée à la selle et pendant sur le flanc du coursier, commença à parler. « Tu as mal fait de me trahir, Hœgné. Brinhilde, l'aimable femme, et Gudrune, fille de Jûké, m'aimaient toutes deux, voilà pourquoi j'ai perdu la vie. Brinhilde m'aimait tant que son cœur se fendit après ma mort. Vous avez donné à Gudrune de l'or, des richesses et beaucoup d'anneaux rouges. Chevauche gaiement vers le pavillon ; moi, je regagne le bois des payens, si loin au delà du monde. »

88. Hœgné retourna au pavillon ; toute l'armée d'Artala était sur pied ; il l'attaqua et fit fumer son épée : ses pieds ne touchaient pas le sol, il ne marchait que sur des cadavres. Les chiens aboyent, les loups hurlent et l'aigle écarquille les yeux ; à chaque coup il abat cent hommes et moitié plus. C'était Gudrune qui prenait plaisir à le regarder ; car plus il en coupait plus il en revenait. Hœgné finit par remarquer qu'elle ressuscitait la nuit ceux qu'il massacrait le jour. « Il se joue ici un faux jeu, dit-il ; je suis ennuyé d'abattre des esclaves dans le Hûnaland. » Gudrune, étant sortie de bon matin, fut exaspérée de voir que ses maléfices n'avaient pas eu d'efficacité et que Hœgné était encore en vie. Elle roula des yeux, grinça des dents et écarta sa mâchoire ; elle aurait volontiers avalé Hœgné, mais ses artifices étaient impuissants. Appelant son page, elle lui dit : « Va prier la longue Geva de venir me trouver. » Elle fit tailler des habits couleur de rose et de lis pour ce messager au pied agile. « Écoute, longue Geva, je dis la vérité : le jeune fils de Gudrune a été tué par Hœgné ; toi qui es une forte lutteuse, tu ferais bien d'ôter la vie au meurtrier. » — « Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de lui séparer la tête du tronc. » Hœgné courut contre la longue Geva et lui plongea dans le corps son glaive acéré, puis il la coupa en deux morceaux. C'était Gudrune qui brassa de la bière et mélangea du vin, puis elle invita Tîdrik Tatnarson à venir la voir. Il était actif le messager qui alla chercher Tîdric dans la verte forêt. « Sois le bienvenu, petit page de Gudrune ; bois ce que tu aimes le mieux, du miœd ou du

vin. » — « Je ne viens pas goûter ton miœd ni ton vin, mais t'inviter de la part de Gudrune. » Tîdrik, comme je l'ai appris, quitta la forêt et se rendit au château d'Artala où était Gudrune. « Sois le bienvenu, Tîdrik, fils de Tatnar; je compte sur toi pour me débarrasser de Hœgné : ce serait une belle prouesse. » — « Tu me mets dans un grand embarras : comment tuerais-je Hœgné qu'aucune épée ne peut blesser? » — « Si tu le coupes en deux, je te donnerai de l'argent et de l'or rouge. » Tîdrik disparut de son siége (c'était le plus mauvais des hommes) et il reparut dehors sur un cheval noir. Hœgné, lui courant sus, le frappa de son glaive acéré et le jeta à bas de son coursier. Tîdrik quitte le champ de bataille et, peu de gens seraient capables de l'imiter, il s'élève en l'air sous forme de dragon noir et vomit du venin sur la cotte de mailles de son adversaire. Les armes avaient été impuissantes contre Hœgné, car il savait se préserver de leurs blessures, mais le venin lui gagna le cœur et le fit pâlir.

89. Le brave guerrier, ne pouvant plus se battre, quitta le théâtre du combat et entra dans la maison, vers le roi Artala lui-même. « Je ne suis pas blessé et je ne veux pas demander grâce; amenez-moi une fille de jarl pour coucher avec moi cette nuit. » Gudrune, sa sœur, répond en le raillant : « Mettez dans sa couche une fille de porcher. » Mais la demande de Hœgné fut accueillie par le roi, et il obtint une fille de jarl. « Écoute, Helvîk, dit-il, Artala a engendré un fils cette nuit; nous aurons aussi un garçon, c'est une grande consolation pour moi; appelle-le Hœgné. Gudrune voudra le torturer et te dira de passer la première, mais dis-lui de marcher devant parce qu'elle est d'un rang plus élevé, et place son fils dans le berceau du tien. Prends cette ceinture rûnique, lie-la sur tes reins, car elle ouvre les portes et calme les douleurs. Tu la donneras à notre jeune fils, lorsqu'il sera en âge de la garder. Je laisse de l'or et beaucoup d'anneaux rouges; prends-les et venge bien ma mort. » Le venin ne tarda pas à pénétrer au cœur de Hœgné, qui devint pâle; le lendemain, à l'heure où le soleil rougit les collines, la jeune Helvîk se leva et Hœgné trépassa. Elle inhuma le cadavre dans un des tertres que les garçons élèvent dans la vallée. Au bout de neuf mois, lorsque le temps fut venu, Helvîk et Gudrune accouchèrent chacune d'un beau garçon. Plus tard, en les présentant au prêtre, celle-ci donna au sien le nom de Svein; tandis que le fils de Hœgné fut

appelé comme son père. Elles gardèrent la chambre pendant deux mois; lorsqu'elles furent remises et qu'elles se disposèrent à sortir, Gudrune dit à Helvîk de passer devant. « Non, je te cède le pas, parce que tu es de plus haut rang, » répliqua la fille de jarl, qui se hâta de substituer son enfant à celui de Gudrune. La fille de Jûké, étant rentrée dans la salle, regarda tout autour d'elle et coupa le cou à son propre fils.

90. Hœgné, élevé par le roi Artala, grandit dans le Hûnaland et devint un homme distingué. Un matin, au lever du soleil, chevauchant dans la forêt, il rencontra sa chère mère à l'est du Hildarâ (*var.* Lindarâ). Helvîk lui dit en souriant sous le lin : « Je jure par ma foi que tu es mon fils. » — « Je ne veux pas le croire : je n'ai jamais vu plus basse femme qui sût mieux mentir. » — « Prends ce petit couteau et coupe-moi au bras; tu verras ce que tu éprouveras. » Il obéit, mais son propre cœur en saigna. « Je sens en moi-même que tu es ma mère, » dit Hœgné en souriant sous le lin. — « Écoute, mon fils, c'est la vérité : Hœgné t'a recommandé de le venger si tu vivais. Prends cette ceinture rûnique, et lie-la sur tes reins; elle ouvre toutes les portes, fond toutes les douleurs. Je te donne ce beau glaive que ton père a trouvé dans la montagne. Reçois de l'or, de l'argent, des anneaux rouges et venge la mort de ton père. » Il ne s'en retourna que tard dans la soirée. Artala était assis près de la large table, au milieu de ses gardes. Svein entra dans la salle et, en mouchant une lampe, il laissa tomber un lumignon qui lui brûla le pied, sans qu'il s'en aperçut. Artala lui demanda d'une voix dure à quoi il pensait. « Je songeais, roi, qu'avec toutes tes richesses tu manquerais un jour d'eau et de pain. » — « J'ai de l'or et de l'argent; de ma vie je ne mandierai l'eau et le pain. » C'était un matin, Hœgné dit à Artala : « Veux-tu faire une course dans la forêt? » — « Je te suivrai volontiers au vert bocage. » Ils partirent pleins d'allégresse pour aller voir le trésor enfermé dans le mont d'or. Hœgné indiqua le caveau où il était déposé. « Montre-moi le chemin, » dit Artala. — « Tu dois passer le premier, parce que tu portes couronne, » répondit Svein, et, pendant que le roi était à l'intérieur, il se glissa dehors, tira la porte et la ferma avec la ceinture rûnique. Aucun des deux ne put sortir. « J'ai de l'or et de l'argent, criait Artala, mais je te demande du pain et de l'eau, illustre Svein. » Il les laissa tous deux mourir de faim sur leur or rouge; c'est ainsi qu'il vengea son père. Hœgné

Hœgnason se rendit vers sa mère à une heure avancée, ensuite il quitta le pays et alla chez le roi du Danaveld (États danois).

91. La chanson de *Hœgné,* que nous venons de résumer sans en omettre un seul trait caractéristique, forme le troisième et dernier épisode des chants proprement appelés *Siùrdar kvædi;* elle n'est pas homogène avec les deux précédentes, puisqu'elle suit la tradition allemande de préférence à la tradition scandinave; elle ne conserve que les noms de Gudrune et de Grimhilde appliqués à la sœur et à la mère des Jùkungs et le surnom de Svein donné à Siùrd. Pour le reste, on reconnait trois éléments dans *Hœgné :* 1° des emprunts faits à la *Saga de Thidrik;* 2° des réminiscences de traditions populaires que l'on trouve aussi dans la Chronique de Hven ; 3° des additions dont on ne connaît pas l'origine, et qui sont le bâton et la ceinture rùniques (E. 83), la tentative d'empoisonnement commise par Gudrune (E. 85), l'apparition des mânes de Siùrd (E. 87), la longue Geva (E. 88), la sorcellerie de Gudrune (E. 88), la blessure au bras (E. 90). — La *Saga de Thidrik* est la principale source à laquelle ait puisé le chansonnier; il ne la connaissait vraisemblablement que par une tradition orale corrompue, autrement il n'aurait pas fait du héros de la saga une sorte de sorcier et ne l'aurait pas appelé le pire des hommes (E. 88); la transformation de Thidrik rappelle celle d'Ostacia (B. 88), et le cheval noir, sur lequel il attaque Hœgné, est probablement le même qui l'emporta en enfer (B. 161). La corruption des noms : Tatnarson pour fils de Thetmar, Artala pour Attila, Hiarnar pour Gernoz, n'est probablement pas le fait de l'auteur, mais des chanteurs; elle était presque inévitable dans des poëmes qui se transmettent de vive voix. — A la fin de *Hœgné,* le chansonnier a combiné la *Saga de Thidrik* avec la tradition de la *Chronique de Hven;* la première lui a fourni l'épisode du pied brûlé (B. 138), la mort d'Artala (B. 139); à la seconde, il a emprunté le passage sur les peaux (E. 116), la substitution des enfants (E. 119), la mort de Gudrune (E. 120), et peut-être bien le nom de Helvik, qui serait la corruption de Hvenild.

92. De même que la *Vœlsungasaga* est la principale source d'où dérivent *Le Forgeron Regin* et *Brinhilde,* sa continuation, la *Saga de Ragnar Lodbrok,* a fourni deux sujets aux chansonniers færeyens : l'*Épisode de Ragnar* (Ragnars Tâtt) et le *Poëme de l'Étranger* (Gests rima). Comme la Saga d'où il est tiré, le

premier est en grande partie étranger à notre légende; voici les seuls passages qui nous concernent : Tôra Borgarhiœrt, étant au lit de mort, dit à Ragnar son mari : « Tu épouseras une jeune fille qui demeure au sud du pays; elle est de haute naissance, quoiqu'elle vive dans une médiocre condition. » Il la fit inhumer dans la terre noire et il dit sur le bord de la fosse : « De ma vie, je n'aimerai d'autre femme. » Mais ne pouvant goûter de repos ni jour ni nuit, il équipa un navire et fit voile pour le sud. Ses matelots descendirent sur le rivage pour cuire du pain dans la maison de Haké, où il y avait une aimable fille. Ils firent peu de besogne et, pour s'excuser, ils rapportèrent qu'ils avaient vu une belle vierge, et qu'elle aurait ressemblé à la reine Tôra, si elle avait eu le même rang. Ragnar dit avec douceur : « Priez-là de venir demain sur mon vaisseau ; accompagnée sans compagnon et vêtue sans vêtements. » De bon matin, elle peigna sa chevelure, mordit dans un oignon, se fit suivre de son chien, et monta sur le navire; personne ne remarqua qu'elle avait un serpent dans l'œil, cette fille de Siûrd l'agile. Ragnar lui parle avec bienveillance : « Dis-moi avec sincérité quel est ton père et comment te nommes-tu ? » — « Haké est mon père, et moi, qui garde chaque jour les chèvres, je m'appelle Krâka. » Le roi, lui donnant une chemise de soie, de l'écarlate et des souliers ornés, lui dit : « Prends ces atours, Krâka la paysanne, et vois s'ils te vont. » — « J'ai plus souvent gardé les chèvres que mis des robes de prix. » Le roi la regardait, en rougissant et pâlissant tour à tour. « Quoique tu en dises, tu n'es pas fille de ce paysan; ton père était de plus haut rang, je le vois à tes yeux. » — « L'illustre Siûrd était mon père; c'est lui qui s'est baigné dans le sang du serpent; je m'appelle Asla et dame Brinhilde était ma mère. » Le paysan monte sur une éminence et crie à tue-tête : « Vous m'avez pris ma fille; rendez-la moi vite. » Ils placèrent la jeune fille sur le pont, avec tant de précaution, et ils donnèrent au paysan de l'or et des richesses. « Asla vient avec nous. » Elle s'assit sur le banc des femmes, mais le roi entre les guerriers. Je n'en puis chanter plus long; je n'en ai pas appris davantage.

93. Le *Poëme de l'Étranger* ou *d'Asla* (Gests rîma *ou* Aslurîma) traite l'épisode de Heimi et la première entrevue de Ragnar avec Asla. En voici le contenu : Un étranger (*ou peut-être* Gest), descendant le long de la rivière, trouva par terre une harpe, qu'il se donna la peine d'emporter sur son dos. Étant

entré dans une maison où demeurait une femme qui n'avait pas d'enfants, il accepta l'hospitalité qu'elle lui offrit et déposa sa harpe près du feu. Le mari, Haké, revint bientôt du bois, et sa femme lui dit à haute voix : « Il nous faut tuer notre hôte. » — « Je ne veux pas égorger un homme qui ne m'a pas fait de mal. » — « Si tu ne veux pas t'en défaire, je le prendrai pour mari. » Suivant le mauvais conseil de sa femme, Haké s'arma d'un petit couteau et ôta prestement la vie à l'étranger. Ils brisèrent ensuite la harpe, et ils y trouvèrent une petite fille enveloppée d'écarlate (*Voy.* E. 78). « Tu vivras dans la misère, je t'appellerai Krâka (corneille) et tu passeras pour ma fille. Tu donneras le jour à un enfant sans os. » — « Bien que je vive dans la misère, je ne serai pas Krâka, ni ta fille, et je n'aurai pas d'enfant sans os. » Ragnar jeta l'ancre près du pont et ses gens chevauchèrent vers la maison de Haké pour cuire du pain. Une jeune fille étant venue au pas de course, ils la regardèrent tant qu'ils laissèrent brûler le pain. La vieille mit Krâka sous une cuve à brasser et lui dit de rester là. « Ah bien oui ! que je vais rester là, » répondit la jeune fille en renversant le cuvier. La vieille la poussa dans le foyer et lui donna une volée de coups de poing. « Écoute, vieille acariâtre, pourquoi frappes-tu cette aimable fille ? » — « Autrefois j'étais plus jolie ; des hommes se sont battus et tués pour moi. » Les matelots prirent un cheveu sur la tête de Krâka et l'emportèrent au navire. Ragnar parla avec raison : « Vous avez gâté nos aliments. » — « C'est qu'il est venu une jeune fille, et, pendant que nous la regardions, le pain a brûlé. Elle était plus jolie que Tôra sur la colline et au bocage. » — « Si vous vous raillez de moi, vous allez tous être conduits à la potence. » Ils montrèrent le cheveu de Krâka. « Allez la chercher, et dites-lui que le roi Ragnar veut la voir. » Asla va au bois vert et appelle son petit chien, puis elle descend la colline. — La chanson s'interrompt brusquement ici ; pour avoir la suite de l'histoire, il faut recourir à l'*Épisode de Ragnar* (B. 92).

94. Le *Poëme de Nornagest* (Nornagests rîma) est incomparablement plus court que la Saga du même nom (E. 48-54), mais il en diffère tellement qu'on peut douter qu'il en soit tiré. C'est plutôt une composition de fantaisie sur le même sujet ; en voici le contenu : Un chant a été composé sur Nornagest, qui suit de près ces héros. Douze bœufs furent conduits sur la place, puis au beau château. Le roi se dispose à les tuer, c'est un amusement

pour ces braves. Il frappa si vigoureusement que le sang jaillit et que tous tombèrent morts; la hache resta plantée dans le billot. Les assistants louaient ce tour de force. Vint un vieillard qui se traînait sur deux béquilles. Le roi l'appela avec douceur : « Pourquoi n'applaudis-tu pas aussi ? » — « C'est un beau coup, seigneur, mais autrefois j'ai vu mieux. Tu as entendu parler de Siùrd Svein ; il était célèbre dans le monde; les feuilles et les rameaux tremblèrent, lorsqu'il coupa le serpent par le milieu. » — « Peux-tu nous parler de Siùrd Svein, cet illustre guerrier des temps passés ? » — « Je n'ai jamais connu son égal; Hœgné était un vaillant homme, mais je le voyais si laid ! Gunnar était brave et puissant, sage et affable : il ressemblait à Gunhilde; ce n'est pas près qu'il naisse de tels héros ! Mon père avait une agréable maison et nourrissait beaucoup de vaches. Un jour que je gardais les chevaux au bois par le beau temps, Hœgné, Gunnar et Siùrd Svein, tous à cheval, traversèrent un marais. J'étais jeune et je les regardais. Le cheval de Gunnar sauta le premier, celui de Hœgné passa ensuite, mais Grané resta embourbé et la sous-ventrière se rompit. Tous trois mirent pied à terre pour tirer le précieux coursier. J'avais souvent traversé ce marais de jour et de nuit. « Gest, me dit Siùrd, rends-moi le service de laver mon bon cheval; je te donnerai la boucle qui s'est rompue. » Ils chevauchèrent vers une rivière, sans rencontrer une seule personne. Je lavai le poitrail, la crinière, la croupe, les cuisses et les longues jambes, et je devins écuyer de Siùrd. Nous chevauchâmes vers la retraite de Fovni, où l'or brillait comme les rayons du soleil. J'arrachai de la queue de Grané un poil gros et long qui mesurait une aune et un pied, et qui luisait comme de l'argent blanc. J'ai voyagé longtemps, mais je n'ai pas trouvé la lumière ni le but de ma vie. » Le roi lui donna une embarcation et lui indiqua la route. « Dans le Frakkland, il y a une eau blanche, qui sera ta lumière et ta vie. » L'homme de cour erra longtemps avant de trouver la lumière; le prêtre Kœrnar le baptisa, et la vie de Nornagest diminua à mesure que la lumière brûlait, et, lorsqu'elle s'éteignit, il rendit l'âme.

95. Nous entrons maintenant dans une série de chansons, dont les personnages nous sont connus pour la plupart, mais dont les aventures ne se trouvent pas dans la tradition scandinave et encore moins dans la tradition allemande. Nous doutons qu'elles aient fait partie de la légende primitive : il

est vraisemblable que la plupart ont été inventées par les chansonniers færeyens; ceux-ci ne sont pas les premiers qui aient brodé sur d anciens canevas et pris; dans l'histoire et la légende, des noms célèbres pour les appliquer à des héros fictifs. Passons successivement en revue les chansons de cette catégorie en commençant par *Ismal l'illustre champion* (Ismal fræga kempa), dont voici le contenu : De grosses lames bleues roulent à la surface de la mer; Ismal songea enfin à se rendre à la demeure de Hiâlprek, pour demander la fille du roi. Le coursier qu'il devait monter était couvert d'écarlate jusqu'aux poils du paturon. On le sort et on l'amène sous le mur du pavillon. Ismal saute à cheval sur le poil nu sans s'appuyer sur une épée, sur un bouclier ou sur un arçon de selle. Ainsi chevauche gaîment l'illustre guerrier; les anneaux dorés s'entrechoquent aux mouvements du cheval. Au milieu du vert enclos, il endosse sa pelisse et entre ainsi dans la haute salle, où le roi Hiâlprek est à table avec cinq cents hommes. Selon la coutume d'alors, il fait sa demande en même temps que ses saluts. Debout sur le parquet, il dit: « Bonjour, brave Hiâlprek, donne-moi ta fille. » — « La demoiselle a un vaillant frère, nommé Siûrd Svein, qui se mesurerait avec toi, s'il était à tes côtés. » C'était Svanhilde Sôlalioma, qui entra dans la salle; au premier coup d'œil, elle s'éprit d'Ismal. Après avoir longtemps refléchi, le roi fit une réponse favorable. Le prétendant se fiança avec Svanhilde et demanda qui irait inviter Siûrd. « Je ne vois personne qui puisse mieux le faire que toi, » répondit Hiâlprek.

96. Ismal part à cheval, et dans la forêt il rencontre, au milieu du chemin, le fils de Sigmund. « Je t'invite à ma noce, » lui dit-il. — « Ou as-tu trouvé ton aimable fiancée? » — « Son père se nomme Hiâlprek, sa mère Hiœrdise, et l'on m'a dit vraiment que tu étais son demi-frère. » — « Aucun honnête homme ne donne ainsi sa fille, je voudrais t'avoir rompu la nuque du cou. T'es-tu fiancé avec ma sœur sans me consulter? je vais te meurtrir à coups de bâton; tu ne mérites pas mieux. » — « J'ai demandé ta sœur sans te connaître, mais avant que tu ne me rosses, ton front saignera. » — « Si tu veux avoir Svanhilde qui est la plus courtoise des femmes, écoute, illustre Ismal, il faut d'abord que tu accomplisses une tâche: tu ne monteras pas à la couche nuptiale avant d'avoir tué douze serpents qui sont étendus dans la verte campagne. » — « Dis-moi, sont-ils

bien longs? » — « L'un d'eux a dix-huit aunes, un autre en a vingt-trois; toute ma suite attestera que je dis la vérité. » — « Quelque gros qu'ils soient, ils ne me font pas peur : je suis fils de Samson le fort! » Il n'eut pas de peine à tuer les douze serpents, mais l'un d'eux vomit du venin sur lui et Ismal ne put bouger de place. Siùrd s'en retourne et monte sur le haut siége avec tant de force que tout le château en est ébranlé. Svanhilde la plus belle des femmes s'avance et lui demande ce qu'il a fait d'Ismal. « Retire-toi de devant mes yeux; je ne veux pas t'écouter; il ne convient pas que mon beau glaive soit rougi de sang de femme. » Sa sœur s'étant mise à pleurer, il lui dit de se consoler : « Ne pleure pas davantage cette fois : Ismal serait digne de toi, quand même il ne serait pas le héros qu'il est. » Siùrd sauta en selle et courut à la forêt, où il trouva Ismal étendu dans le sang des serpents. Il le mit en croupe sur Grané, chercha un onguent pour le frotter, et le conduisit vers sa sœur. Elle le pansa un jour, elle le pansa deux jours, le troisième il était guéri et il endossa la cotte de mailles.

97. On prépara la noce sans délai et l'on fit des invitations dans douze châteaux. Il vint douze cents hommes, et parmi eux le roi de Frans (France). A droite d'Ismal se tenait le roi Gunnar, à gauche Siùrd Svein. Svanhilde ne manqua pas de dames et de demoiselles d'honneur ; à droite elle avait Gunhilde et Brinhilde, la femme et la fille de Budlé ; à gauche Grimhilde, femme de Jùké, et sa fille Gudrune. Un vieillard nommé Œrvarodd toucha de la harpe. Hialmar était un célèbre guerrier, mais c'est Siùrd qui donnait le bras à l'épousée. Il y avait trente verres d'argent, autant de coupes, et trente plats neufs du même métal. Siùrd, debout sur le parquet, fit un discours sur les bons guerriers ; il était tellement absorbé dans la contemplation de Brinhilde qu'il brisa sur la table le vase de miœd. On but à la santé du nouveau couple ; les invités étaient si gais que le sont par un beau soleil des oiseaux perchés sur des arbres. On brûla trente flambeaux de cire. Le roi Hiâlprek et ses gardes accompagnèrent les époux à la chambre nuptiale. On joua de l'orgue, on toucha de la harpe, on mena joyeuse vie pendant plusieurs jours, puis chacun se retira chez soi. — Si cette chanson était authentique, elle serait vraiment précieuse, car elle renferme, entre autres notions nouvelles, le tableau de la vie à la cour de Hiâlprek et les noms de la sœur et du beau-frère de Sigurd, ainsi que celui de la femme de Budlé ; mais il est à

croire que le chansonnier a inventé tout ce qui ne se trouve pas dans la version eddaïque. Quelle confiance peut-il mériter, lui qui montre si peu de critique ? Il emprunte à la Bible Ismael et Samson ; il met en rapport avec nos héros deux personnages de la *Saga d'Orvarodd*, qui ont certainement vécu beaucoup plus tard ; quant à la prétendue sœur de Sigurd, elle n'est autre que sa fille : les deux Svanhildes ne doivent faire qu'une seule personne, puisque l'une est comparée à un rayon de soleil (A. 281) et que l'autre porte le surnom de *Solalióma* (lumière du soleil). Il n'y a donc rien à tirer de la chanson d'*Ismal;* les suivantes n'étant pas de meilleures sources, nous nous bornerons à les analyser.

98. Les cinq chants intitulés *Dvœrgamoy* (la Fille du nain) sont ainsi appelés, parce que dans tous il est question d'une fille de nain (Brinhilde ?) qui est aimée de Sigurd ; malgré ce titre commun, ils ont peu de rapport entre eux ; les chants troisième et quatrième sont les seuls qui traitent le même sujet, et encore d'une manière passablement différente. — *Dvergamoy I* prétend nous faire connaître la première expédition du jeune Siûrd Sigmundarson, surnommé Fovnisbané. Ce prince, vivant encore à la cour de Hiâlprek, voulut faire une partie de chasse dans le *bois des payens* (heidin skog), c'est-à-dire des nains, malgré les remontrances du roi, qui lui représenta le danger des fascinations. Monté sur Grané, il chevaucha trois jours et trois nuits à travers la forêt, sans rencontrer âme qui vive. A la fin, il tomba au milieu d'une bande de nains, qui lui demandèrent s'il venait en ami ou en ennemi ; il fut si déconcerté qu'il ne put proférer une parole ; l'un des nains, irrité de son silence, lui donna par la figure un coup de poing si bien appliqué que le sang jaillit par le nez et par la bouche. Siûrd dégaîne son épée et pourfend l'insulteur ; il est alors assailli par les nains, mais il soutient la lutte jusqu'à ce que ses ennemis se dispersent ; resté seul au milieu des ténèbres et des frimas, il ne sait plus de quel côté porter ses pas. Heureusement qu'il voit un point lumineux dans l'obscurité ; c'était une jolie fille de nain qui l'avait entendu crier et qui venait au-devant de lui pour le guider au château de son père. Resplendissante d'or et de perles, elle le baisa tendrement et le conduisit hors de ces vallées écartées, à travers le Hindarfiall, où mugissaient des torrents furieux. Les brouillards se dissipent et Siûrd voit le château du nain. Invité par le père de la jeune fille à passer

dans la forge, il prétexta la fatigue et refusa d'y aller, parce que sa compagne l'avait averti qu'il y fondrait comme de la cire; il pria le nain de lui forger une épée, une cotte de mailles, un heaume et un bouclier. Le lendemain, ces armes étaient prêtes et l'aimable jeune fille le reconduisit, bien qu'à regret, vers le château de Hiâlprek, où il était attendu avec impatience.

99. Dans le second chant sur *la Fille de nain*, nous voyons que plusieurs champions aspiraient à la main d'une fille de nain; l'un d'eux, Asmund, se préparait à l'épouser, lorsqu'un roi, désigné seulement sous le nom de frère de Hœgné et qui était vraisemblablement Gunnar, enleva la fiancée et fit inviter à la noce Siûrd le fort et les vieux guerriers du Hûnaland, car il prévoyait qu'il aurait besoin de leur assistance pour résister à Asmund *Kellingarson* (fils de la vieille). A son retour, le nain ne trouvant plus sa fille, part avec Asmund pour la reprendre; arrivés au palais du roi des Hûns, ils voient que tout est en joie et en fête; le ravisseur, apprenant que des gens étaient venus espionner le château, aurait bien voulu que Siûrd et Virgar le fort fussent présents; il ordonna pourtant de faire entrer les nouveaux venus. Ceux-ci lui réclamèrent l'épousée et, sur son refus, ils attaquèrent le château. Le roi renversa Asmund, mais la nouvelle épouse du Jûkung, qui s'entendait à tracer des rûnes, rendit la vie et la force au vaincu et s'enfuit avec lui, pendant que le nain tenait en échec l'armée du roi et la mettait en déroute. Cependant Siûrd Sigmundarson et Hœgné, frère du roi, qui étaient allés inviter Virgar, rentrèrent au château et se mirent à la recherche de la jeune fille; ils la trouvèrent dans une caverne, au milieu des bois, sous la garde de son père. Hœgné et Siûrd attaquèrent le nain, mais leurs armes ne pouvaient mordre sur l'acier forgé par lui. Le premier combattit si longtemps qu'il finit par tomber de fatigue; le nain frappait si fort que l'on entendait ses coups jusqu'en Frans (France); il avait déjà mis en pièces le casque de Siûrd, percé sa cuirasse et fait broncher Grané, lorsque le fils de Sigmund fendit le bouclier de son adversaire et le blessa dangereusement. Le nain dut prendre la fuite et s'avouer vaincu. « Maintenant, dit Siûrd, je voudrais bien voir Asmund, qui porte le surnom payen de *Kappabané* (Meurtrier des champions); je l'ai cherché au loin, et même dans le haut Singiant, mais je n'ai jamais pu le trouver. » Le fort Hœgné répondit: « il est beau et de haute stature et sait tenir tête aux héros;

s'il te rencontre dans la forêt déserte, tu ne seras pas longtemps de bonne humeur. » Siùrd retourna vers la brillante jeune fille qui cousait du linge blanc, prit l'or de son écrin, ses belles parures, la mit en croupe et l'emmena à sa demeure. Il la plaça au nombre de ses demoiselles, bien malgré elle, puisqu'elle avait assisté Asmund dans la détresse. Il dit à Hœgné : « Salue le roi de ma part et annonce-lui que je garde pour moi la jeune fille. » En recevant ce message, le frère de Hœgné répondit : « Le fils de Sigmund n'aura pas à se louer de cette action ! »

100. La troisième chanson sur *Dvergamoy* a pour sujet une autre aventure de la jeunesse de Sigurd. « Je sais une chanson qui n'a pas été entendue depuis longtemps et que je veux vous chanter, » commence le rapsode. Le roi Hiâlprek avait à son service cinq cents guerriers, dont le plus illustre était Siùrd Fovnisbané. Celui-ci ordonne un jour à Nornagest de seller Grané, son bon coursier ; il s'équipe, monte à cheval et galope, à travers le bois, vers le tertre brun ; voyant à l'intérieur une salle d'or, dont les parois étaient d'ivoire et les colonnes de cyprès, il entra et trouva une femme, qui était belle et blanche comme la neige. C'était Asa, la fille du premier nain qui eût habité le tertre. Orpheline et restée seule de quatre enfants, elle était libre de disposer d'elle-même. Beaucoup de héros étaient venus la demander en mariage, mais elle les avait tous repoussés, même Hâlvdan et Eirik, quoiqu'ils fussent assez braves pour aller provoquer dans l'Asgard les guerriers d'Odin. Elle accueille au contraire Siùrd avec empressement, avoue qu'elle n'a jamais vu son pareil et qu'elle l'a entendu louer comme le plus distingué des commensaux du roi. Elle le prend par la main, lui fait admirer l'étendue de son palais, et compare la vie qu'il mènerait près d'elle avec les rigueurs de la terre, où dominent les frimas et les tempêtes, et où les bannis s'attaquent à la propriété d'autrui. Mais Siùrd répond qu'il ne veut pas abandonner sa patrie pour le pays des nains. « J'aime tendrement Siùrd Svein, réplique-t-elle, je lui prodigue mon or et mes baisers ; il est triste de donner son amour à qui ne vous rend pas la pareille. » Elle lui montre les vêtements dorés de Dagmar (son père), lui fait présent d'une cotte de mailles en argent et d'un chapeau qui rend invisible. » Siùrd passe la nuit près d'elle ; le lendemain, lorsqu'il se dispose à partir, elle lui demande : « Quand faudra-t-il mélanger des vins pour fêter

ton retour? » — « Dans neuf mois, tu pourras attendre ma visite. » En sortant du tertre, il ne retrouva plus Grané, mais elle lui prêta un chéval qui sautait par-dessus les vallées, comme les autres galopent à travers la plaine. Elle l'accompagna jusqu'à la tombée de la nuit et pleura beauccup lorsqu'il fallut le quitter; mais lui, il chevauchait gaîment. A la sortie du bois, il renvoya le coursier; tout à coup un géant lui barra le chemin. « Laisse-moi passer, dit Siùrd; quel mal t'ai-je fait? » — « Tu as été près de la fille du nain et je ne puis le souffrir; battons-nous: le vainqueur restera maître d'Asa. » Le géant darda comme un javelot sa barre de fer. Siùrd esquiva le coup, mais il était gravement exposé; heureusement pour lui que Grané vint le rejoindre. Monté sur cet excellent coursier, il courut à son tour contre son adversaire et le frappa de son glaive; mais cet arme ne mordait pas mieux sur la peau du géant qu'un couteau sur une pierre. Ils combattirent deux jours de suite; le troisième, au coucher du soleil, Siùrd parvint à couper les pieds de son ennemi; celui-ci, s'appuyant sur les tronçons de ses jambes, ne continuait pas moins à lutter, et il ne cessa que lorsqu'il eut eté pourfendu totalement. Siùrd rendit grâces à Dieu et à lui-même de ce qu'il n'avait pas reçu de blessures. Il s'empressa de regagner le château de Hialprek, où il était attendu avec impatience. Au bout de neuf mois, il retourna au tertre, mais Asa gisait sur le sol avec une jolie petite fille, morte également. Il leur fit faire des cercueils d'or, les enterra l'une et l'autre dans le tertre et couvrit leur tombeau d'or et de joyaux.

101. Voici un nouvel exemple des contradictions que l'on remarque parfois (*cfr.* E. 81) entre les chansons færeyennes d'une même série: la quatrième des pièces intitulées *Dværgamoy* ne tient pas compte de la fin de la troisième et suppose que Asa n'est pas morte; elle nous la présente du moins sous le nom d'Asla, et lui attribue un nouvel amour pour un jeune homme qui était descendu dans le tertre. Asla essaie de le captiver par ses richesses, mais ne pouvant le décider à rester près d'elle, elle lui prête un cheval pour retourner à sa demeure. Pour montrer l'identité d'Asla avec Asa, il suffit de rappeler que toutes deux étaient filles de Dagmar, orphelines, maîtresses d'elles-mêmes, et qu'elles ont l'une et l'autre aimé Siùrd. C'est par ce dernier trait seulement que la chanson tient à notre légende.

102. Le cinquième chant sur la *Fille de nain* se rapporte au temps où Siùrd était encore chez Hiâlprek. Un jour que Tidrik regardait au loin du haut du Brattingsborg, il lui prit envie d'aller chasser au-delà du Birtingsskog dans la marche des *payens* (nains). Virgar Valintsson (Vidga, fils de Velent) essaya de l'en dissuader, il n'y put parvenir et dut le laisser partir, mais, peu après, il monta sur Skemming et, armé de l'épée Mimering, il alla rejoindre son seigneur. Après avoir longtemps chevauché à travers la forêt, ils mirent pied à terre et se couchèrent près d'un tertre. Virgar fut tiré de son sommeil par le galop d'un cheval; il vit arriver un vigoureux guerrier qu'il interpella ; c'était Siùrd avec son épée Gram; au lieu de répondre, celui-ci dégaîna et une lutte s'engagea. Le bruit des armes éveille le roi, qui saute à cheval et s'enfuit à travers la forêt, abandonnant son glaive et son bouclier. Après s'être bien battus, les deux héros vont s'asseoir et se disent mutuellement leur nom. Virgar invite son nouvel ami à venir boire du clair hydromel, mais Siùrd répond qu'il vaut mieux faire quelque expédition. Ils remontent à cheval et galopent à travers la forêt. Le soir, un sombre brouillard les enveloppe; ils ne voient ni ciel ni terre et ne savent plus où ils sont. Les loups commencent à hurler, l'écho se fait entendre dans les rochers, les géants sautent par-dessus des foyers ardents et brisent le dur minerai, tandis que les nains laminent de grandes barres de fer et forgent des épées. Virgar avait peur et voulait s'en retourner, mais Siùrd le conduisit à une maison resplendissante d'or, où ils entrèrent. Il y avait deux vierges aimables et spirituelles, à qui ils demandèrent leur nom; l'une d'elles répondit qu'elles étaient filles de Kvœrfinn, qui passait toutes les nuits dehors avec ses serviteurs, pour combattre les géants et trier du minerai. Virgar résolut de les enlever et il les plaça sur son cheval, tandis que Siùrd choisissait dans l'arsenal du nain les meilleures épées, brisait les autres et prenait autant d'or que Grané en put porter; après quoi, ils s'enfuirent au grand galop. L'aurore commençait à poindre, les dragons mugissaient terriblement et les géants retournaient à leurs cavernes. En rentrant chez lui, Kvœrfinn trouva sa porte au large et ses armes brisées, ses filles et son or avaient disparu. Il se mit de suite à forger des épées pour poursuivre les ravisseurs; mais ceux-ci regagnèrent le château de Hiâlprek, où Virgar se reposa neuf jours, ensuite il s'embarqua sur un navire

que le roi mit à sa disposition, traversa le Singiarfiœrd et ne cargua pas les voiles avant d'avoir atteint le Selgialand, où il enferma les deux jeunes filles dans le château de Singiant. En les quittant pour aller rejoindre Tidrik, il leur dit : « Ne m'attendez pas avant neuf hivers : il faut que d'ici là je porte l'étendard du roi, à Brattingsborg, pour gagner de l'or et l'amour des dames. »

103. Des nains nous passons aux géants, des scènes d'amour aux scènes de carnage. La chanson sur le *Géant de Holmgards* (Risin i Holmgœrdum) prend tous les noms de ses personnages dans la *Saga de Thidrik ;* mais elle ne lui emprunte qu'un trait : la victoire de Virgar (Vidga) sur le géant (Etgeir. *Cfr.* B. 29-31), père de Vilkus. Au commencement, nous reconnaissons aussi une réminiscence de *Hervararsaga*. De même que Hervare, Virgar veut avoir l'épée qui a été déposée près du cadavre de son père ; il se rend donc au tumulus et il réclame Mimering qui coupait la pierre et le fer. Valint la lui cède avec peine ; il lui apprend que le plus grand dépôt de baumes se trouve à Holmgards (Novogorod) et qu'il appartient au géant Vilkus (Vilkinus). Virgar veut aller conquérir ce trésor, mais il a besoin de quelques compagnons ; il se rend donc chez Hiâlprek et demande le concours du brave Siûrd Sigmundarson et de son écuyer, l'alerte Nornagest. Dans l'excès de sa joie, Siûrd brisa la coupe de mied qu'il tenait et courut monter à cheval. Les trois champions partirent pour Holmgards ; à leur arrivée, Vilkus demanda à Siûrd qui était son compagnon : « C'est le brave Valintsson, le meurtrier du géant qui était couché sur le Biertingsheyg. » — « Merci, répondit Vilkus ; tu viens de m'apprendre ce que je ne savais pas. Je vais armer toutes mes troupes pour venger mon père. » Assaillis par douze cents hommes, les trois héros jonchent le sol de cadavres, mais Virgar finit par tomber de fatigue et Nornagest se couche au pied d'un tertre, afin de se reposer ; Siûrd, resté seul de son côté, met en déroute ses adversaires et tue Vilkus, puis, avec le concours de Virgar, qui a recouvré ses forces, il réussit à exterminer tous ses ennemis et devient roi de Holmgards.

104. Le *Géant de Leittraberg* (Risin af Leittrabergi) a pour sujet la vengeance que veut tirer de Siûrd le fils du géant tué par lui. Ce fils devait naturellement s'appeler Filkusson (fils de Vilkinus) et c'est certainement par confusion que ce nom a été donné à l'un de ses guerriers. — Le géant de Leittraberg

demande quel est le meurtrier de son père ; aucun de ses hommes n'ose répondre, à l'exception du brave Filkusson, qui aurait mieux fait de se taire. « C'est l'illustre Siürd Sigmundarson, dit celui-ci ; il a massacré beaucoup de géants, et tu subiras le même sort si tu vas à Holmgards. » Le géant se forgea une barre de fer qui avait dix-huit aunes de long, et il se fit faire une épée et un bouclier, après quoi il s'embarqua pour Holmgards. Un berger étant allé avertir Siürd que des navires approchaient, celui-ci répondit : « C'est probablement le géant de Leittraberg qui veut venger son père ; aussi ai-je fait cette nuit des rêves étranges : il me semblait que j'était en selle sur Grané et que le sang coulait, mon épée résonnait sur les heaumes et je pourfendais des géants. » Lorsque les navigateurs eurent jeté l'ancre, il les fit inviter à boire le miœd, s'ils venaient dans des intentions pacifiques ; le géant ayant massacré le messager, Siürd, qui d'une fenêtre avait vu cet acte d'hostilité, fit armer ses guerriers pour attendre l'ennemi. Il accueillit pourtant le géant avec des démonstrations amicales, mais il refusa de lui payer le prix du sang. Dans la lutte qui s'engagea, il s'efforça de transpercer son adversaire, mais il ne put que couper la barre d'acier. Les deux champions se battirent longtemps et presque toute l'armée de Siürd succomba ; six heaumes, que son écuyer Nornagest lui posa successivement sur la tête, furent tous mis en pièces ; mais le septième, qu'il avait reçu du nain Dagmar (E. 98), résista à tous les coups. Siürd finit par percer le cœur du géant ; le sang jaillit au ciel et l'éclat du soleil en fut obscurci. Il s'empara de vingt tonneaux d'or que le géant avait sur son vaisseau et il continua de régner à Holmgards.

105. *Ragnarlikkia* se compose de deux parties bien distinctes, dont la seconde seule concerne des personnages de notre légende. Voici le contenu de cette partie : Hergeir, fils de Viliorm, guerrier des pays méridionaux, ayant appris que son père avait été tué, se proposa de le venger ; mais il n'avait pas de parents ou d'amis pour l'assister. Sa tante Kirstin lui procura le concours de ses vieux amis : Siürd, Nornagest et Virgar ; il fit voile avec eux pour le Girtland, où régnait le meurtrier de son père. Celui-ci réunit non-seulement tous ses guerriers, mais il fit encore rassembler des bêtes féroces dans les dix-huit Blâlands (Pays des bleus ou nègres), où le soleil ne brille jamais ; il lui arriva des renforts du Lurkustrand ; Tôr (le dieu Thor)

vint aussi du *Trœllabotn* (gouffre des Trolls) avec son marteau et ses tenailles, ainsi que le neveu du roi, le géant Ragnarlikkia aux huit têtes. Le lendemain, la bataille s'engagea ; Brand marcha en tête contre l'armée du Girtland, mais il dut se retirer devant Ragnarlikkia, et Virgar ne fut pas plus heureux ; Siûrd tint bon et il coupa les jambes du géant, qui continua pourtant à combattre ; Brand Vidferi trancha également quatre des têtes de Ragnarlikkia. Chaque fois que les membres de celui-ci étaient séparés du tronc, ils venaient immédiatement s'y recoller. A la fin, Siûrd, ayant pourfendu le géant, fit le signe de la croix entre les deux parties et les empêcha ainsi de se rejoindre. Nornagest trancha la tête de Tôr, Virgar vint à bout de tous les guerriers du Lurkustrand, et Heirgeir tua le meurtrier de son père. Les vainqueurs s'en retournèrent avec beaucoup de butin ; ils chevauchèrent en paix à travers le bocage ; l'épervier ne chantait pas et le chien n'aboyait pas après eux.

106. Nous connaissons maintenant toutes les chansons færeyennes qui se rattachent plus ou moins étroitement à notre légende ; elles ne sont pas issues d'anciens chants qui auraient été propres aux insulaires des Færeys ; ce ne sont pas non plus des échos directs des chants eddaïques ou saxons, mais elles ont été composées d'après les versions en prose que nous en ont conservées la *Vœlsungasaga* et la *Saga de Thidrik*. Nous ne pouvons dire si leurs auteurs ont connu ces sagas par des manuscrits ou par des traditions orales, mais ils les ont évidemment abrégées, tronquées et corrompues ; ils ont inventé ou emprunté à des réminiscences populaires tout ce qui ne se trouve pas dans ces deux sources. Les faits sont donc très-souvent défigurés ; quant aux personnages, nous les retrouvons presque tous dans les sagas, mais, lors même que le poëte leur conserve leur caractère, il les revêt d'un costume moderne ; il substitue aux mœurs payennes les mœurs chevaleresques, et il ne garde de l'élément mythique que ce qui est conforme aux superstitions de son temps. Le style n'est jamais châtié, l'expression rarement juste ; il y a par-ci par-là quelques traits de vraie poésie, mais noyés au milieu de redites et de longueurs insupportables. Sans doute les chants populaires (comme les discours et en général tout ce qui s'adresse à l'oreille, cet organe si imparfait) doivent offrir de fréquentes répétitions de la même idée, mais encore faut-il que l'expression en soit

variée et non stéréotypée, que les nuances en soient assorties et ne jurent pas entre elles, que les gradations soient bien observées. Les chansonniers færeyens ne tiennent aucun compte de ces règles indiquées par le bon sens ; aussi leurs prolixes rapsodies sont-elles pour la plupart aussi mal écrites que la *Complainte* et d'autres longs poëmes allemands dont nous aurons bientôt à parler.

Chapitre V.

EN SUÈDE.

107. Il est vraisemblable que les Suédois, comme les Danois et les Norvégiens, ont connu la forme primitive de notre légende ; les chants eddaïques paraissent avoir été communs à tous les peuples scandinaves dans les temps païens. Mais l'unique écho de la version eddaïque, que nous trouvions en Suède, est la *Chanson de Sire Sibol*. Toutes les autres réminiscences, d'ailleurs peu nombreuses, se rapportent à la tradition allemande ; les unes sont venues de la Norvége, comme l'abrégé de la *Saga de Thidrik;* les autres, comme les chansons sur *Widrik Werlandson* et sur les *Douze forts Champions,* ont tant de rapport avec la chanson danoise sur *Le roi Diderik et ses champions* qu'elles doivent en être des imitations ; quant à la *Chronique de Hven* elle a peut-être pour fondement les traditions saxonnes elles-mêmes.

108. Dès le XIIIe siècle, il existait des chansons suédoises relatives à notre légende (*Cfr.* D. 42), mais, de toutes celles qui nous ont été conservées, aucune ne remonte si haut, du moins sous sa forme actuelle : la langue en est des XVIe et XVIIe siècles. La *Chanson de sire Sibol* (Herr Sibols visa), qui se trouve à la Bibliothèque de l'Université d'Upsala, dans un manuscrit de la collection de Verelius (mort en 1682), a été publiée par M. R. Dybeck (dans *Runa,* 3e livr., Stockholm, 1843, in-4°,

p. 33-34). Elle commence à peu près de même que la chanson danoise sur *Sivard Snarensvend* (E. 24), mais elle passe à un autre sujet et finit par le séjour de Sigurd à la cour de Giùké. En voici le contenu : Sire Sibol a tué sa sœur et privé sa mère de ce qu'elle avait de meilleur (*Refrain :* Gram galope si joyeusement sous le jeune Sibol). Sire Sibol va se présenter à sa mère et lui dit ainsi : « Ou bien vous me donnerez un cheval, ou bien il faut que je parte à pied. » — « N'es-tu pas mon plus jeune fils et tu partirais à pied? Il y a trente poulains à l'écurie et parmi eux le jeune Gram. » On fait sortir de l'écurie ce coursier dont le mors est fait de l'or le plus rouge; ses yeux brillent comme des écailles de poisson dans les lacs, et le feu jaillit de sa bouche. Sibol saute sur le dos de Gram et le pique de l'éperon. S'étant rendu dans les pays étrangers pour exercer sa valeur, il alla au château royal et monta à la salle de pierre, où se trouvait le roi lui-même; tous les domestiques mirent le chapeau à la main. « Écoutez, roi, voulez-vous d'un serviteur qui affermira terriblement votre puissance? » — « Quel est ce jeune homme qui m'offre ses services? » — « Mon père n'était pas un paysan, mais un roi tout aussi bien que toi. Chez nous il y a dix-huit poulains à l'écurie et parmi eux le jeune Gram. » Il servit ainsi pendant huit ans pour la plus jeune fille du roi. « Écoute, sire Sibol, ce que j'aurais dû te dire plus tôt : après ma mort, tu auras tout mon royaume. »

109. Notre légende, presque méconnaissable dans cette chanson, est moins défigurée dans le *Combat de Widrik Werlandsson avec le géant Hogben* (Widrik Werlandssons kamp med Hogben rese) et dans les *Douze forts champions* (De tol starke Kæmpar); mais ces deux chansons se rattachent, comme nous l'avons dit, à une tradition plus récente qui était elle-même déjà fort corrompue. Elles correspondent l'une à la première, l'autre à la troisième partie de la chanson danoise sur *le Roi Diderik et ses champions* (E. 35), dont elles doivent être des traductions libres, à moins qu'elles ne soient, comme elle, directement issues d'une chanson saxonne; les variantes qu'elles offrent sont si peu importantes pour notre sujet qu'il est superflu de les relever ici.

110. Les traditions allemandes, qui sont la principale source de la *Saga de Thidrik*, devaient être fort répandues en Suède à la fin du xvᵉ siècle, puisque l'abréviateur de cette saga leur a em-

prunté plusieurs noms et le trait suivant : lorque Sigord Sven tua le serpent, dit-il, « une goutte de sang lui tomba sur la main, et il ne put la laver, parce qu'elle était dure comme de la corne; ensuite il ôta ses habits et se barbouilla de sang. Son corps devint partout dur comme de la corne, excepté dans une place, entre les épaules, où s'était collée une feuille. » (*Sagan om Didrik af Bern*, ch. CLVIII, p. 124 ; *cfr*. C. 4.) L'abréviateur appelle Gynther le plus jeune frère de Grimhilde (Gislher dans le texte norvégien); le surnom de *de cleyne* (le petit), qu'il donne à Heimi, et la préposition *vañ* (de) qu'il emploie au lieu de *af*, attestent qu'il a puisé à des sources saxonnes. Le texte suédois est d'un tiers plus court que l'original; le traducteur ne s'est pas contenté de supprimer les redites ou même des chapitres entiers qui ne se rattachaient pas étroitement à la légende, il a interverti l'ordre des épisodes, changé parfois la division des chapitres, introduit par-ci par-là quelques brèves interpolations et même ajouté, à la fin, un épisode nouveau (D. 52). Cette traduction a certainement été faite d'après le manuscrit norvégien de Stockholm, car elle offre les mêmes fautes, les mêmes omissions. On présume que le texte norvégien de la *Saga de Thidrik* a été apporté en Suède par une des personnes qui avaient fait le voyage de Throndhiem, en 1449, pour assister au sacre du roi Karl Knutsson. Voici un bref exposé des faits sur lesquels est basée cette conjecture : la *Vieille Chronique suédoise* en prose, qui s'arrête en 1449 et qui doit par conséquent avoir été composée à cette époque, n'a simile pas le Vilkinus de la *Saga de Thidrik* avec le Filimer qu'elle emprunte à Jornandes et ne le fait pas roi de Suède, non plus que Nordian, Hernit et Osantrix. Mais un manuscrit plus récent de la même Chronique, qui a été copié en 1476, contient déjà l'histoire de ces rois apocryphes et un récit sur l'origine du géant Vadé, qui se trouve presque mot pour mot dans l'abrégé suédois. Il est donc certain que celui-ci existait avant 1476 (1); la langue appartient en effet à la seconde moitié du XVe siècle; mais il n'est pas aussi certain que l'original n'ait été porté à Stockholm qu'entre 1449 et 1476, car il pouvait être depuis longtemps

(1) Voy. Geijer, *Svea Rikes hæfder* Stockholm. in-8, t. I, 1825, p. 115-125. — P. A. Munch. *Om Kilderne til Sveriges Historie i den færch istrlige Tid*. dans *Annaler for Nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1850, p. 331-336. — Unger et Hyltén-Cavallius, préf. de leurs éditions.

enfoui dans quelque bibliothèque de Suède, sans que les rares chroniqueurs songeassent à le tirer de la poussière pour lui emprunter les noms et les aventures de quelques rois fabuleux.

111. Une fois que la *Saga de Thidrik* fut vulgarisée en Suède, érudits et ignorants s'efforcèrent à l'envi d'en localiser divers épisodes dans leur patrie. La *Moindre Chronique rimée,* ainsi que les historiens Ericus Olai (mort en 1486), Johannes Magnus, Olaus Petri, Laurentius Petri, donnent place, dans leurs généalogies et leurs récits, à Filimer, à Nordian et aux deux Hernits. Olaus Petri proteste pourtant contre ce manque de critique : « Tout ce que la chronique suédoise, dit-il, rapporte de Filimer est tiré de la fable de Tijderik van Bern et ne concerne pas la Suède (1). » Beaucoup de traditions placent, en diverses localités de la Suède (surtout dans les provinces méridionales de Skanie et de Bleking, qui ont appartenu au Danemark jusqu'en 1658), le théâtre de plusieurs événements de la Saga de Thidrik. Nous n'avons pas à nous occuper de celles qui se rattachent au cycle de Thidrik et des Vilkinamanns sans se rapporter à Sigurd ou aux Niflungs (2). La plus importante d'entre elles et presque la seule qui nous concerne est la *Chronique de Hven* dont voici le contenu :

112. Le guerrier Nœgling avait deux fils : Hogen (*var.* Haagen) et Folgmar, ainsi qu'une fille nommée Gremild ; il possédait un immense trésor enfermé dans le Hammerbierg, où il entrait quand il voulait au moyen d'une clef magique. Étant sur le point de mourir, il confia la clef à son fils Hogen (*var.* Haagen), en lui recommandant de faire part de ses richesses à son frère et à sa sœur. Cette dernière était d'une insatiable cupidité, et elle employa successivement les caresses et les menaces pour se faire livrer la clef, mais ne pouvant d'aucune façon l'obtenir, elle conçut à l'égard de son frère une haine qui finit par éclater, après avoir été longtemps dissimulée. Cependant Gremild était en âge de se marier et Hogen lui cherchait partout un époux digne d'elle par sa naissance, sa force et ses exploits. Il y avait justement à Vornitz (*sic*) un guerrier

(1) *Scriptores rerum Suecicarum medii ævi*, édités par Fant, E. G. Geijer et J. H. Schrœder Upsala 1818, 182., 2 vol. in-fol, t. I, p. 2 2.

(2) Il nous suffit de renvoyer aux savantes recherches de MM. Sv. Grundtvig, dans *Danmarks gamle Folkeviser*. t. I, p. 89-94, 424-426, et Hyltén-Cavallius, dans la préf. de *Sagan om Didrik af Bern* et dans *Wærend och Widarne*. Stockholm, in-8, t. I, 1865, p. 49-54.

nommé Sigfred Horn, qui était invulnérable, excepté dans une partie du dos; partout ailleurs sa peau était devenue dure comme de la corne, à la suite d'un bain qu'il avait pris dans une fontaine que lui avait indiquée la nymphe Melusine. En ce temps, les principaux nobles et guerriers de toute l'Europe septentrionale se rendaient à Wornitz, comme autrefois les Grecs à l'Olympe (aux jeux olympiques), pour joûter dans le parc du roi, en dehors de la ville, et prendre part à toute sorte d'exercices militaires; beaucoup de nobles dames et demoiselles assistaient à ces tournois et récompensaient les vainqueurs par des baisers et des bouquets. Hogen et Folgmar y allèrent aussi avec leur sœur Gremild, que sa prestance, sa courtoisie et sa beauté plaçaient au-dessus de toutes les dames présentes; aussi fut-elle invitée par la reine à prendre place dans la galerie des dames, où on lui témoigna beaucoup d'honneur et de bienveillance, parce que ses belles manières relevaient sa beauté et qu'elle avait l'air d'une princesse. Lorsque la reine sortit, Gremild la suivit immédiatement, ce qui fit croire à bien des étrangers qu'elle était fille du roi. Elle fut chargée de distribuer la plupart des bouquets à ceux qui étaient restés maîtres du champ de joûtes. A la même époque, *Theodoricus Veronensis*, avec ses guerriers goths, vint d'Italie à Wornitz, où étaient réunis beaucoup de septentrionaux désireux de se mesurer avec ces Goths, qui étaient comme leurs parents et compatriotes.

113. Hogen s'attacha particulièrement à Sigfred Horn, parce qu'il désirait lui faire épouser sa sœur. Il s'y prit si bien qu'il les maria avant de quitter Wormbs, où la noce fut célébrée aux frais du roi. Les jeunes époux partirent avec Hogen pour le Danemark, et passèrent dans l'île de Hven, où Nœgling avait fait construire quatre châteaux que ses enfants se partagèrent à l'amiable. Quelque temps après, Sigfred se plaignit à son beau-frère de la rigueur que lui tenait Gremild, car elle était si vigoureuse que, la nuit, dès qu'il voulait lui témoigner son amour en paroles ou en actions, elle se levait et le liait avec des cordes, dont elle était toujours pourvue: aussi voulait-il s'en retourner en Allemagne. Mais Hogen y mit ordre; une nuit, il fit entrer Sigfred dans sa propre couche, afin que sa femme Glura (*sic*) ne se doutât pas de leur manége, et, prenant place lui-même auprès de Gremild, il fit semblant de vouloir la caresser. Elle crut que c'était son mari et voulut

jouer son ancien jeu, mais Hogen fut plus fort qu'elle; il l'attacha par les mains et les pieds à une colonne, et il alla dire à Sigfred de prendre une houssine et de la fouetter jusqu'à ce qu'elle lui promît amour et obéissance, comme elle le devait. Gremild, à qui ce procédé donnait une haute idée de la puissance de son mari, n'osa plus repousser ses caresses. Sigfred avait bien mal récompensé Hogen, car, pendant qu'il était avec Gluna, il ne s'était pas abstenu du jeu de Vénus; Hogen l'apprit et, comme de droit, il en fut très-mécontent; mais il tint secret l'outrage qu'il avait subi, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en venger. Une fois qu'il faisait une partie de plaisir avec son beau-frère, il le conduisit à la fontaine de Kallekilde; comme Sigfred était fatigué, il se coucha pour boire; Hogen lui prit son épée, lui reprocha sa trahison et la lui fit payer en le frappant d'un coup mortel. On voit encore près de la fontaine une grosse pierre appelée Sigersten, où l'on dit que Sigfred était couché et rendit l'âme.

114. Lorsque Gremild apprit la mort de son mari, qu'elle commençait seulement à aimer, elle courut par tout le château en pleurant et criant comme une folle, puis, suivie de ses femmes, qui versaient des larmes et poussaient des gémissements, elle se dirigea vers le théâtre du meurtre; un messager de Hogen, qu'elle rencontra en chemin, lui ayant montré la la tête de son mari, elle fut si nâvrée à ce spectacle, qu'elle s'évanouit et tomba sur le sol. Dès qu'elle eut repris connaissance, elle se rendit au château de Catheidenborg, qui lui était échu en partage, y fit transporter le cadavre et lui fit rendre les honneur funèbres selon l'usage du temps. Sur le bord de la fosse, elle se plaignit amèrement de son frère et lui reprocha de l'avoir sans motif privée de son cher époux, puisque ni lui ni elle n'avaient jamais fait de mal à Hogen. Ces lamentations émurent vivement ceux qui étaient venus de toutes parts assister aux funérailles, et ils maudirent ouvertement le meurtrier. Voyant qu'elle avait beaucoup de partisans, elle réclama leur secours, « car, ajouta-t-elle, il est à craindre que l'assassin ne me réserve le même sort qu'à mon mari; mes deux frères ont comploté de me perdre et je n'ai personne pour me protéger. » Les assistants promirent d'exposer leur vie pour défendre Gremild si elle était menacée par ses frères. Bien que Hogen eût pu se justifier en révélant son secret, il ne voulut pas le faire, d'abord parce qu'il ne pouvait prouver par témoins l'a-

dultère de Sigfred, ensuite parce qu'il craignait une brouille entre sa femme et lui. Mais, ayant laissé entendre la chose à Folgmar, il se consulta avec lui et ils prirent le parti de passer en Skanie, pensant qu'ils n'étaient pas en sûreté dans l'île, que leur sœur chercherait sans cesse à les perdre, soit ouvertement soit en secret, et qu'elle recourrait même à la magie. Ils s'embarquèrent avec leurs gens et leurs biens, traversèrent le bras de mer là où il est le plus étroit, et Hogen se fit construire une maison sur une éminence où il était à l'abri des rancunes de sa sœur et d'où il avait vue sur son île natale; pour Folgmar, il fit une expédition en Suède.

115. Au bout de quatre ans, Gremild prit un autre mari et invita à la noce beaucoup de bons amis, qu'elle avait comblés d'honneurs et de présents, afin de les tourner contre ses frères. Elle fit venir entre autres beaucoup de bretteurs, sous prétexte qu'ils devaient égayer la fête par des tours d'escrime. Elle n'eut pas honte d'adresser à ses frères une invitation amicale. Quoique Hogen sût qu'elle n'avait pas renoncé à sa haine, il voulut pourtant aller à la noce et il chargea ses gens de louer une embarcation; ceux-ci revinrent lui dire qu'une ondine leur était apparue et avait prédit que, s'il se rendait à Hven, il n'en sortirait pas. Sa femme Gluna lui conseilla de rester à la maison, mais elle ne put l'arrêter ni par ses prières ni par ses larmes. Il descendit sur le rivage, interrogea lui-même la femme de mer, et, furieux de ses sinistres prédictions, il lui coupa la tête. Rencontrant un bachoteur, il lui demanda passage et lui offrit une chaîne d'or; le batelier ayant refusé, il s'éleva une dispute dans laquelle Hogen tua son adversaire; ensuite il prit le bac, et rama lui-même avec tant de force qu'un des avirons se rompit; il le remplaça par son bouclier et parvint à gagner terre. En débarquant, il rencontra Folgmar, qui arrivait au même instant par un autre chemin; les deux frères s'embrassèrent en pleurant et protestèrent de leur affection mutuelle; ces larmes étaient d'un mauvais présage. Lorsque Gremild fut avertie de leur arrivée, elle leur alla au-devant et leur fit l'accueil le plus amical, mais elle avait aposté ses meilleurs guerriers aux châteaux de Nordborg et de Catheideborg, en chargeant les uns de tuer Hogen, les autres de tuer Folgmar. Elle pria donc ses frères, comme étant ses plus proches parents, de lui rendre le service de présider aux réjouissances, l'un à Nordborg, l'autre à Catheideborg. Ils y consentirent volon-

tiers et Hogen se rendit avec Gremild à Nordborg, tandis que Folgmar conduisait une partie des invités à l'autre château. Mais sitôt qu'ils furent entrés, on ferma les portes derrière eux, et ils furent immédiatement assaillis. Hogen opposa une vive résistance et tua soixante-dix des agresseurs ; les autres durent sauter par-dessus les murs. Folgmar en massacra un plus grand nombre encore. Gremild, pensant que ses deux frères avaient succombé, se rendit à Catheideborg et, regardant par une ouverture, elle vit Folgmar debout au milieu des cadavres et couvert de sang. « O mauvais traître, lui dit-elle, tu vas me le payer de t'être associé avec notre frère contre moi ! C'est maintenant ton tour, car Hogen a déjà perdu la vie et se trouve en enfer ; tu n'éviteras pas non plus le châtiment. » En apprenant cette fausse nouvelle, il ne voulut pas survivre à son frère, mais, après avoir prié les dieux de le venger lui et Hogen, il se plongea dans le sang versé et fut suffoqué.

116. En rentrant à Nordborg, Gremild trouva Hogen encore occupé à massacrer. « Dieu te honnisse et te perde, misérable ! lui cria-t-elle. Comment se fait-il que seul parmi les hommes tu sois invincible ? » — « Mauvaise femme, répondit-il par inadvertance, ne sais-tu pas qu'il m'a été accordé par les dieux d'être à l'abri des traits et des coups, aussi longtemps que je ne tomberais pas dans la lutte ? » Éclairée par cet aveu imprudent, elle imagina un stratagème : devant la porte, elle fit étendre l'une sur l'autre des peaux de bœufs fraîchement écorchées, les côtés lisses appliqués l'un sur l'autre, mais séparés par des pois, afin qu'ils fussent plus glissants lorsque Hogen y poserait le pied ; puis elle ouvrit la porte, afin qu'il sortît. Il récita d'abord quelques vers pour se préserver des maléfices de sa sœur. Dès qu'il eut mis le pied sur les peaux, trois forts guerriers, apostés pour l'assaillir à l'improviste, lui coururent sus en brandissant leur glaive. Bien qu'il ne s'attendît pas à cet attaque, il fit pourtant bonne contenance ; un de ses pieds ayant glissé, il tomba à genoux, mais il se releva de suite, et il poursuivit les agresseurs qu'il abattit l'un après l'autre. Il se proposait de descendre sur le rivage et de s'embarquer pour la Skanie, mais il voulut d'abord visiter son trésor dans la montagne. Il tira donc sa clef, et, après avoir prononcé les formules nécessaires, il entra dans le Hammersbierg et y resta jusqu'à minuit. Se rendant ensuite au tombeau de son père, il évoqua les mânes par des paroles magiques, les interrogea sur sa des-

tinée et apprit d'elles qu'il ne reverrait pas la Skanie de son vivant et que ses os seulement y seraient transportés, mais il devait d'abord coucher avec une fille de race guerrière et il en aurait un enfant qui le vengerait. La même nuit, qui était celle du mardi, Gremild se livrant à ses exercices de magie, apprit que Hogen ne s'échapperait jamais de l'île, mais qu'il ne mourrait pas avant d'avoir engrossé une demoiselle noble.

117. Cependant les gens de Folgmar, instruits de la mort de leur maître, s'étaient cachés dans les bois. Le matin, voyant Hogen qui se promenait sur le rivage, ils allèrent lui offrir leurs services, s'il voulait passer en Skanie; comme il leur témoigna son mécontentement de ce qu'ils eussent abandonné leur maître, ils se disculpèrent en disant qu'il les avait envoyés au Sœndreborg (château du sud), et ils feignirent de croire qu'il était encore en vie. Pendant l'entretien, survint un vieillard, nommé Biœrn, qui avait été domestique de Nœgling et de Hogen; il raconta fidèlement tout ce qui s'était passé le jour précédent et il ajouta que, pendant toute la nuit, Gremild s'était évertuée avec ses sorcières pour obtenir toute puissance sur Hogen, s'il se mettait en mer le présent jour. Hogen répondit qu'il connaissait mieux que personne sa destinée, et qu'il ne songeait pas à s'embarquer. Il pria Biœrn d'aller de sa part trouver Gremild et de lui dire que son maître se proposait de rendre les devoirs funèbres à Folgmar et qu'il espérait qu'elle n'aurait pas la cruauté de s'y opposer. Mais Biœrn, n'ayant pas osé se charger de ce message, Hogen alla lui-même au Nordborg et demanda à parler à sa sœur. Elle le vit par une fenêtre et l'interrogea sur le motif de sa visite. En apprenant ce qu'il désirait, elle promit de lui livrer le lendemain le corps de leur frère. Après avoir fait essuyer, laver et ensevelir le cadavre dans un précieux linceul, elle le fit déposer à la porte dans une bière. Pendant ce temps, Hogen, avec les siens, creusait une fosse près de celle de Nœgling, et il y enterra les restes de son frère. Là, devant un grand nombre d'insulaires et d'étrangers qui assistaient aux funérailles, il prononça une belle oraison funèbre, énuméra les vertus de Folgmar, ses prouesses, releva la trahison de Gremild, sa tyrannie, son insatiable avarice, et, déclarant pour quelle cause il avait tué Sigfred Horn, il jura par les dieux que c'était la vérité. Lorsqu'il eut fini, il fit placer de grosses pierres sur la sépulture de son frère, comme c'était

alors l'usage. Ensuite il se rendit à son château de Sœndreborg, où les habitants, qui n'avaient pas oublié ses bienfaits, lui procurèrent tout ce dont il avait besoin.

118. Cependant Gremild, voulant hâter la mort de Hogen, lui envoya une de ses filles magnifiquement parée, afin qu'il couchât avec elle; il la laissa bien prendre place dans son lit, mais il ne la toucha pas, parce qu'il la soupçonnait de n'être pas noble; pour s'en assurer, il l'éveilla subitement le matin. Lorsqu'elle vit briller le jour, ne se rappelant pas où elle était, elle s'écria qu'elle avait dormi trop longtemps et qu'elle allait courir à sa besogne; comme elle nomma des travaux indignes d'une demoiselle noble, il la laissa partir sans la déflorer. Il agit de même avec une autre fille qui lui fut envoyée le lendemain. Gremild, s'apercevant qu'il était impossible de le tromper, lui envoya une de ses demoiselles nommée Hvenild. Celle-ci n'obéit qu'à contre-cœur. Hogen, voyant à certains signes qu'elle n'était pas de basse condition, l'interrogea sur sa famille et sur bien d'autres choses; elle répondit avec beaucoup de convenance, et, après un long entretien, ils entrèrent dans la même couche. Le lendemain, Hogen conta à Hvenild ce qu'il avait appris au tombeau de son père et il lui enseigna la manière de tirer vengeance de Gremild. Il mourut quelque temps après, et son cadavre, que sa sœur ne voulut pas laisser enterrer dans l'île, fut transporté en Skanie. Gluna le fit inhumer dans un mont qui fut appelé Gluneslœf, lorsqu'elle eut été forcée de fuir en Norvége, à cause des fréquentes apparitions des mânes de Hogen.

119. Au bout de neuf mois, Hvenild accoucha d'un garçon, qu'elle appela Ranke (*var.* Ranche, élancé), parce qu'il était plus grand que son âge ne le comportait. La même nuit, Gremild donna aussi le jour à un garçon qu'elle nomma Sigfred en mémoire de son premier mari. Elle invita Hvenild à venir coucher dans la même chambre qu'elle, afin de pouvoir saisir l'occasion de perdre l'enfant de Hogen, ce qu'elle se garda bien de laisser entrevoir. Hvenild obéit, mais, se rappelant la recommandation de Hogen, elle se leva pendant la nuit et substitua son fils à celui de Gremild. Quelques jours après, Gremild profita du sommeil de Hvenild pour étouffer Sigfred qui dormait près d'elle. A son réveil, celle-ci trouva l'enfant mort et se mit à crier et à verser des larmes; tantôt consolée, tantôt querellée par Gremild, elle finit par mettre terme à ses

lamentations; c'est ainsi qu'elle avait trompé la plus rusée des femmes. Celle qui avait fait massacrer ses frères, tua sans le vouloir son propre enfant et chargea Hvenild d'allaiter le fils de Hogen. Lorsque le prétendu Sigfred eut quinze ans, sa nourrice l'appela à un entretien secret, lui apprit qu'il était son fils, que Gremild avait tué son père et son oncle, qu'elle avait voulu également le priver de la vie peu de jours après sa naissance; pour lui prouver la véracité de ses paroles, elle le conduisit dans les les champs vers une grosse pierre, lui dit de la détourner, ce qu'il fit sans difficulté, puis, grattant la terre, elle découvrit la clef magique du trésor, que Hogen avait cachée. Elle engagea Ranke à attirer sa marâtre dans le caveau, à l'y enfermer et à l'y laisser mourir de faim.

120. Il prit la clef et, plein de joie, se rendit vers Gremild: « O ma très-chère mère, lui dit-il, tu vas devenir la plus heureuse des femmes! » — « Et de quelle manière? » — « Je vais te mettre en possession des trésors de Nœgling! » — « Hélas! c'est impossible, tant que nous n'aurons pas la clef avec laquelle mon père a fermé le caveau. » — « Mais nous l'avons! » et il la lui montra. A cette vue, elle abandonna tout et pria Ranke de la conduire immédiatement au trésor. Il tarda quelque peu et engagea Gremild à emporter des vivres; mais, tourmentée qu'elle était par la soif de l'or, elle ne songeait guère aux provisions de bouche. Ranke passa à la salle à manger et se munit de trois pains; pendant le trajet, il laissa à dessein tomber l'un d'eux et pria Gremild de le ramasser; elle n'en fit rien; plus loin, il perdit le second, puis le troisième; elle ne voulut pas non plus les ramasser, disant: « Qu'avons-nous besoin de pain, quand nous possédons tant d'or? » — « Je crains que vous ne vous en repentiez, répondit Ranke, car, lorsque vous serez dans la montagne et que vous verrez tant de richesses, vous ne voudrez plus les quitter et vous mourrez de faim; vous donneriez alors beaucoup d'argent pour avoir un de ces pains. » — « Mon fils, fais-moi d'abord voir le trésor, ensuite nous songerons aux provisions de bouche. » Ils étaient arrivés au sommet du mont, qui s'ouvrit aussitôt que Ranke y eut appliqué la clef. Il entra avec Gremild; celle-ci ne pouvait se rassasier de voir, de toucher ces richesses; à la fin, Ranke lui demanda si elle voulait s'en retourner; elle dit qu'elle n'avait rien à faire à la maison, et qu'elle aimait mieux rester vers le trésor; pour lui, il sortit sous prétexte d'aller chercher des vivres,

mais il ferma la porte derrière lui. Etant revenu le lendemain, il appela Gremild, qui commença par le réprimander de ce qu'il l'avait laissée seule et n'eût pas apporté d'aliments. « Ne vous ai-je pas prédit ce qui arriverait? répondit-il, mais vous n'avez pas voulu m'en croire ni ramasser les pains. Maintenant, mauvaise femme, tu vas être châtiée de tes crimes; tu n'es pas ma mère comme tu le crois: je suis le fils de Hvenild, cet enfant à qui tu réservais le sort que tu as fait subir à ton propre fils Sigfred. Tu as fait massacrer mon père et mon oncle pour t'emparer de leurs richesses; maintenant tu le tiens cet or pour lequel tu as transgressé les lois divines et humaines; qu'il fasse ton supplice! » Elle l'adjura par tous les dieux de ne pas être si cruel envers sa mère innocente, elle lui rappela qu'elle avait toujours été tendre pour lui, combien de fois elle l'avait porté sur son sein, ajoutant qu'il serait odieux de rendre le mal pour le bien; mais il l'envoya au diable.

121. Le lendemain, il revint avec sa mère Hvenild et ils entrèrent dans la montagne, où Gremild était morte de faim; après l'avoir transportée dehors, ils s'en retournèrent. On demanda à Ranke s'il avait vu sa mère. « Elle est près de moi, répondit-il; quant à Gremild, il n'y a pas longtemps que je l'ai trouvée endormie sur le Hammersbierg. » Ils allèrent aussitôt la chercher et ne relevèrent qu'un cadavre; bien qu'ils fussent étonnés de cette mort et qu'ils s'en demandassent mutuellement la cause, il n'y en eut pas un qui versât des larmes, mais tous étaient bien aises d'être débarrassés de cette méchante femme. Trois jours après, pendant les funérailles, Ranke s'avança au milieu du peuple, suivi de quelques-uns de ses gens bien armés, et il tint un discours. Après avoir tout conté, il invita les auditeurs à avoir bon espoir, puisque les dieux les avaient délivrés de cette peste; il promit à chacun d'eux sa protection et il fit distribuer aux assistants une grosse somme d'argent pour se rendre populaire. Quatre ans plus tard, lorsqu'il eut atteint sa dix-neuvième année, il mit ses forteresses en bon état de défense, et il fit venir de Skanie douze jeunes gens robustes, forts et agiles; il leur promit une bonne solde et les garda près de lui pendant deux ans, s'exerçant avec eux à toutes sortes de combats et de stratagèmes. Il se procura aussi de beaux chevaux et une riche armure. La troisième année, il entra dans la montagne, prit tout l'or dont il avait besoin et en donna une partie à sa mère; mais il jeta la clef magique, afin

que personne ne pût pénétrer vers le trésor. Ensuite il fit ses adieux à sa mère et à tous ses familiers, et partit, à travers l'Allemagne, pour l'Italie où régnaient les Goths. Hvenild traita les habitants avec tant de douceur et leur fit tant de largesses, que beaucoup d'étrangers furent attirés par sa réputation et que l'île fut appelée de son nom. Après la mort de Hvenild, Carl Hœfde, qui était fils de Hogen et de Gluna, arriva dans l'île avec quelques troupes; mais, comme il était trop sévère, les habitants l'assaillirent pendant qu'il siégeait au tribunal, et lui firent tant de blessures qu'il en mourut. Voilà comment s'éteignit la postérité de Nœgling. Le pays se donna au Danemark, car Sigfred Ranke ne revint jamais de l'Italie.

122. A la fin de la *Chronique de Hven* on lit une remarque qu'il faut reproduire: « La présente histoire a été traduite en danois à Nossebye (Sélande), les 26 et 27 mars de l'année 1603, d'après un vieux manuscrit moisi et lacéré, qui était en latin; on disait qu'il appartenait à Maître Jens Jacobsen, actuellement professeur à l'université de Copenhague, lequel est né à Hven, et dont le père a été depuis prévot et pasteur de Landscrona (en Skanie) pendant beaucoup d'années. » D'après ce témoignage, la *Chronique de Hven* existait déjà au XVIe siècle; en effet Vedel la cite dès 1591 et, en la comparant avec la chanson danoise sur la *Vengeance de Grimild,* il remarque qu'elles ne sont pas toujours d'accord. C'est un écho affaibli de la *Saga de Thidrik,* mais augmenté de quelques réminiscences empruntées directement aux chants allemands et scandinaves, et à la tradition locale. Le jardin, situé près de Worms, où joûtaient les guerriers, rappelle la Roseraie (E. 141-143); le nom de Glura, femme de Hogen, paraît être une forme corrompue de celui de Glaumvare (A. 234); le stratagème des peaux se retrouve dans une chanson færeyenne (E. 86) et, s'il en faut croire Vedel, aussi dans une des chansons danoises sur la *Vengeance de Grimild.* Quant à l'assimilation de Bern avec Verone, des joûtes avec les jeux olympiques, c'est évidemment l'œuvre de l'anonyme qui a recueilli la chronique de la bouche du peuple et l'a mise en latin. La ressemblance des noms Hvenland et Hûnaland est cause de ce que l'on a cherché à Hven le théâtre de la catastrophe des Niflungs. En résumé, la *Chronique de Hven* ne contient aucune notion nouvelle que nous puissions regarder comme authentique, ou, en d'autres termes, comme tirée

de la légende primitive; c'est le cas pour toutes les traditions suédoises sur le même sujet; nous ne les avons étudiées que pour mieux faire voir comment les traditions s'altèrent en passant d'un pays à l'autre, ou en se transmettant oralement de génération en génération.

Chapitre VI.

EN ALLEMAGNE.

123. Le plus ancien des textes allemands qui se rapportent à notre légende est incontestablement le fragment de poëme sur *Hiltibrant et Hadubrant*, qui se trouve à la Bibliothèque de Cassel dans un recueil d'ouvrages théologiques dont il remplit la première et la dernière page. Ce manuscrit sur parchemin provient de l'ancienne bibliothèque de l'Abbaye bénédictine de Fulde; on prétend qu'il date du VIIIe siècle. Le fragment mérite d'être reproduit en entier à cause de son antiquité et de sa valeur poétique. En voici la traduction : « J'ai entendu dire que Hiltibraht et Hadubrant, le père et le fils, se provoquèrent en combat singulier, entre les deux armées; ils rangèrent leur cotte de mailles, mirent en ordre leur armure et ceignirent le glaive sur les anneaux (des cottes de mailles), ces héros, lorsqu'ils partirent à cheval pour le combat. Hiltibraht, fils de Heribrant, parla; c'était l'homme le plus vénérable et le plus expérimenté; il se mit à demander en peu de mots (à Hadubrant) qui était son père entre les hommes du peuple : « ou bien de quelle famille es-tu? Si tu m'en désignes un membre, je saurai quels sont les autres dans le royaume; je connais le monde entier. » Hadubraht, fils de Hiltibrant, répondit : « Nos gens, les anciens et les sages qui sont morts, m'ont dit que mon père s'appelait Hiltibrant; moi-même je me nomme Hadubrant. Il a autrefois tiré vers l'est, fuyant la haine d'Otacher,

avec Deotrîh et beaucoup de ses hommes; dans le pays, il laissait sa femme bien petite à la maison, et. au berceau, son enfant privé d'héritage. Il a chevauché vers l'est, c'est là que Dîtrih a perdu mon feu père; il a été si malheureux ! Le meilleur des guerriers était extrêmement irrité contre Otacher, l'auteur des revers de Deotrîch. Il était toujours à la tête de l'armée; les combats lui furent trop chers; il était célèbre entre les hommes d'élite; je ne crois pas qu'il vive encore. » — « J'en jure par le dieu de l'univers, qui est en haut dans le ciel, repartit Hiltibrant: tu n'as jamais eu affaire à un si proche parent! »

124. « Il tira alors de son bras des anneaux tors, faits de monnaies impériales, que lui avait donnés le roi, le chef des Hûns: « Je te donne ceci par amitié. » Hadubraht, fils de Hiltibrant, répondit: « C'est avec la pique qu'il faut recevoir les présents, pointe contre pointe; tu es trop rusé, vieux Hûn; tu me trompes par tes discours, afin de me frapper avec ta lance: tu n'es devenu si vieux que parce que tu as toujours agi de ruse. Des gens qui ont navigué à l'ouest sur la Wentilse (Mer des Vindiles, ou peut-être des Vandales) m'ont rapporté que Hiltibrant était mort, que le fils de Heribrant avait succombé dans une bataille. » Hiltibrant, fils de Heribrant, répondit: « Je vois bien à ton équipement que tu as un bon seigneur et que tu n'as jamais été en défaveur auprès de ce chef. Hélas ! Dieu puissant, mon mauvais destin s'accomplit! j'ai passé soixante hivers et étés (*en d'autres termes* soixante semestres ou trente ans) hors du pays; on m'a toujours placé dans le corps des tireurs et pourtant je n'ai reçu de coup mortel devant aucune forteresse. Maintenant, voilà que mon cher enfant va me frapper avec l'épée, me pourfendre avec sa hache, ou bien il faut que je le tue! » — « Eh bien, si tes forces suffisent, tu vas pouvoir gagner sans peine l'armure d'un homme de haut rang et faire du butin, si tu y as quelque droit. » — « Il faudrait être le plus misérable des Ostarliuts (hommes de l'Est), répondit Hiltibrant, pour refuser de se battre avec toi, puisque tu tiens tant à engager les hostilités. Qu'une lutte décide qui de nous deux s'emparera aujourd'hui des dépouilles ou restera maître des cottes de mailles. » Ils se lancèrent d'abord une épaisse grêle de javelots de frêne, dont quelques-uns se fixèrent dans les boucliers. Ensuite ils s'attaquèrent mutuellement à coups d'ombons, frappèrent furieusement sur les boucliers brillants,

jusqu'à ce que les planchettes de tilleul fussent déchiquetées, ainsi que les courroies. »

125. Ce fragment appartient au cycle de Thidrik, mais il n'est pas étranger à la légende des Vœlsungs et des Niflungs, puisqu'il confirme le séjour de Thidrik chez les Hûns, et par suite ses rapports avec Gudrûne (A. 230, D. 18). Dans Hiltibrant, Hadubrant, Deotrîh et le chef des Hûns, nous reconnaissons facilement Hildibrand, Alibrand, Thidrik et Atlé. Bikké, Biccon ou Sifka porte ici le nom d'Otacher, correspondant à celui d'Odoacre dans les chroniques allemandes (E. 127, 128). Le sujet, qui est la lutte de Hildibrand avec son fils, a été aussi traité dans la *Saga de Thidrik* (B. 147) et dans une chanson allemande du XVIe siècle. La situation orientale que le poëte attribue au pays où se réfugia Deotrîh nous porte à croire qu'il prenait les Hûns pour les sujets d'Attila, et, dans ce cas, il faut traduire Wentilse par Mer des Vandales ou Méditerranée, et non par Mer des Vindiles ou Baltique. — Le poëme tel que nous le possédons est évidemment incomplet; mais rien ne prouve qu'il fît partie d'une épopée; c'est plutôt une pièce d'un *romancero* analogue à celui que nous a conservé Sæmund dans l'*Ancienne Edda;* dans cette hypothèse, il ne manquerait que quelques vers relatifs à l'issue du combat. On ne sait pas d'ailleurs avec certitude qui fut vainqueur, du père ou du fils, car les versions postérieures ne sont pas d'accord sur ce point; d'un côté, la Saga de Thidrik (B. 147) et la chanson allemande attribuent l'avantage au père; d'un autre côté, M. Burglechner écrivait en 1621 : « Le vieil Hildeprant fut tué devant Bern. » (Zingerle, dans *Germania* de Pfeiffer, t. II, p. 435. — *Cfr.* E. 157.) Au reste peu nous importe actuellement, cette lutte n'appartient pas à la légende franco burgonde.

126. Suivant que l'on classe ce fragment parmi les monuments du VIIIe ou du IXe siècles, il faudra parcourir quatre à cinq siècles avant de trouver en Allemagne d'autres poëmes relatifs à notre légende; divers témoignages historiques attestent cependant qu'elle continuait à y être connue; toutefois ils ne prouvent rien quant à la partie qui nous intéresse spécialement, c'est-à-dire quant au cycle des Vœlsungs et des Niflungs; car, le seul qui s'y rapporte, le témoignage de la *Complainte* sur Pilgerin et Conrad (C. 56, 59) n'est pas contemporain de ces personnages, et comme il tombe dans de singuliers ana-

chronismes, son autorité est fort discutable; tous les autres documents des xe, xie et xiie siècles se rattachent exclusivement au cycle de Théodoric ou des Amales. Passons-les successivement en revue et commençons par le plus ancien: Dans son *Histoire de l'église de Reims* (l. IV, ch. v), Frodoard rapporte qu'en 893, l'archevêque Fulcon, voulant détourner le roi de Germanie, Arnulf, de perdre son parent Charles-le-Chauve, « allégua, d'après les livres teutoniques, l'exemple d'un certain roi, nommé Hermenric, qui, poussé par les suggestions impies d'un sien conseiller, avait voué à la mort tous ses enfants (omnem progeniem); et il le supplia de ne pas céder à des conseils abominables, mais d'avoir pitié de sa famille et de ménager la race race royale qui menaçait de s'éteindre. » (D. Bouquet, t. viii, p. 159.) On voit par ce passage qu'au ixe siècle une des six versions concernant la crauté d'Ermanaric était déjà écrite en langue *teutonique*, expression vague qu'il faut traduire ici par *saxonne;* car la tradition saxonne (dans la *Saga de Thidrik*, B. 60-62) est la seule qui parle de plusieurs enfants d'Erminrek (*Cfr.* Omnis progenies) tués par ordre de leur père; la version eddaïque ne parle que d'un fils (A. 271); Jornandes, que d'une femme étrangère (E. 2); Deor (E. 9) et Vidsîd (E. 13) ne sont pas assez explicites; Saxo ne connaît qu'un fils et des neveux (E. 18, 19), enfin l'introduction en prose du *Livre des héros* (E. 155) ne mentionne qu'un frère et des neveux. Nous arrivons à un autre témoignage allemand qui parle même d'un fils unique.

127. On lit dans les *Annales de Quedlinburg* qui s'arrêtent en 1025: « Après la mort de Bleda, son frère Attila ravagea presque toute la Gaule... A cette époque tous les Goths étaient sous la domination d'Ermanric, homme très-astucieux, mais prodigue de ses trésors, qui, après la mort de Frideric, son fils unique, exécuté par ses ordres, fit mener à la potence ses cousins Embrica et Fritla. A l'instigation d'Odoacre son cousin, il força Theodoric, son autre cousin, de quitter Vérone et de se réfugier près d'Attila..... Anastase régna vingt-sept ans. Prédication de l'évêque Fulgence. Ermanric, roi des Goths, après avoir eu les pieds et les mains mutilés par les frères Hemide, Serila et Addacare, dont il avait tué le père, fut mis à mort honteusement, comme il le méritait. Théodoric, surnommé Amulung, d'après son bisaïeul Amul, qui passait pour le plus puissant des Goths, est le même que Théodoric de Berne, dont

les paysans chantaient autrefois les aventures. Théodoric, étant rentré dans le royaume des Goths, avec l'aide d'Attila, voulut bien, sur les instances de celui-ci, épargner la vie de son cousin Odoacre qu'il avait fait prisonnier dans la ville de Ravenne; il le condamna à l'exil et lui donna quelques domaines situés au confluent de l'Elbe et de la Sala. » (Pertz, *Script.*, t. V, p. 31.) — Nous connaissons Hemide et Serila par la tradition eddaïque (A. 268, 280); Frideric par la *Saga de Thidrik* (B. 60); Embrica et Fritla par les Voyages de Vìdsìd (E. 13) et nous les retrouverons dans *Pitrolf et Dietlaib* (E. 135); comme dans le fragment sur Hiltibrant (E. 123, 125), Bikké porte le nom d'Odoacre; quant à Addacare, il n'est pas cité ailleurs; le surnom de Amulung, donné à Théodoric, est identique avec celui d'Aumlung dans la *Saga de Thidrik* et d'Amuling dans la traduction de Boèce par le roi Alfred (E. 14); il correspond au nom d'*Amale* dans Jornandes. Mais l'assimilation du Théodoric de la légende avec celui de l'histoire n'est pas fondée; nous allons voir qu'un chroniqueur du Moyen-âge s'en était déjà aperçu et la niait, comme entachée d'anachronisme.

128. Dans sa *Chronique universelle* qui s'étend jusqu'à 1126 et qui paraît avoir été achevée à cette époque, Ekkehard rapporte d'après Jornandes l'histoire de Hermanaric, puis il ajoute avec beaucoup de justesse les réflexions suivantes : « Que les hommes de critique pèsent la valeur non-seulement des récits et des chants populaires, mais encore de certaines chroniques d'après lesquelles Hermenric aurait gouverné tous les Goths, au temps de l'empereur Marcien (450-457), et aurait à l'instigation d'Oddovvacre, son cousin, forcé son autre cousin Théodoric, fils de Dietmar, à se réfugier près d'Attila, roi des Huns. D'après l'historiographe (Jornandes) au contraire, Hermenric, roi des Goths, suzerain de beaucoup de princes, régnait au temps de Valentinien (364-375) et de Valens (364-378), et il fut blessé par deux frères, Sar et Ammi, que nous conjecturons être les personnages appelés vulgairement Serello et Hamidiecus. Cet événement eut lieu au début des migrations des Huns à travers les marais Mæotides, sous leur roi Valamber. Hermenric mourut de sa blessure et de la douleur que lui causa l'irruption de l'ennemi. Mais la mort d'Attila n'eut lieu que soixante-dix ans plus tard, sous Marcien et Valentinien..... Comment Hermenric aurait-il forcé Théodoric, fils de Dietmar, à chercher refuge près d'Attila, puisque, d'après l'historio-

graphe, il n'était pas contemporain de ce prince. Ou bien Jornandes fait erreur, ou bien la croyance vulgaire est fausse, ou peut-être y avait-il un autre Hermenric et un autre Théodoric au temps d'Attila, ce qui mettrait tout d'accord; car on lit que le Hermenric (de l'histoire) mourut longtemps avant Attila. » (Grimm, *Heldensage*, p. 36-37; Pertz, *Script.*, t. VII, p. 130). Ekkehard a parfaitement vu que ces trois derniers princes ne pouvaient être contemporains, si on les assimilait avec le Hermanaric, l'Attila et le Théodoric de Jornandes, et que, si on prenait l'un d'eux pour un de ces personnages historiques, il fallait supposer que l'identification était fausse pour les deux autres; l'on est d'autant mieux autorisé à la contester, qu'elle n'est pas fondée sur la tradition même (comme on le voit par les Eddas), mais seulement sur des combinaisons arbitraires et de date récente. Or, si nous avons à chercher quel est parmi ces trois princes celui qu'il faut assimiler avec un des héros de Jornandes, la critique nous force d'affirmer que c'est Hermenric et pas d'autre; car celui de la légende et celui de l'histoire ont été l'un et l'autre mutilés par Sar, Serilo ou Sœrlé et par Ammi, Hamidiec ou Hamdi; ils ont donc au moins un point de contact, tandis que Atlé, ou Etzel, n'a rien de commun avec Attila, ni Thidrik ou Dietrich avec Théodoric le grand.

129. Ce dernier point n'a pas échappé à la perspicacité d'Otton de Freisingen, qui écrivait dans la première moitié du XIIe siècle. Après avoir rapporté dans sa *Chronique* (l. V, ch. III) que Théodoric l'Ostrogoth avait fait périr Symmaque et Boèce, cet historien ajoute: « C'est pourquoi ce prince mourut subitement, peu de jours après, dans la trentième année de son règne, et, d'après le *Dialogue* de saint Grégoire (IV, 30), il fut précipité par Jean et Symmaque dans l'Etna, où il fut vu par un saint homme. Telle est, je crois, l'origine de la fable d'après laquelle on rapporte vulgairement que Théodoric à cheval descendit vivant aux enfers. Ce que l'on dit au contraire de sa contemporanéité avec Hermanaric et Attila n'a pas de fondement, car il est certain qu'Attila exerça la tyrannie longtemps après Hermanaric, et qu'il ne vivait plus lorsque Théodoric, âgé de huit ans, fut donné en otage par son père à l'empereur Léon. » (Grimm, *Heldens.*, p. 38.) Cette dernière réflexion est répétée à peu près dans les mêmes termes par Gottfrid de Viterbe, qui écrivait à la fin du XIIe siècle (Grimm, *Heldens.*, p. 44).

130. Il ressort du passage cité des *Annales de Quedlinbourg* (E. 127) que les aventures de Théodoric n'étaient plus chantées par les paysans à la fin du xᵉ siècle. Aux anciennes chansons populaires, aux traditions orales, succédèrent des poëmes chevaleresques destinés aux nobles et aux clercs. Dans une lettre qu'un prévôt de Bamberg adressait, en 1060, à Gunther, son évêque, pour l'engager à quitter l'armée et à rentrer dans son diocèse, il lui reproche « de ne jamais songer à (saint) Grégoire, mais de s'occuper toujours d'Attale (Atlé), d'Amalung (Théodoric) et d'autres fictions de ce genre ; d'être plus familiarisé avec la lance qu'avec les livres. » (K. Müllenhoff, dans la *Revue* de Haupt, t. XI, p. 311.) Environ cent ans plus tard, la *Chronique universelle* de Théoderic, composée entre 1155 et 1165, après avoir parlé du *Fléau de Dieu*, l'assimile avec l'Etzel ou l'Atlé de la légende : « Attila est le roi des Huns, Emmeric et Théoderic sont les rois des Goths, dont les actions et les louanges sont célébrées par tout l'univers, dans les récits des anciens et dans les poëmes tragiques. » (*Archiv für d. Gesch. des Niederrheins*, édit. par Lacomblet, t. V, p. 322 ; W. Crecelius, dans *Germ.* de Pfeiffer, t. XI, 1866, p. 310.)

131. Les poëmes en question doivent être les premières rédactions de ceux que nous possédons encore : la *Détresse des Nibelungs* et la *Complainte*, sur lesquelles nous n'avons pas à revenir, et d'autres qu'il faut citer ou analyser. Nous laisserons de côté ceux qui, comme *Ruother, Ortnit, Dietrich et Wenezlan, Sigenot, la Sortie d'Ecke, les Ancêtres et la Fuite de Dietrich, Alphart, Dietrich et ses compagnons, Luarin, Goldmar, la Cour d'Etzel*, et *les Combats de Dietrich avec les dragons* (1), ne se rattachent qu'au cycle de Dietrich ou d'Etzel, et nous passons de suite à ceux qui concernent Sifrid et les Nibelungs ; ce sont : *Pitrolf et Dietlaib, Walther, la Bataille de Ravenne, la Roseraie, Sifrid à la peau de corne, Diderik de Bern et le roi d'Armentrick* ; de plus deux ouvrages en prose : l'introduction du *Livre des*

(1) Ces poëmes se trouvent dans *Das Heldenbuch in der Ursprache* édité par Fr. H. von der Hagen et A. Primisser, Berlin, 1820-1825, in-4, formant le t. II de *Deutsche Gedichte des Mittelalters* ; et dans *Das Heldenbuch : Altdeutsche Heldenlieder aus dem Sagenkreise Dietrichs von Bern und der Nibelungen* édité par Fr. von der Hagen. Leipzig, 1855. 2 vol. in-8. — Quelques-uns d'entre eux ont été publiés ailleurs ; voy. la Bibliographie en tête des deux recueils cités. — Tous ont été analysés dans *Deutsche Dichtung im Mittelalter* par K. Gœdeke. Hanovre, 1858, in-8.

héros et le livre bleu sur *Siegfried le corné*. Voici une brève analyse du prolixe et long poëme (en 13,510 vers) sur *Pitrolf et Dietlaib*.

132. Pitrolf régnait à Tolède avec Dietlinde, sa femme, lorsqu'un pélerin lui parla du puissant Etzel, roi des Hunes, dont la femme Helche, fille d'Oserich, bien que excommuniée, vivait très-chrétiennement et avait beaucoup de chrétiens à sa cour. Sa curiosité fut tellement excitée par ces récits qu'il résolut d'aller contempler la magnificence d'Etzel. Après s'être préparé pendant longtemps, il partit secrètement avec douze compagnons, laissant ses états sous la garde d'un lieutenant. Au-delà de Paris, il rencontra Walther de Spaniland (*var.* Spanienland) qui, comme vous l'avez sans doute déjà appris, s'était enfui du royaume des Hunes avec Hildegunde. Ayant refusé de lui déclarer où il allait, il dut se battre avec lui, mais, au milieu de la lutte, il vint à dire qu'il était oncle maternel de son adversaire et ils conclurent la paix. Walther lui parla de son combat sur le Rhin, de Rudeger, de Helche qui lui avait offert la couronne et le royaume, d'Etzel qui aurait accordé à Hildegunde et à lui tout ce qu'ils auraient demandé, de Hagen (*var.* Hagene), conjointement avec lequel il déroba un glaive à Etzel. Pitrolf lui recommanda sa femme et son fils âgé de deux ans, puis il continua son voyage vers le Danube (Tuonaw), à travers la Baviére (Bayrn). Là, après avoir déclaré qu'il n'avait rien à payer à la douane, il se prit de querelle avec Gelfrat, fils du vieil Else, le tua et poussa plus loin vers Bechelaren, où pendant l'absence de Rudeger il reçut l'hospitalité de la margravine Gotelinde. Le lendemain, il partit sans s'être nommé et, après diverses aventures, il arriva à la résidence d'Etzel, qui le reçut bien; mais il refusa tout ce que le roi et la reine lui offraient. Il servit ainsi trois ans à la cour d'Etzel, sous le faux nom de Diete de Teneland qu'il avait pris.

133. La reine Dietlinde élevait soigneusement son fils Dietlaib; celui-ci couchait rarement ailleurs que dans la chambre où dormaient les dames et de fières demoiselles. Quelles bonnes nuits il aurait passées s'il avait connu l'amour! Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants, il leur entendit prononcer le nom de père; il demanda ce que c'était. La reine répondit en pleurant que son mari, le père de Dietlaib, l'avait quittée depuis dix ans, et que malgré toutes ses recherches elle n'avait pu savoir où il était. Il devait être mort et le pays aurait été ruiné

si Walther de Kerlingen, neveu de Pitrolf, n'en avait pas pris la défense. Dietlaib, ayant appris le maniement des armes, déroba la cotte de mailles de son père, et, feignant d'aller à la chasse au faucon, il partit en disant : « Dieu te protége, chère mère ! » Sur le cheval Belche, qui ressemblait à (Falka) celui de Dietrich, et qui venait du même haras, il se mit à la recherche de son père, traversa le Burgundiland (*var.* Burgonneland, Burgonieland), passa devant la forteresse de Hagen, Tronie (*var.* Tronege), avec les habitants de laquelle il dut se battre. Ils le laissèrent continuer sa route, mais ils envoyèrent des messagers à Metz, où la veuve d'Ortwein avait cent chevaliers ou plus. Douze d'entre eux sortirent à sa rencontre et lui demandèrent où il allait ; comme il refusa de répondre, on en vint aux prises et il désarçonna quelques-uns de ses adversaires. Ensuite il partit paisiblement avec eux pour Metz. Les ayant priés de lui indiquer une ville où l'on cultivait la vraie chevalerie, ils lui nommèrent Wurms (*var.* Wurmbs), que gouvernaient les trois fils de Dancrat ; ils louèrent aussi les gens de Gybche. Tous deux se partageaient autrefois le pouvoir qui maintenant était passé aux mains des fils du premier. Il demanda s'il y avait des étrangers ; on lui répondit que non, mais qu'il en trouverait dans le royaume des Hunes. Il continua son voyage par la Lorraine (Lotringen) et les Vosges (Waschenwald), qu'il traversa paisiblement. Des passants lui apprirent que le roi et ses hommes n'étaient pas à Wurms, mais qu'ils étaient allés faire la guerre dans le Sachsenland. Il laissa Wurms à droite et passa le Rhin à Oppenhaim. Cependant le roi Gunther revenait avec Gernot et Hagen, tout joyeux et tout fier de sa victoire sur les Saxons. Une lutte s'engagea ; Dietlaib vainquit successivement Hagen, Gernot, puis le roi lui-même. En apprenant qui était leur adversaire, ils l'engagèrent à les accompagner à Wurms, mais il refusa et il menaça de se venger. Il se dirigea vers l'Osterfranken (Franconie orientale) ; sur les rives du Main, il apprit que pour n'être pas inquiété dans la pillarde Bavière, il fallait tenir à la main une branche de laurier. C'est ce qu'il fit au grand désespoir des Bavarois, qui n'osèrent l'attaquer, dans la persuasion que cet emblème de paix lui avait été donné par de puissants personnages. Il arriva enfin à l'Etzelburg où il reçut bon accueil.

134. Dietlaib avait une beauté féminine ; de longs cheveux tombaient sur ses épaules ; tous ceux qui le voyaient auraient

désiré avoir une femme si belle que lui. Pendant qu'il assistait à la messe chantée par les chrétiens, tous se pressaient autour de lui pour le mieux voir. Etzel demanda au jeune voyageur où il allait, et, en apprenant qu'il se proposait de rester dans le pays, il promit de lui donner en fief une province, à la première vacance qui se présenterait. L'adolescent, qui était admis au lever de Helche, privilége que les reines n'accordent pas ordinairement aux jeunes gens, devint compagnon des princes Ort et Erpse, fils du roi, et du jeune margrave Nudung, fils de la belle Gotelinde. L'armée d'Etzel, partant pour la Pologne (Bolan), Dietlaib sollicita vainement la faveur d'être associé à l'expédition, mais il s'y joignit secrètement. Pendant la bataille, Pitrolf fit de larges trouées dans les rangs des Polonais; son fils survient et combat comme s'il voulait, à lui seul, conquérir le pays. Dans la mêlée, il se jette sur son père qu'il prend pour un ennemi et frappe si fort sur sa cotte de mailles qu'il en fait jaillir des étincelles. Rudeger attiré par le bruit vint séparer les deux combattants, en leur faisant remarquer qu'ils étaient dans le même camp. Dietlaib se distingua entre tous et, après la déroute des Polonais, dont le duc fut fait prisonnier, il reçut les félicitations du roi et de la reine. Il prit une part glorieuse à sept autres batailles et conquit pour Etzel la Poméranie. Le père et le fils ne se doutaient pas des liens qui les unissaient, mais Rudeger, qui se rappelait avoir vu Pitrolf en Arabie, lui demanda s'il n'était pas le roi de Tolède. Celui-ci nia d'abord; il finit pourtant par avouer et Rudeger le mit en rapport avec Dietlaib.

135. En apprenant le nom des héros qu'il avait pour hôtes, Etzel craignit de ne pas leur avoir témoigné assez d'égards; il fit aussitôt venir Pitrolf, lui reprocha d'avoir dissimulé son rang et lui offrit des royaumes. Mais Pitrolf les refusa, parce qu'il en avait déjà trois et son fils quatre. Dietlaib, que la reine voulait faire armer chevalier, désira se venger auparavant de l'outrage que Gunther lui avait fait subir dans les pays rhénans. Le roi lui promit aussitôt quarante mille hommes, et, si ce n'était pas assez, trois divisions complètes, de quatre-vingt mille hommes chacune. Pitrolf répondit que vingt mille hommes lui suffiraient, et qu'il allait faire demander des auxiliaires à Dietrich de Pern, à Erenreich (Ermenrich) de Raben, et aux Harlungs, Fritele (*var.* Fridel, Freytele) et Imbrecke, tous parents de sa mère. D'après le conseil de Rudeger, le roi des

Hunes chargea douze hérauts d'aller déclarer la guerre aux princes du Rhin, pour le prochain solstice. Les messagers furent traités avec honneur, à cause de la puissance de leur maître; ils mirent seize jours pour se rendre sur les rives du Rhin, où on les reconnut à leur costume semblable à celui que portait Hagen à son retour du Hunenland. Ils s'entretinrent avec lui dans leur idiome et ils lui firent des reproches de ce qu'il se montrait si rarement à la cour de leur maître. Le lendemain, ils se postèrent sur le passage du roi, lorsqu'il se rendit à la cathédrale, et lui demandèrent réparation de l'outrage fait à Dietlaib. Gunther ne fit pas droit à leur demande, mais il les renvoya avec de riches présents. D'après l'avis de Hagen, il donna pour la Pentecôte une grande fête à laquelle il invita entre autres Ludeger de Teneland, Ludegast d'Osterland, Gelfrat et Else de Bayrn, Walther de Spaniland, fils d'Alpker et suzerain de Kerlingen, d'Arrogan et de Navarra, enfin Seyfrid, fils de Sigemund. De son côté, Etzel reçut des renforts d'Erenreich, notamment Witege et Hayme (*var.* Heime) le petit, et les Harlungs : Fritele et Imbrecke avec Eckehart; Dietrich de Perne avec douze hommes.

136. Rudeger, chargé de guider ces troupes, leur donna rendez-vous à Plodelinge; il s'y rendit lui-même en passant par Vienne, Bechelaren, et s'y arrêta trois jours pour attendre ses alliés; puis il conduisit l'armée vers le Rhin à travers la Bavière et la Souabe. On se reposa douze jours ou plus en Alsace; de Hagenau, où était le camp, Rudeger se rendit à Wurms, sans même avoir mis un fer à sa lance, et il annonça que les hostilités allaient commencer. Gunther voulait le retenir prisonnier, mais Hagen s'y opposa en disant : « Eût-il même détruit ma forteresse de Tronie, je le laisserais repartir librement. » Rudeger refusa les présents qui lui offrait Gunther, mais il se rendit volontiers à l'invitation d'embrasser les reines que lui fit Gernot. Il s'assit entre Praunhilde et Chrimhilde. La première lui donna un étendard et le pria de le porter quand il marcherait contre Wurms. Il promit, bien qu'à contre cœur, de se conformer à ce vœu. A son départ, Hagen le reconduisit à la distance d'un mille ou plus et lui dit en chemin : « Ne vous exposez pas aux coups du jeune Seyfrid, mari de Chrimhilde; il porte Palmung, l'excellent glaive du vieux Nibelung, et mal en tournera pour celui que le héros de Niderland frappera de cette arme. » Lorsque Rudeger fut rentré au camp, on tint

conseil, et Hildebrand désigna à chacun des siens l'adversaire auquel il devrait tenir tête : Dietrich devait se battre avec Seyfrid, Dietlaib avec Gunther, Pitrolf avec Gernot, les Harlungs Fritele et Imbrecke avec Ludeger et Ludegast, Blœdel Wizlan, Rudeger avec Walther, Witege et Hayme avec Hagen et Rumolt, etc., etc. Dietrich était bien en peine de savoir comment il résisterait à Seyfrid, qui, lors du partage entre Schilbung et Nibelung, avait vaincu Alberich, pris le manteau magique et conquis le grand trésor. Hildebrand, qui l'avait instruit dans le maniement des armes, le conduisit à une grande distance de l'armée, le provoqua à un combat singulier, mais il reçut des preuves convaincantes du courage de son élève. Pour passer le temps, Wolfhart désira apprendre des héros du Rhin l'art de joûter, encore inconnu des Hunes. Dans le tournoi qui eut lieu, il fut fait prisonnier par Stutfuchs et emmené à Wurms. Ses amis l'ayant vainement réclamé, ils engagèrent un combat plus sérieux dans lequel Dietrich coupa la tête à Stutfuchs. Seyfrid promit de tirer vengeance du vainqueur, par qui il avait été pris dans sa jeunesse et conduit en captivité dans le pays des Hunes. Le lendemain commença un sanglant combat, dans lequel Seyfrid se signala par de grandes prouesses ; lorsque Rudeger approcha de la porte de Wurms en brandissant l'étendard que lui avait donné Praunhilde, les reines demandèrent qu'on fît la paix et les guerriers eurent la galanterie de se rendre à ce désir.

137. Gunther invita ses adversaires à prendre un bain et à faire des libations. Lorsque les guerriers se furent dépouillés de leurs vêtements, ils se plaisantèrent mutuellement sur les balafres qu'ils avaient reçues. Les reines se plaignirent en badinant de ce que leurs époux eussent été si fort maltraités. Rudeger dit à Praunhilde : « Votre étendard m'a été en vérité d'une bien grande utilité ! Le diable prenne sa part des avantages qu'il m'a procurés ! car mon corps est tellement couvert d'ampoules, que je ne serai pas guéri avant six mois. » Praunhilde dit qu'elle avait agi sans mauvaise intention ; c'était seulement pour reconnaître les héros dont elle avait entendu conter tant de merveilles qu'elle avait exigé de lui la promesse de porter l'étendard. « Il pourrait m'en arriver mal à moi-même, ajouta-t-elle, si Gunther mettait mon dos dans le même état que le vôtre. » — « Je voudrais bien voir qu'on vous frappât ! s'écria-t-il ; c'est alors que vous reviendriez à vos anciennes

habitudes! » Et les chevaliers et les demoiselles de pousser des éclats de rire. Hildegunde vint à rappeler aux guerriers Hunes comment elle leur avait versé du vin, et comment elle s'enfuit avec Walther, pendant que beaucoup d'entre eux étaient tombés sous la table du festin près d'Etzel. A la fin du banquet, Praunhilde réconcilia Dietlaib, son cousin, avec Gunther son mari, et ils durent s'embrasser pour montrer qu'ils ne s'en voulaient plus. Les guerriers se séparèrent en bons amis. Pitrolf et Dietlaib repassèrent le Rhin avec les Hunes, ainsi que Dietrich et les hommes d'Erenreich. En rentrant chez Etzel, ils voulaient prendre congé, mais le roi leur donna en fief le beau pays de Stire (Styrie), et Helche leur fit promettre que chaque année l'un d'eux viendrait en visite dans le Hunenland.

138. Le poëme de *Pitrolf et Dietlaib*, ou, comme on l'appelle vulgairement de nos jours, *Biterolf et Dietlieb*, est un des plus prolixes et des plus mal écrits qui se rapportent à la légende franco-burgonde, mais en revanche il la reproduit plus purement que ne le font la plupart des autres sources allemandes; malheureusement il n'en traite que des épisodes accessoires et ne fait que de rares allusions aux points essentiels. Au jugement de W. Grimm, il date du XIIe siècle et nous fait connaître la tradition allemande telle qu'elle était avant d'avoir été remaniée dans le *Chant des Nibelungs* et dans la *Complainte*. Le versificateur, car il ne mérite pas d'autre nom, ne se donne pas pour l'inventeur du sujet, au contraire, il se réfère à d'anciennes sources; l'éloge qu'il fait de la Styrie, la connaissance qu'il a des contrées danubiennes et l'idiome dont il se sert donnent à croire qu'il vivait en Autriche. Relevons quelques-uns des traits du poëme et comparons-les avec les parties correspondantes de nos autres sources. Pitrolf et Dietlaib n'ont que le nom de commun avec Biterulf et Thetleif le danois de la *Saga de Thidrik*. On ne voit pas pourquoi l'auteur qualifie Walther de héros d'Espagne, puisqu'il place ses états au-delà de Paris, peut-être à Langres, comme font le fragment sur *Walther* (E. 139) et la *Bataille de Ravenne* (E. 140); la fuite de Walther et de Hildigunde est assez connue, mais la scène du banquet (E. 137) n'est confirmée que par le poëme latin sur *Waltharius*. Le Gybche qui avait autrefois régné à Worms avec Dancrat est le Giûké de la tradition eddaïque. Il est fait allusion au séjour de Hagen chez Etzel et à la captivité de Seyfrid

dans le Hunenland; le premier fait est aussi connu que le second est ignoré. Praunhilde qui aime les combats correspond bien à la Valkyrie Brynhilde; en un mot, le poëme de *Pitrolf et Dietlaib* nous fournira plusieurs arguments pour démontrer que l'ancienne tradition allemande se rapprochait plus de la version eddaïque que les poëmes plus récents.

139. Venons au poëme allemand sur *Walther*, qui paraît dater du XIII[e] siècle. Il n'en reste que deux feuilles en parchemin qui ont été découvertes par M. De Karajan et déposées à la Bibliothèque de Vienne. Ce fragment ne contient pas la moindre allusion à une lutte entre Walther et les Burgondes; au contraire, il nous montre Volker le ménestrel qui va trouver amicalement les fugitifs à la tête de soixante hommes venus des bords du Rhin à travers le Wasechenwald. Walther lui demande le chemin pour se rendre à Lengers, où réside son pere. Volker offre de lui servir de guide et il lui propose de ne pas passer par Metz, afin d'éviter les attaques des mille braves guerriers d'Ortwin. Il le conduisit hors du pays d'Ortwin, à travers le Burgondeland, et grâce à la bonne contenance que faisait son cortége, les voyageurs ne furent pas inquiétés. Des messagers furent chargés d'aller annoncer au roi (de Langres) l'arrivée de Walther et de Hildegunde. Lorsque le roi Alkêr, le chef de Spanig, apprit cette nouvelle, son long chagrin se dissipa : « Vous me faites grand plaisir, s'écria-t-il; car j'étais désolé, et l'absence de Walther m'a paru si longue que si elle avait duré mille ans. » La reine pleura de joie et elle prit des mesures pour bien recevoir les voyageurs. Walther, rentré dans son pays, fit des préparatifs pour célébrer son mariage avec Hildegunde. Celle-ci n'avait pas de plus agréable distraction que de songer aux soins qu'il avait eus pour elle pendant leur fuite. Elle fit savoir à ses parents en Arragoun qu'elle allait bientôt devenir l'épouse de Walther, et ils s'en réjouirent. Il vint des invités d'Engelland, de Navarre, de Kerlingen. Walther, ayant reçu de ses parents et de ses amis l'assurance qu'il n'y aurait pas d'indiscrétion à inviter Etzel et Helche, leur envoya des messagers, auxquels se joignirent ceux qui allaient dans le Burgondeland, sur le Rhin, pour inviter Gunther et Volker. Gunther ne se fit pas prier; il dit même que s'il l'osait et que si Hagen le lui conseillait, il irait à la noce avec mille hommes. — De même que *Pitrolf et Dietlaib* (E. 138), notre poëme appelle chef de l'Espagne un roi dont la capitale est

située dans la Gaule septentrionale (à Langres). De tous les documents relatifs à Walther, il est le seul qui ne parle pas du combat de ce prince avec les Burgondes. En ce point, il ne suit pas mieux la tradition que ne le fait la *Bataille de Ravenne* à propos de Sifrid.

140. La *Bataille de Ravenne* (Rabenschlacht), poëme fort prolixe sans être bien long (il n'a que 4,560 vers), se trouve dans deux manuscrits, dont l'un, celui de Vienne, est du XIV[e] siècle ; l'autre, celui de Heidelberg, date de 1447. Il suit immédiatement le poëme sur les *Ancêtres et la fuite de Dietrich*, avec lequel il offre de nombreux rapports de style ; W. Grimm en a induit qu'ils étaient tous les deux du même poëte (Heinrich der Vogeler, selon Fr. H. von der Hagen) ; d'après M. Ettmüller, l'auteur des *Ancêtres de Dietrich* n'aurait fait que remanier la *Bataille de Ravenne*. Quoi qu'il en soit, voici une très-succincte analyse de ce dernier poëme : Etzel, à qui Dietrich est venu se plaindre d'avoir été dépouillé de ses états par Ermenrich (*var.* Ermrich), lui fournit des auxiliaires placés sous le commandement de Ruedigêr et le marie avec Herrât, nièce de sa femme Helche. La première nuit des noces, cette dernière rêve qu'un dragon emporte ses deux fils dans une bruyère où un farouche griffon les dévore. Tourmentée par ce présage, elle ne se décide qu'avec peine à les laisser partir avec Dietrich qui veut tenter de surprendre Ermenrich à Raben. A son arrivée à Bern, Dietrich met les deux jeunes princes Ort et Scharpfe, ainsi que son jeune frère Diether, sous la garde du fort Ilsam (*var.* Elsan). Les jeunes princes obtiennent de ce dernier la permission de sortir ; ils rencontrent Witig, qu'ils attaquent et sont tués par lui. Pendant ce temps, les deux armées étaient aux prises. Sifrid de Niderland, à la tête de trente mille hommes, combattait dans l'armée d'Ermenrich ; il eut deux rencontres avec Dietrich : la première fois son casque fut percé ; la seconde, il fut jeté à terre et, pour sauver sa vie, il dut livrer son excellente épée Balmung. Parmi les autres guerriers il faut citer Ruedigêr de Bechelâren, Blœdelin, Bitrolf le Styrien, Dietleib, Walther de Langres, Hildebrand, Witig, Gunther du Rhin et de Worms, Gernôt, Rûmolt de Burgonieland, Volkêr d'Alzeye, Ortwin de Metz. La bataille dura onze jours ; après avoir mis en déroute l'armée d'Ermenrich, Dietrich trouva les cadavres des trois jeunes princes, et, reconnaissant qu'ils avaient succombé sous les coups de Miming, l'épée de Witig, il se mit

à poursuivre ce dernier. Witig se jeta dans la mer et il fut sauvé par l'ondine Wachîld, sa bisaïeule. Dietrîch mit le siége devant Raben, d'où Ermenrîch réussit à s'échapper. Le roi et la reine des Hiunes furent désespérés de la mort de leurs fils, mais Ruedigêr obtint le pardon de Dietrîch qui fut rappelé à la cour d'Etzel. — Ce poëme, qui s'accorde en beaucoup de points avec la *Saga de Thidrik,* fait erreur lorsqu'il nomme Sîfrid parmi les auxiliaires d'Ermenrîch ; ce prince avait été tué longtemps avant la bataille de Ravenne, et aucune autre tradition ne dit qu'il y prit part.

141. Le poëme de la *Roseraie* (Der Rosengarte), que l'on appelle aussi la *Grande Roseraie,* et qu'il ne faut pas confondre avec la *Petite Roseraie* ou le *Nain Laurin,* est une œuvre de fantaisie qui a pour sujet une joûte de Dieterîch et de ses champions avec les chefs des Burgondes ; cette lutte n'est pas sans analogie avec l'épisode principal de *Pitrolf et Dietlaib* (E. 136) et avec l'Expédition de Thidrik dans le Bertangaland (*Saga de Thidrik,* E. 27-44). Les six principales versions de la *Roseraie* que l'on connaît actuellement diffèrent beaucoup l'une de l'autre ; elles ont été composées de la fin du XIII[e] à celle du XV[e] siècle ; nous les combinons dans l'analyse suivante : Dans l'agréable ville de Wormez, sur le Rhin, résidait un fier et bon roi, nommé Gibeche (*var.* Gippich, Gibig), qui avait trois fils et une aimable fille. Krîmhilde (*var.* Kriemhilde), la vierge impériale, était courtisée par un noble guerrier, le héros du Niderland, Sîfrid le corné, fils de Sigemund. Près de Wormez, il y avait une belle Roseraie que gardaient douze guerriers : Gibeche, Gernôt, Gunther, Hagen de Tronie (*var.* Troie), fils d'Aldriân, le ménestrel Fulkêr (*var.* Volkêr) d'Alzeye, le géant Pûsold (*var.* Vasolt), Struthan (*var.* Schrûtan), Ortwîn, frère de Pûsolt, Aspriân, Walther de Wasgenstein (*var.* de Wasichenstein) et de Kerling, le plus brave des princes du Rhin, Stuffing, enfin Sîfrid, armé de l'épée Balmung (*var.* Phalmung, Baldung, Ballung). Krîmhilde ayant entendu parler des exploits de Dieterîch de Bern, fils de Dietmâr, voulut le voir à l'œuvre et l'invita à venir avec douze hommes pour joûter contre les défenseurs de la Roseraie ; les vainqueurs devaient obtenir d'elle un baiser et une couronne de fleurs. Le jeune Sabîn (*var.* Gatwein, Gabrein), duc de Brabant (*var.* Prafant) et chef des messagers qu'elle envoyait au Wulfing, s'embarqua sur le Rhin, passa par Heidelberg, Ausburg (Augsburg), Gartach (Garda) et se rendit à

Bern (Vérone). Là, il remit une lettre de Krîmhilde à Dieterîch, qui la fit lire par son chapelain; le vieil Hildebrand fut d'avis d'accepter le défi, mais son neveu Wolfhart s'écria: « Aille qui veut courir cette aventure! pour moi, je trouverai bien à Bern des lèvres roses à baiser. » Witege (*var.* Wittich, Witig, Witeg, Witke), fils de Wieland, fut du même avis. Pour Dieterîch il restait dans l'indécision; mais lorsque le chapelain arriva au passage où il était dit que les Wulfings ne seraient plus comptés au nombre des princes s'ils refusaient de se rendre à Wormez, le seigneur de Berne fut tellement irrité qu'il fit armer mille chevaliers pour attaquer les envoyés. Ceux-ci ne bronchèrent pas et se préparèrent à résister, mais une duchesse du Rhin, qui était en otage dans le Lampartenland (Lombardie), s'interposa en faveur de ses compatriotes; elle alla trouver Wolfhart et offrit de lui donner sa virginité s'il voulait prendre la défense des messagers. Le farouche guerrier, tout en refusant la récompense, jura de tuer tous ceux qui attaqueraient les envoyés, et ses représentations, jointes à celles de maître Hildebrand, calmèrent le courroux de Dieterîch, qui fêta les messagers pendant dix jours, leur distribua mille marcs, à leur départ, et les pria d'annoncer à la princesse qu'il se rendrait dans le Burgentrîch.

142. Pour compléter le nombre de ses champions, le roi de Bern envoya chercher Dietleip (*var.* Dietlieb, Ditlaup), fils de Biterolf; le prince de Stîre (*var.* Stîrerland) accepta l'invitation, bien que son père se raillât des chevaliers qui allaient s'exposer à la mort pour une femme insensée. Il manquait encore un champion; Hildebrand proposa son frère, le moine Ilsan (*var.* Ylsang, Hilsam, Eilsan) qui, vingt ans auparavant, en se retirant au monastère d'Isenburg, avait promis d'en sortir dès que Dieterîch réclamerait son assistance. On alla donc le chercher; lorsqu'il apprit de quoi il s'agissait, il commença par se moquer de son vieux fou de frère qui quittait sa femme pour courir après un bouquet de roses; pourtant, sur les instances du roi, il se décida à être de la partie. Il sollicita de l'abbé la permission de s'absenter quelque temps du monastère, et il l'obtint autant par ses menaces que par ses prières. A son départ, il promit d'apporter une rose à chacun des vingt-cinq moines, c'est-à-dire d'être vainqueur dans autant de combats; pour eux, ils promirent bien de ne pas l'oublier dans leurs prières; mais, dès qu'il eut tourné le dos, ils le maudirent et firent des vœux

pour qu'il ne revînt jamais. Avant de quitter Bern, Hildebrand fit venir de Garten son frère Amerold (*var*. Amelolt, Amelung, Amolt, Abolt), lui recommanda Diether et les Harlungs, le frère et les neveux de Dieterîch, ainsi que les sujets et les états de ce dernier. On se rendit en peu de jours dans le pays des Hiunes; la reine Helche (*var*. Heriche, Hariche) fit de riches présents aux douze champions et le roi Etzel se joignit à eux; ils partirent au nombre de soixante mille hommes. Arrivant au bord du Rhin, après vingt jours de marche, ils se firent passer par le batelier Norpreht et ils allèrent camper dans une plaine entre Wormez et la Roseraie. Le margrave Ruedeger de Bechelar (*var*. Bettelar), chargé d'aller s'entendre avec Krîmhilde sur les conditions, l'heure et le théâtre du combat, fut reçu dans le jardin de roses et les merveilles qu'il y vit le frappèrent à à tel point qu'il crut être en paradis.

143. Après s'être reposés pendant neuf jours, les champions commencèrent les joûtes. Wolfhart se battit avec Hagen de Tronie; Eckehart (*var*. Eckewart) avec Pûsolt; Sigestap (*var*. Sigenstab, Segestraf) avec Ortwîn; Heime, fils d'Adelgêr, avec le géant Struthan; Witeg avec Aspriân; Hertnit (*var*. Hartung), roi des Riuzes, avec Stuffing, roi d'Irland; Dietleip avec Walther de Wasgenstein; le moine Ilsan avec Fulker le ménestrel; Ruedeger avec le roi Gernôt; le duc Amelung avec le roi Gunther; Dieterîch avec Sîfrid de Niderland; enfin Hiltebrand avec le roi Gibeche. Bien que les différentes versions ne soient pas d'accord sur les circonstances de ces combats singuliers, toutes attribuent la victoire aux champions de Dietrîch; Walther fut le seul parmi les Burgondes qui sût tenir tête à son adversaire; mais il ne put ni vaincre Dietleip ni être vaincu par lui; les deux champions furent couronnés l'un et l'autre. Il serait trop long de décrire les joûtes; donnons seulement quelques détails sur la plus remarquable, celle du héros de Niderland avec le roi de Bern. Sîfrid, encouragé par un baiser de Krîmhilde, saute dans l'arène, appelle son adversaire qui se tient à l'écart et lui demande s'il a peur. Dieterîch, que le vieil Hildebrand engage à s'avancer, répond qu'on veut le perdre et qu'il serait insensé d'engager une lutte avec un homme couvert de corne. Son maître l'entraîne dans un bois, lui reproche de ne pas savoir montrer son courage devant les dames et, pour l'exciter, il lui donne un coup de poing. Dieterich se redressa de colère, saisit son épée et il allait faire un mauvais parti au provocateur,

lorsque Wolfhart intervint et lui reprocha de se battre avec un des siens. (Il y a un épisode presque identique dans *Pitrolf et Dietlaib,* E. 136.) Dieterich, à qui cette scène avait relevé le moral, demanda un coursier et galopa dans la Roseraie, où son adversaire l'attendait. Il commença par faire bonne contenance, mais il finit par céder devant Sifrid, qui le poursuivit à travers le champ clos. Hildebrand comprit que son élève avait besoin d'être excité et il lui fit dire par Wolfhart qu'il venait d'être tué. A cette nouvelle, Dieterich se mit dans une si violente colère que les flammes lui jaillissaient par la bouche. Son haleine brûlante ayant fait fondre la peau cornée de Sifrid, il put le blesser grièvement et le poursuivit à son tour. Krimhilde demanda grâce pour le fugitif, mais le vainqueur ne voulait pas l'accorder et il fallut pour le calmer que le vieil Hildebrand se montrât. — Après les joûtes, Ilsan provoqua vingt-cinq guerriers, les vainquit l'un après l'autre et tua douze d'entre eux. Il exigea de Krimhilde autant de baisers et il se fit un plaisir de lui déchirer les joues avec sa barbe fraîchement rasée. — Les Burgondes vaincus maudirent celle qui leur avait attiré cette honte et Brunhilde, duchesse d'Irland, se moqua de l'orgueilleuse Krimhilde. Gibeche dut rendre hommage à Dieterich, qui s'en retourna avec gloire et fut accueilli triomphalement dans sa ville de Bern. A son retour au monastère, Ilsan voulut remettre aux moines les couronnes qu'il leur avait promises, et, en couronnant chacun d'eux, il leur enfonça les ongles dans la tête de manière à faire jaillir le sang. — C'est ainsi que finit une des versions de la Roseraie; les autres ne contiennent pas ce dernier épisode et presque toutes offrent des lacunes.

144. Le poëme du *Seyfrid le corné* ou *à la peau de corne* (Hürnen Seyfrid) est passablement court et ne contient que 716 vers, mais il se rattache exclusivement à notre légende franco-burgonde et ne fait que de brèves allusions au cycle de Dietrich; c'est pourquoi nous devons l'analyser avec plus de détail que les ouvrages précédents. Il y avait dans les Pays-Bas un roi puissant nommé Sigmund, dont le fils Seyfrid était grand et robuste; mais celui-ci était aussi fort entêté et causait bien du chagrin à ses parents; il ne voulait pas leur obéir et n'avait d'autre désir que de les quitter. Sur l'avis de ses conseillers qui lui disaient: « Laisse-le courir à la recherche des aventures; il deviendra plus traitable et acquerra de l'expé-

rience, » le roi se décida à laisser partir son fils. Seyfrid, s'étant rendu dans un village situé près d'un bois, entra au service d'un forgeron, mais il ne fit que de mauvais ouvrage ; le fer sur lequel il frappait vola en éclat et l'enclume s'enfonça dans le sol. Lorsqu'on voulut le réprimander, il battit son maître et ses compagnons. Le forgeron, ne sachant trop comment se débarrasser du terrible apprenti, lui dit d'aller chercher du charbon dans un bois que hantait un terrible dragon. Mais, s'armant d'un arbre qu'il arracha, Seyfrid tua le reptile, ainsi qu'un grand nombre de dragons, de crapauds et de loutres qui grouillaient au fond de la vallée. Il fit brûler le serpent, et les écailles en se fondant formèrent un liquide dont il se frotta tout le corps ; sa peau fut partout couverte de corne, excepté dans une petite place entre les épaules où sa main n'avait pu atteindre ; c'est par-là qu'il reçut une blessure mortelle, comme on le verra dans d'autres poëmes. Seyfrid se rendit ensuite à la cour du roi Gybich, au service duquel il entra pour avoir sa fille, alors âgée de huit ans. Mais auparavant voici ce qui arriva : Seyfrid trouva le *Nyblinge-hort*, trésor plus considérable que celui d'aucun empereur. Le nain Nybling l'avait enfermé dans un rocher et laissé en héritage à ses trois jeunes fils qui le gardaient. Ce trésor fut l'occasion de la mort déplorable de beaucoup de héros : les Heunes furent tués dans un combat pour la plupart, à l'exception de Didrik de Bern et de maître Hildebrand.

145. Dans la ville de Worms, située sur le Rhin, régnait le roi Gybich, qui avait trois fils et une fille. Un jour que la belle princesse était assise près d'une fenêtre, il vint à travers les airs un cruel dragon, à l'approche duquel le château s'illumina comme s'il eût été en flammes. Le monstre ravit la jeune fille et l'emporta dans les nuages, tandis que le roi et la reine demeuraient consternés. Il la déposa sur la crête d'un rocher élevé, et, comme il aimait la princesse à cause de sa beauté, il ne la laissa manquer ni d'aliments ni de boissons ; mais, dans son abandon, elle pleura pendant douze semaines ou plus. Lorsque le dragon posait la tête sur le giron de la jeune fille, sa respiration était si forte que le rocher tremblait sous lui. C'était un beau jeune homme qui avait été métamorphosé par une magicienne amoureuse de lui et il devait rester sous l'empire du charme pendant cinq ans. Un jour de Pâques où il avait repris la forme humaine, la princesse lui dit : « Vous avez causé bien du

chagrin à mon père et à ma mère ; il y a longtemps que je ne les ai vus, ainsi que mes chers frères ; s'il m'était possible de les visiter, je vous en serais bien reconnaissante ; reconduisez-moi à la demeure de mes parents, je vous promets sur ma tête que je reviendrai. » — « Tu ne verras ni tes parents ni d'autres créatures, lui répondit le dragon ; n'aie pas peur de moi, je ne veux pas t'ôter la vie ; mais dans cinq ans je redeviendrai homme et tu seras ma femme, jolie jeune fille. Ton âme et ton corps seront alors voués à l'enfer, où un jour semble durer si longtemps qu'une année ; tu y resteras jusqu'à la fin du monde, à moins que Dieu n'ait pitié de toi. » — « Puissant Jésus-Christ ! s'écria la princesse, j'ai entendu dire que tu étais maître de la terre et des cieux ; un mot de ta bouche anéantirait l'enfer. O Sainte Vierge Marie, je me confie en ta bonté, et, puisque les livres vantent ta puissance, daigne me tirer de ce lieu. Si mes frères et mon père savaient que je suis sur ce rocher, ils me délivreraient au péril de leur vie. » Chaque jour, ses yeux versaient des larmes de sang ; quatre années se passèrent sans qu'elle vît de créature humaine. Le roi envoya des messagers au loin pour chercher sa fille, mais ils ne purent la trouver, et toute la cour resta dans le deuil jusqu'à ce qu'un vaillant chevalier eût ramené la princesse.

146. Il y avait à cette époque un fier jeune homme appelé Seyfrid, fils d'un puissant roi, et si fort qu'il attaquait les lions et les pendait aux arbres. Un matin, il alla dans la forêt de sapins pour chasser avec son faucon et ses chiens. Un de ses limiers courait devant lui sur les traces que le dragon avait laissées sur le sol en emportant la jeune fille. Le chasseur, ayant suivi cette piste pendant quatre jours sans prendre nourriture ni repos, s'égara dans la forêt et il ne savait plus de quel côté se diriger. Heureusement qu'il avait à son service cinq mille nains soustraits par lui à la tyrannie du terrible dragon. En arrivant au pied du rocher, exténué de fatigue, il descendit de cheval et prit ses limiers dans ses bras. « Dieu du ciel ! s'écria-t-il, comment ai-je pu venir ici ? c'est le diable qui m'a amené ! Si je puis sortir de cette forêt, je promets bien de n'y plus remettre les pieds. » Apercevant le dragon, il sauta à cheval pour s'éloigner, mais il vit arriver à travers la forêt le nain Eugel (*var.* Euglein), monté sur un cheval noir comme charbon et suivi d'un magnifique cortége. Le nain était couvert d'un manteau de fine soie et avait sur la tête une splendide cou

ronne ornée de pierres précieuses. A la vue du héros, il le salua respectueusement : « Qu'est-ce qui vous amène en ce bois, seigneur? » lui demanda-t-il. — « Dieu soit loué, répondit Seyfrid! Tu vas avoir occasion de me témoigner ton courage et ta fidélité. Mais dis-moi, puisque tu me reconnais, comment s'appelaient mon père et ma mère? » Le jeune homme avait vécu jusqu'alors sans rien savoir de ses parents; il avait été envoyé dans une sombre forêt où son maître l'éleva jusqu'à l'âge viril, et il était de la force de vingt-quatre hommes. Le nain lui répondit: « Ta mère s'appelait Siglinge et ton père était le roi Sigmund. Il faut que tu t'éloignes d'ici et promptement, sinon ta vie est en danger: le dragon qui a ravi la fille du roi Gybich et de la reine Krimhilde demeure sur ce rocher et il te mettrait à mort s'il te savait ici. » — « La princesse m'est bien connue, répartit Seyfrid; elle et moi nous nous aimions dans le pays de son père. »

147. A cette nouvelle, le fils de Sigmund planta son épée dans le sol et fit le serment de ne pas s'éloigner sans avoir délivré la jeune fille. « Si telle est ta résolution, répliqua le nain, permets que je m'éloigne; car, lors même que tu aurais conquis la moitié de la terre et soumis chrétiens et payens, il faudrait pourtant abandonner la jeune fille sur ce rocher. » — « Non, petit homme, répliqua Seyfrid; fais preuve de courage et de fidélité en m'aidant à délivrer la jolie princesse; sinon, je te coupe la tête. » — « Quand il devrait m'en coûter la vie, je te dirai qu'à l'exception de Dieu tout-puissant, nul ne peut t'aider dans cette entreprise. » Seyfrid fut si terriblement irrité qu'il saisit le nain par les cheveux et le lança si vigoureusement contre un pan de rocher que la riche couronne fut mise en pièces. « Apaise ton courroux, homme puissant! cria le nain Eugel, je veux t'assister de tout mon pouvoir et te mettre en bon chemin. » — « Le diable t'emporte! jura Seyfrid, que ne le faisais-tu plus tôt? » — « Sur cette montagne, ajouta le nain, règne le géant Kuperan, qui a pour sujets mille de ses semblables; c'est lui qui possède la clef du passage par lequel on monte sur le rocher. » — « Où est-il? » demanda Seyfrid. — « Lorsque tu seras en sa présence, tu auras une terrible lutte à soutenir. » — « Je me réjouis de l'apprendre, » termina Seyfrid. S'étant fait montrer la demeure du géant, il l'appela amicalement. Kuperan sortit armé d'une barre de fer. « Que cherches-tu dans ce bois, petit garçon? demanda-t-il; ta fin est

proche, je t'en donne ma parole. » Il souleva sa barre qui dépassait bien de moitié le sommet des arbres et la darda contre son adversaire qui sut l'éviter ; il la lança plusieurs autres fois avec aussi peu de succès ; pendant qu'il se baissait pour la tirer du sol où elle s'était enfoncée, Seyfrid l'assaillait et lui faisait de profondes blessures. Le monstre, exaspéré de l'inutilité de ses efforts, rentra dans le rocher où il pansa ses blessures et se revêtit d'une bonne cotte de mailles en or pur trempé dans le sang de dragon, la meilleure qu'il y ait jamais eu après celle de l'empereur Otnit. A son ceinturon pendait une épée si tranchante que rien ne lui résistait ; il se couvrit la tête d'un heaume d'acier qui resplendissait comme les flots où se réfléchissent les rayons du soleil. Il tenait d'une main un bouclier large comme une porte de grange et épais comme une semelle de soulier ; de l'autre il brandissait une barre de fer qui résonnait comme une cloche et dont les quatre arêtes coupaient comme un rasoir.

148. Ainsi armé, le géant bondit hors de son antre. « Le diable t'emporte, petit homme ! s'écria-t-il. Dis-moi, que t'ai-je donc fait pour que tu viennes m'assassiner dans ma maison ? » — « Tu mens, répondit Seyfrid, je t'ai appelé dehors. » — « Maudit sois-tu ! tu vas faire connaissance avec la hart. » — « Dieu m'en préserve ! je ne suis pas venu ici pour me faire pendre ; aide-moi à délivrer la princesse, sinon ta vie sera courte. » — « Une fois pour toutes, je te déclare que je ne t'aiderai pas ; tiens-toi pour averti. » Les deux champions recommencèrent la lutte et se portèrent des coups si violents que des étincelles jaillissaient des heaumes. Seyfrid mit en pièces le bouclier de Kuperan et trancha sa cotte de mailles. Le géant, percé de seize blessures, criait dans sa détresse : « Tu combats de toute la force de ton bras et de toute l'ardeur de ton âme, noble guerrier ; tu n'es qu'un petit homme auprès de moi, pourtant je ne puis te vaincre. Laisse-moi la vie, je te donnerai ma cotte de mailles, mon épée et ma personne. » — « Très-volontiers, répondit Seyfrid, si tu veux tirer de sa captivité l'aimable jeune fille. » — « Je te le promets. » Ils se jurèrent mutuellement de ne pas se trahir. Le géant dit alors au noble chevalier : « Par Dieu, brave compagnon, mes blessures me font mal. » Seyfrid déchira un pan de son manteau pour bander les blessures de Kuperan, puis ils se remirent en route ; en passant sur la levée d'un étang, le géant saisit son glaive et

en asséna un coup si violent sur la tête de Seyfrid que celui-ci tomba sous son bouclier et le sang lui jaillit par le nez et la bouche. Mais le nain Eugel était attentif; il jeta son manteau magique sur le corps du guerrier et le déroba ainsi à la vue de son ennemi. Après de vaines recherches, Kuperan s'écria : « Est-ce le diable qui t'a emporté, ou bien Dieu a-t-il fait un miracle pour toi ? Tu étais tout à l'heure étendu là et maintenant je ne te vois plus. » Le jeune héros, ayant recouvré ses sens, aperçut le nain à ses côtés. « Dieu te récompense, petit être merveilleux ! lui dit-il; tu m'as rendu un grand service. » — « Si je n'avais pas été là, tu ne serais plus en vie ; crois-moi, ne songe plus à la princesse, mais quitte ce lieu à la faveur de la cape enchantée. » — « Impossible, répondit Seyfrid; eussé-je mille vies, je les sacrifierais pour la belle jeune fille ; quoi qu'il puisse m'arriver, je veux tenter de la délivrer ! »

149. Il se débarrassa du manteau qui le rendait invisible, saisit son glaive des deux mains et fit huit blessures au géant; mais, celui-ci lui ayant dit : « Si tu m'ôtes la vie, il n'y aura plus personne sur terre pour te mener vers la princesse, » Seyfrid l'épargna et lui ordonna de marcher devant et de montrer le chemin. Le géant obéit, bien qu'à regret, et ils allèrent ensemble vers le rocher du dragon. Kuperan ouvrit la porte qui était à huit brasses sous terre. Seyfrid, ôtant alors la clef de la serrure, contraignit son guide à le mener vers la captive. Celle-ci pleura en le voyant. « Sois le bienvenu, Seyfrid ! s'écria-t-elle ; je t'ai connu dans la maison de mon père ; comment se porte-t-il, ainsi que ma mère et mes frères ? » — « Cesse de pleurer, belle princesse, je te délivrerai ou je périrai à la tâche ! » — « Dieu te bénisse, chevalier bien fait ! mais je crains que tu ne puisses résister au dragon : c'est le plus terrible démon que je connaisse. » — « Fût-il le diable en personne, je saurai bien lui tenir tête. » — « Dieu soit loué ! tu t'es donné beaucoup de peine pour moi ; si j'ai le bonheur de retourner dans mon pays, je n'aurai pas d'autre époux que toi. » Le géant s'approcha : « Ici, dit-il, est caché une excellente épée dont la lame est l'unique qui puisse détruire le dragon. » Tandis que le jeune homme était sans défiance, le traître Kuperan lui porta un coup qui faillit le renverser ; mais le jeune homme empoigna le géant et commença une lutte qui faisait trembler le rocher. L'effroi de la princesse était au comble ; elle pleurait et se tordait les mains. « Dieu du ciel, priait-

elle, protége le juste ! Et toi, Seyfrid, si tu perdais la vie à cause de moi, je ne pourrais te survivre et je me précipiterais du haut de ce rocher. Défends-toi donc bien ; songe au succès de ton entreprise et à moi, pauvre femme ! » — « Belle jeune fille, repartit Seyfrid, ne t'inquiète pas ; je suis sûr de moi. »

150. A force de lutter, Seyfrid saisit le géant par ses blessures béantes et le mit en pièces. Kuperan, ne pouvant plus se tenir debout, tomba sur le sol : « Laisse-moi la vie, brave chevalier ; j'ai été à la vérité trois fois traître, mais c'est au destin qu'il faut s'en prendre. » — « Paroles perdues, répliqua Seyfrid ; je suis près de la princesse et je n'ai plus besoin de tes services. » Kuperan fut précipité dans l'abime et son corps se brisa sur les aspérités du rocher. La jeune fille rit de joie en voyant revenir Seyfrid ; il s'approcha d'elle avec respect : « Sèche tes larmes, belle des belles, lui dit-il ; tu ne tarderas pas à être libre. Ta vue me guérit, mais il y a quatre jours que je n'ai ni bu, ni mangé, ni goûté le sommeil. » Le petit Eugel s'empressa d'apporter des aliments que la princesse et beaucoup de nains servirent à Seyfrid. Mais avant de s'être mis à table, il entendit un fracas tel que si le rocher se fût écroulé. « Voici notre fin, s'écria la captive avec effroi ; nous sommes perdus. » — « Et qui peut nous ôter la vie que Dieu nous a donnée ? » demanda Seyfrid. Les nains s'enfuirent épouvantés ; deux d'entre eux, qui gardaient le trésor de Nybling leur père dans l'intérieur du rocher, allèrent le cacher dans une caverne à l'insu de leur frère Eugel. Dès que le dragon fut à portée, Seyfrid le frappa avec l'épée que lui avait montrée Kuperan ; mais le monstre lui arracha son bouclier à coup de griffes et vomit feu et flammes, de sorte que le rocher devint brûlant comme du fer incandescent. Seyfrid dut se retirer à cause de l'insupportable chaleur. Il se cacha avec la princesse dans la caverne où était le trésor. Bientôt elle lui dit : « Voici un nouveau danger qui nous menace : le dragon est revenu avec soixante auxiliaires. »

151. Lorsque la chaleur du rocher se fut un peu dissipée, le chevalier remonta pour attaquer la troupe des dragons. Ceux-ci s'étant tous enfuis, le monstre essaya de nouveau de brûler son adversaire et de le lancer à coup de queue du haut du rocher. Seyfrid tint bon et il joua prestement de l'épée ; mais il avait beau frapper, son arme ne pouvait entamer la peau du

dragon. A la fin, la chaleur que répandit celui-ci fit fondre sa corne, et Seyfrid put alors pourfendre le monstre qu'il précipita dans l'abime. Exténué de fatigue et suffoqué de chaleur, il tomba privé de connaissance. Lorsque le repos lui eut rendu quelque force, il se leva pour aller chercher la princesse qu'il trouva évanouie. Eugel lui mit dans la bouche une racine, dont elle n'eut pas plutôt goûté qu'elle revint à elle, se jeta au cou de Seyfrid et le combla de caresses. Les nains racontèrent au vainqueur que Kuperan, après avoir conquis leur rocher, avait rendu tributaires un millier de nains qui l'habitaient. « Notre père Nybling, ajoutèrent-ils, en est mort de chagrin, et, si vous aviez succombé dans le combat contre le géant, il nous aurait tous détruits, parce que nous vous avions montré la clef du rocher. Heureusement vous l'avez vaincu et nous sommes libres ; pour vous témoigner notre reconnaissance, nous allons vous accompagner jusqu'à Wurms dont nous savons bien le chemin. « Mais Seyfrid n'y consentit pas ; entrant avec eux dans la cavité de la montagne pour se restaurer et se rafraichir, il y trouva les mets les plus exquis et les meilleurs vins qu'il pût désirer. En quittant Eugel, il lui dit : « Toi qui sais l'astrologie, annonce-moi ce qui m'arrivera, ainsi qu'à ma belle épouse. Combien de temps serons-nous ensemble ? » — « Pas plus de huit ans, répondit le nain : tu seras égorgé traîtreusement sans qu'il y ait de ta faute, mais ta femme te vengera ; beaucoup de guerriers périront et elle perdra aussi la vie à cette occasion. » Ils se séparèrent avec beaucoup de regret. Seyfrid alla prendre le trésor de la caverne, pensant qu'il appartenait au dragon et ne se doutant guère que c'était l'héritage des fils de Nybling. Il le chargea sur le dos de son cheval qu'il poussa devant lui ; mais, lorsqu'il fut arrivé sur les bords du Rhin, réfléchissant que toutes ces richesses lui étaient inutiles, puisqu'il avait si peu d'années à vivre, il les jeta dans le lit du fleuve.

152. En apprenant que Seyfrid lui ramenait sa fille, Gybich ordonna aux nobles et au peuple d'aller audevant du brave chevalier. Tous répondirent à l'appel et jamais empereur ne fut plus horablement accueilli que le fils de Sigmund. On fit aussitôt les préparatifs des noces, qui furent célébrées avec de grandes réjouissances pendant quatorze jours ; on comptait quinze cents princes parmi les invités, et il y eut seize tournois et toutes sortes d'exercices chevaleresques. Seyfrid maintint la justice et fit régner une telle sécurité dans le pays qu'il n'y

avait rien à craindre, même pour ceux qui portaient de l'or. Il agit en tout avec une grande vigueur. Ses beaux-frères devinrent jaloux de lui. « Il y a d'autres braves guerriers qui sont aussi nobles que lui, remarqua Gunther, et pourtant il est plus considéré qu'eux. » — « C'est mon beau-frère, dit le cruel Hagen, mais s'il veut dominer ici sur le Rhin, qu'il prenne garde à lui : je serais le premier à l'en punir. » — « Je donnerais bien le meilleur doigt de ma main, reprit Gyrnot, pour que mon père Gybich eût mon courage : il ne souffrirait pas plus longtemps ce Seyfrid. » Les trois jeunes princes tramèrent un complot contre leur beau-frère et il fut décidé que Hagen le tuerait. Une fois que Seyfrid se rafraîchissait la figure dans une fontaine de l'Ottenwald, le cruel Hagen le perça entre les épaules, là où la corne manquait. Ceux qui veulent savoir ce qui arriva à Seyfrid dans les huit années de son mariage et plus tard aux frères de Krimhilde peuvent lire les *Noces de Seyfrid* (Seyfrides Hochzeit), car le présent poëme finit ici.

153. Pour la langue, ce poëme appartient au XVe siècle; mais pour la versification il suit les règles en usage au XIIIe siècle. Il est donc vraisemblable qu'il existait dès cette époque, puisqu'on lit dans *Titurel*, poëme du XIVe siècle, que « les aveugles chantaient *Sîfrid le corné*, » (Grimm, *Heldens.*, p. 173). On n'en a pas conservé un seul manuscrit, mais il en existe deux anciennes éditions, l'une en haut-allemand, l'autre en bas-allemand. Ce dernier texte est peut-être bien l'original, car le poëme est généralement mieux d'accord avec la tradition saxonne de la *Saga de Thidrik*, qu'avec la tradition haut-allemande. Quoiqu'il en soit, *Seyfrid le corné* se compose de trois parties mal reliées entr'elles et qui sont évidemment puisées à des sources différentes; la première (E 144) pourrait bien être tirée du *Serpent de Sifrid* (Sîfrides Wurm) dont Hugo de Trimberg cite le titre au XIIIe siècle ; la dernière (E 152) est un abrégé des *Noces de Seyfrid*, poëme aujourd'hui perdu; quant à la partie intermédiaire (E 145-151), qui est de beaucoup la plus étendue, elle devait former originairement un poëme particulier, composé d'après une version corrompue de l'épisode de Fafni et de Regin. Un versificateur l'a transcrit, en y ajoutant un prologue et un épilogue, mais il ne s'est pas donné la peine de fondre ensemble les éléments disparates qu'il employait ; il dit d'abord que Seyfrid fut élevé chez ses parents, mais plus loin qu'il ne les connaissait pas ; le dragon de la

première partie fait double emploi avec celui de la seconde; car l'un et l'autre sont des réminiscences de Fafni. De même, les deux trésors de Nybling (E 144 et 150-151) ont pour prototype le trésor d'Andvaré.

154. *Seyfrid le corné*, qui a été composé d'après des documents de cinquième ou sixième main, est pourtant devenu une source à son tour. Hans Sachs en a tiré le sujet de sa tragédie : *Der Hœrne Sewfriedt*, écrite en 1557 ; il a aussi fait des emprunts à la *Roseraie* et à l'une des versions citées dans l'épilogue du *Fragment de chant sur Brynhilde* (A 209, n.); car il dit que Sewfriedt était endormi près de la fontaine, lorsqu'il fut assassiné. — Le poëme a été imité en prose dans un ancien livre populaire intitulé : *Der gehœrnte Siegfried*, qui se donne faussement pour une traduction du français. Cet ouvrage, que l'on réédite encore à l'usage du peuple, est vis-à-vis de *Seyfrid le corné* dans la même relation que la *Vœlsungasaga* vis-à-vis des chants eddaïques, mais il ne suit pas aussi fidèlement l'original : il change les noms, par exemple il ramène la forme syncopée (Seyfrid) à la forme normale (Siegfried); il appelle Gilbald le roi de Worms (Gibich), et ses trois fils Ehrenbert, Hagenwald et Walther; il a Florigunde au lieu de Kriemhilde, Egwald au lieu d'Euglein; Sieghard et Adelgunde au lieu de Sigmund et Siglinge (Sigelinde), le père et la mère de Siegfried ; le géant Kuperan devient Wolfgrambær. Les faits sont parfois présentés sous un autre aspect; ainsi le trésor n'est pas jeté dans le Rhin par Siegfried, mais il est emporté dans un marais par un brigand qui l'a volé. La mention des Nibelungs est supprimée; en revanche, quelques épisodes ont été ajoutés, comme le tournoi où Siegfried fut armé chevalier; le combat de celui-ci avec le chevalier de Sicile qui lui avait enseigné le lieu où Florigunde était captive; le duel des deux poltrons Jorcus et Zivelles, en qui J. Grimm (*Jorcus und Zivelles*, dans la *Revue* de Haupt. t. VIII, 1851, p. 1-6) croit reconnaître notre Jocrisse et le Hiallé de la tradition eddaïque (A 252). Du milieu du XVII[e] au milieu du XVIII[e] siècle, notre légende n'a été connue du peuple allemand que par le livre bleu sur Siegfried, et par des contes et des traditions orales dont quelques-unes se sont perpétuées jusqu'à nos jours (1).

(1) Voy. Raszmann, *Die deutsche Heldensage*, t. I, p. 360-411, et dans *Germania* de Pfeiffer, t. VIII, 1863, 373-380. Citons, comme spécimen des traditions orales,

155. Tirons de la préface en prose du *Heldenbuch* (Livre des héros) tous les passages qui concernent notre légende : L'empereur Dietmar était fils de Wolfdietrich et avait lui-même quatre fils : Dietrich de Berne, le roi Ementrich, le roi Harlung, et Dietter qui fut tué dans sa jeunesse. Il faut savoir que le susdit Ementrich avait placé à la tête de son gouvernement un maréchal nommé le fidèle Sibich. La femme de celui-ci était belle et fort sage, et l'empereur aurait volontiers couché quelquefois avec elle ; il la poursuivit longtemps, mais ne put rien obtenir d'elle. Il imagina d'envoyer le mari très-loin, et, pendant son absence qui dura douze semaines, il s'entendit avec quelques dames, afin qu'elles l'aidassent à se rendre maître de la femme de Sibich ; celle-ci fut donc invitée à des fêtes ; il ne put rien faire aux trois premières, mais à la quatrième, par suite d'une basse intrigue et avec l'aide de quelques mauvaises femmes, il fit d'elle ce qu'il voulut. Elle ne subit cette violence qu'à son corps défendant et elle en fut affligée jusqu'à la fin de ses jours. Lorsque son mari fut de retour, elle lui conta tout ce qui s'était passé. « Jusqu'ici, répondit-il, j'ai agi en loyal serviteur et j'ai été appelé le fidèle Sibich ; désormais je veux mériter le surnom de perfide. » Il engagea son maître à dépouiller ses neveux de leurs pays et de leurs châteaux, c'est-à-dire du Prissgow (*var.* Preussgaw) et des environs de Brisach. Harlung, frère d'Ementrich, avait laissé deux fils qui étaient de jeunes et puissants princes ; ils avaient pour gouverneur le fidèle Eckhart, qui habitait un château en dehors de Brisach ; pendant l'absence de ce dernier, Ementrich les envoya chercher et les fit pendre. A son retour, Eckhart ordonna de ne laisser entrer personne dans les forts et il alla se plaindre au seigneur de Bern. Ils envahirent ensemble les états de l'empereur, s'emparèrent de sa résidence et tuèrent plusieurs centaines d'hommes. Ementrich s'enfuit à pied avec Sibich ; il massacra beaucoup de guerriers du Berner et prit huit d'entre

---

le récit suivant qui a été recueilli de la bouche des paysans de la Basse-Franconie : « Sæufritz était le domestique d'un porcher ; pendant qu'il gardait les truies (sau), d'où lui vient son nom, il se baignait souvent dans le marais du *Lingwurmwiese* (pré du dragon), et sa peau devint si dure qu'aucune arme ne pouvait l'entamer. Il quitta le pays, accomplit de grands exploits, et revint après avoir conquis un grand trésor avec lequel il bâtit le Seyfriedsburg. » (Panzer, *Beitrag zur deutschen Mythologie*, t. I. Münich, 1848, in-8°, p. 178)

eux. En revanche, le Berner avait fait prisonniers les deux fils de l'empereur et il proposa de les échanger contre les huit hommes. Ementrich répondit qu'il ne se souciait pas de ses fils, et que le Berner en pouvait faire ce qu'il voulait, mais que, s'il désirait avoir les huit prisonniers, il eût à livrer tous ses états, à relâcher les deux princes et à partir à pied. Le Berner, ne sachant à quoi se résoudre, prit conseil de ses amis. Ils furent d'avis qu'il valait mieux sacrifier ses hommes que ses états, mais le Berner répondit que Dieu ne le voulait pas ainsi. « Plutôt perdre tous mes états, s'écria-t-il, que de laisser tuer un seul de mes huit guerriers ! »

156. Il fit donc ce que son frère exigeait de lui et il partit à pied pour Bechelor (*var*. Bethalar), où la femme du margrave Rudiger leur donna à boire et à manger. Pendant qu'ils se rendaient à un autre château, le margrave lui-même vint à passer à cheval. Apercevant le seigneur de Bern à la fenêtre d'une auberge, il monta près de lui et se jeta à genoux. « Relevez-vous, lui dit le fugitif : je ne suis qu'un pauvre homme, » et il conta ce qui lui était arrivé. Rudiger le fit mettre à table, puis il avertit le roi Etzel. Celui-ci, étant venu avec beaucoup de gens, conduisit les exilés à son château vers la reine Herchin qui était une dame fière et intelligente. Au bout de huit jours, elle fit asseoir près d'elle le Berner et lui dit : « Mon seigneur Etzel a une nièce que l'on a longtemps laissée sans époux, parce qu'elle ne pouvait trouver son égal. Or, le roi possède beaucoup de royaumes, de provinces, de chevaliers et de vassaux ; je veux faire en sorte qu'il te donne avec sa nièce trois royaumes pour t'indemniser de tes pertes ; il lui en restera assez d'autres. » Le Berner consulta Hiltbrand qui lui conseilla d'accepter, d'autant que la future était de noble condition et lui convenait. Le mariage fut conclu et l'on donna une fête où il vint beaucoup de seigneurs et de guerriers. Ensuite le roi Etzel envoya chercher dans l'Ungernland, qui était son propre pays, tous les chevaux que l'on put trouver ; il pourvut de montures le Berner et ses hommes, et lui donna bien dix-huit mille des meilleurs guerriers. Avec ces renforts, le Berner reconquit son royaume et rentra à Bern.

157. Il faut savoir qu'après la mort de Heriche, le roi Etzel épousa Kriemhilde, fille du roi Gippis (*var*. Gibich) et veuve du roi Sifrid de Niderland (*var*. Seyfrid le corné) qui avait été tué

par le Berner dans la *Roseraie* (1). Dame Kriemhilde en fut très-affligée et garda rancune au Berner et à tous les Wilfings (*var.* Wœlfings) qui étaient alors dans le Hunnenland. Afin de pouvoir les perdre, elle s'unit à Etzel, qui était le plus riche et le plus puissant des rois. Elle donna une grande fête qu'elle fit annoncer dans tous les pays. Des guerriers se rassemblèrent de toutes parts à Offen dans l'Ungernland. Elle alla trouver Hagen de Drowe (*var.* Troy) et le pria de recevoir chez lui les invités et d'engager les hostilités. Il répondit que l'honneur ne lui permettait pas de commencer, mais que, si la lutte s'engageait, il se battrait de son mieux. Pour le punir de son refus, elle dit à son fils qui avait dix ans : « Va donner un soufflet à Hagen. » — « Lequel est-ce ? » demanda l'enfant. — « C'est celui qui est assis là-bas. » Le petit garçon alla donc frapper Hagen ; celui-ci lui pardonna à cause de sa jeunesse, mais il dit qu'il ne tolérerait pas une nouvelle provocation. Kriemhilde s'en réjouit et engagea son enfant à aller frapper une seconde fois ; il obéit, mais Hagen se leva en criant : « Tu n'agis pas de ton propre mouvement ! » Il le prit par les cheveux et lui coupa la tête. Les guerriers en vinrent aux prises et s'exterminèrent mutuellement. Hiltbrand seul échappa, mais il avait deux blessures à la tête. Il alla avertir le Berner qui se trouvait dans une autre maison de la ville. En apprenant ce qui s'était passé, celui-ci sortit aussitôt et, rencontrant les deux frères de Kriemhilde, il les fit prisonniers et les lia ensemble. Lorsqu'il se fut éloigné, Kriemhilde, trouvant ses frères enchaînés, s'arma d'une épée qui était près d'eux et leur coupa la tête. Le Berner la voyant marcher une épée à la main lui demanda si elle avait tué les deux prisonniers ; sur sa réponse affirmative, il lui arracha le glaive et l'en frappa si

(1) Dans un autre passage, la préface du *Livre des héros* ajoute les détails suivants : « La ville de Wurmez s'appelait autrefois le pays de Burginnes ; le seigneur était le roi Gibich, qui avait pour fille dame Kriemhilde. C'est là aussi qu'était la *Roseraie*. — Voici les seigneurs des Pays-Bas qui dépendent de Wurmez : Meintz, Kell (Cologne) et Och (Aix-la-Chapelle) ; ces pays s'appelaient autrefois Grippean (*var* Gricbigenland et ils appartenaient au roi Gippis, dont la fille Kriemhilde planta une jolie *Roseraie* à Wurmez sur le Rhin et eut pour mari Sifrit de Niderland. Le roi Ginter était fils du roi Gippis, ainsi que Gernot et Giseler qui périt jeune. Le ménestrel Feilcker d'Altz était fils de la sœur de Kriemhilde. Sifrit (*var.* Seyfrid), roi de la partie des Pays-Bas qui avoisinait le royaume de Gibich, était fils de Sigemund, roi des Nibelungs. Il épousa Kriemhilde et fut tué dans la *Roseraie* par le seigneur de Bern. »

vigoureusement qu'il la pourfendit. Un grand nombre de guerriers avaient été massacrés ; le Berner s'en retourna avec Hiltbrand, dont les blessures ne se guérirent jamais. Plus tard il fut tué avec le roi Ginter (*var.* Gunther), frère de Kriemhilde, dans une bataille qui fut livrée devant Bern ; les guerriers du monde entier périrent tous à l'exception du Berner. Alors vint un petit nain qui lui dit : « Il faut que tu me suives ; ton royaume n'est plus de ce monde. » Le Berner partit avec le nain et personne ne sait ce qu'il est devenu ; on ne peut dire s'il est mort ou s'il vit encore.

158. Le *Livre des héros,* en tête duquel on lit ce que nous venons de rapporter, est un recueil de poëmes du cycle de Dietrich ; il en existe plusieurs éditions différentes, mais aucune d'elles ne contient de poëmes sur la femme de Sibich ni sur la vengeance de Kriemhilde. L'auteur de la préface a donc eu recours à des sources étrangères à sa collection, et probablement aux chansons saxonnes que cite la *Saga de Thidrik* (D. 42) ; car on ne connaît pas de poëmes en haut allemand qui eût pu lui fournir tous ces détails. Ce qu'il dit de la mort de Kriemhilde dans la Roseraie est en contradiction avec le *Rosengarte.* La vengeance de Kriemhilde est exposée beaucoup plus brièvement et moins clairement que dans la partie correspondante de la Saga (B. 106-136, 161). C'est que la tradition bas allemande commençait à s'altérer ; au XVI[e] siècle, elle était totalement corrompue, comme nous allons le voir, et bientôt elle fut tellement oubliée, qu'on ignorerait jusqu'à son existence, sans les témoignages de Saxo (E. 21) et de la *Saga de Thidrik* (D. 42). Le dernier écho que l'on en trouve en Allemagne est une chanson populaire sur *Diderick de Bern et le roi d'Armentrick.* Imprimée, comme feuille volante, à Hamburg ou Magdeburg, vers 1560, elle a été retrouvée par M. K. Gœdeke et publiée par lui et par Fr. H. von der Hagen. Elle a pour sujet la mort d'Ermanaric ; en voici le contenu :

159. Loin, dans le Franckrick, règne un roi intrépide que le Berner veut chasser à cause de sa perfidie, car il annexe à son royaume les villes et les bourgs. « A qui dois-je me fier ? demanda le Berner ; conseille-moi, maître Hildebrand. » — « Nous ne pouvons rien contre les villes et les forteresses : elles ne nous sont pas soumises. Le roi d'Armentrick est en colère contre nous ; il veut nous pendre tous les douze. » — « Je

donnerais bien ma personne, ma haute maison de Bern et le propre pays de mon père pour trouver le roi d'Armentrick. » — « Tu le trouveras à Freysack, répondit aussitôt la femme de Hildebrand ; il a bien trois cent cinquante hommes à sa table ; je te conseille, Diderick de Bern, de ne pas trop t'approcher de lui. Mais loin, dans le Franckrick, habite une noble veuve, qui a un fils âgé de douze ans ; je t'engage à l'associer à ton entreprise. Donne à ses amis de l'argent et de l'or rouge ; offre-lui une riche solde, promets à sa mère de le faire chevalier, et tu l'auras pour compagnon. » Le Berner s'arma avec douze hommes. Ils couvrirent leur armure de velours et de soie, et leur tête de guirlandes de violette ; ils étaient mis comme pour aller à la danse, et ils partirent pour Freysack. Que trouvèrent-ils en chemin ? Une potence ! « Qui a élevé cette potence ? » demanda Diderick. — « C'est le roi d'Armentrick, répondit le roi Blœdelinck, le plus jeune d'entre eux. Si je le vois venir avec ses trois cent cinquante hommes, je me charge de les tuer tous à moi seul. » Ils continuèrent leur voyage vers Freysack. Arrivés à la porte, ils dirent au guichetier : « Laisse-nous entrer ; nous voulons demander au roi ce que nous lui avons fait pour qu'il dresse de nouvelles potences. » — « Je ne vous ouvrirai pas : s'il s'élevait une querelle entre mon maître et vous, j'y perdrais ma jeune vie, moi pauvre Reinholt de Meilan. » — « Pour garantie de ta vie, je mets en gage la mienne propre, ma haute maison de Bern et le pays de mon père. » Le bon Reinholt de Meilan alla demander au roi la permission de faire entrer les étrangers. Laisse-les venir ; nous les ferons prisonniers et nous les mènerons tous les douze à la potence. » Reinholt ouvrit la porte. Diderick de Bern s'avança le premier, ayant à droite son frère de Stœre (Dietlaib de Stire ?), à gauche le jeune Hildebrand ; puis venait un guerrier qui avait trois lions sur son bouclier ; ensuite le prince Hœrninck, aux épaules duquel était suspendu un arc d'os ; le roi Blœdelinck, le plus jeune d'entre eux ; Sire Lummert de Garden ; Herdenack le barbu, Wolframdiderick, Isack et Wulframdiderick. Ce dernier saisit la clef de sa puissante main et ferma la porte, afin que personne ne pût sortir. Les douze héros se prirent par la main et, arrivés devant le roi, ils lui demandèrent à quoi bon tant de potences. Le roi garda le silence. Alors Diderick dégaîna son épée d'or rouge et d'un coup vigoureux fit sauter la tête du roi. Ils tuèrent tous ceux qui étaient dans la forteresse, à l'ex-

ception du bon Reinholt qu'ils épargnèrent à cause de sa fidélité. « Malheur à moi d'être venu ! s'écria Diderick : j'ai perdu Blœdelinck, le plus jeune de mes hommes. » — « Consolez-vous, seigneur : j'étais sur l'escalier d'une cave et j'ai tué trois cent cinquante hommes. » Dieu soit loué, les douze héros sont tous sains et saufs !

160. On ne connaît pas de poëmes allemands sur notre légende qui aient été composés dans les quatre cents dernières années d'après les traditions orales ; mais ceux qui existaient continuèrent à être copiés, comme le *Chant des Nibelungs* et la *Complainte*, ou même furent imprimés, comme *Seyfrid le corné* et la *Roseraie* (dans le *Livre des héros*), jusqu'à la fin du XVIIe siècle ; on ne cessa même pas de les chanter avant la fin du même siècle ; plusieurs temoignages l'attestent. On lit dans le traité *de Schismate*, écrit à Bologne en 1410, par Théodoric de Niem (l. III, ch. VIII, p. 116) : « Les Allemands paraissent avoir eu de la prédilection pour ce roi Theodoric, que le peuple de la Germanie appelle encore Theodoric de Bern ; ils ont composé à sa louange des chants en langue vulgaire, qui sont encore pour la plupart chantés par les ouvriers et les artisans. » (Müllenhoff, dans la *Revue* de Haupt, t. XII, p. 424.) — J. Turnmayr, plus connu sous le nom d'Aventin (né en 1477, mort en 1534), rapporte que, de son temps, Attila était encore chanté vulgairement et qu'il était parfaitement connu des hommes du peuple, même de ceux qui ne savaient pas lire ; mais le titre de fille de Gunther, roi des Turoges, qu'il donne à Grimylde ou Greimhilde, prouve que la tradition était déjà fort altérée (Grimm, *Heldens.*, p. 301, 302). Jean Staricius, qui écrivait au milieu du XVIIe siècle, parle, dans son *Nouveau trésor héroïque augmenté* (Neuvermehrte Heldenschatz, t. I, p. 78-81), de l'épée avec laquelle Seyfried le corné pourfendit une enclume (*Cfr.* A. 76). « Comme témoignage de la vérité historique, ajoute-t-il, l'histoire de Seyfried, peinte anciennement avec beaucoup d'art, se voit encore à l'hôtel de ville de Worms. On montre aussi, en dehors des fortifications, la *Roseraie* dans laquelle périrent autrefois tant de héros, et où il perdit lui-même la vie. La ville de Worms doit tirer son nom des nombreux serpents venimeux qui s'y trouvaient. Seyfried le corné, en ayant tué et brûlé un grand nombre, se frotta de la graisse qui coula de leur corps et fut couvert de corne. D'après une ancienne coutume, le conseil municipal décerne, comme récompense méri-

tée, une somme d'argent à celui qui, dans une séance publique à l'école de chant, peut réciter par cœur un poëme sur les aventures de Seyfried le corné, sans que les juges à ce préposés aient à raturer ou à corriger un seul vers. Tout n'est donc pas fabuleux dans ce que l'histoire rapporte des épées de Seyfried : Meynung, Roland, Durndart. » (W. Grimm, *Heldens.*, p. 319-320 ; Raszmann, t. I, p. 412.)

161. En ce temps, c'étaient non-seulement les bourgeois et les paysans, mais aussi les princes qui s'intéressaient à notre légende. « En l'année 1488, l'empereur Frédéric III étant venu à Worms, dit la Chronique de cette ville, entendit raconter qu'il y avait dans le cimetière de Sainte-Cécile ou de Saint-Meynard, situé dans le faubourg du côté de Spire, le tombeau fameux d'un géant nommé Sifrid à la peau de corne. La sottise des paysans affirmait qu'il y avait des statues. L'empereur voulut s'en assurer personnellement ; appelant son trésorier, il lui donna quatre ou cinq florins et ajouta : « Allez trouver les magistrats et dites-leur de ma part de faire exécuter des fouilles dans ce cimetière, afin que je sache si la tradition dit vrai. » Avec cette somme, les magistrats louèrent des gens qui creusèrent au lieu désigné jusqu'à ce que l'eau jaillît. Mais n'y trouvant pas de figure humaine ni d'ossements, ils allèrent rapporter à l'empereur que le bruit était faux. » (*Chronicon Wormaciense*, extr. dans *Heldensage* de W. Grimm. p. 301). Trois cents ans plus tard, les héros de notre légende étaient bien déchus dans l'estime des princes : le 22 février 1784, Frédéric II, roi de Prusse, répondit à Müller, qui lui avait envoyé la première édition complète du poëme des Nibelungs : « Vous jugez beaucoup trop favorablement des poëmes des XIIIe et XIVe siècles, que vous avez publiés et que vous croyez si propres à enrichir la langue allemande. A mon avis, ils ne valent pas une pincée de poudre et ne méritent pas d'être tirés de la poussière de l'oubli. Je ne voudrais du moins pas souffrir dans ma collection de livres ce fatras bon à jeter par la fenêtre. L'exemplaire que vous m'avez envoyé attendra donc son sort dans la grande Bibliothèque ; je ne promets pas qu'il sera consulté souvent. » Cette prédiction ne s'est pas réalisée : le poëme des Nibelungs n'a pas été dédaigné par la nation allemande comme il l'était par le roi bourru ; les efforts du savant qu'il encourageait si mal ont été mieux appréciés de nos jours, et Müller a eu toute une légion de successeurs dont on trouvera

les noms à la Bibliographie. Fr. H. von der Hagen, W. Grimm, Lachmann, Lassberg, Mone, Zarncke, Holtzmann, Müllenhof, Bartsch, Pfeiffer et tant d'autres ont édité, commenté, éclairci les textes relatifs aux Nibelungs, et leurs ouvrages sont étudiés non-seulement aux universités, mais jusque dans les colléges. Le succès des imitations de Simrock, le nombre des traductions et des publications à l'usage du peuple prouvent que notre légende franco-burgonde est aujourd'hui plus populaire en Allemagne qu'elle ne l'a jamais été.

Chapitre VII.

CHEZ LES PEUPLES NÉO-LATINS ET LES HONGROIS.

162. L'exemple des érudits allemands qui, dans les cinquante dernières années, ont remis en lumière tant de documents oubliés qui concernent notre légende, nous fait croire que, si nos savants veulent prendre la peine de faire des recherches du même genre dans les archives et sur la couverture des manuscrits, ils trouveront bien, par-ci par-là, quelque allusion incomprise, quelques traces inaperçues, peut-être même des textes inconnus. Nous n'avons sans doute pas l'espoir que la récolte sera aussi abondante qu'en Allemagne et dans les pays scandinaves, mais il y a vraisemblablement quelques découvertes à faire dans ce champ d'études, car les peuples germaniques qui se sont établis dans l'empire d'Occident et qui, par leur fusion avec les indigènes, ont fondé les nationalités française, italienne, espagnole, ont certainement apporté de leur pays natal la légende franco-burgonde et l'ont propagée dans leur nouvelle patrie. Cette légende, qui existait certainement dès l'époque des grandes migrations, s'est perpétuée jusqu'au XI[e] siècle chez les peuples néo-latins, et il y a lieu de croire qu'il en reste, dans leurs livres et leurs bibliothèques, d'autres traces encore que le poëme latin sur *Waltharius*. Les peuples néo-latins possèdent non-seulement les plus anciens manuscrits de cet ouvrage (ceux de Paris, de Bruxelles, et le

fragment de la Novalèse à Turin), mais de plus ce doit être un de nos compatriotes, le français Gerard ou Gerald, moine de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire (Orléanais, département du Loiret), qui l'a composé ou, tout au moins, lui a donné sa dernière forme. En effet, dans une épître dédicatoire en vingt-deux vers, placée en tête du poëme et adressée à l'archevêque Erckambald, l'auteur s'appelle Gerald et se qualifie de moine (adelphus). Cette pièce de vers se trouve dans les manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Vienne, c'est-à-dire dans tous les manuscrits complets, à l'exception pourtant de celui de Carlsruhe; encore I. v. Arx affirme-t-il que, dans la préface de ce dernier, le poëte est nommé *Gerardus monachus gallus monasterii floriacensis,* et le savant Pertz ajoute qu'en 1826 il a vu le manuscrit de Bruxelles où *Waltharius* est attribué au même *Geraldus floriacensis* (Pertz, *Script.*, t. II, p. 118, n.). Un anonyme avait écrit sur la feuille de garde du manuscrit de Paris que le poëte était *saint Gerauld, moine de Fleury, comme il semble.* Cette mention a disparu, mais Melot, l'auteur du Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale, doit l'avoir vue (en 1744), puisqu'il dit à propos de Gerald (t. IV, p. 532): *Floriacensis ut videtur monachus.* En présence de ces témoignages, il est difficile de contester à notre compatriote l'honneur d'avoir écrit *Waltharius;* on l'a pourtant fait, et des érudits allemands revendiquent cette gloire les uns pour Eckehard, les autres pour Kerald, tous deux moines de Saint-Galles. Examinons les titres de ces derniers.

163. Dans la partie de la Chronique de l'abbaye de Saint-Galles, qui fut rédigée par Eckehard IV (mort en 1036), cet écrivain dit que son homonyme Eckehard I, mort en 973, « étant à l'école, écrivit pour son maître de versification la vie de *Waltharius manufortis;* il l'écrivit en tâtonnant, parce qu'il était enfant dans ses goûts, bien qu'il ne le fût plus pour le caractère. Pendant notre séjour à Mayence (1011-1021), nous avons, par ordre de l'archevêque Aribon, corrigé ce travail dans la mesure de nos moyens et de nos connaissances, car les barbarismes et les idiotismes ne permettent pas de faire si facilement du latin d'un langage qui affecte les teutonismes. » (*Casus Sancti Galli,* éd. par Ild. von Arx, dans *Script.* de Pertz, t. II, 1829, in-fol., p. 118.) On a prétendu que ce passage s'appliquait à notre poëme, mais ce n'est pas vraisemblable : nulle part dans le poëme ne se trouve l'épithète *manufortis,* où elle

ne serait d'ailleurs pas justifiée, puisque Walthari perdit la main droite en combattant; d'ailleurs le travail d'Eckehard I était une simple composition d'écolier, et même paraît-il fort mauvaise, puisqu'un latiniste incorrect et obscur, comme était Eckehard IV, se croyait capable de la corriger; quand on lit la prose inintelligible de ce dernier, on ne peut s'imaginer qu'il ait été de force à améliorer notre *Waltharius*. D'ailleurs, tandis que tous les manuscrits complets attribuent le poëme à Gerald, aucun ne fait mention des Eckehards. Ces arguments n'ont pas échappé à Jac. Grimm, aussi n'ose-t-il contester le témoignage de l'épître dédicatoire, mais il prétend que Gerald est un certain Kerald ou Gerhald, moine de Saint-Galles (xe siècle), et qu'Erckambald était l'archevêque de ce nom qui administra le diocése de Strasbourg de 965 à 991. Il n'est pas probable que Gérald ait vécu dans les pays Rhénans, car il aurait su que Gibichon, Gunthari, Haganon n'étaient pas des Francs, mais bien des Burgondes, comme les appellent le *Poëme des Nibelungs*, *Pitrolf*, *la Roseraie*, *Walther*, la préface du *Livre des Héros*. L'erreur de Gerald s'explique mieux si l'on admet qu'il vivait sur les bords de la Loire, dans un pays où notre légende était corrompue et presque oubliée au xe siècle.

164. Si l'on objecte avec Jac. Grimm qu'un moine français ne se serait pas soucié de traiter un sujet où douze guerriers francs sont vaincus par un seul Aquitain, nous répondrons que cet argument n'est pas décisif; car alors il faudrait dire que le *Poëme des Nibelungs* n'est pas d'un allemand, puisque les Saxons y jouent rôle peu glorieux (C. 6); personne n'oserait soutenir cette thèse, mais on pensera avec raison que le poëte allemand n'a pas voulu s'écarter de sa source franque ou burgonde; de même Gerald a dû suivre la tradition gothique qui avait cours dans la Gaule méridionale. Et qui sait? Les Aquitains n'ont peut-être substitué les Francs aux Burgondes que parce qu'ils n'avaient pas de griefs contre ceux-ci; ils étaient au contraire aigris contre ceux-là par des guerres malheureuses, et ils étaient bien aises de faire tourner à la confusion des Francs la victoire que Walthari avait en réalité remportée sur les Burgondes. Gerald, qui ne connaissait probablement pas la vraie légende, n'a pu corriger l'erreur que les Aquitains avaient introduite, peut-être à dessein, dans la tradition gothique. — Passons à une autre objection de J. Grimm. Il a répété inconsidérément d'après D. Rivet (*Histoire littéraire de*

la France, t. VI, 1742, p. 438) que l'on ne connaissait pas de Gerald qui eut été moine de Fleury. (Disons en passant que notre ignorance à cet égard ne prouverait rien, car il s'en faut beaucoup que nous ayons conservé les noms de tous les membres de cette communauté.) Mais l'assertion de D. Rivet était erronée, et il l'a amplement rectifiée dans le tome suivant (VII, 1746, p. 183-184). Là, il nous apprend que le moine Gerald ou Gerard, qualifié de saint dans quelques documents, était disciple de l'abbé de Fleury, le polygraphe Abbon (mort en 1004), qui lui adressa deux de ses ouvrages. Outre *Waltharius*, il a composé un poëme sur la translation des reliques de saint Benoît, un autre en l'honneur du même saint; enfin, dans un troisième, il a chanté les louanges de la Vierge. Erckambald, à qui il dédia *Waltharius*, fut le cinquante-septième archevêque de Tours; il avait succédé à Harduin vers 980, et il vivait encore dans les premières années du xi[e] siècle (*Gallia Christiana*, t. XIV, édit. par M. Hauréau, Paris, 1856, in-fol., col. 54-56). Gerald vivait donc à la fin du x[e] siècle, à peu près à la même époque que les Eckehards; il a traité le même sujet qu'eux, mais rien n'atteste qu'il ait connu leur travail. Ne pouvant comparer le *Waltharius manufortis*, aujourd'hui perdu, avec le *Waltharius* de Gerald, nous devons nous borner à faire l'analyse de ce dernier poëme :

165. Attila (*var.* Etcilon), roi des Huns de Pannonie, ayant traversé le Danube à la tête d'une innombrable armée, envahit le pays des Francs alors gouverné par le roi Gibichon. Celui-ci aima mieux demander la paix et payer le tribut que d'exposer aux hasards des combats sa vie, sa couronne et sa famille. Comme son fils Gunthari (*var.* Gundhari) était encore trop jeune pour être donné en otage, il lui substitua Haganon, noble jeune homme d'origine troyenne (veniens de germine Trojæ), qu'il envoya au camp d'Attila avec une forte somme d'argent. Les Avares satisfaits quittèrent le pays des Francs et se dirigèrent vers la Burgundie où régnait le puissant Herric (*var.* Henric, Heriric, Criric); issu d'une race ancienne et illustre, celui-ci n'avait qu'une fille unique, la belle Hiltgunde (*var.* Hildcunde, Hilcunde) qui devait lui succéder. Il se trouvait par hasard à Cavillon (Châlon-sur-Saône), lorsqu'il fut informé que les Huns avaient traversé l'Arar (Saône) et le Rhône, et envahi le royaume. En apprenant la soumission des Francs, il réunit ses conseillers et leur dit : « Si un puissant peuple auquel nous ne

pouvons nous comparer s'est soumis à la Pannonie, comment pourrions-nous résister et défendre notre chère patrie. Il vaut mieux traiter et payer tribut; je suis disposé à sacrifier ma fille unique pour le bien du pays, et je vais envoyer des messagers à l'ennemi. » Attila, comme d'habitude, accueillit bien les ambassadeurs et leur dit : « Les Huns préfèrent la paix à la guerre, c'est à regret qu'ils frappent les rebelles. Que votre roi vienne et nous ferons un traité. » Herric, s'étant rendu au camp, livra ses trésors et sa fille. Attila continua sa marche vers l'Ouest, et il arriva en Aquitaine. Le roi de ce pays, Alphere, avait un fils nommé Walthari qu'il avait fiancé avec Hiltgunde; suivant l'exemple des Francs et des Burgundes, il se reconnut tributaire des Huns et leur donna son fils en otage. Attila, rentré en Pannonie, confia la princesse aux soins de la reine, et il se chargea lui-même de l'éducation des jeunes princes qu'il traita comme ses propres enfants.

166. Haganon et Walthari l'emportaient sur tous les Huns par la force et l'intelligence. Le roi les avait placés à la tête de ses troupes, et c'était à juste titre, car ils se distinguèrent dans les combats par de grands exploits; aussi jouissaient-ils de toute la faveur d'Attila. De son côté, Hiltgunde savait égayer la reine et s'en était fait aimer par sa douceur et son adresse; la garde des trésors lui fut confiée et peu s'en fallait qu'elle ne régnât, car elle faisait tout ce qui lui plaisait. Cependant Gibichon étant mort, Gunthari, qui lui avait succédé, rompit aussitôt le traité conclu avec les Huns et refusa de payer tribut. A cette nouvelle, Haganon s'échappa à la faveur des ténèbres et alla rejoindre son seigneur. La reine Ospirin engagea le roi à surveiller Walthari, afin qu'il n'en fît pas autant, car c'était le principal soutient du royaume; pour l'y fixer, il fallait le marier avec une noble femme du pays et lui donner des domaines. Cet avis plut au roi; il fit de brillantes propositions au fils d'Alphere, mais celui-ci les repoussa, parce qu'il méditait une évasion. Il dissimula pourtant, sous prétexte que le mariage le détournerait du service du roi et que, s'il était obligé de bâtir des maisons et de veiller à la culture des terres, il ne pourrait plus s'occuper exclusivement de la grandeur du royaume. Attila n'insista pas, parce qu'il comptait sur la fidélité du jeune prince. Un peuple tributaire ayant secoué le joug, Walthari fut mis à la tête de l'armée chargée de dompter les rebelles; après avoir excité ses troupes, en leur rappelant leurs victoires passées, il

marcha contre l'ennemi, se jeta au milieu de la mêlée, et tua tous ceux qu'il rencontra; les siens, animés par son exemple, remportèrent une victoire complète et se mirent à dépouiller les cadavres. Walthari, le front ceint d'une couronne de rameaux verts, retourna triomphalement à la résidence d'Attila.

167. En cherchant le roi à travers le palais, il trouva Hiltgunde seule dans une salle royale; il la serra dans ses bras et lui rappela que leurs parents les avaient destinés l'un à l'autre. Dans sa modestie, elle crut qu'il ne parlait pas sérieusement et qu'il ne se contenterait pas d'une si chétive épouse. Comme preuve de sa sincérité, il lui proposa de l'enlever et il ajouta qu'il se serait évadé depuis longtemps, s'il avait pu le faire sans laisser Hiltgunde chez les Huns. Elle promit de faire tout ce qu'il ordonnerait; comme elle avait la garde des trésors du roi, il l'engagea à y puiser largement, surtout à ne pas oublier de prendre le casque, la cotte de mailles et la cuirasse d'Attila. Il lui recommanda aussi de remplir deux coffres de bracelets pannoniens, de faire quatre paires de chaussures pour lui, autant pour elle, et de se procurer secrètement des hameçons, car il faudrait pêcher et chasser pour vivre pendant le voyage. Au bout d'une semaine environ, lorsque ces préparatifs seraient terminés, Walthari donnerait un splendide banquet, où il ferait en sorte d'enivrer le roi, la reine, les grands et leurs serviteurs; il avertit sa fiancée de boire avec modération, afin qu'elle fut prête à s'enfuir avec lui, dès que les convives s'endormiraient dans l'ivresse. Le jour du festin, après s'être arrangé de manière à ce que les invités se chargeassent l'estomac de mets exquis et fissent de copieuses libations, il les retint bien avant dans la nuit, jusqu'à ce que tous fussent alourdis par le sommeil, l'ivresse et la bonne chère. Ayant alors fait signe à Hiltgunde, il alla prendre à l'écurie *Lion*, le plus rapide des coursiers, lui mit sur le dos les deux coffres pleins de joyaux et donna la bride à sa compagne; pour lui, il avait assez de porter ses armes, car sa tête était couverte d'un casque à crinière rouge, ses jambes de plaquès d'or: à son baudrier pendait un sabre et un glaive à deux tranchants; selon la coutume des Huns, il tenait sa pique de la main droite et son bouclier de la main gauche. Les fugitifs s'éloignèrent à marches forcées pendant les nuits, évitant les grands chemins et préférant les sentiers détournés; le jour ils se tenaient cachés dans les fourrés.

168. Les convives ne se réveillèrent que le lendemain, vers midi; ils cherchèrent leur hôte pour le remercier, mais ils ne purent le trouver. Attila crut qu'il était allé se reposer dans un endroit écarté. Mais la reine Ospirin, voyant que Hiltgunde ne lui apportait pas ses vêtements comme d'habitude, comprit ce qu'il en était. « Maudit soit le festin et ce jour funeste! s'écria-t-elle : Walthari, le soutien de l'empire, le glorieux défenseur des Huns, s'est enfui avec Hiltgunde ma fille chérie! » Le roi passa de la fureur à la tristesse; il déchire ses vêtements, la colère lui coupe la parole; il ne peut ni boire, ni manger, ni fermer l'œil. Il assemble ses conseillers et promet de couvrir d'or celui d'entre eux qui ramènera le fugitif. Mais, dans ce vaste pays où il y avait tant de seigneurs, de ducs, de comtes et de chevaliers, qui brûlaient du désir de s'illustrer et de gagner la récompense, il ne se trouva pas un seul homme qui osât se mettre à la poursuite de Walthari. Celui-ci continuait son voyage, n'ayant pour aliments que la chair des oiseaux qu'il prenait avec de la glu ou des baguettes fendues. Quand il eut atteint la région des rivières poisonneuses, la pêche lui procura d'autres ressources; pendant tout le trajet, le noble héros se priva des embrassements de sa compagne. Après quarante jours de marche, les fugitifs arrivèrent sur les bords du Rhin, en amont de la ville royale de Worms. Pour obtenir passage, Walthari donna quinze poissons à un batelier qui les porta au chef des cuisines royales. Le roi Gunthari, à qui on les servit, fit la remarque que la France ne produisait pas de pareils poissons et il s'informa de leur provenance. Le batelier rapporta qu'il les tenait d'un voyageur pesamment armé, suivi d'une admirable jeune fille qui menait par la bride un haut coursier. A certains détails, Haganon reconnut son frère d'armes Walthari et il fit part au roi de cette découverte. Gunthari, transporté de joie, s'écria que les dieux lui renvoyaient les trésors livrés à Attila par Gibichon. Il se leva subitement, fit seller son coursier, et courut à la recherche de Walthari avec douze intrépides guerriers. Haganon qui était du nombre, se rappelant son amitié pour son compagnon d'armes, s'efforça vainement de retenir le roi. Cependant le fils d'Alphere, cessant de suivre les bords du Rhin, entra dans les Vosges, immense forêt accoutumée à entendre les aboyements des chiens et les sons du cor. Trouvant entre deux rochers un anfractuosité naturelle, tapissée de court gazon, il y entra pour se livrer au sommeil; car, depuis

qu'il avait quitté la ville des Avares, il n'avait jamais reposé qu'appuyé sur son bouclier, presque sans oser fermer l'œil. S'étant dépouillé de ses armes, il posa sa tête sur le giron de sa compagne et, après lui avoir recommandé de l'avertir si elle voyait s'élever des tourbillons de poussière, il goûta enfin le sommeil si longtemps désiré.

169. Dès que Gunthari découvrit des pas d'hommes sur la poussière, il éperonna son rapide coursier, et excita ses compagnons à courir sus au voyageur et à lui enlever ses richesses. Mais l'illustre Haganon fit observer que ce n'était pas si facile, qu'il avait souvent vu Walthari, dans ses combats contre les peuples du nord et du sud, frapper l'ennemi de terreur et exciter l'admiration des siens. Gunthari persista néanmoins dans son fatal dessein et s'avança vers le lieu où s'était retiré Walthari. Averti par Hiltgunde, ce dernier se leva et se frotta les yeux ; quand la jeune fille vit briller les javelots, elle crut reconnaître les Huns et pria son fiancé de lui couper la tête, afin de la soustraire aux violences de l'ennemi. « Serais-je digne de vaincre, répondit-il, si je souillais mon glaive du sang d'une amie si dévouée ? Dieu me garde d'obtempérer à ce désir ; ne crains rien : celui qui m'a si souvent préservé du danger saura confondre ceux qui nous poursuivent. » Jetant les yeux sur la campagne, il s'écria : « Ce ne sont pas des Huns, mais les Francs Nebulons, habitants de ce pays. Voilà mon ami Haganon, notre compagnon de captivité. C'est le seul que je redoute ; en combattant à mes côtés, il a appris à connaître mes moyens de défense et il s'en sert avec habileté. » Haganon pria le roi d'envoyer un messager au voyageur, car Walthari avait du sens et il aimerait peut-être mieux livrer ses richesses que de s'exposer aux hasards d'un combat. Camalon (*var.* Kamelon, Calamon), que l'illustre nation des Francs avait constitué gouverneur de Metz et qui était venu apporter des présents, fut chargé du message ; il partit au galop et, en arrivant près de Walthari, il lui demanda : « Qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu ? » — « Je ne te reconnais pas le droit de m'interroger ; mais je ne tiens pas à cacher mon nom. Je suis Walthari d'Aquitaine ; après avoir été en otage chez les Huns, depuis mon enfance, j'ai eu envie de revoir mon pays et j'y retourne. » — « Au nom du roi Gunthari, je te somme de livrer ton coursier, avec les caisses dont il est chargé, et la jeune fille qui t'accompagne ! A ces conditions, tu auras la vie sauve. » — « Jamais je n'ai entendu

proposition plus ridicule ; tu m'offres ce qu'il n'est pas au pouvoir du roi de me donner ou de m'enlever. Est-il un dieu pour m'accorder la vie ? M'a-t-il au moins pris, enchaîné ou enfermé dans un cachot ? Pourtant, puisqu'il est prêt à se battre, s'il veut ne pas m'attaquer, je lui enverrai cent bracelets d'or rouge, comme un hommage rendu à sa dignité royale. » En apprenant cette réponse, Haganon engagea le roi à accepter l'offre et à distribuer les anneaux à ses hommes ; il vanta de nouveau l'incomparable bravoure de Walthari et il ajouta : « Un songe que j'ai fait la nuit dernière m'annonce que nous n'aurons pas l'avantage si nous combattons ; il me semblait que vous étiez aux prises avec un ours et qu'il vous mutilait la jambe : étant allé à votre secours, je fus attaqué à mon tour et je perdis un œil. » — « Vous ressemblez à votre père Hagathien (*var.* Hagalthien, Agacien) qui était d'un caractère timide et méprisait la guerre. » Transporté de colère, Haganon s'écria : « A votre gré, puisque vous ne craignez rien, attaquez en personne celui que vous poursuivez ; je vous regarderai faire, car je ne veux pas être complice d'une spoliation. » Il monta sur une éminence voisine et il y resta pendant la lutte.

170. Par ordre du roi, Camalon alla faire une autre sommation à Walthari. « Ecoute, ami, lui cria-t-il, livre toutes tes richesses au roi, si tu veux avoir la vie sauve. » — « Que réclames-tu ? Ai-je rien pris à Gunthari ? Lui ai-je causé quelque dommage ? Si ta nation est si peu hospitalière qu'elle rançonne les voyageurs, j'offre deux cents bracelets à ton roi pour qu'il me laisse passer en paix. » — » Il nous faut tes coffres, ou bien tu périras. » A ces mots, il darde un trait contre Walthari, qui lui lance à son tour un javelot et le tue d'un coup d'épée. A ce spectacle, Scaramund, fils de Chimon (*var.* Kimon) et neveu de Camalon, voulant venger son oncle, marcha seul contre le vainqueur, car le passage était si étroit que l'on ne pouvait se battre qu'un à un. Les deux traits qu'il darde n'atteignent pas le but et son épée glisse sur le heaume de Walthari, qui lui coupe la tête. Excité par Gunthari, Werinhard (*var.* Werhard, Wirmhard) s'avance et engage un nouveau combat singulier. Issu d'une longue série d'aïeux et descendant de l'illustre Pandarus, qui, poussé par les dieux, rompit autrefois la paix en lançant la première flèche au milieu des Grecs, il fit voler une grêle de traits sur Walthari, qui se couvrit de son bouclier, puis il l'attaqua avec le glaive ; mais son cheval, ayant été

atteint au poitrail d'un coup de pique, se cabra et tomba sur lui ; le fils d'Alphere en profita pour lui trancher la tête. Vint ensuite le saxon Ekevrid, qui s'était réfugié chez les Francs à la suite d'un meurtre ; Walthari, a qui il demanda s'il était un fantôme, puisqu'il semblait invulnérable, lui répondit : « La langue celtique dont tu te sers annonce que tu appartiens à la nation qui excelle dans l'art de plaisanter. Mais si tu approches et que ma main t'atteigne, tu pourras ensuite aller conter aux Saxons si c'est l'ombre d'un faune que tu as rencontré dans les Vosges. » Il le tua, ainsi que Hadavard (*var.* Hadawart). Patavrid (*var.* Patarid), qui leur succéda, était neveu de Haganon ; son oncle lui fit un beau discours pour essayer de le retenir, mais il ne put l'arrêter et, quand il le vit courir à sa perte, il se mit à verser des larmes. Valthari lui-même, touché de la douleur de son frère d'armes, engagea le jeune homme à ne pas ouvrir les hostilités ; mais attaqué par lui, il dut se défendre et il le tua bien qu'à regret. Gerwit (*var.* Gervint, Kervuct) assaillit Walthari avec sa hache à deux tranchants, arme dont se servaient alors les Francs ; mais il eut beau faire, il ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs.

171. Les Francs commençaient à se décourager et ils prièrent leur roi de ne pas prolonger le combat ; Gunthari répondit qu'il ne pouvait traverser les Vosges et retourner à Worms sans s'être vengé de cet outrage. Randolf courut donc contre Walthari et lui lança sa javeline, qui ne put percer la cuirasse, œuvre de Wieland ; mais il périt aussi et il fut remplacé par Eleuthère, surnommé Helmnod (*var.* Helnod). Celui-ci était armé d'un angon à trois barbes attaché à une corde à trois fils, dont ses compagnons tenaient l'extrémité. Ceux-ci se mirent à la tirer, dès que le trait, lancé avec adresse, se fut planté dans le bouclier de Walthari. Le fils d'Alphere ne se laissa pas abattre, mais se précipitant successivement sur Helmnod, Trodgunt (*var.* Trogunt, Trogus) de Strasbourg et Tanaste de Spire, il les tua l'un après l'autre. Gunthari, resté seul, alla supplier Haganon de lui venir en aide. Mais ce dernier hésitait entre l'amitié qu'il avait jurée à son frère d'armes et l'obéissance qu'il devait au roi ; de plus il sentait la difficulté de forcer Walthari dans ses retranchements. Enfin, cédant aux instances du roi, il feignit de s'éloigner avec lui, afin que Walthari sortît de sa retraite. Mais celui-ci devina le stratagème, et au lieu de quitter le ravin, il s'y fortifia par une palissade de branches

épineuses; ensuite il se coucha, après avoir prié Dieu d'admettre au paradis ceux qu'il avait tués. Il consola Hiltgunde, et dormit un instant pendant qu'elle veillait; mais bientôt il se releva, dit à sa compagne de se livrer au sommeil et monta lui-même la garde. Au lever du jour, il dépouilla les morts de leurs anneaux et de leurs armes dont il chargea trois chevaux, il mit Hiltgunde sur le quatrième et monta lui-même sur un cinquième, puis il continua le voyage. Bientôt sa compagne l'avertit qu'elle voyait approcher deux guerriers: c'était Haganon et Gunthari. Le premier, à qui il rappela leur ancienne amitié, lui dit qu'il avait à venger son neveu, et il l'attaqua conjointement avec Gunthari; Walthari perdit la main droite en se défendant, mais il coupa la jambe de Gunthari, creva un œil de Haganon et lui fit sauter six molaires. Les combattants s'étant arrêtés de lassitude, Hiltgunde vint bander leurs blessures, elle leur versa à boire et, pendant que la coupe circulait, les héros se mirent à se plaisanter sur les mutilations qu'ils avaient subies. Ensuite ils se séparèrent amicalement; les deux Francs retournèrent à Worms, l'Aquitain regagna son pays, où il épousa Hiltgunde. Ayant succédé à son père, il se fit aimer de tous et régna heureusement pendant trente ans.

172. Gérald aujoute en terminant: « Voici que mon style émoussé refuse d'écrire les guerres et les nombreuses victoires que Walthari gagna ensuite. » Il connaissait donc d'autres épisodes et c'est peut-être quelques-uns de ceux-ci qui faisaient le sujet du poëme des Eckehards. Quoi qu'il en soit, la *Chronique de la Novalèse* cite les *Gestes* (Actus vitæ) et le *Pèlerinage* (Peregrinatio) de Walthari, et leur emprunte diverses anecdotes;. de plus elle reproduit environ le premier tiers du poëme du Gerald; elle ne dit pourtant pas le nom de ce dernier, mais elle l'appelle vaguement un certain poëte (metricanorus quidam). Le *Chronicon Novaliciense* a été écrit dans la première moitié du XIe siècle, au monastère de la Novalèse, situé en Piémont, non loin de Suse, au pied du mont Cenis; le manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque royale de Turin. On y voit que Walthari, après s'être signalé par de grands exploits, songea dans sa vieillesse à faire pénitence de ses péchés; il parcourut le monde pour trouver le monastère où la règle était la plus rigoureuse et il entra à celui de la Novalèse en qualité de jardinier. Des bandits ayant intercepté un convoi de provisions destiné au monastère, Walthari fut

chargé d'aller reclamer ce butin; mais il avait ordre de ne pas répondre à la violence par la violence, et même de ne résister que si les brigands voulaient le mettre à nu. Il demanda un cheval; on lui présenta plusieurs rosses dont il ne voulut pas; il finit par retrouver le coursier qu'il avait amené et que l'on employait au service du moulin. S'étant rendu vers les bandits, il leur fit des réprimandes dont ils se moquèrent, et ils se mirent à le dépouiller de ses vêtements. Walthari se laissa enlever sa tunique et ses chausses, mais, quand on voulut lui prendre son pantalon, il s'arma de ses étriers et tua l'un des voleurs, ensuite il saisit un veau avec lequel il frappa les autres et les mit en fuite. Après sa victoire, il reprit ce qui appartenait au monastère, sans dédaigner les dépouilles des vaincus; à son retour une pénitence lui fut imposée parce qu'il avait versé du sang. On rapporte aussi qu'il repoussa trois fois les payens qui avaient envahi les domaines du monastère. Il suivait très-ponctuellement la règle et il mourut plein de jours (*Chron. Novalic.*, l. II, ch. VII-XII). Cette aventure a beaucoup de rapport avec celle de Heimi et d'Aspilian dans la *Saga de Thidrik* (B. 153-156). On la retrouve aussi, attribuée à d'autres personnages, dans les *Deutsche Sagen* des frères Grimm (Berlin, 1816-1818, 2 vol. in-8°, t. II, p. 55, n° 407), dans les *Traditions populaires de la France*, par Am. de Beaufort (Paris, 1840, in-8°, p. 277-284), et dans la Chronique danoise sur Charlemagne (Sv. Gruntvig, *Danmarks Folkeviser*, t. I, p. 218).

173. La légende de Walthari a pénétré jusque chez les Polonais; l'évêque de Posen, Boguphalus, mort en 1265, rapporte dans sa *Chronique de Pologne* (1) que le fort Walter, nommé en polonais wdaly Walgerzs, comte de Tyneg (aujourd'hui Tyniez, près de Cracovie), étant à la cour du roi des Francs, devint amoureux de sa fille, la belle Helgonde; mais celle-ci était aimée d'un prince allemand qu'elle ne voyait pas d'un mauvais œil. Pour gagner l'amour de la princesse, Walter alla chanter sous ses fenêtres pendant trois nuits; elle s'éprit de lui et l'introduisit chez elle. L'allemand furieux retourna dans

(1) *Chronicon Poloniæ* dans *Silesicarum rerum scriptores*, édité par Fr. D. Sommersberg, in-fol., t. II, Leipzig, 1730, p. 37-39. — *Cfr.* Procosius, dans *Chronicon Slavo-sarmaticum*. Varsovie, 1825, in-8, p. 109, 129. — J. Grimm, notes sur *Waltharius*, et *D. Heldensage*, p. 56.

son pays et défendit aux bateliers du Rhin de passer tout voyageur qui ne paierait pas un marc d'or. Bientôt après Walter s'enfuit avec Helgunde, monta sur une barque et paya le fret, mais, le prince allemand étant survenu, défendit aux bateliers de le passer. Le fugitif saute alors à cheval, met Helgunde en croupe et s'élance dans le fleuve qu'il traverse avec la rapidité d'une flèche. Son rival le poursuivit et une lutte s'engagea; l'allemand, qui avait devant lui la belle princesse, fut tellement enflammé par cette vue, qu'il fit reculer son adversaire; mais Walter, se trouvant à son tour en face de Helgunde, reprit l'avantage, tua le prince allemand et partit pour son château, où il arriva sans autre aventure. Ce que Boguphalus ajoute sur Walter et Helgunde ne se trouve pas dans les autres versions de la légende et ne mérite pas de crédit, car il n'y a pas d'apparence que ce chroniqueur ait eu des sources particulières ; son récit ne doit être fondé que sur de vagues réminiscences de *Waltharius* ou des poëmes allemands.

174. Les quelques traits de notre légende que l'on trouve chez les Hongrois sont également empruntés à des sources étrangères. Bien qu'on les ait rattachés à l'histoire du *Fléau de Dieu,* par suite de la confusion d'Atlé ou Etzel avec Attila, ils ne faisaient pas partie des traditions nationales des Magyars; les deux plus anciens historiens de ce peuple, l'anonyme du roi Bela et l'évêque Chartuicius, qui vivaient dans la seconde moitié du xi[e] siècle, n'ont pas connu notre légende ou du moins n'ont pas cru qu'elle fît partie de leur sujet. Maître Simon de Keza, qui écrivait à la fin du xiii[e] siècle, est le premier chroniqueur hongrois qui ait parlé de Dietrich, de Krimhilde et d'Aldrian. C'est d'ailleurs un écrivain sans critique, qui donne autant de place aux traditions apocryphes sur les Huns qu'à l'histoire positive des Hongrois. Voici l'analyse des épisodes que lui a fournis notre légende : lorsque les Huns s'établirent sur les rives de la Thyza (Theiss), le tétrarque Macrin, d'origine longobarde, qui gouvernait alors la Pannonie, la Pamphylie, la Phrygie, la Macédoine, la Dalmatie, n'osant attaquer les nouveaux venus, demanda des renforts aux Romains, de qui il tenait son pouvoir. Ceux-ci qui s'étaient donnés pour roi l'Alaman Ditric de Vérone, le prièrent de porter secours à Macrin, ce qu'il fit volontiers; il partit donc avec une armée composée d'Italiens, de Germains et d'autres peuples d'Occident. La première bataille qu'il livra tourna à son avantage, mais il avait

perdu deux fois plus de guerriers que ses ennemis, et les Huns prirent leur revanche à la bataille de Cesunmaur (autrefois Cetii murus, aujourd'hui Zeiselmaur), à quelques milles de Vienne. Macrin fut tué, son armée mise en déroute et Ditric fut atteint au front d'une flèche qu'il ne prit pas le temps d'arracher de la blessure, mais il partit immédiatement pour Rome où il se montra dans cet état. S. de Keza ajoute qu'après cette victoire les Huns choisirent pour chef Ethela, et il conte l'histoire de ce conquérant en partie d'après Jornandes, qu'il appelle Orose et qu'il dit avoir été contemporain de l'un des Othons, empereurs d'Allemagne. Autres erreurs et anachronismes : il confond les champs catalauniques avec la Catalogne, et il compte parmi les ennemis d'Attila Mirammon (c'est-à-dire l'*Emir-al-moumenin*), sultan de Maroc. Ditric, qu'il nous avait représenté comme blessé mortellement à la bataille de Cesunmaur, et dont il n'a pas parlé pendant le règne d'Ethela, reparaît après la mort de ce dernier. De concert avec d'autres princes de l'Allemagne que le conquérant avait subjugués, Ditric sema la discorde parmi les Huns qui se divisèrent en deux factions. La partie la plus saine de la nation se groupa autour de Chaba, qu'Ethela avait eu d'Honoria, fille de l'empereur des Grecs ; le reste suivit Aladari, fils d'Ethela et de Cremilde, princesse de Germanie. Ditric favorisait ce dernier ; par ses intrigues, il suscita une guerre entre les deux partis ; Aladari fut vaincu dans la première bataille, mais, dans la seconde qui fut livrée près de Sicambrie et qui dura quinze jours, l'armée de Chaba éprouva un tel désastre que peu de fils d'Ethela et de Huns survécurent. C'est le combat que les Hongrois appellent encore la bataille de Crumhelt (Krimhilde) ; il y fut versé tant de sang que, si les Teutons ne le taisaient par amour propre, ils devraient avouer que pendant plusieurs jours ni les hommes ni les animaux ne purent boire de l'eau du Danube.

175. Johannes de Thwrocz, qui écrivait vers 1490, environ deux cents ans après S. de Keza, copie le récit de ce dernier, mais il ajoute quelques traits ; il dit par exemple que Detric mérita d'être appelé *Halathalan Detreh* (l'immortel Theodoric), comme les Hongrois le nommaient encore de son temps. Le chroniqueur fait aussi quelques changements dans les faits et les noms : il donne à Cremilde le nom de Kremheylc et il dit que Detric gouvernait toute la Germanie par la volonté des

princes des Romains. — Un demi-siècle plus tard, la mère de Chaba est appelée Herriche, fille d'Honorius, et la mère d'Aladaric, Kreinheiltz, fille du duc de Bavière (Nic. Olaus, *Vie d'Attila,* citée par Grimm, *Heldens.*, p. 304). — Aladaric est le même que l'Aldrian de la *Saga de Thidrik;* il est remarquable que les Hongrois aient préféré le nom répandu chez les Saxons à celui d'Ortlieb qui était en usage chez leurs voisins les Allemands du sud. Serait-ce des Saxons établis en Transylvanie que leur venaient les notions relatives à notre légende? Nous ne saurions le dire, mais nous pouvons affirmer que leurs sources ne valaient pas les nôtres et qu'ils n'ont rien ajouté à nos connaissances.

SECTION F.

L'ÉLÉMENT HISTORIQUE

DANS

LA LÉGENDE FRANCO-BURGONDE.

Chapitre I.

ORIGINE DE LA LEGENDE.

1. Dans l'étude que nous venons de faire de tous les document relatifs aux Vœlsungs et aux Niflungs, nous avons placé en tête les trois principales versions et nous avons classé les autres par pays et par ordre d'ancienneté. On peut les grouper de bien d'autres manières, par exemple d'après leur caractère. En les considérant à ce dernier point de vue, nous trouvons

six classes : 1° les compositions de fantaisie, qui attribuent des aventures fictives à des personnages qu'elles prennent dans les anciennes traditions ; telles sont, chez les Norvégiens et les Islandais, l'*Apothéose d'Eirik Blodœx* (E. 45), l'*Épisode de Thorstein Skelk* (E. 47), les *Rimes sur Skidé* (E. 58), et la *Cavalcade de l'Asgard* (E. 64) ; chez les Færeyens, *Ismal* (E. 95-97), la *Fille du nain*, I-V (E. 98-102), et les trois chansons sur les géants (E. 103-105) ; chez les Allemands, le combat de Sîfrid et de Dietrîch dans la *Bataille de Ravenne* (E. 140) ; — 2° les réminiscences qui empruntent à la légende des noms et des aventures, mais les présentent sous un aspect différent, telles sont, chez les Danois, l'épisode de Saxo sur *Jarmerik* (E. 18-20), *Sivard Snarensvend* (E. 24), *Sivard et Brynild* (E. 25), la *Vendetta* (E. 26-27), le *Fiancé au tombeau* (E. 28), les deux chansons sur *Kragelil* (E. 29-30), et le *Prince Sigvort* (E. 39) ; chez les Norvégiens, *Sigurd Svein* (E. 60-63) ; chez les Færeyens, *Nornagest* (E. 94) ; chez les Suédois, *Sibol* (E. 108) ; chez les Allemands, la chanson sur *Diderick et le roi d'Armentrick* (E. 159) et *Sæufritz* (E. 154 n.) ; chez les Polonais et les Hongrois, les récits de Boguphalus (E. 173), de S. de Keza (E. 174) et de J. de Thwrocz (E. 175) ; — 3° les échos, qui ont beaucoup d'analogie avec les réminiscences, mais qui suivent plus fidèlement leur source, et qui, malgré les omissions et les interpolations, présentent une image reconnaissable de la tradition originale ; nous entendons un écho des chants eddaïques dans l'*Épisode de Nornagest* (E. 48-55) ; un écho de la *Vœlsungasaga* dans les chansons færeyennes sur *Regin* (E. 68-72) et *Brinhilde* (E. 73-81) ; un écho de la *Saga de Thidrik* ou de ses sources, les traditions saxonnes, dans les chansons danoises sur la *Vengeance de Grimild* (E. 31-34), sur le *Roi Diderik et ses champions* (E. 35-38) et dans les deux chansons suédoises sur le même sujet (E. 109), dans *Hœgné* (E. 82-91), dans la *Chronique de Hven* (E. 112-122) et dans la préface du *Livre des héros* (E. 155-158) ; — 4° les versions secondaires, calquées presque trait pour trait (sauf les omissions et les additions) sur des versions antérieures que nous possédons encore ; la plus grande partie de la *Vœlsungasaga* est une traduction en prose des poëmes héroïques de l'*Ancienne Edda*, dont l'épisode des Vœlsungs et des Niflungs dans la *nouvelle* est un abrégé ; les *Rimes sur Vœlsung* (E. 57) sont au contraire une traduction en vers islandais du commencement de la *Vœlsungasaga* ; le livre populaire sur *Siegfried le corné* (E. 154) est

une traduction libre du poëme de *Seyfrid;* — 5° les versions les plus anciennes : les chants eddaïques, certains épisodes de la *Vœlsungasaga,* la *Saga de Thidrik,* le *Chant des Nibelungs* et la *Complainte, Seyfrid le corné,* la *Roseraie, Pitrolf et Dietlaib,* le poëme sur *Waltharius* et les fragments anglo-saxon (E 10) et allemand (E 139) ; — 6° les allusions, dont les plus importantes se trouvent dans Jornandes (E 1-2); dans les poëmes anglo-saxons (E 3-14); dans le *Biarkamâl* (E 15), le poëme de Bragé (E 16), l'histoire de Saxo (E 17, 21), le *Chant de Hyndla* (E 41), la Généalogie de Hâlfdan (E 42), les poëmes des Skalds et les sagas ; dans Frodoard (E 126), les *Annales de Quedlinburg* (E 127), et la *Chronique* d'Ekkehard (E 128).

2. Si maintenant nous étudions les textes les plus anciens, et que nous les comparions entr'eux et avec les allusions dont quelques-unes n'ont pas moins d'autorité, nous trouvons trois principales versions : 1° la version eddaïque, éclaircie et complétée par la *Vœlsungasaga,* confirmée en divers points par Jornandes, *Beowulf,* Deor, *Valdere,* Vîdsîd ; par Biarké, Bragé et d'autres Skalds ; par la généalogie de Hâlfdan et diverses sagas ; par les *Annales de Quedlinburg* et la *Chronique* d'Ekkehard ; par *Pitrolf et Dietlaib, Walther, la Roseraie;* enfin par *Waltharius;* — 2° la version de la *Saga de Thidrik,* comparée avec *Seyfrid le corné, Pitrolf et Dietlaib, Valdere, Walther* et *Waltharius, la Roseraie, la bataille de Ravenne,* la préface du *Livre des Héros;* confirmée par Beowulf (E 8), Deor et Vîdsîd ; par deux chants eddaïques (D 18, 19); par le fragment sur *Hillibrant et Hadubrant,* Flodoard, les *Annales de Quedlinburg,* et la *Chronique* de Ekkehard ; — 3° la version du *Poëme des Nibelungs* et de la *Complainte,* confirmée, pour la guerre des Burgondes et des Saxons (C 6), par la *Vœlsungasaga* (A 204) et l'*Episode de Nornagest* (E 52) ; quant à Dietrich et Walther, par la seconde version. — Les trois versions portent en commun que Sigurd ou Sîfrid, fils de Sigmund, roi d'une partie des Pays-Bas, tua un dragon et acquit des facultés surnaturelles, en se frottant de sang ou en en buvant ; qu'il se lia avec une femme extraordinaire, nommée Brynhilde, mais qu'il la délaissa pour épouser une princesse de la dynastie des Niflungs ; qu'il aida même Gunnar ou Gunther à obtenir Brynhilde ; que celle-ci, à la suite d'une dispute avec sa belle-sœur, excita les Niflungs à tuer leur beau-frère. Que la veuve de Sigurd se remaria avec le roi des Huns, Atlé ou Etzel et que les Niflungs, attirés par

trahison chez leur nouveau beau-frère, furent massacrés; le fils ou les fils de leur hôte périrent également.

3. La première version est beaucoup plus compréhensive que les deux autres; elle commence par les ancêtres de Sigurd et nous mène jusqu'à l'extinction de la famille des Vœlsungs (non compris Aslauge qui n'en faisait pas partie). Elle nous fait connaître Sigé, Reri, Vœlsung, Signy, Siggeir, Sinfiœtlé, Borghilde, Helgé, les Hundings, Hiœrdise, Eylimé, Gripi, Alf, Hialprek, Hnikar, Lyngvé, Brynhilde comme valkyrie, ses préceptes, le séjour de Sigurd chez Heimi, la visite de Gudrûne à Brynhilde, le pacte de confraternité, les conquêtes de Sigurd et des Giûkungs, la mort du jeune Sigmund, le suicide et l'apologie de Brynhilde, le séjour de Gudrûne en Danemark, ses rapports avec Thiodrek et l'épreuve de l'eau bouillante, Oddrûne et Borgny, le chant suprême de Gunnar, Hiallé, Jônakr, Svanhilde, Randvê, Erp, Sœrlé et Hamdi, enfin la mort de Jœrmunrek, sans compter l'épisode d'Aslauge. — La seconde version a, en commun avec la première, le forgeron comme maître de Sigurd, le coursier Grané, l'épée Gram, Brynhilde comme pupille de Heimi, Hœgné comme frère de Gunnar, et la part que prit à la mort d'Atlé ou Attila le fils de Hœgné; mais il est possible que ces traits aient été ajoutés ou modifiés par le narrateur scandinave. Parmi les traits particuliers qu'elle contient citons : Sisibe et les conseillers, l'amphore, la biche, le séjour de Sigurd chez Isung et son combat avec Thidrik, dont la *Roseraie*, *Pitrolf et Dietlaib* et *la bataille de Ravenne* nous donnent des versions différentes; l'origine mystérieuse de Hœgné; les portraits de Sigurd, de Gunnar et de Hœgné; la lutte de Valtaré avec Gunnar. — La troisième version est la plus longue, quoiqu'elle renferme beaucoup moins d'épisodes que la première et même que la seconde. Son étendue tient à ce qu'elle est plus circonstanciée, mais les nombreux personnages secondaires qu'elle mentionne et les détails qu'elle ajoute paraissent avoir été pour la plupart tirés du cerveau des rédacteurs; très-peu d'entre eux ont été puisés à la tradition primitive. On peut du moins affirmer que celle-ci ne parlait ni du couvent de Lorse, ni du chapelain, ni de Pilgerîn; mais la question est plus discutable pour les traits qui se trouvent soit dans la seconde, soit dans la troisième version : la chasse où périt Sîfrid, les ondines, le batelier, Eckewart, Volker le ménestrel, Ruedeger, le banquet, les combats des Niflungs

avec Dietrich et Hildebrand. On doit remarquer que les traits communs concernent presque exclusivement les rapports d'Etzel avec les Burgondes ; car, pour les relations de Sîfrid avec les Burgondes, les deux versions ne s'accordent pas plus fréquemment entre elles qu'avec la première.

4. Lorsque les versions diffèrent, laquelle faut-il préférer? La version eddaïque, répondrons-nous, et voici pour quelles raisons. Comme c'est la plus compréhensive, on peut déjà en induire qu'elle est la mieux renseignée sur les Vœlsungs et les Niflungs. Elle est, en effet, d'accord avec les documents les plus anciens qui datent du VI[e] siècle ; de plus, elle est confirmée non-seulement par les Skalds, les sagas et les autres documents, mais aussi par des sources indépendantes, qui ne l'ont certainement pas connue et qu'elle n'a pu copier : l'histoire de Jornandes et *Waltharius*, les chants anglo-saxons et les poëmes allemands. Citons quelques exemples de ces concordances : Vœlsung (Vælsing) et Sinfiœtlé (Fitela) dans Beowulf; Giùké (Gifika, Gibichon, Gybich, Gippi), au lieu de Dancrât et d'Aldrian, comme père de Gunnar ou Gunther, dans *Waltharius*, la *Roseraie*, *Seyfrid le corné* et la préface du *Livre des Héros ;* Hœgné (Hagene, Hagen), comme beau-frère de Sigurd ou Sîfrid, dans *Sîfrid le corné* et la tragédie de Hans Sachs ; Erp (Erpse, Scharpfe), au lieu d'Aldrian ou d'Ortlieb, fils d'Atlé ou Etzel, dans *Pitrolf* et *la Bataille de Ravenne;* Svanhilde dans Jornandes ; Hamdi, Sœrlé et la mort de Jœrmunrek (Hermanaric) dans Jornandes, les *Annales de Quedlinburg* et la *Chronique* d'Ekkehard. — Ce n'est pas tout, la version eddaïque a le caractère le plus archaïque ; elle conserve à ses personnages un caractère approprié aux mœurs des temps et des pays où ils vivaient; conformément à l'esprit des institutions germaniques, elle fait de Gudrûne la vengeresse de ses frères et non l'instigatrice de leur mort ; elle ne métamorphose pas en chevaliers et en chrétiens des guerriers qui étaient certainement barbares et païens; elle ne transporte pas la scène des bords de l'Elbe sur ceux du Danube; en un mot, comme nous le verrons plus loin, c'est elle qui s'accorde le mieux avec l'ethnographie, l'archéologie, l'histoire et la géographie. La version eddaïque est donc la plus complète, la plus ancienne et la plus fidèle ; mais ce n'est pas l'original que nous ne possédons plus. Les chants eddaïques, comme les épisodes de Jornandes, de *Beowulf*, de *Valdere* et nos autres sources les moins corrompues : *Sifrid le corné, le Poëme*

des Nibelungs, la Complainte, Pitrolf et Dietlaib, Waltharius, sont des échos plus ou moins fidèles des chants populaires que les Francs, les Burgondes, les Saxons, les Goths, les Rosomones, les Scandinaves ont composé sur les diverses parties de notre légende, chacun pour ce qui le concernait principalement.

5. Les Germains, dit Tacite, « célèbrent dans des chants antiques, qui sont leur unique genre d'annales et de mémoires, le dieu Tuiston, né de la terre, et son fils Mannus, qui sont les fondateurs de leur race. » (*Germania,* ch. 2). Et ce n'étaient pas seulement les personnages mythiques qui étaient l'objet d'un pareil honneur : le terme d'annales qu'emploie Tacite indique que les Germains chantaient les grands événements au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Arminius, dit-il ailleurs, « est encore chanté chez les peuples barbares. » (*Ann.*, L. I, ch. 88). Nous avons vu que des chants analogues étaient en usage chez les Goths (E 2), et nous pouvons induire qu'il en était de même chez les Burgondes, puisque ce peuple était un rameau de la famille gothique. — « La générosité d'Alboin, dit Paul Diacre, sa gloire, ses succès militaires et son courage sont célébrés dans les chants des Bavarois, des Saxons et des autres peuples de même langue. » (*Hist. Longobard.* L. I, ch. XXVII.) — De ce nombre étaient probablement les Frisons, car voici ce que nous lisons dans la *Vie de Saint-Liudger,* écrite à la fin du IXe siècle : Ce missionnaire, étant allé prêcher l'évangile en Frise, arriva à Helewirt, où il reçut l'hospitalité dans la maison d'une femme nommée Mensuit ; « tandis qu'il était à table avec ses disciples, on lui présenta un aveugle appelé Bernlef, qui était fort aimé de ses voisins, parce qu'il était communicatif et qu'il s'entendait à chanter les gestes des anciens et les combats des rois. » (Pertz, *Script.,* t. II, p. 412). Pour les Francs, nous ne sommes pas réduits à des conjectures, mais nous avons de témoignages positifs : Eginhard nous apprend que Charlemagne « écrivit, pour en perpétuer le souvenir, de très-antiques poëmes barbares dans lesquels étaient chantées les prouesses et les guerres des anciens rois. » (*Vita Karoli magni,* ch. 29). Le poëte saxon, qui a versifié la vie de Charlemagne, rend assez fidèlement ce passage dans le distique suivant (Chant V, v. 543) :

Necnon quæ veterum depromunt prælia regum
Barbara mandavit carmina litterulis.

Le même poëte dit ailleurs (ch. V, v. 117, dans D. Bouquet,

t. V, p. 182; Pertz, t. I, p. 268) : « Il est également notoire que les chants populaires célèbrent magnifiquement les louanges des aïeux et des bisaïeux de Charlemagne : les Pippins, les Carls, les Hludovics, les Theodrics, les Carlomanns et les Hlotharis. »

6. A ces témoignages, on en pourrait joindre bien d'autres et mieux encore des poëmes même, comme *Beowulf* et le chant francique sur la victoire de Saucourt (en 881), pour attester l'existence de chants historiques chez la plupart des peuples germaniques. Nos textes eux-mêmes viennent à l'appui de cette thèse, car ce sont des échos de vieux chants historiques. Les personnages qu'ils célèbrent ont réellement vécu dans le pays où la scène est placée et à l'époque fixée par la légende, c'est-à-dire avant la mort de Jœrmúnrek ou Hermanaric (vers 375). S'ils n'ont pas fait tout ce qu'on leur attribue, ils ont du moins accompli de grands exploits et notamment la plupart des actes non surnaturels dont parlent les versions les plus anciennes. A la vérité, les écrivains latins ne nous ont laissé aucun document contemporain sur Sigurd et les Vœlsungs, sur Gunnar et les Giûkungs, sur Atlé et les Budlungs, mais les notions qu'ils nous donnent sur Svanhilde, Sar, Ammi et Hermanaric sont assez bien d'accord avec celles de la version eddaïque ; leur silence à l'égard des autres personnages ne prouve rien, car beaucoup s'en faut qu'ils nous aient conservé la liste complète des princes qui ont gouverné les Francs, les Burgondes, les Hundings, les Gautes et les Goths, les Danois, les Saxons et les Rosomones, pendant les IIIe et IVe siècles. A peine les Romains nous ont-ils laissé les noms de ceux des chefs barbares avec lesquels ils ont eu des rapports amicaux ou hostiles. Leur ignorance, leur négation même, ne pourraient contrebalancer les affirmations de notre légende, car ils ne pouvaient connaître aussi bien qu'elle l'état de la Germanie avant les grandes migrations. Les chants historiques, sur lesquels elle est fondée, n'ont pu être composée longtemps après les événements qu'ils rapportent ; ils doivent être contemporains des personnages qu'ils célèbrent. Et, en effet, s'ils n'étaient pas aussi anciens, on ne saurait s'expliquer où ils ont pris des notions si exactes sur un état de choses qui a changé au Ve siècle, et qui ne tarda pas à être oublié ?.

7. Si les Skalds eddaïques, si le narrateur de la *Vœlsunga-saga*, si les auteurs du *Poëme des Nibelungs* et de *la Complainte* n'avaient pas eu sous les yeux des versions plus ou moins fi-

dèles des chants historiques de nos ancêtres, comment seraient-ils tombés d'accord avec les écrivains latins, en tant de points de chronologie, d'histoire et de géographie? Pourquoi les *Eddas*, par exemple, sont-elles si bien renseignées sur la fin de Jœrmunrek? car on ne peut croire qu'elles aient copié Jornandes, ni les *Annales de Quedlinburg*, ni Ekkehard, ni Saxo, dont les récits sont moins circonstanciés ou offrent des détails différents. On ne peut d'ailleurs supposer que Bragé, qui a connu la même tradition dès la fin du IXe siècle, à une époque où les Scandinaves étaient encore païens, que Bragé, disons-nous, ait eu accès à nos sources classiques. Les Skalds eddaïques qualifient de Goths les chefs des Burgondes; savaient-ils donc, avec Grégoire de Tours (*Hist.*, l. II, ch. 28), que la dynastie burgonde, étant de la race d'Athanaric, roi des Visigoths (mort en 381), appartenait à la famille des Balthes? Ou bien, avaient-ils lu Agathias qui nomme les Burgondes un peuple gothique? *Le Poëme des Nibelungs* sait que Gunther régnait à Worms et la version eddaïque dit au fond la même chose en d'autres termes, quand elle qualifie Grimhilde de *femme de la Gaule* (vîf valnesk. A 329), et quand elle dit que Brynhilde habitait le *Valland* (A 222), et que Sigurd fut tué au sud du Rhin (A 210), c'est-à-dire sur la rive gauche par rapport aux Scandinaves. On objectera peut-être que les Burgondes n'avaient pas encore passé le Rhin, mais nous lisons dans une lettre de l'empereur Julien que les Germains avaient conquis une quarantaine de villes sur la rive gauche de ce fleuve; à la vérité, il ne nomme pas expressément les Burgondes, mais il est vraisemblable que ce peuple, alors établi dans le bassin du Main, avait franchi le Rhin et occupé Worms. Cette occupation ne dura que pendant quelques années, vers le milieu du IVe siècle, précisément à l'époque où notre légende place la mort de Sigurd. Pour s'accorder si bien avec la chronologie et la géographie, il faut que les chants eddaïques aient suivi bien fidèlement la tradition orale, leur unique source, et qu'ils se soient conservés bien purs jusqu'à la fin du XIe siècle, où ils ont été transcrits. Leurs auteurs ou leur collecteur ne les ont pas non plus remaniés pour les faire cadrer avec les circonstances du temps; car, bien qu'à partir des premières années du Ve siècle, les Burgondes aient été séparés des Saxons par les Alamans et des Francs par les Gallo-Romains (jusqu'au règne de Clovis), l'ancienne Edda ne nous montre pas moins les trois peuples en relations immédiates : leurs

pays se touchaient, en effet, au IVe siècle, dans le bassin de la Lahn.

8. *Le Poëme des Nibelungs, la Complainte, la Saga de Thidrik, Seyfrid le corné, Waltharius* et nos autres documents n'ont pas suivi aussi exactement les traditions primitives; ils n'en ont pourtant pas altéré la physionomie à tel point qu'on ne puisse la retrouver sous les interpolations et les remaniements. Il n'est même pas impossible de découvrir chez quels peuples se sont formés les divers épisodes qui constituent la légende franco-burgonde; car il est vraisemblable qu'un héros a commencé par être populaire chez ses compatriotes avant de l'être chez les étrangers; autrement ceux-ci ne l'auraient pas connu. Pourquoi d'ailleurs auraient-ils célébré un héros dédaigné des siens? En thèse générale donc, chaque cycle a pris naissance chez le peuple dont il exalte les héros; si nous appliquons cette règle aux poëmes et récits qui concernent notre légende, nous trouverons cinq cycles, sans compter quelques épisodes ajoutés postérieurement : 1° le cycle de Sigurd ou des Vœlsungs, qui est d'origine franque, se trouve dans les *Eddas*, la *Vœlsungasaga*, la *Saga de Thidrik, Seyfrid le corné*, et la première moitié du *Poëme des Nibelungs;* les Scandinaves y ont rattaché l'épisode d'Aslauge; — 2° le cycle des Niflungs ou Giûkungs, qui est d'origine burgonde, se trouve exclusivement dans les *Eddas* et la *Vœlsungasaga;* — 3° le cycle d'Attila ou d'Etzel et des Budlungs ou Botelungs, qui est d'origine saxonne, se trouve passablement complet dans la *Saga de Thidrik;* le *Poëme des Nibelungs* et la *Complainte* n'en ont pris que la partie relative au meurtre des Nibelungs; voici, nous semble-t-il, ce qui s'est passé : Conrad ou un autre écrivain du sud de l'Allemagne, ayant sous les yeux la tradition franque peu favorable aux Niflungs, a voulu la compléter en montrant la punition des meurtriers de Sigurd ou Sifrid; et soit qu'il n'ait pas connu la version burgonde, soit qu'il ait préféré la tradition saxonne, il a adopté cette dernière et l'a remaniée à un point de vue autrichien, en y ajoutant les épisodes de Ruedeger et de Pilgerin et en localisant le royaume d'Etzel dans Pannonie. Ses additions furent tellement goûtées en Allemagne que les Saxons eux-mêmes les introduisirent dans leur propre tradition. Le narrateur norvégien de la *Saga de Thidrik* en a fait son profit et, pour compléter la version allemande qui restait muette sur la mort honteuse d'Etzel, il l'a fait suivre de l'épisode du fils de Hœgné, qui

s'était formé chez les Scandinaves d'après de vagues réminiscences de la version burgonde ; — 4° le cycle de Thidrik ou de Dietrich et des Amelungs ou Aumlungs (Amales), qui est d'origine gothique. Il se trouve dans la *Saga de Thidrik* et, par fragments, dans plusieurs poëmes allemands ; il ne touche à notre légende que par quelques points : l'expédition de Thidrik dans le Bertangaland, et les rapports de ce prince avec Sifrid (dans la *Bataille de Ravenne*) et les Nibelungs (dans la *Roseraie*). Peut-être bien les épisodes de Valtaré ou Walter et de *Pitrolf et Dietlaib* en faisaient-ils partie ; transportés par les Visigoths dans leur nouvelle patrie, ils ont été localisés en Aquitaine et en Espagne ; — 5° le cycle des Vilkinamanns et des Rosomones ou Ruzcimanns, dont une petite partie est conservée dans la version eddaïque (Jônakr et Gudrune, leurs enfants et la mort de Jœrmunrek). Le même événement est conté par Jornandes à un point de vue gothique, comme les guerre d'Attila avec Osantrix et Valdimar le sont à un point de vue saxon dans la *Saga de Thidrik.*

9. Il reste à savoir si les Francs étaient les auteurs des chants primitifs dont leurs princes sont les héros, ou bien s'ils en avaient simplement fourni ce sujet. Cette question n'est pas sans intérêt, car si nos premiers ancêtres n'avaient pas chanté les Vœlsungs leur gloire serait sensiblement diminuée. Leur valeur guerrière a été proclamée par tous les peuples, se verront-ils contester les facultés poétiques? Ils estimaient plus les guerriers que les poëtes, dira-t-on : ils faisaient de grandes choses, mais ils ne savaient pas les célébrer dans de beaux chants ; il a fallu que les étrangers recueillissent les récits, simples et sans art, dans lesquels les Francs racontaient leurs exploits, et les revêtissent des grâces de la poésie, pour les ré pandre par le monde et pour en transmettre le souvenir à la postérité. Voilà le raisonnement que tiendront ceux qui croient à l'origine scandinave ou allemande des chants sur les Vœlsungs ; mais il n'est pas confirmé par les faits, car les versions eddaïque et allemandes ne sont pas seulement d'accord sur plusieurs faits naturels ; elles le sont également à l'égard du merveilleux, par exemple : le dragon, les facultés surnaturelles de Sigurd, la force extraordinaire de Brynhilde. Nous en induisons que la tradition des Vœlsungs était déjà passée à l'état de légende lorsque les étrangers l'ont adoptée. On peut aller plus loin et afirmer qu'elle était en vers ; car si le vrai

peut plaire même sans parure, si la prose suffit à l'histoire, il ne faut rien moins que les attraits de la poésie pour faire agréer la fiction, et l'on sait d'ailleurs que les traditions nationales ont commencé par être chantées avant d'être contées en prose. C'est la règle et rien ne donne à croire que les Francs y fassent exception. Si la tradition commune à laquelle ont puisé les Allemands et les Scandinaves eût été une sèche chronique, leurs poëmes ne renfermeraient pas le même élément mythique : chacun d'eux aurait embelli le récit à sa façon et ils ne se seraient pas aussi souvent rencontrés dans l'immense domaine de la fantaisie. L'original était donc un cycle poétique et, si l'on se demande quelle nation l'avait créé, on fera sagement de s'en référer à l'axiome *is fecit cui prodest* et de penser que les Francs ont été les premiers à chanter les Vœlsungs, parce que nul autre peuple n'avait autant d'intérêt à le faire. Voilà ce que nous croirons fermement tant que le contraire n'aura pas été démontré.

10. Il est bien naturel de supposer que les chants sur les Vœlsungs faisaient partie du recueil de Charlemagne ; il y a de plus des motifs particuliers de le croire, car c'est à eux que doivent s'appliquer les épithètes de *très-antiques* et de *barbares* dont se sert Eginhard pour qualifier des poëmes dans lesquels étaient chantées les prouesses et les guerres des anciens rois (F. 5). Si ces poëmes n'avaient eu pour héros que les ancêtres de Charlemagne, des princes chrétiens des VIe, VIIe et VIIIe siècles, les épithètes en question ne leur auraient pas convenu, et moins encore celle de payens ; or, d'après l'historien Thegan, l'empereur Louis-le-Débonnaire « méprisa les chants payens qu'il avait appris dans sa jeunesse et ne voulut ni les lire, ni les entendre chanter, ni les enseigner. » (*De gestis Ludovici pii*, ch. XIX, dans D. Bouquet, t. V, p. 78 ; Pertz, *Script.*, t. II, p. 594,) Pour trouver des chants qui répondent bien aux indications d'Eginhard et de Thegan, il faut remonter jusqu'aux Vœlsungs, qui vivaient aux IIIe et IVe siècles de notre ère. Mais, objectera-t-on, si les Vœlsungs ont été populaires en France jusqu'au temps de Charlemagne, comment se fait-il qu'ils ne soient mentionnés dans aucun des ouvrages écrits en-deçà du Rhin, du Ve au IXe siècle. On peut répondre d'abord que ces ouvrages sont peu nombreux ; en outre ils s'occupent à peu près exclusivement d'histoire, de théologie ou de législation. Ils n'avaient donc pas à parler des chants et des héros légendaires. Les clercs,

qui avaient alors la parole et qui tenaient la plume, ne daignaient pas s'inquiéter de ce qui se passait en dehors de leur sphère. Il fallait la perspicacité du grand empereur pour comprendre ce qu'il y avait d'intéressant dans les vieilles traditions nationales; mais les efforts qu'il fit pour les préserver de la destruction trouvèrent moins d'imitateurs que la négligence de son fils; son recueil est perdu et l'on ignore totalement quels étaient les très-anciens rois barbares et payens dont Charlemagne voulait perpétuer le souvenir, à moins que l'on ne suppose avec nous que c'étaient les Vœlsungs et peut-être aussi les Niflungs.

Chapitre II.

ETHNOGRAPHIE. MYTHOLOGIE.

11. Notre légende franco-burgonde renferme un certain nombre de traits fabuleux : l'origine divine des Vœlsungs, les apparitions d'Odin, le langage des oiseaux, l'efficacité des rûnes, la tour enchantée, les métamorphoses, les breuvages d'oubli, les songes, les prédictions, le dragon, la peau de corne, le manteau magique, les nains, les géants, etc. Des érudits se sont appuyés sur ces faits pour conclure que les Vœlsungs et les Niflungs étaient des figures mythologiques, que les uns représentaient la lumière et le principe du bien, les autres les ténèbres et le principe du mal; en un mot, ils ont prétendu que notre légende n'avait aucune consistance historique : autant vaudrait dire que le fond de la *Jérusalem délivrée* est fabuleux, parce que les enchantements et les métamorphoses y jouent un si grand rôle; que Vasco de Gama n'a pas existé, parce que Camoens l'a mis aux prises avec le géant Adamastor; que Henri IV n'est pas un personnage historique, parce que Voltaire conte qu'il a été ravi au ciel. Si les poëtes des temps modernes ont recours à la fable pour embellir leurs récits, pourquoi nierait-on que les anciens ont obéi à la même tendance? Nous disons d'un parricide que c'est un monstre, d'un avare

qu'il couve son trésor; les anciens ne se contentaient pas de si simples métaphores; ils dépeignaient un hideux dragon qui ruminait sur son or et ses joyaux, et le faisaient vivre et agir comme un vrai serpent. Pour rehausser leurs personnages, ils leur attribuaient des qualités surnaturelles et même certaines aventures dont les croyances populaires avaient antérieurement fait honneur aux dieux. A part les allégories qui sont de l'invention des poëtes, on retrouve dans la mythologie eddaïque la plupart des traits merveilleux que contient notre légende. Ces traits, nous l'avons déjà dit (F. 9), n'y ont pas été introduits par les Scandinaves, puisque la version allemande en connaît quelques-uns : ils proviennent de la tradition franque. Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il que les croyances des Francs fussent identiques avec celles des Scandinaves? Pour répondre à cette question, nous pourrions supposer que cette mythologie était commune à tous les peuples germaniques et que les Francs, étant de ce nombre, devaient également la connaître. Mais cette assertion aurait besoin d'être prouvée, ce qui est peut-être impossible. Nous aimons mieux prendre une voie détournée, mais plus sûre, et montrer que les Francs, comme les Burgondes, étaient d'origine scandinave; la conclusion logique sera qu'ils ont apporté du berceau de leur race les croyances qui y étaient répandues. Comme preuves, nous alléguerons que d'antiques traditions faisaient venir les Francs des rives de l'Eider et les Burgondes de la Scandinavie; que ces deux peuples, comme les Scandinaves, se sont dits issus des Troyens, et que cette conformité de croyance suppose chez eux une mythologie commune.

12. L'origine scandinave des Francs est affirmée par trois écrivains : le Géographe de Ravenne, le poëte Ermoldus Nigellus et l'historien Freculfus. Tous trois, ils disent au fond la même chose, mais dans des termes si différents qu'ils ne peuvent s'être copiés. Il a fallu toutes les découvertes de l'érudition moderne pour montrer leur accord; ils n'en avaient pas conscience eux-mêmes et leurs témoignages ont d'autant plus de poids qu'ils étaient indépendants l'un de l'autre. Le plus ancien de ces écrivains est le géographe que l'on appelle l'Anonyme de Ravenne, parce qu'il se dit lui-même originaire de cette ville; il ne faut pas le confondre avec Guidon son abréviateur. On n'a pas d'autres détails sur l'Anonyme que ceux qu'il est possible de tirer de son livre. Ses éditeurs, D. Porcheron et

MM. Pinder et Parthey, ont induit de certains passages qu'il vivait au VIIe siècle. Sa géographie est, malgré l'incorrection du texte et la barbarie du style, une source de précieuses notions sur l'état de l'Europe après la chûte de l'empire d'Occident. Ayant à sa disposition les écrits, aujourd'hui perdus, des philosophes goths Aithanarid, Ildebald et Marcomir, il donne relativement au monde barbare beaucoup de détails ignorés des auteurs classiques. Il se figure le monde connu des anciens comme un cercle, dont Jérusalem occupe le centre et dont la circonférence est divisée en vingt-quatre heures. Une ligne fictive, tirée du nord-est au sud-est et passant par Jérusalem, partage ce cercle en deux moitiés : la nuit au nord, le jour au sud. A la première heure de la nuit correspond la Germanie, à la seconde le pays des Frisons, à la troisième celui des Saxons, à la quatrième la Scandinavie, à la cinquième la Laponie, etc. « A la quatrième heure de la nuit, dit l'Anonyme, est la patrie des Nortmanns, aussi nommée Danie par les anciens, à la frontière de laquelle se trouve l'Alpes ou pays de l'Albis. Dans les temps anciens, celle-ci avait très-certainement le nom de Maurunganie. La race des Francs a demeuré de longues années dans ce pays de l'Albis. A la frontière de la même Albis se trouve la petite Dacie, au-delà de laquelle est située latéralement la grande et spacieuse Dacie, qui depuis peu est appelée Gipidie et que l'on sait être occupée par la nation des Uns. Ensuite l'Illyrie, qui s'étend jusqu'à la province de Dalmatie. » (Ed. Pinder, l. I, ch. II, p. 4.)

13. L'anonyme distingue soigneusement de la grande ou vraie Dacie danubienne la petite Dacie, qui est évidemment le Danemark. Quant à la Maurunganie, c'est la patrie de Vîdsîd (E. 12), le pays des Myrgings, voisin des Denes (Danois du Jutland) et des Engles ou Ongles (habitants de la Péninsule d'Angel, entre Slesvig et Flensborg). Le Fifeldor, qui séparait les Angles des Svæfes (Suevi de Tacite, Holsteinois), est l'Eider, car l'historien danois Saxo, qui rapporte au long le duel d'Uffo (Offa) contre le prince des Saxons ou Suèves, en place le Théâtre dans une île de l'Eider. Les Myrgings étaient donc limités au nord par les Jutlandais, à l'est par les Angles, au sud par les Saxons du Holstein; ils habitaient par conséquant à l'embouchure de l'Eider, sur la côte marécageuse et dans les îles situées à l'ouest du Slesvig. Leur nom vient de la nature de leur pays, car l'islandais *myri*, *myrr*, *mór*, l'anglo-saxon *mire*,

mór, le frison *myre*, *mær*, *moor* signifient marécage; à l'adjectif *myrig*, les Anglo-saxons ont ajouté la désinence ethnique ou patronymique *ing*, de sorte que les *Myrigings*, par syncope *Myrgings* sont les *habitants des marécages* ou des *marsks*, comme on dit encore en Slesvig. La forme franque Maurung dérive, non de l'adjectif, mais directement du nom et signifie absolument la même chose que Myrging. On appelle encore *Mauringe* ou *Moringe* les Frisons du Risummoor, à l'ouest de Læk, en Slesvig, qui est une partie de l'ancien pays des Maurungs (Voy. *Die nordfriesische Sprache nach der Moringer Mundart*, par B. Bendsen, édité par M. De Vries. Leyde, 1860, in-8; E. Manicus, dans *Slesvigske Provindsialefterretninger*, in-8, t. II, Flensborg, 1862, p. 24). Il faut donc chercher le berceau de nos ancêtres dans le pays actuel des Frisons septentrionaux, qui s'étend sur la côte occidentale du Slesvig, de l'embouchure du Vidaa à celle de l'Eider.

14. D'après l'Anonyme de Ravenne, « la Saxonnie est contiguë à la Danie et passait anciennement pour en faire partie. » (Ed. Pinder, l. I, ch. XVII, p. 212.) En effet, nous avons vu (F. 12) que le Danemark s'étendait jusqu'à l'Elbe et comprenait le col de la péninsule cimbrique, le Holstein actuel, d'où les Saxons n'étaient pas encore sortis au temps du géographe Ptolémée, vers le milieu du IIe siècle. La Maurunganie en faisait donc aussi partie et c'est avec raison que le poëte Ermoldus Nigellus, contemporain de Louis-le-Débonnaire, nous apprend que de son temps les Francs passaient pour être issus des Denes (Cfr. Vîdsîd, E. 12), ancêtres des Danois : « Les Denes, comme on les nommait anciennement et comme on les nomme encore, sont appelés Nortmanns; ce peuple véloce, agile et trop belliqueux, s'est fait connaître au loin. Ils vivent sur la mer et vont butiner sur des bateaux; doués d'un visage agréable, ils sont beaux de physionomie et de stature. La tradition rapporte que les Francs en sont issus. Touché de l'amour divin, et mû de pitié pour la *race de ses ancêtres*, l'empereur entreprend de les gagner à la foi. » (*Carmen elegiacum*, chant IV, v. 11-12, dans D. Bouquet, t. IV, p. 50-51; Pertz, *Script.*, t. II, p. 501.) — Un autre contemporain de Louis-le-Débonnaire, l'évêque de Lisieux, Freculfus, mort en 850, mentionne dans son *Histoire universelle* les opinions les plus répandues sur l'origine des Francs. Après avoir parlé des traditions troyennes, il ajoute : « Voilà ce que les uns disent de l'origine

des Francs; d'autres affirment que ce peuple est venu de l'île de Scanzie, cette mère des nations, de laquelle sont sortis les Goths et les autres peuples théotisques, comme l'atteste la nature de leur langue. Il y a en effet dans la même île une contrée que l'on dit s'appeler encore *Francia*. Avec la grâce de Dieu, nous espérons traiter plus amplement de cette matière dans le livre suivant. » (l. II, ch. XVII, dans *Maxima Bibliotheca veterum Patrum*. Lyon, 1677, in-fol., t. XIV, p. 1081.) Malheureusement l'historien n'a pas tenu sa promesse; il ne donne pas d'autres détails sur cette France septentrionale et, pour en préciser la situation, nous devons d'abord rechercher ce qu'il faut entendre par Scanzie.

15. Scanzie est un synonyme de Scandinavie; ces deux formes d'un même nom s'appliquent spécialement à la péninsule suédoise et norvégienne, mais il est possible que, comme les formes Scatenauga et Schatanavia, ils s'appliquent à tous les pays nordmanniques, notamment à la péninsule cimbrique; car nous savons par l'Anonyme de Ravenne, et par d'autres écrivains, que le pays des Nordmanns comprenait le Danemark qui, dans les temps antéhistoriques et tout récemment encore, s'étendait jusqu'à l'Elbe. Voici une autre preuve de cette assertion : « La Saxonnie, dit le Géographe de Ravenne, est voisine de la Danie, et passait autrefois pour en dépendre. Ce pays, à ce que rapporte Marcusmirus, très-savant philosophe gothique, produit des hommes intrépides, mais moins agiles que les Danes qui habitent sur les rives de la Dina. » (l. IV, ch. XVII, p. 212 de l'édit. Pinder.) Évidemment il ne s'agit pas ici de la Saxe actuelle, mais du berceau des Saxons que Ptolémée plaçait dans le Holstein, au col de la péninsule cimbrique. Les limites du Danemark au sud étaient, anciennement comme aujourd'hui, celles de la race scandinave. Aussi, n'est-ce pas sans raison qu'un anonyme longobard (dans la préface du codex Théodos. de Ritter) appelle Scatenauge la contrée riveraine de l'Albia (Elbe) où les Longobards s'établirent et où Tacite les signale pour la première fois. Nous sommes donc autorisés à regarder la péninsule cimbrique, la Nordalbingie, comme une ancienne dépendance du Danemark ou comme une partie du pays des Nordmanns et par suite de la Scandinavie ou Scanzie. Or, cette péninsule renferme justement le berceau des Francs, la Maurunganie, dont le nom actuel, *Frisland*, signifie littéralement pays des Francs. Ce pays apparte-

nait encore à nos ancêtres au milieu du VIᵉ siècle, comme nous allons le montrer par un passage de Procope.

16. « L'île de Brittie, dit l'historien grec, est située dans l'Océan germanique, à la distance de tout au plus deux cents stades de la côte, vis-à-vis des bouches du Rhin, entre la Brittannie et l'île de Thulé. Quant à la Brittannie, située à l'occident et regardant l'Hispanie ultérieure, elle est éloignée d'environ quatre mille stades du continent. La Brittie est au nord de l'Hispanie et de la Brittannie, vis-à-vis des parties extrêmes de la Gaule qui touchent à l'Océan. Thulé est, autant qu'on le sait, perdue aux extrémités de l'Océan boréal, mais j'ai déjà parlé de la Brittannie et de Thulé dans les livres précédents. Or donc, l'île de Brittie est occupée par trois peuples fort nombreux, ayant chacun leur roi ; ce sont les Aggiles, les Phrixons (ou Phrissons) et les Brittons, qui sont nommés comme l'île. Si grand est le nombre des habitants que, chaque année, beaucoup d'entre eux, avec leurs femmes et leurs enfants, émigrent chez les Francs (Phragges). Ceux-ci leur assignent des demeures dans les parties de leur territoire qui sont le plus désertes ; de là vient, dit-on, qu'ils s'arrogent un certain droit sur l'île. Il n'y a pas longtemps que le roi des Francs envoya en ambassade à Byzance, vers l'empereur Justinien, des hommes de son entourage et leur adjoignit des Aggiles, affectant de montrer par là qu'il dominait aussi sur leur île. » (*Guerre gothique*, l. IV, ch. XX. *Cfr.* E. C. Werlauff, *Notions de Procope sur les pays septentrionaux*. Copenhague, 1841, in-4°, extr. des *Mém. histor. et philos. de l'Académie des Sciences de Danemark*, 4ᵉ série, t. VII.) La Brittannie est la Grande-Bretagne, et Thulé est certainement la péninsule suéo-norvégienne, comme cela ressort de la plus ample description que Procope en fait ailleurs. La Brittie, qui est située entre ces deux pays, à deux cents stades ou trente-sept kilomètres seulement de la côte (du Hanovre), ne peut être que la Nordalbingie, car c'est seulement dans la péninsule cimbrique que nous trouvons réunis les trois peuples nommés : les Aggiles ou Angles sont les habitants de la petite péninsule comprise entre les golfes de Flensborg et de Slesvig, qui s'appelle encore Angel et qui est le berceau des Anglais ; les Phrixons sont les habitants du Frisland septentrional, qui s'étend dans les îles et sur la côte occidentale du Slesvig, de l'embouchure du Vidaa à celle de l'Eider ; il nous reste à préciser la situation de la Brittie proprement dite.

17. Remarquons tout d'abord que le nom de Brittie renferme la racine d'où est dérivé celui de Brittannie ; il y a le même rapport entre ces deux mots qu'entre Rome et Romanie, Gaule et Galice, France et Franconie, Francs et Français, Itales et Italiens. La Brittie doit être le berceau du peuple qui a donné son nom à la Grande-Bretagne ; or, les descendants des anciens Bretons, les Gallois, s'appellent encore Cymris ; il y a donc lieu de croire qu'ils sont de la famille des Cimbres que Tacite place à l'embouchure de l'Elbe, sur les deux rives de la baie, et qui ont donné leur nom à la péninsule cimbrique de Ptolémée. A la vérité, on a contesté, dans ces derniers temps, l'identité de cette péninsule avec la Nordalbingie. Mais certaines preuves archéologiques, que nous avons découvertes tout récemment, doivent lever toute incertitude à cet égard. On lit en effet dans d'Orose, qu'après la victoire remportée sur les Romains près du Rhône, non loin d'Orange (en 105 avant Jésus-Christ), les Cimbres « restés maîtres des deux camps et d'un immense butin, anéantirent avec une fureur nouvelle et inusitée tout ce qui était tombé en leur pouvoir. Les vêtements furent lacérés et dispersés, l'or et l'argent jetés dans le fleuve, les cottes de mailles coupées en morceaux, les phalères mises en pièces, les chevaux eux-mêmes précipités dans le gouffre et les hommes pendus aux arbres par le cou, de sorte qu'il n'y eut pas plus de butin pour le vainqueur que de miséricorde pour le vaincu. » (*Hist.*, l. V, ch. XVI, dans D. Bouquet, t. I, p. 590). Cette description s'applique de point en point aux circonstances qui ont accompagné le dépôt d'innombrables objets, datant des trois premiers siècles de notre ère, que l'on a trouvés en Slesvig, dans les tourbières de Thorsbierg et de Nydam. M. Conr. Engelhardt, l'archéologue infatigable et zélé qui a dirigé ces fouilles et qui les a décrites (1), est d'avis que le pas-

(1) Voy. *Sænderjydske Mosefund* : — 1. *Thorsbjerg Mosefund*. Copenhague, 1863, in-4, 84 pages de texte avec 18 planches gravées sur cuivre par J. M. Petersen ; — 2. *Nydam Mosefund*. Ibid., 1865, in-4, 66 pages de texte avec 15 planches. — Nous avons rendu compte de ces deux belles publications dans la *Revue contemporaine*, 31 janvier 1865 (*Les Antiquités primitives du Danemark : l'âge de fer*, 1re partie), et dans l'*Illustration universelle* (de Paris), t. XLV, n. 1160, 20 mai 1865, p. 315-316 ; t. LXVI, n. 1166, 1er juillet 1865, p. 15-16 ; t. LXVIII, n. 1236, 3 novembre 1866, p. 284-286. — La troisième partie : *Kragehul Mosefund*, ibid., 1867, 30 pages de texte avec 4 planches, se rapporte à une trouvaille faite à 40 kilomètres au nord du Nydam, mais dans l'île de Fionie.

sage d'Orose met fin aux discussions sur l'origine des dépôts d'antiquités dans les tourbières (Voy. *Kragehul Mosefund*, p. 17). Les habitants de la péninsule cimbrique, qui ont conservé jusqu'au IIIe siècle les usages des Cimbres de Marius, étaient donc de même origine que ce peuple, et leur pays doit être considéré comme le foyer d'où la race s'est répandue dans les Gaules et la Grande-Bretagne. Bien que le nom de péninsule cimbrique appliqué à la Nordalbingie se soit perpétué jusqu'à nos jours et qu'il mérite d'être conservé, puisqu'il est fondé sur la vérité, les habitants n'ont été appelés Cimbres par aucun écrivain postérieur à Tacite et à Ptolémée; ce peuple n'était pourtant pas éteint, mais il vécut encore plusieurs siècles sous le nom de Brittons, que nous connaissons déjà, et sous ceux de *Wâleis* et de *Bertangs*, que nous allons étudier à leur tour.

18. M. Am. Thierry a démontré, dans l'introduction de l'*Histoire des Gaulois*, que les Belges, Bolges ou Belces appartenaient à la famille kimrique et étaient par conséquent frères des Cimbres et des Bretons; une de leurs colonies établie dans notre province de Languedoc, sous le nom de Volces, avait fondé en Phrygie, vers l'an 278 avant notre ère, l'Etat des Volces Tectosages, où Saint Jérôme entendit parler le même idiome qu'à Trèves dans le pays des Belges. Les Volces de Toulouse se rattachaient aux Kimris non-seulement par la langue, ils avaient de plus gardé la coutume cimbrique de jeter à l'eau une partie du butin fait sur l'ennemi. Strabon, qui nous apprend ce fait, ajoute : « Les lacs dans lesquels ils jetaient des masses d'or et d'argent jouissaient de la plus grande inviolabilité. Lorsque les Romains furent devenus maître de ces contrées et qu'ils eurent aliéné les lacs au profit de l'Etat, beaucoup des acquéreurs y trouvèrent des monceaux d'argent forgé. » (*Géogr.*, l. IV, ch. I.) Lors de l'arrivée des Cimbres dans la Gaule méridionale, les Volces Tectosages de Toulouse furent les premiers qui conclurent une alliance avec eux. Ils se rappelaient sans doute que leurs ancêtres étaient frères des Cimbres et que, comme ceux-ci, ils avaient été expulsés de la Nordalbingie par un cataclysme maritime. Ammien Marcellin nous a conservé à ce sujet une curieuse tradition des Druides, qui étaient précisément les prêtres et les philosophes des Kimris. « Les Drysides rapportent, dit-il, qu'une partie de la population (des Gaules) est indigène, et que l'autre est venue des îles lointaines et des contrées trans-

rhénanes, son ancienne demeure, d'où elle a été chassée par la fréquence des guerres et les inondations d'une mer agitée. On dit aussi qu'après la ruine de Troie un petit nombre de fugitifs, pour éviter les Grecs qui étaient répandus partout, avaient occupé ces contrées alors désertes. » (l. XV, ch. IX, dans D. Bouquet, t. I, p. 544.) Ces traditions, que l'on a légèrement traitées de fables, paraissent au contraire fort vraisemblables, quand on sait que partout les populations kimriques recherchaient les péninsules (cimmerienne et cimbrique, Cambrie ou pays de Galles, Bretagne), les deltas et les embouchures des fleuves (Elbe, Rhin, Rhône), ou tout au moins les côtes (Belgique, Morinie, Languedoc). Les terres d'alluvion, qu'ils préféraient, étaient souvent inondées et c'est peut-être la principale cause des migrations de cette race, que les historiens nous montrent sans cesse en mouvement dans les temps anciens.

19. Dans une des parties les plus basses de la péninsule cimbrique, il y avait autrefois, sur la rive droite de l'Elbe, un pays nommé Wâleis. D'après *Kudrun*, ou *Gudrun*, poëme allemand du moyen-âge, qui est fondé sur d'antiques traditions frisonnes et saxonnes (1), le Wâleis était voisin du Holzâneland ou Holstein (str. 1089) et des Dietmers ou Ditmarsches (str. 208); il faisait partie du Teneland, Tenemark ou Danemark (str. 200), et il correspondait spécialement au Sturmland ou Sturmen (str. 204, 564, 907), qui est le Stormarn actuel. Or ce canton, annexé au Holstein, comprend la ville de Wilster, dans le nom de laquelle nous croyons retrouver le radical de Wâleis et de Volces ou Belges. A moins de deux myriamètres à l'est de Wilster, sur la rive gauche de la Stœr, existent encore le village de Breitenberg et le château de Breitenburg, dont les noms rappellent singulièrement la Brittie de Procope, le Bertangaland de la *Saga de Thidrik* et le Brattingsborg, résidence du roi Isung. La Nordalbingie s'est successivement ap-

(1) *Kutrun*, éd. par A. Ziemann, dans *Bibliotek der gesammten deutschen National-Literatur*. Quedlinburg, in-8, 1re part., t. I, 1835. — *Kudrun*, *Nordseesage*, texte avec des comment. par San-Marte, Berlin, 1839, in-8. — *Kudrun*, trad. allem. par A. Keller. Stuttgart, 1840, in-8 — *Gudrunlieder*, édit. par Ettmüller, avec vocab., Leipzig, 1841, in-8. — *Kudrun*. texte tronqué et trad. avec comment. par W. v. Plœnnies. Lpz., 1853, in-8. — *Kudrun*, trad. par A Bacmeister. Reutlingen, 1860, in-8. — *Kudrun*, éd. par K. Bartsch, avec vocab. et notes, dans *Deutsche Classiker des Mittelalters*, publiés par Fr. Pfeiffer, t. II, Leipzig, 1864, in-12.

pelée Péninsule cimbrique, Wâleis, Brittie et Bertangaland, de même que l'on nomme tantôt Cambrie ou pays des Cymris, tantôt Wales ou pays de Galles, la péninsule d'où sont sortis les Bretons de l'Armorique. Ces noms analogues et parallèles, appliqués respectivement à des pays que nous croyons avoir été peuplés par la même race, s'expliquent mutuellement et ne contribuent pas peu à corroborer l'ensemble de nos hypothèses, car on ne peut raisonnablement supposer que tant de rapprochements soient l'effet du hasard !

20. Le Wâleis ou Péninsule cimbrique, d'où sont sont sortis les Volces ou Belges et les habitants de Wales ou pays de Galles, a été aussi le berceau des Vœlsungs ou Vælsings ; n'est-il pas naturel alors de penser que *Vœlsung* signifie tout simplement *originaire du Wâleis;* c'est une forme analogue à *Maurung,* originaire des marais ; à *Islænding,* Islandais ; à *Fœring,* insulaire des Færeys ; à *Færing,* habitant de l'île de Fœr. Si notre conjecture est juste, la première dynastie franque a adopté un nom qui rappelait l'origine cimbrique du peuple ; la politique ne devait pas être étrangère à ce choix, car la première fois que l'histoire nous signale les Francs, c'est dans une entreprise contre la Gaule, et depuis ils ont tant de fois envahi ce pays qu'ils ont fini par s'y établir définitivement. Comme les Cimbres, leurs ancêtres, ils ont commencé par prendre pied chez les Belges, leurs frères, et ils se sont appuyés sur ce peuple dans leurs longues luttes avec les Romains ; il était donc tout naturel que la dynastie se vantât d'être venue du Wâleis, le berceau des Belges ou Volces. Les Francs eux-mêmes proclamaient bien haut leur origine celtique, quoiqu'ils fussent un mélange de Cimbres et de Scandinaves. Les Maurungs, que Sigé amena dans le pays des Cauches ou Hûns, firent alliance avec les Frisons, leurs nouveaux voisins, et en adoptèrent le nom qui signifie *libre ;* mais, chose remarquable, ils préférèrent la forme celtique, qui se retrouve dans les idiomes du pays de Galles, de la Cornouailles et de la Bretagne. Ils s'appelèrent donc Franks (*Franci* en latin, *Phractoi* chez Libanius, *Phraggoi* et *Phragkoi* chez l'empereur Julien, Zosime et Procope ; *Frakkar* en islandais, *Froncan* en anglo-saxon, *Franken* et *Vranken* en vieil allemand). — Les Frisons sont nommés *Frisii* chez Pline et Tacite, *Phreisioi* chez Dion Cassius, *Phrissioi* chez Ptolémée, *Phrixônes* et *Phrissônes* chez Procope, *Frixi, Frigones* et *Frixones* chez le Géographe de Ravenne, *Frisones, Frisiones* et *Fre-*

sones en latin du moyen-âge, *Frísir* en islandais, *Fresan, Frisan* ou *Frysan* en anglo-saxon, *Fresena* dans leur propre langue, *Friesen* et *Vriesen* en vieil allemand.

21. Le nom de Frison est synonyme de Franc et signifie libre, comme nos ancêtres le savaient encore fort bien au XIV[e] siècle (1); en effet il a le plus grand rapport avec l'adjectif *frís* chez les Goths, *freoh* et *fry* chez les Anglo-Saxons, *fri* en islandais, en vieil allemand, en vieux frison, en danois et en suédois, *vrij* en hollandais, *frig* dans le dialecte frison du Satherland. De même que les consonnes finales *k*, *g* ou *c* de Belge, Volke ou Volce sont changées en *s* dans Vœlsung, de même l'*s* et le *g* des formes germaniques (frìs, frig) tiennent la place du *k* de la forme celtique (frank). Voici des exemples de permutations analogues : le latin *frangere*, le gothique *brikan*, l'ancien saxon et l'anglo-saxon *brekan*, l'ancien allemand *prichan*, l'islandais *braka*, le danois *brække*, l'anglais *break*, le hollandais *breken*, l'allemand *brechen*, correspondent à l'écossais *bris*, au vieux frison *bresza* et au français *briser*; — le latin *laqueus*, l'islandais *hleck*, le danois *lænke*, l'anglais *link*, correspondent au français *lacet, laisse*. Les *Francs* et les *Frisons* étaient des peuples différents, quoique frères et voisins, mais leurs noms, qui venaient de la même racine et qui avaient le même sens, pouvaient être employés tous les deux pour désigner nos ancêtres; voilà pourquoi Procope appelle pays des Frixons ou Frissons la Maurunganie (2), que Freculfus nomme Francia et qui n'est plus connue que sous le nom de Frisland septentrional. — En résumé, les Francs venaient de la Maurunganie, dont un petit canton s'appelle encore Moringerland; ils devaient renfermer un élément celtique puisque leur pays faisait partie de la péninsule cimbrique, Brittie ou Wâleis; et en effet leur nom est celtique, celui de leur dynastie signifiait Belge, Volce ou Gallois (Valois), et la loi salique contient beaucoup de mots qu'il faut expliquer par le celtique (3).

---

(1) Le roi de France Philippe VI a relevé cette étymologie dans une lettre aux Frisons des Pays-Bas, en 1337 : « Cùm..... nunc et semper tanquam homines christianissimos intellexerimus vos defensores, et idcircò Frisones, id est Francos qui apud nos liberi interpretantur, appellatos, etc. » dans le *Glossaire* de Ducange, au mot *Friso*.

(2) Le poëme du *Kudrun* parle d'un Morung, roi du Friesenland ou Frise danoise (Str. 481, 1352). Le Nifland appartenait au frison Morung (Str. 211, 564), comme le pays des Nibelungs au franc Sifrid, qui était originaire de la Maurungenie.

(3) Voy. H. Leo, *Die malbergische Glosse, ein Rest alt-keltischer Sprache und Rechtsauffassung*. Halle, 1842-45, 2 fasc. in-8; — *Ferienschriften : vermischte*

D'un autre côté, la plupart des noms francs que nous ont conservés les historiens ont une racine germanique; nos ancêtres étaient donc un mélange de Cimbres et de Scandinaves, puisque leur berceau était compris dans la Danie, qui faisait dès lors partie du pays des Nordmanns aussi appelé Schatanovia ou Scatenauge.

22. A côté des traditions gothiques et franques sur l'origine scandinave de nos ancêtres, il y en a un plus grand nombre encore sur leur origine troyenne. Cette contradiction apparente donne beau jeu à ceux qui font fi des légendes pour s'en tenir à l'histoire basée sur des documents contemporains. Les Francs, objecteront-ils, ne pouvaient à la fois descendre des Nordmanns et des Troyens; il faut opter entre les deux légendes, ou plutôt il vaut mieux n'en pas tenir compte, car il n'y a pas de motifs de préférer l'une à l'autre. — Voici ce que nous répondrons : si elles s'excluaient mutuellement, nous tiendrions pour l'origine scandinave, parce que c'est la plus vraisemblable; nous pouvons en effet suivre les Francs de station en station, depuis les rives de l'Eider jusqu'à celles du Rhin, et nous n'en pouvons faire autant depuis la Troade jusqu'aux Pays-Bas. Les traditions sur l'origine troyenne sont pourtant les plus anciennes et les plus répandues chez nos historiens; il faut les discuter, et nous le ferons d'autant plus volontiers que nous croyons les pouvoir mettre d'accord avec celles que nous venons d'exposer. Loin de se contredire, elles se corroborent mutuellement et, comparées, elles deviennent plus claires que lorsqu'on les étudie séparément.

23. Le plus ancien écrivain connu qui mentionne l'origine troyenne des Francs est Æthicus qui, d'après M. H. Wuttke, son éditeur, vivait au commencement du IVe siècle. Ce géographe, qui se dit Istriote, avait beaucoup voyagé et recueilli bien des notions ignorées de ses prédécesseurs. Malheureusement, nous ne possédons pas le texte de son ouvrage : il ne nous en est parvenu qu'un extrait, fait par saint Jérome, avant l'année 411 et singulièrement altéré par les copistes. Essayons de traduire de ce texte corrompu le passage qui nous intéresse :

Abhandlungen zur Geschichte der deutschen und keltischen Sprache, Halle. 1847-1832, 2 fasc. in-8; — Etymologies celtiques dans *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, publié par M. Haupt, Leipzig. in-8, t. II, 1842, p. 158, 165, 297, 300; t. III, 1843, p. 182, 224, 551; t. IV, 1844, p. 567; t. V, 1845, p. [illegible].

Après avoir tué son frère Remus, Romulus « mu par la même cruauté que son aïeul Numitor, mit en mouvement l'armée romaine, combattit cruellement les Lacédémoniens, dévasta la Pannonie, traversa le Simoïs et détruisit Troie pour la seconde fois, à la suite d'une victoire sur Francus et Vassus, rejetons de la race royale. Après cette nouvelle ruine d'Ilion, il regagna la ville (de Rome). Cependant Francus et Vassus, ayant fait alliance avec les Albains (Albani), marchèrent contre Romulus, et, aprés avoir traversé les montagnes de l'Istrie, dressèrent leurs tentes vis-à-vis desquelles Romulus établit son camp. Avant de livrer bataille, il se hâta d'élever sur le mont le temple et les autels très-célèbres de Jupiter. On en vint aux prises. Romulus, qui avait les troupes les plus nombreuses, resta vainqueur après un grand carnage. Francus et Vassus, ayant perdu leur armée, s'enfuirent avec le peu d'hommes qui leur restaient, tandis qu'abattus et consternés, ceux des Albains qui avaient échappé au carnage regagnèrent leur pays. Francus et Vassus au contraire, voyant leur armée détruite, leur patrie ravagée et réduite en solitude, la quittèrent en compagnie de guerriers peu nombreux, mais résolus, également chassés de leurs demeures. Ayant immédiatement traversé la Réthie, ils arrivèrent dans des contrées impraticables et désertes de la Germanie. Laissant à leur gauche les Marais Mæotides, ils vécurent à la façon des pirates et des brigands, construisirent une ville située comme celles des brigands et des étrangers et l'appelèrent dans leur langue barbare Sichambria, ce qui signifie glaive et arc. » (*Æthicus,* édité par M. d'Avezac. Paris, 1852, in-4°, extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr., Savants étrangers,* t. II; — *Die Kosmographie des istrier Aithikos,* publiée par H. Wuttke. 2e édit., Leipzig, 1854, in-8, p. 77).

24. L'abréviateur d'Æthicus, Saint Jérome, nous a conservé une autre tradition, qui lui avait sans doute été contée par des Francs pendant son séjour à Trèves : « Memnon et les Amazones, dit-il, amenèrent des renforts à Priam : de là l'origine des Francs ; ils eurent Priam pour premier roi, ensuite Friga, comme il est écrit dans les livres d'histoire. Puis ils se partagèrent en deux divisions : l'une se rendit en Macédoine..... l'autre, trompée par le stratagème d'Ulysse, quitta la Frigie pour se soustraire à l'esclavage et erra dans beaucoup de contrées avec les femmes et les enfants. Elle élut pour roi Francion, d'après lequel sont nommés les Francs. Plus tard, comme ce

Francion était, à ce que l'on rapporte, très-puissant dans les combats et qu'il fut longtemps en guerre avec beaucoup de peuples, il ravagea une partie de l'Asie, passa en Europe et s'établit entre le Rhin ou le Danube et la mer..... La tradition affirme que les Turcs furent la troisième branche de cette race : lorsque les Francs eurent parcouru l'Asie, marchant de combat en combat, et eurent passé en Europe, une partie d'entr'eux restèrent sur les rives du Danube entre l'Océan et la Thrace, et ils élurent un roi du nom de Turquot (*var.* Turchot) qui donna son nom aux Turcs. » (*Excerpta ex Eusebii chronico, Hieronymo interprete,* dans D. Bouquet, t. II, p. 461). Ces extraits, et d'autres qui ne nous concernent pas, contiennent beaucoup d'anachronismes et le style en est vraiment barbare. Des critiques en ont conclu qu'ils n'étaient pas de Saint Jérome ; on peut répliquer que le style a été corrompu par les copistes et que les erreurs ne proviennent pas du savant écrivain, mais qu'elles se trouvaient dans les traditions populaires qu'il reproduisait fidèlement. En tout cas, Saint Jérome avait entendu parler de l'origine troyenne des Francs, car il la mentionne dans sa chronique d'Eusèbe, à la 23e année du règne de Menesteus (exinde origo Francorum fuit). En vain, dira-t-on que cette phrase est une interpolation (Pontanus la supprime comme telle) et qu'elle ne se trouve pas dans la traduction arménienne ; cette dernière a été faite d'après le texte grec et non d'après la traduction latine de Saint Jérome. De plus l'historien Fredegaire, qui abrège la tradition citée plus haut (D. Bouquet, t. II, p. 394), l'attribue expressément à Saint Jérome.

25. Le Neustrien anonyme, qui a écrit vers l'an 720 les *Gesta Francorum,* rapporte aussi l'origine troyenne des Francs, mais avec des détails bien différents. « Enée s'enfuit en Italie, dit-il ;...... d'autres princes, notamment Priam et Antenor, s'étant embarqués sur des navires, avec 12,000 hommes environ qui restaient de l'armée troyenne, s'éloignèrent et se rendirent vers le fleuve Tanais. En navignant dans les marais Mæotides, ils pénétrèrent en Pannonie et se mirent à construire une ville qu'ils appelèrent Sicambria, en souvenir de leur patrie. Ils y demeurèrent beaucoup d'années et devinrent un peuple nombreux. » (D. Bouquet, t. II, p. 542-543). La croyance en l'origine troyenne des Francs n'était pas seulement répandue parmi le peuple, elle était aussi proclamée officielle-

ment par les rois : dans quelques-unes de leurs chartes, Dagobert et Charles-le-Chauve se vantent d'être issus de l'antique et noble race des Troyens. Le longobard Paul Diacre, qui écrivait en 784 l'histoire des évêques de Metz, dit d'un ancêtre de Charlemagne, Anschise ou plutôt Ansegisile, que l'on dérivait son nom de celui du père d'Enée, parce que le peuple franc était d'origine troyenne, comme l'ont rapporté les anciens (D. Bouquet, t. II, p. 264). Il répète cette assertion dans son Histoire des Longobards, qui fut écrite un peu plus tard (l. VI, ch. 23, dans D. Bouquet, t. II, p. 638); et dans l'épitaphe de Rothaide, sœur de Charlemagne, il revient à sa fausse étymologie du nom d'Ansegisile (D. Bouquet, t. III, p. 593). Jusqu'à la fin du XIe siècle, les historiens assez nombreux (Hincmar, Freculfe, l'annaliste de Moissac, Aimoin, Roricon, la Chronique de Saint-Denis, les Annales de Quedlinburg), qui ont parlé de la tradition, reproduisent ou combinent Æthicus, Fredegaire et les *Gesta;* mais du XIIe au XVIe siècle on amplifie la tradition, on essaye de la concilier avec l'histoire, on précise les détails, et Hunibald, ou plutôt Trittheim, son éditeur, arrive à faire un volume de ce qui remplissait tout au plus quelques pages chez ses prédécesseurs. Laissons de côté ces œuvres d'imagination et passons de suite à l'étude de la tradition chez les Scandinaves.

26. Voici comment la préface de la *Nouvelle Edda* rapporte l'origine des Vœlsungs : « Au temps où Pompée, l'un des chefs des Romains, faisait la guerre en Asie, Odin vint des contrées les plus reculées de l'Asie dans les pays septentrionaux. Il se fit alors passer pour Priam, affirma que la femme de celui-ci était Frigga et donna aux siens le nom de leurs parents ; de là vient que le royaume dont la ville (de Troie) était la capitale, reçut le nom de Phrygie (ch. 8)....... Un roi troyen, nommé Munon ou Mennon, ayant épousé Troane, fille de Priam, le roi principal, en eut un fils, nommé Troïs que nous appelons Thor (ch. 9)....... Grâce à la faculté d'intuition dont ils étaient doués, Odin et sa femme prévirent que leur nom devait se perpétuer dans les régions septentrionales de la terre et y devenir plus célèbre que celui d'aucun roi. C'est pourquoi ils quittèrent le Turkland et se mirent en route avec un grand nombre de jeunes gens, de vieillards, d'hommes et de femmes, qui emportèrent beaucoup de choses précieuses. Dans tous les pays qu'ils traversèrent, on raconta d'eux beaucoup de mer-

veilles, de sorte qu'ils passaient pour ressembler plutôt aux dieux qu'à des hommes. Ils ne s'arrêtèrent pas avant d'être arrivés dans le pays septentrional qui se nomme aujourd'hui Saxland. Odin y séjourna longtemps et soumit beaucoup de territoires à sa domination. Il chargea trois de ses fils de gouverner ce pays : l'un était Vegdegg, roi puissant, qui eut la Saxe orientale....; l'autre Beldegg, que nous nommons Balder, obtint la contrée que nous appelons maintenant Westphalie.....; le troisième Siggé, père de Veri, duquel est issue la race des Vœlsungs, gouverna le pays aujourd'hui nommé Frakkland. Tous ces personnages eurent une nombreuse postérité. Ensuite Odin, se dirigeant vers le septentrion, entra dans un pays que l'on nomme Reidgotaland, actuellement le Jutland, et il en soumit tout ce qui lui convint. Il donna le gouvernement de ce pays à son fils Skiold, père de Fridleif et l'ancêtre des Skioldungs, rois de Danemark. Puis, continuant sa route vers le nord, il arriva dans le Svithiod (Suède); le roi de ce pays, informé de l'arrivée des Asiatiques qui se nommaient Ases, s'avança à leur rencontre et permit à Odin de prendre telle partie du royaume qu'il lui plairait...... Odin, charmé de la beauté de la nature et de la fertilité du sol, choisit l'emplacement d'une ville dans le lieu où s'élève maintenant Sigtuna..... Après quoi, il poursuivit son chemin vers le nord, jusqu'à ce qu'il arrivât à la mer que l'on croyait entourer tout le globe, et il plaça dans le royaume de Noreg (Norvége) son fils Sæming, auquel les rois et les princes norvégiens font remonter leur origine, comme il est dit dans la généalogie de la dynastie halogienne. Odin avait amené avec lui un fils nommé Yngvé, qui devint roi de Svithiod et fut l'ancêtre des Ynglings. Les Ases choisirent, parmi les indigènes, des femmes pour eux ou pour leurs fils. Ces familles se multiplièrent et se répandirent tellement dans le Saxland, et de là dans les contrées septentrionales, que la langue des Ases devint l'idiome commun de ces pays. En examinant les noms anciens qui nous ont été conservés, on peut s'assurer qu'ils appartenaient à la langue que les Ases introduisirent au nord : en Norvége, en Suède, en Danemark et en Saxe. En Angleterre, les anciens noms de pays et de lieux étaient tirés d'une autre langue. » (ch. 11, de la préface de la *Nouv. Edda*).

27. On a prétendu que cette tradition était récente chez les Scandinaves et qu'elle datait des temps postérieurs à leur con-

version au christianisme. La plupart des assimilations ont, en effet, été ajoutées par des moines ou des écrivains qui connaissaient Virgile et Homère ; mais le fond devait exister dès les temps païens, puisque plusieurs des peuples originaires de la Scandinavie ont porté cette tradition dans leur nouvelle patrie. Nous savons déjà que c'était le cas pour les Francs, et nous allons voir qu'il en était de même pour les Burgondes et les Normands. L'origine scandinave des Normands de Rollon est notoire ; inutile donc d'ajouter de nouvelles preuves à celles que tout le monde connaît. Rappelons seulement ici quelques-unes de celles qui concernent les Burgondes. Ceux-ci ont laissé leur nom à l'île danoise de Bornholm (Borgundarholm des Islandais, Burgendaland des Anglo-Saxons) ; Agathias les qualifie de peuple gothique (D. Bouquet, t. II, p. 49) et, en effet, tous leurs anciens noms s'expliquent mieux par le gothique que par aucun autre idiome germanique ; leur dynastie passait pour issue de Hâlfdan l'ancien (E 42) comme celles des Norvégiens, des Danois, des Jutlandais et des Saxons ; l'*Ancienne Edda* appelle Grimhilde, femme Gotnesque ; Gunnar, roi des Gotnes ; de même qu'elle nomme Godthiod, l'empire de Jœrmunrek, et Gotnes ses sujets. Enfin, Grégoire de Tours (*Hist.*, l. II, ch. 28) nous apprend que l'aïeul de Clothilde, « Gundeuch, roi des Burgondions, était de la famille d'Athanaric, le persécuteur » des Chrétiens, roi des Visigoths (1).

28. Les Burgondes du VI[e] siècle savaient encore fort bien que leurs ancêtres étaient d'origine Scandinave. Le biographe de Saint Sigismond, que l'on suppose être Marius d'Avenches, chroniqueur estimé, rapporte que, « au temps de l'empereur Tibère l'ancien, sortit d'une île de l'Océan, nommée Scandinavie, un peuple qui s'appelait Scandinien, d'après le nom de son pays. Arrivés sur les bords du Rhin, après avoir traversé d'autres royaumes et contrées, ils furent forcés, par ordre de Tibère, de garder pendant beaucoup d'années les *Burgs* (forts) situés au-delà du Rhin ; c'est à quoi ils durent le nom de Bur-

(1) Dom Bouquet (t. II, p. 175 n.) écrit à ce propos : « Athanaricus Gothorum rex et ecclesiæ persecutor, qui obiit anno 381 nihil commuue habuit cum Burgundionum regibus. Hinc fallitur Gregorius, cùm Gundeuchum dixit ex genere Athanarici fuisse. » Mais nos traditions montrent que l'évêque de Tours était parfaitement renseigné, et c'est là un des exemples de l'utilité qu'offre notre légende pour le contrôle et l'interprétation des anciens écrivains.

gondions qu'ils portent encore aujourd'hui. » (D. Bouquet, t. III, p. 402). La date de la migration est évidemment fausse puisque, à la fin du Ier siècle, les Burgondes étaient encore entre la Vistule et l'Oder, vis-à-vis de l'île de Bornholm, (Pline, *Hist. nat.*, l. IV, ch. 14); mais nous admettons l'explication du nom des Burgondes : cette étymologie se trouve également dans P. Orose (*Hist.*, l. VII, ch. 32; D. Bouquet, t. I, p. 597), et dans la vie de Saint-Faron, écrite au IXe siècle (D. Bouquet, t. III, p. 501). En s'établissant au sud de la Baltique, les peuples Scandinaves durent élever des forteresses pour se défendre contre les ancêtres des Allemands; lorsqu'ils eurent émigré et laissé le pays à peu près désert, les Slaves qui l'occupèrent, durent également se fortifier et les Allemands en firent autant, de sorte que la plupart des contrées situées au sud de la Baltique sont appelées du nom de ces burgs : Brandeburg, Mecklenburg, Lauenburg, Luneburg. La *Saga de Thidrik* nomme Borgarskog (Bois du fort) la forêt qui servait de frontières aux deux races. Il n'est donc pas étonnant qu'en se séparant des Goths, les ancêtres des Bourguignons se soient appelés Burgundions (habitants des bourgs) pour se distinguer de leurs frères, les Gépides, les Visigoths et les Ostrogoths.

29. A côté des traditions sur leur origine scandinave, les Burgondes en avaient aussi sur l'origine troyenne de leurs ancêtres. Ammien-Marcellin rapporte qu'en l'an 370, l'empereur Valentinien les invita à faire cause commune avec lui contre les Alamans, et il leur envoyait à ce sujet de nombreuses missives. « Les lettres du prince, ajoute l'historien, furent accueillies favorablement pour deux raisons; la première c'est qu'en se reportant à des temps déjà anciens les Burgondes savaient être de race romaine; la seconde c'est qu'ils étaient souvent en querelle avec les Alamans, à cause des salines et des frontières. » (L. 28, ch. 5). Comment expliquer cette parenté avec les Romains? Le moyen le plus simple, nous semble-t-il, est de supposer que les Burgondes se croyaient issus des Troyens, et se regardaient en conséquence comme frères des Romains, chez qui ils trouvaient la même tradition. Et cette conjecture n'est pas sans fondement; elle s'appuie au contraire sur des indications positives, mais jusqu'ici mal comprises et qui avaient embarrassé tous les commentateurs. Désormais, on ne sera plus surpris de trouver dans *Waltharius* la qualification de *descendant des Troyens* (veniens de germine Trojæ, vers

27-28), appliquée à Haganon ; le même poëme fait remonter la généalogie de Werinhard, compagnon de Gunthari, au troyen Pandarus qui, le premier, avait violé la paix en lançant une flèche au milieu des Grecs (v. 726). La forteresse de Troia (*Saga de Thidrik*), Troneye ou Tronege (*Poëme des Nibelungs*), Tronie ou Tronege (*Pitrolf et Dietlaib*), Troie et Tronie (*Roseraie*), Drowe et Troy (Préface du *Livre des héros*), qui appartenait à Hœgné ou Hagene, rappelle la célèbre ville de Phrygie qui passait pour être le berceau de la race nordmannique.

30. Voici les traditions correspondantes chez les Normands de Neustrie : « De tous les barbares, dit Guillaume de Gemeaux, les Goths ont toujours été les plus intelligents, presque les égaux des Grecs. Ils pensaient que le dieu Mars (Odin ?), qu'ils apaisaient par des sacrifices humains, avait pris naissance chez eux, et ils prétendaient que les Troyens étaient de leur race, car Antenor, avec deux mille cinq cents guerriers, ayant échappé à la ruine de Troie, grâce à la trahison dont il s'était rendu coupable, arriva en Germanie après avoir longtemps erré sur mer ; il régna ensuite dans la Dacie et l'appela *Danamarca*, d'après un membre de sa famille, le roi Danaus. Voilà pourquoi les Daces s'appellent *Danai* ou *Dani*. Ils se nomment aussi, dans leur idiome, *Northmanni* ce qui signifie *hommes du nord*. Quoiqu'il en soit, on sait que les Danois tirent leur origine des Goths. » (L. I, ch. 4 ; dans Duchesne, *Hist. Norm.*, p. 218). Dudon de Saint-Quentin rapporte la même tradition, mais plus brièvement (Duchesne, *Ibid*, p. 63), et le trouvère Benoît de Sainte-Maur qui vivait vers 1180, à la cour de Henri II d'Angleterre, l'a mise en vieux français dans sa *Chronique des Ducs de Normandie*, éditée pour la première fois par M. Fr. Michel, (Paris, 1836-1844, 3 vol. in-4°, t. I, v. 654-662.)

31. Ainsi les Francs, les Burgondes et les Normands, comme les Scandinaves, s'accordaient à se dire issus des Troyens ; il n'est pourtant pas démontré que cette croyance fût conforme à la vérité ; quel en peut donc être le fondement ? C'est, pensons-nous, l'assimilation erronée de certains noms troyens avec des noms scandinaves. On trouve, en effet, dans la mythologie eddaïque qui était commune à tous les peuples nordmanniques, la déesse *Frigga*, le dieu *Thor* ou *Œkuthor*, le champ *Ida*, les dieux Ases. Lorsque les peuples scandinaves entrèrent en rapport avec les Romains et qu'ils entendirent

parler de l'Asie, de la Phrygie, du mont Ida, d'Hector, de Troïs, ils s'empressèrent d'assimiler ces noms avec ceux de leur propre mythologie. Ce travail d'identification se continua de siècle en siècle, et voilà pourquoi les traditions les plus récentes sont les plus précises et les plus complètes. C'est en procédant de la même manière que l'on a rapproché Ansegisile de Anchise (F 25); le dieu Tyr (Tyr god) de Turquot, Turchot et Turcus ; la Dina (F 15), sur les rives de laquelle habitaient les Francs, du Danube et du Tanaïs ; le Hûnaland (pays des Cauques) où ils s'établirent, de la Hunie ou Pannonie; les marais Maurunganiens (ou Frisland septentrional), des marais Mæotides (1).

32. Les rédacteurs de la loi Salique avaient probablement en vue l'origine odienne de Vœlsungs, lorsqu'ils écrivaient : *Gens Francorum inclyta, auctore Deo condita.* Un historien sous le patronage duquel on aime à se placer, Augustin Thierry rendait ces mots par les suivants : La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur. « Mais, ajoutait-il, cette idée paraît étrangère à la religion chrétienne, qui n'accorde à aucune nation, si ce n'est au peuple Juif, l'honneur d'avoir eu des relations spéciales avec la divinité. Peut-être, pour être exact, et malgré la contradiction apparente, devrait-on traduire : *ayant un Dieu pour fondateur.* » (*Lettres sur l'Histoire de France,* VIe). Cette interprétation est, en effet, la plus satisfaisante, la seule qui nous fasse comprendre toute la portée d'une célèbre réponse de Clovis à la reine Clotilde : celle-ci pressait son époux, encore païen, de se convertir au catholicisme; mais, malgré ce qu'elle disait, l'esprit du roi n'était pas encore touché de la grâce : « C'est par la puissance de nos dieux, s'écriait-il, que tout a été créé et se maintient ; le vôtre ne manifeste pas sa puissance, et qui plus est, il ne paraît même pas être de la race des dieux. » (Grégoire de Tours, *Hist.*, l. II, ch. 29). « Pourquoi reconnaîtrais-je sa supériorité, devait ajouter Clovis, puisque moi-même je suis issu du dieu Odin? » Le pieux évêque de Tours a sans doute supprimé la fin de la réponse pour ne pas

(1) Voy. sur les origines troyennes, Grimm, *Altdænische Heldenlieder*, p. 431-440 ; — Ed. Du Méril, *Hist. de la Poésie Scand.*, p. 91-92 ; — *Die Trojaner am Rheine*, publié par la Soc. des Antiq. du Rhin. Bonn, 1836, in-4.; — K. L. Roth, *Die Trojasage der Franken*, dans *Germania* de Pfeiffer, t. I. Stuttgart, 1856, in-8, p. 34-52.

scandaliser les Francs devenus zèlés catholiques. Les copistes de la loi Salique ont oublié de retrancher les mots : *auctore deo condita :* ils croyaient peut-être qu'il s'agissait du vrai Dieu, mais ce passage, ainsi compris n'aurait plus de portée, puisqu'on peut dire de n'importe quelle nation qu'elle a Dieu pour auteur. Nous sommes persuadés que les mots en question se trouvaient dans la rédaction primitive, et alors il est certain qu'ils se rapportaient à un dieu païen. La croyance en l'origine odinienne des Vœlsungs revenait à dire qu'ils étaient de la religion des Ases et qu'on les regardait comme membres de la famille nordmannique.

Chapitre III.

CHRONOLOGIE, HISTOIRE, GEOGRAPHIE.

33. Nous avons démontré que notre légende avait un fondement historique, ce n'est donc pas un travail sans portée que de rechercher la date des évènements dont elle parle, la situation des localités où elle place la scène, et l'histoire des peuples, des familles et des personnages qu'elle mentionne. L'identification de Jœrmunrek, Jarmerik, Erminrek, Ermenrich, Ermeric ou Erenreich avec l'Ermenric d'Ammien Marcellin ou le Hermanaric de Jornandes, nous fournit un point de repère sur lequel nous allons baser toute notre chronologie. C'est vers 375 que périt Hermanaric. La fille de Sigurd, qu'il avait épousée récemment, était dans toute la fleur de sa jeunesse; on peut conjecturer qu'elle avait alors une vingtaine d'années. Or elle n'était pas encore née lors de la mort de son père, et c'est peut-être à cette circonstance qu'elle dût d'avoir échappé au sort de son frère Sigmund. Svanhilde naquit vers l'an 350 de notre ère, en Danemark, où sa mère s'était réfugiée chez Half. La dynastie des Vœlsungs qui s'éteignit avec elle comprenait six générations et, comme on compte en moyenne trois de celles-ci par siècle, elle avait duré environ deux cents

ans. C'est donc vers 175 que naquit Sigé, le premier des Vœlsungs, et vers l'an 200 qu'il fonda la monarchie franque. Cette date s'accorde fort bien avec les données historiques, car Tacite et Ptolémée, qui nous font connaître les peuples germaniques existant dans la première moitié du second siècle de notre ère, ne mentionnent pas les Francs; ceux-ci paraissent pour la première fois dans l'histoire vers l'an 240. Flavius Vopiscus rapporte que, sous le règne de Gordien III, « Aurélien étant tribun de la sixième légion Gauloise, vainquit près de Mayence des Francs qui faisaient des incursions par toute la Gaule. Il leur infligea une telle défaite qu'il tua sept cents d'entre eux et prit trois cents guerriers qu'il vendit comme prisonniers de guerre. On fit sur cet événement la chanson : Nous avons tué à la fois mille Francs, mille Sarmates; nous cherchons mille, mille, mille Perses. » (D. Bouquet, t. I, p. 540).

34. Voici la chronologie que nous adoptons : Sigé mourut vers 208, Reri vers 241, Vœlsung vers 274, Sigmund, qui vécut fort longtemps, vers 317; Sigurd vers 350, enfin Svanhilde, qui périt prématurément, vers 374. La famille de Sigé, comme la plupart des dynasties scandinaves et anglo saxonnes, passait pour issue d'Odin, c'était une manière de dire qu'elle professait l'Odinisme ; les Francs du ve siècle, à qui nous devons la légende eddaïque sur les Vœlsungs, ayant oublié le nom des ancêtres de Sigé, le rattachaient immédiatement au dieu qu'ils regardaient comme le créateur. Ils n'avaient pas d'intérêt à remonter au-delà de la sixième génération, parce que les précédentes ne concernaient pas spécialement la nation franque, fondée par Sigé vers la fin du IIe siècle. Les noms de Sigé, Signy (Lune des Sigs), Sigmund (Main ou Fortune des Sigs), Sigurd (Protecteur des Sigs), indiquent que les Vœlsungs étaient une branche de la dynastie des Siklings (E. 42) qui gouvernaient les Sigs. Lorsque Vœlsung mariait sa fille Signy à Siggeir (Épée des Sigs), il ne faisait donc que renouer des liens de famille. Ce n'est pas une grande témérité d'assimiler les Sigs avec les Secgs du poëme anglo-saxon sur le *Siége du Finnesburh* et les Sycgs de Vîdsîd. Ces trois noms se rapportent bien à un même peuple dont les princes aimaient à s'appeler Sig : chez ceux de Gautland : Sigar, Siggeir, Signy, Sigmund (E. 42); chez les Francs : Sigé, Sigmund, Signy, Siggeir ; chez les Sicgs : Sigeferd (que le *Siége du Finnesburh* contracte en Sæferd); aussi la dynastie est-elle désignée sous le nom de Sikling. Pour

mieux montrer l'identité des Sigs et des Secgs ou Sycgs, rappelons qu'ils habitaient le même pays. Vîdsîd mentionne en effet les Sycgs à côté des Engles (habitants de l'Angel), des Svæfes (les Suevi et les Suardones de Tacite), des Sveordveres et des Seaxes (les Saxônes de Ptolémée); ils occupaient donc une partie de Nordalbingie; il en était de même pour les Secgs que nous voyons en relations avec les Frisons du Slesvig. Les Sigoulons que Ptolémée place dans la Péninsule cimbrique, au nord-ouest des Saxons qui en occupaient le col (Holstein), nous paraissent être les mêmes que nos Sigs. Le roi Alfred, dans sa traduction d'Orose en anglo-saxon, parle d'un canton de Sillende, voisin des Vieux-Saxons, du Frysland, de l'Angel et des Danois; de même dans sa relation du voyage d'Ohtere, il place Sillende près du Gotland (le Jutland). L'auteur anonyme de la *Vie de Louis-le-Débonnaire* rapporte que lorsque les armées saxonnes et obotrites « eurent franchi l'Eider, elles arrivèrent dans le pays des Normands, à une localité nommée Sinlendi. » (Voy. N. M. Petersen, *Géogr. sept.*, I, p. 278, 279; Munch, dans *Ann.*, 1848, p. 270, 330.) Les noms de Sillende et de Sinlendi sont identiques et formés l'un et l'autre des mots Sig et land; ils signifient donc le pays des Sigs, et Petersen pensait que le nom de l'île frisonne de Sylt ou Sild était une forme contractée de Sillende. De l'ensemble de ces données, il ressort que le pays des Sigs devait correspondre à la partie occidentale du Sudjutland ou duché de Slesvig. Du temps de Sigmund, il était déjà compris dans le Jutland, puisque le poëme de Beowulf appelle Eotes (Jutes) les sujets de Siggeir (E. 6, 7), dont le royaume est appelé Gautland dans la tradition eddaïque (A. 7).

35. Au sud de l'île de Sild (terre des Sigs), se trouve l'île d'Amrom (au moyen-âge Ambrum) dont le nom signifie littéralement *pays des Ambres*. Elle était autrefois beaucoup plus étendue, car une bonne partie de son ancien territoire a été couvert par les eaux. Il n'est donc pas invraisemblable que ce soit le berceau des Ambrons, lesquels, d'après Festus, « étaient un peuple gaulois qui, privé de sa patrie par l'irruption soudaine de la mer, se mit à vivre de rapines et de déprédations. » Cette tradition que Strabon rapporte aussi, mais qu'il traite de fable ridicule, n'inspire pas le même mépris à ceux qui savent combien de fois a été submergée la côte occidentale du Slesvig et du Holstein; la remarque de Strabon prouve une fois de plus qu'il ne connaissait pas les contrées situées au nord de

l'Elbe, comme il l'avoue d'ailleurs franchement. Les Ambrons se joignirent aux Cimbres, qui avaient émigré pour la même cause et qui étaient comme eux de race gauloise (celtique); ils en différaient pourtant par le langage et les clameurs (Plutarque, *Vie de Marius*, ch. xv), c'est que sans doute l'élément teutonique était plus considérable chez eux. Et en effet on lit dans l'*Histoire des Bretons*, attribuée à Nennius, que Paul, archevêque d'York, « baptisa pendant quarante jours tout le peuple des Ambrons, c'est-à-dire les Vieux-Saxons. » (*Monumenta historica britannica*, Londres, 1848, in-fol., t. I, p. 76). De même Sigebert de Gembloux rapporte qu'en 466 un roi des Bretons qualifia les Saxons d'Ambrons. Les Ambrons étaient donc originaires de la Nordalbingie, comme les Cimbres et les Teutons, dont le nom se retrouve dans le canton de Thy (autrefois Thiod) situé au nord de Liimfiord. Ils habitaient entre les Sigs et les Vieux-Saxons, c'est-à-dire dans les îles slesvigoises de la Mer du Nord; leur pays est par conséquent identique avec la Maurunganie, berceau des Frisons, des Francs et peut-être aussi des Sicambres. Æthicus et les *Gesta Francorum* (F. 23, 25) affirment en effet que les ancêtres des Francs fondèrent une cité de Sicambrie dans les Marais Mæotides, non loin du Tanais et de la Pannonie. Si l'on attribuait à ces noms le sens propre qu'ils ont dans la géographie classique, cette tradition serait incompréhensible, car rien ne la confirmerait; mais elle s'explique parfaitement si l'on admet que nos auteurs, confondant les péninsules cimmérienne et cimbrique, ont pris les marais des Francs (Maurunganie) pour les Paludes Mæotides, la Dina, rivière du Danemark dont parle géographe de Ravenne (F. 15), pour le Tanaïs ou Don, et le Hùnaland (pays des Hugs ou des Cauches) pour la Pannonie ou Hongrie. Les Sicambres, Sigambres, Sygambres ou Sougambres, étaient probablement formés du mélange des Sigs avec les restes des Ambrons; suivant l'exemple de ces derniers et des Belges ou Volces, ils émigrèrent au sud, et, au temps de César, ils étaient établis sur la rive droite du Rhin, au confluent de ce fleuve avec la Lippe. Bientôt les Frisons, plus tard les Francs, vinrent les rejoindre et ces trois peuples frères formèrent le noyau de la confédération franque.

36. Le Sikling Sigé, dont la famille gouvernait les Sigs ou Sigoulons, s'étant rendu coupable d'un meurtre, fut banni de son pays qui, selon la *Nouvelle Edda* (F 26), était situé dans le

Saxland (col de la péninsule cimbrique), au sud du Reidgotaland. Ce dernier nom a différentes acceptions, mais, dans le cas actuel, il signifie Jutland, comme l'auteur le remarque expressément; encore un témoignage qui nous autorise à chercher le berceau de nos ancêtres entre le pays des Saxons ou Holstein et celui des Jutes ou Jutland proprement dit! Sigé se mit à la tête d'une troupe de Maurungs, ou habitants des côtes marécageuses de la Nordalbingie, qui étaient probablement un mélange de Sigs, de Gautes ou Jutes, de Frisons et de Brittons ou Waleis, peuples issus des Cimbres, des Ambrons et des Danes ou Nordmanns. Après avoir fait diverses expéditions maritimes, il finit par se fixer dans le Hûnaland, vers l'an 200. Il n'y a pas d'apparence que le Hûnaland soit la Hunie danubienne, d'autant plus que la Pannonie n'est pas un pays maritime et que les Huns, n'y étant pas encore établis, n'avaient pu lui donner déjà leur nom. Le Hûnaland était situé dans la basse Allemagne : Béda, qui mourut en 735, rapporte que, vers l'an 689, un missionnaire anglo-saxon, nommé Ecbright, s'était proposé d'aller prêcher l'Évangile aux peuples payens, « dont il savait que plusieurs existent en Germanie : les Fresons, les Rugines, les Danes, les *Huns*, les Vieux Saxons, les Boructuares. Les Angles ou Saxons, qui occupent actuellement la Britannie, sont issus de ces peuples, et voilà pourquoi leurs voisins, les Britons, les appellent Garmanes par corruption. » (*Hist. eccl.*, l. V, ch. IX.) — Adam de Brême, historien du XIe siècle, dit que, « s'il en faut croire les écrivains latins, les Swèves étaient les premiers qui eussent habité sur les deux rives de l'Elbe et dans le reste de la Germanie; leurs voisins étaient les peuples nommés Driades, Bardes, Sicambres, *Huns*, Wandales, Sarmates, Longobards. » (L. I, ch. III.) — Les paysans de la Basse-Allemagne et de la Hollande appellent encore lits ou tombeaux des Huns (*Hunebedden, Hünenbetten*) les anciens tertres du pays, et *Hünenringe* des cercles de pierre qui sont l'œuvre des habitants primitifs de la contrée.

37. Les *Annales de Quedlinburg*, achevées au commencement du XIe siècle, nous ont conservé diverses réminiscences des vieilles traditions germaniques et entr'autres le curieux renseignement qui suit : « Le roi Hugon-Theodoric (Thierry I), fils du roi Chlodovée (Clovis I) et d'une concubine, ayant succédé à son père dans le gouvernement, invita honorifiquement à son élection le roi des Thuringiens, Irminfrid. Ce Theodoric est

surnommé *Hugon*, c'est-à-dire *Franc*, parce que autrefois tous les Francs étaient appelés Hugons, d'après Hugon l'un de leurs chefs. » (Pertz, *Script.*, t. V, p. 31). Les Vœlsungs sont, en effet, qualifiés de rois des Hûns, et Sigurd en particulier de roi hûnesque (hûnsk konung, dans la tradition eddaïque); or, le mot Hûn n'est qu'une forme syncopée de Hugon, car c'est un phénomène fort commun dans les langues indo-européennes que le *g*, placé au milieu d'un mot entre deux voyelles, tombe lorsque ce mot vieillit ou passe dans une autre langue, par exemple : l'ancien *Rygiafylké*, canton de Norvége, aujourd'hui Ryfylke; le vieux scandinave *laugardag*, en danois *lœrdag*, jour des ablutions ou samedi; l'ancien village d'*Æsgerum* en Danemark, aujourd'hui *Esrom;* la rivière Egidor, aujourd'hui l'Eider; la ville de *Lagarvik* en Norvége, aujourd'hui *Laurvig;* la ville de *Lagaholm* en Suède, aujourd'hui *Laholm;* la rivière *Lygea* en Angleterre, aujourd'hui *Lea;* les Anglo-Saxons appelaient indifféremment *Sigeferd* et *Sæferd* le chef des Sycgs (F 34); les Færeyens donnent à Sigurd le nom de Siûrd; en allemand *Siegfried, Sigevrit, Sigefrid,* est contracté en *Sîfrid, Seyfrid, Sîvrit;* le nom germain *Raginward*, en français *Renouard;* le latin *pigritia*, en français *paresse;* la rivière *Saucona* ou *Sagona*, aujourd'hui la *Saône; Hugon*, aujourd'hui *Huon*. Ce dernier exemple est décisif et montre comment Huun ou Hûn est venu de Hugon. Mais à quel peuple connu s'applique ce dernier nom? C'est ce qu'il faut chercher.

38. Le poëme de *Beowulf* emploie le nom de Hug dans l'acception de Franc et de Frison (E 5). Dæghrefn, le champion des Hugs que Beowulf se vantait d'avoir tué servait, paraît-il, sous les ordres du roi des Frisons (hem. 4995-5002). Ces témoignages nous autorisent à penser que les mots *Hugs* et *Hugons* sont dans le même rapport que *Frisii* et *Frisones, Rugii* chez Tacite et *Rugini* chez Beda, *Roma* et *Romania, Itali* et *Italiani, Francia* et *Franconia, Scandia* et *Scandinavia, Gothi* et *Gothones*, chez les écrivains latins; *Gotar* et *Gotnar* (Goths), *Vœlsk* et *Valnesk* (gaulois) dans les poëmes eddaïques; *Sveas* et *Sveonas* (les Suédois), *Froncas* et *Francnan* (les Francs), *Frysas* et *Frysonas* (les Frisons), en anglo-saxon. Dans tous ces noms, ou bien les deux formes ont le même sens, ou bien la forme la plus brève s'applique au peuple primitif, l'autre (avec le *n*) à ses descendants ou aux peuples assimilés, de sorte que si les Hugons ou Hûns ne sont pas identiques avec les Hugs, ils sont

du moins issus du mélange d'un peuple étranger avec les Hugs. Ce point éclairci, il nous reste à savoir ce qu'étaient les Hugs : des alliés des Frisons, nous dit le poëme de Beowulf, et vraisemblablement aussi leurs voisins. Or, on lit dans la *Vie de Saint-Liudger,* écrite au IXe siècle par Alfrid, que cet apôtre des Frisons prêcha aussi l'Évangile dans le *Hugemerche* (L. I, ch. 4, dans Pertz, *Script.,* t. II, p. 380, 410). La vie de Saint-Willehad, écrite par Ansgarius, appelle ce pays *Humarka* (même syncope que dans Huon, Hûn) et le place près de la Drenthe. C'est le *Humsterland,* petit canton qui avait un code particulier (Humsterlandregt) et qui comprenait le *Westerquartier* de la province de Groningen, c'est-à-dire le territoire situé entre la rivière Hunse, la baie de Lauwers et le Dollart ou golfe de l'Ems. (Voy. *Tegenwoordige Staat der Vereenigde Nederlanden,* t. XXI. Amsterdam, 1794, in-8°, p. 387-8). Ce canton était la marche, c'est-à-dire la frontière des Hugs, du côté des Frisons; il est à croire que la Hunse, dont le nom doit signifier rivière des Hûns, était la limite des deux peuples, Les Hugs habitaient donc à l'ouest de la Frise, c'est-à-dire le même pays que les écrivains Grecs et Latins des trois premiers siècles de notre ère disent occupé par les *Cauchi* (Velleius Paterculus, Pline l'ancien, Ptolémée, Dion Cassius), *Cauchi* (Tacite et Suétone), *Cayci* (Lucain et Claudien), ou *Haci* (Table Peutingerienne).

39. Les Francs, en s'établissant chez les Hugs, ne les anéantirent pas; loin de là, ils s'en firent des alliés, puisque les historiens nous représentent les *Cauchi* comme un des peuples de la confédération franque, et les Vœlsungs prirent le titre de *Hûnkonungar* (rois des Hugons). Les Budlungs portent aussi le même titre dans la tradition eddaïque; il ne faut pas s'en étonner, car les deux dynasties s'étaient partagé le pays des Cauches qui, du temps de Ptolémée, étaient déjà divisés en *grands* et *petits.* Les Francs devaient en posséder la partie occidentale, puisqu'ils s'allièrent avec les Frisons et s'avancèrent du côté du Rhin; les Budlungs paraissent avoir occupé la partie orientale, puisqu'ils devinrent maîtres du Saxland et s'étendirent dans le bassin de l'Elbe. Nous ne savons d'ailleurs pas exactement quelle était la limite primitive entre les deux dynasties; mais il y a toute apparence que c'était le golfe de Jahde ou peut-être le Weser; car, selon la *Saga de Thidrik* (B 1), Sigmund, père de Sigurd possédait le *Jarlungaland,* nom qui correspond à celui de *Harlingerland,* comme Jœrmunrek, Jarmeric à Her-

manaric, Hiœrdise à Juris (E 60), Jarl (seigneur) à Herule qui selon Isidore de Séville signifie *dominus*, Jomsborg, célèbre retraite de corsaire dans l'île de Wollin, à Hiumsborg de l'historien Saxo. Le Harlingerland actuel comprend les villes d'Essens, de Wittmund et leurs dépendances, avec les îles de Langeroog et de Spiekeroog, et il fait partie de l'Ostfriesland; n'est-il pas remarquable que le nom de Frise ait été donné au berceau des Francs (Nordfrisland) et à la première station où ils s'arrêtèrent dans leur marche vers les Gaules. Il ne s'appliquait originairement qu'aux rives du lac Flevo, et ce n'est qu'au moyen-âge qu'il a pris une grande extension. On compta alors jusqu'à sept Frises échelonnées sur les côtes de la mer du Nord, depuis l'embouchure de la Meuse jusqu'à celle du Vidaa en Slesvig. La *Saga de Thidrik*, écrite au XIIIe siècle, a donc bien pu qualifier de Frisland la partie du Hûnaland où naquit Attila (B 69).

40. On ignore si les Maurungs se sont appelés Francs dès leur arrivée dans le Hûnaland; il est probable qu'ils n'ont pris ce nom que vers 240, quand ils tournèrent leurs vues du côté des Gaules. Confondus jusqu'alors soit avec les Sigs, soit avec les Frisons ou les Cauches, ils adoptèrent désormais un nom celtique, afin de rappeler aux Gaulois qu'ils étaient leurs frères et prétendaient les affranchir du joug des Romains. Le prologue de la *Loi salique* atteste que nos ancêtres se donnaient pour des libérateurs. « C'est la nation des Francs, y est il dit, qui, peu nombreuse mais forte par le courage, a secoué en combattant le dur joug des Romains. » De même les chefs des Francs, qui avaient probablement continué à se regarder comme Siklings, prirent, vers le milieu du IIIe siècle, un nom qui rappelait leur parenté avec les Belges : ils se nommèrent dès lors Vœlsungs (originaires du Wâleis ou péninsule cimbrique), tout comme les Valois, les Bourbons, les d'Orléans se sont nommés d'après leur domaine patrimonial. Tout en s'avançant vers le sud, les Vœlsungs ne négligèrent pas d'entretenir des relations avec les pays septentrionaux; Signy fut mariée avec le chef des Sigs de la Nordalbingie; Sigmund épousa deux danoises ou jutlandaises, d'abord Borghilde, ensuite Hiœrdise; devenue veuve, celle-ci se remaria avec le roi de Thiod en Danemark; son fils Helgé s'unit à une princesse des bords de l'Elbe; Sigurd se fiança avec une saxonne; Gudrûne pendant son veuvage se réfugia en Danemark, et c'est là que naquit Svan-

hilde. Tous ces princes et princesses, à l'exception de Sigrûne peut-être, dont la nationalité n'est pas bien déterminée, étaient d'origine scandinave; c'est ce qui ressort des textes mêmes.

41. Siggeir, nous le savons, régnait dans le Gautland (A. 7) ou Reidgotaland (Jutland); ses sujets sont appelés *Eotes* dans *Beovulf* (E. 6, 7); d'après le même poëme, ce peuple était voisin des Frisons du Slesvig: il devait être identique avec les *Eudoses*, adorateurs de Nerthus (Niord) que Tacite place près des Angles (*Germ.*, 40), et avec les *Euthions*, que cite Venantius Fortunatus dans une pièce de vers adressée au roi Chilpéric, vers l'an 580, et où il dit que ce prince s'était fait redouter du Geta (Goth), du Vasco (Gascon), du Danus (Danois), de l'Euthio (Jutlandais), du Saxo (Saxon) et du Britannus (Breton, ou peut-être habitant de la Brittie de Procope, F. 16). Rappelons en effet qu'à l'époque de la mort de Beowulf, arrivée vers le milieu du VIe siècle, les Mérovingiens avaient gardé rancune aux Geates du Danemark, à cause de l'expédition de Chochilaic (E. 4); ils exerçaient d'ailleurs une sorte de suzeraineté sur divers peuples de la Péninsule cimbrique (F. 16). La situation des états de Siggeir nous aide à déterminer la position de Fivi (*nomin.* Fivir), localité au sud de laquelle Siggeir et son père Sigar livrèrent une bataille à Sigmund et aux Vœlsungs (A 12, 224). C'est Hever, petite langue de terre en partie submergée, qui est située à l'embouchure de l'Eider, sur la rive gauche. Le nom de Fivir devait être cimbrique, or dans les langues celtiques, le *f* correspond souvent au *h* des idiomes germaniques; par exemple, en écossais nous trouvons : *faith* (chaud), *failte* (salut), *fallaine* (santé), *faim* (border), *fuath* (haine), dont le sens est le même que celui des mots anglais : *heat, hail, health, hem, hate.* (*Cfr.* J. Grimm, *Gesch. d. deutschen Sprache*, I, p. 348-9.) — Comme descendant de Hâlfdan l'ancien (E. 42), Siggeir était apparenté avec plusieurs dynasties purement scandinaves.

42. Il est moins facile de préciser la situation du royaume de Borghilde; nous savons seulement qu'il était en Danemark et qu'il comprenait Brâlund, Hringstad, Hringstœd, Solfialls, Snæfialls, Sigarsvalls, Hâtun et Himinvangs. Or il y a dans la géographie danoise tant de localités dont les noms ressemblent plus ou moins à ceux-ci que nous présentons seulement comme de simples conjectures les assimilations suivantes : les Himinfialls seraient le Himmelbierg, le mont (fialls, bierg) le plus élevé du Jutland, et les Himinvangs la campagne (vangs) qui

s'étend au pied de ce mamelon ; Brâlund, le bois (lund) de Silkeborg, baigné par le lac Bra-sœ ; Solfialls, les collines qui avoisinent le lac et le village de Solbierg, situé à huit kilomètres au nord-est de Skanderborg ; Snæfialls serait Sneibierg, village situé entre Ringkiœbing et Silkeborg ; Sigarsvalls, une des nombreuses localités de l'amt de Ringkiœbing dont le nom commence par Siig ; Hringstads et Hringstœd, peut être la ville de Ringkiœbing et le village de Ring, à seize kilomètres au sud du Himmelbierg ; enfin Hâtun (demeure élevée) correspondrait à Haarup (haut village), paroisse de Fœvling, près de Ring, ou bien à une habitation située sur le Himmelbierg. Ces localités, toutes comprises dans les bassins du Gudenaa supérieur et du Skiernaa, c'est-à-dire dans la partie moyenne du Jutland qui s'étend d'Aarhuus à Ringkiœbing, sont situées à peu de distance l'une de l'autre, comme on peut supposer que l'étaient le lieu de naissance et les domaines de Helgé. Il est possible néanmoins qu'elles fussent situées en Sélande où l'on trouve certains noms analogues, comme Ringsted, Sigerslev, Himlingœic, Himmelev, Solbierg. Nous croyons pourtant que le royaume de Borghide se trouvait dans la Péninsule cimbrique et nous supposons qu'il était voisin du pays des Sigs, dont Sigmund resta maître après la mort de Siggeir ; il expulsa sans doute la branche nordalbingienne des Siklings, que nous trouvons plus tard établie en Norvége (E. 42) et il devint ainsi roi du pays qu'avaient possédé ses ancêtres. Il avait d'autant plus d'intérêt à s'y consolider qu'il ne pouvait retourner dans les états de son père, alors occupés par un prince étranger (A. 24), et pour augmenter ses possessions, il les unit avec celles de Borghilde qui les bornaient au nord. — Plus tard, lorsqu'il eut répudié cette reine et fut rentré dans le Frakkland (A. 25), il épousa une autre princesse danoise dont le père, Eylimé, descendait de Hâlfdan l'ancien et régnait dans le Reidgotaland (E. 42), probablement sur les rives méridionales de Liimfiord, qui s'appelait anciennement Eylimafiord (golfe d'Eylimé. Voy. *Heimskringla* de Snorré, t. VI, Copenh., 1826, in-fol.). S'il en est ainsi, il est remarquable que ce royaume fût situé précisément au nord de celui de Borghilde et au sud de celui de Hiâlprek, dont Hiœrdise épousa en secondes noces le fils Alf ou Hâlf (A. 58, 224). Le royaume de Hiâlprek se trouvait en Danemark, comme l'affirment l'*Ancienne Edda* et la *Vœlsungasaga ;* voilà pourquoi Sigurd, qui y naquit et y fut élevé, est surnommé

Corsaire danois. D'après la *Nouvelle Edda* (Skaldskaparmâl, ch. XL), ce royaume s'appelait Thiod; c'est le canton de Thy, situé au nord du Liimfiord, d'où sortirent les Teutons et où Pomponius Mela nous apprend qu'il y en avait encore au commencement du premier siècle de notre ère.

43. Les Hundings, ces irréconciliables ennemis des Francs, devaient être leurs voisins; Vidsîd les cite à côté des Myrgings et des Francs (E. 12); l'*Épisode de Nornagest* (E. 51) les place au sud du Holsetuland (Holstein) et à l'est du Frisland (Frise propre), c'est-à-dire quelque part entre l'Elbe et la rivière Hunse. Guidé par ces indications, nous ne craignons pas d'avancer que ce peuple était riverain de la rivière Hunte, qui passe à Oldenburg et se jette dans le Weser près d'Elsfleth. En effet le *Registre de Stade* (1) mentionne des personnes nommées *Hunting* et le village de Huntdorpe ou Hundtorpe, sur les bords de la Hunte (p. 13, 15, 16, 23). Le bassin de cette rivière touche celui de l'Ems, occupé au IVe siècle par les Vœlsungs, dont le royaume était ainsi contigu avec le territoire des Hundings. Ceux-ci devaient s'étendre jusqu'à l'Elbe, puisque d'après Saxo (*Hist. Danica*, l. II) Helgon, le vainqueur de Hothbrod, tua en combat singulier, près de Stade sur la Schwinge, Hunding, fils de Syric, roi de Saxe, et mérita ainsi le surnom de *Hundingsbané* (Hundingi interemptor). Après cette victoire, Helgé descendit l'Elbe pour s'en retourner et, en attendant un bon vent, il stationna dans les Brunavâgs (eaux de Bruné), sans doute près de Brunsbüttel (demeure de Brun), bourg situé sur la rive droite du fleuve, à son embouchure ou plutôt à l'endroit où il s'élargit pour former une large baie. Les fils de Hunding étant venu réclamer une composition, il refusa de payer le prix du sang et il aima mieux accepter un combat sur les Logafialls, collines qui doivent être les Lohbergen, situées à 35 kilomètres au sud-est de Stade (par 23° 30' à l'est de l'Ile de Fer, 53° 17' de latit.), dans le cercle de Moisburg en Hanovre. Cette assimilation est fondée sur ce que *fialls* correspond littéralement à *bergen*, et que *Vafrlogi* (flammes qui entouraient le pavillon de Brynhilde) se traduit en allemand par *Waberloh*.

(1) Das Stader copiar, recueil de documents qui font connaître la division du diocèse de Brême en 1420 et qui ont été publiés par M. Wilh. von Hodenberg, comme *Erster Beitrag* de *Die Diocese Bremen und deren Gauen in Sachsen und Friesland*. Celle, 1850-58, 5 livr. in-4.

44. Sigrûne, qui alla trouver Helgé sur le champ de bataille des Logafialls, demeurait tout près de là, sur les Sævafialls, ou collines voisines de la Seeve, rivière du Hanovre qui se jette dans l'Elbe à 10 kilomètres en amont de Harburg. Nous ne savons pas au juste s'il s'agit du plateau de Hanstedt (cercle de Winsen), sur la rive droite de la Seeve, ou bien du Kleckerwald (cercle de Harburg), situé sur la rive gauche. Ces hauteurs n'atteignent l'une que 160 mètres, l'autre que 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais c'est assez dans un pays plat comme la basse Allemagne pour justifier la qualification de *fialls* ou plateau de la Seeve. Il ne faut pas se laisser tromper par une simple similitude de nom, ni chercher la demeure de Sigrûne sur les monts Sævo de Pline l'ancien (*Hist. nat.*, liv. IV, ch. XXVII), car ces derniers doivent être les Alpes scandinaves, qui se terminent au sud près du village de Sæve, dans l'île de Hisingen (gouvernement de Gœteborg en Suède). Le nom de *méridionale* (sudrœna) donné deux fois à Sigrûne, dans les chants sur Helgé, indique assez qu'elle habitait au sud de la Baltique. Un nouvel argument en faveur de cette opinion, c'est que les états de Hœgné, père de la princesse, devaient être voisins de ceux de Granmar, puisque ces deux chefs étaient membres du même *thing* (Assemblée nationale, A. 30). Or, Granmar résidait à Svarinshaug (Schwerin dans le Meklenburg), à 90 kilomètres à l'est des collines de la Seeve. Lorsque Helgé résolut de lui faire la guerre, il était sur les rives de l'Elbe; mais, au lieu de remonter un des affluents de ce fleuve, par exemple la Sude ou l'Elde, qui lui eussent donné accès dans le royaume de son ennemi, il aima mieux faire un long circuit et passer par la Baltique. Pourquoi ce détour? demandera-t-on. Nos textes répondent assez clairement. C'est que, après deux batailles, il avait besoin de renforts; il alla donc lever de nouvelles troupes dans les états de son père et de sa mère (qui comprenaient les diocèses de Ribe et d'Aarhuus), et avec sa flotte il traversa l'Œrvasund (Sund), doubla le Stafsnes (promontoire de Stevns en Sélande), reçut des auxiliaires de Hedinsey (probablement l'île de Hiddensee à l'ouest de Rugen) et stationna dans le Varinsfiord ou baie de la Warnow, entre Rostock et Warnemunde.

45. En quittant ce mouillage, les navires de Helgé furent assaillis par une tempête qui les poussa vers la côte du Gnipalund, dans les eaux d'Unavâgs, peut-être la rade de Wismar.

Les Styrkleifs sont les coteaux situés à l'est de la Styr (aujourd'hui Stœr), tout près de l'endroit où cette rivière sort du lac de Schwerin au sud pour aller se jeter dans l'Elde, affluent de l'Elbe. C'est près de là que se trouvait Frekastein, mais nous n'avons pas pu découvrir la position exacte de ce champ de bataille, non plus que celle de plusieurs autres localités du royaume de Granmar et de ses alliés. Le Meklenburg, alors peuplé de Suéves ou peut-être de Reidgots, a été depuis occupé par des Slaves, ensuite par les Saxons ; il n'est pas surprenant que bien des noms aient été changés dans ces bouleversements. Nous croyons toutefois reconnaître *Sólheims* (demeures du Soleil, A. 34) dans *Campus Solis*, ancien nom de Sonnenkamp ou Neukloster, situé sur le lac de ce nom, à 13 kilomètres à l'est de la ville de Meklenburg (Voy. *Meklenburgische Urkunden*, éd. par G. C. F. Lisch, t. II. Schwerin, 1841, in-8°, p. 5, 9, 27, 29, passim). Quant au *Myrkvid* (bois sombre), c'est le *Borgarskog* de la *Saga de Thidrik* (F. 28). Le pays de Vandil rappelle les Vindiles, une des cinq divisions des peuples germaniques qui, selon Pline le naturaliste (l. IV, ch. XIV), comprenait les Burgondions, les Varines, les Carines et les Guttons. C'est probablement le territoire des Varines, situé sur les rives de la Warne ou Warnow, qui s'appelait au Moyen Age duché de Vandalie. Dag offrit ce pays à sa sœur Sigrûne (A. 39), ainsi que les Vigdals ou Vallées du golfe. Celles-ci sont probablement la partie nord-ouest de la Pomeranie, où se trouvent trois localités du nom de Wick ou Wiek (sur la Darse, à Rugen et le port de Stralsund). Si l'on admet selon toute vraisemblance que Helgé, après sa victoire sur Granmar et ses alliés, s'empara de leurs états, on aura lieu de faire un rapprochement curieux entre le nom de *Fiœturlund* (bois du lien) et un passage de Tacite. Le grand historien dit que les Semnons, les plus nobles des Suèves, célébraient leurs fêtes religieuses dans une forêt où personne ne pouvait entrer sans être enchaîné (*Germ.*, 39). Or, c'est dans un sacrifice avec la lance même qu'il avait obtenue du prêtre d'Odin (A. 38) que Dag perça son beau-frère, et cela dans le pays même qu'avaient possédé les Semnons, car Ptolémée les place justement entre l'Albis et le Suevus (Warnow), c'est-à-dire au sud du Meklenburg actuel.

46. Transportons-nous maintenant des rives de l'Elbe sur celles du Liimfiord, dans le Thiod, où Sigurd était élevé chez son beau-père. Il ne faut pas nous laisser tromper par le nom de Rin que l'annotateur de l'*Ancienne Edda* donne au cours

d'eau où Sigurd éprouva l'épée Gram (A. 76). Car si ce nom signifie généralement le Rhin, il est souvent employé dans le sens de fleuve en général ; et c'est ainsi qu'il faut l'entendre dans le passage en question, car la *Nouvelle Edda* et la *Vœlsungasaga* portent simplement : *une rivière*. De plus, comme l'épreuve eut lieu en Danemark, il n'est pas probable que l'annotateur y eût placé le Rhin : Sæmund avait étudié en France, voyagé en Allemagne et il devait en connaître la géographie. — Gripi avait sans doute succédé à son père Eylimé et régnait par conséquent au sud du Liimfiord ; pour l'aller voir à cheval Sigurd n'avait qu'à suivre la langue de terre qui unit le Thiod ou Thyland (environs de Thisted) avec le reste du Jutland. — Si la bruyère de Gnita ou Gnipa (A. 71, 127 ; E. 49) n'est pas une localité purement mythique comme le combat dont elle est censée avoir été le théâtre, ce doit être une partie des landes qui couvrent dans toute sa longueur le plateau central de la péninsule cimbrique.

47. Lorsque Sigurd eut tué Fafni, il se dirigea au sud vers le Frakkland ou établissements des Francs entre le Weser et le Rhin. Il voyageait par terre en suivant la crête de la péninsule, sans doute afin de n'avoir pas à traverser de larges cours d'eau. En arrivant à une partie du plateau qui était nommée *Hindarfiall* (plateau de la biche, A. 158) ou plutôt *Hildarheig* (mont de la guerrière, E. 73-74), il vit le pavillon de Brynhilde qui s'élevait dans le *Skatalund* (A. 222). Peut-être faut-il rapprocher ce dernier nom de *Scatenauge* (île de Scaten, F. 15) qu'un anonyme longobard place sur les rives de l'Elbe. La *Saga de Thidrik* nous apprend en effet que Brynhilde habitait le *Svavaraland* (B. 14), qu'il ne faut par confondre avec la *Souabe,* mais qui est le pays des *Suèves* de Tacite sur les côtes de la Baltique ou, pour mieux préciser, celui des *Svæfes* de Vîdsîd (E. 12) au sud de l'Eider, près des Engles. La demeure de Brynhilde s'appelait *Sægard* (B. 14), qui nous paraît être une contraction de *Sigegard*, comme Sæferd l'est de Sigeferd (F. 37). *Sieg* (en vieil allemand Sigu) correspond à l'islandais *Sigr* (victoire, combat), mot qui entre dans le surnom *Sigrdrifa* (qui dirige la victoire, A. 159) et qui renferme une des acceptions de *Hildr* (combat) ; *Hildarfiall, Hildarheyg, Sigegard* ou *Sægard* signifient donc *plateau, mont, maison de victoire* ou *de combat,* noms fort bien appropriés à la résidence de Sigrdrifa. Or le Segeberg n'a pas d'autre sens. Ce mont gipseux situé dans la

partie orientale du Holstein, à 45 kilomètres au nord de Hamburg atteint près de cent mètres de hauteur; c'est un des sommets les plus remarquables du duché, et il n'est pas bien loin du pays de Heimi ou Hama, le beau-frère et tuteur de Brynhilde.

48. En quittant Brynhilde, Sigurd se rendit, selon la *Saga de Thidrik* (B. 15), chez Isung, roi du Bertangaland (la Brittie de Procope, F. 16), qui résidait à Brattingsborg (aujourd'hui Breitenburg dans le Stormarn, F. 19). C'est là qu'il fit connaissance avec Thidrik et Hœgné. Bien que cet épisode ne se trouve pas dans la version eddaïque et qu'il ait été romantisé par la *Saga de Thidrik,* nous inclinons à croire qu'il repose sur un fondement historique : Thidrik s'était déjà réfugié dans le royaume d'Atlé et il n'avait qu'à traverser l'Elbe pour entrer dans les états d'Isung; Hœgné a bien pu l'accompagner, puisqu'il était en otage chez Atlé (B. 73, C. 34, E. 132, 165). Le géant Isung, que Hœlbrodd avait tué une trentaine d'années auparavant, pouvait être de la même famille, dont le fondateur devait s'appeler Ise. Aussi la chanson danoise (E. 35-38) porte-t-elle Isse au lieu de Isung. La ville d'Itzehoe (mont d'Itze), qui s'appelait anciennement Esesfeld ou Champ d'Ese (Fœrstemann, *Altdeutsches Namenbuch,* t. II, 1859, p. 476), paraît avoir tiré son nom de cet Ise. Il est possible que la partie méridionale du Holstein ait été appelée Isenland ou pays d'Ise (comme Etzelenburg d'après Etzele) et qu'elle soit identique avec le royaume de Prunhilde, que le *Poëme des Nibelungs* appelle Isenland ou Island (C. 8, E. 143). — Après avoir passé longtemps chez Isung, Sigurd continua son voyage vers le sud. Il avait à traverser l'Elbe et il suivit la rive de ce fleuve jusqu'à ce qu'il trouvât un lieu de passage. Il arriva ainsi à une grande ville (A. 164) qui devait s'appeler Hamaburg (aujourd'hui Hamburg), puisque c'était la résidence de Heimi. Les états de Heimi se nommaient *Hlymdals,* ou plutôt *Hlindals* (vallées de Hlin), selon la *Vœlsungasaga* (A. 178), et comprenaient vraisemblablement le Lauenburg (où coule la Linau, affluent de la Steckenitz) et le Luneburg, où les écrivains du Moyen âge placent les *Lini, Linones, Hilinones* ou *Gliones* (Schafarik, *Slavische Alterthümer,* t. II, 1844, p. 190-191). La *Saga de Thidrik* donne à Heimi le nom de Studas et dit qu'il habitait le Bertangaland ou Brittie (ch. LXXXVII de l'éd. Unger).

49. De Hamburg, où il avait retrouvé Brynhilde, Sigurd se rendit à Worms, chez les Giùkungs ou Niflungs. Ces princes

étaient bien les chefs des Burgondes, quoique la version eddaïque ne le dise pas assez clairement; elle ne mentionne qu'une seule fois le nom de ce peuple. « Les amis des Burgondes, lit-on dans le *Chant sur Atlé* (str. 18), saisirent Gunnar, le chargèrent de liens et l'enchaînèrent fortement. » Ce sont à coup sûr les hommes d'Atlé qui s'emparèrent de Gunnar, mais pourquoi les qualifier d'amis des Burgondes au moment même où ils se comportent en ennemis déclarés? Cette antiphrase a, croyons-nous, pour but de mieux faire ressortir l'odieux d'une trahison commise envers des hôtes. Aussi les interprètes s'accordent-ils à ne pas prendre à la lettre la qualification d'ami, mais à penser que le nom de Burgondes s'applique à Gunnar et aux Giûkungs. Il y a d'autres raisons de croire qu'il en est ainsi : dans la *Loi des Burgondes* (titre III, Voy. Pertz, *Leges*, t. III, p. 74), le roi Gundobad cite parmi ses prédécesseurs Gibica (Giûké), Godomar (Guthorm), Gislahar (Gislher ou Giselher) et Gundahari (Gunnar, Gunther ou Gunthari). Gibica a été syncopé en Giûké, comme Hugon en Hûn, Sigurd en Siûrd et Sigefrid en Sifrid. *Vidsíd* (E. 12) appelle Gifica et Gûdhere rois des Burgondes; *Valdere* (E. 10) connaît Gûdhere et Hagena comme Burgondes. La *Poëme des Nibelungs,* la *Complainte, Pitrolf et Dietlaib* (E. 133), *Walther* (E. 139), la *Bataille de Ravenne* (E. 140), la *Roseraie* (E. 143), la préface du *Livre des héros* (E. 157, n.) appellent Burgondes les mêmes personnages qui sont nommés ailleurs Niflungs ou Giûkungs. Les Scandinaves ont presque exclusivement employé ces derniers noms; c'est avec raison, car dans leurs poëmes il s'agit moins des sujets que des princes, et parconséquent le nom de la dynastie devait être préféré à celui du peuple. Giûkung signifie fils de Gibica; Niflungs a un sens plus étendu, puisqu'il s'applique à toute la postérité de Næfil (E. 42). Bien que la première partie du *Poëme des Nibelungs,* ainsi que *Sífrid le corné,* donne une toute autre origine au nom de Nibelungs (C. 4, E. 144, 150, 151), la seconde partie l'emploie pourtant dans le sens de Burgondes.

50. Pourquoi Sigurd resta-t-il chez les Burgondes au lieu de rentrer dans ses propres états? C'est parce que, après l'alliance qu'il contracta avec les Giûkungs, il était chez eux comme chez lui; les deux dynasties ne formaient plus qu'une famille, les deux peuples étaient étroitement unis, à tel point que les Burgondes prirent le nom de Francs du Rhin, qu'ils

portent dans la *Complainte* (vers 152, *Cfr.* C. 50) et dans *Pitrolf* (v. 5965, 9310, 9733, 12123). Le bassin du haut Main, que les Niflungs et les Vœlsungs conquirent en commun, prit alors le nom de Franconie, qu'il a conservé depuis. C'est à cette conquête que Gudrûne faisait allusion lorsqu'elle disait à Atlé : « Toute autre était ma condition avec Sigurd. Nous étions trois frères et sœurs qui passions pour invincibles. Nous allions en expédition avec Sigurd ; chacun de nous gouvernait son *navire*. Nous marchions au hasard jusqu'à ce que nous fussions dans les *pays de l'est ;* là, nous commencions par tuer le roi et par nous emparer du pays, et les chefs frappés de terreur se soumettaient. » (*Atlamâl*, str. 96-97 ; *Cfr.* A. 265). Comme les Burgondes avaient Worms pour capitale, les fleuves qu'ils remontaient en se dirigeant vers l'est ne peuvent être que le Main et le Neckar, c'est-à-dire les deux principales rivières qui arrosent la Franconie. Sidoine Apollinaire, dans le *Panégyrique d'Avitus*, cite à côté du Thuringien (Toringus) et du Bructère *le Franc que baigne l'eau du Neckar* (Toringus, Bructerus, ulvosa quem vel Nicer abluit unda, prorumpit Francus. — D. Bouquet, t. I, 805). Le poëme de *Waltharius* pouvait donc à juste titre qualifier de *Franci-Nebulones* (Francs-Niflungs ou Nibelungs, E. 169) les sujets des Giûkungs, mais il a fait une grave erreur en les distinguant des Burgondes et en plaçant ceux-ci, dès le milieu du IVe siècle, sur les bords du Rhône et de la Saône. — Le crime de Giûkungs mit fin à l'alliance de leurs sujets avec les Francs, et il fallut plus de onze siècles de guerres ou de discordes pour remettre les choses dans l'état où elles étaient du temps de Sigurd. La mort de l'illustre guerrier produisit une grande perturbation chez les Francs ; aussi, pendant quelque temps, n'opposèrent-ils plus une aussi vigoureuse résistance aux Romains. En 358, un millier d'entre eux furent faits prisonniers par Julien, « chose inouie, dit Libanius, car chez eux la loi prescrivait aux guerriers de vaincre ou de mourir. » (D. Bouquet, t. I, p. 733.)

51. L'exemple qu'avaient donné les Giûkungs se retourna contre eux ; ils subirent la peine du talion : leur beau-frère Atlé les trahit comme ils avaient trahi leur beau-frère Sigurd, et pour les mêmes motifs ; il voulait s'emparer de leurs trésors et de leurs états, mais il périt à la tâche. L'hostilité des Budlungs et des Giûkungs, à laquelle firent trève l'union de Gunnar avec Brynhilde, puis celle d'Atlé avec Gudrûne, remon-

tait à bien des années : Atlé ayant sans doute voulu empiéter au nord sur les possessions franques de la Maurunganie ou s'emparer au sud de quelques territoires burgondes, les deux peuples, qui étaient déjà alliés, attaquèrent conjointement l'ennemi commun, dans son propre pays. Trois de nos sources parlent de cette expédition, mais elles ne sont pas d'accord sur les détails. Le *Poëme des Nibelungs* dit que Sifrid vainquit et fit prisonniers (C. 6) Liudger, roi des Sahses (Saxons), et son frère Liudegast, roi du Tenemark, ou, pour parler plus exactement, roi d'une partie du Danemark, probablement celle qui avoisinait les Saxons, car le Danemark avait alors plusieurs rois et s'étendait jusqu'à l'Elbe ; peut-être bien que Tenemark signifie simplement la marche de la Dina (ou Eider. F. 15). C'est évidemment la même expédition où, d'après la *Vœlsungasaga* (A. 204), les fils de Giûké tuèrent le roi des Danois et le puissant frère du roi Budlé. L'*Épisode de Nornagest* (E. 52) nous apprend que la bataille eut lieu en Danemark, dans le *Holsetuland* (Holstein), près de la *Jarnamoda* (Rivière de fer), qui doit être l'Eider. Cette rivière coulait à travers une forêt, que les Scandinaves appelaient *Jarnvid* (Bois de fer) et les Allemands *Isarnho*, et qui a donné son nom à la *Holtsatia* (Demeure ou Saxe des forêts), aujourd'hui le Holtstein, et au *Dænischwald* (Forêt danoise).

52. On faisait remonter l'origine des Budlungs jusqu'à Hâlfdan l'ancien, c'est-à-dire qu'on les regardait comme des Scandinaves. Trois et peut-être quatre des familles issues de de Hâlfdan s'établirent dans la Nordalbingie : Lofde dans la partie du Reidgotaland située au sud du Liimfiord ; Sigar dans le pays des Sigs ou Sigoulons ; Audé dans le Valland qui paraît être le Wâleis ; enfin Budlé dans le Saxland. Si la liste des ancêtres d'Atlé n'offre pas de lacune, comme il périt vers 360 et qu'il vivait cinq génération après Budlé, cette migration dût avoir lieu vers la fin du IIe siècle de notre ère ; or, nous savons par Ptolémée que les Saxons habitaient alors au col de la péninsule cimbrique. Les Budlungs ne conduisirent les Saxons sur la rive gauche de l'Elbe qu'un siècle et demi plus tard. L'oncle d'Atlé demeurait encore près de l'Eider et Brynhilde trônait à Segeberg. Atlé ne se contenta pas d'un royaume enfermé dans d'étroites limites ; il voulut s'étendre à l'est, au sud et à l'ouest. De là des guerres et aussi des crimes qui furent l'occasion de sa perte. Conquérant comme le *Fléau de Dieu*, et

peut-être son modèle, il fut confondu avec lui, d'autant plus facilement que les noms d'Atlé et de Hûns ressemblent à ceux d'Attila et de Huni. Mais tout indique que notre Atlé naquit plus d'un siècle avant celui dont il passe pour être une pâle copie. Le nom d'Atlé est très-ancien chez les Scandinaves; c'était une des qualifications du dieu Thor, et il a été porté par beaucoup de personnages dont l'un, Atlé, fils d'Idmund, contemporain de Helgé Hiœrvardsson vivait avant Helgé Hundingsbané et, par conséquent, avant Atlé le Budlung. Budlé, père de ce dernier, ou Osid comme l'appelle la *Saga de Thidrik* (B 69), était roi de Frisland, nom fort vague puisqu'il s'applique encore à trois pays séparés politiquement, et qu'au Moyen Age il désignait jusqu'à sept contrées différentes. Nous ne pouvons choisir qu'entre les Ditmarsches (ou côte occidentale du Holstein) et le pays de Hadeln (entre l'Elbe et le Weser); car ce sont les deux seules Frises qui aient été saxonisées; nous pensons qu'Osid régnait dans la première, puisque la seconde ne fut conquise que par son fils. Il y a à ce sujet de curieuses réminiscences dans les traditions saxonnes, et nous allons les exposer avant de rapporter les indications plus précises de la *Saga de Thidrik*.

53. On lit dans la *Translation des reliques de saint Alexandre*, écrite à la fin du IXe siècle par Ruodolf et continuée par Meginhart : « Le peuple saxon, comme nous l'enseigne l'antiquité, issu des Angles, habitants de la Britannie, traversa l'Océan pour chercher de nouvelles demeures, et débarqua sur les côtes de la Germanie, dans la localité appelée Haduloha au temps où Thiotric, roi des Francs, faisait la guerre à son gendre Irminfrid, roi des Thuringiens. » (Pertz, *Script.*, t. II, p. 674). Adam de Brême, qui reproduit ce passage, l'attribue à Eginhard, mais c'est probablement une confusion provenant de ce que le biographe de Charlemagne a presque le même nom que le continuateur de Ruodolf. La date de la migration est évidemment fausse si par Thiotric, beau-père du roi des Thuringiens, il faut entendre Thierry I, fils de Clovis, car les Saxons ont occupé la Westphalie dès la fin du IVe siècle. Notre légende qui l'atteste est confirmée en ce point par plusieurs témoignages contemporains. Il faut donc supposer que l'hagiographe a pris Thidrik de Bern pour le premier roi des Francs d'Austrasie, et Jœrmunrek ou Erminrek pour Irminfrid. Sa Britannie et ses Angles sont la Brittie et les Aggiles de Procope ; quant à Haduloha,

c'est aujourd'hui le canton de Hadeln, au sud du golfe de l'Elbe et sur la rive gauche de l'Oste. Ruodolf est parfaitement d'accord avec Ptolémée, en plaçant le berceau des Saxons dans la Nordalbingie. Cette tradition a été également connue de Widukind, moine de Corbie, qui écrivit l'histoire des Saxons au milieu du xe siècle : « D'abord, dit-il, je traiterai en peu de mots de l'origine et de l'état du peuple, me référant à peu près uniquement à la tradition, en cette matière où la trop grande ancienneté ôte presque toute certitude. Les opinions varient sur ce point : selon les uns les Saxons tirent leur origine des Danes et des Northmannes; des Grecs, selon d'autres, et j'ai moi-même, dans mon enfance, entendu quelqu'un affirmer que les Grecs avaient dit que les Saxons étaient les restes de l'armée macédonienne....... Mais nous savons avec certitude que les Saxons, venus sur des navires dans ce pays, abordèrent au lieu qui est actuellement appelé Hadulaun. » (*Res gestæ saxonicæ*, ch. 2 et 3; dans Pertz, *Script.*, t. V, p. 417-418).

54. Ptolémée est le premier qui ait nommé les Saxons, vers l'an 150. Pendant les deux siècles qui suivirent, les historiens Grecs et Latins ne mentionnent qu'une seule fois ce peuple. Eutrope et Orose rapportent que, vers l'an 286, Carausius fut chargé de garder l'Océan qu'infestaient les Francs et les Saxons. C'est seulement au milieu du ive siècle, et pendant quelques années seulement, que les historiens parlent fréquemment de ces derniers, en même temps qu'ils cessent de mentionner les Cauches (Mannert, *Germ.*, Lpz., 1820, p. 278, 290-291). Il y a donc lieu de croire avec notre légende que ceux des Cauches qui n'étaient pas fondus avec les Francs, c'est-à-dire ceux qui habitaient entre le Weser et l'Elbe, les Grands-Cauches de Ptolémée, furent soumis par les Budlungs. C'est vers l'an 330, nous semble-t-il, que cet événement eut lieu : les Saxons des Ditmarsches, ou partie occidentale de la péninsule cimbrique, qui s'étend de l'embouchure de l'Elbe à celle de l'Eider et qui formait au Moyen-Age l'une des sept Frises, les Saxons sous la conduite d'Attila ou Atlé, franchirent l'Elbe et s'établirent dans le canton de Hadeln, sur la côte septentrionale du pays des Grands-Cauches. De là, ils firent des incursions dans la Hûnaland oriental, qui avait conservé son indépendance sous le roi Milias, et ils finirent par s'en emparer après la mort de ce prince (B 69). Par cette conquête, Attila, de petit prince qu'il était, devint un grand roi, aussi donna-t-il à toutes ses posses-

sions le nom de la province la plus importante, et le berceau même des Saxons fut aussi appelé Hûnaland ; nous l'inférons de ce que la *Plainte d'Oddrûne* (str. 4, *cfr.* A 234) comprend dans la Hûnaland le *Mornaland,* pays de Heidrek, c'est-à-dire les environs du bourg de Marne, au sud des Ditmarsches. On est donc libre d'entendre par le Reidgotaland ou Jutland, qui était situé au nord du Hûnaland (B 71), la partie continentale soit du Danemark du Moyen-Age qui s'arrêtait à l'Eider, soit de l'ancien Danemark qui s'étendait, comme de nos jours, jusqu'à l'Elbe. Nous préférons cette dernière alternative, parce que le bois qui séparait le Hûnaland du Danemark (B 71), s'appelait *Myrkvid* (forêt sombre), selon la *Saga de Hervare.* (Edit. par N. M. Petersen. Copenh. 1847, in-12, p. 48, 50). Or, cette forêt devait être située au sud plutôt qu'au nord de l'Elbe, car elle séparait aussi les états des Burgondes du royaume d'Atlé. Elle couvrait probablement le Luneburg, le Harz et les collines qui séparent le bassin du Main de celui du Weser. Sa prolongation dans la Péninsule cimbrique se nommait *Bertangaskog* (B 26) en Stormarn et *Jarnvid* ou *Isarnho* sur les bords de l'Eider. Sa prolongation à l'est de l'Elbe était le *Borgarskog* (B 82), qui séparait le Hûnaland du Pulinaland, c'est-à-dire le Meklenburg de la Pomeranie et du Brandebourg, que possédaient les Polonais au XIe siècle. — La *Saga de Thidrik* nomme *Falarskog* ou *Falstrskog* (B 72) la forêt située entre le Saxland et le Danemark, c'est probablement le *Myrkvid* septentrional, car ce nom doit avoir du rapport avec celui de *Fali* qui entre dans *Westfali* et *Ostfali.*

55. Après la conquête du Hûnaland, Attila n'adopta pas pour capitale la résidence de son prédécesseur : *Valterborg* ou *Villeraborg* (B 69) dont nous ignorons la position, il préféra, paraît-il, s'établir sur la rive gauche du Weser, à l'endroit où s'élève le quartier occidental de Brême. Ce lieu s'appellait alors *Grænland,* en latin du Moyen-Age *Gronlandia,* et il a laissé son nom au hameau de *Grolland,* sur l'Ochum, à 4 kilomètres à l'ouest de Brême. (Voy. *Das 'Stader Copiar : Erster Beitrag zu den Bremer Geschichtsquellen,* éd. par W. von Hodenberg. Hanovre 1850, in-4°, p. 47, 156). Voilà du moins ce que nous supposons pour expliquer l'épithète de *Grænlenzk* (grænlandais) qui fait partie du titre de l'*Atlakvida* et de l'*Atlamâl* (D 21 et n., 22). Elle nous a longtemps semblé inexplicable, comme à nos prédécesseurs dans l'interprétation de la légende franco-burgonde,

mais elle devient fort claire quand on la rapproche du nom de Hlessey. Cette dernière île devait être située tout près de la bruyère où Gunnar fut jeté dans une basse fosse, non loin de la résidence d'Atlé; car Oddrûne qui était à Hlessey, put de là entendre le chant funèbre du prince burgonde, et elle n'eut qu'à monter en barque et à longer une forêt pour voir la demeure d'Atlé (A 256). Or, le territoire situé au confluent de la Lessum et du Weser, sur lequel se trouve la partie orientale de Brême, est considéré comme une île, puisqu'il s'appelle Werder-land (en haut allemand *warid,* d'où *wœrth, werder,* signifie île. Voy. Forstemann, *Altdeutsches Namenbuch,* t. II, p. 1482). Il est, en effet, borné à l'ouest par le Weser, à l'est par la petite Wümme et un canal, au nord par la grande Wümme, qui prend à son embouchure le nom de Lessum, au Moyen-âge Lessmona (*munn,* embouchure en islandais). La Lessum a donc vraisemblablement donné son nom à Hlessey, qui signifie île de la Hless. Si cette conjecture est juste, on comprendra pourquoi la *Saga de Thidrik* cite les habitants de Brême, parmi ceux qui connaissaient le mieux les traditions sur le massacre des Burgondes (B 137). — A 24 kilomètres au nord-ouest de Brême, se trouve, dans le district de Delmenhorst (Oldenburg), le bourg de Bern qui était peut-être la résidence de Thidrik. Ce prince de la dynastie des Amales, et par conséquent d'origine gothique, était vraisemblablement un de ceux qui, selon Jornandes, avaient été dépouillés par Hermanaric. Il régnait probablement en Moravie, puisqu'il demeura trente hivers au Mæringaburg (Deor, E 9). Ce nom signifie château des Mærings ou Moraves (chez Alfred Maroaro, en latin Merharii, en allemand Mæhrer, c'est-à-dire riverains du Marus, Morawa ou March); et, en effet, la capitale de la Moravie était Brno, aujourd'hui Brunn, que l'on a traduit en latin par Verona (de même que l'on appelle Verone la cité des Berunenses que Pline cite en Rhétie à côté de Feltrini ou Feltre et de Tridentini ou Trente. *Hist. nat.*, l. III, ch. 19). Lorsque Thidrik se fut refugié chez Atlé, il appela Bern, en souvenir de son ancienne capitale, le lieu qui lui avait été assigné pour résidence. Et qui sait si l'*Ammerland,* au Moyen-âge *Pagus Ammiri,* situé au nord de Berne, ne signifie pas le *pays de l'Amale.* (Le *l* a bien pu se changer en *r,* puisque Amstelodamum s'appelle aujourd'hui Amsterdam). Quoiqu'il en soit, c'est bien chez les Ostfaliens que s'était refugié Thidrik, car les *Ostarliut* dont parle le

chant sur *Hiltibrant et Hadubrant* (E 124) sont les *Osterliudi* ou *Austreleudi*, synonyme d'*Ostfali*. (Pertz, *Script.*, t. I, p. 228). — A côté des conjectures citons des faits positifs : nous savons avec certitude que du IIe au Ve siècle, la Moravie a été occupée par les Quades ; une partie d'entr'eux suivirent Thidrik dans le Hûnaland, et voilà pourquoi l'historien Zosime écrit, au commencement du Ve siècle, qu'il y avait des Quades parmi les Saxons.

56. En 358, dit Zosime (l. III, ch. 6), « les Saxons envoyèrent sur le territoire romain les Quades qui faisaient partie de leur nation ; mais les Francs du voisinage, craignant de donner aux Romains un juste motif d'envahir leur pays, refusèrent passage aux Quades. Ceux-ci construisirent des navires et tournèrent le pays des Francs, en passant sur le Rhin, pour entrer dans l'empire romain ; ils débarquèrent dans la Batavie, île du delta du Rhin, la plus grande qui se trouve dans un fleuve. Elle avait auparavant appartenu aux Romains, mais elle était alors occupée par les Saliens, division des Francs, que les Saxons avaient expulsée de son pays et poussée dans la Batavie. Les Quades la forcèrent encore d'émigrer. Informé de cet événement, le César (Julien) attaqua à son tour les Quades ; mais, tout en excitant son armée contre eux, il lui ordonna d'épargner les Saliens et de ne pas les empêcher de passer sur le territoire romain, car ils ne venaient pas en ennemis, mais ils cédaient à la force. Instruits de l'humanité du César, une partie des Saliens avec leurs rois entrèrent sur le territoire romain, l'autre partie se réfugia dans les montagnes, et tous en suppliant se remirent eux et leurs biens à la discrétion du César. » (D. Bouquet, t. I, p. 578-579). Les commentateurs anciens et récents (Voy. la note de D. Bouquet, et Ed. von Wietersheim, *Geschichte der Vœlkerwanderung*, t. III. Lpz. 1862, p. 314-316) ne manquent pas d'assurer que Zosime ou ses copistes se sont trompés et qu'au lieu des Quades, il faut lire Cauches ou Chamaves. Il n'en est rien pourtant : le vieil historien a raison contre ses interprètes, puisque son témoignage est confirmé par celui de notre légende : les Quades sont les Aumlungs de Thidrik, car les noms de Bern et de Mæringaburg, prouvent que Thidrik était originaire de la Moravie, et Gransport, où il livra bataille aux troupes d'Erminrek pour reconquérir ses états (B 92), était probablement situé sur les rives du Gran, qui formait la frontière orientale des Quades. (Mannert, *Germ.* p. 380).

57. La mort de Sigurd, qui fut le dernier roi de la dynastie des Vœlsungs, occasionna probablement des troubles parmi les Francs, ou tout au moins fut une cause d'affaiblissement pour eux; car nous voyons que, dans la seconde moitié du IVe siècle, nos ancêtres ne luttèrent plus avec autant de succès contre les Romains et ne purent empêcher les Saxons d'avancer jusqu'au Rhin. C'est probablement alors qu'Attila transporta sa résidence de Grænland (l'ancienne Brême) à Susat, aujourd'hui Soest en Westphalie, ville située à 170 kilomètres plus au Sud, près de la frontière de la Ripuarie franque. Les Saxons forcèrent les Saliens établis sur les rives de l'Yssel à passer dans la Batavie; ils franchirent eux-mêmes le Rhin, puisqu'en 351 et 355 Julien et Zosime les citent parmi les peuples barbares qui occupaient quarante villes de la Gaule. Non satisfaits de ces conquêtes à l'ouest, ils voulurent également s'étendre vers le sud. Atlé réclama aux Burgondes les trésors et les états de Sigurd (A. 237) qu'il prétendait lui appartenir du chef de sa femme Gudrûne. Ne pouvant rien obtenir à l'amiable, il eut recours à la trahison : sous prétexte de vouloir instituer ses beaux-frères tuteurs et régents de son fils en bas âge, il les attira chez lui, les fit massacrer et devint par ce forfait le plus puissant prince de la Germanie septentrionale. A l'est aussi, Atlé s'agrandit aux dépens des *Vilkinamanns* ou *Viltinamanns*. Ce peuple est le même que les écrivains latins du Moyen-Age appellent *Vilci, Vilti, Viltzi, Vulzi, Veleti, Velatabi* (Schafarik, *Slawische Alterthümer*, t. II, p. 549-587). Ils habitaient la Poméranie, c'est-à-dire une partie de l'ancien pays des *Viniles*, que les Scandinaves appelaient *Vindland;* aussi la *Saga de Thidrik* emploie-t-elle ce dernier nom comme synonyme de *Vilkinaland*. Les Viltzes s'en étaient probablement emparé après les migrations des Burgondes et des Vandales. Quoiqu'ils fussent vraisemblament d'une autre race que ces derniers, on conserva pourtant au pays un nom qui rappelait les anciens habitants : *Vindland, Venedonia, Vandalia.*

58. Le roi des Vilkinamanns, Osantrix, avait divers griefs contre Atlé : l'enlèvement de sa fille Erka et l'occupation des états de son beau-père Milias. Il revendiquait le Hûnaland comme héritage de sa femme Oda, et Atlé prétendait le conserver comme une légitime conquête. De là de longues guerres qui finirent par l'assujétissement des Vilkinamanns. Les Germains triomphèrent des Slaves, mais ce ne fut que pour peu

de temps, car les derniers continuèrent à s'avancer vers l'Elbe; leur nationalité se maintient vivace dans la partie supérieure du bassin de ce fleuve et elle ne s'est éteinte successivement dans la partie inférieure qu'après le XIIIe siècle. Il était naturel que, dans ces guerres de race, Atlé recherchât l'alliance de Thidrik, prince germain comme lui, et également voisin des Vilkinamanns; car il est vraisemblable que Thidrik possédait non-seulement la Moravie, mais aussi la Bohême, pays des Marcomanns, qui ont toujours fait cause commune avec les Quades et qui finirent comme eux sous le nom de Juthungs (Mannert, *Germ.*, p. 379, 386). Ce dernier nom paraît venir de Got (comme Jutland de Gotaland) et doit alors signifier descendant des Gots : la branche des Amales (ou Aumlungs, Amulings) qui gouvernait ce peuple était en effet d'origine gothique. — Lorsque Thidrik eut été banni de ses états par son oncle Erminrek ou Hermanaric, il se réfugia près de son allié Atlé, dont il épousa la nièce Herad (B. 103, E. 156); celle-ci était fille de Berta, la sœur d'Erka (B. 69, 72), par conséquent arrière-petite-fille de Milias par Oda, femme d'Osantrix (B. 69). Il est donc bien possible que, du chef de Herad, Thidrik ait hérité du Hûnaland, comme l'affirme la Saga (B. 148). C'est lui qui aurait envoyé, en 358, les Quades contre les Francs et les Romains, car Atlé avait dû périr auparavant : les fils de Gudrûne et de Jônakr, nés après sa mort, ne pouvant avoir moins de seize à dix-sept ans, lorsqu'ils mutilèrent Hermanaric en 375.

59. L'empire d'Atlé, fondé par le crime et la violence, s'étant écroulé à la mort du conquérant, le nom des Saxons perdit l'éclat éphémère que lui avait donné la puissance de leur chef, et rentra pour quatre siècles dans l'obscurité. Les Burgondes et les Francs reprirent les territoires dont ils avaient été dépouillés; Thidrik hérita du Hûnaland, c'est-à-dire des bassins du Weser et de l'Elbe inférieure, et, comme il avait recouvré ses possessions patrimoniales, la Bohême et la Moravie, son empire s'étendit des rives du Gran et du Danube à la Mer du Nord; enfin Hermanaric s'empara des pays slaves tributaires, c'est-à-dire du Vilkinaland ou Vindland et du Ruzciland, car Jornandes nous apprend qu'il avait soumis les Venètes, les Sclaves, les Æstes et les Rosomones (*De rebus Get.*, ch. XVIII, XXIV; *Cfr.* E. 1). Ces derniers doivent être identiques avec les Ruzcimanns; nous le concluons non-seulement de ce que les deux noms se ressemblent, mais encore de ce qu'ils s'appliquent

aux habitants d'un même pays. Nous voyons en effet, par la *Saga de Thidrik* (B. 28, 78, 86, 87), que les Ruzcimanns possédaient Holmgard (Novogorod), Palteskia (Polotzk) et Smalensk (Smolensk), c'est-à-dire la partie nord-ouest de la Russie. C'est précisément la contrée qu'habitaient les Rôsomones de Jornandes, car ils sont identiques avec les Hellespontiens de Saxo (E. 18-20), puisque les frères de Svavilde sont évidemment Sar et Ammi, frères de Svanihilde (E. 1). Or, chez Saxo, le nom Hellespont s'applique toujours aux provinces baltiques de la Russie (N. M. Petersen, *Haandbog i den gammel-nordiske Geografi*. Copenhague 1834, in-8, t. I, p. 312-314). D'anciennes éditions de Jornandes portent Rosolans au lieu de Rosomones ; cette variante ne se trouve pas dans les manuscrits qui nous ont été conservés (Closs, édit. de Jordanis, p. 99 n.) ; elle ne doit pourtant pas avoir été introduite arbitrairement par les éditeurs, car elle peut se justifier aux points de vue philologique, historique et géographique. Le radical des deux noms est évidemment *Ros ;* les désinences *mon* et *lan* ont la même signification, seulement l'une correspond au mot germanique *mann* (homme) ; l'autre à la particule finnoise *lainen*, que l'on ajoute aux noms de pays pour former le nom des habitants : *Suomi* (Finlande) ; *Suomalainen* (Finnois) ; *Ruotsi* (Suède), *Ruotsalainen* (Suédois). Les Rosomones, Ruzcimanns et Rosolans sont donc les habitants du pays des Ros. Or les Ros primitifs, les fondateurs de l'empire de Russie, étaient certainement des Scandinaves (et c'est ce qui explique comment leurs chants populaires : l'*Excitation de Gudrûne* et le *Poëme sur Hamdi* ont pu être connus des Islandais). Des gens qui s'appelaient *Rhos* ayant été présentés à Louis-le-Débonnaire, ce prince les examina de près et reconnut qu'ils étaient de la race des Suédois (Annales de saint Bertin, ann. 839, dans Pertz, I, p. 437). D'après l'historien Liutprand (l. V, ch. IX, dans Pertz, V, p. 277, 331), les noms de *Russi* et de *Nordmanni* désignent un seul et même peuple. Le chroniqueur russe Nestor nous apprend qu'en 860, les Finnois et les Slaves repoussèrent de l'autre côté de la mer (évidemment la Baltique) les *Rus* à qui ils payaient tribut, mais qu'ils furent obligés de les rappeler pour rétablir l'ordre, et il ajoute à ce propos, que les Rus, comme les Sveis (Suédois), les Urmans (Norvégiens), les Anglians (Angles) et les Goths (habitants du Gœtland suédois et du Jutland), étaient des *Variaz*, c'est-à-dire des Værings ou guerriers scandinaves (Voy. Schafa-

rik, *Slawische Alterthümer*, t. II, 1845, p. 68-71). Les Suédois sont encore nommés *Ruotsalainen* (plur. Ruotsalaiset) en finnois, et *Rootslane* en esthonien, d'après le peuple scandinave qui était le mieux connu à l'est de la Baltique.

60. Le Géographe de Ravenne place précisément dans le pays des Rosolans ou Rosomones, près de la Baltique et de la Vistule, un peuple nommé Roxolan. « L'Océan (la Baltique) baigne les Roxolans, dit-il, ainsi que les Sarmates, puis les Scythes, ensuite les Rerefennes (Finnois) et les Serdefennes (Lapons), de même les Danes, les Saxes (*var.* Saxons) et les Frixes (*var.* Frisons). (Ed. Pinder, l. IV, ch. XLVI, p. 324, et l. V, ch. XXVIII, p. 417). — A la huitième heure de la nuit, dit-il autre part, est le pays des Roxolans (*var.* Roxolmes), derrière lequel se trouve, loin dans l'Océan, une grande île, l'antique Scythie (Svithiod des Scandinaves, la Suède). La plupart des philosophes et historiens en font l'éloge, et le très-savant cosmographe Jordanus (Jornandes) l'appelle Scanza. C'est le berceau des nations occidentales, car nous lisons que les Goths, les Danes et le Gepides en sont sortis dans les temps anciens (l. I, ch. XII, p. 29). — De même près de l'Océan (Baltique), est la patrie des Roxolans, des Suarics et des Sauromates, à travers laquelle coulent entre autres un très-grand fleuve appelé Vistula (*var.* Justula), qui porte à l'Océan ses eaux très-abondantes, et le fleuve nommé Lutta. Le roi (!) et géographe Ptolémée, mentionné plus haut, parle de ce pays, derrière lequel se trouve dans l'Océan l'île de Scanza (l. IV, ch. IV, 175). » Par Lutta, l'Anonyme entend peut-être le Niemen ou la Duna, car l'un et l'autre sont tributaires de la Baltique, peu éloignés de la Vistule et baignent une partie de l'ancienne Sarmatie : la Lithuanie et le pays des Lettons, d'où vient probablement le nom de Lutta. Les Suarics sont sans doute les Suédois qui occupent de temps immémorial une partie des îles et des côtes de l'Esthonie : leur nom du moins rappelle celui de la Suède (Svearike, Sverige). C'est dans leur voisinage qu'habitaient, entre la Vistule et le Golfe de Finlande, les Roxolans, Rosomones ou Ruzcimanns.

61. L'identité des Rosomones et des Ruzcimanns nous amène naturellement à conclure que Jônakr, roi des premiers, est le même que son contemporain Hernit, roi des derniers. *Jó* correspond très-bien à *he* (comme dans Jœrmunrek, Hermanaric); pour la seconde partie des deux noms, *nakr* renferme presque

les mêmes consonnes que *rnit*. Le fils d'Iron (B. 87) s'appelait sans doute, comme son aïeul, Hernit ou Jônakr; ou peut-être Hernit, fils d'Osantrix, avait-il succédé à son oncle Iron. Après la mort d'Ostancia, fille du roi d'Austrriké (royaume de l'Est ou Esthonie), il a pu se remarier avec Gudrûne et en avoir des fils qui mutilèrent Hermanaric. A la vérité la *Saga de Thidrik* ne parle pas de ces derniers, mais elle renvoie à l'histoire de Hernit (B. 88), qui pouvait bien contenir les aventures de Sœrlé et de Hamdi. Jœrmunrek, roi du Godthiod ou des Gotnes, selon la version eddaïque (A. 275, 280, 281) est identique avec Eormanrîc, roi des Hræds et des Gots ou Hredgots, selon Vîdsîd (E. 12), avec Jarmerik, le mari de Svavilde (E. 19), avec Hermanaric, roi des Goths, qui fut mutilé par Sar ou Serila et Ammi ou Hemide (E. 1, 127). Il n'est pas étonnant que la fille de Sigurd l'ait épousé, elle se trouvait alors chez un des peuples tributaires de Hermanaric; de plus sa famille maternelle était d'origine gothique (F. 27), et nous savons même que c'était une branche de la dynastie des Balthes (F. 7). — L'empire d'Atlé était certainement contigu à celui de Hermanaric, puisque le Vindland et le Ruzciland, après avoir fait partie du premier, sont devenus des provinces du second; aussi le poëme de Vîdsîd affirme-t-il que les Hræds, sujets d'Eormanrîc, défendaient contre les Hûns, sujets d'Ætla, leurs domaines héréditaires, situés près du Vistlavudu (forêt de la Vistule, sans doute le bois qui séparait le bassin de ce fleuve et celui de l'Oder). Peut-être s'agit-il ici de l'expédition que Thidrik fit contre son oncle avec les troupes d'Attila (B. 89-105). Comme il s'agissait de recouvrer Bern ou Brunn, la campagne eut pour théâtre la Moravie où la Vistule prend sa source et se termina par la bataille de Gransport, livrée sur les rives du Gran.

62. On peut juger par ces exemples que plus on étudie notre légende franco-burgonde, mieux on voit que ses différentes sources sont d'accord entre elles et avec les récits des historiens du IIIe au VIe siècles. Le nouveau système d'explication que nous venons d'exposer ne fait jamais violence aux textes et rend pourtant compte de tous les principaux faits; c'est pour nous une raison de croire qu'il est conforme à la vérité. Nous en avons assez dit pour montrer que notre légende est une précieuse source de notions historiques et géographiques et qu'elle jette une lumière inattendue sur beaucoup de passages des anciens écrivains grecs et latins.

Elle n'est pas moins utile pour l'étude des mœurs et des institions de nos ancêtres. Les détails qu'elle nous fournit à cet égard donnent lieu à de curieux rapprochements : ainsi l'on trouve en grande quantité dans les marais du Slesvig, berceau des Francs, l'angon qui était leur arme nationale (Voy. les ouvrages cités F. 17 n.). On a tiré de tourbières du Jutland, du Slesvig, des îles danoises et de l'Ostfrisland, une dizaine de cadavres qui paraissaient avoir subi le même supplice que Erkia, la calomniatrice de Gudrûne (Voy. *Les Antiquités primitives du Danemark. L'âge de fer, II,* par E. Beauvois, dans *Revue contemporaine,* 2e série, t. XLIV, 15 mars 1865, p. 21-31). Parmi les antiquités exhumées du champ de bataille de Charnay, en Bourgogne, près du confluent de la Saône et du Doubs, on remarque une boucle de ceinturon qui date du ve ou du vie siècle, et qui porte une inscription rûnique semblable à celles des pays scandinaves et notamment de la Suède, berceau des Burgondes (Voy. *Mémoires sur les sépultures des barbares de l'époque mérovingienne, découvertes en Bourgogne et particulièrement à Charnay,* par H. Baudot. Dijon, 1860, in-4°; et *Les Ant. prim. du Dan. L'âge de fer, I,* dans *Rev. contemp.,* 2e série, t. XLIII, 31 janvier 1865, p. 230-242). Notre légende ne fait donc pas erreur quand elle attribue aux princesses burgondes (A. 238-241) la connaissance des rûnes.— Les anneaux rouges, espèces non monnayées d'or ou de bronze, dont il est si souvent question dans notre légende, se trouvent par milliers dans les sépultures des peuples nordmanniques. — L'expression de *loup* (wargus hoc est expulsus de eodem pago) qu'emploient la *Loi salique* (tit. 57, 3) et la *Loi des Ripuaires* (tit. 87, 2) en parlant du criminel banni pour violation de sépulture, trouve un excellent commentaire dans la *Vœlsungasaga* et l'*Ancienne Edda* (*Cfr.* A. 38), où Dag est qualifié de *loup* (varg i veum) pour avoir assassiné Helgé dans le sanctuaire de Fiœturlund. Un fait digne d'être noté, c'est que de toutes les lois germaniques les deux lois franques sont les seules qui détournent le mot *varg* de son sens primitif (loup) pour l'employer, comme fait la légende franque, dans l'acception d'exilé et de maudit (Voy. J. Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer.* Gœttingen, 1re éd., p. 733-34).

63. Dans la version eddaïque de notre légende, il est souvent question d'une plante bulbeuse (*lauk,* oignon, *geirlauk,* oignon de glaive, c'est-à-dire gladiolus ou glaïeul) qui neutra-

lise l'effet du poison (A. 161), et qui est regardée comme la plus noble des plantes, puisque Gudrûne ne trouve pas de meilleur terme de comparaison pour exprimer la supériorité de Sigurd (*Gudrûnarkvida,* I, 18 ; II, 2 ; Cfr. A. 217). Aussi le roi Sigmund, en offrant à son fils Helgé qui venait de naître un glaive et des domaines, y ajouta-t-il le *noble oignon* (îrtlauk. — *Helgakvida,* I, 7 ; Cfr. A. 26). Cette bulbe ne pouvait avoir de valeur que comme symbole ; l'épithète de noble prouve assez qu'il en était ainsi. C'était, nous semble-t-il, le glaïeul, prototype de la Fleur de Lis des rois de France, comme le président Fauchet et le P. Ménétrier (dans son *Véritable art du blason,* Paris, 1673, p. 263 et s.) l'ont déjà supposé. L'expression de *Geirlauk* (oignon à épée, c'est-à-dire à feuille ensiforme), qu'emploie le *Premier Chant sur Gudrûne* (str. 18), donne un grand poids à cette conjecture. La plante dont il s'agit spécialement ici doit être le glaïeul des marais (gladiolus palustris, dans *Icones floræ germanicæ,* par L. Reichenbach, 9e cent. Leipzig, 1847, t. IX, pl. 351, fig. 779). En prenant la moitié de la corolle de cette plante bulbo-tubéreuse, on a une figure assez ressemblante de la Fleur de Lis ; ses feuilles ensiformes rappellent le glaive qui donne la puissance ; et c'est peut-être en raison d'une association d'idées que le glaïeul a été choisi comme emblême du pouvoir royal, d'autant plus que les étamines sagitées ressemblent à l'angon. En outre, le glaïeul passait chez les anciens pour avoir des propriétés médicinales merveilleuses, et les paysans de l'Alsace s'en servent encore quelquefois comme d'un remède superstitieux (Voy. N. Nickles, *Not. sur les Gladiolus,* p. 6, dans *Mém. de la Soc. du Muséum d'hist. nat. de Strasbourg,* t. III, Paris, 1840, in-4°). — Nous pourrions relever dans la légende franco-burgonde plusieurs autres traits qui éclairent notre histoire nationale ; mais ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, il vaut mieux les réserver pour un nouvel ouvrage sur *Nos origines germaniques,* où nous exposerons l'histoire, les institutions, les mœurs des Francs, des Burgondes, des Goths et des Normands, c'est-à-dire de tous les peuples scandinaves qui par leur mélange avec les Gallo-Romains ont fondé la nationalité française.

SECTION G.

BIBLIOGRAPHIE.

I. — RECUEILS ET OUVRAGES D'ENSEMBLE.

1. Germania. Neues Jahrbuch der berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprache und Alterthumskunde, publié par *Fr.H. von der Hagen*. — Berlin, 1835-1853, 10 vol. in-8°.

2. Germania. Vierteljahrschrift für deutsche Alterthumskunde, publié par *Fr. Pfeiffer*. — Stuttgart, 1856-1866, 11 vol. in-8°.

3. Zeitschrift für deutsches Alterthum, publié par *M. Haupt*. — Leipzig, 1841-1866, 13 vol. in-8°.

4. Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie, publiées par la Soc. des Antiquaires du Nord. — Copenhague, 1836-1863, 23 vol. in-8°.

5. Nordiska kæmpadatter, textes island. avec trad. latine et suédoise, par *E. J. Biœrner*. — Stockholm, 1737, in-fol.

6. Altnordische Sagen und Lieder, welche zum Fabelkreis des Heldenbuchs und der Nibelungen gehœren, éd. par *F. H. von der Hagen*. — Breslau, 1814 (6, 186, 26, 45, 7 p.), in-8°.

7. Nordische Heldenromane, trad. par *F. H. von der Hagen*. — Breslau, 1814-1828, 5 vol. in-12.

8. Heldenbuch, trad. par *Fr. H. von der Hagen*, t. I, le seul publié. — Berlin, 1811, in-8°.

9. Das Heldenbuch in der Ursprache, éd. par *von der Hagen* et *A. Primisser*. — Berlin, 1820-25, 2 vol. in-4°, (formant la 2e part. de Deutsche Gedichte des Mittelalters, éd. par *von der Hagen* et *J. G. Büsching*).

10. Nordiske Kæmpehistorier efter islandske Haandskrifter, trad. danoise, par *C. C. Rafn*. — Copenh. 1821-26, 3 vol. in-12.

11. Fornaldrarsœgur Nordrlanda, textes island., éd. par *C. C. Rafn*. — Copenhague, 1829-30, 3 vol. in-8°.

12. Nordiske Fortids Sagaer, trad. danoise (du récueil précéd.) par *C. C. Rafn*. — Copenh. 1829-1830, 3 vol. in-8°.

13. Das Heldenbuch, imit en vers allem., par *K. Simrock*. — Stuttgart et Tübingen, 1843-44, 6 vol. in-8°; plusieurs fois réédité.

14. Altdeutsche und Altnordische Heldensage, trad. par *Fr. H. von der Hagen*. — Breslau, 1855, 2 vol. in-8°. (C'est une nouv. édit. revue de 3 prem. vol. de G 7).

15. Das Heldenbuch, Altdeutsche Heldenlieder aus dem Sagenkreise Dietrichs von Bern und der Nibelungen, éd. par *Fr. H. von der Hagen*. — Leipzig, 1855, 2 vol. in-8°.

16. Die deutsche Heldensage und ihre Heimat, trad. allem. avec comment., par *Aug. Raszmann*. — Hanovre, 1857-58, 2 vol. in-8°.

16 *bis*. Deutsches Heldenbuch. T. I, II. Berlin, 1866, in-8°.

17. Norrœne Skrifter af sagnhistorisk Indhold, éd. par *Sophus Bugge*. — Christiania, 1864-65, 2 livr. in-8°.

18. Heldenbilder aus den Sagenkreisen Karl's des grossen, Arthurs, der Tafelrunde und des Grals, Attilas, der Amelungen und Nibelungen, notices par *Fr. H. von der Hagen*. — Berlin, 1819-21, 2 vol. in-12.

19. Sagabibliothek, par *P. E. Müller*. — Copenhague, 1817-1820, 3 vol. in-8°.

20. Untersuchungen über die Geschichte und das Verhæltniss der nordischen und deutschen Heldensage, trad. (du t. II de l'ouvr. précéd.) avec addit. et comment., par *G. Lange*. — Francfort sur le Main, 1832, in-8.

21. Die deutsche Heldensage, par *W. Grimm*. — Gœttingen, 1829, in-8°.

21 *bis*. Untersuchungen zur Geschichte der teutschen Heldensage, par *Fr. J. Mone*. — Quedlinburg et Leipzig, 1836, in-8°.

22. Deutsche Dichtung im Mittelalter, par *K. Gœdeke.* — Hanovre, 1854, in-8°; 2e édit. 1862.

22 *bis*. Nordmændenes Videnskabelighed og Literatur i Middelalderen, par *R. Keyser.* — Christiania, 1865-66, in-8°.

II. — ANCIENNE EDDA.

Textes imprimés qui renferment les chants héroïques.

23. Lieder der ælteren oder Sæmundischen Edda, éd. pour la 1re fois par *Fr. H. von der Hagen,* (aussi sous le titre de : Altnordische Lieder und Sagen welcke zum Fabelkreis des Heldenbuchs und der Nibelungen gehœren) avec introd. — Berlin, 1812 (12, 118, 98 p.) in-8°.

24. Lieder des alten Edda, éd. d'après les mss, avec des éclairc., par les frères *J.* et *W. Grimm,* t. I (le seul paru). — Berlin, 1815 (8, 287, 69 p.) in-8°.

25. Edda Sæmundar hinns frôda. Collectio carminum veterum scaldorum Sæmundina dicta; éd. par *A. A. Afzelius,* avec notes et var., d'après la collation faite sur les mss, par Er. Chr. R(ask). — Stockholm, 1818, in-8°.

26. Edda Sæmundar hinns frôda. Eddæ Sæmundinæ sive antiquioris carmina mythico-historica de Volsungis, Budlungis et Niflungis, etc., d'après les mss, avec trad. latine, notes, var., vocabul., index, (formant le t. II de l'éd. de l'Anc. Edda, publiée par la commis. Arnamagnéenne). — Copenhague, 1818 (34, 1014 p.) in-4°. — (Gudmund Magnusson, Jon Jonsson, Jon Olafsson et Finn Magnusson, ont travaillé à cette édition qui est encore l'une des meilleures).

27. Den ældere Edda (af Sæmund Sigfussœn), Samling af norrœne Oldkvad, éd. d'après les mss., par *P. A. Munch.* — Christiania, 1847 (18, 216 p.) in-8°.

28. Edda mit einem Anhang zum Theil bisher ungedruckten Gedichte, éd. par *Th. Mœbius.* — Leipzig, 1860 (18, 302 p.) in-8°.

29. Die Edda, eine Sammlung altnordischer Gœtter-und Heldenlieder, éd. (d'après Munch) avec introd., mythologie, gramm., vocabul., par *Hermann Lüning.* — Zurich, 1859 (12, 671 p.) in-8°.

Traductions (voy. G 26.)

30. Sæmund den Vises Edda. Sånger af Nordens ældsta

Skalder, trad. suéd. d'après les mss., par *A. A. A(fzelius)*. — Stockholm, 1818, in-8°.

31. Den ældre Edda, en Samling af de nordiske Folks ældste Sagn og Sange ved Sæmund Sigfussœn, trad. danoise (d'après le texte G 26) avec notes et comment., par *Finn Magnusen*. — Copenhague, 1821-1823, 4 vol. in-8°. (Les chants héroïques sont à la fin du III[e] et dans le IV[e] vol.)

32. Den Gamle Edda eller Oldemo'r, trad. danoise (d'après G 27), par *W. B. Hjort*. — Copenh., 1865 (281 p.) in-8°.

33. Die Edda Lieder von der Nibelungen, traduits pour la 1[re] fois en allem. et commentés, par *F. H. von der Hagen*. — Breslau, 1814 (30, 120 p.) in-8°. (Seulem. 4 chants).

34. Die Lieder der Edda von der Nibelungen, trad. en vers allem. avec éclairc., par *L. Ettmüller*. — Zurich, 1837 (43, 119 p.) in-8°.

35. Die Edda, die æltere und jüngere, avec les récits mythiques de la Skalda, trad. en vers allem. avec comment., par *K. S(imrock)*. — Stuttgart et Tubingen, 1[re] édit. 1851; 2[e] augm. 1855; 3[e] augm. 1864, in-8°.

36. Les Eddas, trad. franç. (d'après G 30), par M[lle] *R. Du Puget*. — Paris, 1838, in-8°, 2[e] édit. 1865.

37. La Saga des Nibelungen dans les Eddas et dans le Nord scandinave, trad. franç., précédée d'une étude sur la formation des épopées nationales, par *Emile de Laveleye*. — Paris et Bruxelles, 1866 (390 p.) in-8°.

38. Edda Sæmundar hins frôda. The Edda of Saemund the wise, trad. anglaise, t. I, chants mythol. — Londres, 1865, in-12.

Commentaires (voy. D 31 n. et G 22 *bis*).

39. Om Ælden af de nordiske Sagn angaaende Volsungernes Skjebne, dans Sagablibliothek de *Müller*, t. II, p. 121-145.

40. Sur les noms de Sinficetli et Giuki, par *W. Grimm*, dans Zeitschrift de Haupt, t. I, p. 2, 572.

41. Jonakr und seine sœhne, par *J. Grimm*, dans Zeitschrift de Haupt, t. III, 1843, p. 151-158.

42. Not. sur la tradit. eddaïque, dans Nordmændenes Gudelære, par *P. A. Munch*. — Christiania, 1847, in-8°.

43. Vœlsunger og Niflunger, dans Det norske Folks Historie, par *P. A. Munch*, vol. I, part. 1, 1852, p. 223-241.

44. Hjeltesângerne i Sæmunds Edda fœrklarade af *Theodor Visén*. — Lund, 1865 et suiv., in-8°.

45. Om Ordfogningen i den ældre Edda, par *Th. Visén*, 63 p. in-4°, dans l'*Annuaire* (Arskrift) de l'Univ. de Lund, 1865.

45 *bis*. Edda Sprogets Syntax fremstillet af *M. Nygaard*. — Bergen, 1865 (103 p.) in-12.

III. — NOUVELLE EDDA. (Voy. G 6, 22 bis, 35-37.)

46. Edda Islandorum, ann. Chr., 1215, islandicè conscripta per Snorronem Sturlæ, ed. pour la 1re fois d'après les mss. avec trad. danoise et lat., par *P. J. R(esenius)*. — Copenhague, 1665 (344 p.) in-4°.

47. Snorra-Edda, åsamt Skålda og tharmed fylgiandi ritgiœrdum, éd. d'après les mss., par *R. K. R(ask)*. — Stockholm, 1818 (16, 384 p.) in-8.

48. Edda Snorra Sturlusonar, eda Gylfaginning, Skåldskaparmål og Håttatal, éd. par *S(veinbjœrn) E(gilsson)*. — Reykiavik, 1848 (6, 156 p.) in-8°.

49. Edda Snorra Sturlusonar. Edda Snorronis Sturlæi, islandicè et latinè, éd. aux frais de la commis. Arnamagnéenne, (par *Sveinbjœrn Egilsson* et *Jon Sigurdsson*). — Copenh., 1848-1852, 2 vol. (8, 718 p.) in-8°. (Il y aura un 3e vol.)

IV. — VŒLSUNGASAGA ET SAGA DE RAGNAR LODBROK.

1° Textes dans G 6, 11, 17.
Traductions dans G 5, 7, 10, 12, 16.
2° Textes dans G 5, 6, 11.
Traductions dans G 5, 7, 10, 12.

V. — SAGA DE THIDRIK.

Manuscrits du texte norvégien.

50. Parchemin, à Stockholm, comprenant 162 ff. in-4°, mais il y manque actuellement 30 ff. (Voy. D 41, E 110).

51. A et B sur papier, dans la collection Arnamagnéenne à l'Université de Copenhague, copiés l'un et l'autre vers la fin du XVIIe siècle.

Manuscrits de l'abrégé suédois.

52. A, au château de Skokloster, écrit vers 1500.

53. B. à la Bibl. Roy. de Stockholm, écrit dans les prem. années du xvi[e] siècle.

(Voy. G. W. Gumælius et S. Hylander, dans la livr. X de *Iduna*. — Stockholm, 1824, in-8°, p. 243-287.)

Textes norvégiens.

54. Wilkina Saga, eller Historien om konung Thiderich af Bern och hans kæmpar, samt Niflunga sagan, texte avec trad. suédoise et latine, préf., généal., tables, par *Joh. Peringskiold.* — Stockholm, 1715 (4, 8, 522, 24, 22 p.) in-fol.

55. Vilkinasaga, éd. (d'après G 51, 54), par *C. C. Rafn.* — Copenhague, 1830, in-8°, (formant le t. III de G 11).

56. Saga Thidriks konungs af Bern. Fortælling om kong Diderik af Bern og hans Kjæmper i norsk Bearbeidelse, etc., éd. (d'après G 50, complété par 51, avec des passages de 52, 53, retraduits en anc. norvégien), par *C. R. Unger.* — Christiania, 1853 (381 p.) in-8°.

Traductions. (Voy. G 54).

57. Wilkina und Niflunga-Saga oder Dietrich von Bern und die Nibelungen, trad. en allemand (d'après G 54), par *Fr. H. von der Hagen.* — Breslau, 1814, 3 vol. in-8°, (formant les t. I-III de G 7). — 2[e] édit., augmentée et revue, sous le titre de : Altdeutsche und altnordische Heldensagen. — Breslau, 1855, 2 vol. (36, 351, 504 p.) in-8°.

58. Saga om kong Didrik af Bern og hans Kæmper, trad. en danois (d'après G 51, complété par 52 et 54), par *C. C. Rafn.* — Copenhague, 1823 (652 p.) in-12, (formant le t. II de G 10). — 2[e] édit., (trad. d'après G 11). — Copenh., 1830, in-8°, (formant le t. III de G 12).

59. Thideriks af Bern och hans Kæmpars historia, som af sombliga kallas Wilkina saga. — Stockholm, 1827, in-8°. (Reprod. des 21 prem. chapitres de la trad. suéd. de G 54).

60. Die Sagen von den Vœlsungen und Niflungen, den Wilcinen und Kœnig Thidrek von Bern in der Thidrekssaga, trad. avec comment., dans le t. II de : Die deutsche Heldensage de *Raszmann* (G 16).

Texte suédois.

61. Sagan om Didrik af Bern, éd. (d'après G 52, 53), par

G. O. Hyltén-Cavallius. — Stockholm, 1850-54, in-8°; (formant le t. V, ou livr. 14, 15, 22 de Samlingar utgifna af Svenska Fornskrift Sællskapet).

Commentaires.

62. Vilkinasaga, analyse et remarques, par *P. E. Müller*, (dans le t. II, p. 146-316 de G 19).

63. Theodoriks Sagokrets, dans le t. II, p. 464-472, (Lund, 1834, in-8°) de Sveriges Skœna Litteratur, par *P. Wieselgrén.*

64. Dieterich von Bern, eine hist.-mythische Untersuchung, dans Historische Studien de *A. F. Meyer.* — I Theil : Studien über deutsche Geschichte, Art und Kunst. — Mitau et Leipzig, 1851, in-8°.

65. Die Urheimat der Russen in Europa und die wirkliche Localitæt und Bedeutung der Vorfælle in der Thidreksaga, par *A. W. Krahmer.* — Moscou, 1862 (144 p.), gr. in-8°.

VI. — POEME DES NIBELUNGS.

Manuscrits.

Voy. préfaces de *von der Hagen,* 1820, p. 30-52 (G 97); de *Lachmann,* p. 1-11 (G 101); de *Holtzmann* (G 114 et surtout 185); de *Zarncke* (G 113); de *Bartsch* (G 115 et surtout 213); et *Gœdeke* (G 22).

Manuscrits sur parchemin.

66. A. autrefois à Hohenems, actuellement à Münich. (Facsim. dans Monatsbericht de l'Acad. des Sc. de Berlin, 1853; — un fragment a été publié dans Germ. de *von der Hagen,* t. VI, 1844, p. 1-9).

67. B, à Saint-Galles (fragm. éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. VII, 1846, p. 1-9).

68. C, autrefois à Hohenems, ensuite dans la bibl. du baron de Lassberg, puis dans celle des princes de Fürstenberg, à Donaueschingen.

69. D, à Munich (frag. éd. par *Zarncke,* dans Germ. de Pfeiffer, t. I, 1852, p. 202-207).

70. E, fragm. possédé par le bar. K. von Rœder à Offenburg,

publié par *J. Leichtlen,* dans ses Forschungen im Gebiete der Geschichte Alterthums- und Schriftenkunde Deutschlands, t. I, liv. II. Freyburg, 1818, in-8°, p. 17 et suiv.

71. F, fragm. de Karlsburg en Transylvanie, éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. I, 1836, p. 337-338.

72. G, autrefois à Beromünster dans le canton de Lucerne, ensuite dans la bibl. de Lassberg, actuell. à Donaueschingen (ne contenant que des fragm. de la Complainte).

73. H, fragm. de Docen, à Munich, éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. I, 1836, p. 322-337.

74. I, msc. de Berlin.

75. K, fragm. de Dronke, autrefois à Coblenz, actuellem. à Berlin; éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. III, 1839, p. 1-17.

76. L, fragm. de Gœrres, trouvé à Coblenz, actuell. à Berlin, éd. dans Altdeusche Wælder de Grimm, t. III, 1816, p. 241-249, et dans la Revue de *Haupt,* t. I, p. 111.

77. M, fragm. de Linz, éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. V, 1843, p. 1-11.

78. N, fragm. de Würzburg, éd. dans Germ. de *von der Hagen,* t. V, 1843, p. 210-214, et VII, 1846, p. 117-118.

79. O, fragm. de *von der Hagen,* éd. par ce savant dans Monatsbericht d. K. Preuss. Akad. d. Wissenschaften, Berlin, 1852, aussi à part (16 p.) gr. in-8°.

80. P, fragm. de Von Aufssess, éd. dans Monatsbericht de l'Acad. de Berlin, 1853, aussi à part (60 p.) gr. in-8°.

81. Q, fragm. de Grieshaber, éd. dans Germ. de *Pfeiffer,* t. I, 1856, p. 207 et s.

82. R, fragm. trouvé à Leipzig par le libraire Kirchhoff, acquis par Holtzmann (*voy.* Allg. Zeitung d'Augsburg, 1856, suppl. n° 145).

83. S, fragm. de Prague, éd. dans Germ. de Pfeiffer, t. VIII, 1863, p. 190-196, avec introd.

Manuscrits sur papier.

84. *a,* à Wallerstein, facsim. éd. par *von der Hagen,* dans Monatsbericht de l'Acad. des Sc. de Berlin, 1854; fragm. publiés par *Zarncke,* dans Berichte d. Sæchs. Gesellschaft d. Wissenschaften, t. VIII, p. 245 et suiv.

85. *b,* msc. de Hundeshagen, avec figures, trouvé à Mayence; un fragm. a été éd. dans Wœchentliche Nachrichten de *Büsching,* t. III, 1817, p. 388.

86. *c*, msc. perdu dont W. Lazius a publié des strophes dans son traité : De gentium aliquot migrationibus, in-fol. Bâle, 1557, 1572, et Francfort, 1600.

87. *d*, autref. au château d'Ambras, actuell. à Vienne, fragm. éd. dans Wœch. Nachrichten de *Büsching*, t. II, 1816, p. 344-350; t. III, 1817, p. 11-13, et dans Germ. de *von der Hagen*, t. VIII, 1848, p. 2-16.

88. *e* et *f*, deux fragm. que l'on appelle maintenant L.

89. *g*, fragm. de Heidelberg, éd. dans Germ. de *von der Hagen*, t. I, 1836, p. 180-194.

90. *h*, msc. de Meusebach, à Berlin, copié sur I; un fragm. a été éd. dans Germ. de *von der Hagen*, t. I, 1836, p. 251-275; t. IV, 1861, p. 1-11.

91. *i*, frag. de Hoffmann, à Berlin, éd. dans Altdeutsche Blætter, t. I, Leipzig, 1835, p. 47 et s.

92. *k*, msc. découvert à Vienne par Feifalik, fragm. éd. par *Holtzmann*, dans Germ. de Pfeiffer, t. IV, 1859, p. 316-319, avec remarques (*voy*. D 63).

93. *(w)*, fragm. de Darmstadt (*voy*. D 64), éd. par *Weigand*, dans la Revue de Haupt, t. X, 1856, p. 144-146.

Éditions.

94. Chriemhilden Rache und die Klage, zwei Heldengedichte aus dem schwæbischen Zeitpuncte, samt Fragmenten aus dem Gedichte von den Nibelungen, etc., avec un glossaire, éd. par *Bodmer* (d'après le msc. C). — Zurich, 1757, in-4° (Bodmer publia aussi des fragm. de B dans ses Balladen, 1781).

95. Der Nibelungen Liet (sans date, ni lieu, ni nom d'éditeur; la préf. est datée de 1782), formant t. I de Sammlung deutscher Gedichte aus dem XII, XIII und XIV Jahrh. publ. par *C.H. Müller* et *C. Koch*. — Berlin, 1784, 1785, 2 vol. in-4° (C'est la prem. éd. complète; la 1re partie est éd. d'après une copie de A faite par Bodmer; la 2e est la reprod. du texte G 94).

96. Nibelungenlied, critische Ausgabe des Urtextes, éd. (d'après l'édit. précéd., avec des variantes du msc. D) par *von der Hagen*. Berlin, 1810, in-8°.

97. Der Nibelungenlied, éd. (d'après B, avec des var. d'autres mss.) par *von der Hagen*. Berlin, 1816, in-8°. — Rééd. pour les écoles, avec introd. et vocabul. Breslau, 1820 (72, 431 p.), in-8°. — Grande édit., avec des var. de tous les

mss. alors connus, et des éclairciss. philol., mythol. et historiques. Breslau, 1820, gr. in-8°, t. I (le seul paru), aussi sous le titre de : Der Nibelungen Noth, 3e édit. améliorée.

98. Das Nibelungenlied, éd. (d'après l'édit. de Müller et le msc. B) par *Aug. Zeune.* — Berlin, 1815, in-12. — 2e édit. (augm. de Klage et de l'art. G 165) Berlin 1836.

99. Das Nibelungenlied, Taschenausgabe. — Zwickau, 1820, in-12.

100. Der Nibelunge-Lied, éd. (d'après C, complété par B), formant le t. IV de Lieder- Saal das ist : Sammelung alteutscher Gedichte, publ. d'après des sources inéd. par *Jos. von Lassberg*. S. Galles, 1821, 4 vol. in-8° (nouveau titre en 1846 : Das Lied der Nibelunge); rééd. par d'autres en 1834, 1840, 1841, 1846, 1847.

101. Der Nibelunge-Noth mit der Klage, in æltesten Gestalt mit den Abveichungen der gemeinen Lesart, éd. (d'après A) par *K. Lachmann.* — Berlin, 1826, in-4°. — 2e éd., 1841, in-8° ; — 3e éd., 1851 (12, 372 p.), in-8° ; — 4e éd., posthume, Berlin, 1859 (295 p.), in-8°, par un disciple de Lachmann ; toutes les corrections que le maître proposait, mais qu'il rejetait en note, ont été admises dans le texte (voy. *Holtzmann*, not., dans Heidelbeger Jahrbücher der Litteratur, 1859, p. 483-508 ; reprod. dans Germ. de Pfeiffer, t. VII, 1862, p. 196-225).

102. Der Nibelunge Noth, extr. pour les écoles, avec gramm. et dict., par *Nic. Bach.* — Fulda, 1836 (100 p.), in-8°.

103. Zwanzig alte Lieder von den Nibelungen, édit. par *K. Lachmann.* — Berlin, 1840, in-fol. obl.

104. Der Nibelunge Lied, nach dem Abdrucke der ælthesten und reichsten Handschrift des Frhrn Jos. von Lassberg, édité, avec un vocabul., par *O. F. H. Schœnhuth.* Tübingen, 1834, in-16 ; — 2e édit., sous le titre de : Das Nibelungenlied, ibid., 1846, in-16.

105. Das Nibelungenlied nach der reichsten und ælthesten Handschrift des Fr. Jos. von Lassberg, éd., avec voc. et facsim., par *O. F. H. Schœnhuth.* — Heilbronn, 1841, in-16. — 2e éd., ibid., 1847 (18, 498 p.), in-16 ; — 3e éd. améliorée, ibid., 1862 (18, 502 p.) in-16.

106. Der Nibelungen Lied (édité d'après Lassberg par Herm. Leyser), avec des fig. sur bois d'après les dessins originaux de E. Bendemann et J. Hübner. — Leipzig, 1841 (51 f.), gr. in-4°.

107. Der Nibelungenlied, in der alten vollendeten Gestalt,

ed. (d'après C) par *von der Hagen,* avec grav. sur bois par Gubitz, d'après les dessins de Holbein. — Berlin, 1842, in-8°.

108. Der Nibelunge Nôt und die Klage, éd. (d'après le msc. A) par *A. J. Volmer.* — Leipzig, 1843, in-8°; formant le t. I de Dichtungen des deutschen Mittelalters.

109. Der Nibelunge Noth, éd., avec trad., introd. et vocab., par *Lud. Braunfels.* — Francfort-sur-le-Main 1846 (556 p.), in-8°.

110. Der Nibelunge Not, extr. pour les écoles par *Aug. Lübben.* — Oldenburg, 1847 (4, 177 p.), in-12.

111. Die echten Lieder von den Nibelungen nach Lachmann's Kritik, éd. par *K. A. Hahn.* — Prague, 1851 (126 p.), in-8 (*voy.* D 60, n.).

112. Der Nibelunge Liet, éd. pour les écoles (d'après l'édit. de Lassberg et le msc. *a*) avec dict., par *H. Nabert.* — Hanovre, 1855 (364 p.), in-8°.

113. Das Nibelungenlied, éd. (d'après C, collat. avec R E F *a*), par *Fr. Zarncke.* —Leipzig, 1856 (74, 443 p.), in-16; — 2e éd., ibid., 1865 (87, 472 p.).

114. Das Nibelungenlied in der æltesten Gestalt mit den Verænderungen des gemeinen Textes, éd. (d'après les mss. C et *a*), avec un dict., par *A. Holtzmann.* Stuttgart 1857 (20, 424 p.); revue, 1863 (4, 372 p.) in-8°.

115. Das Nibelungenlied, édité avec notes et index, par *K. Bartsch.* — Leipzig, 1866 (24, 456 p.), in-12; formant le t. III des Deutsche Classiker des Mittelalters, publiés par Fr. Pfeiffer.

Traductions allemandes (voy. G 109).

116. Der Nibelungenlied, trad. par *von der Hagen.* 1807; 2e édit. remaniée, Francfort-sur-le-Main, 1824, in-8°.

117. Das Lied der Nibelungen, trad. par *J. von Hinsberg.*— Munich, 1813, in-8°; 2e édit., 1820; 3e, 1837; 4e, 1838; 5e, 1846.

118. Das Nibelungenlied, trad. par *Aug. Zeune.* — Berlin, 1814 (10, 254 p.), in-8°. — Éd. pour les écoles, 1815, in-12.

118 *bis.* Das Nibelungen Lied, trad. en vers par *J. Gust. Büsching.* — Leipzig, 1815, in-8°.

119. Das Nibelungenlied, trad. en vers par *K. Simrock.* 1817, in-16; 16e édit., Stuttgart, 1865, in-8°.

119 *bis*. Der Nibelungenlied, trad. libre par *H. von Rebenstock*. — Potsdam, 1835, in-4° (édit. de luxe).

120. Nibelunge Not und Klage nach æltesten Gestalt, trad. par *Aug. Zeune*. — Berlin, 1836, in-12, avec 1 carte.

121. Der Nibelungen Lied, trad. par H. Dœring. 1840, in-16.

122. Zwanzig Lieder von den Nibelungen nach Lachmann's Andeutungen wieder hergestellt, trad. par *K. Simrock*. Bonn, 1840, in-8°.

123. Das Nibelunge Lied als Volksbuch, trad. par *H. Beta*, avec une préf. de F. H. von der Hagen et grav. sur bois de F. W. Gubitz. — Erfurt, 1840-41, in-8°.

124. Das Nibelungenlied, trad. par *G. O. Marbach*, avec grav. sur bois d'après Bendemann et J. Hübner. — Leipzig, 1840-41 (398 p.), in-4°.

125. Das Nibelungenlied, trad. en vers avec comment. par *Ant. Edm. Wollheim*. — 1841-42, in-16.

126. Das Nibelungenlied, trad. par *G. Pfizer*, illustré d'après les dessins de J. Schnorr de Carolsfeld et d'Eug. Neureuther. — Stuttgart, 1842 (424 p.), gr. in-4°.

127. Das Nibelungenlied, trad. par *M. A. Niendorf*, avec illustr. de Holbein. — Berlin, 1853, 2 vol. in-16; formant les t. XXVIII et XXIX de Classiker des Inn- und Auslandes.

128. Die Nibelungen, traduct. en prose avec introduct. par *J. Scherr*, avec 45 dessins de E. Bendemann, J. Hübner, A. Rethel et C. Stilke. — Leipzig, 1860 (22, 174 p.), in-4°; nouveaux tirages en 1862, 1865.

129. Das Nibelungenlied, nouv. trad. par *O. Marbach*, avec introd. et remarques. — Leipzig, 1860 (71, 351 p.), in-8°; 2e tirage 1866, formant le t. LXIII de Lorck's Hausbibliothek.

130. Das Nibelungenlied, trad. par *Ed. Burger*. — Leipzig, 1861 (10, 361 p.), in-8°.

131. Das Nibelungenlied, trad. par *L. Gerlach*. — Dessau, 1861, 2 vol. in-8°.

132. Die Nibelungen, conté par le *Dr Krieger*. — Berlin, 1864 (3, 574 p.), in-8°.

Imitations et parodies.

133. Das Nibelungenlied in Ton unserer Volkslieder, par *A. A. L. Follen*. T. I. Mort de Siegfried. Zurich, 1843, 60 p., in-8°.

134. Nibelungen in Frack, caprice par *Anast. Grün.*— Leipzig, 1843, in-8 ; 2e édit. 1853.

135. Das Nibelungenlied in Romanzen, par *Ferd. Naumann.* — Leipzig, 1866 (6, 315 p.), in-16.

Traductions françaises.

136. Les Nibelungen ou les Bourguignons chez Attila, roi des Huns, trad. par *Mme Ch. Moreau de la Meltière,* avec introd. par *Fr. Riaux.* — Paris, 1837, 2 vol. in-8°.

137. Les Nibelungen, trad. nouv. par *Em. de Laveleye.* — Bruxelles et Paris, 1861 ; 2e édit. 1866 (354 p.), in-8°.

138. La fin tragique des Nibelons, ou les Bourguignons à la cour d'Attila, poëme traduit du Thyois ou Vieux-Allemand et mis en lumière par *J. L. Bourdillon.* — Paris, 1852 (92 p.), in-8°.

Traductions anglaises.

139. Das Nibelungenlied or Lay of the last Nibelungers, trad. en vers (d'après le texte de Lachmann) par *Jon. Birch.* — Berlin, 1848 (172 p.), in-8°.

140. The fall of the Nibelungers, otherwise the Book of Kriemhild, trad. en vers par *W. Nansok.* — Londres, 1850, in-8° ; nouv. tirage en 1865.

Études sur le poëme et la tradition des Nibelungs.

141. Ueber das Geschichtliche im Nibelungenliede, par *Gieseke.* — Hamburg, 1795, in-4°.

142. Zur Geschichte der Nibelungen, par *von der Hagen.* — Vienne, 1800.

143. La géogr. et l'hist. dans le poëme des Nibelungs, par *L. Tross,* dans Thusnelda, 1807, livr. I.

144. Sur l'excellence, l'âge et l'auteur du Poëme des Nibelungs, par *A. W. Schlegel,* dans Deutsches Museum, 1812, t. I et II.

145. Ueber das Geschichtliche im Nibelungenliede, par *K. W. Gœttling.* — Rudolstadt, 1814, in-8°.

146. Der Schlussel zur Edda, par *E. Chr. von Trautvetter.* — Berlin, 1815, in-8°. — Explic. astronom. de la légende, par le même, dans Isis d'Oken, 1820, livr. IX.

147. Glossar zu d. Urtexte d. Liedes d. Nibelungen und d. Klage, par *C. Fr. L. Arndt.* — Lüneburg, 1815, in-8°.

148. Ueber die ursprüngliche Gestalt der Gedichte von der Nibelungen Noth, par *K. Lachmann.* — Berlin, 1816, in-8°.

149. Nibelungen und Gibellinen, par *Gœttling.* — Rudolstadt, 1817, in-8°.

150. Einleitung in das Nibelungenlied, par *Mone.* — Heidelberg, 1818, in-8°.

151. Tydske Sagn om Volsunger og Giukunger, par *P. E. Müller,* dans Sagabibliothek (G 19), t. II, 1818, p. 316-343.

152. Die Nibelungen, ihre Bedeutung für die Gegenwart und für immer, par *Fr. H. von der Hagen.* — Breslau, 1819, in-8°.

153. Zur Geschichte der Nibelungen, par *von der Hagen,* dans Wiener Jahrbücher, t. XII, 1820, suppl. p. 30-77.

154. Versuch einer kritische Entwickelung der Geschichte der hœrnernen Siegfrieds des Schlangentœdters und die Bestimmung der Epoche seines thatenreichen Lebens und schmæhlichen Todes und des Unterganges der Giukungen, par *Fr. von Reden.* — Karlsruhe, 1819, in-8°.

155. Ueber d. Werth und die Bedeutung der Nibelungen, vorzüglich in Hinsicht auf Homer und d. neue alleg. Erklærung, par *J. A. Wendel.* — Coburg, 1821, in-8°.

156. Kritik der Sage v. d. Nibelungen, par *K. Lachmann,* dans Rhein. Museum, 1829, p. 435-464; reprod. à la fin de zu den Nibelungen (G 164).

157. Das Heldenbuch und die Nibelungen, par *K. Rosenkranz.* — Halle, 1829, in-8°.

158. Les noms hist. et géographiques de la légende, dans Quellen und Forschungen de *Mone,* 1836, t. I, p. 1-99.

159. Notice sur le Poëme des Nibelungs (1831), dans Hist. de la littér. provençale, par *Fauriel,* t. I, p. 305-343.

160. De Nibelungorum fabula ex antiquæ religionis decretis illustranda, par *L. Ettmüller.* — Iena, 1832, in-8°.

161. Der Name der Nibelungen, par *H. Leo,* dans Neue Mittheilungen aus dem Gebiete hist. antiq. Forschungen, recueil de Der Thüringisch- Sæchsische Verein für Erforschung der vaterlændischen Alterthümer zu Halle, publié par Fœrstemann, t. I, 1834, livr. II, p. 93.

162. Sigurd, trad. épique des peuples german., par *Ampère,* dans Littér., voyages et poésie. — Paris, 1834, in-8°, t. I.

163. Oberon von Mons und die Pipine von Nivella, Unter-

suchungen über den Ursprung der Nibelungensage, par *Em. Rückert.* — Leipzig, 1836, in-8°.

164. Zu den Nibelungen und der Klage, par *K. Lachmann.* — Berlin, 1837, in-8°.

165. Ueber Erdkundliches im Nibelungenliede, par *Zeune,* dans Germ. de von der Hagen, t. I, 1836, p. 99-106 et 309-323; t. II, 1837, p. 67-69.

166. Sur l'orig. de la tradit. de Siegfried, par *A. Giesebrecht,* dans Germ., t. II, 1837, p. 203-234.

167. Die Siegfriedssage in Indien, par *von der Hagen,* dans Germ., II, 1837, p. 263-267.

168. Die Nibelungen oder Niveller, par *Zeune,* dans Germ. t. III, 1839, p. 171-176.

169. Heinrich von Ofterdingen und das Nibelungenlied: eine Versuch den Dichter und das Epos für Œsterreich zu vindicieren, par *A. von Spaun.* — Linz, 1840, in-8°.

170. Ist Heinrich von Ofterdingen Verfasser der Nibelungen-Noth Epos? par *A. Zeune,* dans Germ., t. IV, 1841, p. 141-147.

171. Versuch einer mythol. Erklærung der Nibelungensage, par *W. Müller.* — Berlin, 1841, in-8°.

172. Der Ursprung des Nibelungenliedes, par *A. Crüger.* — Landsberg, 1841, in-4°.

173. De Nevelingen, par *Blommaert,* dans Kunst en Letterblad. — Gand, 1842.

174. Die Nibelungensage und das Nibelungenlied, eine hist. kritische Unters., par *Schœnhuth.* — Tübingen, 1842, in-8°.

175. Ueber Siegfrieds Sachsen-und Dænenkriege, par *K. Müllenhoff,* dans Nordalbingische Studien, t. I. Kiel, 1844, in-8°, p. 191-207.

176. Wo soll Siegfried ermordet worden sein? par *Knapp,* dans Archiv für hessische Geschichte und Alterthumskunde, t. IV. Darmstadt, 1845, livr. 2.

177. Ueber die Lieder von den Nibelungen, par *W. Müller.* — Gœttingen, 1845.

178. Reste der Alliteration im Nibelungenliede, par *O. Vilmar,* 1845, in-4°.

179. Das deutsche Volksepos, nach Wesen, Inhalt und Geschichte, avec anthol., par *Th. Vernaleken.*—Zurich, 1846, in-8°.

180. Die südliche Wanderung der deutschen Heldensage, par *H. F. Massmann,* dans Germ. de von der Hagen, t. VII, 1846, p. 216-248.

181. Das Nibelungenlied nach Darstellung und Sprache ein Urbild deutscher Poesie, par *H. Timm.* — Halle, 1852, in-8°.

182. Les Nibelungen, anal. dans France et Allemagne, par *N. Martin.* — Paris, 1852, in-8°, p. 25-72.

183. Des Nibelungen, Saga mérovingienne de la Néerlande, par *Louis de Baecker.* — Paris, 1853, in-8°.

184. Wœrterbuch zu der Nibelunge Not, par *Aug. Lübben.* — Oldenburg, 1854 (160 p.), in-8° ; — 2e édit. revue et augm., ib. 1865 (206 p.).

185. Untersuchungen über das Nibelungenlied, par le Dr *Ad. Holtzmann.* — Stuttgart, 1854, pet. in-4°.

186. Zur Nibelungenfrage, par *Fr. Zarncke.* — Leipzig, 1854, (42 p.) in-8.

187. Kampf über der Nibelunge Hort gegen Lachmann's Nachtreter, par *Ad. Holtzmann.* — Stuttgart, 1855, in-8°.

188. Zur Kritik der Nibelunge, par *Max Rieger.* — Giessen, 1855 (4, 114 p.) in-8°.

189. Zur Geschichte der Nibelungenot, par *K. Müllenhoff.* — Brunswick, 1855, in-8°, (extr. de Der allgemeine Monatsschrift für Wissenschaft, n° de Décembre).

190. Zur Geschichte der Nibelungensage, par *K. Müllenhoff,* dans Zeitschrift de Haupt, t. X, 1856, p. 146-180.

191. Ueber die Nibelungenhandschrift C : Sendschreiben an H. Dr Gœttling in Jena, par *R. Liliencron.* — Weimar, 1856 (191 p.) in-8°.

192. Ueber Siegfried den Drachentœdter, dans Die Vorkarolingischen Christlichen Glaubenshelden am Rhein, par *Ph. Heber.* — Francfort sur le M., 1857, in-8°.

193. Die Nibelungensage, par *Max Rieger,* dans Germ. de Pfeiffer, t. III, 1858, p. 163-199.

194. Die Nibelungenstrophe und ihre Ursprung, par *K. Simrock.* — Bonn, 1858 (7, 103 p.) in-12.

195. Zur Nibelungenliede, par *Fr. Zarncke,* dans Germ. de Pfeiffer, t. IV, 1859, p. 421-439.

196. Nibelungenlied oder Nibelungenlieder ? Eine Streitschrift par *H. Fischer.* — Hanovre, 1859 (149 p.) in-8.

197. Die Nibelungen in ihren Beziehungen zur Geschichte des Mittelalters, par *H. Haas.* — Erlangen, 1860, in-8°.

198. L'adjectif dans le Nibelungenot, par *A. Holtzmann,* dans Germ. de Pfeiffer, t. VI, 1861, p. 1-24.

199. Die Nibelungen in der Geschichte und Dichtung, ein

Beitrag zur Frage über die Entstehungszeit des Lieders, par *M. Thausing*. Ibid. p. 435-456.

200. Zum Nibelungsliede, par *Ad. Holtzmann,* dans Germ. VII, 1862, p. 196-226.

201. Der Dichter des Nibelungenliedes, par *F. Pfeiffer*. — Vienne, 1862 (48 p.) in-8.

202. Nibelungen, Gudrun, Parcival, 3 confér. popul., par *K. Regel*. — Gotha, 1862 (142 p.) in-12.

203. Mythe und Sage gegenüber dem Nibelungenliede, par *A. W. Krahmer*. — Moscou, 1862, in-8°.

204. Das Nibelungenlied und der altdeutsche Mythus, par *K. Silberschlag,* dans Deutsches Museum, 1863, n° 4.

205. Die Nibelungenhandschriften A und C, par *Fr. Ed. Pasch;* progr. du Gymn. de Perleberg, 1863 (34 p.) in-4°.

206. Die Verba perfecta in der Nibelungendichtung, par *Martens,* dans Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. XII, p. 31-41 et 321-335.

207. Zur Vergleichung des Nibelungenliedes mit der Ilias, par *Nusch;* progr. du Gymn. de Spire, 1863.

208. Der Nibelunge Noth..... Studien und ausgewæhlte Stücke zur Herstellung des ursprünglichen Werkes, par *K. Mosler* et *Nic. Mosler*. — Leipzig, 1864 (6, 48, 86 p.), in-8°.

209. Zum Nibelungenlied, par *C. Hœfler,* dans Germ., t. IX, 1864, p. 152-154.

210. Die prosodische und metr. Messung der Nibelungenstrophe, par *Ed. Olawsky,* dans Neue Jarhbücher für Philologie und Pædagogik, 1864, t. 89-90, livr. 5-9.

211. Nibelungenstudien : 1° Der Dichter; 2° Die kürenberger und Aribonen; 3° Pilgrim und die Klage; 4° Volker von Alzei, par *M. Thausing,* dans Œsterreich. Wochenschrift, 1864, n°s 2-5.

212. Die Frage über die Entstehung oder der Dichter des Nibelungenliedes, par *Corn. Pasch;* progr. du Gymn. de Cilly, 1864 (15 p.) in-4°.

213. Untersuchungen über das Nibelungenlied, par *K. Bartsch*. — Vienne, 1865, in-8°. (*Voy.* not. par M. Gaston Paris, dans Revue crit. d'hist. et de littér., t. II, Paris, 1866, in-8°, p. 183-189).

214. La tradition des Nibelungen, son origine, sa valeur hist., etc., suivi d'éclaircis. sur les batailles de Mauriac et de

Châlons, par *Ed. Sécrétan.* — Lausane, 1865 (234 p.) in-8°. (Extr. de la Bibl. univ., t. 23 et 24).

215. Grammatik und Glossar zur der Nibelunge Nôth, pour les écoles, par *E. Martin.* — Berlin, 1865, p. 63 in-8°.

216. Die Untersuchungen über die Entstehung des Nibelungenliedes, coup-d'œil hist., par *Joh. Tuzina;* rapport ann. de l'Oberreälschule d'Ellbogen, 1865.

217. Das Franzœsische Nibelungenlied, dans Leipz., Zeitung, suppl. scient., 1865, nos 74-77.

218. Der altdeutsche Heldengesang in drei Proben : Nibelungen, Gudrun, Parzival, par *J. Saupe.* — Gera, 1866 (8, 136 p.) in-8°.

219. Ueber das Nibelungenlied, par *W. Scherer,* dans Preussische Jahrbücher, 1865, p. 253-271.

220. L'épopée des Nibelungen, par *Alb. Reville,* dans Revue des 2 Mondes, 15 Déc. 1866, p. 887-918.

220 *bis.* Loki. Das Nibelungenlied. Das Dionysostheater in Athen, 3 mém. posthumes, par *H. Wisticenus,* avec préf. par E. Bartsch et G. A. Wischer. — Zurich, 1867, in-8°.

(Pour les public. postérieures, voir l'excellente bibliographie que publie annuellement M. K. Bartsch, depuis 1862, dans la Germ. de Pfeiffer).

VII. — LA COMPLAINTE (Voy. G 100, 101, 108).

221. Die Klage samt Sigenot und Eggenliet, nach dem Abdruck der ælteten Handschriften des Fr. Jos. von Lassberg, avec introd. et dict., par *O. T. H. Schœnhuth.* — Tübingen, 1819, in-12; 2e éd. Ibid. 1847 (196, 364 p.) in-12.

222. Die Klage, ein deutsches Heldengedicht des 12 Jahrhunderts, erzæhlt und erlæutert, par *A. von Spaun.* — Pesth, 1848 (111 p.) in-8°.

223. Die Klage, Schlussgesang des Nibelungenliedes in der alten vollendeten Gestalt, éd. par *von der Hagen,* avec grav. sur bois de F. von Gubitz. — Berlin, 1852 (14, 82 p.) in-8°.

224. Der Nibelungen Klage, trad. en vers, avec préf. de *von der Hagen,* et illust. de Gubitz. — Berlin, 1852 (72 p.) in-8°.

225. Klage der Nibelungen, trad. par *Fr. Ostfeller.* — Leipzig, 1854 (107 p.) in-16.

226. Pilgrim von Passau, par *E. L. Dummler.* — Leipzig, 1854.

227. Zur Klage, par *M. Rieger,* dans Zeitschrift de Haupt, t. X, 1856, p. 241-255.

228. Die Klage in der æltesten Gestalt, mit den Verænderungen des gemeinen Textes, éd. avec introd. et diction., par *Ad. Holtzmann.* — Stuttgart, 1859 (28, 143 p.) in-8°.

VIII. — JORNANDES ET RECUEILS ANGLO-SAXONS.

229. Jordanis de Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis, éd. avec notes et var., par *C. A. Closs.* — Stuttgart, 1861 (12, 226 p.) in-12.

230. Ilustrations of Anglo-saxon poetry, par *J. J. Conybeare.* — Londres, 1826, in-8°.

231. Codex exoniensis. A collection of Anglo-saxon poetry, éd. avec trad. anglaise, notes et index, par *Benj. Thorpe.* — Londres, 1842, in-8°.

232. Altsæchsische und Angelsæchische Sprachproben, textes avec vocab., par *H. Leo.* — Halle, 1838, in-8°.

233. Angelsæchsisches Lesebuch. Engla and Seaxna Scòpas and Bôceras. Anglosaxonum poetæ et scriptores prosaici, éd. par *L. Ettmüller.* — Quedlinburg, 1850, in-8°.

234. Bibliothek der Angelsæchsischen Poésie, publiée par *C. W. M. Grein.* — Gœttingen, 4 vol. in-8°, I-II, textes, 1857-58; III-IV, diction., 1861-64.

235. Dichtungen der Angelsachen, trad. en vers allem., par *C. W. M. Grein.* — Gœttingen, 1857-59, 2 vol. in-8°.

236. Alt-und Angelsæchsisches Lesebuch nebst Altfriesischen Stücken, éd. avec dict. par *Max Rieger.* — Giessen, 1861, in-8°.

IX. — BEOWULF.

Textes et Traductions (voy. G 234-235).

237. De Danorum rebus gestis sæculis III et IV, poema danicum dialecto anglosaxonica, ed. avec trad. lat. et index, par *J. G. Thorkelin.* — Copenhague, 1815, in-4°.

238. Biowulfs Drape, trad. libre en vers danois, avec introd., notes et var., par *N. F. S. Grundtvig.* — Copenhague, 1820, in-8°; nouv. édit. sous le titre de Beowulfs Beorh. — Copenh. 1865.

239. The Anglo-saxon Poems of Beowulf, the Traveller's Song and the Battle of Finnesburh, textes, éd. avec vocab. et introd., par *J. M. Kemble.* — Londres, 1833, in-12; traduction,

1835 (32, 263 p.) in-12; nouv. trad. de Beowulf, avec dict., introd. et notes philol., Londres, 1837 (55, 127, 198 p.) in-12.

240. Beowulf, trad. en vers allem., avec introd. et rem., par *L. Ettmüller*. — Zurich, 1848, in-8°.

241. Biowulf og Sangerens Reise, texte et trad. dan., par *Fr. Schaldemose*. — Copenhague, 1847, in-8°; 2ᵉ éd. sous le titre de Beowulf og Scopes Widsid. — Ibid. 1851 (4, 188 p.) in-8°.

242. The Anglosaxon Poems of Beowulf, the Scôp or Gleeman's Tale and the Fight at Finnesburh, texte, trad. gloss. par *B. Thorpe*. — Oxford, 1855 (30, 330 p.) in-8.

243. Beowulf, trad. en vers allem., par *K. Simrock*. — Stuttgart, 1859 (4, 203, p.) in-8°.

244. Beowulf, texte avec gloss. et trad. allem., par *M. Heyne*. — Paderborn, 1863, 2 vol. in-8°.

Commentaires.

245. Ueber das Angelsæchsisches Beowulfs Gedicht, par *Outzen*, dans Kieler Blætter, 1816.

246. Beowulf.... nach seinem Inhalte und nach seinem histor. mythol. Beziehungen betrachtet, par *H. Leo*. — Halle, 1839, in-8°.

247. Bjowulfs Drape eller det nordiske Heltedigt, par *N. F. S. Grundtvig*, dans Brage et Idun, recueil publ. par Fr. Barfod, t. IV. Copenh., 1841, p. 481-538.

248. Art. de *P. A. Munch*, dans Norsk Tidskrift for Videnskab og Litteratur, t. II. Christiania, 1848, p. 133-138, et III, p. 123-172.

249. Mém. de *K. Müllenhoff*, dans Zeitschrift de Haupt, t. VI, 1848, p. 437 et s.; VII, 1849, p. 419-441.

250. Mém. de *Jos. Bachlechner*, ibid. t. VI, p. 524-26, et VIII, 1851, p. 203 et s., et dans Germ. de Pfeiffer, t. I, 1856, p. 297-303 et 455-461.

251. Mém. de *Bouterwek*, dans Germ., t. I, p. 385-418, et dans Zeitschrift de Haupt, t. XI, 1859, p. 59-113.

252. Mém. de *Fr. Schiern*, dans Annaler for Nordisk Oldkyndighed og Historie, publ. par la Soc. des Antiq. du Nord, ann. 1858. Copenh., in-8°, p. 1-8.

253. Die historische Verhæltnisse des Beowulfsliedes, par *Grein*, dans Jahrbuch für romanische und englische Literatur de F. Wolf, publié par Ad. Ebert, t. IV, 1862. Leipzig, in-8°, p. 260-285.

254. Mém. par *A. Holtzmann,* dans Germ., t. VIII, 1863, p. 489-497.

255. Ueber das Beowulfslied, par M. Schulz; progr. de la Realschule d'Elbing, 1864.

256. Ueber die Lage und Construction der Halle Heorot im Angels. Beowulfliede, nebst einer Einleitung über Angels. Burgenbau, par M. Heyne. — Paderborn, 1864 (7, 60 p.) in-8°.

X. — VIDSID. DEOR. VALDERE. ALFRED.

257. Scôpes Vîdsîd, texte, trad., comment., par *Ettmüller.* — Zurich, 1839, in-8°. (Voy. aussi G 230, 231, 233, 234, 239, 241).

258. Deor, texte et trad. dans G 230, 231, 233, 234.

259. Two leaves of king Waldere's Lay, publié pour la prem. fois avec trad. angl., comment., vocab. et facsim., par *G. Stephens.* — Copenhague, 1860 (16, 96 p.) in-8°. — Aussi éd. par *Müllenhoff,* dans Zeitschrift de Haupt, t. XII, 1865, p. 264-279, et par *M. Rieger,* dans G 236.

260. King Alfred's Anglo-saxon version of Boethius, texte, trad. angl., notes et gloss., par *S. Fox.* — Londres 1835; 2e édit., 1864 (400 p.) in-12. — Aussi éd. et trad. par *Grein,* dans G 234-235.

XI. — CHANTS POPULAIRES DU DANEMARK.

Editions.

261. Et hundrede Udvalde danske Viser, éd. par *A. S. Vedel.* — Ribe, 1591; Copenhague, 1632, 1643, 1655, 1671; Christiania, 1664; 7e édit., augm. de cent autres chansons, par *P. Syv.* Copenh. 1695.

262. Tragica eller gamle danske historiske Elskoffsviser. (éd. par P. Syv? D'après un msc. de Vedel?) — Copenhague, 1657, in-8°.

263. Danske Sange af det ældste Tidsrum, éd. par *B. Ch. Sandvig.* — Copenh., 1780.

264. Levninger af Middelalderens Digtekunst, 1re livr., éd. par *Sandvig.* — Copenh., 1780; — la 2e par *R. Nyerup,* ibid. 1784.

265. Udvalgte danske Viser fra Middelalderen, efter A. S. Vedels og P. Syvs, trykte Udgaver og efter haandskrevne

Samlinger, éd. par *Abrahamson, Nyerup* et *Rahbek*. — Copenh. 1812-1814, 5 vol. in-8°.

266. Danske Kiæmpeviser ældre og nyere, éd. par *Schaldemose*. — Copenh., 1846, pet. in-4°.

267. Danmarks gamle Folkeviser, éd. par *Sv. Grundtvig*. — Copenh., in-4°, t. I, 1853; II, 1856; III, 1858-62.

Traductions (Voy. G 16, 37).

268. Altdænische Heldenlieder, Balladen und Mærchen, trad. en allem., par *W. Grimm*. — Heidelberg, 1821 (40, 456 p.), in-8°.

269. Chants populaires du Nord : Islande, Danemark, Suède, Norvége, Færœe, Finlande, trad. franç., par *X. Marmier*. — Paris, 1842, in-18.

270. Dænische Volkslieder, trad. en allem. (d'après G 267), par *Rosa Warrens*. — Hamburg, 1858, in-12.

271. Danish Ballads, trad. en anglais (d'après G 267), par *Alex. Prior*. — Londres, 1860, 3 vol. in-8°.

XII. — DOCUMENTS NORVÉGIENS ET ISLANDAIS.

272. Flateyjarbok. En Samling af norske Konge-Sagaer, etc., éd. (par *C. R. Unger*, d'après une copie faite par Gudbrand Vigfusson). — Christiania, 3 vol. in-8°; I, 1860; II, 1862; III, 1865-67.

273. Fagrskinna, kortfattet norsk Konge-Saga, etc. éd. par *P. A. Munch* et *C. R. Unger*. — Christiania, 1847, in-8°.

274. Eiriksmâl, dans Fagrskinna, ch. 28, p. 16-17; dans Oldnorsk Læsebog de *Munch*. Christ., 1847, in-8°, p. 114-115; dans Edda de Mœbius (p. 231-232); — trad. par Finn Magnusen, dans Bibl. des Sagas (G 19), t. II, p. 374; par *Munch*, dans Det norske Folks Hist., vol. I, t. I, p. 732-33; et par *R. Keyser*, dans G 22 *bis*.

275. Thættr af Nornagesti, formant les chap. 282-292 de Olafs Saga Tryggvasonar, dans Flateyjarbok, t. I, p. 346-359. Aussi éd. dans Saga Olafs Tryggvasonar. Skalholt, t. II, 1690, p. 132-136, et dans la livr. I de G 17. — Texte et trad. lat. et suéd., par *Biœrner* (G 5). — Texte et trad. all., par *von der Hagen* (G 6-7). — Trad. dan., par *N. F. S. Grundtvig*, dans Heimdal, en Nytaarsgave for 1816, p. 22-59. — Trad. suédoise, par *A. J. Arwidsson*, dans Oskyldigt ingenting. Abo, 1821, in-4°.

— Texte et trad. dan., par *Rafn* (G 10, 11, 12). — Notice par *P. E. Müller*, t. II, p. 108-120 (G 19).

276. Norske Folkeviser, recueillies et éd. par *M. B. Landstad*. — Christiania, 1852-53, in-8°. (Sigurd Svein, p. 111-133, 860).

277. Norwegische, islændische, færœische Volkslieder der Vorzeit, trad. en vers allem., par *Rosa Warrens*. — Hamburg, 1866 (12, 431 p.) in-8°.

278. Asgardreid, éd. par *P. A. Munch*, dans Annaler for nordisk Oldkyndighed. Copenh., 1846, in-8°, p. 314-320; conté par *A. Faye*, dans ses Norske Folkesagn. Christiania, 1844, in-8°, p. 62-66.

XIII. — CHANTS FÆREYENS (Voy. G 16, 37, 269, 277).

279. Færœiske Qvæder om Sigurd Fofnersbane og hans Æt, éd. avec trad. libre en vers danois, par *H. C. Lyngbye*, avec introd. par *P. E. Müller*. — Randers, 1822 (23, 592 p.) in-8°.

280. Sjurdar Kvædi, texte et trad. abrégée en danois, par *V. U. Hammershaimb*. — Copenhague, 1851, in-12, (formant le t. I de Færœiske Folkeviser).

281. Alt-Islændische Volksballaden und Heldenlieder der Færinger, trad. allem., par *P. J. Willatzen*. — Brême, 1864 (6, 354 p.) in-8°.

XIV. — DOCUMENTS SUÉDOIS.

282. Svenska Folkvisor från forntiden, recueillis et publiés par *E. G. Geijer* et *A. A. Afzelius*. Stockholm, 1814-1816, 3 vol. in-8°. (Voy. t. I, 29; t. II, 204).

283. Volkslieder der Schweden, trad. allem., par *Mohnike*. — T. I. Stockholm, 1830, in-8°.

284. Svenska Fornsånger, en Samling af Kæmpavisor, Folkvisor, Lekar och Dansar, samt Barn och Vall-Sångar, éd. par *Ad. Iwar Arwidsson*. — Stockholm, 3 vol. in-8°, t. II, 1834; II, 1837; III, 1842. (Voy. I, 13-48, 405-409, 421).

285. Schwedische Volkslieder der Vorzeit, trad. en vers allem. (d'après G 282), par *Rosa Warrens*, avec préf. de *Ferd. Wolf*. — Leipzig, 1857 (40, 347 p.) in-8°, avec 49 mélod.

286. Chronique de Hven, texte, éd. par *Svend Gruntdvig*, t. I, p. 38-44 (G 267); trad. allem., par *Raszmann*, t. II, 118-130 (G 16); Not. par *P. E. Müller*, t. II, p. 408-416 (G 19).

XV. — HILTIBRANT ET HADUBRANT.

287. Die beiden ælteslen deutschen Gedichte aus dem achten Jahrhundert : das Lied von Hildebrand und Hadubrand, und das Weissenbruner Gebet, éd. par les frères *Grimm*. — Cassel, 1812, in-4°.

288. Ueber das Hildebrandslied, par *K. Lachmann,* dans Hist. phil. Abhandlungen de l'Acad. des sciences de Berlin, 1833, p. 123-162, in-4°.

289. Dasz Hildebrandslied, éd. par *Al. Vollmer* et *K. Hofmann*. — Leipzig, 1850, in-4°.

290. Das Hildebrandslied, texte, trad. allem. et comment., *C. W. M. Grein*. — Gœttingen, 1858 (42 p.) in-8°. — Contient la Bibliogr. complète des public. faites jusqu'en 1856, p. 3-8).

291. Hildebrandslied, dans Denkmæler deutscher Poesie und Prosa aus d. 8-12 Jahrh., éd. par K. Müllenhoff et W. Scherer. — Berlin, 1864 (35, 548 p.) in-8° (*Cfr*. Germ. t. IX, 1864, p. 55-75).

292. Zum Hildebrandslied, par *Ad. Holtzmann,* dans Germ. de Pfeiffer, t. IX, 1864, p. 289-293.

293. Bemerkungen zum Hildebransliede, par *Max Rieger,* dans Germ. t. IX, 1864, p. 295-320.

294. Orestes, das Hildebrandslied und die russichen Lieder von Ilja Murometz und seinem Sohne, par *Miller,* dans Archiv. für das Studium der neueren Sprachen, t. 33, 1864, p. 257-380.

295. Zum Hildebrandsliede, par *J. Lambel,* dans Germ. t. X, 1865, p. 338-39.

XVI. — PITROLF. WALTHER. RABENSCHLACHT.

296. Pitrolf et Dietlaib, éd. par *von der Hagen,* dans Heldenbuch, t. I, 1825 (G 9), et par *O. Jænicke,* dans G 16 *bis*. — Notices par *J. Grimm.*, dans Heldens., 123-153 (G 21); par *Zinnow,* dans Germ. t. V, 1843, p. 25-43, et VI, 1844, p. 181-183; par *Von Spaun*, dans Zeitschrift des Mus. Francisco-Carolinum, t. V, n° 29-35; et par *Gœdeke,* p. 298-305 (G 22). — Imitat. par *Simrock,* dans Heldenbuch (G 13).

297. Walther, éd. par *T. G. Karajan,* dans Frühlingsgabe für Freunde ælterer Literatur. Vienne, 1839, in-8°, p. 1-11,

(nouv. tirage sous le titre de Schatzgræber, 1842); — par *Massmann*, dans Zeitschrift de Haupt, t. II, 1842, p. 217-222; — par *Fr. H. von der Hagen*, dans Germ. t. V, 1843, p. 115-121; — par *Gœdeke*, p. 393-395 (G 22).

298. Rabenschlacht ou Bataille de Ravenne, éd. par *Fr. H. von der Hagen* en 1825, dans le t. I, de Heldenbuch (G 9) d'après les mss. de Heidelberg et d'Ambrasz; en 1855, t. I p. 349-542, d'après le mss. de Vindhag; — Analyse par le même, dans Heldenbilder, p. 411-595. — Das maere von vroun Helchen sünen aus der Ravennaschlacht ausgehoben, par *Ettmüller*. Zurich, 1841, in-8°.

XVII. — LA ROSERAIE. DIDERICK ET ARMENTRICK.

299. Rosengarte, édité dans Heldenbuch, in-fol. vers 1477; en 1491, Augsburg; en 1509, Hagenau; en 1545; en 1560, à Francfort; ibid. 1590, in-4°.

300. Der grosse Rosengarten, trad. en allem. par *von der Hagen*, dans le t. I de Heldenbuch, 1811; — texte, éd. par le même, dans le t. II de Heldenbuch, 1825.

301. Der Rosengarte, éd. par *W. Grimm*. — Gœttingen, 1836, in-8°.

302. Bearbeitung des grossen Rosengartens, par *Genthe*. — Eisleben, 1844, in-8°.

303. Fragment de Pommersfeld, éd. par *L. K. Bethmann*, dans Zeitschrift de Haupt., 1845, p. 369 et suiv.

304. Fragments édités par *W. Grimm*, dans Abhandlungen der philos. hist. Klasse der Berliner Akademie, 1859, in-4°, p. 483-500; et dans Zeitschrift de Haupt, t. XI, 1859, p. 243.

305. Der Rosengarten von Worms, par *L. Uhland*, dans Germ. de Pfeiffer, t. VI, 1861, p. 307-339.

306. Fragm. éd. par *K. Bartsch*, dans Germ. t. IV, 1859, p. 1-33, et t. VIII, 1863, p. 196-208.

307. Imité par *Simrock*, dans Heldenbuch, t. III.

308. Twe lede volgen : dat erste van Dirick van dem Berne, wo he sülff twœlffte, den Kœninck van Armentriken, mit veerde halff hundert man, up synem egen slate, ummegebracht heft, etc. — (Hamburg ou Magdeburg) 1560, 8 p. in-16; rééd. par *Gœdeke*, sous le titre de Koninc Ermenrices dôt, Hanovre, 1851, et dans D. Dichtung (G 22); aussi par *von der Hagen*, dans Heldenbuch, 1855, t. II, p. 537-541.

XVIII. — SEYFRID LE CORNE.

309. Hierinn findt jr ein schœnes Lied von dem hürnen Seyfried. — Nürnberg, vers 1545 ; Francfort-sur-le-Main, vers 1538 et en 1585, in-8°; rééd. par *von der Hagen*, dans Heldenbuch, 1825, t. II, 1-16 (G 9), trad. allem., dans le t. I, de Heldenbuch, 1811 (G 8).

310. Dri Kortwillige Historien ..... van den hœrnen Sifride und etliken velen draken, etc.; texte bas-allemand, Hamburg, 1545, in-8°.

311. Not. et anal. par *W. Grimm*, dans D. Heldens., p. 258, 309-311 (G 21); par Gœdeke, p. 549-553 (G 22); par Raszmann, t. II, p. 342-355 (G 16).

312. Der hürnen Siegfried, remanié par *Guido Gœrres.* — Schaffhouse, 1842, in-4°.

313. Der gehœrnte Siegfried, trad. libre par *Simrock*, dans Heldenbuch, t. III, 1re édit , 1844; 2e, 1857. — Le livre bleu a été publié le même dans le t. III de Die deutschen Volksbücher.

314. Geschichte von dem gehœrnten Siegfried, dans les livr. 9-10 de Volksbücher, éd. par Marbach. — Leipzig, 1838, p. 147-187.

315. Der gehœrnte Siegfried, der Drachentœdter, conté par *W. Herchenbach.* — Müllheim, 1865, in-8.

316. Der gehœrnte Siegfried, publié par *O. F. Schœnhuth.* — Reutlingen, 1865, 55 p. in-8°.

XIX. — WALTHARIUS.

Manuscrits.

317. A, à Carlsruhe, copié au XIIe siècle.

318. B, à Paris, XIe siècle.

319. C, Msc. de Mosheim, autrefois à Stuttgart, aujourd'hui perdu, provenait d'un monast. de Bavière; probabl. du XIIIe siècle; il ne contenait que les 1337 premiers vers.

320. D, Fragm. à Vienne, probabl. du XIVe siècle.

321. E, Fragm. à Stuttgart, du XIIIe siècle; collat. par *Mone*, dans Anzeiger, 1836, p. 415-416.

322. F, perdu; autrefois à Heidelberg, en la possess. de Freher qui en a publié quelques vers dans Origines palatinæ. Heidelberg, 1686, in-fol., ch. 13, p. 57.

323. G, autref. au monast. de Saint-Emmeran, à Ratisbonne, cité par Aventin, qui en a publié des vers dans Annales Bojorum. Leipzig, 1710, in-fol., l. II, ch. 3, p. 194.

324. H, Fragment conservé par la Chron. de la Novalèse.

325. I, Fragm. d'un bon mss. du XIII[e] siècle, conservé au cloître d'Engelberg, canton d'Unterwald.

326. J, Msc. de Bruxelles, XI[e] siècle.

327. K, Msc. de Vienne, XII[e] siècle.

328. L, Fragm. de Leipzig, XIII[e] siècle, publié par Leyser, dans Bericht..... der deutschen Gesellschaft zur Erforschung vaterl. Sprache und Alterth. in Leipzig, 1837, p. 41-46.

Editions, traductions, commentaires.

329. De prima expeditione Attilæ regis Hunnorum in Gallias ac de rebus gestis Waltharii Aquitanorum principis, carmen epicum sæculi VI, édité (d'après le mss. C) par *F. Chr. J. Fischer.* — Leipzig, 1780, in-4°.

330. Les 119 vers qui manquent au mss. C furent publiés (dans Historische Literatur de Meusel, 1782, in-8°, p. 370) par *Molter,* qui donna une édit. complète (d'après le mss. A) dans Beitræge zur Geschichte und Literatur. Francfort, 1798, p. 212-268.

331. Prinz Walther von Aquitanien, trad. allem., par *Molter.* — Carlsruhe, 1782, in-8°.

332. Ueber Walter von Aquitanien, par *Mone,* dans Archiv der Gesellschaft für ætere deutsche Geschichtkunde, éd. par J. L. Büchler et C. G. Dümge. Francfort-sur-le-Main, 1820, in-8°, p. 92-116.

333. Trad. en hexam. allem. dans Attila nach der Geschichte, Sage und Legende, par *Klemm.* — Leipzig, 1827, in-8°.

334. Walther und Hiltgund, epische Dichtung, imitat. en vers allem., par *Gust. Schwab,* dans ses Gedichte. Stuttgart, 1828-29, 2 vol. in-8°.

335. Not. et Anal. par *Fauriel* (1831) dans Hist. de la littérat. provenc. Paris, 1846, 3 vol. in-8°, t. I, ch. 11-12, p. 344-418.

336. Waltharius, texte et comment. dans Lateinische Gedichte des X und XI Jahrh., éd. (d'après tous les mss., excepté J, K, L), par *J. Grimm* et *A. Schmeller.* — Gœttingen, 1838, in-8°.

337. Walther, trad. franç. (d'après le mss. J), par le baron

de Reiffenberg, dans Revue de Bruxelles, 1838, déc., p. 1-33; 1839, mars, p. 28-49 et août, p. 35-64; et dans Annuaire de la Bibliothèque Roy. de Bruxelles, in-12, t. II, 1841, p. 71-106; III, 1842, p. 39-64; t. V, 1844, p. 35-72.

338. Waltharius, éd. (d'après les mss. B, J et l'éd. Grimm), dans Poésies populaires latines antérieures au XIIe siècle, par *Ed. du Méril*. — Paris, 1843, in-8°, p. 313-377.

339. Waltharius, éd. (d'après J et les édit. de Grimm et de du Méril), par *Provana*, dans Monumenta historiæ patriæ (Roy. de Piémont). Script., t. III. — Turin, 1848, in-fol., col. 133-166.

340. Anmerkungen zum Waltharius, par *A. Geyder*, dans Zeitschrift de Haupt, t. IX, 1853, p. 145-166.

341. Walther von Aquitanien, trad. en hexam. allem. avec éclaircis., par *S. Marte* (A. Schulz). — Magdeburg, 1853, in-8°.

342. Die Geschichte von Walther und Hildegunde, contée par *A. Bacmeister*. — Reutlingen, 1864 (48 p.) in-8°.

343. Zur slavischen Waltharius Sage, par *F. Liebrecht*, dans Germ. de Pfeiffer, t. V, 1860, et t. XI, 1866, p. 172-173.

344. Chronicon Novaliciense, éd. par *L. C. Bethmann*, dans Pertz, Script., t. VII, 1846, p. 79-128; par *C. Combatti*, dans Monum. hist. patriæ, t. III, 1848, col. 41-130.

XX. — CHRONIQUES HONGROISES.

345. Gesta Hunnorum et Hungarorum, par *Simon de Keza*, dans Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana, éd. par St. L. Endlicher. — Saint-Galles, 1849, gr. in-8°, p. 83-123. (*Cfr.* Grimm, Heldensage, p. 163-166).

346. Chronica Hungarorum, par *Johannes de Thwrocz*, dans Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini, édit. par Schwandtner. — Vienne, 1746, in-fol., t. I. (Voy. l. I, ch. 11, 12, 15, 23).

347. Légendes et trad. hongroises, dans Hist. d'Attila et de ses successeurs, par *Am. Thierry*. — Paris. 1856, in-8°, t. II, p. 359-443.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

LA LÉGENDE SOUS SES TROIS PRINCIPALES FORMES.

Section A.

LA SAGA DES VŒLSUNGS ET DES NIFLUNGS.

CHAPITRE V. — *Brynhilde et Gudrûne.*

CHAPITRE VI. — *Fin de Sigurd et de Brynhilde.*

CHAPITRE VII. — *Gudrûne et Atlé.*

CHAPITRE VIII. — *Fin de Gudrûne et de ses enfants.*

CHAPITRE IX. — *Appendice : Aslauge.*

Section B.

SIGURD ET LES NIFLUNGS DANS LA SAGA DE THIDRIK DE BERN.

CHAPITRE I. — *Jeunesse de Sigurd.*

CHAPITRE II. — *Thidrik et ses champions.*

CHAPITRE III. — *Expédition dans le Bertangaland.*

CHAPITRE IV. — *Sigurd dans le Niflungaland.*

Section C.

SIFRID ET LES NIBELUNGS DANS LE NIBELUNGE-LIET ET LA KLAGE.

SECONDE PARTIE

HISTOIRE DE LA LÉGENDE.

Section D.

LES PRINCIPALES SOURCES DE LA LÉGENDE.

CHAPITRE V. — *En Suède.*

CHAPITRE VI — *En Allemagne.*

Section F.

L'ÉLÉMENT HISTORIQUE DANS LA LÉGENDE FRANCO-BURGONDE.

Section G.

BIBLIOGRAPHIE.

FIN.

SENS. — IMPRIMERIE PH. CHAPU, RUE ROYALE, 45.



